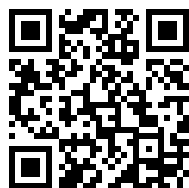

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

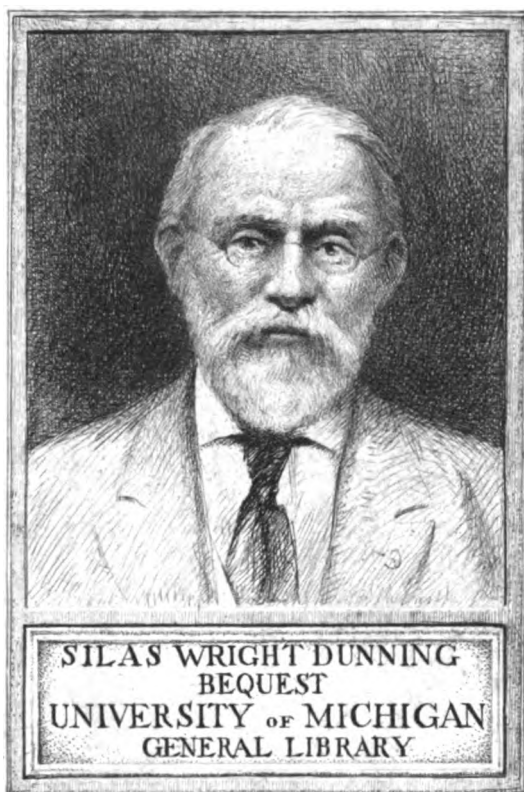
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 377793 DUPL



AS
162
. M922

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
Du Bourbonnais

AS
162
M922

N° 1-2

Janvier-Février 1928

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU BOURBONNAIS

(LETTRES, SCIENCES ET ARTS)

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PAR DÉCRET DU 20 AOÛT 1925



MOULINS

:- LES IMPRIMERIES RÉUNIES -:

15, RUE D'ENGHIEN, 15

1928

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Procès-verbaux : 2 janvier, p. 1 ; 6 février 1928</i>	17
<i>Souscription à la caisse des fouilles</i>	29
<i>La rue Diderot à Moulins et le petit-fils de l'encyclopédiste Denis-Simon Caroillon de Vandeuil, par M. Hubert GAUTIER</i>	30
<i>Montluçon et ses Richesses d'art (suite, d'après les notes du Chanoine CLÉMENT, par Pierre PRADEL</i>	38
<i>Ygrande, énigme bourbonnaise, par M. Camille GAGNON</i>	46
<i>A propos des grottes de la région de Glozel, par M. DÉNIER . . .</i>	55
<i>Notes sur les premières éditions des « Coutumes du Bourbonnais », par M. L. DÉLINIÈRE.</i>	58
<i>Miettes d'Histoire bourbonnaise : Saint-Just et le Bourbonnais, (Ph. T.).</i>	61
<i>BIBLIOGRAPHIE ; Chansons populaires du Bourbonnais (H. BURIOT-DARSILES)</i>	61
<i>— Vichy féodal et maison noble de Vichy, par M. l'abbé Michel PEYNOT (Abbé ROGER). . .</i>	63
<i>Chronique, par RÉGEMORTES</i>	64

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables des articles insérés dans le Bulletin.

Toutes communications doivent être adressées au Directeur du Bulletin :

M. GÉNERMONT, Architecte des Monuments Historiques
11, place de la République, MOULINS.

RÉUNIONS DE LA SOCIÉTÉ

Le lundi 2 Avril.

— **7 Mai.**

— **4 Juin.**

à 20 heures,

Salle de la Bibliothèque

Hôtel de Ville de Moulins.

Séances du Conseil d'Administration : Le lundi précédant la séance mensuelle, à la Bibliothèque de la Société, à 14 heures.

**La Société d'Emulation reconnue d'utilité publique,
peut recevoir :**

- 1° *Des dons manuels avec ou sans affectation spéciale ;*
- 2° *Des donations, avec ou sans affectation spéciale, faites par actes authentiques passés devant notaire ;*
- 3° *Des legs. En voici la formule : « Je lègue à la Société d'Emulation du Bourbonnais la somme de, nette de tous droits de mutation et frais (lieu, date et signature). »*



PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 2 JANVIER 1928

PRÉSIDENCE DE M. EDGAR CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mes} DE BAUBERT, MONCEAU, PRIEUR ; MM. abbé AUDIN, A. BARDET, J. BAURY, D^r BELOT, A. BONNET, E. BONNET, DE BONY, BOUSSAC, BOURGOUNON, BROSSARD, G. BRUEL, M. BRUEL, BRUNAT, BURDIN, BURIOT-DARSILES, BUSSIÈRE, P. BUVAT, CAPELIN, chanoine DE LA CELLE, CHAMBALOUS, L. CHAMBRON, P. CHAMBRON, CHARPY, CLÉMENT, CRÉPIN-LEBLOND, abbé CUEILLAT, DÉLINIÈRE, M. DÉNIER, DÉPIGNY, chanoine DESNOIX, DROULEZ, DURANTIN, DE DURAT, DUSSAUD, DUZAN, abbé FORESTIER, GAFIONE, GAUTIER, GÉDEL, GÉNÉRAUD, GÉNERMONT, GOLLIARD, P. GOLLIAUD, GRILLOT, GUY-COQUILLE, abbé LAFAYE, LANSARD, LARZAT, LASSET, LOIZEL, R. LOUGNON, V. LOUGNON, MATHÉ, MILCENT, F. MITTON, MOHLER, D^r MONCEAU, J. MONICAT, MONTILLIET, G. DE MONTLIVAUT, MORAND, J. OLIVIER, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, OSTER, H. PAJOT, PAVAILLON, abbé PÉROT, C^{te} DE PONS, D^r RANGLARET, J. REIGNIER, Fr. REVÉRET, ROCARD, C^{te} DE ROUGÉ, ROUILLON, ROULLEAU, ROY, SABATIER, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, SARRAZIN, SÈQUE, THONIER DE LA BUSSERIE, TIERSONNIER, J. TISSIER, L. TISSIER, D^r VALOIS, DE VERRIÈRES, VIROTTE-DUCHARME.

— *Excusés* : MM. DE LACARELLE, abbé LARROQUE, VIPLE.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à ceux des nouveaux membres qui assistent pour la première fois à nos séances, et en particulier à M. Dussaud, pour l'honneur qu'il fait à notre Compagnie en participant à ses travaux, et en lui donnant la primeur de certaines de ses recherches.

— M. le Président rappelle que notre vénéré confrère M. Gravier du Monsseaux vient d'entrer dans sa 102^e année (il est né le 12 janvier 1827), et que l'an dernier notre Compagnie a été représentée à la fête intime qui eut lieu le 2 janvier à Vichy, en l'honneur de son centenaire. A l'occasion de cet anniversaire, M. le Président propose à notre Compagnie d'adresser à son doyen ses vœux et l'expression de sa sympathie.

— Il rend compte de la distinction dont vient d'être l'objet notre confrère, M. le général Vernois, nommé grand officier de la Légion d'honneur, le 20 décembre 1927, et se fait l'interprète des sentiments de notre Compagnie, pour adresser à notre distingué confrère nos bien sincères et amicales félicitations.

— M. le Président signale que le chargé d'affaires de France à Rome, au cours d'une récente réception au palais Farnèse, a fait publiquement l'éloge de notre confrère Emile Mâle, éloge auquel notre Compagnie est heureuse de s'associer.

— M. le Président annonce le décès de notre confrère, M. Mage, notaire à Lurcy-Lévy, auteur d'une généalogie, récemment parue, de la famille Mage.

Il annonce également la mort de M. Melin, ancien économe de Gayette, père de M^{lle} Nelly Melin, directrice du préventorium de Gayette, et de M^{me} veuve Alexis Besson, mère de M. Louis Besson, directeur des services météorologiques de la ville de Paris, et qui a eu récemment la douleur de perdre également son fils aîné. A la famille Mage et à nos confrères M^{lle} N. Melin et M. Louis Besson, notre Compagnie exprime ses respectueuses condoléances.

— M. le Président donne lecture de la correspondance suivante :

1^o De M. Antoine Mouraud, une lettre remerciant de son admission.

2^o De M. l'abbé Guéret, curé de Souvigny, une notice et une lettre annonçant la fondation d'une société dite : « Les Amis des Monuments

de Souvigny », dont le but est de faire connaître ces monuments en France et à l'étranger et de s'associer à leur conservation, et demandant de la recommander aux membres de notre Société. Notre compagnie s'associe à la louable initiative de M. l'abbé Guéret et décide de se faire inscrire comme *membre fondateur* de la Société des « Amis de Souvigny ».

3° De M. Fromentin demandant à la Société si elle voulait s'entendre avec lui pour une série de conférences sur les vieilles chansons de France.

4° De la Sauvegarde de l'Art Français, une circulaire demandant de lui signaler les façades et parties d'architecture à sauver et priant de lui en envoyer des photographies.

5° De la Société d'Emulation de Cambrai, l'annonce d'un concours sur des sujets ayant un rapport avec l'arrondissement de Cambrai.

— M. le Président signale deux articles de notre confrère, M. Génarmont, parus dans le *Journal des Débats* : « La Vierge Noire de Moulins », numéro du 14 décembre, et « Le classement de la Bible de Souvigny », numéro du 17 décembre.

— M. le lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER présente quelques observations au sujet du procès-verbal de la Commission Internationale. Il ne pense pas que cette Commission, nommée par l'Institut international d'Archéologie, soit véritablement qualifiée pour déposer des conclusions, et surtout pour que la liberté de penser et de croire des savants français soit de ce fait annihilée. Ainsi toute discussion reste ouverte.

Dans ce procès-verbal il y a lieu de considérer trois choses : D'abord ce qui s'y trouve, ensuite ce qui ne s'y trouve pas, enfin ce que chacun voudrait y trouver.

Ce qui s'y trouve, c'est une tentative assez sérieuse de démonstration de la non authenticité du gisement de Glozel, et l'on voudrait que cette question n'eût jamais été posée et surtout qu'elle n'eût jamais quitté le terrain scientifique pour le judiciaire. Mais la question de non-authenticité n'étant pas suffisamment établie, abordons celle de l'ancienneté. Là, on peut être catégorique : le gisement n'est pas préhistorique, il remonte à 3.000 ans au plus et serait le vestige d'une colonie phénicienne contemporaine d'Hiram et de Salomon. C'est du reste approximativement l'âge que lui avait assigné M. Desperet, en se basant sur l'étude géologique du terrain. L'existence de cette colonie phénicienne étant admise, il est facile d'expliquer la

présence dans le gisement d'objets aussi variés que ceux qu'il renferme. Lorsque les Phéniciens se sont établis à Glozel avec leur civilisation, les naturels du pays, ancêtres des Auvergnats, étaient encore à l'âge de pierre. Rien d'étonnant, par conséquent, de trouver simultanément des briques à inscriptions phéniciennes et des objets en pierre polie ou en os. Mais, l'erreur qui a contribué à étendre la confusion, a été d'attribuer aux seuls autochtones, le travail de colons étrangers.

Le colonel de Saint Hillier est depuis longtemps convaincu de l'existence de cette colonie phénicienne. Dans un article paru dans l'*Echo de Paris* du 18 octobre 1925, bien avant que le docteur Morlet n'eut mis le pied à Glozel, il donnait sa première traduction d'une brique, que d'autres personnes que lui avaient mise à jour, et affirmait, d'après l'étude de vingt et quelque textes, l'existence en ces lieux d'une colonie phénicienne. Poursuivant l'étude des briques successivement mises à jour, il arrivait à les traduire et à reconstituer l'alphabet glozélien, revendiquant hautement la paternité de cette découverte avant l'entrée en scène du docteur Morlet, paternité dûment prouvée par la publication de sa petite grammaire glozélienne.

Passant à la délicate question des faux, c'est ce qui ne se trouve pas dans le procès-verbal de la commission internationale, et elle n'avait pas à l'aborder, il semble bien qu'il ne puisse y avoir eu faux, parce que l'on ne voit pas l'intérêt qu'il y aurait eu à en faire. Une telle supercherie implique en outre, de la part du faussaire, des connaissances archéologiques, un don d'imitation, une richesse d'imagination qui semblent tellement incompatibles avec la seule « astuce paysanne ». Même connaissant à peu près le langage glozélien, il eût été impossible de l'inventer. Et pourtant !...

Enfin, ce que chacun aurait voulu trouver dans le rapport de la Commission internationale c'est, puisque on semble admettre l'existence d'un faussaire, de connaître le magasin d'antiquités dans lequel il a acheté ses modèles, l'atelier dans lequel il a travaillé, le four dans lequel il a fait cuire les briques, c'est de savoir avec quel outil il a gravé les schistes, avec quelle meule il a poli les haches.

On a voulu enfin persuader le lieutenant-colonel de Saint Hillier de sa non-existence, et pour prouver qu'il est là et bien là, il cite quelques-uns de ses nombreux et divers travaux épigraphiques : explications du calendrier de Coligny et du monument de l'Autel

de Nantes, traduction de l'inscription de ROM dans les Deux-Sèvres, traduction des hiéroglyphes de Crète, et des dix-huit vers grecs du disque de Phaestos, etc... justifiant ainsi une existence et un labeur dont aucun de ses confrères n'avait jamais douté.

— M. DÉNIER, toujours au sujet de Glozel, pense

qu'il y aurait peut-être un champ de recherches (autre que le *champ des morts*, déjà tant bouleversé) où la solution pourrait s'entrevoir. L'étude des registres paroissiaux et les minutes notariales pourraient donner quelques indications, soit sur le *potier néolithique* du XVIII^e, soit sur le *Phénicien* du XIX^e qui aurait pu exercer son industrie aux rives de la Vareille, dans ce petit village de Glozet, nom déformé depuis peu. Je rappellerai que, dans le travail publié en 1906 par M. Levistre, sur les *Noms de lieux de la commune de Ferrières* (p. 21), le Glozet est bien orthographié suivant la tradition et les textes connus. Il suffit d'ailleurs de feuilleter les registres anciens pour s'en rendre compte. Le 7 février 1702, par exemple, à l'acte de mariage de J.-B. Rollet, bourgeois de Chevalrigond, avec Antoinette de Fougérolles, fille du bailli de Montgilbert, nous trouvons entre autres signatures celles de Perrot du Glozet.

Sans vouloir tenter de retrancher son *l* terminal à ce Glozel qui semble planer sur la Préhistoire, j'ai voulu en citant un texte attirer l'attention de notre compagnie sur la déformation de ce nom de lieu qui devient historique, puisque certains en ont voulu faire le nombril du monde.

— M. M. ROUILLON, maître verrier, examine attentivement une pièce des collections de la Société d'Emulation. C'est un morceau de fer trouvé au début de mars 1924 sous la fosse n° 1 de Glozel, et dont il est fait mention pour la première fois dans le rapport de M^{lle} Picandet à M. l'Inspecteur d'Académie en date du 20 mars 1924 (1) et au sujet duquel, revenant sur ses premières déclarations, M^{lle} Picandet, dans une lettre adressée au D^r Morlet le 4 janvier 1927 (1), déclare qu'il s'agissait d'un bras de jouë de charrue cassé et perdu là, et recueilli par M. Fradin beaucoup plus superficiellement que tout le reste.

Or, il s'agit d'un tube creux, qui, en raison de l'épaisseur des parois et des calibres du conduit intérieur, M. Rouillon déclare être certainement un morceau de canne de verrier.

— M. René DUSSAUD remercie la Société d'Emulation de l'hon-

(1) *Bullet. Soc. Emul.*, mars-avril 27, p. 92 et 94.

neur qu'elle lui a fait en l'accueillant parmi ses membres et, puisque la question de Glozel est à l'ordre du jour, il se propose d'examiner deux points :

- 1° Où en sommes-nous actuellement de cette affaire ;
- 2° Comment l'épigraphie peut jouer ici un rôle, et quel est ce rôle ?

Auparavant, toutefois, il tient à remarquer que cette déplorable aventure ne se fût pas produite si, comme la plupart des nations méditerranéennes, la France eût possédé un Service des antiquités. Il semble qu'on pourrait y suppléer sans frais en donnant un droit de regard sur les fouilles particulières, soit à la Commission des Monuments historiques, soit au Comité des Travaux historiques et scientifiques, qui pourraient déléguer dans cette mission les grandes sociétés de province.

L'événement de ces derniers jours est la publication du *rapport de la Commission internationale sur les fouilles de Glozel*, reconnaissant définitivement que le site est truqué, et que les objets dits glozéliens sont faux, ou bien pour emprunter l'expression de M. Salomon Reinach (lettre dans le *Matin* du 1^{er} janvier 1928) « que tout est faux, mais que certains objets authentiques ont été introduits dans la masse pour faire illusion ».

Si nous laissons de côté les querelles personnelles qui ne présentent aucun intérêt scientifique et ne servent qu'à détourner l'attention de la question d'authenticité visant le site et les objets, l'affaire de Glozel se résume en deux mots.

Après une longue étude, et non sans avoir hésité à prononcer un verdict aussi grave, M. l'abbé Breuil, professeur à l'Institut de Paléontologie humaine, s'est convaincu que les objets glozéliens étaient faux. La Commission, à l'unanimité de ses membres, a abouti au même résultat.

M. Vayson de Pradenne, ingénieur civil des Mines et préhistorien, a dénoncé les procédés de truffage du champ des morts. La Commission s'est trouvée en présence de truquage du même ordre, et elle déclare également que les deux pseudo-tombes, ouvertes en juin 1927, ne sont pas anciennes.

La Commission internationale n'avait pas pour mission d'étudier les écritures de Glozel ; mais elle a constaté le truffage de la seule

tablette inscrite qu'elle a rencontrée dans ses fouilles. Le croquis dont elle a appuyé sa démonstration ne saurait être contesté, puisqu'il est l'œuvre d'un fervent glozélien, M. Tricot-Royer, et a été vérifié par la Commission.

Dans ces conditions, *au point de vue scientifique*, l'affaire est complètement réglée.

Toutefois, la Commission a délibérément laissé de côté ce qui concerne la date de fabrication des objets faux, se contentant de les classer comme non anciens. L'épigraphie décèle que cette fabrication est récente, je veux dire contemporaine des trouvailles.

L'étude des textes glozéliens conduit à quatre démonstrations différentes du truquage.

1° La nature même des quatre premières tablettes inscrites et les conditions de leur trouvaille rattachent étroitement ces textes au four de verrier, qui ne peut guère être antérieur au xvi^e siècle de notre ère et qui fut mis au jour en mars 1924.

La première inscription, la seule qui soit gravée après cuisson sur une des briques du four, ne fut montrée à M. l'instituteur Clément qu'en janvier 1925. On y distingue un simple griffonnage, sans patine, qui semble inspiré par une réminiscence des chiffres arabes. On y relève, en effet, plusieurs barres d'unité, un 3 renversé et déformé au début de la quatrième ligne, un 4 d'ancienne forme si la photographie est fidèle, un 5 déformé, à la cinquième ligne, un ou deux 6 ou 9 retournés, une douzaine de 7 sans barre transversale et souvent retournés. Le hiéroglyphe de la deuxième ligne pourrait être la combinaison d'un 7 retourné et de barres d'unité. On relève encore deux zéros. Une vérification de cette hypothèse est fournie par la ligne cinq qu'on peut transcrire : 757 = trois signes, déformation des signes précédents (1).

Après ce timide essai, on constate un arrêt jusqu'en avril 1925, où les trois briques à inscriptions, qu'on découvre alors, sont des imitations mal cuites de briques du four de verrier. A partir de ce moment toutes les tablettes seront gravées avant cuisson, mais par la même main. Toutefois, on ne s'inspire plus des chiffres arabes, on se contente

(1) On pourra suivre cette démonstration sur la bonne reproduction donnée dans le *Bulletin de la Société d'Emulation*. 1926, p. 25.

de déformer les lettres ordinaires et l'on fait un singulier abus des C très ouverts.

M. Viple a déjà reconnu que « si l'on admet l'authenticité des briques, celles-ci sont indiscutablement contemporaines du four lui-même » (1). Ces quatre premières inscriptions sur argile ne peuvent donc être antérieures au xvi^e siècle de notre ère. On n'y voit pas encore apparaître les caractères phéniciens caractéristiques.

Parallèlement aux tablettes, se développe à Glozel l'industrie des galets gravés. Les premiers exemplaires portent des caractères imités des lettres S T X dont le modèle est fourni par le nodule en schiste en la possession de M. l'instituteur Clément.

On notera combien ces premiers essais épigraphiques sont hésitants, maladroits et lents ; il est évident que toute documentation sérieuse manque encore au graveur moderne.

2° Dans la seconde moitié de l'année 1925 apparaît la documentation qui va donner l'essor à l'épigraphie glozélienne. Peu à peu les tablettes se chargent de caractères empruntés aux anciens alphabets, notamment à l'alphabet phénicien. J'en ai fait la démonstration dans ma brochure *Autour des Inscriptions de Glozel*. Je n'ai à y changer qu'un mot : au lieu de tableau d'Emmanuel de Rougé remanié par Maspero il faut lire « remanié par François Lenormant ». La démonstration y gagne en précision, notamment en nous apprenant que le *tel* phénicien archaïque a été emprunté au tableau dressé par Lenormant pour illustrer son article *alphabetum* du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio (2).

3° Une troisième preuve du truquage est fournie par l'étude très attentive à laquelle s'est consacré M. Camille Jullian. Ayant trouvé, grâce aux ressources de la cursive latine, le moyen de lire les tablettes de Glozel, le savant historien est brusquement arrêté, vers le milieu de 1926, dans ses essais de déchiffrement. A partir de cette époque, en effet, les tablettes que l'on publie négligent la plupart des signes cursifs pour utiliser de préférence les caractères phéniciens, grecs, ibériques. Ainsi le système à base de cursive latine est mis en échec et le changement est tel que M. Jullian déclare que les nou-

(1) VIPLE, *Note sur les fouilles de Glozel*, dans *Bulletin*, 1926, p. 25.

(2) Sur la question épigraphique, je prie qu'on veuille bien s'en tenir à ce que j'ai écrit et non aux interviews dont quelques-unes ont été mal rendues.

veaux textes publiés sont faux. Cette déclaration, si elle lui a attiré des désagréments, restera à l'honneur de M. Jullian.

Cependant, les textes étaient toujours de la même main et la technique des tablettes n'avait pas changé. Dès lors, les nouveaux textes n'étaient ni plus ni moins faux que les précédents.

4° Enfin, on a déjà relevé, sans y insister suffisamment, l'absence de répétition de groupes de caractères, sauf STX, et on n'a pas signalé de répétition de quatre caractères. Les explications données de ce fait ne sont pas acceptables.

Dans toute langue écrite, que l'écriture soit alphabétique, syllabique ou idéographique, on constate la répétition de groupes de signes amenée notamment par la répétition des noms propres et celle des formules. Ces répétitions devraient se rencontrer d'autant plus fréquemment à Glozel que tout le matériel épigraphique, d'après les inventeurs, se réfère à un même site et à une même population.

L'absence de répétition de groupes de caractères prouve que l'écriture glozélienne ne recouvre aucune langue et qu'il est absolument illusoire de tenter un déchiffrement. Elle indique aussi que le scribe moderne n'a pas copié des textes anciens, qui auraient fatalement comporté de ces répétitions, et qu'il ne s'est pas laissé entraîner à copier des tablettes précédemment établies.

En somme, après les quatre premières tablettes qu'il a tirées, comme nous l'avons vu plus haut, de son propre fonds — un fonds fantaisiste mais indigent, — le graveur moderne s'est documenté dans les tableaux des anciens alphabets mis à sa disposition et, dès qu'ont été dressés des tableaux de l'écriture glozélienne, c'est là qu'il a puisé en ajoutant, de temps en temps et avec mesure, quelques autres caractères destinés à renforcer, notamment, l'écriture phénicienne (de la sorte, il emprunte trois formes différentes du *tel* phénicien), puis l'écriture ibérique (apparition du huit triangulaire).

Le calcul montre que les combinaisons possibles de groupement d'une centaine de caractères quatre à quatre sont si nombreuses ($104 \times 103 \times 102 \times 101 = 110.355.024$) qu'il y a très peu de chances de les répéter si on pique au hasard dans le tableau.

La manière dont nous voyons qu'a procédé le graveur moderne fournit la réponse à l'unique argument épigraphique sur lequel M. Salomon Reinach fonde sa foi en l'authenticité de l'écriture.

ture glozélienne. Cet argument « sans réplique » repose sur l'absence du B latin dans les textes de Glozel.

Le graveur moderne ne s'est pas astreint à prendre toutes les lettres de tous les alphabets. Pour nous limiter à l'alphabet latin, il n'a pas retenu le *D* latin (il manque aux tableaux des quatre fascicules verts) et non plus le *P*. La raison en est, vraisemblablement, qu'il a trouvé à ces lettres une fâcheuse banalité moderne. Par contre, il a été attiré par la forme particulière de l'*R* latin, avec appendice réduit. L'argument « sans réplique », et unique, reposant sur l'absence du B est donc sans valeur. Son caractère négatif aurait, d'ailleurs, dû suffire pour l'écarter et je ne vois pas qu'il ait porté sur un seul épigraphiste.

D'ailleurs, l'application du même argument aux *Moubitica* aurait pour résultat d'en démontrer l'authenticité. Car Selim-el-Qari, bien qu'ayant tracé des centaines d'inscriptions, en utilisant l'alphabet phénicien, a, tout comme son émule glozélien, omis d'employer trois des lettres de cet alphabet. Il faut simplement y voir la preuve que l'un et l'autre pratiquaient leur contrefaçon sans esprit de système.

— De la part de l'auteur, notre confrère M. André-Gervais PANNETIER, qui signe André Gervais ses œuvres littéraires, M. Buriot-Darsiles remet, pour la bibliothèque de la Société, les deux volumes suivants, en souhaitant que le compte rendu de ces livres de guerre soit fait dans notre *Bulletin* par un ancien combattant :

Heureux ceux qui sont morts... Editions du Fleuve, Lyon (1926). Un volume de 206 pages, avec une préface de Raymond Escholier et une couverture ornée de deux bois gravés par notre confrère Paul Devaux.

L'esprit combattant. A la Revue des Vivants, Paris (1927). Un volume de 88 pages.

Ces deux livres, fort bien présentés, sortent des presses de l'Imprimerie des Anciens Combattants, à Montluçon. M. André Gervais, qui avait publié précédemment, en 1922, chez Bernard Grasset, un roman intitulé *Hilarion le Gyrorague*, prépare un livre sur Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, et serait reconnaissant de toute communication intéressante que l'on pourrait lui adresser sur ce sujet.

— M. BURIOT-DARSILES signale ensuite le discours que notre confrère, M. Claude Cornil, agrégé de l'Université, a prononcé, en juillet dernier, pour la distribution des prix au lycée d'Auch. La

question traitée était : « Comment voit-on et juge-t-on, de l'autre côté du Rhin, les productions de l'esprit français? » Les noms de Charles-Louis Philippe et Valéry-Larbaud y reviennent à plusieurs reprises parmi ceux que la critique allemande considère comme les plus représentatifs de la France contemporaine. Et c'est peut-être bien la première fois que les noms de ces deux écrivains bourbonnais sont prononcés dans une cérémonie officielle universitaire.

Puis M. Buriot-Darsiles lit les comptes rendus suivants de deux volumes récents dus à des membres de notre compagnie.

Le premier volume, intitulé *Toya* (1), est de Marcelle Auclair, jeune femme de lettres d'origine montluçonnaise, qui, ayant passé toute son enfance et sa jeunesse au Chili, a débuté dans la littérature, là-bas, en 1923, par un roman écrit en espagnol, *La Novela del amor doliente*. C'est cette toute première œuvre qu'elle nous donne maintenant en français, après l'avoir remise sur le métier en développant, nous dit-elle, les traits que ses scrupules de jeune fille semi-chilienne l'avaient obligée à escamoter, et en supprimant ou en indiquant à peine ceux où sa sensiblerie d'alors s'étalait avec complaisance. De ce remaniement est sortie une œuvre qui a bien son originalité, encore que le thème en soit assez simple, *Toya* (diminutif de Victoria) n'étant qu'une fille laide, « que consume l'obsession de l'amour et de la maternité », qui, malgré sa laideur, aurait trouvé un mari, si elle n'eût été... amoureuse de son beau-frère, et qui finit par se réfugier, comme tant d'autres, dans la dévotion. Mais ce thème a été traité par une femme, et par une femme qui, — il en existe encore, Dieu soit loué! — n'est pas une féministe à outrance, puisqu'aux « frondeuses », comme elle les appelle, qui disent ne pas vouloir se marier « par mépris de l'esclavage conjugal, ou parce que l'homme leur paraît un sale animal », elle souhaite, fort à propos, « des chats sans puces, et de ne jamais regretter des enfants »! L'auteur de *Toya* est mariée, depuis peu, avec un jeune romancier qui vient de publier un *Merlin* (1), fort diversement jugé, et dont je n'ai pas à parler ici. Souhaitons donc, nous, à M^{me} Auclair-Prévost, outre tout le succès qu'elle mérite comme écrivain, d'avoir bientôt un ou deux bébés!

L'autre volume dont je dois vous entretenir, *Jaune bleu blanc* (2), est de Valéry Larbaud. Le titre énigmatique est expliqué par une « préface » de trois lignes, complétée à la page 121 par deux autres lignes d'où il résulte que le jaune, le bleu et le blanc sont les couleurs personnelles de l'auteur. Et comme ce livre est, presque tout entier, un document de ce que la critique stendhalienne nomme « égotisme » (mais, au fait, Larbaud ne serait-il pas notre Stendhal?), nul titre ne

(1) Paris, Editions de la Nouvelle Revue française. — (2) *Id.* — (3) *Ibid.*

pouvait mieux convenir à ce recueil d'essais, de lettres semi-privées, semi-ouvertes, d'impressions de voyage, voire d'ingénieuses méditations linguistiques, où s'accuse partout la forte personnalité de cet homme chez qui le cosmopolitisme se marie harmonieusement avec un parisianisme caractérisé à merveille dans les premières pages du livre, et qui revendique fièrement (souvenons-nous d'*Allen*!) ses origines provinciales. De ces essais, aucun, je crois, n'est inédit; tous ont paru, soit dans des revues, soit en plaquettes. Mais les revues étant à faible tirage, et les plaquettes, de luxe, ce volume n'en a pas moins, pour le grand public, tout l'attrait de la nouveauté. Sans m'y attarder, l'ordre du jour de cette séance étant si chargé, je signalerai, parmi les plus curieuses pages du livre: pour les italianisants, la visite à Recanati, patrie de Léopardi, ainsi que le chapitre intitulé *Le vain travail de voir divers pays* (nous en avons eu la primeur, au théâtre de Moulins, le printemps dernier); pour ceux qu'intéresse la philologie, « la science humaine par excellence », le *Divertissement philologique*, ou encore le récit de la façon dont notre compatriote a appris la langue portugaise en absorbant, en quatre jours, « avec voracité, sans une panne, sans une seconde de découragement », les 573 pages de texte d'un roman posthume d'Eça de Queiroz, *A Capital*. Mais à tous ceux qui pensent être au nombre des « deux ou trois mille personnes (car il n'y en a pas davantage, s'il faut en croire Larbaud) qui, en Europe, aiment la littérature et pour qui elle se fait », je recommanderai simplement la lecture de *Jaune bleu blanc* tout entier.

— M. le C^{te} DE CHATEAUBODEAU tente d'identifier certains personnages du Bourbonnais cités dans les *Annales Bourbonnaises* (octobre, novembre et décembre 1889), sous ce titre : « Une statistique nobiliaire du Bourbonnais », dressée en 1664, et qui n'ont pu être identifiés par le Commandant du Broc dans ses articles : *La noblesse militaire en Bourbonnais sous Louis XIV*, parus dans le *Bulletin Revue* de notre Société, d'octobre 1897 à avril 1898.

A la fin de son travail, le commandant du Broc énumérait les noms des personnes qu'il n'avait pu déterminer, faisant appel au concours des chercheurs. Parmi ces noms, les suivants :

1^o *Damelin, seigneur de Vollandiz*. Celui-ci est certainement : *Jacques des Molins* (ou Moulins), époux de Gilberte de Brézons, veuve de François 1^{er} de Chateaubodeau, de la branche de Chatelard (voir *Le Veurdre*, par E. Le Brun, p. 359-360). Celui-ci avait acheté *Villars* (Villards, Villard, Villardz), paroisse de Beaune en 1629. Sa veuve porta cette terre à son second mari, Jacques des Moulins, puis la revendit, entre 1654 et 1657, à René de Saint-Martin, sieur du Mazeau (abbé Sarassat, *Monographie de Beaune*, p. 71, et Arch. de l'Yonne).

Demelin sieur de Villardiz doit donc être identifié avec Jacques des Moulins sieur de Villardz.

2° *La Vau, seigneur dudit lieu*, semble être un *Lochon* d'une famille originaire de Bourges ou des environs, et le fief de La Vau pourrait être en Berry. On connaît par la Bibliothèque Nationale: Pierre Lochon seigneur de La Vau en 1618 (Carrés d'Hozier, 170), et François Lochon, seigneur de La Vau en 1643 (Pièces originales, 198).

3° *De Mézy, seigneurs dudit lieu*, pourrait être un: de Muzy. Cette famille, originaire du Lyonnais et Forez, avait des accointances dans notre région. Marie-Françoise de Muzy épousa en premières noces Gaspard de Mallet de Vandègre, et en secondes, Sébastien de Mascon, chevalier, seigneur d'Anglards. D'après le *Marcillat* de notre confrère M. l'abbé Peynot, p. 398, le mariage de Muzy-Mallet de Vandègre est du 14 septembre 1683, et Marie-Françoise de Muzy était fille de Pierre, seigneur de La Tour du Pin, président à mortier au Parlement de Metz, et de Marie-Catherine de Clermont-Tonnerre.

Du premier mariage, Gilbert de Mallet de Vandègre, marié le 18 août 1727, à Marie-Geneviève de Chateaubodeau.

Les deux dernières propositions d'identifications ne sont que des hypothèses, données sous toutes réserves, dans l'espoir de rendre service à des chercheurs à venir. La première identification, par contre, paraît absolument certaine.

— Le V^e Joseph DE DURAT signale qu'il a découvert, chez un chiffonnier, à Marcillat-d'Allier, une plaque de cheminée armoriée, provenant d'une vieille maison de Montaigu-en-Combraille.

Au centre de cette plaque, est un écusson terminé en accolade, timbré d'un casque taré de face, surmonté d'un plumet et orné d'opulents lambrequins. Par son style et son ornementation, cette pièce peut être attribuée au XVIII^e siècle.

Les armoiries sont : de..... à une fusce onlée de.... accompagnée de trois canards, canes ou canettes de.....

Ces armoiries sont vraisemblablement celles de la famille de Ribeyre, en Basse Auvergne, éteinte au XIX^e siècle. Ambroise Tardieu, dans son *Dictionnaire des anciennes familles de l'Auvergne*, indique que ces Ribeyre portaient : d'azur, à la fasce onlée d'argent, accompagnée de trois canes de même, becquées et membrées de gueules, deux en chef et une en pointe.

Les *Noms féodaux*, de Dom Bétencourt, renferment diverses mentions relatives à cette famille.

— M. TIERSONNIER lit un entrefilet du *Courrier de l'Allier*, du 18

décembre 1927, reproduisant, sous la rubrique : *Jenzat, une découverte archéologique*, un article du journal *la Croix* :

« Lundi dernier, M. le comte de Roquefeuil trouvait sous la pioche de ses ouvriers occupés à la démolition d'un pan de mur, un magnifique chapiteau engagé. Sculpté dans une pierre de choix, d'une exécution soignée, il offre une combinaison savante de palmettes et porte toutes les caractéristiques de beaux chapiteaux du type corinthien au XIII^e siècle.

Un peu d'histoire locale donne parfaitement la raison de cette découverte. Autrefois, on pouvait se demander si un monastère n'existait pas aux environs de l'église bénédictine ; aujourd'hui, avec la situation occupée par ce chapiteau, la question se pose de moins en moins. D'ailleurs nous croyons savoir que des recherches se poursuivent dans ce dernier sens. »

A noter, au sujet de cet entrefilet, qu'il y a eu un prieuré bénédictin à Jenzat. Notre confrère, M. l'abbé Peynot, alors curé de Jenzat, a retracé à grands traits l'histoire de ce prieuré dans le compte rendu de notre X^e excursion, *Bulletin*, 1908, pages 300 à 303.

D'où il suit que la *Croix* semble en train de découvrir une Amérique dont notre confrère Peynot fut le Christophe Colomb il y a 20 ans.

M. Tiersonnier remet, pour notre bibliothèque, un exemplaire de *Lemouzi*, revue régionaliste et félibréenne du Haut et Bas Limousin, Haute et Basse Marche, Combraille, Nontronais et Confolentais, (août-septembre 1927), xviii^e fête de l'Eglantine, à Saint-Priest-Ligoure, 21 août 1927. C'est un compte rendu plein d'entrain d'une belle fête félibréenne, pour laquelle notre confrère le C^e Charles de Bony s'est dépensé sans compter. A la fin on trouvera des notices sur plusieurs troubadours du Moyen-Age.

— M. Tiersonnier signale un luxueux volume de 259 pages, non mis dans le commerce, intitulé : *Notice sur la famille de Guillebon*, imprimé à Cambrai, en 1927, chez Hallet et C^e.

Cette notice intéresse le Bourbonnais, car trois branches de cette famille, celles dites : de Cannat, de Chatelus et des Fontaines, toutes trois éteintes, ont habité le Bourbonnais et y ont été possessionnées.

Ces branches sortaient d'une branche parisienne, issue elle-même de la souche primitive des seigneurs d'Angivillers, en Beauvaisis, connue filiativement dès 1464, primitivement sous le nom de *Le Thoillier dit Guillebon*, puis sous celui de : *Guillebon* et : *de Guillebon*.

Les auteurs de cet ouvrage : le lieutenant-colonel Ludovic de Guillebon, qui l'a rédigé, et son cousin, M. Gabriel de Guillebon, qui a fait

les frais de la publication, ont bien voulu faire hommage d'un exemplaire aux Archives de l'Allier.

L'œuvre est précieuse pour l'histoire des familles bourbonnaises, et complète heureusement le dossier trop sommaire et incomplet de la *Collection des Gozis*.

Un vieux dicton picard disait jadis: *Frappez un buisson, il en sortira un Guillebon*. Il est toujours vrai. Une fête familiale réunissait récemment une centaine de Guillebon ou descendants de Guillebon.

— M. Tiersonnier cite à l'honneur de l'édition bourbonnaise, la dernière œuvre du général comte de Mitry : *Généalogie de la maison de Mitry, de l'ancienne chevalerie lorraine, 1264-1924*, tome II, chartrier. (La généalogie proprement dite, tome I^{er}, n'est pas encore parue.)

Cette élégante et savante publication est due à Crépin-Leblond, imprimeur-éditeur, 1927.

— M. Tiersonnier signale le numéro de novembre 1927 du *Bulletin des Anciens de l'Institution du Sacré-Cœur* de la rue de Paris. Il contient un article nécrologique de M^{me} la M^l^{se} douairière des Ligneris, qui fut membre de notre compagnie.

Cette notice complète celle que notre *Bulletin* lui a consacrée dans son numéro de septembre-octobre 1927.

A l'une et à l'autre, on peut ajouter que M^{me} des Ligneris avait publié jadis une intéressante plaquette relative au séjour des Czartorski en Bourbonnais, à Changy, commune de Bessay.

Dans les *Archives de la Société des Collectionneurs d'Ex-Libris et de Reliures artistiques*, n^o d'octobre-novembre 1927, dans la suite d'articles du D^r Roblin sur les bibliophiles de l'Aube, on peut signaler les fers de reliure suivants, intéressants pour le Bourbonnais :

1^o D'Henri de Guénégaud, marquis de Plancy, seigneur de Saint-Just et autres lieux, conseiller au Parlement de Paris, secrétaire d'Etat, commandeur des Ordres du Roi, né en 1609, mort à Paris le 16 mars 1676, marié en 1642 à Elisabeth de Choiseul.

Il était fils de Gabriel de Guénégaud et de Marie de La Croix. Ami de Fouquet, il fut enveloppé dans sa disgrâce.

Il appartenait à une famille noble originaire de la paroisse de Souittes, près Saint-Pourçain-sur-Sioule.

On connaît de lui trois fers de reliure reproduits dans l'*Armorial du bibliophile* de Guigard, tome II, p. 248-249. Le docteur Roblin dit, par erreur, deux, au lieu de trois.

2° Un fer de reliure: *de sinople au sautoir d'or*, reproduit par Guigard (t. II, p. 276), exécuté pour Jean-François de La Guiche, comte de La Palice, seigneur de Saint-Gérand-de-Vaux, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur du Bourbonnais, maréchal de France, mort en son château de La Palice en Bourbonnais, à 63 ans, le 2 octobre 1632.

Il avait épousé en premières noces Anne de Tournon, et en deuxièmes Suzanne Aux Epaules. Il fut le grand-père de Bernard de La Guiche, dont tout le monde connaît la curieuse histoire.

Pour plus de détails sur Guénégaud et La Guiche, voir par exemple, aux Archives de l'Allier, la collection des Gozis.

Dans son numéro du 10 septembre 1927, la *Semaine Religieuse du diocèse de Moulins* apporte une contribution à notre histoire provinciale en ouvrant une rubrique: *Nos Martyrs bourbonnais*. La première notice est due à la plume de notre confrère, Frère Gustave-Marie, des Ecoles Chrétiennes. Cette notice est consacrée à *Alexandre Moutet, vicaire de Vichy*.

Les n°s des 5 novembre et 12 novembre continuent la série par une étude sur *Claude Laplace, curé de Saint-Bonnet, près Moulins, et de Saint-Jean de Moulins*. Nous signalons tout particulièrement cet article, consacré à un enfant de Bourbon-Lancy, à notre collègue M. Max Boirot, qui recueille avec tant de soin tous les souvenirs relatifs à cette vieille cité thermale.

— M. Tiersonnier fait circuler un jeton en bronze, trouvé dans le jardin du Dr Valois, rue Bréchimbault. Il porte: Avers: écusson aux armes des Joly, *d'azur, à trois tiges de lys d'argent fleuries chacune d'une fleur, et mouvantes d'une terrasse de.* . L'écu surmonté d'un casque taré de profil, orné de ses lambrequins.

Autour: NAGN. EST. AMORI AMOR 1616.

On peut peut être lire *es* au lieu de *est*

Revers: Au centre armoiries du duché de Bourgogne, l'écu timbré de la couronne royale fleurdelysée; l'écu entouré d'une branche de laurier ou d'olivier.

ESME - JOLY - CON - ME. D. DES - COMPTES. VICONTE - MAIEVR. D. DION.

Cette famille Joly, qui a tenu un rôle important dans la robe en Bourgogne et à Paris, s'est divisée en plusieurs branches, dont la plus connue est celle des Joly de Fleury. Ces diverses branches ont adopté diverses brisures dans leurs armoiries.

Comment ce jeton municipal est-il venu se perdre sur les bords de l'ancien étang Bréchimbault. C'est ce qu'on ne saurait dire. A cet égard toutes les hypothèses sont libres.

— Sont présentés à l'admission :

M. François ARÈNE, directeur du pensionnat Saint-Gilles, rue Achille-Roche, présenté par MM. l'abbé Cueillat, Grillot et Thonier.

M. Paul DELAUME, négociant, rue d'Allier, présenté par MM. J. Crépin-Leblond, Régnier et M. Générmont.

M. Maurice MALLAT, avocat, avenue des Cygnes, à Vichy, présenté par MM. Générmont, Victor Loughnon et Joseph Viple.

M. Aristide MALLET, directeur d'école à Gannat (Allier), présenté par MM. Générmont, V. Loughnon et Viple.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

M^{lle} GUILLEMET, MM. BRIÈRE, LEFRANC, LEGRAND, RAYNAUD et TOURNAUD.

MM. Tiersonnier et de Verrière ayant demandé à reporter leur communication à la prochaine séance, l'ordre du jour se trouvant épuisé, la séance est levée à 23 heures.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGHNON.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1928

PRÉSIDENCE DE M. EDGAR CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mcs} DE BONAND, M^{re} DE CHAMPEAUX, H. MONCEAU, V^{ice} D'ORCET, PRIEUR ; MM. P. BAGNOLET, A. BARDET, BOUSSAC, BRIÈRE, BROSSARD, G. BRUEL, BURDIN, BURIOT-DARSILES, CAPELIN, L. CHAMBRON, P. CHAMBRON, J. CRÉPIN-LEBLOND, M. DÉNIER, DÉPIGNY, J. DE DREUILLE, DROULEZ, DURANTIN, L. GAFIONE, H. GAUTIER, GÉDEL, GÉNERMONT, GOLLIARD, J. GRILLOT, abbé LARROQUE, LOIZEL, R. LOUGHNON, V. LOUGHNON, D^r MARTIN, MATHÉ, MILCENT, F. MITTON, D^r MONCEAU, MONTILLIET, MORAND, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, PAVAILLON, D^r RANGLARET, J. RÉGNIER, ROY, SABATIER, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, SARRAZIN, TIERSONNIER, VIROTTE-DUCHARME, J. VIPLE.

Excusés : MM. LANSARD, Ft. REVÉRET, DE VERRIÈRES.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à MM. Brière et Martin, qui assistent pour la première fois à nos séances.

— Il annonce le décès de deux confrères : MM. les abbés Debesson et Jolivet, et exprime les regrets que cette perte cause à notre Compagnie.

— M. le Président donne lecture de la correspondance suivante :

Une lettre de M. Emile Mâle, regrettant de ne pouvoir accepter, encore cette année, de présider notre séance publique annuelle.

Une lettre de M^{lle} Guillemet, remerciant de son admission.

Une lettre de démission de M. Vouilloux, qui a quitté le département.

Une lettre de M. l'abbé Guéret, curé-doyen de Souvigny, annonçant qu'il fera, à la séance du mois de mars, une communication sur les monuments de Souvigny.

Deux lettres de M. Gélis-Didot, architecte, au sujet de documents concernant le château de Bourbon-l'Archambault et confiés à M. le chanoine Clément.

Une lettre de M. l'inspecteur d'Académie de l'Allier, demandant à notre Compagnie de s'associer à la commémoration de la mémoire de Gilbert Tourret, instituteur et botaniste français, mort pour la France, cérémonie devant avoir lieu le 20 mai prochain, à Lalizolle, devant la maison natale de Gilbert Tourret. Notre Compagnie regrette qu'aucune des Sociétés savantes et scientifiques du département ne soit représentée au sein de ce comité.

De MM. Charles Fromentin et Ernest Fornairon, des circulaires au sujet de tournées de conférences sur la Chanson Française et divers sujets d'actualité.

— M. le Président rend compte des dons suivants faits à la Bibliothèque de la Société.

Tintury, Saincy-Ferrière, par M. l'abbé Athanase Sautereau, curé de Tintury.

L'énigme de Glozel, par Aug. Audollent.

Le vieux Billy, odelette, par l'abbé C. Forestier. Des bois originaux de Fernand Thuair (Moulins, Imprimeries Réunies).

Histoire contemporaine de Vichy (1789-1889), par A. Mallat.

Diverses brochures du Dr Meige.

— M. TIERSONNIER lit quelques notes sur le connétable de Bourbon, mort il y a 400 ans sous les murs de Rome. Il donne connaissance de quelques documents peu connus, et s'attache à indiquer comment la défection du dernier de nos ducs souverains était jugée par l'opinion publique de son temps.

Ce raccourci de l'histoire de Charles de Bourbon-Montpensier est tiré de l'histoire inédite de notre confrère : *La châtellenie de Rochefort Saint-Bonnet-de-Rochefort*.

— M. Tiersonnier signale, dans le *Bulletin des Anciens Elèves de Bellevue-Yzeure*, deux articles nécrologiques consacrés à deux de nos anciens collègues, l'un au comte Léon de Champfeu, l'autre à G. Rougane de Chanteloup.

— M. Joseph VIPLE donne lecture d'un article de M. Louis Bréhier, paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, (1927), sous le titre de « Peintures romanes d'Auvergne », dans lequel il y a une description fort intéressante des peintures qui décorent la tribune de l'église d'Ebreuil. L'auteur les date de la période 1130-1140. M. Joseph Viple fait passer les photographies de ces peintures faites par notre confrère M. Giron.

— M. Joseph Viple donne lecture d'une lettre de notre confrère, M. Antonin Mallat, relative à la notice bibliographique qu'il a consacrée dans le numéro de septembre-octobre 1927, à la brochure de M. le Dr Marcel Baudoin : « *L'origine de Vichy. Les sources sacrées fécondantes à l'époque gauloise.* » Notre érudit confrère signale deux notes de son dernier ouvrage : *Histoire contemporaine de Vichy*, qui mettent au point l'une, page 3, la question des origines gauloises de Vichy, l'autre, page 254, la légende de la cure de la duchesse d'Angoulême. Ces deux notes fort intéressantes seront publiées dans un prochain Bulletin.

M. Joseph Viple remet en même temps un exemplaire de l'*Histoire contemporaine de Vichy*, dont M. Antonin Mallat fait hommage à la Société.

— M. Georges BRUEL donne lecture des lettres qu'il vient d'adresser :

1^o A M. Charpy, professeur de l'école Polytechnique, pour le remercier des renseignements qu'il lui a communiqués au sujet de

l'expertise d'un morceau de fer trouvé à Glozel, et lui demander de vouloir bien pousser son examen plus à fond.

2° A M. Mayet, à propos d'un article paru dans le *Bulletin de la Société Linnéenne de Lyon*, sur Glozel, pour rétablir l'exactitude des circonstances dans lesquelles fut refusée, par la Société d'Emulation, la subvention de 50 francs pour les fouilles de Glozel, question définitivement mise au point pages 277 et 278 de notre *Bulletin* de 1926.

3° A M. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, à propos de son étude l'« *Enigme de Glozel* », pour lui signaler les lacunes principales de sa documentation, et pour souhaiter que plus de méthode et un ordre plus rigoureux président à l'avenir à toute publication sur ce sujet.

— M. Georges BRUEL signale, de la part de notre confrère M. J. Durin, quelques lignes d'un article du docteur Cabanès, intitulé : *Légendes, mots et curiosités de la Science*, qui se trouve dans la *Nature*, n° de juin 1927, page 516, au sujet du médecin Antonin Mizauld, de Montluçon, qui a publié, du temps d'Henri IV, un volume intitulé : *Secret de la Lune*. Il est curieux de connaître les opinions que l'on avait alors, sur l'influence que la lune a sur les divers êtres animés.

— M. Bruel dépose ensuite pour la Bibliothèque les articles qu'il a publiés dans le *Bulletin de l'Afrique Française*, Renseignements coloniaux, de septembre 1927, intitulés l'un : *La population du Cameroun et de l'Afrique Equatoriale Française* p. 338-347, avec une carte, et l'autre : *Le Transsaharien et l'Afrique Centrale*, p. 362-363, avec un croquis. Ce dernier article a été reproduit dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, numéro de septembre-octobre 1927, p. 257-260.

Il rappelle que les conseils généraux et d'arrondissement de l'Allier ont été les premiers en France à voter des vœux en faveur de la construction du Transsaharien, sur l'initiative de M. Roux-Berger, conseiller d'arrondissement, et à la suite d'une lettre ouverte reproduite page 364 du même *Bulletin de l'Afrique Française*, que le président de la Ligue Maritime et Coloniale avait adressée en août aux membres du conseil général. En août 1927, le *Courrier de l'Allier* avait publié cette lettre.

Le *Courrier de l'Allier* a publié, le 25 janvier 1928, un article de notre compatriote, P. Roux-Berger, intitulé : « Pour le Transsaharien », dans lequel il demande à juste titre l'ouverture d'un concours de locomotives à turbine à vapeur et à moteur Diesel.

Au nom de notre concitoyen par la naissance le Dr Henry Meige, M. Georges Bruel remet à la Bibliothèque de la Société, les ouvrages ou articles suivants :

1. — *Notice sur les titres et travaux de morphologie humaine et de critique médicale des œuvres d'art du Dr Henry Meige*. Paris, 1922, Masson, éd. 16 pages.

2. — *Charcot artiste*. Paris, 1925, Masson, éd. In-8°, 46 pages, 20 gravures.

3. — « Les effigies de Charcot », *Esculape*. Mai 1925, pp. 122-128, 10 gravures.

4. — *La Pythie de Delphes*. Luxembourg, 1921, J. Beffort, 22 pages.

5. — *Leçon d'ouverture à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts: Cours d'Anatomie* (18 décembre 1922). Paris, 1923, Masson, éd. 24 pages.

6. — *Le cancer dans l'histoire et dans l'art. La lutte contre le cancer*. N° 8, 1925, pp. 254-260.

7. — *L'anatomie artistique. Etude pratique de la vie du nu*. Paris, 1925. Imp. technique. 16 pages.

8. — *Variations morphologiques des lèvres*. Paris, Masson, éd. *La Revue de Stomatologie* (avril 1926), pp. 212-227, 10 gravures.

9. — « Les écorchés », *Esculape*. Janvier 1926, pp. 1-7, 9 gravures.

10. — « Un demi-écorché en bois », *Esculape*. Juin 1926, pp. 152-153, 2 gravures.

11. — « La vieille femme nue de la Bibliothèque Nationale », *Esculape*. Juillet 1927, pp. 178-181, 4 gravures.

12. — « Le sommeil dans l'art », *Esculape*. Novembre 1927, pp. 269-282. 16 gravures.

13. — « L'artère temporale dans l'art », *La Presse Médicale*, 26 avril 1924, pp. 705-708.

14. — « Les ailerons du thorax », *La Presse Médicale*, 18 février 1925, pp. 227-229, 10 gravures. En collaboration avec Serge Huard.

15. — « Le relief sus-inguinal », *La Presse Médicale*, 14 juillet 1926, pp. 891-893, 14 gravures. En collaboration avec Serge Huard.

16. — « La cambrure du tendon d'Achille et le talon à double étage », *La Presse Médicale*, 14 décembre 1927, pp. 1531-1534, 15 gravures. En collaboration avec Serge Huard.

M. G. Bruel remet pour nos archives le texte du discours de M. Poincaré au centenaire de Marcelin-Berthelot (*Le Temps* du

26 octobre 1927), où l'on trouve le passage suivant : « Et pendant le siège de Paris, il (Berthelot) a effectivement présidé le Comité scientifique de la défense et surveillé la fabrication de la dynamite et de la nitro-glycérine ; il est descendu avec le colonel Laussedat dans les carrières de Clamart pour essayer de faire sauter les batteries installées à Châtillon par les assiégeants ; il a mis la science au service de la Patrie en danger. »

— M. le lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER présente quelques remarques au sujet des critiques que sa traduction des briques de Glozel a suggérées à M. Dussaud. Il signale que quelques signes de Glozel : L, M, N, O, J, ne sont pas phéniciens, que quatre groupes de signes sont du type égyptien, qu'un groupe de sept caractères est d'origine européenne, que le Θ est tiré de l'alphabet archaïque grec. Il ne faut donc pas se baser uniquement sur l'épigraphie phénicienne pour comprendre les inscriptions glozéliennes et réfuter ses traductions.

Il fait en outre remarquer que, dans les langues orientales, seul le Coran présente la vocalisation des voyelles, et que, s'il a introduit des voyelles dans ses traductions glozéliennes c'est pour les besoins de notre phonétique.

M. M. Dénier fait remarquer que M. Buttavant insiste sur le fait qu'il n'y a pas de voyelles dans les inscriptions glozéliennes.

— M^{me} H. MONCEAU communique deux lettres qu'elle a reçues :

1^o Une lettre de M. Rouillon, du 18 janvier 1928, affirmant que le tube de fer trouvé à Glozel est bien une canne de verrier.

M. Rouillon, à titre de comparaison, offre à la Société d'Emulation une canne de verrier datant d'une soixantaine d'années.

2^o Une lettre de M. Charpy, professeur à l'Ecole Polytechnique, sur la même question.

— M^{me} H. Monceau donne lecture d'une lettre de M. de Roquefeuil, au sujet du chapiteau trouvé près de l'église de Jenzat :

20 décembre 1927.

« MADAME. — En démolissant un pan de mur à peu de distance de l'église de Jenzat, on a en effet découvert un chapiteau que M. le Curé, membre de votre Société, attribue à l'époque du XIII^e siècle. Le chapiteau avait été placé à l'intérieur de ce mur comme pierre à bâtir, et ne fait partie d'aucun ensemble. Il a été découvert par hasard et non à la suite de fouilles archéologiques. Je n'ai du reste trouvé rien d'autre

d'intéressant dans les quelques démolitions que j'ai faites ces temps-ci. La pierre sculptée a été remise à M. l'abbé Muller, qui la conserve dans la maison que nous mettons à sa disposition et qui lui sert de presbytère. Le chapiteau se trouve là bien dans son cadre, ce presbytère étant lui-même un ancien prieuré de Bénédictins, et M. l'abbé Muller se fera certainement un plaisir de présenter ce chapiteau aux membres de la Société d'Emulation qui viendront à Jenzat visiter notre église. Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

« C^t G. DE ROQUEFEUIL. »

— M^{re} H. Monceau rend compte d'une visite qu'elle vient de faire, le 6 février 1928, accompagnée de M. Mosnier, des Monuments Historiques, de M^e Place et du D^r Monceau, au château de Beauplan, chez M. de Fraix.

« Nous avons pu voir aux alentours de cette merveilleuse propriété les champs où l'on trouve de très beaux silex taillés et des haches en pierre polie. M. Chousset, métayer de M. de Fraix, qui fait ces travaux de temps en temps en labourant, nous a donné quelques spécimens de ces silex, que nous sommes heureux d'offrir à la Société d'Emulation pour ses collections. Nous avons vu aussi une motte, dans laquelle furent trouvées, il y a une douzaine d'années, des poteries de teintes foncées, qui sont attribuées à l'époque du Moyen-Age. M. de Fraix a promis d'explorer cette motte et de nous tenir au courant de ses recherches. »

— M^{re} H. Monceau lit ensuite la communication suivante :

« Je voudrais vous dire quelques mots sur la piscine de marbre blanc qui vient d'être retrouvée par M. Guet-Bernard, à l'Hôtel Montespan. Or, cette piscine avait été découverte une première fois en 1872, au moment où fut démolie la vieille maison connue sous le nom d'Hôtel Montespan et dans laquelle, dit-on, la célèbre Marquise passa les dernières années de sa vie et mourut (ceci, d'après la légende, car, en réalité, aucun document n'a permis jusqu'ici d'appuyer cette tradition). Cette maison, que le docteur Emile Regnault père, inspecteur des Eaux, acheta des demoiselles des Gâgères, était à l'encoignure de la rue des Capucins et de la place des Capucins. Elle dut être démolie pour élargir la rue des Capucins qui était aussi la route nationale n° 153, d'Orléans à Moulins. Lorsque l'on reconstruisit l'Hôtel actuel, reculé de trois mètres, M. Kirby, architecte, dut faire fouiller et descendre à 2 m. 50 environ, afin d'établir sur des bases solides les fondations de la partie de la façade donnant sur la rue des Capucins, appelée autrefois rue des Cœurs-Glacés (à cause, dit-on, du courant d'air mortellement froid qui soufflait du Nord). C'est ainsi que l'on mit à jour le dessus d'un mur servant de parement à une grande piscine romaine. M. Gar-

nier, fermier de l'Hôtel Montespan et directeur des Travaux de reconstruction, mit à découvert une grande partie de cette vaste piscine, en cherchant une prise d'eau pour l'Hôtel. Cette piscine était à environ cinq mètres en arrière de la nouvelle façade de la rue des Capucins, à gauche en descendant des sources, elle était comblée et remplie d'un dépôt de crénate de fer jaune, faisant ainsi supposer qu'il provenait des infiltrations de la source ferrugineuse froide de Jonas, qui naît à 200 m. au S.-S.-O., sur la route d'Ygrande, vraisemblablement mélangée avec l'eau de la source thermale.

« La piscine fut fouillée et déblayée sur une longueur de 6 à 7 mètres et une largeur de 2 m. 50 environ, dans la direction de la place des Capucins; mais les limites de la piscine dans la direction du sud, ne furent pas atteintes. Cinq gradins, dont quatre de 0 m. 40 de hauteur et un dernier faisant palier au bas de la piscine, ayant 0 m. 70 de largeur, étaient recouverts d'un parement de marbre blanc d'une épaisseur de 3 centimètres. Le fond tout entier était dallé en marbre blanc, ainsi que le parement du mur dans toute sa longueur. M. Garnier ne voulut pas permettre que l'on continuât les fouilles, malgré les instances de M. Esmonnot, antiquaire érudit et architecte de l'établissement thermal de Néris. M. Garnier fit monter un petit puits en pierres sèches, dont la base reposait à même sur le radier de marbre de la piscine, et remblaya le reste avec de la terre et des débris. Cette piscine se trouve à environ 30 mètres de la source thermale et doit être encore intacte. Peut-être est-ce de cette même piscine dont parle le romancero de Flamenca, datant du XII^e siècle, et Nicolas de Nicolaï en 1569?

« En 1848, lorsque l'on construisit la maison que le Docteur Paul Regnault habite actuellement, le docteur Emile Regnault, père du docteur Paul Regnault, mit à jour une piscine de marbre. Dans une séance du Congrès archéologique de France, tenue à Moulins en 1854, il est donné un compte rendu d'une excursion faite le 29 juin 1854, où les congressistes apportèrent un plan des thermes romains qui leur avait été confié par MM. Desrosiers et Tudot. Il est permis de penser que la piscine de marbre blanc située sous la maison du docteur Regnault et celle de l'Hôtel Montespan font partie d'un ensemble.

« Actuellement, on ne voit qu'une partie de la piscine de l'Hôtel Montespan: deux belles colonnes de pierre, dont une entièrement cannelée, et deux escaliers de marbre blanc de quatre marches chacun, qui conduisent au fond de la piscine, faits du même beau marbre. De toute évidence, cette piscine continue sous les caves de l'Hôtel Montespan. La plupart des renseignements qui nous ont été donnés sur elle, nous ont été communiqués par le docteur Paul Regnault et son fils. Nous avons fait aussi de larges emprunts à la brochure si intéressante du docteur A. Lacouture: *Bourbon-l'Archambault et ses Thermes*. M. Cuet-Bernard se fera un plaisir de montrer la piscine à toutes les personnes

que ces questions intéressent, et nous le remercions d'avance du croquis qu'il nous a promis. »

— M. BURIOT-DARSILES communique quelques notes prises en parcourant des catalogues récents, notes qu'il croit susceptibles d'intéresser les amateurs d'autographes et les bibliophiles :

Le manuscrit autographe d'un essai de notre confrère Valéry Larbaud, intitulé *Pour l'inauguration d'une nouvelle ligne*, 21 pages in-4°, signées, avec quelques ratures et corrections autographes, était offert à 700 francs par le libraire parisien Victor Degrange, dans son catalogue de décembre 1927.

A la même date, une collection complète des œuvres de Charles-Louis Philippe, en éditions originales, voire préoriginales, et comprenant même les numéros spéciaux que consacrèrent à Philippe, lorsqu'il mourut, la *Nouvelle Revue Française* et les *Cahiers du Centre* (1), ainsi que la conférence faite par Valéry Larbaud à Moulins, en 1911, et éditée chez notre confrère Georges Bodard, à Cérilly, en tout 25 volumes, dont 24 bien reliés, était offerte à 3.000 francs par le libraire Emile Nourry.

Enfin, dans son catalogue de janvier 1928, le bouquiniste Pierre Lefèvre, de Gien, offre pour 500 francs les 66 fascicules brochés qui constituent la collection (complète, dit-il, mais ce n'est pas tout à fait exact) des *Cahiers Nivernais* et *Cahiers du Centre*, et pour 150 francs les 24 numéros de la *Revue du Centre*, publiée depuis 1924 par M. Henry Chomet.

A peu près dans le même ordre d'idées, M. Buriot-Darsiles signale une réponse à une enquête organisée par la revue des frères Marius-Ary Leblond, *La Vie* sur « les beaux livres régionaux » :

Les deux questions posées étaient les suivantes : « 1. Si vous vouliez faire éditer, afin de vous en composer une collection idéale, le plus beau livre qui a été écrit, depuis un siècle, sur chacune de nos provinces, lesquels édiriez-vous ? 2° Quel illustrateur destineriez-vous à chacun ? »

A cela, M. Maurice Rondet-Saint, directeur de la Ligue Maritime et Coloniale, répond dans le numéro du 1^{er} février de *La Vie* :

« ...Je vous dis sans ambages que, si je devais faire éditer le plus beau livre qui ait été écrit sur l'histoire de nos provinces, c'est l'histoire de l'ANCIEN BOURBONNAIS ET ATLAS, d'après les dessins de DUFOUR que je choisirais (2).

« Comme illustrateur, M. Fernand SABATTE, prix de Rome, Grande

(1) Il y manque le numéro de la *Phalange* du 20 janvier 1910.

(2) Nous respectons la disposition typographique.

Médaille du Salon, Président de la Société Libre des Artistes Français. »

Nous ne pouvons, dit M. Buriot-Darsiles, que savoir gré à M. Rondet-Saint de l'estime en laquelle il tient l'histoire de l'*Ancien Bourbonnais*. Mais nous regrettons : 1° qu'il ne dise pas un mot d'Achille Allier, qui est bien pour quelque chose dans ce bel ouvrage ; 2° qu'il croie nécessaire, pour l'illustrer, de faire appel à un non Bourbonnais, alors que, à notre avis, le beau livre régional devrait être entièrement régional, c'est-à-dire écrit par un auteur et illustré par un artiste tous deux originaires de la région, et même édité ou tout au moins imprimé dans cette même région.

Ceci, ajoute M. Buriot-Darsiles, serait une transition naturelle pour parler de notre projet de firme d'éditions bourbonnaises, mais ce sera pour la prochaine séance.

Pour terminer, M. Buriot-Darsiles donne le compte rendu suivant d'un livre qui vient de paraître et dont la préface est de notre confrère, M. Jacques Chevalier, professeur à l'Université de Grenoble :

Ce livre a pour titre *Les Chartreux maîtres de forges*, par Auguste Bouchayer. C'est un beau volume in-8° d'environ 250 pages, orné de bois en couleurs, dessins et cartes de Daniel Girard, et imprimé par l'imprimerie A. Rey, de Lyon, pour les éditions Didier et Richard, de Grenoble, donc un beau livre régional, au plein sens du mot, l'auteur étant un Dauphinois déjà connu par de remarquables travaux sur sa province. Le livre est l'œuvre d'un technicien, mais il est fort éloquent en sa technicité. Je n'entreprendrai pas de vous le résumer, cela sortirait d'ailleurs du cadre de nos travaux. Mais laissez-moi vous lire deux passages de la remarquable préface de M. Chevalier. En voici d'abord le début, et vous ne vous étonnerez pas que ce début ressemble à celui d'un sermon, car il était, ici, parfaitement à sa place :

« *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* Ces paroles que nous lisons dans l'Evangile de saint Matthieu, chapitre VII, verset 33, pourraient servir d'épigraphie au travail de M. Auguste Bouchayer sur les Chartreux maîtres de forges, car elles en caractérisent à merveille l'esprit, elles nous en signalent l'intention la plus profonde, telle qu'elle ressort du simple récit des faits. Voici un ordre qui n'a cherché autre chose que glorifier

(1) Prix de l'édition courante : 50 fr. ; édition de luxe, de format in-4° carré : 400 exemplaires sur Lafuma à 160 fr. ; 50 sur Madagascar à 450 fr., et 50 sur Japon à 600 fr.

Dieu par la méditation, la prière et le travail, et acheter au prix de biens éphémères un héritage éternel ; or, ce même ordre, par surcroît, a trouvé tout le reste ; il a été l'auteur d'une découverte qui a renouvelé la technique humaine, et qui suffirait à définir un âge, le nôtre, comme la pierre polie, le bronze ou le fer servent à définir les époques disparues de l'humanité ; et, ce qui est plus important encore, il nous a enseigné l'usage de cette découverte ; il a édifié sur elle un état social aussi proche de la perfection que peut l'être une institution humaine. Telle est, en quelques mots, l'histoire passionnante et neuve que M. Auguste Bouchayer nous conte avec une rare maîtrise. »

C'est donc en France, à la Grande-Chartreuse, qu'aurait pris naissance la métallurgie moderne ? Oui, très probablement, presque certainement, nous répond M. Jacques Chevalier, continuant à résumer l'ouvrage si documenté de M. Bouchayer, car, écrit-il, « dès le début du XIII^e siècle, aux lieux qu'avait élus saint Bruno pour sa méditation, se trouvaient réunis, par une conjonction miraculeuse, tous les éléments de la grande découverte industrielle : il n'y manquait que le génie de l'homme pour en pressentir les rapports et l'utilisation possible, pour les rapprocher et pour en faire jaillir l'idée.

« Ce fut, selon toute vraisemblance, l'œuvre des Chartreux. Une accumulation de probabilités convergentes, un accord surprenant de faits et de circonstances, qu'a parfaitement signalés l'auteur, nous amènent à leur attribuer, avec une quasi-certitude, la paternité de la grande invention. Ce n'est pas au Tyrol, ni en Flandre, ni en Angleterre, comme on l'a cru parfois, qu'est née la fonte de fer : c'est au voisinage de la Chartreuse que nous en trouvons les premiers témoins et que nous en devons chercher, jusqu'à plus ample informé, l'origine. Bien plus, et cet argument donne une singulière force probante aux conclusions de l'auteur, nous en saisissons le pourquoi, nous discernons les raisons de cette origine.

« Les raisons matérielles, nous les avons dites. Mais elles ne sont pas les seules. Il en est d'autres, moins visibles, plus mystérieuses, mais d'une portée plus haute, et, sans doute, d'une plus complète efficacité, qui s'ajoutent aux premières ; ou, pour parler comme Platon, qui leur donnent l'être en en tirant parti. M. Bouchayer nous les a indiquées d'un mot, dont la justesse et la pénétration font honneur au discernement et à la hauteur de vues du technicien : « Là où la vie contemporaine régnait en maîtresse, écrit-il, nous verrons éclore et fleurir une « technique industrielle dont la prospérité ne faillira jamais. Elle survivra aux guerres et aux révolutions. Surprenante leçon... d'où se « dégage ce fait, que la vertu spirituelle peut se trouver à la base « même des entreprises humaines les plus durables. »

Leçon, ajouterai-je, que, même en laissant de côté toute considération religieuse, on ne saurait trop méditer.

— M. le Président donne quelques indications au sujet de l'excursion qui aurait lieu cette année le 14 juin, et dans l'arrondissement de Lapalisse. Il propose la région du Donjon, qui n'a pas encore été ainsi visitée, et demande à ceux de nos confrères qui la connaissent bien, d'indiquer les curiosités qui leur paraissent les plus intéressantes à visiter, et d'établir pour la prochaine séance un projet d'excursion.

— M. le Président fait part de la décision de M. Leutrat d'abandonner les fonctions de bibliothécaire, que son état de santé ne lui permet plus d'assurer avec régularité. Il annonce qu'il a pressenti, pour succéder à M. Leutrat, M. Délinière, dont la compétence est unanimement reconnue, et, en présence de son acceptation, il demande à l'assemblée de vouloir bien ratifier ce choix.

A l'unanimité, M. Délinière est élu bibliothécaire.

M. le Président remercie M. Leutrat du dévouement avec lequel il a, pendant plus de quinze ans, rempli les fonctions de bibliothécaire de la Société d'Emulation du Bourbonnais, et propose à nos confrères présents de s'associer à ses remerciements et de nommer M. Leutrat bibliothécaire honoraire. Il en est ainsi décidé par acclamation.

— Sont présentés à l'admission :

M. CHABOT, notaire, cours Jean-Jaurès, présenté par MM. Mathé, Générmont et Gédél.

M. Guy CHASSERIAU, ingénieur-agronome, sous-directeur de la verrerie de Souvigny, à Souvigny (Allier), présenté par MM. Rouillon, Capelin et R. Loughnon.

M. Claude GERVY, instituteur honoraire, villa Cécile, rue Labrosse, présenté par MM. Brunat, Thonier et Lansard.

M^{me} P. GALLAND, 19, avenue d'Orvilliers, présentée par MM. Capelin, Monceau et R. Loughnon.

M. Pierre GALLAND, négociant, avenue d'Orvilliers, présenté par MM. Capelin, Monceau et R. Loughnon.

M^{me} G. MOITRIER, 8, rue Gare-de-Debord, présentée par MM. Rouillon, V. Loughnon et R. Loughnon.

M^{lle} Marie-Louise PHILIPPE-THOMAS, 13, rue de Decize, présentée par MM. Générmont, Buriot-Darsiles et Gédél.

M^{me} Berthe PHILIPPE-THOMAS, 13, rue de Decize, présentée par MM. Générmont, Buriot-Darsiles et Gédél.

M. Pierre ROUX-BERGER, ingénieur E. C. L., agriculteur, conseiller d'arrondissement, au Pavillon, par Lusigny (Allier), présenté par les D^r J. Roux-Berger et Monceau et M^{me} Henri Monceau.

M^{me} Alice TANTOT, agrégée des sciences physiques et naturelles, professeur au lycée de Moulins, officier d'Académie, 4, place Victor-Hugo, présentée par MM. A. Bardet, Burdin et Lansard.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

MM. François ARÈNE, Paul DELAUME, Maurice MALLAT et Aristide MALLET.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 21 h. 15.

Le Secrétaire général :

ROBERT LOUGNON.

Souscription à la Caisse des fouilles

Seconde série ; Première liste.

MM. Buriot-Darsiles, 10 ; Georges Boussac, 10 ; Gaby, 5 ; Morel, 10 ; Louis Lasset, 20 ; Bardet, 5 ; Viple, 10 ; d'Orjo de Marchovelette, 20 ; Georges Bruel, 100 ; commune de Pouzy-Mésangy, 10 ; Société d'Horticulture de l'Allier, 25 ; de Dreuille, 25 ; Bagnolet, 10 ; Jean Reignier, 20 ; Hubert Gautier, 10 ; Léon Loizel, 20 ; Golliard, 5 ; Georges Bruel, 2^e versement, 50 ; Pavillon, 10 ; d'Orjo de Marchovelette, 2^e versement, 5 ; D^r Henri Monceau, 50 ; Charles Mathé, 50 ; Depigny, 10 ; Morand, 20 ; Montillet, 10 ; Brière, 10 ; Milcent, 5 ; Sarrazin, 20 ; Brossard, 20 ; Lucien Chambron, 50 ; Génarmont, 20 ; André Roy, 50 ; colonel de Saint Hillier, 50 ; abbé Pérot, 10.

La souscription reste ouverte ; adresser les sommes à M^{me} MONCEAU ou à M. SARRAZIN.



LA RUE DIDEROT A MOULINS

ET

LE PETIT-FILS DE L'ENCYCLOPÉDISTE

DENIS-SIMON CAROILLON DE VANDEUL

SECRÉTAIRE DE LÉGATION A BERLIN

DU 20 NIVOSE AN VIII AU 5 BRUMAIRE AN X

-- D'APRÈS SES LETTRES A SA FAMILLE --

Moulins a décidé, il y a de cela 40 à 50 ans, d'attribuer le nom de Diderot à l'une de ses rues et non des moindres, puisqu'elle est en bordure de l'édifice qui constituait alors le palais épiscopal. Sur quels motifs s'est fondée cette décision, qui a substitué la dénomination actuelle à celles de Sainte-Claire et du Marché-au-Blé précédemment attachées à cette voie municipale? On peut se le demander. Il n'est pas à ma connaissance en effet qu'un lien quelconque rattache Diderot à notre bonne ville. Y est-il même jamais venu? rien ne l'indique. Nous avons de lui le Voyage à Bourbonne, mais de voyage à Moulins, pas la moindre trace. Alors pourquoi son nom à cette ancienne rue Sainte-Claire? On dit à ce sujet... on dit... mais que ne dit-on pas? Admettons donc tout de suite, — ce que je fais, d'ailleurs, bien volontiers, — que Moulins a, dans la circonstance, voulu simplement rendre un public hommage à la mémoire de mon illustre compatriote. Je suis, dès lors, fondé à en conclure que tout ce qui, — de près ou de loin, — touche à l'éminente personnalité de l'Encyclopédiste, ainsi tout spécialement honoré à Moulins, peut être de nature à intéresser ses habitants, et j'en prends texte pour les entretenir de sa descendance, notamment de son petit-fils, Denis-Simon Caroillon de Vandeuil, secrétaire de légation à Berlin, du 20 nivôse

An VIII au 5 brumaire An X (10 janvier 1800-25 octobre 1801)
d'après quelques-unes de ses lettres à sa famille.

Nous sommes à deux mois du 18 brumaire An VIII; le Premier Consul, maître de la situation, ne temporise pas, il agit et vite. Talleyrand est son ministre des relations extérieures; ses ambassadeurs sont déjà en campagne.

Pour Berlin, il a fait choix du Général de Beurnonville, ministre de la Guerre de 1792 et qui avait pris une part glorieuse aux victoires de Valmy et de Jemmapes. Moins heureux, à la vérité, dans la mission que la Convention lui avait confiée de rejoindre, avec les commissaires Camus, Bancal, Lamarque et Quinette, l'armée du nord pour y arrêter Dumouriez, il s'était laissé mettre la main au collet par celui-ci et livrer aux Autrichiens, lui et ses quatre commissaires. Trois ans passés dans les cachots d'Olmütz lui donnèrent sans doute le temps de réfléchir aux dangers qu'il y a parfois à accepter certaines missions, tout au moins aux précautions à prendre pour s'en garantir et pour assurer le succès de l'entreprise.

A ce général diplomate fut adjoint le fils d'Abel-François-Nicolas Caroillon de Vandeul et de Marie-Angélique Diderot, Denis-Simon Caroillon de Vandeul, deux prénoms de famille: *Denis Diderot*, son grand-père, et *Simonne Lasalette*, sa grand-mère. En quelle qualité? Officiellement rien ne l'indique, mais sa correspondance établit qu'à l'origine ce fut comme aide-de-camp et sans titre diplomatique.

Denis-Simon Caroillon de Vandeul, avant toute demande d'entrée au ministère des relations extérieures, avait en effet débuté dans le métier des armes; il était capitaine de hussards et portait encore à Berlin l'uniforme de son grade. Ses lettres en font foi. C'est seulement dans celle du 2 ventôse An VIII qu'il remercie son père de lui avoir appris qu'il venait d'être inscrit sur le tableau des aspirants dans la carrière diplomatique. Comme agent commissionné, il prit rang à une date non précisée de frimaire An VIII et sa demande originaire remontait au 17 prairial An VI.

Il avait su attendre et savoir attendre est quelquefois un grand art dans la vie.

La personnalité du grand-père avait été certainement pour une large part dans la désignation faite du petit-fils pour l'ambassade de Berlin. On ne doutait pas qu'il ne retrouvât à la Cour des successeurs de Frédéric le Grand, des souvenirs encore bien vivants de l'Encyclopédiste. Et ce fut ce qui eut lieu effectivement.

Dès sa première lettre datée de Wesel, le 20 nivôse An VIII, il met sa mère au courant des péripéties du voyage, commencé déjà depuis plusieurs jours. Ce n'était pas une petite affaire que d'aller de Paris à Berlin à cette époque.

« Nous couchions, écrit-il, avant hier à Cologne, où nous
« avons passé le Rhin. Pour nous le rendre abordable, il a fallu
« couper quinze pieds d'épaisseur de glace, mais on en est
« venu à bout, et, — non sans crainte, mais sans accident, —
« nous nous sommes trouvés sur l'autre rive.

« Le territoire en dépend de l'Electeur palatin et nous nous
« y sommes chauffés chez les Bénédictins, -- les premiers reli-
« gieux que j'aie vus en exercice depuis longtemps, — à l'ex-
« ception de quelques Capucins que j'ai trouvés à Juliers...
« Cologne est affreux. Mais la grosseur du Rhin sauve la lai-
« deur de la ville... De Cologne, nous sommes venus coucher à
« Dusseldorf. Sur une de ses places est érigée la statue d'un
« Electeur palatin, grand-arrière-grand-oncle de Maximilien
« de Bavière. La statue équestre n'est pas bonne, mais ces
« espèces de monuments sont rares... et ce qui ne l'est pas
« moins, c'est qu'ils aient résisté aux procédés des Français
« vainqueurs.

« Il n'en a pas été ainsi de la célèbre galerie, dont le bombar-
« dement n'a laissé subsister que des ruines. Quant aux ta-
« bleaux qu'elle renfermait, l'Electeur les avait fait enlever
« dès le commencement de la guerre et nous n'avons point à
« les compter parmi nos *fructus belli*.

« Hier matin, nous avons quitté Dusseldorf et nous sommes
« arrivés à Wésel, après avoir été reconnus dès Duisbourg par
« les postes militaires prussiens. Dès Duisbourg aussi l'essieu
« de notre voiture s'est ployé; comme il menaçait de rompre,
« nous avons pris l'avance dans un chariot allemand; la voi-
« ture nous a heureusement suivis; l'on répare l'accident et

« nous ne serons en marche que demain pour la bénite West-phalie... Les pauvres secrétaires de la légation avaient versé
« trois fois avant d'arriver à Wésel. Puissent-ils, — et nous
« aussi, — n'en pas faire autant de Wésel à Berlin où nous
« serons, d'après les calculs raisonnables, le 18 ou le 19 de ce
« mois.

« Adieu, ma bonne maman, je vous embrasse bien fort. Je
« vous recommande la visite que papa a promis de faire à
« M. de Talleyrand et les rapprochements avec M. d'Hau-
« terive. »

Ce dernier, ancien consul de France à New-York, était alors chef de division au Ministère des relations extérieures.

Cette fin de lettre, que j'ai tenu à citer, nous prouve que, de tout temps, il a été jugé bon de ne point se laisser oublier des puissants du jour. Elle me plaît surtout à cause des appellations familières de « ma bonne maman » et de « papa » que j'aime à y trouver sous la plume d'un secrétaire de légation. Elles nous donnent bien la note des mœurs patriarcales qui continuaient à être en honneur au foyer de la petite-fille du vieux maître-coutelier langrois Didier Diderot, et du descendant du gros marchand d'huiles de la rue Cirpoisson, Nicolas Caroillon La Salette.

On en était à la troisième génération de ces vieux langrois et leur race s'était singulièrement affinée.

Datée de Berlin, le 5 pluviôse An VIII (25 janvier 1800), la lettre suivante nous apprend que le voyage s'est heureusement terminé, dans le délai prévu, sans autre accident que la perte d'un paquet oublié dans un relai de poste.

« Au sujet de l'accident, ma bonne maman, plaignez-moi
« bien un peu et grondez-moi beaucoup, par dessus le marché.
« La pacotille perdue consiste en nippes et petits meubles per-
« sonnels que je me procurerai partout à ma volonté. Mais il
« n'en sera pas de même du portefeuille que j'aimais beaucoup
« et qui contenait de plus toutes mes dépêches de recomman-
« dations... la lettre de crédit sur le banquier Otto de Treskow
« que je vais voir à ce sujet ce matin et... le rasoir du général
« Witkowski.

« Descendus et encore hébergés à l'hôtel de Russie, nous ne

« sommes pas encore à notre aise pour vaquer librement à
« notre manière d'être chez nous. »

Et tout de suite ses appréciations sur Berlin.

« La partie que nous habitons est parfaitement belle; toutes
« les maisons sont neuves, alignées, élégantes. Les rues sont
« d'une immense largeur; celle de notre hôtel est plutôt un
« boulevard; le milieu en est consacré à la promenade et tracé
« par deux allées de tilleuls (unter den linden). La population
« de ce côté doit être considérable, à en juger par la quantité
« des promeneurs qui la fréquentent... Du même côté encore
« se trouve une série de beaux édifices, tels que le château
« du prince royal ou le petit château, que le roi habite tou-
« jours, malgré son avènement; — le palais du prince Henry,
« qui n'y demeure point et fait sa résidence habituelle à dix
« lieues d'ici, dans son château de Rheinsberg, l'Arsenal, la
« Bibliothèque, et enfin le grand château que personne n'oc-
« cupe. Tous ces édifices, toute cette partie de la Ville ne datent
« que de Frédéric II, dont la mémoire est respectée et chérie
« à un point inimaginable de toutes les classes de la Société,
« depuis le plus glorieux militaire jusqu'au simple paysan
« dont la baraque est couverte des principaux traits de la vie
« du monarque, créateur du royaume de Prusse... le pavé de
« Berlin est dans le goût de celui de... Langres! »

Cela veut dire, à n'en pas douter, que ce pavé n'était pas excellent!

« Le feu roi n'a pas laissé les mêmes regrets et sa prodigalité
« extrême ne lui a pas concilié une estime universelle.

« Mais on est fort engoué du monarque actuel, que l'on dit
« fait au surplus pour justifier toutes les espérances. »

C'était Frédéric-Guillaume III, petit-neveu de Frédéric le Grand, et qui avait succédé à son père en 1797.

« Le surlendemain de notre arrivée, sous le domino et le
« masque, nous avons vu toute la Cour, d'abord à découvert
« dans la loge royale, ensuite demi-masquée dans le local même
« de la redoute, mais sans aucun appareil de garde, ni même
« de toilette particulière... Le roi nous a paru parfaitement
« bien. Sa modestie extérieure tient même de la timidité.

« La Reine est fort belle, — robuste personne, — c'est une
« bonne mère de deux ou trois jeunes enfants, qui semble douée
« d'une gaieté très franche et d'une tournure plus agréable que
« la masse des plus belles Allemandes... auxquelles il manque
« ce qui ferait en France une femme plus agréable d'une femme
« moins jolie...

« Je veux dire, l'élégance et la distinction... j'aurais dit le
« chic », si le mot était français.

« Avant-hier matin, le Général a reçu son audience en tête à
« tête avec le roi; il paraît que c'est à la satisfaction de tous
« deux. Hier soir, il a été présenté à la reine, qui l'a reçu dans
« sa cour de femmes, au sortir de laquelle il est allé, — et nous
« l'avons suivi, — au grand Opéra de la Cour. Celle-ci y était
« dans sa loge et nous l'avons fort bien vue et avec grand
« plaisir, — toujours étonnés cependant de la simplicité qui
« accompagne ici le rang et la grandeur. »

« L'opéra de la « Semiramide » en italien a été rendu par des
« bouffes médiocres avec un succès proportionné à la rareté de
« ce spectacle, qui ne se donne à Berlin que six fois par an et
« pour lequel la Cour fait tous les frais de machines, d'orchestre,
« d'acteurs, etc... La salle est très agréable, la musique
« d'orchestre excellente et les ballets fort plaisants. Le ministre
« d'Espagne m'a dit avoir entendu parler avec un grand enthousiasme
« de mon grand-père par un de ses compatriotes nommé
« Ischierdo. »

« Hier, nous fûmes à souper et jeu chez le premier ministre
« du Cabinet, M. d'Alvensleben. La Cour y était encore et rien
« de notoire ne nous est arrivé, que force saluts de leurs Majestés
« et quelques entretiens assez longs avec les princes
« Auguste-Ferdinand et Radziwil.

« Demain, cour et bal chez la reine-mère.

« Nulle part nous ne sommes encore bien à notre aise et le
« cérémonial est porté ici à un point extrême dans l'intérieur
« même des familles. J'espère qu'on s'habituerà peu à peu à
« nous voir et recevoir, car le Général met beaucoup de prix à
« ce que nous fassions un peu apprécier l'urbanité républicaine
« dans un pays qui n'en a pas l'égalité. »

Il écrivait bien en français, le petit-fils de Diderot, et le

visage de Marie-Angélique a dû s'éclairer d'un sourire de satisfaction à la lecture de cette fin de lettre.

« Je vous souhaite la même santé que nous avons tous à Berlin, où la température est douce au dehors et trop douce au dedans grâce à la propriété des poêles.

« Jusqu'ici, je n'ai point encore vu à mon aise ce qu'on appelle la Société... D'ailleurs, j'en suis toujours à ma provision de fourrures et de galons, car nos malles ne sont point encore arrivées de Wésel; nous les attendons cependant pour demain au plus tard et ce sera pour moi douce chose que de pouvoir, sous un habit plus facile et plus simple, faire moins d'effet et dans les sociétés et même dans les rues, où les uniformes, les cocardes, etc., sont pour les badauds de Berlin le même objet de curiosité que le seraient pour les badauds de Paris mêmes espèces et costumes prussiens.

« Nous sommes donc encore dans les fêtes de Cour un peu trop fréquentes peut-être pour nous intéresser autant que les premiers jours; mais, si les choses se répètent, ce n'est pas chez les mêmes individus et, chaque jour, nous faisons des connaissances nouvelles.

« Nous avons été, le 1^{er}, au bal chez la reine-mère; force saluts d'usage à toutes les grandeurs et présentation particulière à la princesse Radziwil, née Ferdinand, ainsi qu'au landgrave de Hesse-Cassel, qui est venu passer le Carnaval à Berlin. J'y ai payé d'un peu plus d'assurance, car j'y ai dansé l'anglaise et je m'en suis tiré vaille que vaille. Mais ce qui paraîtra bien plus téméraire, c'est que j'ai dansé ma part d'un quadrille français, le seul qu'on ait fait cette année, et, devant une petite assemblée de quatre à cinq cents personnes; j'y ai mis le moins de prétentions possibles et je crois m'en être un peu plus mal acquitté qu'en France; cependant j'ai été écrasé de compliments auxquels j'ai été moins sensible qu'à celui de la reine-mère, qui m'a positivement dit que je paraissais fort bien élevé. J'ai l'immodestie de vous rendre cette particularité, parce que je suis bien sûr, ma chère maman, qu'elle est de nature à vous faire plus de plaisir que toute autre.

« Pour la jeune et belle reine qui salue beaucoup et gracieu-

« sement, elle ne m'a adressé que de petites paroles d'obligeance. Mais cela n'est pas du tout saillant.

« Un des princes dont la conversation me semble la plus nourrie, c'est le prince Auguste-Ferdinand... Il m'a dit quelque chose d'obligeant sur la célébrité de Diderot.

« Avant-hier, nous avons dîné chez M. de Struensée, un ministre des Finances. Le soir, nous fûmes à l'Opéra et hier, au bal chez un ministre des Arts nommé Heintz. La Cour y était ; j'y ai trouvé une famille française du nom de Magallon et j'ai été engagé à aller y faire un peu de musique. J'ai provisoirement valsé avec les demoiselles.

« Grâce à l'arrivée de nos bagages, après vingt-huit jours de marche depuis Wésel, grâce au choix qui vient d'être fait d'une maison pour l'ambassade, j'espère que sous sept à huit jours, nous serons sortis de l'auberge et, à peu près sous le même délai, nous n'aurons plus de fêtes à la Cour... Nous attendons avec impatience le Temps de pénitence, puisque c'est de là que nous daterons pour reprendre nos habits bourgeois.

« Ce soir, nous serons présentés à la princesse Ferdinand et de là, nous irons danser chez le ministre du cabinet Alvensleben.

« Je me trouvais hier à dîner chez le comte d'Haugvitz, à côté d'un secrétaire de légation saxon qui a été jadis en mission à Saint-Petersbourg, quelque temps après le départ de mon grand-père. Tout ce qu'il en a dit aurait fait grand-plaisir à maman ; son principal éloge roulait sur la force du caractère de Diderot par comparaison à celui de Voltaire et ensuite sur la beauté des traits qu'entre autres particularités il a été à même de voir sur un fort beau portrait qui se trouvait dans l'appartement de Catherine et où le philosophe est peint avec le bonnet polonais de velours rouge. »

Une réplique de ce portrait par Levitzky se trouve au musée de Genève.

(A suivre.)

HUBERT GAUTIER.



MONTLUÇON

ET SES RICHESSES D'ART ⁽¹⁾

B. — HISTOIRE

CHAPITRE III. — LA VILLE MODERNE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE. — XIX^e-XX^e SIÈCLES

§ I. — AU POINT DE VUE CIVIL

A. — Transformation et agrandissement de la ville

IV. Etablissements d'enseignement

a. Enseignement secondaire.

1. Public : Collège et Lycée.

C'est en l'an XI seulement que la municipalité se préoccupa d'avoir une école secondaire publique, en remplacement de l'ancien collège de la rue Notre-Dame devenu, nous l'avons vu (2), école privée après la Révolution. Pour installer le nouvel établissement, elle décida d'acheter l'ancien couvent des Bernardines (*fig. 42 et 43*) et de se procurer l'argent nécessaire à cette opération en vendant l'ancien collège et l'église Saint-Pierre, désaffectée depuis 1794 et que l'on se proposait alors de remplacer par un édifice religieux moderne. Une protestation des habitants du quartier de Saint-Pierre, qui désiraient garder leur vénérable église, fit revenir la municipalité sur sa décision, et, par suite de difficultés financières et de démêlés avec le préfet, l'affaire de l'établissement du collège traina jusqu'en l'an XIII. Enfin, cette année-là, le 12 nivôse, après rapports favorables de

(1) Cf. *Bulletin de la Société d'Emulation*, 1927, pp. 273-290.

(2) Voir : Montluçon pendant la Révolution.

MM. Dambre et Villard, membres de l'Institut, commissaires pour l'Instruction publique, la ville se rendit acquéreur de l'ancien couvent des Bernardines pour la somme de 28.000 francs, payables en trois annuités ; quatre professeurs, y compris le directeur, furent nommés ; l'installation fut prévue pour cinquante élèves (1).

Peu après, le 17 novembre 1806, eut lieu l'inauguration de l'établissement. Un cortège, composé de toutes les autorités locales, musique en tête et escorté par la gendarmerie impériale, partit de la mairie pour se rendre au collège où « se trouvaient assemblés les personnes les plus recommandables des deux sexes, de la ville et beaucoup d'étrangers ». Après une messe dite par M. Legroing de la Romagère, vicaire général, après des discours de M. Jacques-Marie Carrière, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, régent des études, et du sous-préfet, qui fit l'éloge de « l'incomparable empereur », les professeurs prêtèrent serment (2).

Jusqu'en 1820, ni l'organisation ni la discipline ne purent régner au collège, et les scènes les plus inattendues se jouèrent entre des principaux qui manquaient souvent de tout sens administratif et des régents extraordinairement fantasques. En juillet 1814, par exemple, ces derniers après discussion avec le principal, se mirent en grève et congédièrent leurs élèves. Nous ne saurions narrer cet incident mieux que l'a fait M. Alfred Hachette, dans le *Bulletin des Amis de Montluçon* (3). « Une bande de galopins » dit-il « détala dans les rues de Montluçon, glapissant que le collège était anéanti, que les maîtres les avaient congédiés pour toujours ». En même temps, arrivaient au grand trot de leurs carrioles, les parents de la campagne à qui messieurs les pensionnaires avaient écrit la veille de venir les cher-

(1) Cf. 92, n° 6, 44-45 et 191 bis. — La ville accepta un directeur présenté par le bureau d'administration et agréé par le gouvernement ; elle lui accorda six ans de jouissance gratuite de locaux ; elle s'engagea à faire l'aménagement et à fournir les 50 bois de lits, plus 2.000 fr. par an, pendant trois ans, à titre de « pur don ». (*Id.*)

(2) Cf. 92, n° 6, 45, 191 bis et 193, 243, d'après ACM, *Registres de délibérations municipales*. — L'année qui suivit cette inauguration, M. l'abbé Renevier, devenu curé de Notre-Dame, acheta à la ville les bâtiments du vieux collège de la rue Notre-Dame, dont il avait été principal depuis 1768 (5, 1901, 137, 92, n° 6, 45, 191 bis et 193, 244. Voir aussi Montluçon pendant la Révolution).

(3) 1913, n° 6, 46.

cher, l'établissement fermant ses portes. « Scène scandaleuse ! » déclara fort justement M. le sous-préfet qu'on était allé quérir à la hâte. »

De semblables comédies menaient tout simplement le collège à sa ruine. En 1826 il y avait dix-sept élèves seulement, dont deux boursiers, et les Bernardines qui possédaient de puissants appuis en en haut lieu, demandaient à rentrer en possession de leur ancien immeuble (1). Le principal d'alors sut habilement mener sa barque et sauva l'établissement ; mais, grisé par son succès, il se laissa vivre par la suite, et, en 1819, sa « tête légère » et sa « langue indiscrete », avaient amené les familles à retirer coup sur coup neuf pensionnaires. Des décisions fermes prises par l'Inspecteur d'Académie et par le Recteur ramenèrent l'ordre définitivement (2).

Dès lors, le collège ne cessa de prospérer ; si bien qu'en 1879, le conseil d'administration et la municipalité demandèrent sa transformation en lycée national, ce qui fut obtenu par décret du 28 juillet 1880. Sur l'emplacement de l'ancien couvent, s'éleva alors le vaste lycée construit par M. Denier, architecte à Montluçon, d'après les plans de M. Lecœur, architecte du Gouvernement (3) (*fig. 19*, n° 15). L'inauguration eut lieu au début d'octobre 1883.

Depuis, on a annexé au lycée d'abord une section industrielle pour la préparation aux écoles d'Arts et Métiers, puis, tout récemment, une école pratique d'Industrie, dépendant de la direction de l'Enseignement technique.

En 1925, l'établissement comptait 640 élèves, dont 290 suivaient les cours de l'école pratique.

2. Privé : Institution Saint-Joseph.

En 1858, sur la demande de M. l'abbé Guillomet, curé de Notre-Dame, des Pères Maristes vinrent s'installer à Montluçon dans une maison du faubourg de la Gironde, que M^{me} de la Mallerée leur loua pour trois ans. Ils y réunirent des élèves le 19 octobre et, encouragés par leurs premiers succès, décidèrent, sous l'impulsion de l'un des

(1) 1913, n° 6, 46.

(2) Cf. Une lettre de l'Inspecteur d'Académie du 20 mai 1829 (Archives particulières de l'auteur).

(3) La dépense s'éleva à 1.603.610 francs, dont 403.610 à la charge de la ville. — Voir le plan du lycée par rapport à celui du collège dans 93, n° 6, 50.

leurs, le Père Julien-Marie Goulouand, d'édifier, sur le même emplacement, une vaste maison d'éducation (*fig. 49, n° 17*).

La première pierre fut posée en juin 1855, en présence de Monseigneur de Dreux-Brézé, évêque de Moulins. Le bâtiment central et l'aile nord furent construits d'abord, l'aile sud cinq ans après seulement. Quant à la chapelle, commencée en 1877, elle ne fut achevée qu'en 1883 (1).

Les Maristes se sécularisèrent en 1879. Après avoir eu à traverser, au début de notre siècle, quelques périodes difficiles au point de vue financier, ils continuent à professer (2). La dernière rentrée était de 250 élèves environ (3).

b. Enseignement primaire.

1. Public.

A la fin de la Révolution, trois écoles existaient à Montluçon, une à Châtelard et deux dans le quartier de Saint-Pierre (4). On ne se préoccupa guère de donner plus d'extension à l'enseignement primaire durant la première moitié du xix^e siècle (5). En 1843, les Frères de la Doctrine chrétienne fondèrent, dans un immeuble de la rue de la Presle, une école que la ville subventionna en 1853 et déclara municipale après en avoir fait l'achat (6). Les Frères y enseignèrent jusqu'en 1881, date à laquelle ils furent remplacés par des instituteurs laïques, et fondèrent une nouvelle maison rue Racine (7).

En 1862, le développement de la Ville-Gozet avait, d'autre part, nécessité la création d'une école sur la rive gauche (8).

(1) Cf. 194, 131 et *Le Père Julien-Marie Goulouand (1819-1890) de la Société de Marie...* par un religieux de la même société, Montluçon, A. Herbin, 1895, pp. 152 et suiv.

(2) En 1875 et en 1898, des Maristes essayèrent en vain d'obtenir de la municipalité, par voie d'échange ou d'achat, une partie ou la totalité de l'hôpital, contigu à leur établissement (194, 365).

(3) Des cours d'enseignement secondaire pour jeunes filles ont été récemment créés à l'école primaire supérieure et à l'Institution Sainte-Anne. D'autre part, les jeunes filles peuvent être autorisées à suivre les classes de Première, de Philosophie et de Mathématiques au lycée de garçons.

(4) Voir : Montluçon pendant la Révolution.

(5) En 1843 cependant, on envisagea la création d'un « cours d'adultes » qui devait avoir lieu les soirs en hiver, et les dimanches en été (*Id.*, 284).

(6) La subvention municipale fut de 2 000 francs par an de 1853 à 1861 ; de 5.000 ensuite jusqu'en 1881 (194, 283-284).

(7) *Id.*

(8) *Id.*, 341.

Le 14 février 1871, le conseil municipal vota la gratuité de l'enseignement dans les quatre écoles de la ville et dans celle de Châtelard (1), qui bientôt devinrent trop exigües étant donnés les accroissements incessants de la population (2). Alors se créèrent successivement : pour les garçons, les écoles de la rue Voltaire, de l'avenue Jules Ferry, de la rue Balzac, de la rue Damiette ; pour les filles : les écoles de la rue des Grands-Prés, des Isles, de la route de Moulins et des Nicauds.

A partir de 1881, la ville n'admit que des instituteurs laïques (3).

En 1883, le conseil municipal adopta le projet de la construction d'une école primaire supérieure de filles, rue des Conches, et vota un crédit de 91.000 francs. L'institution prospéra rapidement, et ses locaux étant devenus insuffisants, elle fut transférée, en 1912, dans l'ancien couvent des Dames de Saint-Maur (*fig. 49, n° 16*).

On installa alors dans l'immeuble de la rue des Conches un cours complémentaire de garçons.

Enfin, il nous faut aussi mentionner l'école professionnelle Salicis, créée, en 1883, à l'école de garçons de la rue Damiette, et installée, en 1899, dans l'immeuble bâti spécialement pour elle à la Ville-Gozet (4).

2. Privé.

Les Frères de la doctrine chrétienne, expulsés en 1881 de l'école de la rue de la Presle et remplacés par des instituteurs laïques, s'établirent dans une maison de la rue Racine, où ils continuent encore à enseigner.

A la Ville-Gozet fut fondée d'autre part l'école libre de la rue Damiette.

(1) En mai 1870, le conseil municipal avait décidé d'accorder une subvention annuelle de 400 francs à la religieuse placée par les soins du curé de Notre-Dame à l'école de Châtelard. Cette subvention fut portée à 600 francs en 1871 (*Id.*, 347).

(2) Le recteur se plaignit de cette exigüité et du mauvais état des locaux à la suite d'une inspection qu'il fit à Montluçon en 1875 (*Id.*, 370).

(3) En novembre 1871, la municipalité avait déjà émis le vœu que l'enseignement primaire soit entièrement retiré aux instituteurs congréganistes. Le préfet de l'Allier, considérant qu'il était « préférable de soutenir et de développer simultanément les deux modes d'enseignement », annula la délibération du conseil municipal (*Id.*, 353-355).

(4) La municipalité, institua également quatre écoles maternelles laïques, rue de l'Est, rue Victor-Hugo, route de Paris et rue Voltaire.

Pour les filles, il y eut au *xix^e* siècle l'Institution des Dames de Saint-Maur qui, sous l'initiative de M^{me} de Ligondès, s'installèrent à Montluçon le 15 septembre 1826, dans la maison Sauget, en façade sur la place de l'Hôtel-de-Ville (1). En 1852, elles firent l'acquisition du domaine de la Pacaudière et vendirent leur ancienne maison au département, qui y installa la sous-préfecture et la gendarmerie (2).

Le vaste couvent de la Pacaudière, inauguré en 1858, fut en pleine prospérité jusqu'en 1904 ; c'est alors que, à la suite de la loi sur les congrégations, les Dames de Saint-Maur quittèrent Montluçon. La ville acheta le couvent et y installa l'école supérieure de filles.

D'autres maisons d'éducation pour jeunes filles sont à mentionner : le pensionnat de M^{lles} Bourdiaux ; l'Institution Sainte-Philomène ou pension Pérard ; l'Institution Sainte-Anne, où professent des Ursulines sécularisées ; l'Institution de l'Immaculée Conception à la Ville-Gozet. Les trois derniers de ces établissements subsistent encore et sont très fréquentés (3).

V. Etablissements de bienfaisance

a. Hôpital.

L'arrêté du 9 frimaire an IV, mettant le couvent des Cordeliers à la disposition de l'hôpital, n'était pas encore exécuté en 1799 (1) (4) et, dans l'ancien Hôtel-Dieu, devenu trop étroit et insalubre, des médecins dévoués s'évertuaient à donner tant bien que mal leurs soins aux malades, sans accepter aucun traitement de la ville (5).

Les ressources dont disposait la commission administrative étaient presque nulles ; les produits des quêtes et les dons généreux étant accaparés souvent par le département (6), et les subventions accordées, rares et insuffisantes (7).

(1) Cf. 194, 257 et 328.

(2) Les pourparlers de cette vente durèrent de 1856 à 1859 (*Id.*, 327-328) ; voir ce que nous en avons dit dans le chapitre précédent, à propos de la sous-préfecture.

(3) De petites écoles libres de filles existent, en outre, rue de la Gaité, rue Racine et aux Isles.

(4) Cf. 187, 230 et 194, 219.

(5) Cf. 187, 149 et 194, 203.

(6) Cf. 194, 203.

(7) Cf. 187, 197. — En l'an VII, l'hôpital n'avait pas touché une seule fois la rente que l'Etat devait lui faire (*Id.*, 222).

Si, après 1800, l'hôpital, en obtenant enfin l'ancien couvent des Cordeliers, put jouir d'un local plus spacieux, sa situation financière ne fut guère améliorée. En 1844 encore, la commission administrative, pour boucler son budget, était obligée de vendre les bâtiments de l'ancien hospice (1).

Les ressources devinrent heureusement plus importantes au début de ce siècle ; mais bientôt l'accroissement de la population montluçonnaise, de même qu'il avait nécessité, nous venons de le voir, l'agrandissement des édifices publics et des écoles, obligea la municipalité à envisager la construction de nouvelles salles d'hospice, d'autant plus que la convention entre la commission administrative et l'autorité militaire, renouvelée en 1886, exigeait la présence de lits en nombre suffisant. De 1897 à 1899, d'importants travaux consistant en la construction de quatre pavillons de malades et de galeries, furent entrepris à l'hôpital, par M. Talbourdeau, sur les plans de M. Lecœur. De nouvelles réparations furent faites, en outre, en 1903.

Mais tous ces travaux ne parvinrent pas à rejeunir les vieux bâtiments de l'ancien couvent des Cordeliers. La municipalité songeait à la reconstruction totale de l'hôpital, lorsque la guerre survint, et elle n'a pu reprendre son projet qu'au début de 1928.

b. Crèche, maternité et salles d'asile.

La construction d'une crèche, d'un orphelinat et d'une cantine scolaire fut décidée dans la séance du conseil municipal du 14 septembre 1897. Les nouveaux établissements furent élevés dans le quartier des Fours-à-Chaux.

Une maternité, située tout près de la crèche municipale, a été inaugurée le 8 janvier 1928.

C'est en 1836 que la municipalité et la commission administrative de l'hôpital établirent une salle asile (2). Une seconde fut ouverte à la Ville-Gozet en 1862 et confiée à des religieuses de Saint-Vincent de Paul (3).

(1) Cf. 194, 284. — En 1835, le tour de l'hospice fut supprimé par décision du conseil général et en dépit des protestations de la municipalité (*Id.*, 269-270).

(2) Cf. 194, 273.

(3) *Id.*, 341.

c. Bureau d'hygiène, préventorium d'hygiène sociale et dispensaire.

Pour lutter contre les maladies contagieuses, la municipalité a créé le premier de ces établissements en 1908 et l'a doté d'un laboratoire de chimie et de bactériologie. Elle a édifié le second, depuis la guerre, sur le quai Rouget-de-l'Isle, et, à peu près en même temps, a installé un dispensaire antituberculeux dans l'ancien couvent des Capucins près du grand pont (*fig. 49, n° 6*).

d. Asile de vieillards.

Par testament du 18 juin 1881, M^{me} de Courtais, veuve du général de Courtais, né à Montluçon en 1790, et commandant de la garde nationale en 1848, légua à la ville une somme de 300.000 francs pour la construction d'un hôpital pour les vieillards. Quelques années plus tard, M^{me} Rosalie Barathon donna, dans le même but, deux propriétés situées aux environs de Montluçon. En avril 1888, l'hospice de Courtais fut élevé sur la colline de Montcourtais ; il était destiné à recevoir cinquante vieillards, hommes ou femmes, âgés de 65 ans au moins et domiciliés dans l'arrondissement depuis dix ans (1).

e. Sociétés de bienfaisance et de secours mutuels.

En plus du bureau de bienfaisance qui fonctionne à Montluçon depuis 1798 (2), mentionnons les « ateliers de charité » créés exceptionnellement, lors des périodes de grands chômage ou de cherté des vivres (hivers 1847, 1848, 1855, 1876, 1878), pour les ouvriers sans travail ou les indigents.

Enfin, nous ne saurions ici énumérer les sociétés de secours mutuels qui se développent fort heureusement, ni dire tous les services qu'elles rendent, de même que les associations de bienfaisance : œuvres des Dames de la Miséricorde, de la Vie au grand air..., etc...

D'après les notes du Chanoine Joseph CLÉMENT,

(A suivre.)

PIERRE PRADEL.

(1) Notons à ce propos que le vicomte Pailloux, neveu de M^{me} de Courtais, légua en 1893, à la commune de Lavault-Sainte-Anne, une somme considérable et des terrains à La Brosse, en vue de la création de l'hospice, qui fut bâti avant guerre avec un soin et, on peut dire, un luxe remarquables.

(2) Voir « Montluçon pendant la Révolution ».



YGRANDE

ÉNIGME BOURBONNAISE

L'intérêt des études de toponymie n'a plus besoin d'être mis en relief. De nombreuses découvertes ont justifié les efforts des savants qui s'appliquent à dévoiler le sens des noms de lieux. La tâche, parfois, n'aboutit à un résultat définitif qu'après de longues années d'observations et de débats. On en verra la preuve en parcourant les travaux entrepris pour expliquer le nom d'Ygrande. Sous des graphies assez différentes au premier coup d'œil, ce nom s'applique en France, d'après les dernières données, à plus de trente bourgades, lieux-dits ou ruisseaux (1). Un Ygrande, commune du département de l'Allier (2), mérite d'autant plus notre attention qu'il demeure jusqu'à ce jour une énigme.

(1) Les premières observations groupèrent huit noms de localités (TAURY, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3^e série, 1853, p. 100). En 1890 M. Longnon relève 9 noms (Auguste LONGNON, *Les noms de lieu de la France. Leur origine, leur signification, leurs transformations* Résumé des conférences de Toponomastique générale faites à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, publié par Paul Marichal et Léon Mirot. Paris, Champion, 1920. En cours de publication par fascicules in-8°, p. 72). M. Julien HAVET, en 1892, les porte à 17 (Julien HAVET, « Igoranda ou icoranda, « frontière », note de toponymie gauloise », *Revue archéologique*, 3^e série, t. XX, 1892, p. 170). M. Longnon, cette même année, ne tarde pas à les pousser jusqu'à 26, (Auguste LONGNON, « Le nom de lieu gaulois Ewiranda », *Revue archéologique*, 3^e série, t. XX, 1892, p. 281). L'année suivante, M. A. Thomas va jusqu'à 27 (*Annales du Midi*, 1893, p. 232). En 1894 M. Victor Durand dépasse le nombre de 30. Il signale notamment un Aigurande, aujourd'hui Guirande, commune d'Arfeuilles (Allier). (Victor DURAND, « Ewiranda et les noms de lieu de la même famille », *Revue archéologique*, 1894, p. 368). Holder cependant en 1896 n'en cite que 24. (Alfred HOLDER, *Alt-celtischer Sprachschatz, Ester Band*, Leipzig, Teubner, c. 1435 et 1486). Plus récemment M. Lot a encore allongé la liste (Ferdinand LOT, « Mélanges », *Romania*, t. XLV, 1918-1919, p. 492).

(2) Canton de Bourbon-l'Archambault, arrondissement de Moulins.

Le nom d'Ygrande à travers les âges.

Recherchons d'abord sous quel aspect se présente, au cours des siècles, le nom de notre Ygrande bourbonnais. Le plus ancien document connu donne *Iquerenda* vers 1095 (1). Chazaud (2) et M. le chanoine Clément (3) ou M. le chanoine Moret (4) qui le reproduisent, mentionnent sans indication de sources, comme appartenant au XIII^e siècle, *Igrandia*, *Iguiranda*. Les aveux féodaux ou des titres anciens fournissent successivement les formes suivantes : *Yguirande* (1285) (5), *Ygrandia* (1300) (6), *Ygrande* (1300) (7), *Igrande* (1300) (8), *Yngrande* (1300) (9), *Yguerande* (1300) (10), *Agurandia* (1322) (11), *Igrandia* (1323) (12), *Aguirande* (1323) (13), *Ayguiranda* (1325) (14), *Aguiranda* (1327) (15), *Eguerande* (1488) (16).

Il convient toutefois de remarquer que l'orthographe en *Ag. Ayy. Egg* ou *Yng* est exceptionnelle. Aux XIV^e et XV^e siècles, la forme courante est *Ygrandia*, *Ygrande*, plus rarement *Igrande*. Au XVI^e siècle, *Igrande* se fait plus fréquent et se généralise au XVII^e siècle. L'Y reprend sa primauté au XIX^e siècle.

En 1846, le Ministère de l'Intérieur, sous prétexte qu'Ygrande pouvait être confondu avec des communes homonymes, proposa une appellation telle que *Ygrande les Etangs*. *Ygrande Bourbonnais* ou *Ygrande l'Archambault*. Dans une première délibération du 6 sep-

(1) FAZY, *Origines*, t. I, p. 175, avec indication complète des sources.

(2) CHAZAUD, *Dictionnaire des noms de lieux habités du département de l'Allier*.

(3) Abbé J.-H. CLÉMENT, *Inventaire archéologique et bibliographique des communes du département de l'Allier*, canton de Bourbon-l'Archambault, p. 155.

(4) Chanoine J.-J. MORET, *Paroisses Bourbonnaises*, t. I, p. 27.

(5) Archives Nationales, P. 464¹, III^eCLXVII.

(6) *Id.*, P. 464³, III^eCLII.

(7) *Id.*, P. 463³, III^eCLXVII.

(8) *Id.*, P. 464³, III^eCLXVII.

(9) *Id.*, P. 464³, III^eCLX.

(10) *Id.*, P. 464¹, XXXIII.

(11) *Id.*, P. 464³, III^eCLII.

(12) *Id.*, P. 464¹, XLV.

(13) *Id.*, P. 464³, III^eCLII.

(14) *Id.*, J. 275, Bourbonnais, n° 8.

(15) *Id.*, P. 463², CXIII.

(16) *Id.*, P. 1397³, 618.

tembre 1846, le conseil municipal émit l'avis, pour éviter la confusion redoutée, d'ajouter au nom de la commune celui du département, comme sur la griffe du bureau postal de distribution. Mais, sur de nouvelles instances du préfet, une autre délibération intervint le 11 octobre suivant. Le conseil s'éleva d'abord contre l'adjonction. Il faisait remarquer que la commune d'Ygrande « est la seule du département de l'Allier et même de France, d'après le livre des postes, connue sous ce nom. » Il aurait été plus exact de dire qu'elle était la seule commune d'Ygrande dont le nom s'écrivit par un Y. Il estima donc qu'il était « de l'intérêt bien entendu de la commune : 1° de demander la conservation du nom sous lequel elle est connue de temps immémorial ; 2° de proposer l'addition des mots *la Flèche*, à raison de l'élévation de la flèche de son clocher proposé pour être classé au nombre des monuments historiques, ou *la Font*, à raison de la fontaine publique ; 3° de donner son assentiment à toute autre dénomination additionnelle que M. le ministre de l'Intérieur croirait plus convenable, en faisant observer que le surnom *les Etangs* conviendrait moins que tout autre puisqu'il n'existe pas d'étang dans la commune » (1).

Ygrande, d'ailleurs, ne se changea pas en *Ygrande la Flèche* ni en *Ygrande la Font*. L'administration des postes, selon le premier vœu du conseil, employa pendant quelques années le nom d'*Ygrande d'Allier*, qu'elle abandonna par la suite pour revenir à l'usage courant.

Le nom primitif.

Quel pouvait être le nom primitif ? Sans entrer dans de longues déductions phonétiques qui dépasseraient de beaucoup le cadre de cette étude, nous nous en tiendrons aux conclusions des savants qui ont tenté de faire la lumière sur ce point. Dans sa leçon du 13 mars 1890 au Collège de France, M. Longnon inclinait pour *Ivuranda* ou *Igoranda* (2). M. Julien Havet, se basant sur les plus anciennes formes connues du nom d'Ingrande (Vienne) : *Igorande*, *vicaria Igorandinsis*, *vicaria Igrandinsis*, *vicaria Igorandis*, aboutissait à *Igoranda* ou *Icoranda* (3). Peu après, dans sa réponse à

(1) Archives municipales d'Ygrande. *Registre des Délibérations du conseil municipal*, aux dates indiquées.

(2) Auguste LONGNON, *Les noms de lieu*, ouv. cité.

(3) Julien HAVET, *Rev. archéol.*, 1892, ouv. cité.

M. Havet, M. Longnon, fort d'une charte de 938, concernant Iguerande (Saône-et-Loire), admettait qu'*Ewiranda* se rapprochait le plus du nom antique (1). Mais, M. Thomas ne tardait pas à démontrer que, si la voyelle initiale du mot était un *e* ou un *i*, le latin vulgaire pouvait seulement donner ensuite le groupe consonantique *qu* et non pas *c*, *g* ou *w*, et que la deuxième voyelle devait être selon les régions un *a* ou un *o*. Dans ces conditions, le nom primitif devenait *Equoranda* ou *Iquoranda*, *Equaranda* ou *Iquaranda* (2). L'opinion de M. Thomas a fait autorité. Les plus récents chercheurs l'admettent. M. Lot prend *Iquaranda* (3), M. Dauzat adopte *Equaranda*, *Equoranda* (4). Cependant, M. Camille Jullian reste fidèle à *Icoranda* ou *Igoranda* (5).

Son origine.

Quelles que soient les divergences d'opinion en ce qui concerne la forme primitive du nom, un accord unanime lui a reconnu une origine antérieure à la conquête romaine. Il serait donc gaulois ou celtique. Serrant encore de plus près la question, M. Dauzat considère même qu'il a été emprunté pour partie par la langue gauloise à une langue antérieure, le ligure probablement.

Sa signification.

Dès 1853, M. l'abbé Taury, curé de Niort, avait remarqué que huit bourgades, nommées Ingrande, Eygurande, etc... se trouvaient à la limite de provinces ou de diocèses (6).

Au congrès archéologique tenu à Fontenay en 1864, une question fut posée sur les survivances dans le patois bas-poitevin des mots d'origine celtique et sur leur signification. M. Cardin releva le mot *ingrande*, signifiant point extrême de frontières, borne, correspondant au latin *finis* ; d'où l'on devait conclure que ce terme appliqué

(1) Auguste LONGNON, *Rev. archéol.*, 1892, ouv. cité.

(2) A. THOMAS, *Annales du Midi*, 1893, ouv. cité.

(3) Ferdinand LOT, *Romania*, 1918-1919, ouv. cité.

(4) Albert DAUZAT, « Quelques noms prélatins de l'eau dans la toponymie de nos rivières », *Revue des Etudes Anciennes*, 1926, p. 159. Du même : *Les noms de lieux*, Paris Delagrave, 1926, o. 105.

(5) Camille JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. II, *La Gaule indépendante*, Paris, Hachette, 1908, p. 17 et 54. Du même : « Chronique gallo-romaine », *Revue des Etudes Anciennes*, 1920 p. 300, 1921 p. 213.

(6) *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1853, p. 100.

à un nom de lieu indiquait la limite d'une peuplade gauloise avant l'arrivée de César (1).

Au congrès archéologique de Châteauroux, en 1873, M. l'abbé Voisin, dans une communication sur la topographie et les monuments gallo-romains de l'arrondissement du Blanc, émettait également l'avis que les Romains avaient traduit par le latin *finis* le sens du mot gaulois *igorandis* : la limite, la frontière (2).

A sa leçon du 13 mars 1890, au Collège de France, M. Longnon étudiant les noms issus des mots latins *finis* et *limites*, passe à ceux de même signification d'origine antéromaine et dérivant d'*ivuranda* ou *igoranda*. Parmi les neuf noms qu'il citait, il relevait notamment celui d'Ygrande (Allier). Il notait que ce nom, sauf deux exceptions, s'appliquait à des localités situées à la limite de deux diocèses romains, et comme les limites des diocèses romains, avaient suivi les frontières des cités gauloises à la limite de deux peuples gaulois. Le mot lui paraissait devoir exprimer « une situation voisine des confins de deux cités » Il rapprochait du nom les expressions *rand* et *randon*, qui, dans la partie méridionale du département de l'Aube, désignent des tertres limites de communes, appelés *finis* aux alentours de Troyes (3).

Pour M. Lièvre, en 1891, le nom d'Ingrande indiquait « non seulement une frontière, mais en général le point où un chemin, soit gaulois, soit romain, passait du territoire d'un peuple dans celui d'un autre » (4).

M. Havel admettait que le sens probable d'Igoranda était celui de « frontière » (5).

(1) *Congrès archéologique de France, XXI^e session*. Séance générale tenue à Fontenay, en 1864. Paris et Caen, 1865, in-8°, p. 58 et 59, et *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, X^e série. Deuxième trimestre de 1864. Poitiers, 1865, p. 388.

(2) *Congrès archéologique de France, XL^e session*. Séances générales tenues à Châteauroux, en 1873, Paris et Tours, 1874, in-8°, p. 93 et 94.

(3) Auguste LONGNON, *Les noms de lieu*, ouv. cité.

(4) A.-F. LIÈVRE, *Les chemins gaulois et romains entre la Loire et la Gironde. Les limites des cités. La lieue gauloise*, 2^e édition. Niort, Clouzot, 1893, in-8°, p. 10, 1^{re} édition, Poitiers, 1892, in-8°, et *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1891, p. 416 et 425.

(5) *Revue archéologique*, 1892, ouv. cité.

On peut encore consulter en ce sens : V. DURAND, « Observations sur la recherche des limites des cités gauloises », *Bulletin de la Diana*, t. VI, 1891-1892, p. 77. Tirage à part, Montbrison, E. Bassart, 1891.

Dans sa réponse à M. Havet, M. Longnon, précisant sa pensée, reconnaissait que dans le mot Ewiranda, auquel il se tenait, le membre randa pouvait avoir le sens de frontière ou limite. Mais il attirait l'attention sur ce fait que Ewiranda, comme la plupart des noms celtiques ayant plus de trois syllabes, devait être un nom composé ; aussi réservait-il le sens des deux premières syllabes (1).

Les travaux ultérieurs devaient donner raison à M. Longnon. Il a été établi que le mot randa était celtique et se rattachait à la même racine que les termes irlandais et breton rann ou gallois rhan (2). D'autre part, il n'avait échappé ni à M. Longnon ni à M. Lièvre que parfois le nom d'Igrande s'appliquait à des ruisseaux. M. Longnon supposait que ces ruisseaux avaient pu tirer leur nom de villages disparus. M. Lièvre citait l'Aigurande, affluent de la rive droite de la Charente, devenue à la confection du plan cadastral la Guirlande ; il avait même remarqué dans ce cours d'eau la limite des Santons et des Cambolectres Agesinates, et celle des diocèses de Saintes et d'Angoulême. De même la Guirande, affluent de la Sèvre, aurait été la frontière primitive des Pictons et des Santons. D'après un militaire romain, il avait également établi que la limite entre les Andicaves et les Turons, c'est-à-dire entre les diocèses d'Angers et de Tours, passait exactement par un ruisseau affluent de la Vienne, à deux kilomètres du bourg d'Ingrande. Pourtant, ni M. Longnon ni M. Lièvre ne pensèrent à tirer parti de ces faits pour y chercher l'explication du nom.

D'autres, plus audacieux, la tentaient sur des bases, il est vrai, peu solides. En 1874, M. Cocheris, ne tenant aucun compte qu'Iguerrande représentait un nom gaulois, y voyait un dérivé du latin *aqua* : eau (3). En 1893, M. Longy traduisait Eygurande par deux mots celtiques : *eygo* : eau. et *rand* : qui coule, c'est-à-dire eau courante, ruisseau (4). Malgré leur fantaisie, ces deux explications approchaient du but.

Dans une étude trop peu citée par ceux qui ont traité cette question, M. Gabriel Martin, en 1904, semble avoir, le premier, entrevu la

(1) *Revue archéol.*, 1892, ouv. cité.

(2) Georges DOTTIN, *La langue gauloise*. Paris, Klincksieck, 1920, in-8°, p. 280.

(3) H. COCHERIS, *Noms de lieux*. Paris, s. d. [1874], p. 22.

(4) Dr LONGY, *Le canton d'Eygurande* (Corrèze). Tulle, 1893, p. 43.

solution. « Il est à noter, écrit-il, que la plupart des Ingrande ou Aigurande connus sont situés sur des cours d'eau, et que plusieurs même sont des ruisseaux et des rivières. » Et il aboutissait au sens de « la frontière des eaux » (1).

Quand M. Lot, en 1919, reprit la question et révéla trois nouveaux ruisseaux dont les noms se rapprochaient d'Iquaranda, il décomposa le mot en deux termes : Iqua (à rapprocher du latin *aqua*) et randa avec la signification de ruisseau frontière (2).

M. Camille Jullian adopte également cette explication. Il traduit Icoranda par *aqua* ou *fossa finalis* (3), eau, ruisseau ou fossé frontière. « Si, ce qui paraît certain, randa dans ce mot signifie « limite », je suppose que *ico* signifie *aqua*, et que les lieux en question devaient leur origine à un ruisseau ou à un fossé, marquant sur une grande route la frontière entre deux pays celtiques. De fait, partout où j'ai pu vérifier, j'ai trouvé ce fossé ou ce ruisseau transversal de nos Icoranda (4). »

M. Dauzat retient aussi le sens de « limite d'eau ». Par des déductions phonétiques, il arrive à la conclusion que le terme *equa* ou *equo* avec la signification d'eau se rapproche du radical latin *aqua*. Selon lui, ce mot « appartiendrait donc à une langue intermédiaire entre le celtique et l'italique, suivant toute vraisemblance le ligure, qui, très voisin du gaulois par le vocabulaire en grande partie commun, s'affirmerait comme plus proche de l'italique par la phonétique ou, du moins, par certains caractères phoniques (5). »

L'application du sens à Ygrande.

(Or, par un curieux hasard, aucune des explications fournies ne paraît s'appliquer à l'Ygrande bourbonnais.

(1) Gabriel MARTIN, *Histoire d'une frontière. Aigurande depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours. Mémoires de la Société des Sciences Naturelles et Archéologiques de la Creuse*, 2^e série, t. IX^e. Deuxième partie, 1904, p. 458.

Il s'agit d'Aigurande (Indre), arrondissement de la Châtre.

(2) *Romania*, 1919, ouv. cité.

(3) *Revue des Etudes Anciennes*, 1920, ouv. cité.

(4) *Id.*, 1921, ouv. cité. Il est curieux de rappeler qu'en 1908, M. Camille Jullian écrivait encore dans son *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 54, en note : « Le nom d'Icoranda (Ewiranda ?) appliqué à tant de localités frontières, peut signifier « grande borne » (anda = grande ?) ou quelque chose d'approchant. »

(5) *Revue des Etudes Anciennes*, 1926, ouv. cité.

Tout d'abord, notre Ygrande n'est pas à la limite connue de deux diocèses romains ou de deux peuples gaulois. La frontière entre les Bituriges et les Æduens passait à plus de vingt kilomètres de là, celle des Bituriges et des Arvernes à quinze kilomètres au moins. A ce propos, M. Chambon fait remarquer que, sans être à la frontière précise entre les Bituriges et les Arvernes, Ygrande s'en trouve séparé par des paroisses d'origine plus récente, sises à proximité des bois, dans une région qui, à l'époque gauloise, devait être à peu près déserte (1). Malheureusement pour cette hypothèse, il semble que plusieurs des localités envisagées remontent à une antiquité plus grande que celle indiquée par M. Chambon, et représentent des faits d'occupation humaine antérieurs à la période gallo-romaine. On pourrait aussi se rattacher à l'idée émise par M. Camille Jullian : « Il serait, en effet, possible que quelques-unes des localités dont le nom vient de Icoranda et rappelle une borne ou une frontière désignassent des limites de pagi, par exemple Ingrande, dans la commune de La Réorthe (Vendée), Ygrande, près de Bourbon (Allier). Toutefois, la chose n'est point prouvée (2). » Dans l'état actuel de nos connaissances, il paraît impossible d'affirmer qu'Ygrande a marqué la frontière d'un pagus. La réserve faite par l'illustre historien lui-même nous dispense d'insister. La réponse la plus sérieuse à l'objection soulevée a été donnée par M. Longnon. Il répondait que les frontières n'étaient pas absolument immuables, qu'elles avaient pu subir à une époque indéterminée un changement dont nous n'avions pas trace. Dans son *Atlas historique* d'ailleurs, il a pu noter plusieurs modifications des limites de diocèses ou de cités dont le souvenir nous est parvenu par un pur hasard (3). Dans ces conditions, il n'est pas impossible d'admettre que, dans des temps très anciens, la frontière des Bituriges et des Arvernes ait passé par Ygrande (4), ou peut-être celle des Bituriges et des Æduens.

Mais si le sens de limite, de frontière, est acceptable, comment appliquer celui de limite d'eau. Ygrande, en effet, n'est situé ni sur

(1) Félix CHAMBON, « Communication », *La Quinzaine Bourbonnaise*, 1883, p. 144.

(2) *Histoire de la Gaule*, ouv. cité, II, p. 17 (en note).

(3) Auguste LONGNON, *Les noms de lieu*, ouv. cité. Du même : *Atlas historique*. Texte, p. v-viii.

(4) Dans ce sens, voir : *Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais*, 1920, p. 260.

une rivière ni sur un ruisseau. M. Dauzat tourne la difficulté en s'appuyant sur le fait que le mot *equo*, *equa* signifiant eau, a été emprunté par la langue gauloise à une autre langue. « Le sens « limite d'eau » semble bien indiscutable, écrit-il. Le mot a pris ensuite, par contamination sémantique, la valeur de « limite de cité », le premier terme n'étant plus compris, tandis que le second l'était encore (ainsi Ygrande (Allier), n'est pas sur un cours d'eau) » (1).

Cette explication ne nous paraît guère acceptable. Il est assez surprenant, en effet, que le mot ait conservé dans presque tous les cas sa signification intégrale pour en prendre une autre dans de très rares exceptions. Et quand on examine de plus près sa situation géographique, Ygrande ne conserve pas longtemps l'aspect énigmatique qui a dérouté les chercheurs jusqu'à ce jour.

M. Gabriel Martin, notant qu'aucune rivière n'arrosait Aigurande, avait fait remarquer cependant que l'eau n'y était pas rare ; une fontaine abondante y jaillissait, s'épanchait dans un étang formé par un ruisseau qui prend sa source tout près.

A Ygrande aussi, on trouve une fontaine assez remarquable pour que le conseil municipal, en 1846, proposât l'appellation d'*Ygrande La Font*, appellation d'autant plus juste qu'Ygrande doit très probablement son existence à cette fontaine. Suivant une loi bien connue de la géographie humaine, ses eaux retinrent les hommes autour d'elle dès la période préhistorique. De nombreux fragments de silex taillés que la bêche ramène dans tous les jardins du bourg attestent le fait (2). La fontaine sourd dans le quartier qui porte son nom : *la Grand Font*. Jusqu'en 1860 elle fut la seule fontaine publique. Elle alimente encore la partie basse de la bourgade et le lavoir public, puis un rivelet, par la rue des Canes et les prés, porte son trop-plein jusqu'à la Bieudre, à quatre kilomètres. Par ce fossé, Ygrande s'égoutte ainsi dans le bassin de l'Allier. Mais, aux lisières mêmes de l'agglomération, vers le cimetière, le domaine de Tarte-linière, la maison d'école des garçons, une autre inclinaison du sol entraîne les eaux vers le bassin du Cher, de sorte que, par un phé-

(1) *Revue des Etudes Anciennes*, 1926, ouv. cité.

(2) Auguste MAILLET, « La station préhistorique d'Ygrande », *Revue Scientifique du Bourbonnais et du Centre de la France*, 1894. Tirage à part. Moulins, Etienne Auclair, 1894. Du même : *Examen de quelques silex d'Ygrande. L'Homme préhistorique*, 1906, p. 71.

nomène curieux, la ligne de partage des eaux entre les bassins du Cher et de l'Allier passe très exactement par Ygrande (1).

Ce fait hydrographique pourrait-il lui aussi servir à l'explication du nom ? Nous laissons à d'autres le soin d'examiner la question. Il nous suffit de conclure que, grâce à sa *Grand Font*, Ygrande ne constitue pas une exception. Le secret de son nom se résout aussi en « eau limite, *aqua finalis* ». Il confirme l'explication générale.

CAMILLE GAGNON.

(1) P. COUPAS, *Le département de l'Allier*. Moulins, Couvreur, 1883, in-8°, p. 171.

A propos des grottes de la région de Glozel

Notre confrère M. Dénier vient d'adresser au Président de la Société la lettre suivante, qui donne quelques utiles précisions sur les « précédents » des récentes et bruyantes découvertes de la Montagne Bourbonnaise :

Moulins, le 8 mars 1928.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Au moment où les grands quotidiens semblent vouloir apporter, dans la question si brûlante de Glozel, de nouveaux arguments en faveur de l'authenticité du pseudo « *Champ des Morts* », en étendant à toute la région avoisinante l'attrait de découvertes signalées au jour le jour, il convient de dresser sommairement la liste des souterrains et des grottes précédemment visités et étudiés.

Il est utile de mettre en valeur les diverses notes parues, soit dans notre publication, soit dans les brochures des membres de notre Compagnie, et de faire, autant que possible, le bilan des maigres trouvailles qui ont été mises au jour.

A propos de la récente fouille du Tocquin (Arfeuilles), signalée par les journaux du 26 février, à propos de la réouverture de la Goutte-Barnier et de Puyravel, je rappellerai tout d'abord l'opinion d'un maître incontesté de la Préhistoire, dont les mânes *in inferi* ont dû trépigner d'indignation aux journées mémorables de Glozel.

Dans son *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. I, p. 459, Joseph Déchelette écrit :

« On a souvent confondu avec les grottes artificielles néolithiques
« de nombreux SOUTERRAINS-REFUGES à galeries et à chambres mul-
« tiples signalés dans un grand nombre de localités. Ces souterrains
« n'ont pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble, mais l'absence
« de tout objet préhistorique dans ces galeries et la présence d'ob-
« jets modernes nous portent à les considérer comme relativement
« récentes. Il faut le plus souvent en rapporter l'origine à une date
« encore indéterminée mais postérieure à la conquête romaine.

« A toutes les époques on a ouvert dans le flanc des collines des
« excavations artificielles destinées à servir de refuges, d'abris,
« d'étables et même d'habitation permanente. »

2^e Pour répondre à un passage de l'article du *Matin*, du 7 janvier 1928, dont suit la teneur :

« Le pays proche de Glozel offre des particularités intéressantes
« dont semblent s'être désintéressés les enquêteurs, ceux qui furent
« du premier coup et ceux qui ne furent qu'assez longtemps après,
« les négateurs de Glozel. »

J'établirai que les membres de la Société d'Emulation, et particulièrement MM. DE BRINON et VIPLE qui paraissent être mis en cause, avaient connaissance de l'existence de maints souterrains-refuges signalés depuis fort longtemps. Nul mieux que notre ancien Président ne possédait à fond les divers travaux parus dans notre *Bulletin* et les diverses brochures publiées par nos confrères.

Dès 1898, en effet, M. Francis Pérot signalait, à la page 90 du *Bulletin*, la découverte d'un souterrain-refuge à Granchon (Arfeuilles), par M^{me} veuve Reinhart, institutrice, et disait à ce propos :

« Ayant exploré plusieurs de ces souterrains creusés vers la pé-
« riode du bronze, nous avons conclu avec plusieurs archéologues
« qu'ils servaient de refuge et que les fouilles ne produiraient aucun
« résultat, car, dans tous les monuments de ce genre, on n'a recueilli
« que des débris de silex, de petites haches polies, des poteries
« gauloises très grossières, faites sans l'aide du tour, et enfin des
« débris de tuiles à rebords. »

La même année 1898, M. Francis Pérot, qui avait spécialement étudié les divers souterrains découverts sur l'étendue de notre départ-

tement, présentait un travail d'ensemble sur ce sujet, et notre Compagnie le chargeait de lire en Sorbonne au « Congrès des Sociétés Savantes » : « Les souterrains-refuges du Bourbonnais », étude publiée dans le *Bulletin archéologique* de 1898.

Je ne m'étendrai pas sur ce travail, qui peut être utilement consulté ; mais, pour mémoire, j'extrait de la communication de M Pérot ce qui a trait à la région d'Arfeuilles. L'auteur signale seize souterrains auxquels il convient d'en ajouter trois autres déjà cités par le docteur Noelas, en 1885, dans la 52^e session du congrès archéologique de France, tenu à Montbrison (page 213).

Très succinctement je citerai les souterrains de la Molle, au roc des Plantes ; sur le chemin d'Arfeuilles à Châtel-la-Girardière ; le Merle, découvert dès 1841 ; les Martels ; la Rivière ; Granchon ; chez Girard ; chez Papereux ; chez Perrichon ; chez Frobert ; le Tocquin ; chez Néglot ; la Chassière ; Geranton ; les Macchabées ; le Renard ; enfin, ceux de la Maisonneuve ; de Bois-Dieu et chez Pérol.

Au cours des dernières fouilles, rien ou presque rien n'a été découvert. Je citerai seulement qu'au souterrain du Tocquin, où le docteur Morlet fit dernièrement de sensationnelles trouvailles, un grand dolium en terre jaune de 0^m.75 de diamètre, de faible cuisson, fut retiré avec des fragments de *tuiles à rebords*.

Ces tuiles, certes, n'avaient rien de néolithique, pas plus sans doute que le jeton du siècle de Louis XIV qui fut découvert.

Je n'ai pas eu l'intention de prendre partie dans la querelle actuellement si vive, que l'action judiciaire seule peut terminer, mais ce que j'ai voulu, Monsieur le Président, c'est rappeler à ceux qui semblent vouloir l'ignorer, que les grottes, les souterrains, les mottes de notre département, ont été dans le passé étudiés, signalés, enregistrés par des hommes intègres, de haute conscience qui s'appellent Pérot, Bertrand, Chapoutot et Bailleau. La Société d'Emulation, qui a eu la bonne fortune de les compter parmi ses membres, si on lui fait un grief de n'avoir pas voulu verser 50 francs pour entreouvrir le « Champ des Morts », a, depuis 1846, dans les procès-verbaux de ses séances, dans les divers travaux publiés par elle, dans la constitution de son musée, rempli modestement, dignement la tâche que ses fondateurs s'étaient imposée.

M. DÉNIER.



Note sur les premières Éditions des « Coutumes du Bourbonnais »

Dans le numéro du 1^{er} juillet 1927 du *Bulletin du Bibliophile*, M. Gustave Macon, ancien secrétaire du duc d'Aumale et conservateur-adjoint du musée Condé, signale parmi les raretés de la bibliothèque de Chantilly un exemplaire sur vélin des « *Coutumes du Bourbonnais* », imprimées par Pierre Vidoue, pour Galliot du Pré, en 1522.

Il est orné de miniatures et d'initiales en or et en couleurs. Le frontispice est également rehaussé de couleurs.

Cet exemplaire provient des bibliothèques Monmerqué, Yemeniz et Ambroise Firmin-Didot ; à la vente de cette dernière, en mai 1879, le duc d'Aumale l'acquit au prix de 5.000 francs.

M. J.-B. Thonnié, notre regretté collègue, a décrit savamment les particularités de cette édition dans une petite plaquette : « *Vieux Livres et vieux auteurs Bourbonnais* » (Crépin-Leblond, 1895) ; et il la cite comme la première parue.

En réalité, c'est la troisième en date.

La première est celle de 1498. « Cy finissent les coustumes du pais et du duché de | bourbonnois. Imprimés à Lyon sur le rosne. | L'an | mille quatre cens nonante et huit. Le VI^e iour de | decembre pour heutage marion marchant et libra || || [ire] se demourant à Molins ».

D'après M^{re} Pellechet, l'imprimeur de ces coutumes scrait Jacob Arnollet.

2^e Edition du début du xvi^e siècle... « Cy finissent les coustumes de la duché | et pays de bourbonnoys. Imprimées à Lyon | par Claude davost autrement dict de | troys pour Eustache Marion librayre de | meurant a molins en bourbonnoys ».

Cette impression a dû être faite en 1501 ou 1502, après la publi-

cation du 19 septembre 1500, en la Sénéchaussée de Moulins ; du reste on ne connaît de Davost aucun livre daté avant 1502 (CLAUDIN, *Histoire de l'Imprimerie*).

3^e Edition de 1522 dédiée à Anne de France, par Pierre Papillon, son chancelier (n° 2 du volume). Les lettres d'autorisation de François I^{er}, l'arrêt du Parlement et le privilège à l'imprimeur sont de 1522.

Au dernier folio : « Fin des coustumes du pays et duché de Bourbonnoys | nouvel || lement par l'ordonnance du Roy nostre sire Redigees par escript || leues et publiees | avec l'auctorisation du Roy nostre sire | et de sa || court de parlement. Imprimees a Paris | par Maistre Pierre Vi || doue | pour Galliot du pre | Libraire iure en luniversite. aiant sa || boutique en la grant salle du Pallays | au troysieme pillier || cum privelegio ».

Ces trois premières éditions sont excessivement rares.

De celle de 1498, deux exemplaires mutilés existent. Tous deux ont été trouvés dans l'intérieur des plats de vieilles reliures ; l'un est allé à la Bibliothèque nationale, où il est catalogué sous le n° F. 2347 ; l'autre fut acquis par M. J.-B. Thonnié, en décembre 1903, et il est actuellement en la possession de M. Collas, notre collègue.

De l'édition de Claude Davost on ne connaîtrait qu'un seul exemplaire, acquis naguère par M. Durond, libraire à Moulins (Crépin-Leblond et Renaud, *Ephémérides moulinoises*, n°s 366 et 709).

De l'édition de 1522 on signale deux exemplaires à Chantilly, dont l'un (celui décrit par M. Macon), fut très probablement offert à Anne de France, à qui l'édition avait été dédiée.

La bibliothèque communale de Moulins possède également un exemplaire de cette édition, où il est catalogué sous le n° 8 792.

En 1524, Galliot du Pré fit paraître une nouvelle édition de ces *Coutumes* dont la Société d'Emulation possède un exemplaire.

L. DÉLINIÈRE.

ERRATUM

Bulletin, mai-juin 1927, page 159 : A la 6^e ligne du dernier paragraphe lire *butlée*, au lieu de *buttoir*.

Miettes d'Histoire bourbonnaise : Saint-Just et le Bourbonnais

Tout le monde connaît le conventionnel et régicide Saint-Just, issu d'une famille bourgeoise de Picardie. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il avait des accointances avec la ville de Cusset, où sa mère habitait au moment de son mariage.

Antoine-Louis-Léon de Saint-Just, né à Decize (Nièvre), le 15 août 1767, membre de la Convention élu par le département de l'Aisne, guillotiné à Paris le 10 thermidor an II (1794), était fils de Messire Louis-Jean de Saint-Just de Richebourg, chevalier de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, ancien maréchal des logis de la gendarmerie, compagnie d'ordonnance de M. le Duc de Berry, et de dame Jeanne-Marie Bobinot.

C'est à Cusset que ces derniers s'étaient mariés, comme en fait foi l'acte suivant extrait des anciens registres paroissiaux (1).

« Le 10 mai 1766 ont reçu le sacrement de mariage, Messire Jean Saint-Just de Richebourg, écuyer, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, capitaine de cavalerie, maréchal des logis de la Compagnie des gendarmes sous le titre de Berry, fils de deffunct M^r Charles de Saint-Just, bourgeois, et de deffuncte dame Marie-Françoise Adam, de la ville de Namplesse en Picardie, diocèse de Soissons, actuellement en quartier dans la ville de Cusset en Auvergne, et demoiselle Marie-Anne Bobinot, fille majeure de M^r Léonard Bobinot, conseiller, notaire du Roy, grenetier au Grenier à sel de la ville de Decize et de deffuncte Anne Houdry, de cette paroisse. »

Ce mariage à Cusset s'explique par le fait que Marie-Anne Bobinot, fille majeure, habitait Cusset et que la Compagnie des gendarmes de Berry y tenait alors garnison. Ph. T.

(1) Cet acte m'a été signalé par notre confrère M. Paul Duchon.

AVIS

La Bibliothèque ne possédant plus aucun numéro du Bulletin de mai-juin, consacré en partie à la mémoire de M. le chanoine Clément (n° 5-6, 1927), nous serions reconnaissants à ceux de nos confrères pouvant se passer de ce numéro, de vouloir bien le faire parvenir à M. le bibliothécaire, qui servira alors les demandes qu'il reçoit encore en ce moment.



BIBLIOGRAPHIE

Chansons populaires du Bourbonnais, recueillies par PAUL DUCHON.

Harmonisations de VINCENT D'INDY, PAUL BERTHIER, HENRY MESMIN. Dessins de JEANNE TISSIER. — B. Roudanez, éditeur, 9, rue de Médecis, Paris, 1926. Prix : 20 francs, majoration temporaire en sus (1).

En matière de chansons populaires, et l'on pourrait même dire, généralisant, en matière de folklore, il existe deux écoles. L'une, que j'appellerais volontiers théorique, se préoccupe de noter, d'enregistrer aussi exactement, minutieusement que possible, les textes, les mélodies, les coutumes sur quoi porte son investigation ; cela fait, elle les ordonne, les rassemble en de gros recueils (par exemple les trois volumes des *Chants et chansons populaires* du Nivernais, publiés de 1906 à 1910 par le regretté Achille Millien) ; mais de ces gros recueils, personne ne viendra plus les sortir : telles, des fleurs séchées sont classées en un herbier. L'autre école, qu'on pourrait dire pratique, s'efforce de les faire vivre, ces fleurs de l'âme du peuple ; elle veut perpétuer leur espèce, elle veut — pour parler sans métaphore et nous borner à la chanson, — elle veut que l'on continue à chanter la chanson populaire. C'est à cette école-là, à la tête de laquelle est le maître Vincent d'Indy, si connu à Moulins, qu'appartiennent les auteurs du présent recueil, l'un des fruits les plus exquis qu'ait produits la Quinzaine Bourbonnaise de 1925.

(On sait que notre confrère Paul Duchon a, depuis longtemps et avec un admirable zèle, réuni une précieuse collection de chansons bourbonnaises, sans en éditer aucune. Pour la soirée que, au cours de cette Quinzaine, on consacra à nos chansons, il voulut bien permettre qu'on en choisit une trentaine, que l'on fit harmoniser et que l'on décida de publier ensuite en un volume.)

Pour que l'on continue à chanter de nos jours la chanson populaire, ainsi que l'écrit justement notre confrère Albert Sarrazin

(1) En vente à Moulins chez les principaux marchands de musique et libraires.

dans l'introduction de ce recueil, il faut qu'elle soit adaptée aux « besoins de notre époque, où le chant à l'unisson et sans accompagnement n'est plus habituel ». C'est pourquoi « des accompagnements de piano ont été écrits pour soutenir la voix des chanteurs », et, « à l'intention des sociétés chorales, certaines chansons ont été harmonisées à plusieurs voix », genre d'harmonisation qui « s'inspire de l'exemple des maîtres anciens et de l'usage des pays dans lesquels le chant populaire reste actuellement vivant », notamment l'Allemagne. Le vicomte d'Espagny, beau-frère de M. Duchon, avait eu déjà l'idée de faire, pour certaines des mélodies notées par son parent, ce travail d'adaptation, et son nom figure en tête de deux chansons du présent recueil, tandis que, au-dessus de deux autres, se lisent des noms qui ne se trouvent pas à la première page du volume, celui de M. André Gaud, le jeune organiste aveugle de l'église Saint-Pierre de Moulins, et celui de... M. Albert Sarrazin.

Le choix des chansons a été très heureusement conçu, de manière à offrir au moins un échantillon des principaux genres : chansons enfantines (comme le *Jeu de la Boiteuse*), complaintes, récits (la *Jolie Fille de la Garde* est donnée ici dans sa version la plus ancienne), chansons de métiers (*C'est trois jolis Fendeurs*, *Chanson du Charbonnier*), chansons pastorales, chansons humoristiques (*Coclicôt marie sa fille*), etc., sans oublier les noëls, fort bien représentés par deux noëls de Moulins, un de Montluçon, et ce noël de Cérilly, datant du xvi^e siècle, que notre confrère Georges Bodard, qui le découvrit, a publié en 1908 dans notre *Bulletin* (tome XVI, p. 652). Et si les auteurs n'ont pas eu l'intention de faire œuvre d'érudition, ils n'en ont pas moins muni la plupart des textes de notes utiles concernant le lieu où la chanson a été enregistrée, indiquant les principales variantes, etc.

Faut-il ajouter que le livre est fort bien décoré de dessins dus au très remarquable talent de M^{lle} Jeanne Tissier, fille d'un de nos confrères, ce qui achève de faire de cette publication une œuvre bien bourbonnaise, et, en bonne partie, « émulationniste », que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs, même non musiciens ?

H. BURIOT-DARSILES.

Vichy féodal et maison noble de Vichy, par M. l'abbé MICHEL PEYNOT. (Moulins, Crépin-Leblond.)

Le curé de La Petite-Marche occupe intelligemment les loisirs de son ministère à feuilleter les archives publiques et privées. Il les déchiffre depuis son passage à Jenzat, et maintenant quand il va aux Archives nationales, *hortus conclusus* pour les profanes, il peut en quelques jours amasser des trésors de textes sur lesquels il travaille ensuite à tête reposée, qu'il analyse, traduit et commente avec une érudition alimentée de vastes lectures. pour paraître en livres où sont bousculées au passage mainte affirmation gratuite, et mainte hypothèse mal assise.

Le livre qui nous présente les de Vichy comprend des chapitres de longueurs adaptées à l'importance des descendants en collatéraux avec des trous, dont l'auteur s'excuse, imputables à l'absence de sources écrites pour certaines époques de la généalogie.

Dès 864, alors que les *Aquis calidis* sont devenues une ville de Randan, avant même que la famille de Vichy ait pris forme et nom, un comte de Brioude en possède les terres. Le premier de Vichy est *Theotordus Vichei*, nommé en 1050. En 1165, vient *Stephanus de Vicheiges*, puis Geoffroy, seigneur de Vichy. Un Audin de Vichy fait aveu en 1300 des terrains de La Ionchère (on pourrait lire La Pinchère) et de Bègues à Saint-Etienne-de-Vic et du tènement d'*Almaxin juxta stagnum de Bilheys* (serait-ce l'étang de Bouille, alias Bouillet, que les Célestins reçurent de leur fondateur, héritier des de Vichy).

La châtellenie de Vichy ne fut jamais puissante, faute de droit d'ainesse pour empêcher les morcellements. Vers le milieu du xiv^e siècle, elle fut toute achetée par le duc de Bourbon, heureux de mettre un pied de plus en Auvergne.

La famille de Vichy n'est pas éteinte. Son plus jeune représentant est Geneviève de Vichy, née en Auvergne le 17-1-1893.

Le livre de l'abbé Peynot se présente bien. Un double index permet de retrouver rapidement les noms propres. 30 pages de pièces justificatives facilitent le contrôle. Malgré les détails accumulés sur Vichy, ville, château, prévôté, châtellenie, c'est bien la généalogie d'une famille noble.

Ceux qui aiment l'histoire locale liront avec profit cette tranche de vie bourbonnaise, dont l'impression a été soignée par Crépin-Leblond.

ABBÉ ROGER.

CHRONIQUE

NOS COMPATRIOTES. Les « Bourbonnais de Paris » ont donné leur dîner du *Sanciau*, dans les salons Marguery, le 1^{er} mars, sous la présidence du sénateur M. Régnier ; les *Enfants du Bourbonnais*, leur banquet annuel suivi de bal, le 17 mars, au Palais d'Orléans, sous la présidence de M. F. Brunet, vice-président de la Chambre.

NOS CONFRÈRES MM. GÉNERMONT et ROULEAU ont reçu respectivement la médaille d'or et la médaille d'argent des Assurances sociales.

✦ M^{me} MONCEAU, MM. THONIE, P. MORAND, J. VIPLE, DE SAINT HILLIER, BURIOT-DARSILES, ont été élus membres de la *Société Française d'Archeologie* ; M. GÉNERMONT, membre de la *Société Centrale des Architectes* ; M^{me} MONCEAU, membre de la *Société Préhistorique Française*.

MONUMENTS ½ L'église du *Breuil* a été inscrite sur l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques (arrêté du 8 décembre 1927).

Par arrêté du 2 décembre, la *Bible de Souvigny*, propriété de l'Etat en dépôt au Musée de Moulins, a été classée.

Ont été inscrits sur l'Inventaire supplémentaire des M. H. : à *Cusset*, les façades, toiture et tourelle d'escalier sur cour de la maison dite de Louis XI ; les façades et toiture de la Maison de l'Abbesse (28 janvier) ; à *Autry-Issard*, le château du *Plessis* ; l'ancienne église de *Barberier* (excursion de 1927) ; à *Besson*, les châteaux de *Bost*, *Ris* et *Rochefort* ; à *Buxières-les-Mines*, le château de la *Condemine* ; à *Hérisson*, les portes de la Varenne et de la Rivière ; à *Saint-Pourçain-sur-Besbre*, les châteaux de *Brauvoir* et de *Toury* ; à *Verneuil*, la porte et les restes de l'ancien château et de l'ancienne église ; la porte du xv^e siècle, sur cour, de la maison des Condé, rue Notre-Dame, à *Montluçon* (13 février).

La statue (pierre, xv^e siècle) de *saint Antoine l'Ermite*, à l'église de *Souvigny*, a été classée, le 13 février, parmi les Monuments Historiques (objets mobiliers).

BIBLIOGRAPHIE M. Hugues LAPAIRE, vient de faire paraître un recueil de *Portraits Berrichons*, et une dernière édition de la *Merveilleuse Légende de sainte Solange*, avec une traduction française du poème berrichon.

✦ La *Revue de la Nièvre et du Centre* a publié une série de « Fabliaux bourbonnais » recueillis par notre confrère M. Camille GAGNON.

✦ La *Revue hebdomadaire* a publié une étude de M. Albert DÉCHELETTE sur *La vraie figure du connétable de Bourbon*.

RÉGEMORTES.

AS
162
M922

N° 3-4

Mars-Avril 1928

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU BOURBONNAIS

(LETTRES, SCIENCES ET ARTS)

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PAR DÉCRET DU 20 AOUT 1925



MOULINS

:- LES IMPRIMERIES RÉUNIES -:

15 RUE D'ENGHIEN, 15

—
1928

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Procès-verbaux : 5 mars 1928, p. 65 ; 2 avril</i>	85
<i>Programme de la XXVI^e Excursion de la Société d'Emulation dans la</i> <i>Montagne Bourbonnaise et en Forez</i>	101
<i>Pour une Firme d'Editions bourbonnaises, par M. BURIOT-DARSILES . . .</i>	103
<i>Montluçon et ses Richesses d'art (suite), d'après les notes du Chanoine</i> <i>CLÉMENT, par M. Pierre PRADEL</i>	109
<i>NÉCROLOGIE : Jacques-Henri Mage</i>	122
<i>Essai de bibliographie des fouilles de Glozel</i>	123
<i>BIBLIOGRAPHIE : Art et artistes du Moyen-Age, par M. Emile MALE</i> <i>(M. GÉNERMONT)</i>	137
— <i>Le roman inconnu de la duchesse d'Abrantès, par M.</i> <i>Robert CHANTEMESSE (M. D.)</i>	139
— <i>Mon vieux Bourbon, par M. H.-A. DOURLIAC (M. G.)</i>	140
<i>Chronique, par RÉGEMORTES</i>	142
<i>Errata</i>	144

GRAVURES DANS LE TEXTE

<i>Montluçon. Le quartier Saint-Pierre et ses usines vus de l'esplanade du</i> <i>château</i>	110
— <i>Le canal du Berry et les fours à chaux</i>	111

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables des articles insérés dans le Bulletin.

Toutes communications doivent être adressées au Directeur du Bulletin :

M. GÉNERMONT, Architecte des Monuments Historiques
11, place de la République, MOULINS.

RÉUNIONS DE LA SOCIÉTÉ

Le lundi 2 Juillet.

— **1^{er} Octobre.**

à 20 heures,

Salle de la Bibliothèque
Hôtel de Ville de Moulins.

Séances du Conseil d'Administration : le lundi précédant la séance mensuelle,
à la Bibliothèque de la Société, à 14 heures.

Publications de la Société

<i>Bulletin, abonnement un an :</i>	<i>France</i>	30 »
— <i>— :</i>	<i>Etranger</i>	36 »
— <i>un numéro</i>		6 »
<i>1^{re} Série</i> (Chaque volume (sauf III, IV, V et VI épuisés)		25 »
(1816-1892) (Les 14 volumes non épuisés (ensemble)		300 »
<i>2^e Série</i> (Chaque volume (sauf I, II et III épuisés)		30 »
(1893-1924) (Les 24 volumes encore en vente (ensemble)		700 »

(1925-26 et 27 épuisés).

Port en plus.

Tout membre de la Société a droit de compléter ses collections du *Bulletin* en
bénéficiant d'une remise de 20 % sur les prix ci-dessus.

S'adresser au Bibliothécaire de la Société.

<i>Catalogue illustré de l'Exposition artistique bourbonnaise de 1925</i>	5 »
<i>Table des 36 premiers volumes du Bulletin (de la fondation à 1910)</i>	3 »
<i>Insigne officiel de la Société</i>	5 »

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est ouverte pour les Membres de la Société, tous les **jeudis**
de 14 à 15 heures (Hôtel-de-Ville : Immeuble Rocquigny, 2^e étage).



PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 5 MARS 1928

PRÉSIDENCE DE M. ED. CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mes} DE BAUBERT, DE BONAND, H. MONCEAU et PRIEUR ; MM. ARÈNES, BAGNOLET, A. BARDET, BOURGOUNGON, BOUSSAC, BROSSARD, G. BRUEL, BURDIN, BURIOT-DARSILES, L. CHAMBRON, P. CHAMBRON, DELAUME, DÉLINIÈRE, DÉNIER, DROULEZ, DURANTIN, GALFIONE, H. GAUTIER, GÉDEL, GÉNERMONT, P. GOLLIAUD, GRILLOT, abbé GUÉRET, L. LASSET, R. LOUGNON, V. LOUGNON, FR. MITTON, D^r MONCEAU, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, PAVAILLON, FR. REVÉRET, ROULLEAU, ROY, SABATIER, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, SÈQUE, TISSIER, J. VIPLE.

— *Excusés* : MM. J. CRÉPIN-LEBLOND, SARRAZIN et THONIER DE LA BUSSERIE.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à MM. Arènes et Delaume, qui assistent pour la première fois à nos séances.

Il fait part du décès de M. l'abbé Bujon, et exprime les regrets que cette perte cause à notre Compagnie.

— Le Président donne lecture du compte de gestion pour l'exercice 1927.

COMPTE DE GESTION 1927

RECETTES

Solde en Caisse au début de la gestion	Néant
268 cotisations à 30 francs	8.040 »
80 id. à 15 francs	1.200 »
11 abonnements au Bulletin à 30 fr.	330 »
4 id. id. à 36 fr.	36 »
Cotisations de l'exercice précédent recouvrées . . .	90 »
Vente de numéros du Bulletin	30 »
Subvention Ville de Moulins	300 »
Don volontaire	150 »
Vente d'insignes.	15 »
Intérêts de l'avoir	689 64
Remboursement de 2 P.L.M. fusion ancienne . . }	1.412 »
id. de 4 id. fusion nouvelle . . }	
Total.	<u>12.292 64</u>

DÉPENSES

Bulletin et gravures	9.963 50
Frais de recouvrement et de bureau.	551 »
Bibliothèque et chauffage.	200 »
Gens de service	260 »
Dépenses imprévues	87 »
Séance publique	176 35
Souscription pour le Comité Berthelot.	50 »
Au fonds de réserve (article XII des Statuts). . . .	68 95
Achat de 2 P.L.M. fusion ancienne }	933 20
id. de 4 id. fusion nouvelle. }	
Total.	<u>12.290 »</u>

BALANCE

Recettes	12.292 64
Dépenses.	<u>12.290 »</u>
Solde en caisse à la fin de l'exercice.	<u>2 64</u>

Il se solde donc par un avoir de 2 fr. 64.

Le projet de budget pour 1928 est adopté à l'unanimité.

PROJET DE BUDGET POUR L'EXERCICE 1928

RECETTES

292 cotisations à 30 francs.	8.760 »
3 id. à 35 fr.	105 »
69 id. à 15 fr.	1.035 »
15 abonnements à 30 fr.	450 »
1 id. à 35 fr.	35 »
1 id. à 15 fr.	15 »
Intérêts de l'avoir	700 »
Publicité	600 »
Subvention de la Ville de Moulins	300 »
Total.	<u>12.000 »</u>

DÉPENSES

Bulletin.	10.500 »
Frais de Recouvrement et de Bureau	600 »
Bibliothèque et chauffage.	300 »
Gens de service	260 »
Dépenses imprévues	340 »
Total.	<u>12.000 »</u>

— M^{me} H. MONCEAU donne quelques renseignements sur trois mottes qu'elle a visitées le 19 février dernier.

« La première est située dans la commune de Montbeugny, domaine des Mauvais, propriété de M. Girard, de Thiel. Elle est située dans une dépression, le long d'un petit ruisseau: l'Uzarde. Elle est régulièrement circulaire, entourée par un vallum, limitée au sud-est par une levée en forme de croissant concentrique à la motte, limitée au nord par une levée longitudinale que l'Uzarde franchit par une coupure. M. l'abbé Pépin, curé de Montbeugny, s'est entremis pour obtenir du propriétaire l'autorisation de pratiquer des fouilles. Cette autorisation a été accordée sous la condition que les fouilles seront faites en présence de M. Girard.

« La deuxième motte est à Thiel, à 2 kilomètres du château de la Pierre, propriété de notre collègue, M. de Pardieu. A proximité du domaine des Bizets, nous avons reconnu deux mottes jumelées, couvertes d'une abondante végétation et entourées d'un long fossé rempli d'eau, ce qui en rend l'abord très difficile. Nous avons écrit à M. de Pardieu pour de plus amples renseignements, et nous attendons sa réponse.

« La troisième motte est située commune de Chapeau, domaine de la Vallée, appartenant à M^{lle} de la Geneste. Dans une prairie voisine

de la ferme habitée par M. Boudonnat, métayer du domaine de la Vallée, se trouve une motte entourée d'un fossé profond. En réponse à une demande d'autorisation de fouille, M. Jousé de la Geneste, en l'absence de sa sœur, nous a envoyé la lettre suivante :

« Madame. Mon père m'a communiqué votre lettre du 20. N'ayant pu
« vous trouver chez vous, veuillez trouver ici, Madame, l'autorisation
« que vous demandiez, concernant ce tumulus de la Vallée, domaine
« appartenant d'ailleurs à ma sœur, M^{lle} de la Geneste, absente de
« France pour le moment. Le nom de la Vallée est le seul que mon père
« connaisse ou ait entendu. En espérant, Madame, que ce tumulus
« aura conservé pour vous et la Société d'Emulation de Moulins des
« choses intéressantes, veuillez agréer mes hommages respectueux.

« J. DE LA GENESTE. »

« De ces trois mottes, la dernière semble la plus intéressante, car elle donne l'impression d'un tumulus. Les deux autres font penser qu'il pourrait s'agir d'un castellum. Des fouilles, qui vont être pratiquées incessamment, pourront seules nous donner des précisions. »

— M^{me} H. Monceau donne ensuite lecture de la communication suivante :

« Je voudrais vous dire quelques mots de l'affaire de Glozel, puisque j'ai pris la mauvaise habitude de vous en parler tous les mois. Je vous parlerai d'abord des fameuses inscriptions trouvées au Maroc, lesquelles, d'après certains savants, étaient identiques aux inscriptions de Glozel. Je ne pouvais mieux faire que de m'adresser à M. Gotteland, ancien inspecteur d'Académie de l'Allier, actuellement directeur général de l'Enseignement Technique, des Antiquités et des Beaux-Arts au Maroc. M. Gotteland nous a envoyé la dépêche suivante : « Rabat, 17 février 1928 : Inscriptions déchiffrées depuis longtemps sans intérêt : Gotteland. » Et voilà qui met un point final à la similitude que d'aucuns croyaient voir entre les inscriptions glozéliennes et marocaines.

« Maintenant, je voudrais vous entretenir des derniers événements de Glozel, non pour vous apprendre des choses nouvelles, mais afin que le *Bulletin* de la Société continue à relater les différentes phases de cette affaire.

« Une plainte contre X... fut déposée entre les mains de M. Python, juge d'instruction au Parquet de Moulins, le 24 février dernier, par la Société préhistorique de France. Une chose admirable fut que cette Société s'était réunie en séance plénière à la Sorbonne, quelque temps avant, et que rien de ce qui y fut dit n'a transpiré au dehors... Donc la plainte déposée au Parquet par le Docteur Félix Regnault, président de la Société préhistorique, accompagné de M^r Maurice Garçon, l'avo-

cat bien connu, fut rédigée conformément à tous les rites de la loi. Tout fut fait en règle, il faut bien le dire. Le juge d'instruction, M. Python, d'accord avec M. Ducrouet, substitut du Procureur de la République, M. Viple, ordonnèrent une perquisition. Celle-ci, dirigée par la police mobile de Clermont, ayant en tête le commissaire en chef, M. Hermet, accompagné de six inspecteurs, arriva à Glozel le 25 février, à 2 h. 30, pour en repartir à 6 h. 30. Le plaignant, en l'espèce le docteur Regnault, s'était joint à la police mobile de Clermont. D'après les renseignements certains que nous avons pu obtenir, la perquisition eut lieu très régulièrement, et sans incident aucun, la famille Fradin n'ayant fait aucune réflexion et étant absolument atterrée par la présence des policiers. Les Fradin signèrent le procès-verbal, qui fut fait selon toutes les règles, chaque objet emporté ayant été minutieusement décrit et numéroté. Les objets prélevés furent mis en deux caisses, emballés avec des copeaux, sous scellés et emportés par les policiers à Clermont. Ces mêmes policiers transportèrent eux-mêmes en auto les précieuses caisses chez M. Bayle, directeur de l'Identité judiciaire, et qui fut désigné par le Parquet de Moulins pour faire l'expertise des objets saisis. Les différents journaux que vous avez lus ont pu vous apprendre que la perquisition fut très fructueuse. On trouva en effet des objets ratés et des instruments pour les faire. M. Bayle demande un mois, un mois et demi, pour étudier les objets qui lui ont été soumis. L'affaire de Glozel suit son cours normal. Après le rapport de la Commission Internationale, après le rapport de M. Champion, chef technique des Ateliers de Saint-Germain, attendons le rapport de M. Bayle, qui convaincra, il faut l'espérer, les plus endurcis, et fera éclater enfin à leurs yeux la vérité. »

— M^{me} H. Monceau remet à la bibliothèque de la Société, au nom de leurs auteurs, les brochures suivantes : *Les vases à figure humaine et les bobines de Glozel*, par Léon Coutil, président de la Société préhistorique de France (extraits du *Bulletin de la Société préhistorique de France*, tome XXIV, n° 12, 1927. Imprimerie Ch. Monoyer, 12, place des Jacobins, Le Mans, 1927).

La Chronologie de Glozel, visites et fouilles à Glozel, juin et juillet 1927, par A. Vayson de Pradenne, ingénieur civil des mines (extraits du *Bulletin de la Société préhistorique de France*, n° 6 et 9, 1927).

— M. l'abbé GUÉRET, curé de Souvigny, remercie la Société d'Emulation de l'intérêt qu'elle ne cesse de témoigner à sa vieille église, dont il cherche, avec une incessante activité, à mettre en valeur les trésors artistiques et à faire mieux connaître tous les aspects, comme en témoignent ces aquarelles de M. Huot qu'il fait circuler,

grâce auxquelles on peut se rendre compte des effets de lumière inattendus que le visiteur peut admirer sous les vieilles voûtes romanes.

Il se félicite de l'accueil réservé de toute part à la nouvelle société des « Amis de Souvigny », et espère que, grâce à elle et aux efforts du Syndicat d'initiative, les monuments de Souvigny seront mieux étudiés et mieux connus. Il rappelle brièvement les travaux de restauration qui ont été heureusement accomplis ces dernières années par le service des Monuments Historiques, et les améliorations qui ont été apportées pour mettre en valeur certaines curiosités par trop ignorées.

Il cite, entre autres, un Christ en ivoire, jusque-là très haut placé contre un pilier devant la chaire et presque invisible, qui a été transporté dans la sacristie, et surtout le magnifique retable de l'Immaculée-Conception, presque complètement dissimulé derrière l'autel. Il en donne une description minutieuse qu'il fait suivre de commentaires sur les origines de l'Immaculée Conception et des symboles qui l'entourent, et qu'illustrent de remarquables photographies, qu'il fait circuler.

— M. M. GÉNÉRMONT donne ensuite, à propos du retable de Souvigny, les intéressants renseignements suivants :

Notre retable de Souvigny est une des nombreuses manifestations sculpturales par lesquelles le *xvi^e* siècle a tenté d'exprimer le symbole de l'Immaculée Conception. C'est peut-être pourtant une des moins connues (et cela doit tenir à la difficulté où l'on était jusqu'à ce jour de le deviner derrière l'autel moderne qui le dissimulait presque entièrement), et notre compatriote et éminent confrère M. Mâle ne le mentionne pas dans sa magnifique histoire de *l'Art religieux à la fin du Moyen-Age*, où il traite, pages 209 et suivantes, des représentations de la Vierge avec les emblèmes des litanies.

Dès le *xv^e* siècle, les artistes cherchèrent le moyen de représenter cette Vierge dont l'Apocalypse parle avec tant de mystère. « Elle a la lune sous les pieds, les étoiles sur la tête, et le soleil l'enveloppe ; elle semble plus antique que le temps : elle a été conçue, sans doute, avant cet univers. » La Vierge au croissant aurait ainsi été la première représentation de l'Immaculée Conception.

Mais l'idée évolue, et, avec le *xvi^e* siècle, prend une forme nouvelle.

Il était bien établi alors que la Vierge était la fiancée du Cantique des Cantiques, et l'art s'était emparé de ce concept théorique. Déjà, au ^{xiii}e siècle, la Vierge était appelée « Etoile de la mer », « Jardin fermé », « Rose sans épines ». L'imagier de la Renaissance n'alla pas plus loin.

Où donc voyons-nous pour la première fois la représentation de la Vierge avec les emblèmes que nous retrouvons à Souvigny ? Ce serait, d'après M. Mâle, dans une gravure de 1505, illustrant les *Heures de la Vierge à l'usage de Rome*, publiées à Paris par Thielman Kerver. M. Mâle n'a pu, jusqu'ici, rencontrer de miniature représentant l'Immaculée Conception avant cette gravure de 1505, et, jusqu'à preuve du contraire, il nous faut bien admettre que c'est cette gravure du *Livre d'Heures* qui a répandu dans toute la France le motif nouveau.

Il est à remarquer, en ce qui nous concerne, que la disposition des emblèmes dans le retable de Souvigny est exactement la même que dans le dessin de Kerver : seules nous manquent les inscriptions des phylactères, d'ailleurs mutilés ; les motifs sculptés suppléent aisément au manque de texte. A droite de la Vierge (donc à gauche en regardant) : *electa ut sol*, — *pulchra ut luna*, — *porta cœli*, — *plantatio rosar*, — *exaltata cedrus*, — *Virgo Jesse floruit*, — *puteus aquarum viventium*, — *hortus conclusus* ; et à gauche : *stella maris*, — *lilium inter spinas*, — *oliva speciosa*, — *turris David*, — *speculum sine macula*, — *fons hortorum*, — *civitas Dei*. Toutes ces métaphores sont empruntées au Cantique des Cantiques. On les retrouvera, complétées, dans les litanies actuelles de la Vierge dont l'origine ne remonte pas au delà de 1576.

Entre temps, nous retrouvons notre image, en 1510, sur un vitrail de Villy-le-Maréchal (Aube) ; en 1513, dans une chapelle de Gisors ; en 1521, dans un vitrail de Saint-Alprès à Châlons-sur-Marne, et en 1525, dans un vitrail de Saint-Florentin (Yonne). Dès lors, on la trouve un peu partout, dans des fresques, décorant des tapisseries, des stalles... (M. M. Werly en donne une liste complète dans son *Iconographie de l'Immaculée Conception*, 1903).

Il se fonda un peu partout des confréries de l'Immaculée-Conception qui continuèrent à la répandre. M. Mâle cite notamment celle de Rouen qui, outre son caractère pieux, prit rapidement des tendances littéraires ; les Palinods normands qui chantaient la Vierge, rece-

vaient, comme prix du tournoi, les emblèmes bibliques : une tour, une rose, un soleil, une étoile.

Quoi qu'il en soit, notre retable de Souvigny apporte une contribution précieuse à ce chapitre de l'iconographie mariale dont nous n'avions, dans la région, d'autres illustrations que dans un bas-relief du ^{xvi}^e siècle conservé dans la crypte de l'église de Decize.

— Comme suite à la communication qui vient d'être faite par M. le curé de Souvigny et aux renseignements fournis par M. Générmont, M. DÉNIER apporte quelques indications au sujet de l'origine du retable de l'Immaculée-Conception.

Il rappelle que c'est le 8 novembre 1524, que Geoffroy de Bigüe, écuyer, seigneur de Chéry et de la Vivère, non content du droit de la chapelle Saint-Antoine que son prédécesseur Gilbert de Chéry avait obtenu en 1511, voulut encore en fonder une en l'honneur de la Conception de la Sainte Vierge dans l'église de Souvigny, avec droit de sépulture pour lui et les siens.

Pour cela il alla trouver Dom François de Châtillon, prieur au château de la Ferté, qui lui accorda ce qu'il souhaitait, savoir de faire ériger un autel en l'honneur de la Conception de Notre-Dame, contre le premier pilier prochain de l'autel de Saint-Odile.

Le s^r de Bigüe ne vécut pas assez longtemps pour réaliser son projet, il dut mourir entre 1553 et 1554.

Sa veuve, Claude de Chamelet, et son fils, Charles de Bigüe, traita le 18 septembre 1577 avec Dom Jacques de Murat, prieur de Notre-Dame de Chavenon, vicaire général du prieur de Souvigny, pour maintenir les conditions de l'accord de 1524.

Il est à remarquer toutefois, en ce qui concerne la sépulture des seigneurs de Chéry, que le vœu de Geoffroy de Bigüe ne put être entièrement réalisé, car on peut voir encore actuellement la double pierre tombale de celui-ci et de son épouse, Claude de Chamelet, dont les inscriptions sont en partie effacées, dans la chapelle Saint-Antoine, où furent inhumés, outre les fondateurs : Gilbert de Chéry et son épouse Gabrielle de Rochedragon, son frère Eroyle, s^r de la Mathe-rée, sa sœur Philippe, épouse de Pierre du Peschin, et bien plus tard leurs successeurs, François Senetaire de Drenille et Claude Senetaire de Drenille de Chéry en 1736, et en 1751 Françoise de Drenille.

Cette dévotion qu'avait eue le seigneur de la Vivère, Geoffroy de Bigüe, en fondant à Souvigny une chapelle en l'honneur de la Conception de la Vierge, se perpétue dans sa famille, et, par l'ouvrage de notre confrère Henry de Laguerenne (*Ainay-le-Château*, t II, page 444), nous voyons qu'en l'église d'Ainay avait été érigée, dès 1667, une confrérie de la Conception qui recevait une rente de 6 livres tournois, de dame Marguerite de Graleul, veuve de François des Escures, s^r de Pontcharrault, petit-fils d'Hilaire de Bigüe, elle-même petite-fille du fondateur de la chapelle de Souvigny.

Il nous est permis de croire que c'est à Geoffroy de Bigüe ou à ses descendants que doit être attribuée l'érection du retable de l'Immaculée-Conception de Souvigny, inspiré des « Heures de Simon Vostre » (1530), ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par la reproduction que l'auteur de cette communication fait passer aux membres de notre Compagnie.

M. Dénier attire l'attention sur un fragment de vitrail encastré dans la fenêtre qui donne jour à l'ancienne chapelle dont il vient d'être parlé, ce vitrail dont il montre un dessin en couleur donne les armoiries, qu'il pense attribuer, sans certitude d'ailleurs, à dame Claude de Chamelet.

L'écu, d'azur au bœuf d'or, à quatre billettes d'argent couchées, posées trois et une, au chef de gueules, chargé de trois lionceaux d'argent, couronnés de....., est entouré du 7^e verset du xxvii^e psaume des Ecritures : « *Dominus adjutor meus et protector meus in ipso speravit cor meum.* »

Dans le même ordre d'idées, M. Dénier présente deux photographies reproduisant deux têtes de nos ducs encastrées dans les vitraux du chœur de l'église de Souvigny. Ces fragments ont été remis sous plomb lors de la dernière restauration par la maison Tournel, en 1913.

— Après avoir montré deux très jolies vignettes représentant le Jacquemart et le château de Lapalisse, publiées par Helio-Vaugirard, dans la collection la « Belle France », M. Dénier signale, dans le *Bulletin*, deux erreurs relatives à l'*Ode sur la naissance du Roi de Rome*, du poète Montluçonais Barjaud.

Page 202 du volume de 1926, notre confrère M. Villatte des Prunettes dit dans sa note, en parlant de cette ode d'après lui inédite,

« qu'elle n'existe dans aucun recueil imprimé ». Outre que M. Villatte des Prugnes semble ignorer l'opuscule du docteur Cornillon consacré à Barjaud qui reproduit l'ode en question, M. Dénier fait circuler un tirage in-4° carré de ce poème, édité en 1811 à Paris, par l'imprimerie de C.-F. Patris.

Enfin, page 290, du *Bulletin* d'octobre dernier, nous devons rétablir le texte primitif du 3^e vers de la 3^e strophe :

L'éclat du *plus beau* jour brille sur les *enfants*.

— En réponse à une question qui lui a été posée au sujet des origines de la famille Rambourg de Commeny, M. Dénier signale qu'en dehors des ouvrages précédemment parus : *Le canton de Commeny*, de M. Garmy, et la brochure de M. des Gozis consacrée à Louis Rambourg, des détails pourraient utilement être fournis par M^{lle} Elisabeth Rambourg, demeurant à Nantes, 37, rue Saint-André, avec laquelle MM. de Brinon et Dénier ont plusieurs fois correspondu.

— M. Dénier proteste contre la prétendue découverte, aux environs de Glozel, de grottes dans lesquelles on aurait trouvé des objets préhistoriques. Il rappelle qu'il s'agit de souterrains-refuges parfaitement connus. Dix-neuf de ces souterrains ont été fouillés à Arfeuilles, Ferrières, Grandchamp, etc. Ils sont signalés dans une brochure de Fr. Pérot et mentionnés dans les *Bulletins de la Société d'Emulation* de 1865-1866.

— De la part de Frère Gustave-Marie, M. R. LORONX donne lecture des lettres suivantes adressées à M. Tiersonnier :

« Je viens vous signaler une erreur, très grave à mon sens, puisqu'elle pourrait empêcher la béatification de l'un de nos « Martyrs bourbonnais », commise par M. l'abbé Peynot, dans le compte rendu de la *Dixième Excursion de la Société d'Emulation* (1908).

« Appelé par la confiance de Mgr l'Evêque de Moulins à succéder au regretté chanoine Clément dans la tâche de fournir à la postulation de la cause de nos martyrs les dossiers de chacun d'eux, j'ai dû, ces jours derniers, m'occuper de Jean Gilbert Chauvigny de Blot, chanoine de Moulins, et pour cela revoir les notes que j'avais recueillies autrefois sur lui.

« Or, voici ce que rapporte M. l'abbé Peynot (*Bulletin* 1908, p. 350-351) :

« Gilbert-Michel-Joseph de Chauvigny de Blot, l'aîné des fils de

« Michel-Joseph et de Louise de Rollat, épousa, ayant à peine 15 ans, le 4 décembre 1744 (*Arch. Allier*, B. 761), Marie Valette de Bosredon, dont la postérité masculine s'éteignit dans un fils: Gilbert-Marie-Louis, mort en Allemagne en 1793.

« Gilbert-Michel et Louise de Rollat, son épouse, se retirèrent au château de Saint-Allyre (Saint-Gérard-le-Puy) qu'un grand-oncle maternel, Gilbert de Jombert, leur avait laissé en mourant, en 1758.

« *L'ancien seigneur de Salles était maire de Saint-Allyre en 1791; malgré ses serments à la Constitution, il fut d'abord emprisonné à Cusset, puis mourut sur les pontons de Rochefort, le 1^{er} vendémiaire an III (22 sept. 1794).* »

« C'est dans ces dernières six lignes que se trouve l'erreur de M. l'abbé Peynot.

« Le maire de Saint-Allyre-de-Valence était Gilbert-Joseph (ou Gilbert-Michel-Joseph) de Chouvigny de Blot, époux de Marie Valette de Bosredon, père et mère de Jean-Gilbert, qui fut chanoine de Moulins et déporté et mourut effectivement le 22 septembre 1794.

« Au surplus, son père, le maire de Saint-Allyre, n'avait pas prêté tant de serments que semble le dire M. l'abbé Peynot, car il est dit de lui qu'il était « le protecteur des prêtres insermentés, que sans lui son ci-devant curé [il s'agit de *Denis Deltour*, curé de Saint-Allyre, qui fut déporté aussi à Rochefort] et son fils auraient prêté le serment, etc... »

« Et, puisque nous sommes sur le chapitre des déportés, je dirai que le vicaire de Saint-Bonnet-de-Rochefort qui, le 19 novembre 1748, suppléa les cérémonies du baptême à Jean-Gilbert le futur chanoine, né le 20 mars précédent, était Irondy, qui fut plus tard curé de Vesse et déporté aussi lui-même.

« J'ajoute encore que Pierre Roussaut de Céron dont parle aussi M. Peynot (même *Bulletin*, p. 338) devint curé de Saulcet et fut encore l'un de nos déportés bourbonnais (1). »

« Je vous remercie beaucoup des intéressantes précisions que vous me donnez sur Jean-Gilbert Chauvigny de Blot. Le serment qu'il a dû prononcer à Puy-Redan (Saint-Gérard-le-Puy) ne pourrait être qu'un serment civique de fidélité à la *Constitution* (et non *convention* comme vous écrivez, sans doute par distraction); ou mieux, le serment de *liberté-égalité*, qui n'a jamais été réprouvé, mais que pourtant l'ancien chanoine aurait rétracté avec solennité, ce qui aurait amené son arrestation.

(1) **Références:** *Registre des naissances* de Saint-Bonnet-de-Rochefort, 19 novembre 1748. *Arch. dép. de l'Allier*, L. 516 et 518: 41 juillet 1793, 23 janvier 1793, 1 pluviôse an II. Et autres numéros de la série L.

« Mais jusqu'à preuve du contraire, je ne crois pas beaucoup à ce serment, car il est dit de lui, au district de Cusset, *qu'il ne s'éloigna pas de Moulins*. (GUILLOX, II, 236.) »

« Je vais d'ailleurs continuer mes recherches à son sujet et notamment voir ce que vous m'indiquez dans le *Bulletin* de 1900 et à quoi il est renvoyé dans celui de 1908. »

« Et maintenant, puisque j'ai commencé à vous parler des déportés, voulez-vous que je vous parle encore d'un autre ? »

« C'est encore un chanoine, Jean Ripoud. A son sujet, on m'a écrit de La Rochelle :

« Rien à faire pour Ripoud tant qu'on n'aura pas un témoignage précis et autorisé attestant ses vertus sacerdotales et l'héroïcité de sa foi. Voyez si, dans vos Archives, il y aurait de quoi suppléer le silence de Labiche et des autres informateurs de la déportation. »

« Audiat (I, 331) et Alexandrine des Echerolles disent bien quelque chose, mais c'est si peu ! Ripoud le bibliothécaire lui-même n'a rien dit. »

« Quelqu'un de nos confrères posséderait-il autre chose ? Je le prierais de me le communiquer, avec assurance de ma profonde reconnaissance. »

« P.-S. — Je vous dis plus haut que je ne crois pas beaucoup au serment du chanoine de Blot ; voici qui me confirme dans cette idée : son père n'a pas eu à l'empêcher d'émettre celui de la Constitution civile du clergé, puisqu'il n'y était pas sujet. Si cependant son père l'a empêché d'émettre un serment, ce ne pourrait être que celui de *liberté-égalité*. »

« Reste toujours l'affirmation de M. du Broc, qui doit être prise en considération et qu'il faut examiner soigneusement. »

Pour ma part, ajoute M. Tiersonnier, je ne sais rien de particulier au sujet du chanoine Ripoud.

— M. TIERSONNIER fait remarquer :

1° D'une part que la phrase soulignée par F. Gustave-Marie est fautive ;

2° Qu'en comparant le texte du *Bulletin* de 1908, p. 350-351 et celui du même *Bulletin* 1900, du Broc : *Les Chauvigny de Blot*, on constate que tout un passage du texte Peynot est tombé à la composition.

La première partie de la phrase s'applique au père et la fin au fils, le chanoine. Il y a sûrement tout un paragraphe qui a disparu, peut-être une page entière du texte Peynot.

L'abbé Peynot ne doit pas être incriminé. Il s'est plaint de la façon dont son texte avait été massacré là et ailleurs.

Quand j'ai appelé sur ce point l'attention du Directeur du *Bulletin* (c'était alors le chanoine Clément), il était trop tard pour réparer le tort fait au texte de l'auteur.

Je ne crois pas d'ailleurs que la cause du chanoine de Chauvigny de Blot puisse souffrir de cette erreur typographique, en présence du texte du Broc, auquel renvoie d'ailleurs l'abbé Peynot.

Erreur ne fait pas compte.

— M. Tiersonnier communique les indications bibliographiques suivantes :

Nova Francia, numéro du 24 juin 1927: *Antoine Tarras ou le fol aux sept visages*, par notre confrère Emmanuel de Cathelineau.

La suite d'un article de M. Paul Meunier: *Les du Chaffault*. Il s'agit dans ces pages de la Vendée en 1814, et on y trouve les noms de Charette et Cathelineau, qui nous intéressent à des titres divers.

Jean Paumart, de Beauvais, missionnaire au Canada, par Philippe Tiersonnier.

Etudes sur Roland-Michel Barrin de la Galissonnière (suite), par notre confrère, M. Emmanuel de Cathelineau. On sait que les Barrin étaient, aussi loin que l'on puisse remonter, originaires de Charroux et qu'une sœur de l'illustre marin épousa un de ses cousins, de la branche des Ruilliers, lequel, par suite de cette alliance, releva le titre de marquis de la Galissonnière. Les Ruilliers sont au pied du plateau de Charroux et dépendaient de la paroisse de Saint-Bonnet-de-Rochefort.

En remontant plus haut dans les numéros de cette publication, on trouve encore: *Pastour de Costebelle et les officiers de la garnison de l'île Royale, en 1715*. (Document et portrait, bonbonnière et cachet aux armes des Pastour de Costebelle). Cette famille notable était originaire du Vivarais. A la suite d'alliance, la famille Duchollet, sortie de la bourgeoisie de Bourbon-l'Archambault, a relevé le nom de Costebelle et adopté les armes des Pastour (Voir: CHAIN D'ESTANGE, *Dictionnaire des Familles françaises, anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*, T. XVI, p. 461).

Nova Francia, numéro du 24 octobre 1927: *Renaud d'Arènes des Méloizes*, par Ph. Tiersonnier.

Petite Histoire de La Charité, par Aveline, à La Charité-sur-Loire, chez A. Delayance, éditeur, 7, Grande-Rue, 1924. On y trouve diverses mentions relatives aux Bernot de Charant. La famille Bernot était originaire de Saint-Sauvier en Bourbonnais. (Voir *Bulletin*, 1910, p. 321.) A mentionner aussi, p. 87, qu'en 1561, Lafayette, chef catholique, s'em-

para de La Charité, après un siège de 24 heures. La ville capitula le 19 juin 1561. Le 23, Lafayette faisait son entrée dans la ville reconquise sur les protestants et assistait à la procession de la Fête-Dieu.

« Il repartit cinq jours après, laissant une garnison de cinquante hommes, et comme gouverneur, le sieur de Lingendes, remarquable par sa piété et son énergie. Ce Lingendes ordonna pour l'édification des hérétiques une seconde procession du Saint-Sacrement. Mais il fut bientôt rappelé à l'armée... »

C'est encore un Lingendes à identifier.

— M. le lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER donne lecture de son petit pamphlet : « Tout Glozel aux enfers », qui paraîtra dans la revue *Septimanie*, et dont la clef nous est promise pour plus tard.

— M. A. BARDET donne, sur l'orgine du nom de Glozel, l'intéressante opinion suivante :

« Le petit village montagnard, dont le nom est aujourd'hui connu de l'univers entier, a été dénommé Glozel par le docteur Morlet.

« Notre collègue M. Dénier a établi, devant nous, sur documents authentiques, que ce village est, depuis plusieurs siècles, désigné sous le nom de Closet.

« J'apporte aujourd'hui une opinion, celle de notre confrère M. Barraud, instituteur à Saint-Pierre-Laval. M. Barraud est né à Lavoine : il connaît, mieux que personne, la Montagne bourbonnaise et il en sait parler le patois.

« Il dit que le mot Closet n'existe pas dans le vocabulaire montagnard et il en déduit qu'à sa naissance, le village ne s'appelait pas Closet. Closet est la déformation d'un autre mot, et il cherche quel est ce mot. Il pense le trouver dans la manière de prononcer ce nom de lieu. Dans toute la région de Ferrières, à trente kilomètres à la ronde, on dit *Ioset* ; or *Ioset*, en patois, signifie Joseph. A l'origine on devait dire chez *Ioset* (chez Joseph) comme on dit encore, dans les environs, chez Pion, chez Terrasson, chez Biguet, etc. Avec le temps, la préposition *Chez* a disparu et il n'est resté que *Ioset* dont des scribes mal informés ont fait, pour le franciser, Closet. »

— M. Joseph VILE donne lecture de deux fables de Villiet-Marcillat : « Les deux Voyageurs et le Juge », et « Le Dîneur Auvergnat », extraites de son recueil de *Fables Nouvelles* (Moulins, imprimerie de P.-A. Desrosiers, 1851). Amable Villiet est né à

Ebreuil (Allier), le 19 novembre 1792, le dixième d'une famille de onze enfants. Son père était cabaretier à l'« Auberge du Bon-Port ». Il fut successivement maître d'école, huissier, secrétaire de la sous-préfecture de Gannat. Outre ses fables, il écrivit deux tragédies : *Scipion* et *Charlotte Corday*. Certes, notre compatriote ne saurait rivaliser avec La Fontaine ou avec Corneille ; toutefois il est assez méritant pour que M. H. Buriot-Darsiles l'ait jugé digne d'être cité parmi les écrivains bourbonnais.

— Le Président donne lecture de la correspondance suivante :

Une lettre de M. Louis Grégoire, souhaitant que ceux de nos collègues qui consulteront les fiches bibliographiques qu'il a généreusement offertes à notre bibliothèque, viennent bien les compléter, et annonçant qu'il travaille à fonder à Hérisson un Syndicat d'initiative et à publier un guide du vieil Hérisson.

Une notice de la Sauvegarde de l'Art français, donnant un aperçu de l'activité de cette Société.

— M. le Président expose un projet d'excursion, au cours de laquelle on visiterait le Donjon, Neuilly-en-Donjon, puis faisant une excursion en Saône-et-Loire, Marcigny, Anzy-le-Duc, Coulanges, Pierrefitte. Cet itinéraire paraissant à beaucoup un peu long, sera modifié, afin que la distance à parcourir ne dépasse pas 120 kil.

— Avant de faire la communication pour laquelle il est inscrit à l'ordre du jour, M. BURIOT-DARSILES remet, de la part de M. Jean Crépin-Leblond, empêché d'assister à cette séance et qui lui-même, en offrant ce livre à la bibliothèque de notre Société, ne fait qu'exécuter la volonté de l'auteur, un exemplaire de l'ouvrage suivant :

Généalogie de la famille Mage (1641-1927), par Jacques-Henri Mage, notaire honoraire à Lurey-Lévy (Allier), membre de la Société d'Emulation du Bourbonnais. Moulins, Crépin-Leblond, 1927. Un volume in-4° de 273 pages.

— M. Buriot-Darsiles signale ensuite deux articles récents intéressant le Bourbonnais, l'un par son sujet, l'autre par son auteur.

Le premier a paru dans le supplément littéraire du *Figaro* du 3 mars 1928, dans une rubrique ouverte depuis peu et consacrée à *La vie intellectuelle en province*. Il a pour titre *En Bourbonnais*, et pour sous-titre *Le château de Montluçon et la forêt de Tronçais*. Dans la première par-

tie, l'auteur, M. Pierre Fornand, donne, d'après la monographie de notre confrère, M. Pierre Pradel, un bref historique du plus important parmi les anciens monuments civils de notre grande ville industrielle. Il mentionne, en note, la « très belle eau-forte » que Paul Devaux en a faite et qui a figuré au Salon des Indépendants, ainsi que l'affiche annonçant la première Foire-Exposition de Montluçon, affiche où M. Jacques Hours, jeune artiste montluçonnais, s'est, dit-il, « inspiré fort habilement des silhouettes du château et des vieilles maisons » qui l'entourent. M. Pierre Fornand loue aussi les efforts que fait la Société des Amis de Montluçon pour sauvegarder le château. Enfin, après avoir justement blâmé le monumental escalier récemment construit pour conduire à l'esplanade, il souhaite que la ville « trouve le moyen de rendre la vie « à ce noble reste du passé et que, si elle ne peut le faire avec ses seules ressources, « le château soit classé parmi les monuments historiques », car, ajoute-t-il avec raison, « à tous égards, il en est digne ».

Dans la seconde partie, M. Pierre Fornand parle de notre première séance publique du 1^{er} juillet 1927, où, écrit-il, « il n'a pas été question de Glozel, comme on pourrait le supposer » (il en est bien assez question, hélas ! dans nos autres séances !), mais où l'on a entendu, entre autres, « un remarquable discours de M. Jacques Chevalier », dont il cite la péroraison. Il rappelle enfin le vœu que, comme conclusion pratique de la « méditation philosophique » inspirée à notre confrère par la forêt de Tronçais, notre compagnie (à laquelle, signalons-le en passant, est consacrée une note de dix lignes, empruntées d'ailleurs à la notice que nous avons publiée l'été dernier), a adressé au Ministère de l'Agriculture, « où nous aimons à croire, dit M. Pierre Fornand, qu'on lui a fait bon accueil ». L'article, très bien intentionné, n'est donc pas tout à fait à la page, puisque l'auteur ignore la suite donnée à notre vœu. Peut-être pourrait-on lui écrire, au *Figaro*, pour l'en informer, tout en le remerciant.

C'est en tête du numéro 2 de la luxueuse revue *Arts et Métiers graphiques* (1), daté du 1^{er} décembre 1927, et que M. Buriot-Darsiles fait circuler, qu'a paru le second article à signaler. Signé de M. Valéry Larbaud, c'est une assez longue *Lettre aux Imprimeurs*, où notre confrère s'est « soulagé de la juste colère » dont l'avait rempli la correction des épreuves de son dernier livre, « pleines de fautes grossières, de mots mal lus, de signes de ponctuation mal placés », bref de tout ce dont, comme l'a dit le spirituel écrivain espagnol Ramon Gomez de la Serna, est tressée « la couronne d'épines que l'imprimeur pose au front de l'auteur ». La lettre est fort amusante. En voici la fin, qui renferme plus d'un vœu dont on ne saurait trop souhaiter l'exaucement :

« ... Je n'ai pas le droit de vous injurier, puisque j'ai reconnu que

(1) Paris, 3, rue Séguier. Abonnement : France, 150 fr. par an.

mes négligences étaient sans excuse: ce serait la querelle de la poêle et du chaudron. Je dirai seulement que je serais peut-être un meilleur correcteur de mes épreuves si on m'envoyait, au lieu de ces immenses placards de papier-buvard ou de papier tue-mites, des feuilles séparées, à très grandes marges, et d'un papier sur lequel on puisse écrire. Il faudrait aussi que le correcteur ait passé avant moi et qu'il ait extirpé les erreurs les plus évidentes: fautes de ponctuation et d'accords, lettres interverties, mastics. Tout ce gros ouvrage m'étant épargné, je pourrais donner mes soins aux vraies difficultés... Et puis, à la fin, avec les dernières épreuves, que le correcteur vienne me trouver, — je l'inviterai à dîner pour clore notre journée de bon travail, — et qu'il me demande toutes les explications qu'il voudra, qu'il me fasse toutes les observations qui lui sembleront opportunes. Je lui offrirai même, selon mes moyens, une prime pour chaque faute qu'il me signalera. Ce sera comme un joli petit jeu de société, auquel je prendrai part avec plaisir, trop heureux de passer quelques heures avec un homme versé dans l'art de l'imprimerie, avec un représentant du plus noble de tous les corps de métiers, avec un Compagnon de l'Esprit.

« Compagnons du Roi, ses Comtes: voilà ce que vous êtes. Et noblesse oblige. Songez à l'honneur de votre blason et de vos couleurs; ces couleurs qu'ont portées fièrement, à Lyon, aux temps héroïques de l'imprimerie, les membres de votre Corporation: le Noir, symbole de l'encre, et le Jaune, symbole de la lumière intellectuelle que votre encre répand.

« Sur ces paroles de paix, je vous quitte, — avec le ferme propos de mieux corriger mes épreuves désormais, — et vous salue, Seigneurs des Millions de Dents Noires qui finiront par dévorer l'Ignorance, Capitaines des Vingt-Cinq Soldats de Plomb qui finiront par en finir avec la Guerre. »

— M. Buriot-Darsiles arrive maintenant à sa communication proprement dite, c'est-à-dire au projet de création d'une firme d'éditions bourbonnaises. Beaucoup de membres présents n'ayant pas assisté à la réunion où, le 19 octobre dernier, sous les auspices de notre Compagnie, cette question a été agitée pour la première fois, et les compte rendus publiés par les journaux ayant pu leur échapper, il demande qu'on lui permette de lire le rapport qu'il avait soumis à cette petite assemblée de bibliophiles, et qui vient d'être imprimé par les soins de M. Jean Crépin-Leblond, en une jolie plaquette, ornée d'un bois de Paul Devaux, plaquette dont un exemplaire est remis à chacun des assistants et dont le texte est reproduit plus loin.

Sa lecture terminée, M. Buriot-Darsiles déclare, au nom du comité

provisoire, que celui-ci sera heureux de recevoir, non seulement des adhésions, qu'il souhaite nombreuses, mais encore de nouvelles suggestions dont il pourra être fait état lors de la constitution définitive de la Société. Il annonce que, bien qu'aucune propagande véritable n'ait encore été faite, les futurs actionnaires sont déjà au nombre d'une dizaine, et il termine en priant M. le Président de vouloir bien demander à l'assemblée si, contrairement à ce qu'en a jugé, paraît-il, le conseil d'administration dans sa réunion du 27 février dernier, elle n'est pas d'avis que la Société d'Emulation elle-même s'inscrive, conditionnellement, bien entendu, pour au moins deux actions, déclarant qu'il serait, à son humble avis, purement scandaleux que, sur la liste des actionnaires, notre Compagnie brillât par son absence.

Un échange de vues a lieu entre les membres présents pour savoir si la Société peut légalement s'inscrire sur la liste des actionnaires et participer à la constitution de cette firme d'édition bourbonnaise. Il ressort de l'exposé des comptes fait au début de séance par M. le Président, que notre Compagnie ne dispose d'aucune disponibilité et que ses ressources pour l'exercice 1928 ne lui permettront que de faire tout juste face aux dépenses prévues.

Cette situation vraiment lamentable de notre trésorerie ne laisse pas d'inquiéter ceux qui souhaiteraient voir notre Compagnie jouer un rôle actif dans les divers domaines de son activité, et qui actionnaires eux-mêmes de la firme d'édition bourbonnaise, regretteraient que notre Compagnie ne montrât pas l'exemple. Pour d'autres, l'intérêt de la question semble secondaire et reste dominé par ce fait que la Société n'a pas actuellement de capitaux disponibles.

Aucune décision, même de principe, n'est prise à ce sujet, la question d'ailleurs n'ayant pas été posée.

— M. SABATIER donne lecture de la communication suivante, sur la constitution à Moulins d'une association des familles nombreuses de l'Allier.

La Société d'Emulation a publié, dans son *Bulletin* (tome XXVI, pages 112-586) une étude démographique très documentée de M. Augustin Bernard, notre vice-président, sur le département de l'Allier.

Dans son étude, il a fait ressortir par des statistiques précises la gravité de la dépopulation. De 1911 à 1921, en dix ans, l'Allier a perdu

35.344 habitants, l'équivalent d'une ville comme Montluçon, et le mal s'est aggravé depuis.

Il n'y a pas, à l'heure actuelle, de problème plus grave et plus angoissant, disait-il, que celui de la dépopulation de la France, ou plutôt, il n'y a pas d'autre problème, car tous les autres se ramènent à celui-là.

Il nous semble, ajoutait-il, que les sociétés locales et en particulier la Société d'Emulation, rendraient grand service au pays en mettant cette question de la dépopulation à l'ordre du jour.

Dans sa séance du 4 juin 1923, notre Société, répondant à la suggestion de M. Augustin Bernard, nommait une commission d'études dont je faisais partie avec MM. Augustin Bernard, E. Capelin, Bruel, Tiersonnier, Milcent et Chambron.

Plusieurs tentatives ayant pour objet de créer à Moulins une association des familles nombreuses de l'Allier, n'avaient pu aboutir par suite de diverses circonstances, mais ce projet est maintenant réalisé et une association des familles nombreuses de l'Allier a été constituée à Moulins, le 4 de ce mois.

Cette association a pour but de défendre les droits des familles nombreuses et de lutter contre la dénatalité.

Peuvent en faire partie tous les chefs de famille ayant 3 enfants au moins et par exception ceux qui n'ont que 2 enfants, à la condition qu'ils soient âgés de moins de 32 ans.

L'association des familles nombreuses du Fuy-de-Dôme, créée en 1919 par M. Audollent, doyen de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, compte actuellement 17.000 membres.

M. Audollent viendra prochainement à Moulins faire une conférence sur les associations de familles nombreuses et la natalité.

Nous espérons que les membres de notre Société qui sont dans les conditions voulues pour faire partie de l'Association, se feront un devoir d'y adhérer.

La cotisation des membres actifs est de 1 fr. au moins et celle des membres honoraires, de 5 fr.

Les adhésions sont reçues, soit par M. le Docteur Sauty, à Moulins, place de la République, président du Conseil d'Administration, soit par M. Jean Sabatier, à Moulins, boulevard Jean-Jaurès, secrétaire.

— M. G. BRUEL donne lecture de la lettre suivante, que lui a adressée M. Mayet en réponse à sa lettre du mois de janvier.

« Monsieur. Votre rectification, — ainsi que vous avez bien voulu me le demander, — est inscrite à l'ordre du jour de la Société Linéenne du 3 mars prochain.

Je vous indiquerai toutefois que je n'ai pas vu les faits à travers

le prisme Fradin, ainsi que vous le supposez, mais bien à travers le prisme Clément, si prisme il y a.

Au fond, le point de vue « historique » perd de jour en jour l'importance qu'il avait au début des controverses sur Glozel.

La découverte d'autres gisements dans les montagnes de la Madeleine apporte une preuve formelle d'authenticité des dessins et de l'écriture, qui font le puissant intérêt de ce qui a été trouvé au bord du Vareille.

Veuillez, etc...

MAYET. »

Puis il parle d'une lettre à forme humoristique de M. J. Loth, parue dans le *Mercur de France* du 1^{er} mars (p. 441-452), et dans laquelle la Société d'Emulation est mise en cause, une fois de plus, au sujet de la subvention refusée de 50 francs (p. 452, second alinéa et dans une note).

La Société Scientifique du Bourbonnais ayant donné à M. G. Bruel le mandat suivant :

Dans la séance du 23 février 1928, la Société Scientifique du Bourbonnais a délégué M. G. Bruel pour la représenter auprès de la Société d'Emulation pour régler d'accord avec cette dernière Société la question du Musée départemental et municipal de Moulins et pour obtenir si possible des renseignements sur la collection Desbrochers des Loges, dont il est parlé dans sa notice, page 8 (1).

Moulins, le 23 février 1928, le président (signé) : LASSIMONNE.

M. G. Bruel demande à la Société d'Emulation de prier son vice-président, M. Viple, de déposer prochainement le rapport qu'il doit nous faire sur l'histoire du Musée de Moulins et sur les droits réels et moraux que notre Société et le Département possèdent sur la gestion du Musée, la conservation et l'augmentation de ses collections.

Le rapport de M. Viple, précédé de la lettre de notre ancien Président Flament, étant publié, le Bureau de la Société et notre Conseil d'Administration devront s'entendre avec les Sociétés locales au

(1) *Notice sur le Bourbonnais*, par M. J. DESBROCHERS DES LOGES (*Assises scientifiques du Bourbonnais*, 1866, imprimerie C. Desrosiers, 1867).

« Je me suis mis cette année, seulement, à la recherche des Hyménoptères. Mes occupations ordinaires, divers travaux commencés, parmi lesquels l'arrangement de la collection que je destine au Musée de Moulins et la publication... » (page 8).

sujet des démarches à faire auprès de *tous* les pouvoirs publics pour assurer la prospérité et le développement de notre Musée, qui contient tant de pièces intéressantes, qui malheureusement sont trop peu connues.

Pour terminer et bien préciser la question, M. G. Bruel donne la nouvelle définition du mot *Musée* que l'Académie vient d'adopter : « *Musée* », ensemble de documents ou objets pouvant servir à l'histoire des beaux-arts, de la science ou des métiers.

— Sont présentés à l'admission :

M. Joseph DOBINET, chef de bureau à la préfecture, 13, rue Baudin, présenté par MM. Sarrazin, A. Bardet et G. Bruel.

M. Franck Désortiaux, chef de bureau à la préfecture, 10, boulevard Jean-Jaurès, à Yzeure, présenté par MM. Sarrazin, A. Bardet et G. Bruel.

M. Jean HANOTEAU, chef de bataillon en retraite, 14, cité Vanneau, à Paris, présenté par MM. Milcent, Queyroi et G. Bruel.

M. l'abbé PÉPIN, curé de Montbeugny, à Montbeugny (Allier), présenté par MM. Gènermont, Dr Monceau et M^{me} Monceau.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

M^{mes} P. GALLAND, G. MOITRIER, Berthe PHILIPPE-THOMAS ; M^{les} M.-L. PHILIPPE-THOMAS et Alice TANTOT ; MM. CHABOT, Guy CHASSERIAU, Claude GERVY, Pierre GALLAND et Pierre ROUX-BERGER.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 45.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGNON.

SÉANCE DU 2 AVRIL 1928

PRÉSIDENTE DE M. EDGAR CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mes} BUCHERON, CHARLES, MOITRIER, MONCEAU ; MM. BOUSSAC, BROSSARD, G. BRUEL, BURDIN, BURIOT-DARSILES, CAPELIN, CHABOT, J. CHAMBRON, J. CRÉPIN-LEBLOND, DELAUME, M.

DÉNIER, DROULEZ, DURANTIN, GAUTIER, GÉNERMONT, GOLLIARD, LANSARD, abbé LARROQUE, L. LASSET, R. LOUGNON, V. LOUGNON, MILGENT, F. MITTON, D^r MONCEAU, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, RÉGNIER, ROY, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER.

— *Excusés* : MM. TIERSONNIER, VÎLE.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

A propos de ce procès-verbal, M. Buriot-Darsiles, regrettant que, comme il l'avait demandé, M. le Président n'ait pas posé la question de savoir si la Société d'Emulation du Bourbonnais souscrirait conditionnellement à une ou plusieurs actions de la firme d'édition bourbonnaise, prie M. le Président de mettre derechef cette question aux voix. L'assemblée, après un bref échange de vues et le rappel de l'article XIII des statuts, émet le vote de principe d'une participation pour une action à la firme d'édition bourbonnaise, et charge le Bureau d'étudier les modalités de cette participation.

— M. le PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à M^{me} Moitrier et à M. J. Chabot, qui assistent pour la première fois à nos séances.

Il fait part du décès de notre confrère, M. le D^r Camille Décran, et de celui de M. Auclaire, architecte, d'origine montluçonnaise, ayant effectué de nombreux travaux au Chili, père de notre consœur, M^{me} Auclaire-Prévost, à qui il exprime, ainsi qu'à M^{me} Décran, les condoléances émues de notre Compagnie.

— Le Président donne lecture de la correspondance suivante :

Des lettres de remerciement de M^{me} et M^{lle} Philippe-Thomas, de M^{lle} Alice Tantôt, de MM. Gervy et Rigodon, qui viennent d'être récemment admis en qualité de membres titulaires.

Une lettre de M. Leutrat, remerciant notre Compagnie de l'avoir nommé bibliothécaire honoraire.

Une lettre de M. le maire de Moulins, autorisant la Société d'Emulation à placer contre le mur de l'escalier conduisant à son cabinet, les relevés des plans du mausolée du duc de Montmorency.

— Le Président signale :

Une conférence faite, le 4 octobre 1927, par notre confrère M. Gaspard Brunet, élève de l'école du Louvre, aux membres de « l'Inter-

preter's Club », sur « La formation de Paris », et publiée dans le numéro du 1^{er} janvier 1928 du *Bulletin de l'Interpreter's Club*.

Un article de notre compatriote, le Dr Cornillon, sur « Une famille noble de Saint-Gérard-le-Puy pendant la Terreur, et sous la réaction thermidorienne », publié dans le *Bulletin régional des Amis de Montluçon*, n° 7, 2^e semestre 1927.

Dans la revue *Notre Bourbonnais*, n° 21, p. 81-100, un article démographique de notre confrère M. E. Mauve : « Variation de la population dans le département de l'Allier de 1836 à 1926 », et dont un résumé a été également publié dans les *Annales de Géographie*, 1927, p. 361-363.

Dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, vol. XLIII, p. 27-29, sous le titre « Une légende joyeuse », une anecdote sur l'origine possible des briques à inscriptions de Glozel.

— M. le Secrétaire général, constatant, en raison de la longueur du parcours, la difficulté d'organisation du projet d'excursion dans la région du Donjon, et pour respecter la coutume qui veut que, cette année, l'excursion ait lieu dans l'arrondissement de Lapalisse, propose le projet suivant : On partirait de Moulins par le train de 6 h. 30 jusqu'à Vichy, où l'on prendrait un auto-car qui par Châtel-Montagne et la Croix-du-Sud mènerait, à travers les monts de la Madeleine, jusqu'à Ambierle. Puis, on visiterait la Bénisson-Dieu et Charlieu, avec retour à Vichy par Renaison. L'excursion, présentant un double intérêt archéologique et touristique, reviendrait environ à 75 francs par personne.

Ce projet est adopté et sera exposé plus en détail à la prochaine séance.

— M. Fr. MITTON signale que notre compatriote, le journaliste Albert Londres, vient de publier « Marseille, Porte du Sud », aux *Editions de France*, et que son nom a été donné à l'une des plus belles places de la capitale albanaise, quelques jours avant l'assassinat du Président de la République d'Albanie.

— Notre confrère, M. Jacques Chevalier, a écrit l'introduction à une récente édition du « Discours de la Méthode » (Edition de la *Chronique des Lettres françaises, Aux horizons de France*). Dans cette introduction, M. Jacques Chevalier a groupé des fragments de

la correspondance de Descartes, de telle façon que le philosophe présente lui-même son essai aux lecteurs, et qu'ils assistent à la genèse de l'œuvre. Cette introduction a été commentée très élogieusement par M. Gouhier, dans le numéro du 14 janvier des *Nouvelles littéraires*.

— D'un article signé Louis Thomas, paru dans les *Nouvelles littéraires* du 4 février, M. Fr. Mitton extrait quelques anecdotes et divers propos d'écrivains au sujet de Théodore de Banville.

Voici d'abord Baudelaire :

« Rencontrant un jour dans la rue l'auteur des *Cariatides*, ils causent un moment, puis :

— Ne trouveriez-vous pas agréable, cher ami, de prendre un bain en ma compagnie ? insinue Baudelaire d'une voix pateline.

— Comment donc ! s'écrie Banville, sans témoigner la moindre surprise, j'allais vous le proposer.

Les voilà donc dans le premier établissement qui se présente, demandant une cabine à deux baignoires et bientôt plongés jusqu'au cou dans l'eau tiède. Baudelaire de dire alors à Banville, dont la tête émerge à peine au-dessus du vaisseau de métal.

— Maintenant que vous êtes sans défense, mon cher confrère, je vais vous lire une tragédie en cinq actes. »

Voici Leconte de Lisle :

« Le Parnasse fit à Banville une gloire : la jeunesse se pressait autour de lui comme autour de Leconte de Lisle, lequel, d'ailleurs, dans sa superbe, dédaigneux de tout ce qui n'avait pas de prétention à la métaphysique et à la science, définissait Banville « une cruche qui se prend pour une amphore ».

Voici le symbolisme :

« Comme il est naturel à un certain âge, le bon Banville n'entendait goutte aux prétentions et manifestes de ses cadets les symbolistes.

— Comme si, disait Banville, tous les poètes n'étaient pas des symbolistes ! »

Voici enfin François Coppée :

« Banville avait refusé de se présenter à l'Académie.

— Mais enfin, lui disait un jour Coppée, si l'on vous apportait votre élection sur un plat d'argent ?

— Je prendrais le plat, fit Banville, avec un sourire concupiscent. »

— M. François Mitton aborde ensuite l'étude de la vie et de

l'œuvre de deux peintres verriers bourbonnais : Guillaume de Mar-
cillat et Jacques de Parroys. Ces artistes, qui comptent parmi les
plus grands, sont cependant à peu près inconnus en France et même
dans leur petite patrie. Cette intéressante étude les concernant
paraîtra in-extenso dans un prochain *Bulletin*.

— M. Georges BRUEL signale le décès de notre compatriote,
M. l'amiral Chauchepat.

Il donne lecture de la lettre suivante que lui a adressée M. Audol-
lent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand :

« MONSIEUR,

« Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il y a quelque temps
déjà, une lettre à laquelle j'aurais voulu répondre plus tôt. Mes occu-
pations de plus en plus absorbantes, ma santé assez précaire pendant
plusieurs semaines, m'en ont empêché. Veuillez accepter mes excuses.

« Vous me faites grief de n'avoir pas tout dit sur Glozel. Mais mon
intention n'a jamais été d'écrire une monographie complète de la
question. Pour la rédiger, il faudrait être omniscient ; j'ai le regret de
ne posséder qu'une science restreinte. Croyez bien que je connais
beaucoup des publications que vous me signalez. Si je n'en ai fait
qu'un usage partiel, c'est parce que leur contenu ne me paraissait
offrir qu'un intérêt secondaire pour la manifestation de la vérité.

« Il me semble, en effet, qu'on s'est trop souvent attaché à des
considérations accessoires, au lieu d'envisager la question surtout
d'après le bon sens, qui doit pourtant intervenir à côté de la science
pure dans les études de cette sorte.

« Depuis que ma brochure a paru, beaucoup d'incidents se sont
produits, dont le moins qu'on puisse dire, c'est que la thèse de l'au-
thenticité ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Les dernières décou-
vertes dans la région de Glozel, celles de Puyravel en particulier,
doivent donner à réfléchir aux adversaires du Dr Morlet, j'entends
ceux que la passion n'aveugle pas.

« Attendons patiemment qu'elles aient une suite. Mieux que toutes
les discussions académiques, soutenues par des gens qui parfois
n'ont jamais mis les pieds à Glozel, n'ont jamais vu les objets en
cause, elles permettront de clore la controverse d'une manière défi-
nitive. Le plus tôt sera le mieux.

« Veuillez agréer, etc... »

L'histoire des divers projets de transsaharien et aussi Glozel,
l'ayant amené à recueillir des renseignements sur un ancien élève du
collège royal de Moulins, le commandant du génie A. Hanoteau

(devenu plus tard général de brigade), qui publia, en 1859, une grammaire Tamachek, où l'on trouve, dans la préface, un exposé de politique saharienne et des fac-simile de caractères tifinar, auxquels M. Butavand s'est référé, page 15 de sa brochure : *Glozel et ses inscriptions néolithiques*, pour tenter de traduire les fameuses briques, M. Georges Bruel montre que, dès 1859, le commandant Hanoteau prévoit le transsaharien et préconise une politique saharienne logique.

« Louis-Joseph-Adolphe-Charles-Constance Hanoteau, né à Decize, le 12 juin 1814, y est décédé, comme général de brigade en retraite, le 16 avril 1897, dans la maison où il était né, et qui porte actuellement le n° 1 de la place Hanoteau.

Il fut élevé au Collège de Moulins, de 1820 à 1831, et il y connut le futur général Prudon, nivernais comme lui, qui fonda Sidi-bel-Abbès.

En 1901, le gouverneur général de l'Algérie donna le nom d'Hanoteau au village de Timezeratine, entre Orléansville et Ténès. A Fort-National, en Kabylie, il existe une rue Hanoteau.

Sur les instances de Renan, le général Hanoteau posa sa candidature comme correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il fut élu en 1873.

Le général Hanoteau a publié :

- 1° Un essai de grammaire kabyle (1);
- 2° Une grammaire tamachek (2);
- 3° Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura (3);
- 4° La Kabylie et les coutumes kabyles, en collaboration avec Letourneux (4).

Voici ce que l'on trouve aux pages 7 à 11 de la préface de l'« *Essai de Grammaire de la Langue tamachek* » :

« La conquête de l'Algérie peut être considérée comme achevée, et pendant que nos établissements du Tell se consolident et tendent à s'accroître, notre activité va nécessairement se porter vers le Sud. Le prestige de l'inconnu, le besoin de soulever le voile mystérieux

(1) Spécialement des Igouaouen ou Zaouaoua. Alger et Paris, 1858, in-8° de 427 p.

(2) Paris, 1860, imprimerie impériale, in-8°, 325 p., une carte, 11 fac-simile de caractères tifinar. Couronné par l'Institut en 1860. Deuxième édition, Alger 1896, Jourdan, éd.

(3) Paris, 1867, imprimerie impériale, in-8°, 489 p.

(4) 3 vol. in-8°, de 514 p., 560 p. et 464 p., Paris 1872-1873, imprimerie Nationale.

qui couvre encore les régions centrales de l'Afrique, plus encore peut-être que la pensée d'ouvrir à notre commerce un marché dont on ne peut aujourd'hui évaluer l'importance, nous pousserons sans cesse vers les contrées baignées par le Niger. Lancé dans cette voie, il n'est pas probable que l'esprit moderne, aidé de la science dont il dispose, se laisse arrêter longtemps par les obstacles matériels de ce qu'on a appelé le grand désert. Désert, il faut le dire, qui, de même que le mirage de ses plaines, semble fuir devant nous, à mesure que nous avançons. Les difficultés les plus grandes viendront de la résistance des hommes.

« M. le maréchal Randon, à la gloire de terminer la conquête du pays, a joint celle de commencer la mise en pratique des grandes idées qui doivent en féconder l'avenir. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir posé le premier jalon de la route du Soudan. Dès les premières années de son gouvernement, il avait songé à attirer vers l'Algérie le courant des caravanes qui, bifurquant à 10 journées de marche de nos derniers établissements, va s'écouler à Tripoli et au Maroc. Par une politique habile, conduite avec persévérance et une sage lenteur, il sut d'abord faire venir à nous, dans les premiers mois de 1856, quelques hommes influents des Imouchar d'Azguer. Deux ans plus tard, la première caravane venue de R'at, sous l'escorte des Imouchar, arrivait à Alger, précisément au moment où commençaient les premiers travaux du chemin de fer d'Alger à Blida. Cette coïncidence toute fortuite sans doute n'est pas moins d'un heureux présage, et qui sait si un jour, reliant Alger à Tin-Bouctou, la vapeur ne mettra pas les tropiques à six journées de Paris ?

« Cette idée paraîtra bien folle, et bien chimérique peut-être, et cependant, si l'on veut se reporter par la pensée aux premières années de la conquête, si l'on mesure l'étendue des progrès accomplis depuis cette époque, on sera, je pense, conduit à reconnaître que les obstacles vaincus pour obtenir ces progrès étaient plus difficiles à surmonter que ceux qui s'opposent encore au résultat que je viens d'indiquer, on conviendra aussi que, si ce résultat est possible, il vaut bien la peine qu'on s'arrête un instant à y réfléchir.

« Certes, si, en ce moment, quelqu'un rêvait la conquête par les armes, et avec les moyens dont nous disposons, du pays compris entre Laghouat et le Niger, on pourrait à bon droit taxer ces projets d'utopie dangereuse. Nous ne sommes nullement préparés à une semblable entreprise, aucun intérêt sérieux ne la commande, et elle ne pourrait aboutir qu'à des désastres sans compensation.

« Cette hypothèse n'entre donc pas dans nos prévisions d'un avenir prochain. Avant d'arriver à l'idée d'une expédition armée, nos projets sur le Sud devront passer par une série de phases successives, que, sans viser au rôle de prophète, il est permis néanmoins de pressentir en tant qu'il est donné à l'homme d'interroger les secrets de Dieu.

« Le seul but raisonnable que nous puissions nous proposer maintenant est l'établissement de relations commerciales avec le pays des nègres. Le premier pas est fait, et avec de la persévérance et de la suite dans les négociations, nous y arriverons certainement. Le courant des caravanes une fois établi, nous sentirons la nécessité d'avoir des agents consulaires au Touat, à R'at, à Aguedès, à Tin-Bouctou, et par prudence, nous nommerons d'abord à ces postes des musulmans. Ces agents musulmans nous serviront mal ou ne nous serviront pas du tout, et peu à peu, à mesure que notre influence grandira, nous chercherons à les remplacer par des Européens. Mais ces derniers, en butte à la haine et aux défiances d'une populations fanatique, seront sans cesse sous le coup d'une catastrophe semblable à celle de Djedda. Ils ne pourront faire respecter ni nos nationaux, ni leurs intérêts. Des caravanes seront infailliblement pillées, sans que nous puissions obtenir de réparation par les voies pacifiques. Nous devons alors songer à nous faire justice nous-mêmes. Les moyens d'action manquent, nous aurons recours aux tribus Imouchar les plus voisines. Après les avoir intéressées à seconder nos projets, nous les lancerons sur les fractions hostiles, créant ainsi chez elles une espèce de makhzen.

« Bientôt les autres tribus se liguèrent contre ce makhzen qui, ne pouvant leur résister, devra nous demander appui et soutien.

« Alors nous prendrons une part directe à la lutte. Nous organiserons une force suffisante pour protéger d'abord nos lignes de caravanes, puis pour faire la police dans tout le pays. Là comme en Algérie, nous ne serons maîtres sur un point qu'à la condition d'être maîtres partout.

« Notre organisation militaire actuelle est insuffisante à cette tâche. On ne peut songer à utiliser les troupes à pied, et nos colonnes de cavalerie ne sont ni assez légères, ni assez rapides, forcées de régler leur marche sur celle des bêtes de somme qui portent les vivres, et de manière à trouver de l'eau chaque jour, elles ne peuvent opérer qu'à de faibles distances de leur point de ravitaillement. Elles seraient incapables d'atteindre des populations habituées à se mouvoir dans des espaces immenses. Pour cette guerre exceptionnelle, il faut une organisation exceptionnelle aussi, et, si je ne me trompe, le rôle principal y sera dévolu aux Imouchar et au chameau de selle. Il serait prématuré de s'occuper des détails de cette organisation. La connaissance du pays et de ses habitants y conduira naturellement. Je ne mets pas en doute que, le jour où nous aurons quatre régiments d'Imouchar montés sur des chameaux de selle et commandés par des officiers français, nous ne soyons maîtres de tout le pays qui nous sépare de la vallée du Niger, et, par suite, de cette vallée elle-même.

« Dans cet examen rapide, je ne tiens pas compte du temps, des mille accidents qui peuvent accélérer ou retarder, faciliter ou entraver la marche des événements dont j'esquisse la probabilité. J'ai

voulu seulement indiquer le rôle possible que les Imouchar auraient à jouer dans un avenir dont personne n'oserait, dès à présent, préciser les limites. »

C'est là un exposé, véritablement prophétique, de politique de pénétration saharienne, et il est regrettable que les guerres d'Italie, du Mexique, celle de 1870-1871, l'insurrection de Kabylie de 1871, aient détourné la France de la pénétration au sud de l'Algérie, alors que Faidherbe, autre officier du génie, avait fondé Médine, sur le haut Sénégal, car les fautes commises en 1900, pour l'occupation des oasis sahariennes, n'auraient pas été faites par des africains qui venaient de faire la conquête et qui connaissaient les défauts des lourdes colonnes et des gros convois qu'elles nécessitent. Tout naturellement on aurait formé, vers 1860, des troupes de méharistes, prévues par le commandant Hanoteau, au moyen de sahariens. C'est d'ailleurs ce que devait faire, en 1901, le commandant Laperrine, le futur pacificateur du Sahara, qui, devenu général, est mort de soif et de faim, par suite d'une panne d'avion, en 1920. Disposant, dès 1862 ou 1863, d'un tel outil de pénétration, nous aurions été installés sur le moyen Niger, sur la Bénoué et sur les bords du Tchad, aux alentours de 1870, selon toute vraisemblance, devançant ainsi les Anglais.

S'il est inutile d'essayer de prévoir après coup ce qu'aurait pu être l'histoire, il est juste de rendre hommage aux précurseurs, à ceux qui avaient su voir juste, et qui, ayant acquis de l'expérience, ont tracé les grandes lignes d'une politique africaine, que les bureaux et les états-majors ont oubliée, pour un temps, parce qu'ils n'avaient plus à s'occuper que d'occupation, qui, par essence, est toute différente de l'action et de la conquête.

— M. le lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER reprend la réfutation, depuis longtemps commencée, des arguments de M. Dussaud. Mise en possession d'un estampage, fait par M. de Lacarelle, de la première brique à inscriptions, trouvée à Glozel, estampage qui fut communiqué aussi à MM. Salomon Reinach et Loth et dont un calque, dû au Dr de Brinon, fut remis à la séance de la Société d'Emulation de mai 1925, il en fait une lecture fort différente de celle de M. Dussaud. Il ne retrouve aucune ressemblance avec des chiffres arabes, ne voit pas de barres d'unités et ne peut identifier les 3, les

4 ou les 5 déformés que signale M. Dussaud en particulier à la quatrième ligne, et ne voit, dans son argumentation, sans le démontrer d'ailleurs, qu'œuvre d'imagination.

— M. DÉNIER signale deux brochures parues le mois dernier : *Glozel et sa signification ; questions de chronologies et origines gauloises*. — *La mise au point de Glozel après le rapport de la Commission internationale*, de M. E. Cartereau, de la Société Préhistorique française.

L'auteur donne une nouvelle interprétation du gisement, et lit à sa façon les fameuses briques à inscriptions. Notre confrère n'insiste pas sur ces traductions déjà si diversement données ; les temps prochains, croit-il, apporteront un éclaircissement définitif. M. Bayle bientôt nous fixera et donnera à son tour sa « traduction scientifique » que confirmera ou infirmera le tribunal chargé d'en connaître.

Toujours sur le même sujet, M. Dénier donne connaissance d'un excellent et consciencieux travail de MM. Jean Vissouze et Antoine Vergnette en cours de publication dans un journal de Clermont : *Le Soleil du Centre*.

— M. GÉNÉRMONT présente un compte rendu du dernier ouvrage de M. Mâle, membre d'honneur de notre Compagnie, sur l'*Art et les Artistes au moyen âge* ; le *Bulletin* le publiera.

Puis, après avoir signalé que M. Jacques Chevalier, chargé d'une mission de l'Université de France, va partir incessamment pour une tournée en Espagne et Portugal (conférences à Madrid, Lisbonne, Coïmbre, Porto, Salamanque, où il inaugurera une semaine sur la mystique espagnole, — Valladolid, sur César Franck, — Saragosse et Barcelone), il nous entretient d'une conférence faite récemment par notre confrère à Grenoble :

« Prié par la *Société des Amis des Arts de Grenoble* de prendre la parole au cours de l'Assemblée générale de cette Société, le 30 décembre dernier, notre confrère M. Jacques Chevalier entretint son auditoire de « la signification de l'Art ». Il vient d'être fait, de cette conférence, un tirage à part que l'auteur a eu l'aimable attention de remettre pour notre bibliothèque.

Il est difficile d'analyser une causerie de M. Chevalier, car tout serait à en citer ; et il manquerait toujours cette parole chaude et prenante qui est un charme pour le public attentif. Et ceci nous amène à citer ce portrait, croqué sur le vif, que, dans le *Figaro* du

17 mars, M. Jacques Patin trace de l'universitaire bourbonnais, dans son étude consacrée aux travaux récents du distingué professeur sur le Problème de l'Homme dans Pascal et dans Maine de Biran : « M. Jacques Chevalier est un jeune professeur dont les traits fins et réguliers reflètent une spiritualité élevée et une grande douceur ; il y a dans son regard autant d'intelligence que de sensibilité et il parle sur un ton simple et vrai, avec un accent de sincérité dont nous ne pouvons ici qu'enregistrer l'écho ; ses mains de lumière façonnent de leurs doigts fuselés les idées qu'elles modèlent peu à peu, et l'auditoire a l'illusion qu'il assiste à leur naissance, à leur formation, à leur développement. Cet art de persuader vaut à M. Jacques Chevalier une attention recueillie à laquelle, non plus, nous ne saurions prétendre. »

On comprend mieux ainsi, quand on connaît le conférencier, tout le succès de ses causeries et on devine le plaisir délicat que durent goûter les Amis des Arts de Grenoble à entendre ce philosophe leur parler de la signification de l'art, leur démontrer que, « par sa mission, l'art se rapproche singulièrement de la sagesse » et leur rappeler cette vérité vitale, trop oubliée aujourd'hui.

Pas plus que les admirables artistes qui, dès l'époque magdalénienne, traçaient au fond des cavernes du Périgord ou de l'Espagne, leurs représentations figurées, M. Chevalier n'admet que l'on fasse exclusivement de l'art pour l'art. Leur geste était symbolique, il avait une signification religieuse, car, somme toute, l'art est-il autre chose qu'une sorte de prière ? « L'art aussi est un langage. Or, le langage n'a pas sa fin en lui-même : quelle plus dommageable coutume que de parler pour parler ? Il ne faut parler que pour agir. » Et il en doit être de même de l'art.

La nature est la maîtresse obligée de l'art ; la technique commande l'artiste, qui ne peut s'affranchir des matériaux dont il use que par un long apprentissage. « On dirait que l'inspiration de l'artiste consiste en une suite d'obstacles vaincus. » Voilà pour M. Chevalier l'occasion d'expliquer la vanité et le peu de fonds de tant de productions modernes, mais aussi d'exalter le métier sincère et profond des artisans de jadis : « En sculpture, déclare M. Chevalier, je ne sais rien de plus juste ni de plus émouvant que le rendu si sobre, le modelé si délicat de cette *Pieta* de Notre-Dame de Montluçon, œuvre d'un statuaire anonyme de mon Bourbonnais, qui, en se conformant strictement à la nature et à ses règles, a su faire jaillir de l'intérieur la beauté de l'expression, le geste traduisant spontanément l'âme, sans nulle pose, nul apprêt, nul artifice... »

Si, aux rives de l'Isère, M. Chevalier n'oublie pas son Bourbonnais, celui-ci suit affectueusement la carrière brillante d'un de ses enfants les plus distingués et souhaite qu'il nous donne, un jour proche, et renouvelée de Taine, une Philosophie de l'Art, pour l'illustration de

laquelle sa province natale ne manquera pas de lui fournir de précieux documents. »

— M. R. LOUGNON donne lecture, de la part de Frère Gustave-Marie, de notes sur « Jean-Pierre Jannin, prêtre de Moulins, deux fois déporté ». Ces notes paraîtront dans un prochain *Bulletin*.

— M^{me} H. MONCEAU relate ainsi les derniers travaux de la commission des fouilles :

Fouilles du domaine des Mauvais

« Le jeudi 8 mars 1928, la Commission des Fouilles a entrepris, avec la permission du propriétaire, M. François Girard, de Thiel, de fouiller deux buttes situées dans le domaine des Mauvais, au lieu dit des Voyons, buttes signalées par notre confrère M. Pierre Roux-Berger, et inscrites au cadastre sous le numéro 379-380, section A, commune de Montbeugny (Allier). A cet effet, la Commission des Fouilles avait engagé trois ouvriers.

Ces deux buttes sont situées sur la rive droite de l'Uzarde, dans une dépression qui est limitée au nord par une levée longitudinale, dite levée de l'Étang, que l'Uzarde franchit par une coupure. Ces buttes ont ceci de particulier que l'une d'elles, elliptique, que nous appellerons butte A, à grand axe orienté nord-sud, est flanquée à l'est par la seconde butte, que nous appellerons butte B, en forme de croissant. Le grand axe de la butte A mesure 32 m. 50; le petit axe, 20 m. 50. La butte elle-même a 4 m. 50 environ de hauteur. Cette butte est constituée par de l'argile compacte recouverte d'une couche de terre végétale de 0 m. 15 environ, supportant d'épaisses broussailles. La fouille commença par une tranchée faite au sommet de la butte, dans le sens du petit axe. Cette tranchée fut poussée sur 6 mètres de long, 1 m. 50 de largeur et à une profondeur maximum de 0 m. 72. Elle nous livra :

1° Des débris de vases de poterie fine en terre blanchie, faits au tour (n° 1 à 7, planche A), débris provenant d'un vase de grandes dimensions, présentant un bec. Sur certains fragments, on peut voir des traces d'un décor peint ayant pour motif une série de points entre deux bandes d'ocre.

2° Un goulot de vase très élégant, éfâlé, de 2 c.m. de diamètre environ (n° 8, planche A), en terre blanche recouverte d'un enduit brun.

3° Des fragments de vase en terre rouge grossière présentant un large rebord (n° 9-10, planche A), noircis par le feu.

4° Un fragment de vase en terre rouge grossière présentant un décor particulier : au-dessous d'un rebord largement arrondi court

une sorte de feston produit par l'impression des doigts (n° 11, pl. A). Ce décor rappelle celui des vases néolithiques de Chassey (S.-et-L.).

5° Des fragments de vase en sorte de grès noir, rappelant les poteries de Coulandon (n° 12-13, pl. A).

6° Des fragments de tuiles ordinaires et de tuiles à rebord (n° 4, 5, 6, pl. B).

7° Des fragments de carrelage (n° 1-11, pl. B).

8° Un fragment de fer à la catalane (n° 3, pl. B). Nous conservons au Musée de la Société d'Emulation un gros bloc de ce même fer, trouvé au même niveau.

9° Un « coup de poing » en calcaire (n° 15), semblable à une pièce que nous avons trouvée à Gennetines, provenant de la butte du Bois Saint-Martin et que nous faisons aussi passer sous vos yeux.

10° Traces nombreuses de charbon de bois.

La motte A fut ensuite attaquée en cinq points différents de sa périphérie, à différents niveaux. Une des tranchées ainsi faites mesure 2 m. 50 de long, 1 m. de large et 0 m. 40 de profondeur. Ces brèches d'essai ne livrèrent aucun objet.

La butte B, formée de terre sablonneuse facile à bêcher, est réni-forme. Sa grande courbure mesure 105 mètres, sa petite courbure, 57 mètres, sa largeur, 25 mètres, sa hauteur, 3 m. 50 environ. Son extrémité Nord présente une large échancrure, qui fut fouillée et donna des fragments de tuiles et de briques. Au centre de la butte B, on fit une tranchée large de 0 m. 80, longue de 25 mètres, dont la profondeur atteint parfois 1 m. 05. Les objets trouvés, un fragment de vase à rebord évasé en terre noire (n° 14, planche A), de nombreux morceaux de tuiles à rebords (n° 2, 7, 8, 9, 10, planche B) furent trouvés à 0 m. 45 de profondeur environ et dans la partie moyenne et inférieure de la Butte B. Le sommet et l'extrême base ne donnèrent rien.

Les éléments trouvés suffisent, nous semble-t-il, pour dater ces buttes de l'époque gallo-romaine. »

Fouilles de la Butte du Domaine de la Vallée

« Notre confrère et ami, M. Pierre Roux-Berger, nous avait signalé une butte importante à Chapeau (Allier), dans le domaine de la Vallée, appartenant à M^{lle} de la Geneste, et située à 20 kilomètres de Moulins. La Commission des Fouilles de la Société d'Emulation vient d'explorer cette butte. Nous devons remercier ici M^{lle} de la Geneste et M. Jousé de la Geneste, qui nous donnèrent toute facilité pour fouiller la butte et aussi la propriété des objets que nous serions susceptibles de trouver, ce dont nous ne saurions assez les remercier ici. N'oublions pas non plus la famille Boudonnat, métayers du domaine, qui nous aidèrent avec beaucoup de complaisance dans l'ac-

complissement de notre mission, ainsi que M. Rabet, instituteur à Chapeau.

Les fouilles ont duré huit jours, les 15, 16, 17, 18, 20, 25 et 26 mars 1928; le 27 mars fut employé à remblayer et à remettre les choses en état.

La butte du domaine de la Vallée mesure 3 m. 50 de haut, 98 m. de tour. Elle est de forme parfaitement régulière et entourée d'un fossé à demi-comblé de terre, mesurant 6 m. de large. Au sud de la butte, se trouve un petit étang. Elle est plantée d'arbres fruitiers, disposés régulièrement en quinconce.

Il est bon de noter qu'un ancien métayer du domaine, M. Chartier, voulut, il y a une vingtaine d'années, combler le fossé qui entourait la butte, en montant au sommet avec sa charrue et en tournant en rond afin de faire descendre la terre. Il estime de son propre aveu avoir abaissé la butte « d'un bon mètre ». Ceci est important, parce que nous ne pouvons situer exactement les objets trouvés au sommet.

Nous avons attaqué la butte par une tranchée faite à la base, coté nord-est. Cette tranchée, mesurant 1 m. 50 de long, 1 m. de profondeur, fut abandonnée, car elle ne donna que des débris de briques et de carrelages. Nous l'appellerons tranchée C.

Nous attaquons la butte au sommet, en plein cintre, par une tranchée nord-est-sud-ouest, qui mesure 17 m. 40 de long pour atteindre au centre même 3 m. 50 de large et 3 m. 80 de profondeur. Ceci nous permet de voir que la butte était formée de nombreux foyers successifs formés tous d'une épaisse couche de terre cuite de 0 m. 20 à 0 m. 25 d'épaisseur, d'une couche de charbon de bois mesurant de 2 à 4 centimètres d'épaisseur, et souvent d'une couche de terre cuite au-dessous du foyer. Nous remarquons que la terre de cette butte, jusqu'à 3 m. 80, est d'une sécheresse remarquable. Ce n'est qu'au centre même de la butte que nous avons fait descendre la tranchée à 3 m. 80 de profondeur. Cette tranchée, dite tranchée A, mesurait 1 m. 80 carré. Imaginez donc un puits de cette dimension, où nous avons noté ce qui suit: terre végétale, 0 m. 20; au-dessous, terre glaise, 0 m. 25; au-dessous, terre cuite, 0 m. 25; au-dessous, charbon de bois de 3 cm. d'épaisseur; à 0 m. 70, un os dans une terre noire, épaisse et grasse, semblant de la terre mélangée avec des matières en décomposition. Chaque fois que nous verrons cette terre noire, nous trouverons des os; à 0 m. 80, brique romaine, morceau de meule, une pièce de monnaie très verdegriée, de la dimension d'un sou, qu'il est impossible d'examiner sans la briser; à 1 m., fer à la catalane, débris de vase, un os long de bovidé; à 1 m. 10, couche de terre sableuse, qui s'enfonce en la bêchant. A 1 m. 20, débris de vase, poterie noire. A 1 m. 30, on commence à entendre résonner la terre en la frappant, comme s'il y avait un vide en dessous. A 1 m. 50, fer oligiste, débris de vase. A 1 m. 60, ossements dans une terre compacte et noirâtre,

mâchoires de sangliers, débris de carreaux, de poterie. A 1 m. 70, foyer important, bois brûlé, terre fortement brûlée sur une épaisseur de 0 m. 15. A 1 m. 90, on trouve encore du charbon de bois très noir, de la suie, débris de vase. A 2 m. 15, encore du charbon de bois, puis une terre sèche, présentant une crevasse d'un millimètre d'épaisseur. Au moment où l'ouvrier signale cette crevasse, une forte odeur de charbon est ressentie, puis disparaît (16 mars). C'est à cette place que l'on entend la terre résonner sous le choc de l'outil. A 2 m. 20, masse de terre marron foncé, débris de vase noir, charbon de bois, sable jaune ressemblant à du ciment. A 2 m. 60, charbon de bois. Le 17 mars, à 2 m. 70 de profondeur, toujours au centre de la butte, comme l'ouvrier Torisson enfonçait de 0 m. 50 une pique de fer pour sonder, un violent jet de cendres fusa avec un bruit très fort, à hauteur d'homme. Torisson tomba à la renverse sur son camarade Chambet et tous deux très effrayés se hâtèrent de sortir du puits. Nous constatons sur le sol les traces d'un jet de cendres mesurant 0 m. 70 de longueur. Nous avons prélevé une certaine quantité de cendres, que nous avons confiées à l'Ecole des Mines, à Paris, afin d'être analysées. Notons en passant que c'est la première fois, paraît-il, qu'un fait semblable est signalé.

Nous laissons provisoirement la tranchée centrale, dite tranchée A, pour faire une tranchée à l'est de la première, dite tranchée B, et afin de rejoindre la tranchée A. A 0 m. 60, on commence à trouver du charbon de bois, quelques débris de poterie et on voit apparaître la même terre noire, grasse, semblant contenir des matières en décomposition. A 0 m. 70, on trouve une matière blanchâtre, granuleuse. A 0 m. 85, du sable, tout cela très sec. A 0 m. 90, charbon de bois.

Le 4^e jour, 18 mars, on reprend les fouilles de la tranchée A, d'où la cendre avait surgi. On continue à trouver des cendres, du bois brûlé ou décomposé. A 3 m. 05 de profondeur, une poche de cendres noires, violacées est découverte, d'une largeur de 0 m. 50, cendres très sèches. C'est de là que le jet de cendres a dû fuser. Sous la poche de cendres, à 3 m. 20, on trouve une espèce de poudre jaune, comme du ciment, des traces de charbon de bois. A 3 m. 50, une anse de vase, débris de brique; à 3 m. 80, sol dur. On élargit alors ce puits de 1 m. 80 de côté et de 3 m. 80 de profondeur, et c'est ainsi qu'à 2 m. 40 de profondeur, incluse dans un foyer, apparaît une belle hache en pierre polie, qui mesure 7 cm. de large au tranchant et 13 cm. de long. M. Champion, chef technique du Musée de Saint-Germain, nous a dit que cette hache était restée longtemps exposée à l'air. Après avoir fait une tranchée D, parallèle à l'étang et qui ne donna rien, nous revenons à la tranchée A, que nous élargissons. A 1 m. 70, au niveau d'un foyer direction ouest, tranchée A, il est fait une excavation dans une terre épaisse et noire, d'où l'on retire de nombreux os. Dans cette même excavation, un fond de vase appa-

rait; il est dégagé à la main et au couteau. Sauf le bec du vase qui est cassé anciennement, le vase est intact. Il est en forme de gourde, a 0 m. 20 de haut, 0 m. 25 de large et l'anse a 7 cm. de largeur. Le vase était vide et couché, entouré d'os d'oiseaux et d'os de sangliers. Au-dessous du vase, à 2 m. 10, charbon de bois très gras, laissant des traces épaisses sur les mains, charbon de bois à demi brûlé, pierres brûlées.

Le 6^e jour, la tranchée A est agrandie coté est. On retrouve le même foyer central du début, qui est fouillé, tranches par tranches. Il mesure 5 mètres de long, 0 m. 70 de profondeur maximum, et 2 m. 30 de largeur. Au-delà, il se perd. Dans le foyer épais, morceaux de charbon de bois à moitié consumés, ossements et dents d'animaux, os qui s'effritent en les touchant. Au-dessus de ce foyer central, à 0 m. 30, un os travaillé et perforé, os poli superbe comme patine. Au-dessous de l'endroit où fut trouvé le vase entier, nous trouvons des débris de vase, une belle anse en poterie noire, rebords de vase. A 0 m. 15 de profondeur, dans la terre végétale, au sud-ouest de la tranchée A, nous trouvons un objet en os travaillé. C'est un médaillon ovale sculpté dans la base d'une ramure de cerf et qui représente un guerrier vêtu d'une robe courte. Il a une main sur sa hanche et l'autre main s'appuie sur un arc grossier.

Ce fut notre dernière belle trouvaille. La butte ne nous livra plus que des débris de vase, charbon de bois. Notons, à 2 m. 80 de profondeur, toujours au centre, grosses pièces de bois consumées, ainsi que des fragments de bois desséché.

Tous les objets trouvés au cours de ces fouilles ont été transportés au Musée de la Société d'Emulation, qui s'enrichit tous les jours. Auparavant, nous avions porté ces objets à M. Champion, chef technique du musée de Saint-Germain, qui nous a dit que le vase entier était du Moyen-Age, le médaillon ovale, de l'époque mérovingienne, l'os travaillé percé d'un trou et la hache de l'époque néolithique. Nous remercions ici M. Champion de l'intérêt qu'il a porté à nos trouvailles. »

— Sont présentés à l'admission :

M. le docteur LÉON CHABROL, 54, rue Jean-Jaurès à Vichy, présenté par MM. Joseph Place, Alphonse Cougnet et Lucien Mosnier.

M. SOLLIER, directeur de l'école annexe à l'école normale, présenté par MM. Buriot-Darsiles, Dr Monceau et M^{me} Monceau.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

MM F. DÉSORTIAUX, DOBINET, C^t HANOTEAU et l'abbé PÉPIN.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 23 h. 15.

Le Secrétaire général : R. LOUGNON.



— PROGRAMME —
DE LA XXVI^e EXCURSION
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DANS LA

Montagne Bourbonnaise et en Forez

LE JEUDI 14 JUIN 1928

Rassemblement devant la gare de Moulins : 6 h. 15.

Départ, 6 h. 29.

Arrivée à Vichy, 8 h. 11.

Départ de Vichy en autocar, 8 h. 15.

Arrêt à **Châtelmontagne** : Le calvaire, l'église romane. — Les bois de l'Assise ; La Croix-du-Sud.

Arrivée à **Ambierle** vers 9 h. 45.

Eglise du xv^e siècle, magnifiques verrières aux armes d'Antoine de Balzac, évêque de Valence et de Die.

Stalles en chêne sculpté.

Triptyque flamand, dit de la Passion, légué par Michel de Chaugy.
(Explications de M. Monnery.)

Départ à 10 h. 30.

Traversée de Saint-Haon-le-Châtel : Remparts, maisons anciennes.

Charlieu, la reine monumentale du Forez : 12 h., déjeuner.

13 h. 30 : Visite de l'Abbaye, fondée en 872 ; porche du xii^e siècle
(le moulage figure au musée de sculpture comparée du Trocadéro).

Le cloître du xv^e siècle abrite un musée lapidaire.

Restes importants de fortifications.

Musée au 1^{er} étage. Peintures d'artistes foréziens.

Eglise de Saint-Philibert, stalles de la fin du xv^e siècle.

Maisons anciennes : rue Chevroterie, 22 et 29 ; rue Mercière, 9 ;
angle de la rue Nationale et de la rue Grenette.

Cloître du prieuré des Cordeliers (fin du XIV^e siècle), vendu en 1910, démonté puis remonté après plusieurs années de pourparlers. (Explications par M. Capelin.)

15 h. 30 : Arrivée à la **Bénissons-Dieu**, ancienne chapelle d'une abbaye cistercienne, fondée par saint Bernard en 1138. Monument composite des XII^e et XV^e siècles.

Intérieur de la chapelle de Néréstang, XVIII^e siècle. (Explications par M. Monnery.)

Retour à Vichy par Renaison (barrage).

Arrivée à Moulins à **20 h. 18**.



Les personnes désireuses de prendre part à cette excursion, sont priées de bien vouloir en donner avis, *au plus tard le 4 juin, dernier délai*, à M. R. LOUGNON, 2, rue de la Banque, trésorier de l'excursion.

Le prix approximatif pour le transport, qui pourra varier légèrement, suivant le nombre d'excursionnistes qui permettra d'utiliser ou non un billet collectif, sera d'environ *15 francs*, y compris le déjeuner.

Les personnes étrangères à la Société, qui désireraient se joindre à elle pour cette excursion, seront, comme de coutume, les bienvenues ; mais elles devront se faire présenter, lors de leur inscription, par l'un des membres de notre Compagnie, en prévenant à la date fixée M. le Trésorier.

Comme les années précédentes, les *dames* seront admises à prendre part à l'excursion.

Les amateurs photographes, qui prendront des vues, sont priés de bien vouloir concourir à la documentation qui restera dans les Archives de la Société. Ils n'auront qu'à les adresser à M. Marcel GÉNERMONT, directeur du Bulletin, place de la République, à Moulins.

La Société décline toute responsabilité pour les accidents qui pourraient se produire au cours de l'excursion.

Les membres de notre Société sont priés de prendre leur insigne et de se munir de leur carte de membre. Ceux qui n'en posséderaient pas voudront bien se les procurer au moment du départ, en s'adressant à M. le Trésorier.



Pour une Firme d'Editions Bourbonnaises ⁽¹⁾

Ainsi que vous le savez, Messieurs, l'idée de créer à Moulins une firme d'éditions bourbonnaises qui continuerait ou reprendrait en notre ville des traditions déjà anciennes et qui, par moments, ne furent pas sans gloire, a été lancée au cours de cette journée du 1^{er} juillet dernier, où la Société d'Emulation tint sa première séance publique annuelle. Cette idée, la Société d'Emulation l'a faite sienne, et c'est pour que nous l'étudiions tous ensemble qu'elle vous a convoqués ce soir. Je vous remercie de vous être rendus à son invitation.

Les questions qui se posent sont, je crois, les suivantes :

1° Y a-t-il lieu de créer cette firme ; 2° Quel serait son programme ; 3° Quel caractère, quelle forme, quelle organisation devrait-elle avoir ? 4° Quels sont les moyens pratiques de réaliser le projet dans le plus court délai ?

Nous allons examiner ces questions une à une, mais, la première étant véritablement une question préalable, je prierai M. le président de vouloir bien la mettre aux voix dès que je l'aurai exposée. Si vous y répondez affirmativement, je poursuivrai mon rapport, sur lequel une discussion pourra utilement s'engager. Sinon, nous irons nous coucher.

Première question, donc : Y a-t-il lieu de créer cette firme ? Il me semble, à moi, qu'il ne peut y avoir d'autre réponse qu'un oui, puisque, en somme, s'il se trouve à Moulins, et dans le département, des imprimeries dont certaines jouissent d'un renom mérité, il n'existe pas en Bourbonnais de véritable maison d'é-

(1) Communication lue par M. Buriot-Darsiles à la séance du 5 mars 1928.
(Texte d'un rapport présenté par l'auteur à une assemblée de bibliophiles, le 19 octobre 1927.)

dition, et il faut que les œuvres qu'il importerait de rééditer attendent qu'un érudit s'éprenne d'elles et les publie, parfois à l'étranger, tandis que nos écrivains et artistes d'aujourd'hui ne voient s'ouvrir devant eux — quand elles s'ouvrent ! — que les portes des éditeurs parisiens. Et, évidemment, il y a pour eux gros avantage à être édités par ces gros messieurs de Paris. Mais si l'on veut maintenir à un certain niveau intellectuel les capitales de nos anciennes provinces, il faut que ces capitales puissent dire aux hommes de talent nés dans la région, et qui, parfois, ne l'ont pas quittée : Nous aussi, nous vous éditerons, quand vous voudrez, et aussi bien qu'à Paris, et si on nous en donne les moyens, nous vous lancerons même, vous, débutant, tout aussi efficacement que X ou Z.

Et puis surtout, Messieurs, il faut maintenir une tradition : le Bourbonnais a, au *xix^e* siècle, occupé dignement, voire brillamment, sa place dans l'édition française : voulez-vous que, au *xx^e* siècle, il en soit de même ? Si vous le voulez, vous répondrez par l'affirmative à ma première question.

La deuxième question est celle du programme d'action de la nouvelle firme. Ce programme pourrait, nous semble-t-il, comprendre, d'une part, des rééditions (parfois sous la forme de morceaux choisis), d'ouvrages plus ou moins anciens, plus ou moins introuvables, d'autre part une collection de contemporains, écrivains et artistes. C'est ainsi que la littérature bourbonnaise du *xvi^e* siècle pourrait y être représentée par les poésies du Moulinois Henri Baude et par des pages choisies de Blaise de Vignère ; le *xvii^e* siècle par les poésies complètes de Jean de Lingendes (d'après l'édition de l'Anglais Griffiths) et par son *Ovide*, ainsi que par un choix de sermons des deux Lingendes ecclésiastiques ; le *xviii^e* par un petit poème, dans la note du temps, la *Messe de Guide*, de Griffet de la Baume, avec un choix de ses autres poésies, et par un petit roman dans la même note, *Le Cheveu*, de Coiffier-Demoret. Pour le *xix^e* siècle, enfin, nous aurions : des morceaux choisis de François Péron ; la préface-manifeste de l'*Ancien Bourbonnais*, d'Achille Allier ; quelques vies des ducs, choisies, du même Achille Allier ; des pages choisies de Marcellin Desbouts ; des pages choisies de Banville et de Char-

les-Louis Philippe (pour ces deux auteurs, on prendrait ce qui, dans leur œuvre, a trait au Bourbonnais) ; une anthologie moulinoise (ce que l'on a écrit sur Moulins) et une anthologie bourbonnaise (ce que l'on a écrit sur le Bourbonnais), y compris quelques Russes et Espagnols sur Vichy. Cela ferait déjà 14 ouvrages, c'est-à-dire du « pain sur la planche » pour plusieurs années.

Parmi les contemporains, il serait opportun, je crois, de faire surtout appel, pour commencer, à ceux dont le nom jouit d'une réelle et légitime célébrité. Mais, ici, l'on m'excusera de ne citer personne.

Il serait peut-être bon aussi de ne publier, au début, que des éditions de luxe, ou tout au moins de demi-luxe, tirées à petit nombre, très soignées et de présentation originale. Car — ceci peut sembler aux profanes un paradoxe, et ce n'est que la vérité, — ce qui se vend le plus sûrement, de nos jours, c'est le livre de luxe. Pour ces éditions luxueuses, à tirage restreint (300 à 350 exemplaires au plus), nous aurons un public dans toute la France, et même à l'étranger, des éditions à bon marché et assez gros tirage (les deux termes sont presque des corrélatifs inséparables) nous resteraient pour compte. Cependant il n'est pas exclu que, plus tard, lorsqu'elle sera devenue une grande personne un peu à son aise, la future firme d'édition bourbonnaise publie aussi des éditions d'un prix abordable à toutes les bourses. Et, personnellement, je la verrais volontiers reprendre, un jour, la publication régulière des *Cahiers du Centre*.

Troisième question : Quel caractère, quelle forme, quelle organisation devrait avoir cette firme ?

Elle devrait tout d'abord, croyons-nous, être entièrement indépendante. Ce sera une fille de la Société d'Emulation, mais une fille absolument émancipée, au sens propre du mot. Il faudra qu'elle puisse publier tout ce qui lui paraîtra digne de l'être, sans qu'aucune considération de personnes et d'opinions politiques ou religieuses ait à intervenir.

Pour lui assurer cette indépendance, nous ne voyons guère d'autre forme possible que celle de la société anonyme, d'une société par actions, à capital variable et à responsabilité limitée pour chacun des actionnaires au montant des actions souscrites. Nous

pourrions peut-être, pour commencer, nous contenter de 80 à 100 actions de 500 francs, représentant un capital initial de cinquante mille francs. C'est peu. Mais, les premières années, nous ne sortirons guère qu'un volume par an. Mettons à 100 francs le prix de revient de l'exemplaire. Avec un tirage de 350 au plus, le volume nous reviendra à 35.000 francs. Vous voyez qu'il y a de la marge. D'autre part, il est à espérer que l'argent avancé rentrera vite, car nos actionnaires seront sans doute aussi souscripteurs à chacun des livres publiés. Les possesseurs d'actions entières jouiront d'ailleurs de conditions toutes spéciales (certitude d'avoir les volumes (1), qui leur seront fournis presque au prix de revient, en exemplaires nominatifs, etc.), sans compter le dividende annuel, variable selon les résultats de l'exercice.

Au reste, la société pourra commencer à fonctionner même avec un chiffre d'actions inférieur à celui indiqué ci-dessus, car il est dans l'idée des promoteurs de l'entreprise que le premier livre publié devrait être la préface-manifeste de l'*Ancien Bourbonnais*, dont la réédition coïnciderait à peu près avec le centenaire de la mort d'Achille Allier ; or, ce petit ouvrage reviendrait à bien moins de 100 francs. Mais, pour que la société marche normalement, 80 à 100 actions nous apparaissent comme un minimum indispensable.

La société pourrait être administrée financièrement et techniquement par un Conseil d'administration nommé par les actionnaires, mais comprenant nécessairement un imprimeur. Pour la direction littéraire et artistique, il serait peut-être bon de nommer un Comité spécial, comprenant : 1° le président du Conseil d'administration ; 2° deux représentants de la Société d'Emulation ; 3° un représentant de la Société des Etudes bourbonnaises ; 4° un représentant de la Société des Amis de Montluçon ; 5° un représen-

(1) Cela pourra être le cas pour les souscripteurs non actionnaires, eussent-ils même souscrit à l'ouvrage bien avant sa parution. Et comme le chiffre de tirage des éditions de luxe ne sera jamais augmenté, le jour où la future firme comptera, par exemple, 250 actionnaires-souscripteurs, servis par priorité, il ne restera que 100 exemplaires disponibles pour les souscripteurs non actionnaires et ceux-ci devront se résigner à voir leurs souscriptions subir une réduction, si elles dépassent ce dernier chiffre.

tant de l'Athénée montluçonnaise ; 6° un représentant de la Société des Beaux-Arts de Vichy ; 7° un écrivain et un artiste bourbonnais appartenant ou non à ces sociétés et choisis par les autres membres du comité.

Exception faite pour le président du Conseil d'administration, les fonctions de membre du Conseil d'administration et de membre du Comité littéraire et artistique ne pourraient être cumulées, et l'on pourrait faire partie de ce dernier comité sans être actionnaire.

Dernière question : Quels sont les moyens pratiques de réaliser le projet dans le plus bref délai ?

Cette dernière question est peut-être la plus difficile à résoudre, et c'est ici surtout, Messieurs, que vos suggestions pourront être précieuses (1). Il s'agit avant tout, bien entendu, de trouver les souscripteurs à nos 100 actions, ou, plus exactement, les souscripteurs éventuels. L'adhésion que nous leur demanderons ne devenant définitive que le jour où ils seront assez nombreux pour que la société puisse se constituer.

Pour trouver ces adhésions, il faut évidemment de la publicité, beaucoup de publicité, et gratuite autant que possible. Nous pourrions, je crois, insérer des notes, des appels, dans les *Bulletins* de la Société d'Emulation, de la Société des Etudes bourbonnaises, des Amis de Montluçon, dans le *Bourbonnais de Paris*, etc., sans oublier la presse locale, qui nous apportera, j'en suis certain, tout son concours.

Nous pourrions aussi, je pense, demander aux principales associations bourbonnaises du département, de Paris et d'ailleurs, aux Syndicats d'initiative, à la Compagnie fermière de Vichy, aux grandes sociétés industrielles, telles que Commentry-Fourchambault, aux associations d'anciens élèves des établissements d'enseignement, au Syndicat des Imprimeurs moulinois, etc., de souscrire une ou quelques actions.

La société une fois constituée, nous demanderons au Conseil général et aux assemblées municipales des principales villes du dé-

(1) La plupart des suggestions apportées sur ce point et sur les précédents ont été incorporées au texte du rapport, tel que nous le publions ci-dessus.

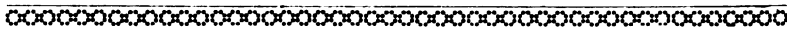
partement de vouloir bien nous accorder des subventions renouvelables (sous la forme, par exemple, de souscriptions aux ouvrages à paraître), subventions que, sans doute, elles voteront. Nous en solliciterons une aussi, très certainement, du Ministère de l'Instruction publique.

Voilà, Messieurs, quelques idées. A vous de les juger, de les discuter et de tâcher que, lorsque nous nous séparerons tout à l'heure, nous ayons mis debout quelque chose de viable.

*
**

Le rapport que l'on vient de lire ayant été, après discussion, unanimement approuvé par l'assemblée, un comité provisoire a été constitué. Il comprend : comme président, M. Edgar Capelin, président de la Société d'Emulation ; comme assesseur, M. Burriot-Darsiles, agrégé de l'Université, professeur au lycée Banville ; comme secrétaire, M. Jean Crépin-Leblond, imprimeur, directeur du *Courrier de l'Allier*. C'est à ce dernier que doivent être adressées, 13, rue Jean-Jacques-Rousseau, Moulins, les adhésions qui, nous le répétons, ne peuvent avoir pour l'instant qu'un caractère conditionnel. Ces adhésions ne deviendront définitives et n'entraîneront l'obligation d'un versement que lors de la constitution de la société.

H. BURIOT-DARSILES.



Achat de « Bulletins »

Nous prions ceux de nos confrères qui pourraient disposer des années 1925, 1926 et 1927 du Bulletin de la Société d'Emulation, années actuellement épuisées dans nos collections et demandées par de nouveaux membres, de bien vouloir en aviser soit le Directeur du Bulletin, M. Génarmont, 11, place de la République à Moulins, soit le bibliothécaire, M. Délinière, rue du Vert-Galant à Moulins, en précisant leurs offres.



MONTLUÇON

ET SES RICHESSES D'ART ⁽¹⁾

B. — HISTOIRE

LA VILLE MODERNE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE XIX^e-XX^e SIÈCLES

§ I. — AU POINT DE VUE CIVIL

B. — Transformation industrielle et commerciale ⁽²⁾.

On a dit souvent que Montluçon était le « Manchester » de la France. Rien de plus inexact si l'on songe que cette ville anglaise doit sa célébrité surtout à ses manufactures cotonnières. C'est à Liverpool bien plutôt — si l'on tient absolument à une assimilation avec une cité du pays de l'« entente cordiale » — que l'on doit comparer Montluçon.

Le fait est que le touriste y est surpris par le nombre des cheminées d'usines (*fig 52*) ⁽³⁾, suffoqué par la fumée qui s'en échappe, et il repart, le plus souvent, gardant le souvenir d'une cité industrielle trépidante, sans avoir soupçonné la présence proche d'une vieille ville riche en vestiges du passé.

(1) Cf. *Bulletin de la Société d'Emulation*, 1928, pp. 38-45.

(2) Pour tout ce paragraphe, cf. **164 bis**, **193**, **194**, 431-467 et l'excellent résumé de M. Pallaud, *Coup d'œil sur le développement industriel du département de l'Allier et particulièrement de l'arrondissement de Montluçon* dans **92**, 20; pour la période de 1914 à 1918, voir, du même, *Montluçon et le département de l'Allier pendant la guerre*. *Id.*, 1920, 57 et 99.

(3) Voir les toiles de MM. Leprat et Barberis qui décorent le nouvel Hôtel de Ville de Montluçon et que nous reproduisons dans la 3^e partie de cette étude : Description.

F Cet essor que rien ne faisait prévoir auparavant (1), fut déclenché par la construction du canal du Berry dans la première moitié du XIX^e siècle. Montluçon, situé à proximité des houillères de la région de Commentry, se trouva ainsi mis en communication avec les mines

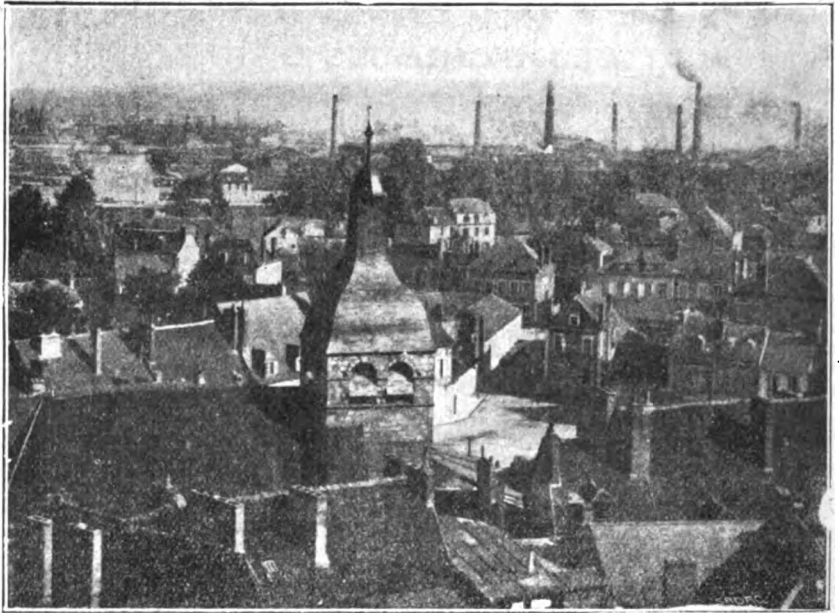


Photo B. L.

Fig. 52. — Le quartier Saint-Pierre et ses usines
vus de l'esplanade du château (2).

du Berry. Il devint un emplacement rêvé pour des usines métallurgiques : quatre s'y installèrent de 1840 à 1865 (3).

Le canal permettant, d'autre part, le transport à bon compte des calcaires de Dun-sur-Auron et des sables granitiques de la vallée du Cher, amena la création de manufactures verrières et de fours à chaux.

(1) Voir : Montluçon pendant la Révolution.

(2) Extrait de 179, pl. VI, pp. 32-32.

(3) Hauts-Fournaux (1840) ; usines Saint-Jacques (1842) ; atelier de construction Poinat (1864) ; Fers-Creux (1865). Voir plus loin les paragraphes consacrés à chacune de ces usines.

Devenue cité industrielle au centre d'une région agricole, située en outre à un carrefour routier, puis ferroviaire important, merveilleusement approvisionnée en combustible, favorisée au point de vue de la main-d'œuvre, la ville s'est développée à un degré surprenant. Les industries les plus diverses y prospèrent, la plupart sur la rive gauche, dans cette grouillante Ville Gozet, surgie en moins de 80 ans, et le commerce, grâce à l'accroissement de la population et au goût du luxe, y a pris une grande importance, surtout depuis 1918.

I. Canal du Berry

Le vieux problème de la navigation sur le Cher entre Vierzon et Montluçon, fut soulevé en 1792 et en 1798 (1) sans que l'on pût

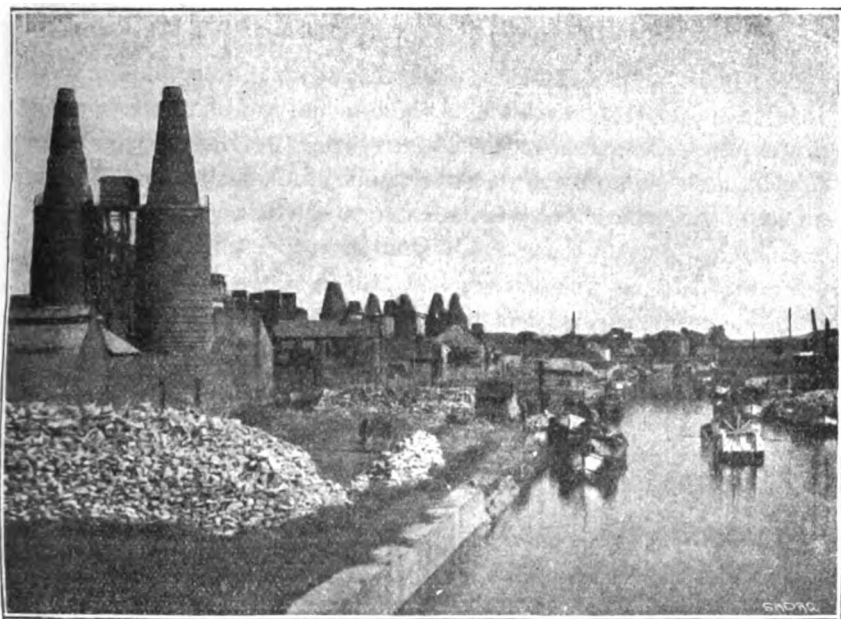


Photo B. I..

Fig 53. — Le canal du Berry et les fours à chaux (2).

proposer une solution pratique que, seule, la construction d'un canal parallèle devait donner.

(1) Cf. 187, 92 et 224.

(2) Extrait de 179, pl. III, pp. 16-17.

Commencé en 1811, le canal du Berry (*fig. 49, n° 34, et fig. 53*), fut terminé en 1834. Il prit une grande importance après l'établissement des usines montluçonnaises auquel il avait grandement contribué, nous venons de le voir : des bateaux de 60 tonnes, hâlés par des ânes, apportèrent dès lors les minerais, les pierres calcaires, les sables, s'en retournant chargés, le plus souvent, de charbon de la région de Commentry.

Après 1885, le canal eut un trafic moins important (1) ; son étroitesse jointe à la concurrence faite par le chemin de fer, fut la cause de ce déclin. Dès 1888, on songea à opérer un élargissement (2) ; un projet fut établi en 1907, sans jamais avoir reçu de réalisation depuis.

II. Usines

a. Usine des Hauts-Fourneaux.

Le célèbre industriel, M. Benoist d'Azy, ayant eu l'occasion, vers 1840, d'apprécier la situation de Montluçon, y fonda sur la rive droite du Cher, avec M. Guérin, une usine de Hauts-Fourneaux (*fig. 49, n° 28 bis*), qui prit un essor rapide et à laquelle, en 1877, on adjoignit une aciérie en y installant quatre convertisseurs Bessemer (3).

En 1883, il y eut une période de déclin en raison de la découverte d'un nouveau procédé de fabrication de l'acier, en employant les fontes des régions de l'Est. Alors l'usine des Hauts-Fourneaux se transforma en fonderie et se spécialisa dans la fabrication du matériel de chemin de fer. En 1893, elle fut vendue à la Société en participation Borgues-Rambourg, propriétaire des houillères de Commentry, qui prit le nom de Société anonyme de Commentry-Fourchambault.

L'usine des Hauts-Fourneaux occupe actuellement cinq cents ouvriers.

(1) D'après M. Pallaud, *Coup d'œil sur le développement industriel... de Montluçon*, loc. cit., 25-26, « le maximum du trafic de la première branche (Montluçon-Fontblaine) fut, en 1882, avec 858.000 tonnes ; depuis, le trafic a constamment décliné : en 1910, il n'était plus que de 404.000 tonnes ».

(2) Cf. 194, 386.

(3) Cet établissement est connu de beaucoup de Montluçonnais, sous le terme d'Usine Forey, du nom de l'ingénieur qui le dirigea pendant de nombreuses années.

Durant la guerre, par crainte d'une crise du coke, le haut-fourneau fut éteint dès août 1914 : il devait être rallumé un an après ; mais, entre temps, on s'était admirablement organisé pour la fabrication des obus.

De 1914 à 1918, le nombre des ouvriers passa de 580 à 1.400 ; on employa des femmes et des prisonniers. De nombreux ateliers d'usinage furent installés dans la ville et aux environs.

b. Usine Saint-Jacques (1).

Située près de l'embouchure du canal du Berry (*fig. 49, n° 28*), elle fut fondée en 1848 par la Société en commandite Bouguéret, Martenot et C^{ie}, constituée en 1845 (2) ; elle en devint bientôt le principal établissement. Deux groupes de trois hauts-fourneaux furent créés dès le début, et en 1853 on installa une forge pour rails. Mais l'usine ne devint véritablement prospère qu'après la transformation de la Société en commandite en Société anonyme, sous le nom de Compagnie anonyme des Forges de Châtillon et Commentry (1862).

Trois ans plus tard, l'application des nouveaux procédés Bessemer et Siemens, pour la fabrication de l'acier, permirent à l'usine Saint-Jacques de commencer à se faire une renommée dans la fabrication des blindages et des obus en fonte dure pour la marine.

En 1867, d'autre part, la Société, en se rendant propriétaire des ateliers Poynot, put entreprendre d'importantes constructions mécaniques.

Après la guerre de 1870-1871, durant laquelle on se consacra entièrement dans l'industrie, à la fabrication d'obus et de canons pour l'armée de terre, l'usine Saint-Jacques eut à traverser une crise sous le rapport de la fabrication des rails, qui constituait alors une importante partie de son rendement. Les minerais du Berry, d'une part, ne donnèrent pas tous les résultats qu'on attendait d'eux, et, de plus, en 1883, le nouveau procédé de fabrication de l'acier Bessemer, à l'aide des fontes de l'Est — qui, nous l'avons vu, fut fatal un moment

(1) Cf. Charles Mesuré, *Aperçu historique sur l'usine Saint-Jacques*, dans 92, 1914, n° 9, pp. 129 et 161.

(2) Par la fusion de plusieurs éléments dont : les forges de Châtillon-sur-Seine ; les usines d'Ancy-le-Franc (Yonne) et de Commentry, de la société Martenot et C^{ie} ; les établissements de Tronçais de M. Rambourg.

à l'usine des Hauts-Fourneaux, — amena un ralentissement considérable dans l'essor de l'usine Saint-Jacques. La fabrication des rails fut arrêtée, les hauts-fourneaux éteints, et, en trois ans, le nombre des ouvriers diminua de moitié. Une évolution dans la fabrication était indispensable. C'est alors que l'usine se spécialisa dans la fabrication d'aciers à outils, de moulages d'acier, et surtout de produits militaires : tourelles — dont le ministère de la Guerre avait déjà fait une commande en 1878, pour les forteresses du Nord, de l'Est et de la région parisienne, — blindages et obus pour la marine auxquels l'invention d'un acier extra-doux, dit *acier de Saint-Jacques*, fit une renommée universelle.

La Société s'annexa, en 1897, la Société métallurgique de Champigneulle et Neuves-Maisons et prit le nom de Compagnie des Forges de Châtillon-Commentry et Neuves-Maisons, dont l'établissement montluçonnais demeura le plus important.

La création de laboratoires en 1894, et en 1898, puis dans l'ancien domaine des Illets en 1918 ; l'achat des terrains inutilisés par la Compagnie de Commentry-Fourchambault, pour l'installation d'une nouvelle aciérie, enfin l'établissement d'une station centrale d'électricité, contribuèrent à amplifier l'essor des usines Saint-Jacques, confiées à la direction de deux grands savants et de deux remarquables hommes d'action : MM. Léon Lévy et Georges Charpy (1).

Le nombre des ouvriers était de 1.900, en 1927, dont un sixième environ d'ouvriers polonais ; en 1928, il est de 1.700, dont un huitième de Polonais (2).

Pendant la guerre : Dès 1914, on étudia la question de la fabrica-

(1) Principales dates marquantes dans l'évolution de l'usine Saint-Jacques :
1868 Monopole pour le ministère de la Marine, de la fabrication des projectiles en fonte dure.

1876 : Commande de vingt et une tourelles faite par le gouvernement.

1879 : M. Charles Mesuré, nommé directeur des usines Saint-Jacques.

1885 : Construction de fours à gaz à vingt-quatre creusets.

1886 : Construction d'un polygone avec plusieurs chambres blindées.

1887 : Fabrication des moulages d'acier.

Commande d'obus de rupture pour la marine.

1890 : Installation d'une presse de 4.000 tonnes pour le forgeage des gros lingots, etc...

(2) C'est en 1923 qu'on fit appel pour la première fois aux ouvriers polonais.

tion d'obus pour l'armée de terre : obus de 75^{mm} en acier coulé, obus de 90 puis de 75^{mm} en acier, schrapnell, puis obus emboutis de tous calibres. Des ateliers féminins furent constitués pour l'usinage des projectiles de petit calibre (90 et 75). Puis, à partir de 1917, les efforts se portèrent sur la fabrication de tubes de canon, de pièces de mitrailleuses. (Œuvre immense et magistralement menée à bien.

c. Ateliers Poynot et C^{ie}.

Installés en 1864, au fond de la Ville-Gozet, pour la fabrication de la tôlerie et de la chaudronnerie (*fig. 49*, n° 29), ils furent — nous venons de le voir — achetés en 1867, par la Compagnie de Châtillon-Commentry, qui les agrandit et les transforma considérablement.

d. Usine de fers creux.

La construction de cette usine, sur la rive droite du Cher, au Sud de la ville (*fig. 49*, n° 33), fut commencée en 1865 par les soins de MM. Mignon, Rouart et Délinières.

Des commandes pour la marine firent prospérer rapidement l'usine, qui s'enrichit par la suite d'ateliers mécaniques, et fut vendue, en 1904, à la Société F. Grimault, Lesoufaché et Félix.

Elle exécute toutes les pièces de chaudronnerie, des tubes d'acier, des machines à glace.

Pendant la guerre, elle produisit en quantité énorme les bombes en tôle soudée, puis les bombes à ailettes. Elle occupait, en 1917, 470 ouvriers, dont de nombreuses femmes, et possédait en ville plusieurs succursales.

e. Verrerie (1).

M. Duchet installa en 1842, près du canal, une fabrique de bouteilles (*fig. 49*, n° 32), qui se perfectionna jusqu'au début de notre siècle, mais ensuite connut une période de déclin. Fermée en 1912, elle fut remplacée, quatre ans après, par une verrerie à vitre, construite par la Société anonyme des Verreries du Centre, qui, bien qu'ayant employé les procédés les plus modernes, dut abandonner la fabrication peu après.

(1) Cf. 147.

f. Glacerie et usine de produits chimiques (1).

Glacerie (fig. 49, n° 30).

La glacerie fut fondée en 1846 par la Société en commandite Le Guay et C^{ie} (2) ; fermée un moment, lors de la Révolution de 1848, elle prit ensuite un essor rapide, et en 1868, elle fut achetée par la grande Compagnie de Saint-Gobain.

L'usine fut en perfectionnements et en transformations perpétuels. On y adjoignit d'abord une fabrique de verre à bouteille, qui fut arrêtée en 1870 ; puis on y entreprit le biseautage des glaces (1879), la fabrication des verres de toitures (1889) ; cette même année on construisit la Halle aux Verres minces ; enfin, en 1902, on commença la fabrication du verre armé.

Pendant la guerre, la glacerie eut beaucoup à souffrir de la crise du personnel et des transports, et cependant on attendait d'elle des livraisons importantes (glaces pour wagons, autos, périscopes ; verres pour arsenaux). On employa alors beaucoup d'ouvriers étrangers, belges principalement, qui permirent le fonctionnement, puis le développement de l'usine. On y compta 670 ouvriers en 1914, et 1.124 en 1918.

1. Usine de produits chimiques (fig. 49, n° 31).

Adjointe à la Glacerie en 1874, puis dotée d'une direction spéciale — sans cesser d'appartenir à la Compagnie de Saint-Gobain, — elle fabrique l'acide sulfurique et les superphosphates utilisés en agriculture.

g. Usine à gaz.

Fondée en 1856, à la Ville-Gozet (*fig. 49, n° 29 bis*), cette usine grandit avec la ville. Elle obtint d'abord une concession de vingt ans, qui fut prorogée pour une période égale en 1864, moyennant la réduction du prix du gaz. Dans les mêmes conditions, la ville passa le contrat de 1895 avec la nouvelle direction, qui reconstruisit l'usine l'année suivante et lui donna une grande extension.

(1) Cf. L.-H.-A. Bonnel, *La glacerie de Montluçon*, 92, 4913, 53 et 79.

(2) M. Le Guay avait, dès 1826, installé, à Commentry, une glacerie qui fut achetée en 1830 par la Compagnie de Saint-Gobain, tout comme celle de Montluçon devait l'être plus tard.

h. Usine électrique (1).

Une société électrique montluçonnaise fut constituée en 1888 et l'on plaça alors, en ville, les premiers câbles électriques. Cette société fusionna en 1896 avec la Compagnie du gaz qui distribua l'éclairage électrique en 1900 ; quelque temps après, l'établissement d'une nouvelle station, plus moderne, eut lieu dans la rue des Bains.

A la même époque, on commença à parler sérieusement du projet grandiose de la construction d'un barrage en travers du Cher, en amont de Montluçon ; entreprise qui, tout en régularisant le débit de la rivière, en favorisant le développement des petites industries, permettait la création d'une usine hydro-électrique importante. La Chambre de Commerce adressa en 1900 un rapport au ministre, et sept ans après, la société des Forces Hydro-électriques du Cher, nouvellement constituée, entreprit à Teillet, à 15 km. en amont de Montluçon, la construction d'un barrage de 47 mètres de haut, capable d'emprisonner 25 millions de mètres cubes d'eau. Il fut terminé en 1909. Dès avant cette date, on avait construit près de l'usine des Fers-Creux, l'usine électrique encore existante : et qui a pris depuis beaucoup d'importance. Devenue en 1912 la propriété de la Compagnie Electrique de la Loire et du Cher (2), elle dispose de nombreuses lignes de distribution à haute tension, fournit l'énergie aux Compagnies électriques de l'Est du département, et a un immense programme d'avenir.

i. Atelier de chargement et usine Dunlop.

En octobre 1915, le ministère de la Guerre choisit la plaine de la Loue, au Sud-Ouest de Montluçon, pour y établir l'atelier de chargement, qui devait devenir, en moins d'un an, le plus important de France.

La construction en fut confiée à M. Mercier, entrepreneur, qui la mena avec une extraordinaire rapidité. En avril 1916, le fonctionnement commença. En 1918 l'atelier occupait 12.000 personnes dont 3 000 femmes. Le quart des obus consommés sur les divers fronts y

(1) Cf. G. Meunier, *Sur le barrage du Cher*, dans 92. 1924, 146 et 177 ; P. Morin, *Sur le régime du Haut-Cher*, Id., 1913, p. 111, extrait de 137.

(2) Constituée par la fusion de la C^e Electrique de la Loire (fondée en 1893) et de l'Energie Electrique du Centre, faisant suite elle-même à la Société des Forces Hydro-électriques du Cher.

fut chargé jusqu'à la fin de la guerre, soit 55.000 par jour (!) dont 30.000 de 75 m/m.

En 1920, la Société anonyme des Pneumatiques Dunlop fit l'achat des bâtiments inutilisés depuis l'armistice et y transporta son usine d'Argenteuil. Toute une cité ouvrière entoure actuellement l'important établissement.

j. Industries diverses.

Tout d'abord, citons l'usine Hayem, fondée en 1897 dans le quartier du Cluzeau et spécialisée dans la fabrication des faux-cols. De 1914 à 1918, elle confectionna la lingerie militaire et les toiles de tente.

Une usine de machines à coudre, installée sur la route de Limoges, en 1894, ne donna pas tous les résultats espérés et dut fermer ses portes en 1908. Ses bâtiments furent aménagés pendant la guerre par M. Philibert Guillemet, pour l'usinage des obus.

Dans le quartier de Blanzat, s'établirent plusieurs fours à chaux (*fig. 49*, n° 32 et *fig. 53*) (1) et une fabrique de ciment qui reçoivent, par le canal, les calcaires de Dun-sur-Auron. Mentionnons également deux fabriques de réfractaires.

La Société d'oxygène et d'azote industriels fonda d'autre part, avant la guerre, dans le même quartier, une usine d'oxygène pour les besoins industriels (soudure autogène, coupage des pièces d'acier au chalumeau); elle y adjoignit une fabrique de pierres précieuses que l'on transforma pendant la guerre en... fabrique de fourreaux de baïonnettes.

Enfin, Montluçon possède une importante fabrique de cire, des ateliers de constructions mécaniques, des brasseries, tuileries, scieries mécaniques, tanneries, imprimeries, etc... qui contribuent à lui donner cette activité que l'on remarque dans peu de villes de notre pays.

c. Chemin de fer (2).

La plus ancienne voie ferrée est celle de Montluçon à Moulins, avec embranchement sur Bézenet. Elle fut d'abord concédée à la Compagnie dite du Grand Central de France (1856), puis à la Com-

(1) Construits par MM. Duchet, Desjobert, Aumaitre, Morlet, etc.

(2) Sur ce paragraphe. Cf. 139, 140 et particulièrement 194, p. 459.

pagnie d'Orléans (1857) ; elle fonctionna le 7 novembre 1859. Peu après eut lieu l'ouverture des lignes de Montluçon à Bourges (9 décembre 1861), et de Montluçon à Saint-Sulpice-Laurière (29 décembre 1864).

La gare fut d'abord installée au bout de la rue du Moulin, puis sur l'emplacement actuel, relié à la ville par la vaste avenue inaugurée en 1867 par Napoléon III.

Quatre autres lignes furent construites depuis : Montluçon à Gannat (1871) ; Montluçon à Châteauroux (1884) ; Montluçon à Eygurande (1885-1887) ; enfin, Montluçon à Gouttières, ligne projetée depuis 1901 et encore en construction actuellement.

Montluçon est donc devenue un nœud de voies ferrées extrêmement important, où se croisent les express de Paris au Mont-Dore, de Paris à Béziers par Neussargues, de Paris à Lyon vers Genève ou Milan, de Bordeaux à Strasbourg, de Lyon à Nantes (1) : développement qui nécessita en 1889 l'agrandissement de la gare, de nouveau à peine suffisante aujourd'hui (2).

En 1896, 360.260 voyageurs partirent de Montluçon ; ce nombre a atteint 599.540 en 1903, et 1.012.630 en 1923 (3). Le trafic de la gare des marchandises a suivi une progression analogue (4).

d. Tribunal et Chambre de Commerce.

En 1854, l'essor commercial et industriel de Montluçon nécessita

(1) 60 trains de voyageurs passent journellement en gare de Montluçon.

(2) Mentionnons également la création de la gare de la Ville-Gozet en 1878 : elle est desservie par les lignes de Bourges et de Châteauroux.

(3) Soit : 128.900 sur la ligne de Moulins ; 475.600 sur celle de Bourges ; 293.700 sur celle de Saint-Sulpice ; 90.500 sur celle de Gannat ; 212.630 sur celle de Châteauroux ; 114.300 sur celle d'Eygurande.

(4) En 1923, les recettes de la gare des marchandises de Montluçon furent les suivantes :

	Téles de détail	Tonnes de marchandises	
Ligne de Moulins,	16.820	65.699	dont 49.000 de houille.
Ligne de Bourges,	18.700	123.700	dont 42.000 de pierre à chaux.
Ligne de Saint-Sulpice,	12.870	45.450	
Ligne de Gannat,	11.518	30.453	dont 15 200 de kaolin.
Ligne de Châteauroux,	25.100	28.550	dont 12.000 de céréales.
Ligne d'Eygurande,	31.000	14.700	dont 5.600 de céréales.

Ces renseignements furent aimablement communiqués à M. le chanoine Joseph Clément, par son ami M. Devivaise, inspecteur principal-adjoint de la Compagnie d'Orléans, à Montluçon.

l'établissement d'une Chambre consultative des arts et manufactures, mais c'est seulement en 1879 que fut institué le tribunal de commerce, réclamé par la municipalité depuis la fin du XVIII^e siècle (1).

Le 31 décembre 1896, ce tribunal demanda la création d'une Chambre de commerce pour les arrondissements de Montluçon et de Gannat, en remplacement de la Chambre consultative ; il obtint satisfaction au début de 1898, et, deux ans après, la Chambre de commerce eut son importance consacrée par la réunion à Montluçon d'un congrès, groupant les délégués de trente-deux Chambres de commerce du Centre, du Midi et du Sud-Ouest, et convoqué en vue d'étudier les moyens d'améliorer les voies de navigation de la région (2).

e. Caisse d'épargne, maisons de crédit et de banque.

La caisse d'épargne fondée en 1837, et dont les statuts furent révisés en 1893, fut installée tout d'abord à l'hôtel de ville, puis, en 1893, sur l'avenue de la Gare, dans l'immeuble construit spécialement pour elle.

La Banque de France n'eut qu'un bureau auxiliaire jusqu'en 1898, date à laquelle la municipalité demanda et obtint une succursale.

Plusieurs autres banques furent établies à Montluçon depuis cinquante ans : les banques Tauveron ; Hours-Demay-Dequerre et C^{ie} ; Moussy et C^{ie} ; Goutet-Naudière et C^{ie}, toutes disparues ; les succursales de la Société Générale et du Crédit Lyonnais, et celles — plus récentes — de la Banque nationale de Crédit, de la Banque Privée, et de la Banque du Sud-Ouest.

f. Agriculture (3).

En 1803, le maire de Montluçon, décrivant la ville et ses environs, déclarait que le coteau de l'Est (Domérat) était planté de vignes, cerisiers et pêchers, et celui de l'Ouest (Châtelard) couvert de bois, prés, vignes, terres ensemencées ; il vantait la qualité des seigles dont la farine égalait « en blancheur celle du plus beau froment », et surtout le « feu » de certain vin blanc de Châtelard qui pouvait être « comparé aux vins de Grave » (4).

(1) Voir Montluçon pendant la Révolution.

(2) Cf. 142 et 143.

(3) Cf. 54.

(4) Cf. 104, pp. 239-241.

M. le maire, parlant avec amour des produits de son pays, exagérât sans doute leur valeur (1). Mais il donnait un tableau assez fidèle de la situation agricole de Montluçon, qui n'a fait que s'améliorer depuis, et a amené la prospérité des foires et des marchés (2) et la création en 1851 d'un important comice agricole (3).

Située dans la partie méridionale du département, où dominent le gneiss et le granit, la région de Montluçon assez accidentée, est moins favorable à la grande culture que les riches plaines qui la bordent au Nord et à l'Ouest. Les grandes fermes y sont rares : le mode d'exploitation le plus employé est le faire-valoir direct ou le métayage.

Culture. — Le seigle, l'avoine (4), la pomme de terre, auxquels convient le sol granitique et léger qui recouvre les pentes, sont très cultivés. La vigne surtout, qui garnit les pentes de Châtelard, de Rimard, des Isles, et plus haut, à l'Ouest, les environs de Domérat, de la Chapelaude et d'Huriel, est une source de prospérité. Durement atteint en 1886 par le phylloxéra et en 1893 par le mildiou, le vignoble montluçonnais a été depuis parfaitement reconstitué (5). Il est planté d'arbres fruitiers qui alimentent le marché de Montluçon en pêches, pommes et poires « sucré-vert », très estimées.

Signalons également la présence dans la région de nombreux châtaigniers. Enfin, aux environs immédiats de la ville, les besoins de la population ont fait se développer la culture maraîchère.

Elevage. — Comme dans toute la partie du département qui se rattache à la Creuse, la race bovine est assez médiocre et sans type

(1) Voir plus haut le paragraphe consacré à l'agriculture dans : Montluçon pendant la Révolution.

(2) Au milieu du siècle dernier, il y avait sept foires par an : en janvier, avril, mai, juin, août, octobre et décembre (87, t. II, p. 122). Il y en a maintenant treize par an. Pour les dates des foires et des marchés, se reporter au début de ce chapitre : Edifices publics, voirie...

(3) Qui fut réorganisé en 1875 et une seconde fois en 1892.

(4) En 1903, l'avoine d'hiver était localisée aux environs de Montluçon et elle couvrait 3.000 hectares. Elle a été très répandue depuis (54).

(5) Grâce surtout à la création, en 1893, d'une chaire d'agriculture et de viticulture que M. Lucien Chambron, ingénieur agronome, — à l'obligeance duquel M. le chanoine Clément devait les précieux renseignements ci-dessus, — a occupée longtemps avec tant de distinction. — Les vignes cultivées autrefois en rases ou en berceaux ont été reconstituées sur fil de fer.

bien déterminé : croisement de charolais et d'ancienne race bouronnaise.

L'élevage du mouton est très peu développé ; par contre, on se consacre volontiers à celui du porc. La volaille abonde. L'emploi du cheval s'est répandu ces dernières années pour les travaux de culture, et l'âne est encore en beaucoup d'endroits, en dépit du progrès. le moyen de transport le plus employé par les fermiers et les maraîchers !

L'industrie laitière est peu importante et ne fournit guère que le fromage de vache ou de chèvre consommé sur place.

En somme, les environs de Montluçon ne constituent pas une région de grande culture ou d'élevage intensif. Mais des progrès sérieux ont été faits depuis quarante ans, et ont contribué pour beaucoup à la prospérité de la ville, centre d'achats de toute la région.

D'après les notes de M. le chanoine CLÉMENT.

PIERRE PRADEL.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Jacques-Henri MAGE

M. Jacques-Henri Mage, notaire honoraire, notre confrère de récente date, est mort le 13 décembre dernier, presque subitement, à l'âge de 71 ans.

Le défunt était très connu dans le canton de Lurcy-Lévy, qu'il avait représenté de 1894 à 1897 comme conseiller d'arrondissement, et de 1897 à 1912 comme conseiller général. Pendant la durée de ce dernier mandat, il avait obtenu notamment la reconstruction du pont du Veurdre.

Notaire de 1884 à 1913, Jacques-Henri Mage fut également maire de Lurcy-Lévy pendant près de trente années, de 1890 à 1919. Il occupait ses loisirs, depuis la guerre, à recueillir des

notes généalogiques sur sa famille, très nombreuse, aux multiples alliances, et l'ensemble de ses recherches, la *Généalogie de la Famille Mage*, allait sortir des presses de l'imprimeur, lorsqu'il fut brusquement enlevé par une congestion pulmonaire. Voici, notamment, les lignes qu'il s'est consacrées dans ce vaste ouvrage :

« Je suis mal placé pour apprécier mes actes comme notaire et comme administrateur de ma commune. Toutefois, je dois mentionner que, pendant cette période de trente ans, mon Conseil municipal, qui fut à peu près toujours le même, et moi-même, accomplîmes les plus grands efforts pour faire de Lurcy-Lévy une petite ville propre et coquette, et pour développer dans toute la commune les voies de communication. Notre œuvre principale, qui a maintenu et développé nos marchés, ainsi que le commerce local, fut la construction d'un marché couvert, qui en 1910 coûta 45.000 francs, et qui reviendrait aujourd'hui à 300.000 francs. »

Les obsèques ont eu lieu à Lurcy-Lévy. M. Boudet, député socialiste de l'Allier, y a prononcé l'éloge du défunt.



Essai de Bibliographie des fouilles de Glozel⁽¹⁾

(Du 1^{er} décembre 1927 au 1^{er} mai 1928, avec
rappel des omissions dans les essais précédents)

BROCHURES

- D^r G. ARTHAUD : *Etudes sur le Syllabaire de Glozel*. Ed. Presses Universitaires de France.
- AUG. AUDOLLENT : *L'Enigme de Glozel*. Paris, Editions « Spes », 1927.
Une brochure 32 pp. (2). Reproduction de l'article paru dans le *Correspondant*, avec additions.
- F. BUTAVAND : *Glozel et ses inscriptions néolithiques*. Paris, 1927. E. Chiron, éd. 40 pp., 1 carte, 5 photos.

(1) Suite. Voir *Bulletin*, 1926, p. 273 ; 1927, pp. 104 et 295.

(2) Exemplaires envoyés par l'auteur déposés aux archives de la Société.

- E. CARTEREAU: *La mise au point de Glozel*. 1 broch. 20 pp. Paris, 1928, Gamber, éd., 7, rue Danton, 5 fr.).
- *Glozel et sa signification*. 1 broch. 36 pp. Paris, 1928, Gamber, éd., 7, rue Danton, 8 fr.
- *Glozel; ses fous antiques*. 1 broch. 8 pp. Chez l'auteur, 5, rue Bertier, à Angers. 2 francs (1).
- M. CHAMPION: *Observation technique sur les trouvailles de Glozel*. 1 broch. 12 pp. 16 ill. (Extrait de la *Revue anthropologique*). Paris, Lib. Emile Nourry, 2 francs.
- R. GATEFOSSE: *Les origines préhistoriques de l'Ecriture*. Lyon, Anciens Etablissements Legendre, éd.
- INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE: *Rapport de la Commission Internationale* (supplément à la *Revue Anthropologique*, 10-12-27). Librairie E. Nourry, 62, rue des Ecoles, Paris. 1 broch. 32 pp. illustrée).
- G. DE PAWLOWSKY: *Le Secret des Fouilles de Glozel*. Brochure illustrée de 32 pages, éditée par la maison Hotschkiss, à Saint-Denis (1).
- SALOMON REINACH: *Ephémérides de Glozel* (avec appendice sur l'histoire de la Tiare). 1 vol. in-8° de 288 pp. et 16 planches. Paris, Kra, éd., 6, rue Blanche, 20 francs.
- P. SAINTYVES: *Mes deux visites à Glozel*. (1 br. 16 pp. non mise dans le commerce). Paris, novembre 1927 (1).
- VAYSON DE PRADENNE: *Visites et fouilles à Glozel* (juin-juillet 1927); *La Chronologie de Glozel*. (Extraits du « Bulletin de la Société préhistorique française »). Imp. Monnayer, Le Mans, 1927, 1 broch. de 36 pages.
- Les Cahiers de Glozel* (Paris, Paul Catin, éd., 3, rue du Sabot):
- N° 1. Dr MORLET: La Commission Internationale (72 pages: 6 fr.).
- N° 2. J. LOTH: L'esprit de Glozel; ses titres scientifiques (16 pages: 2 fr.).

PÉRIODIQUES

Mercur de France :

- 1^{er} décembre 1927, pp. 257-293. Dr Morlet: Réponse à M. Dussaud (7 ill.). Chronique: pp. 454-475: Dr Morlet: Réponse à M. Boule. Lettre de M. Saint-Yves. — Van Gennep: La logique de M. Dussaud. — Pr Bayet: Visite aux fouilles de Glozel. La thèse druidique. — Comte Bégouen: N'avouez jamais. — Revue de la Presse.
- 15 décembre, pp. 697-710. Chronique: Les alphabets d'Alvao et de Glozel. — Brochures sur Glozel (grammaire de Saint-Hilier). — Van Gennep: Réponse à M. Saintyves. — Dr

(1) Exemplaires envoyés par l'auteur déposés aux archives de la Société.

Grellier (lire:Gfeller): Considérations anatomiques et ethnographiques sur les idoles phalliques de Glozel. — Revue de la Presse.

1^{er} janvier 1928, pp. 193-199. Lettre de *M. Espérandieu* (ouverture de la première tombe) et de *M. Mayet*. — Revue de la Presse.

15 janvier, pp. 461-480. Chronique: Le Rapport de la Commission. — Revue de la Presse.

1^{er} février, pp. 607-628. *D^r Morlet*: Réfutation du rapport de la Commission (8 ill.); — pp. 732-749: Chronique: Revue de la Presse.

15 février, pp. 221-239. Chronique: Lettres de *MM. Vayson de Pradenne* et *Bruston*. — Revue de la Presse et des Brochures.

1^{er} mars, pp. 446-455. Chronique: *M. Loth*: Lettre ouverte à E. Fradin (Les titres scientifiques de l'esprit de Glozel). — Les fouilles de Puyravel. — Le procès Fradin-Dussaud. — Le déclassement de Glozel.

15 mars, pp. 709-718. Chronique: La perquisition à Glozel. — Le procès Dussaud-Fradin. — Nouvelles découvertes du *D^r Morlet*. — Analyse d'Oslo.

1^{er} avril, pp. 197-213. Chronique: *Van Gennepe*: Impressions d'Angleterre; la perquisition; la Société Préhistorique Française; le rapport d'Oslo. — La proposition de résolution de M. le Sénateur Massabuau. — Découverte inédite à Alvao. — Les gisements du Vareille.

15 avril, pp. 445-448. Chronique. Revue de la Presse.

1^{er} mai, pp. 704-716. Chronique. *Van Gennepe*: Les Fouilles du Comité d'Etudes. — Deux livres sur Glozel. — Lettres de *M^e Garçon*.

Revue des Etudes Anciennes (Paris, de Boccard, 1, rue de Médicis):

T. XXX. N° 1, janvier-mars 1928. *C. Jullian*: Un nom barbare: Abra-xas.

T. XXX. N° 2, avril-juin 1928: *C. Jullian*: Gramatica.

Bulletin de la Société Préhistorique Française :

Novembre 1927, pp. 393-394. A propos de Glozel.

Décembre 1927. *L. Coutil*: Les vases à figure humaine et les bobines de Glozel.

Pages Médicales et Parisiennes :

Novembre 1927. La thérapeutique aux temps néolithiques.

Janvier 1928, pp. 1-2. Néolithisme.

L'Anthropologie :

T. XXXVII, 1927, p. 574-594. Article de *M. Boule*.

Vox Medica :

20 avril. La Glozéliade, tragi-comédie en 2 actes, par Dom. Bonnaud.

Progrès Médical :

27 novembre. *Dr Baudoin*: L'Enigme de Glozel.

Le Correspondant :

1927, pp. 440-462. *A. Audolent*: L'Enigme de Glozel.

Bulletin de la Société Linnéenne de Lyon :

N° 3, pp. 4-7. *Dr L. Mayet*: Pourquoi ne pas essayer de déchiffrer le mystérieux énigme de Glozel dans le calme et la sérénité qu'impose un difficile problème scientifique?

La Nature :

1^{er} décembre. *G. Kimpflin*: Documents nouveaux sur l'authenticité et l'âge du gisement (4 ill.).

L'Illustration :

31 décembre 1927, p. 760. Sur le gisement de Glozel (3 ill.).

14 janvier 1928, p. 31. *R. de Beauplan*: La grande querelle de Glozel (5 ill.).

28 janvier 1928, p. 81. *R. de B.*: Autour de Glozel; — p. 82, *Dr Morlet*: Trouvailles glozéliennes au Mayet (3 ill.). — Caricatures d'Henriot sur la couverture.

4 février. *R. de B.*: La querelle glozélienne. — *Dr Morlet*: Un autre habitat glozélien (3 ill.).

21 avril. Les surprises de Glozel (3 ill.).

Revue de Paris :

1^{er} mai, pp. 152-174. *Jean Pivoteau*: A propos de Glozel.

Candide :

29 décembre. *P. Gavotte*: Pourquoi la Commission conclut à la fraude.

Revue de Saintonge et d'Aunis :

T. XLVIII. 1^o et 2^o, p. 27. Une légende joyeuse.

Je Sais Tout :

Avril 1927. *H. de Varigny*: Le problème de Glozel (4 ill.).

Cyrano :

11 mars. *Marcel Arnac*: Glose sur Glozel.

L'Opinion :

31 décembre et 7 janvier. *Ch. Chassé*: Enquête auprès des spécialistes.

14 janvier. *H. Clouzot*: Les Fourberies de Fradin. — *R. Bourget-Paileron*: Un Glozel du XVIII^e siècle.

28 janvier. *Vayson de Pradenne*: La deuxième affaire Glozel.

Revue Scientifique :

24 décembre. *L. Franchet*.

L'Homme préhistorique :

Décembre 1927. *Vayson de Pradenne*: La deuxième affaire Glozel.

Etudes :

20 janvier. *L. Jalabert*. Glozel: Mystère ou mystification?

La Gazette du Franc :

21 janvier. *J. L.*: Commentaires.

Gazette des Hôpitaux :

14 décembre 1927. *Dr Herber*: La droiture et la gaucherie trophiques à propos des idoles de Glozel.

D'Artagnan :

5 décembre et 19 janvier. Caricature de Guérin.

Le Ori de Paris :

25 décembre, 1^{er}, 8 et 15 janvier 1928. Le Mystère de Glozel.

22 janvier, 12 et 19 février: Glozéliana.

4 mars. Le mystère de Glozel.

11 mars. A Glozel, expertise (dessins de Léon).

La Vie Parisienne :

21 janvier. Glozel est-il authentique?

28 janvier. Deux nouveaux dessins sur briques néolithiques: le manège de rennes à la foire de Glozel; la saison des élégances à Vichy (dessins de Kuhn Régnier).

Aux Ecoutes :

24 décembre. Les conclusions des experts de Glozel.

31 décembre. La clé?

7 janvier. L'homme aux bagues. — Le récidiviste. — La comédie de Glozel.

15 janvier. Glozel au Collège de France.

11 février. Le jugement de Salomon Reinach (dessin de Barrère). — Glozel et le Maroc.

Journal des Débats :

29 novembre. *Pr Mendes-Corréa*: Résultats de l'analyse des os.

4 décembre. *de Varigny*: Une hypothèse relative à Glozel.

8 décembre. *de Varigny*: Querelles glozéliennes.

- 7 décembre. Lettre de M. *Massabauu*. — G. A.: Souvenirs d'il y a soixante ans.
- 12 décembre. Lettre de M. S. *Reinach*.
- 24 décembre. *Comte Bégouen*: La mystification de Glozel. — H. de *Varigny*: Le rapport de la Commission.
- 25 décembre. La sérénité du savant. — Querelles glozéliennes.
- 26 décembre. Déclarations de M. l'abbé *Favret* et de M. *Dussaud*.
- 27 décembre. Lettres de MM. *Reinach*, *Jullian*, *Esperandieu*.
- 28 décembre. Protestations du Comte *Bégouen*.
- 29 décembre. Interview du Comte *Bégouen*.
- 30 décembre. M. R. *Dussaud* revient à la charge.
- 31 décembre. Lettres de MM. l'abbé *Brenil* et C. *Jullian*.
- 1^{er} janvier. Nouvelles opinions sur les inscriptions.
- 3 janvier. Lettre de M. S. *Reinach*.
- 4 janvier. Le cours de M. *Loth*. — Interview de M. *Claude Fradin*.
- 5 janvier. Lettres du D^r *Morlet* et de M. *Peyrony*. — M. *Dussaud* à Moulins.
- 6 janvier. Déclarations de M. *Peyrony* et de M^{lle} *Picandet*.
- 8 janvier. L'alphabet de Salomon et les tailleurs de pierre.
- 8 janvier. H. *Morand*: M. Pickwick et la préhistoire.
- 9 janvier. Encore une lettre recommandée du D^r *Morlet*.
- 10 janvier. L'opinion de Sir Arthur Evans.
- 11 janvier. Lettre de M. *Mendes-Correa*. — Un précédent neuchatelois.
- 15 janvier. Lettres de MM. *Bosch-Gimpera* et *Bégouen*.
- 18 janvier. Lettres de MM. S. *Reinach* et *Morlet*.
- 20 janvier. H. de *Varigny*: Le rapport technique de M. Champion.
- 23 janvier. Lettre de M. le Comte *Bégouen* à M. *Loth*.
- 24 janvier. Lettre de M. *Mendes-Correa*.
- 25 janvier. Réponse du D^r *Morlet* au rapport Champion.
- 26 janvier. L'incident de Miss Garrod.
- 1^{er} février. Lettre du Comte *Bégouen*.
- 3 février. Une lettre du D^r *Morlet*.
- 10 février. Lettre de M. *Bosch-Gimpera*: Encore l'incident de Miss Garrod.
- 12 février. Lettre du D^r *Morlet* sur l'incident Miss Garrod.
- 16 février. *Grosclaude*: Les déclassés de Glozel.
- 21 février. Le Professeur *Déperet* visite la grotte de Puyraven.
- 22 février. Les pierres gravées du Maroc.
- 27, 28 et 29 février; 1^{er}, 2, 3 et 5 mars. Articles divers.
- 11 mars. Lettre de M. *Loth* au Comte *Bégouen*.
- 21 février. Le Professeur *Déperet* visite la grotte de Puyravel.
- 1^{er} avril. F.: Conférence de M. *Bayet*.
- 7 avril. F.: Une nouvelle interprétation (M. *Foellmer*).
- 8 avril. F.: Un Glozel normand il y a 74 ans.
- 23 avril. Lettre de M. *Fayson de Pradenne*.

- 26 avril. Lettre de M. S. Reinach.
30 avril. Lettre de M. Mendes-Correa.

Paris-Matinal :

- 3 et 9 janvier. Interviews de M. Déperet.

L'Aktion Française :

- 9 janvier. E. Daudet: Le rapport Champion.

Le Figaro :

- 24 décembre. Ch. Dauzats: Le rapport de la Commission.
30 décembre. Eugène Marsan: De Tauride en Glozel.
31 décembre. Abel Hermant: Le style Glozel.
4 janvier. Le Professeur Loth défend Glozel.
8 janvier. L'opinion de M. Champion.
27 février. Les perquisitions (1 ill.).
1^{er} mars. Glozel au Palais de Justice (1 ill.).
3 mars. Eugène Marsan: Encore Glozel!

Le Soir :

- 28 décembre. Job: A propos des fouilles de Glozel.

Le Matin :

- 28 décembre. La bataille de Glozel. Une querelle de savants arriérés contre un archéologue amateur.
29 décembre. Les Antiglozéliens contre-attaquent. — L. Forest: Propos d'un parisien: Les Antiquités de Glozel.
30 décembre. L'autre Glozel (3 ill.).
31 décembre. L'énigme de Glozel se complique (1 ill.).
4 janvier. M. Dussaud conteste; M. de Saint Hillier suggère; l'instituteur Clément précise.
5 janvier. P. Guitet-Vauquelin: Le *Matin* pratique des fouilles aux abords du champ de Glozel (2 ill.).
6 janvier. P. Guitet-Vauquelin: De vieilles galeries obturées sont ouvertes à la « Goutte » Barnier.
7 janvier. Autour des découvertes de Glozel.
8 janvier. Cours de M. Loth.
9 janvier. L'affaire de Glozel n'est pas close (1 ill.).
10 janvier. Les fouilles de Glozel au Palais de Justice et au Collège de France.
11 janvier. La phase décisive de Glozel.
22 janvier. Le cours du Professeur Loth. — Glozel au Palais (1 ill.).
11 février. De Glozel au Maroc (Dr Russo).
9 février. Les nouvelles trouvailles d'Alvao et du Maroc.

- 13 février. *Guitet-Vauquelin*: Des savants font à Puyravel d'intéressantes découvertes.
 20 février. *Guitet-Vauquelin*: L'heure décisive de Glozel.
 21 février. Glozel est déclassé; Les fouilles vont reprendre.
 26 février. Coup de théâtre à Glozel: la perquisition (2 ill.).
 27 février. Interview de M^{re} *J. Théry*, *M. Garçon* et *Campinchi* (2 ill.).
 28 février. Interview de *M.M. Viple* et *Hennet*.
 1^{er} mars. Devant la 12^e Chambre correctionnelle (3 ill.).
 6 mars. L'expertise des pièces saisies à Glozel.
 13 avril. Les nouvelles prospections de Glozel.
 14 avril. A Glozel, le succès s'affirme.
 15 avril. Les savants concluent à l'authenticité du gisement.
 28 avril. Autour des querelles glozéliennes: le procès de Verdalon.

L'Echo de Paris :

- 24 décembre. *C. M. S.*: Les documents de Glozel ne sont pas anciens.
 26 décembre. *Prosper*: Le laboureur de Glozel et ses enfants (fable).
 27 décembre. *P. Désirat*: Le D^r Morlet passe à l'offensive.
 28 décembre. L'âge du plissé.
 29 décembre. M. Herriot va se rendre incessamment à Glozel.
 3 janvier. L'instituteur du jeune Fradin accuse.
 4 janvier. Le D^r Morlet prétend que M. Dussaud commet des faux.
 28 janvier. Déposition de savants en faveur de Miss Garrod.
 29 février. *P. D.*: Interview du D^r Morlet.
 1^{er} mars. *H. Espiau*: Glozel au Palais.
 4 mars. *Clair-Guyot*: Ni glozélien, ni antiglozélien, je me promène à Glozel. (Photo M. Viple).
 8 mars. *Clair-Guyot*: Emile Fradin comme je l'ai vu. — *Prosper*: C'est la vie... (écrit sur un galet).
 9 mars. *Clair-Guyot*: La Glozélithe.
 13 avril. *G. Mounereau*. La nouvelle Commission a commencé ses travaux.
 14 avril. *G. Mounereau*. Au Champ-des-Morts, on a mis à jour deux pièces importantes.
 20 avril. *G. Mounereau*: Les dernières fouilles ont été faites dans des conditions extraordinairement sévères.
 28 avril. *H. Espiau*: Glozel date-t-il de l'âge du renne ou de l'âge du ring?
 20 mai. *Paluel-Marment*: Les Fradin seront bientôt millionnaires...

Comedia :

- 24 décembre. *Lucien d'Autremont*: Conclusions de la Commission Internationale (4 clichés).

La Presse :

- 12 janvier. *J. Brétigny*: L'affaire Glozel est morte. Vive l'affaire Fradin!

L'Intransigeant :

- 24 décembre. Décisions de la Commission et déclarations de M. *Reinach*.
 27 décembre. Le Dr Morlet accuse.
 28 décembre. *M. Sauvage*: L'affaire va être soumise aux tribunaux.
 4 janvier. M. Loth annonce des révélations.
 9 janvier. A Boulogne, les Glozétiens délibèrent.
 10 janvier. *M. Sauvage*: B or not B.
 11 janvier. *M. Sauvage*: Témoignage de M. Tricot-Royer.
 12 janvier. *M. Sauvage*: « Qui êtes-vous? — Le Père Fradin. — Que désirez-vous? »...
 21 février. *M. Sauvage*: L'affaire de Glozel rebondit.
 27 février. *M. Sauvage*: Les Glozétiens gardent le sourire.
 28 février. Glozel, la justice et les serments.
 29 février. Une expertise des trouvailles.
 1^{er} mars. Interview d'Emile Fradin.
 5 mars. M. Beyle va commencer l'expertise.
 24 mars. *M. Sauvage*: Interview de M. Beyle.
 7 avril. *A. M.*: M. J. Loth nous parle du prénéolithique.
 17 avril. Les Fouilles? Déplorables! Interview de M. de Prorok.
 (Photo de M. Reinach).

La Croix :

- 28 décembre. La nouvelle querelle de Glozel (une caricature).
 30 décembre. *F. F.*: L'arbitrage de M. Herriot. — *Diégo*: Les civilisés préhistoriques.
 4 janvier. Parmi les briques et les pots de Glozel.

L'Œuvre :

- 26 décembre. *H. Simoni*: Plainte contre X...
 27 décembre. *H. Simoni*: On s'agite autour de Glozel.
 1^{er} janvier. Le Comte Bégouen répond à M. S. Reinach.
 7 janvier. *H. Simoni*: M. Bernet nous parle des vieilles pierres inscrites (2 ill.).

Le Populaire :

- 4 mars. A Glozel, les questions personnelles tournent au vaudeville et au tragique.

Le Petit Parisien :

- 4 décembre. Un nouvel examen des objets trouvés à Glozel.
 24 décembre. Les objets trouvés à Glozel ne sont pas anciens.
 1^{er} janvier. *Fayson de Pradenne*: Comment, si truquage il y a, les truquages ont pu s'effectuer.
 2 janvier. Un entretien avec l'instituteur Clément.
 3 janvier. *M. Pagès*: M. Cl. Fradin, de Lyon, a lui aussi sa théorie sur la question de Glozel.

- 4 janvier. Pourquoi M. Clément crut d'abord au gisement... et n'y crut plus.
- 5 janvier. *P. Pagès*: La religion de Glozel aurait-elle déjà ses martyrs?
- 5 janvier. *de Montgrègne*: Les prétendues variations de la Commission.
- 11 janvier. *A. Salomon*: Un des « contrôleurs », M. Peyrony.
- 27 février. Interview du D^r *Regnault*.
- 28 février. Interview du *Comte Bégouen*.
- 13 avril. *J. D.*: De nouvelles fouilles à Glozel.
- 15 avril. Du sol de Glozel, la Commission n'a encore tiré aucune preuve.

Le Journal :

- 3 décembre. *Paul Bringuier*: Le rapport sur le gisement de Glozel ne garantira pas l'authenticité de toute la collection.
- 18 décembre. *Paul Bringuier*: Le rapport de la Commission sera-t-il nettement défavorable?
- 28 décembre. *Clément Vautel*: Mon film.
- 1^{er} janvier 1928. *M. M.*: La Revue de fin d'année.
- 4 janvier 1928. *P. Bringuier*: Les Fradin défendent avec une vigueur farouche l'authenticité de Glozel.
- 4 janvier. Le Professeur Dussaud parle de Glozel devant l'Académie bourbonnaise.
- 5 janvier. *P. Bringuier*: Il existerait un « esprit de Glozel ».
- 7 janvier. *P. Bringuier*: « J'accuse Emile Fradin », déclare M. Peyrony. — Déclarations de M. Champion.
- 8 janvier. *P. Bringuier*: « Glozel » apparaît nettement sur une brique. — Le professeur Loth attaque la Commission. — *C. Vautel*: Mon film.
- 11 janvier. *E. Coudroyer*: Tumulte au Collège de France. — L'école de Glozel (dessins de L. Kern).
- 12 janvier. *P. Bringuier*: Le Comte Bégouen en appelle à la justice.
- 17 janvier. *J. Pédron*: Les bijoux de Glozel et ceux du Hoggar (1 caricature).
- 18 janvier. *R. Sudre*: Interview de M. Bayle, chef de l'Identité judiciaire.
- 19 janvier. *P. Bringuier*: Le rapport Champion (2 ill.).
- 20 janvier. *Clément Vautel*: Mon film.
- 22 janvier. *P. Bringuier*: Le vacarme à la conférence de M. Loth.
- 20 janvier. *Coudroyer*: Glozel ne mérite pas d'être classé.
- 26 février. La police a perquisitionné à Glozel.
- 27 février. *P. Bringuier*: Les résultats de la perquisition.
- 28 février. *P. Bringuier*: La justice va s'efforcer d'éclaircir le mystère (1 ill.).
- 1^{er} mars. *P. Bringuier*: Devant la 12^e Chambre correctionnelle.
- 2 mars. *P. Bringuier*: Le bilan de la perquisition (2 ill., 1 caricature).

28 avril. *Geo London*: Un épisode de la lutte glozélienne (procès de Verdelon).

20 mai. *Jean Masson*: Une publicité habile autant que mystérieuse sait attirer à Glozel les baigneurs de Vichy.

Le Quotidien :

19 décembre. *J. C.*: La Commission d'enquête a rédigé son rapport.

24 décembre. *J. Cabrerets*: Le rapport de la Commission. « Jugement égal à zéro », déclare M. Reinach (2 ill.).

4 janvier. *J. Cabrerets*: De Glozel chez les Fradin.

6 janvier. *J. Cabrerets*: Interview de M. Clément.

7 janvier. *J. Cabrerets*: Le Dr Morlet affirme que toutes les pièces ont été exhumées en sa présence.

11 janvier. *J. Cabrerets*: Une offensive de boules puantes au cours de M. Loth.

1^{er} mars. *J. Grimod*: Un quart d'heure avec E. Fradin.

Le Petit Journal :

25 décembre. Glozéliens et antiglozéliens continuent le débat.

28 février. Le docteur Morlet écrit au Garde des Sceaux.

Journal Officiel :

21 décembre. Débats parlementaires: Sénat, p. 1372. Interpellation de M. Massabuau et réponse de M. Herriot.

Le Rappel :

7 janvier. *H. Pinget*: Un pas vers la lumière.

La Liberté :

18 janvier. Un nouvel élément du problème de Glozel (1 fig.).

19 janvier. Les nouveaux arguments du Dr Morlet (1 fig.).

21 janvier. Une importante communication du Dr Chabrol (1 fig.). — A. M. D. G.

22 janvier. Un appel du Dr Morlet au ministre des Beaux-Arts (1 fig.).

27 février. L'énigme de Glozel se corse (1 fig.).

28 février. Pour ou contre Glozel (1 fig.).

1^{er} mars. Emile Fradin à Paris.

2 mars. Vive Fradin!

4, 6, 8, 10, 11, 13, 15, 17, 22 mai. Articles anecdotiques de R. Benjamin sur les fouilles du Comité d'Etudes.

Le Temps :

20 novembre. Déclarations de M. Fayson de Pradennec.

29 novembre. L'opinion de M. Déperet.

30 novembre. Déclarations du Comte Bégouen.

1^{er} décembre. Opinion de M. Audollent.

4 décembre. Déclarations de M. Van Gennep.

9 décembre. Déclarations de M. Mendes-Correa.

- 24 décembre. Rapport de la Commission Internationale.
 26 décembre. La Comédie de Glozel.
 5 janvier. Une conférence du Prof. *Loth*; A l'Académie bourbonnaise.

Excelsior :

- 4 janvier. M. *Loth* a parlé hier de Glozel (1 ill.).
 5 janvier. L'énigme de Glozel.
 12 janvier. Pour et contre Glozel (2 ill.).
 19 janvier. *P. Mille*: Bloc-Notes.
-

Le Télégramme de Toulouse :

- 1^{er} décembre. L'opinion de M. Déperet.
 2 décembre. Nouvelles précisions de M. Bégouen.
 5 décembre. Réponse de M. Mendes-Correa.
 27 décembre. *Comte Bégouen*: La mystification de Glozel. — La Conférence du Comte Bégouen à la Société de Géographie.
 7 janvier 1928. *Comte Bégouen*: Encore Glozel.
 27 janvier. Le nom du Comte Bégouen acclamé au Collège de France.

L'Express du Midi :

- 11 novembre. *P. Mesple*: L'opinion de M. le Comte Bégouen.
 15 février. Conférence du Comte Bégouen chez les Etudiants.

L'Eclaireur de l'Est :

- 26 décembre. Interview de l'abbé Favret.
 28 décembre. Rectifications de l'abbé Favret.

Dernières Nouvelles de Strasbourg :

- 29 novembre. *F.-A. Schaffter*: Des analyses d'os de Glozel.

Supplément de l'Abeille d'Etampes :

- 29 octobre. *Courty*: La fin du mystère de Glozel.

La Petite Gironde :

- 27 décembre. *S. Bach*: Les fouilles de Glozel ou... Toulouse contre Paris.

Le Moniteur du Puy-de-Dôme :

- 22 janvier. *P. Luquet*: Découverte, près de Ferrières, d'un habitat néolithique.

L'Avenir du Plateau Central :

- 7 février. Découvertes glozéliennes au Maroc.

Le Progrès de l'Allier :

- 25 décembre. *G. Fragny*: Glozel: Interview du Dr Morlet.

31 décembre. *G. Fragny*: Le docteur Morlet réfute les arguments de la Commission.

8 janvier. Autour de Jacquemart.

28 janvier. *La Quotidienne*.

11 février. *F. Strowski*: Clermont est glozélien, Vichy semi-glozélien, Moulins antiglozélien (d'après *Paris-Midi*).

13 avril. Les nouvelles fouilles.

Le Bourbonnais de Paris :

Novembre. *Sérot*: Poésie: Glozel.

Décembre. *Roudier*: Causerie d'actualité en patois.

Janvier. *Sérot*: Chi lo sa (poésie).

La Dépêche Coloniale :

31 décembre. Les Termites de la Science.

L'Avenir de la Dordogne :

9 mars. Article de M. Teyssandier.

Le Journal de Gannat :

14 janvier. Lettre de M. Viple au *Petit Parisien*.

Le Courrier de l'Allier :

27 décembre: Revue de Presse.

28 décembre. Le Dr Morlet passe à l'offensive.

4 janvier. M. Dussaud à Moulins.

14 février. *Léoville*: Glozel.

28 février. Un coup de théâtre dans l'affaire de Glozel.

3 mars. *Léoville*: Glozel à Paris.

17 mai. *H. Buriot-Darsiles*: Nouvelles pérégrinations

La Tribune Bourbonnaise :

22 janvier. *Lindor*: Propos d'un vichyssois.

Le Progrès de Lyon :

28 décembre. M. Vayson de Pradenne répond au Dr Morlet (photo de Miss Garrod).

La Dépêche de Constantine :

3 novembre. Article de M. A. Truillot.

La Dépêche de Vichy :

1^{er} janvier 1928. *Dr Morlet*: On ne fabrique pas de fausse monnaie quand on en a de la bonne.

8 janvier. Notes d'un « ni-glozélien, ni-anti-glozélien ».

15 janvier. Gloses sur Glozel (G. Truc dans la *Grande Revue*).

Le Moniteur de l'Ailier :

7 janvier. *L. Darcis*: A propos de Glozel.

Le Monde Colonial Illustré :

Avril 1928, p. 80. *Dr Russo*: Les inscriptions rupestres du Nord-Saharien et leurs rapports avec les caractères glozéliens (3 ill.).

Les Tablettes d'Avignon et de Provence :

3 mars. *M. Mignet*: Glozel, ou les Nouvelles Galeries Farfouillettes (impromptu en 2 actes en vers de vase).

L'En-dehors (Orléans) :

Janvier 1928. *Gérard de Lacaze-Duthiers*: Glozel ou la débâcle de la science officielle.

Mars. *Roberto Natnof*: Réponse à G. Le Lacaze-Duthiers.

Annales Coloniales :

17 janvier. Un brace et d'Antinéa dans les fouilles de Glozel.

28 janvier. La Glozélite à la Guadeloupe.

9 février. Glozel et le Maroc.

La Nation Belge :

9 décembre. *Dumont-Wilden*: Le rapport ménage la chèvre et le chou.

Neptune (Anvers) :

12 novembre 1927. Article illustré.

30 décembre. *Tricot-Royer*: Rapport de l'envoyé spécial aux fouilles de Glozel (illustrations).

3 mars. *Tricot-Royer*: L'Eteignoir glozélophobe.

27 mars. *Tricot-Royer*: Les Glozélophobes.

Le Matin (Anvers) :

16 janvier. Interview du Professeur *Pittard*.

Bulletin de la Bibliothèque Publique de Boston :

Février. *Zoltan Harasiti*: Glozel: A forgery.

Esperanto (revue mensuelle, 12, bd du Théâtre, Genève) :

Avril 1928. La batalo pri Glozel (3 ill.).

Travaux de la Société Portugaise d'Anthropologie et d'Ethnologie :

J.-T. Rago: Les alphabets d'Alvao et de Glozel.

(*A suivre.*)

M. G.



BIBLIOGRAPHIE

EMILE MALE : **Art et Artistes du Moyen-Age**. 1 vol , 328 pages,
8 hors-texte ; librairie Armand Colin, Paris, 30 fr.

Notre éminent compatriote, membre d'honneur de la Société d'Emulation, M. Emile Mâle, de l'Académie française, vient de réunir en un volume une suite, parfaitement homogène, de vingt-cinq articles publiés depuis une quinzaine d'années par l'érudit Directeur de l'Ecole française de Rome, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de France* et diverses autres publications d'art ou d'archéologie. Son titre assez général, *Art et Artistes du Moyen-Age*, lui permet ainsi d'ajouter une suite toute naturelle dans ce cadre médiéval qu'il a si minutieusement étudié, à ce merveilleux triptyque de l'*Art religieux en France* (xii^e ; xvi^e siècles ; fin du Moyen-Age), qui constitue la plus précieuse encyclopédie de l'iconographie au cours de ces siècles d'une production artistique si intense.

M. Mâle consacre notamment quelques chapitres au Mont-Saint-Michel, au portail de Senlis et à son influence, à la cathédrale de Reims, à Rodier interprète des cathédrales de France, à la vie de saint Louis racontée par les peintres du xiv^e siècle, au peintre Bourdichon qu'il croit bourbonnais, à l'imitation de la gravure par les peintres verriers et aux ivoires gothiques français.

C'est un chapitre liminaire d'une puissance de raccourci extraordinaire, consacré aux « aspects successifs de l'art chrétien », que M. Mâle nous présente modestement comme un résumé de ses trois ouvrages précédents ; le savant auteur proclame hautement tout ce que l'art doit au christianisme, et ce sont, tour à tour, tous les siècles de l'art chrétien qui s'offrent à nous par leurs caractéristiques essentielles : l'époque des catacombes où l'art, engendré par la liturgie, est en quelque sorte une supplication pour les fidèles ; puis c'est, à côté de l'art chrétien hellénistique qui représente le Christ sous les traits d'un adolescent aux longs cheveux, l'art syrien, celui des moines d'Orient, éclatant de couleur locale, moins noble sans doute que le précédent, mais plus vrai ; et de leur rencontre naît l'art

byzantin dont les influences combinées vont inspirer toutes les productions jusqu'au ^{xii}^e siècle, que marquera la résurrection de la sculpture ; au ^{xiii}^e siècle, cette formule atteindra son apogée dans la cathédrale, « livre ouvert où le peuple pouvait apprendre tout ce qui lui était nécessaire de savoir » ; enfin, au ^{xiv}^e et au ^{xvi}^e siècle, l'art semble cesser de s'adresser à l'intelligence pour parler à la sensibilité ; les représentations de la Vierge, mère souriante de la Crèche, mère endolorie au pied de la Croix, se multiplient, et c'est, après le côté divin, le côté plus humain du christianisme.

Je ne connais pas d'ouvrage qui fasse mieux sentir cette évolution, et mette aussi parfaitement à la portée du profane la signification de chacun de ces âges successifs.

Et par un enchaînement logique, M. Mâle est conduit à nous exposer sa thèse favorite de l'influence orientale sur les productions architecturales de la France médiévale. On connaît ses arguments que M. le chanoine Clément nous avait plusieurs fois exposés ; il les reprend dans le chapitre de « La mosquée de Cordoue et les églises de l'Auvergne et du Velay », et dans celui de « L'Espagne arabe et l'art roman ».

M. Mâle retrouve à Cordoue le modillon à copeaux dont tant de nos églises bourbonnaises nous offrent l'exemple, au mhirab que le calife Al. Hakem commença après 961 ; il s'arrête devant les petites arcades triflées qui lui rappellent Notre-Dame du Port et les portails polylobés de Malicorne, de Colombier, de Charroux (nous ajouterons, pour notre part, celui de Saint-Bonnet-de-Four) ; dans le Saint des Saints, le voyageur est frappé par la ressemblance d'une coupole en forme de fleur avec certains détails, reproduits par Viollet-le-Duc, d'un fragment de la corniche de Notre-Dame du Port ; enfin l'alternance, dans les arcs, de claveaux blancs et rouges, ne pouvait manquer de remettre à la mémoire d'un observateur, déjà averti par les premières constatations, le souvenir du cloître du Puy ou de la cathédrale de Clermont dont les assises de Volvic et de pierre blanche produisent un effet décoratif si curieux.

Et M. Mâle cherche à s'expliquer comment l'architecte de Notre-Dame du Port a connu les arcs de Cordoue, antérieurs de plus de 400 ans ; comment le décorateur qui inscrivit au portail du Puy ces entrelacs musulmans avait eu la notion des sculptures méplates de

l'artisan arabe. La connaissance parfaite de l'art religieux du Centre et du Sud-Ouest ajoutée à une étude très précise des itinéraires de pèlerinages, tels que les lui révèle un vieux *guide* du ^{xii^e} siècle, conduit M. Mâle à trouver l'explication de ce curieux problème dans les mouvements de foules qui dirigeaient les pieux fidèles d'alors au sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle. Des quatre routes qui y conduisaient, l'une partait du Puy ; le long de chacune d'elles se retrouvent infailliblement des édifices où dominent les éléments du décor arabe.

Telle est la thèse que M. Mâle établit avec toutes les précisions nécessaires ; et c'est un réel plaisir que de suivre un guide aussi érudit qui ne ménage, en cours de route, ni les preuves ni les exemples dont s'enrichit une argumentation qui ne tarde pas de nous convaincre.

Beaucoup de pèlerins artistes voudront ainsi s'orienter dans cet immense musée qu'est le sol de France et qu'avant de le décrire avec une telle maîtrise, M. Mâle a parcouru au temps de sa jeunesse, alors que, — ainsi qu'il le déclare dans sa préface, — il ne semblait plus y avoir personne en France pour s'émouvoir de toutes ces merveilles : « Je souffrais, écrit-il, en pensant que ces églises par leurs nobles personnages de pierre ou de verre n'étaient plus écoutées par personne. Ma joie fut grande, à Chartres, un jour qu'un paysan de la Beauce, un descendant de ceux qui s'étaient jadis attelés aux chars pour transporter les pierres de Notre-Dame, vint contempler à mes côtés les statues du porche septentrional : « Je ne viens jamais à Chartres, me dit-il, sans admirer la cathédrale. » J'avais enfin trouvé un français qui aimait l'art de la France. »

Plus grande serait aujourd'hui la joie de M. Mâle de voir, par groupes érudits, tant d'artistes et de simples amateurs se rencontrer pour étudier et admirer de concert les merveilles de nos cathédrales et les plus modestes curiosités de nos églises de campagne, dont il aura, pour sa part, si largement contribué à mettre à la portée de tous le sens caché et le riche enseignement.

M. GÉNERMONT.

Le roman inconnu de la duchesse d'Abrantès, par Robert CHANTEMESSE. Paris, Plon, 1927.

Par une heureuse fortune notre confrère a eu entre les mains une source insoupçonnée de pièces authentiques, qui lui ont permis de

retracer en des pages réellement vécues la vie si mouvementée de Laure de Permon, duchesse d'Abrantès.

Si saisissants et si révélateurs que fussent les textes qui lui étaient confiés, ce n'était pas une mince besogne de les coordonner et d'en démêler le sens souvent caché.

Avec autant de perspicacité que de rigoureuse érudition, M. Robert Chantemesse a su ressusciter un long drame d'amour, dans lequel les principaux personnages de l'Empire ont joué souvent un rôle de premier plan, et sur lequel acteurs et témoins, pour des motifs qui étaient parfois des raisons d'Etat, ont fait la conspiration du silence.

Ainsi que le dit M. Robert de Flers, nous croyions tout connaître de la vie brillante et tumultueuse de Laure d'Abrantès, et nous nous apercevons aujourd'hui que nous ignorions tout de la passion sans doute la plus ardente et la plus profonde qui ait agité sa vie.

Celui qui en fut l'objet passait pour l'un des plus beaux hommes de son temps : Maurice de Balincourt, tour à tour éblouit et enflamma la reine Hortense, M^{me} de Flotte, M^{me} du Cayla, Paulette Bonaparte, enfin la duchesse d'Abrantès. Il mena la vie la plus brillante, fut l'animateur de toutes les fêtes.

De cette femme, qui dans sa prime jeunesse avait été fiancée à Jérôme Bonaparte avant de devenir l'épouse de Junot, gouverneur de Paris, de celle qui fut longtemps l'amante inconsolée de Metternich, il reçut, écrite de son propre sang, une lettre toute vibrante de passion sincère.

Sous la plume alerte de Robert Chantemesse, le triste roman d'amour revit, il revit jusqu'aux jours sombres où, dans sa détresse, la duchesse délaissée s'éteint à Chaillot, dans un soir de l'été 1838.

M. D.

H.-A. DOURLIAC : **Mon vieux Bourbon**. Gray, imp. Roux 1927.
1 brochure 86 pages, 3 fr. 50.

C'est la France. Paris, 5, rue Bayard, 0 fr. 75.

Cœur silencieux. Paris, 5, rue Bayard, 0 fr. 75.

Voilà le titre de trois des derniers ouvrages écrits par une de nos compatriotes d'adoption, M^{me} Dourliaç, lauréate de l'Académie Française, dont les œuvres commencent à figurer parmi les « Li-

vres du Pays », aux devantures de nos libraires, en attendant que nous leur réservions la place qu'ils méritent dans nos bibliothèques privées.

Après tant d'autres écrivains de renom, M^{me} Dourliac vient chaque année, depuis 1914, à Bourbon-l'Archambault, soigner ses rhumatismes et goûter le repos : « Les eaux et la nature y sont également « salutaires, écrit-elle dans l'avant-propos de *Mon vieux Bourbon*, « qu'elle a pieusement dédié « à la mémoire des enfants de Bourbon « morts pour la France » ; et l'on se retrempe à cette double source « de vigueur et de santé. J'aime Bourbon, ses rues paisibles, ses « hôtels familiers, ses maisons avenantes, son parc ombrueux, ses « églises recueillies, ses ruines imposantes, son lac endormeur, ses « bois profonds... »

Et comme M^{me} Dourliac a le don de bien chanter ce qu'elle aime, sa modeste brochure *Mon vieux Bourbon* réunit une suite de pages d'histoire et de légendes locales, empruntées au folk-lore mais adaptées par l'auteur, qui plairont par leur variété et la vie qui les anime : « Quand Bourbon s'appelait Burge » ; « Les Trois Maures » ; « La Parciaude » ; « La Vierge aux rubans » ; « La tour Prends-garde », etc...

M^{me} Dourliac donne régulièrement quelques pages très goûtées des lecteurs à la collection des *Romans populaires*, et voilà que, pour deux d'entre eux, elle a choisi le cadre de Bourbon ou la vie des hôtes qui l'illustrèrent. Dans *Cœur silencieux*, M^{me} Dourliac fait revivre la figure de Bertrand du Guesclin, du connétable de Sancerre, et de Christine de Pisan ; roman sentimental, légèrement brodé sur un thème historique dont l'auteur n'a d'ailleurs pas voulu être l'esclave. Dans *C'est la France*, roman à clef, nous revenons aux temps modernes, aux heures grises et rouges de la guerre ; et le héros, fils de la vieille cité des Archambault, se meurt au milieu de personnages « bourbonnais », dont il serait facile de citer le vrai nom, et dans un cadre familial qui permet à l'érudit écrivain de nous tracer quelques tableaux charmants de cette campagne d'Allier dont elle a su goûter toute la tranquille poésie.

M. G.





NOS CONFRÈRES M. Jacques MONICAT, archiviste paléographe, est nommé archiviste aux Archives nationales.

✦ M. BOUDET, maire de Moulins, président d'honneur de la Société d'Emulation, et M. LAMOUREUX, ancien ministre de l'Instruction Publique, ont été réélus députés de l'Allier au scrutin de ballottage du 29 avril.

✦ M. GÉNERMONT, architecte des Monuments Historiques de l'Allier, vient d'être nommé en la même qualité pour le département de la Creuse (arrondissements d'Aubusson et de Boussac).

✦ MM. G. MONTILLIET, DE VERRIÈRES, Jean CRÉPIN-LEBLOND, les abbés LARROQUE et LÉCLERC viennent d'être admis comme membres de la *Société Française d'Archéologie*.

✦ M. Jacques CHEVALIER, chargé de mission de l'Université de France, effectue en ce moment une tournée de propagande en Espagne et en Portugal. Les 1^{er}, 3 et 5 mai il a parlé à l'Institut Français de Madrid sur « le déclin du Positivisme », « le Renouveau de la Métaphysique », et « Bergson » ; le 8, il inaugurerait à Salamanque un cours sur la mystique espagnole ; puis il parlait à Lisbonne sur Descartes, à l'Université de Coïmbre sur la philosophie française contemporaine, à Porto sur Pascal, à Valladolid sur César Franck, et à Saragosse sur « le génie spirituel de la France ».

NOS COMPATRIOTES MM. Georges BARILLET et Marcel HÉRAUD ont été élus députés de la Seine.

✦ Notre compatriote, le vice-amiral CHOCHÉPRAT, est décédé à Toulon, le 1^{er} avril.

✦ Le docteur Antoine GIROUD, préparateur à la Faculté de Médecine de Paris, a été présenté à l'unanimité comme professeur à cette Faculté.

✦ M. l'abbé RADUREAU est mort le 28 avril, à l'âge de 83 ans. Il avait été notamment maître de chapelle à l'église Saint-Pierre.

BEAUX-ARTS Nous relevons aux catalogues des Salons qui se sont ouverts le 27 avril au Grand Palais, les noms suivants, d'exposants Bourbonnais :

1^o Société des Artistes français :

Peinture

BRUGNAUD (Armand-Claude), né à Lapalisie. — 323. *Nature morte* ; 324. *Paysage. Pont-Neuf*.

CHARPY (M^{lle} Jeanne), née à Moulins. — 449. *Portrait de Son Eminence le Cardinal Dubois, archevêque de Paris* ; 450. *Portrait de Mgr Méro*.

CHAUMARD (Henri-Marien), né à Vichy. — 458. *Le bol de lait*.
 MATHONAT (Charles-Albert), né à Cosne-d'Allier. — 1397. *Théâtre antique d'Orange*.

SAUVE (Paul-Emmanuel), né au Mayet-de-Montagne. — 1780. *Le voile rouge*.

Dessins

ELIE DE BEAUMONT (M^{me} Denyse), née à Montluçon. — 2372. *Portrait d'A. de M.*, miniature ; 2373. *Etude*, miniature.

DORBEC-CHARVOT (M^{me} Henriette), née à Moulins. — 2339. *Portrait de la marquise de B...* ; miniature.

Sculpture.

RIVOIRE (Raymond), né à Cusset. — 3598. *Artémis* ; statue bronze ; 3599. *Archer* ; statuette bronze.

FOURNIER DES CORATS (Pierre), né à Moulins. — 3293. *Le Printemps et l'Automne, départ d'escalier*, statues pierre.

Architecture

RAYMOND (Victor), né à Moulins. — 3898. *Parallèle d'architecture entre Rome et Athènes*.

Gravure et Lithographie.

ALBERT-PHILIBERT, né à Moulins. — 3915. *Surprise* ; lithographie originale.

ANTOINE (Paul-Amable), né à Vichy. — 3918. *Portrait d'un médecin lithographe* ; lithographie.

DUBREUIL (Ferdinand), né à Doyet. — 4053. *Tours. L'Aveugle de la Cathédrale* ; bois original.

PÉNAT (Lucien), né à Vallon-en-Sully. — 4248. *Scène d'intérieur*, burin ; 4249. *Album de dix burins sur le Bourbonnais*.

Arts appliqués

DIFFLOTH (Emile), né à Couleuvre. — 4377. *Une vitrine de céramique de grand feu à émaux cristallisés irisés*.

2^e Société Nationale :

Peinture

AMÉDÉE-WETTER (Henri), né à Montluçon. — 42. *Thoniers débarquant* ; 43. *Héris à Ouessant* ; 44. *Effets d'orage*.

ANDREAU (René), né à Moulins. — 45. *Soir de lune*

BELLENFANT (Charles-Robert), né à Yzeure. — 168. *Le Jacquemard à Moulins* ; 169. *Nature morte* ; 170. *Eglise de Mantes*.

DESLIENS (Cécile-Marie), née à Chavenon. — 614. *Portrait de M^{re} C.* ; 615. *Portrait du D^r C.*

LEVEL (Marie-Jeanne), née à Montluçon. — 1208. *Portrait de M. M. L...*

RICHARD (M^{re} Mariette), née à Montluçon. — 1683. *Casbah du Moyen-Atlas*.

TISSIER (Jeanne-Marie-Louise), née à Moulins. — 1949. *L'escalier de l'antiquaire* ; 1950. *Salon de M^{re} B...* ; 1951. *Intérieur*.

VERDEAU (Eugène-Théophile), né à Moulins. — 2015. *L'église d'Audierne*.

Dessins

RICHARD (M^{re} Mariette), née à Montluçon. — 1648. *Arround, village chleuh*.

TISSIER (Jeanne-Marie-Louise), née à Moulins. — 1948. *Salons de boiserie à Carnavalet (Allier)*.

Arts décoratifs.

LACROIX-BRAVARD (Pierre-Gabriel), né à Doyet — 1109. *Porcs épics* ; 1110. *Râles d'eau* ; 1111. *Pluviers à collier* ; 1112. *Fleurs* ; 1113. *Cailles* ; 1114. *Hérisson*.

✚ Du 1^{er} au 30 juin se tient à Montluçon l'exposition régionale, organisée par la bibliothèque municipale de Montluçon et le groupe « Athénée »

(sections artistique, historique, littéraire, philatélique, etc ..) Ecrire au bibliothécaire de la ville de Montluçon.

✦ Du 7 au 22 juillet, le *Syndicat d'Initiative Bourbonnais* organise dans l'hôtel de la Caisse d'Epargne à Moulins, son salon annuel des Beaux-Arts, réservé aux artistes des arrondissements de Moulins et de Lapalisse. Renseignements au commissaire général, M. DAGOIS, place de la Bibliothèque. Exposition-annexe d'ex-libris, organisée par les soins de M. BURIOT-DARSILES.

MONUMENTS ✂ La croix située devant le presbytère de *Louroux-Bourbonnais*, a été classée parmi les Monuments Historiques (1^{er} mai).

D'importants travaux sont actuellement exécutés par le service des Monuments Historiques à *Souvigny* pour la consolidation du pilier de la chaire, dont les fissures récentes signalaient le tassement des fondations, et à *Néris*, pour la conservation des piscines romaines du Camp-des-Chaude.

MIETTES ☒ ☒ Au scrutin du 22 avril et au ballottage du 29, ont été élus députés de l'Allier : MM. BOUDET et PLANCHE, (Moulins) ; CONSTANS et THIVRIER (Montluçon) ; LA-MOUREUX (Lapalisse) ; et PRADON-VALLANCY (Gannat).

RÉGEMORTES.

ERRATA

Bulletin janvier-février 1928, page 12, ligne 35, au lieu de :

Damelin, seigneur de Vollardiz

il faut lire

Damelin, seigneur de Villardiz.

Page 63. Ligne 4, lire : fouiller.

- 16, — villa ;
- 19, — Theotardus ;
- 20, — Vitchetges ;
- 21, — Jonchère ;
- 22-23 — Saint-Etienne-de-Vieq et Amalvin ;

Signature : Abbé Royer.

Page 40. 1^{re} ligne du dernier § : Institution Saint-Joseph : lire en 1853.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU BOURBONNAIS

(LETTRES, SCIENCES ET ARTS)

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PAR DÉCRET DU 20 AOUT 1925



MOULINS

LES IMPRIMERIES RÉUNIES

15 RUE D'ENGHIEN, 15

1928

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Procès-verbaux</i> : 7 mai 1928, p. 145 ; 4 juin	154
<i>Un entretien avec M. Mendes Corrêa au sujet d'Alvdo et de Glozel</i> , par M. Jacques CHEVALIER.	164
<i>La rue Diderot à Moulins et le petit-fils de l'encyclopédiste Denis-Simon Caroillon de Vandeuil</i> , par M. Hubert GAUTIER	168
<i>Notes sur Jean-Pierre Jamin, prêtre de Moulins deux fois déporté</i> , par le Frère GUSTAVE-MARIE	177
<i>Encore un Champfeu aimant les bulles-lettres</i>	185
<i>L'inauguration de la salle des « Amis de Montluçon »</i> , par M. E. CAP- LIN	186
<i>Chronique</i> , par RÉGEMORTES	192

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables des articles insérés dans le Bulletin.

Toutes communications doivent être adressées au Directeur du Bulletin :

M. GÉNERMONT, Architecte des Monuments Historiques
11, place de la République, MOULINS.

RÉUNIONS DE LA SOCIÉTÉ

Le lundi 1^{er} Octobre.

— **5 Novembre.**

— **3 Décembre.**

à 20 heures,

*Salle de la Bibliothèque
Hôtel de Ville de Moulins.*

Séances du Conseil d'Administration : Le *lundi* précédant la séance mensuelle,
à la Bibliothèque de la Société, à 14 heures.

Publications de la Société

<i>Bulletin</i> , abonnement un an :	France	30 »
—	: Etranger	36 »
— un numéro		6 »
1 ^{re} Série } (1846-1892) {	Chaque volume (sauf III, IV, V et VI épuisés)	25 »
	Les 14 volumes non épuisés (ensemble)	300 »
2 ^e Série } (1893-1924) {	Chaque volume (sauf I, II et III épuisés)	30 »
	Les 24 volumes encore en vente (ensemble)	700 »
	(1925-26 et 27 épuisés).	

Port en plus.

Tout membre de la Société a droit de compléter ses collections du *Bulletin* en
bénéficiant d'une remise de 20 %, sur les prix ci-dessus.

S'adresser au Bibliothécaire de la Société.

<i>Catalogue illustré de l'Exposition artistique bourbonnaise de 1925</i>	5 »
Table des 36 premiers volumes du <i>Bulletin</i> (de la fondation à 1910)	3 »
Insigne officiel de la Société	5 »

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est ouverte pour les Membres de la Société, tous les jeudis
de 14 à 15 heures (Hôtel-de-Ville : Immeuble Rocquigny, 2^e étage).



PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 7 MAI 1928

PRÉSIDENCE DE M. ED. CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mes} DE BAUBERT, MOITRIER, H. MONCEAU ; MM. A. BARDET, BOUSSAC, BROSSARD, G. BRUEL, BURDIN, BURIOT-DARSILES, CAPELIN, CHABOT, DELAUME, DÉNIER, DE DREUILLE, DROULEZ, GÉNERMONT, GOLLIARD, L. LASSET, LOIZEL, R. LOUGNON, V. LOUGNON, FI. MITTON, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, J. RÉGNIER, F. REVÉRET, ROUILLON, ROY, SARRAZIN.

— *Excusés* : MM. le lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, J. VIPLE.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— M. LE PRÉSIDENT rappelle que le 2 mai a eu lieu en l'église du Sacré-Cœur un service anniversaire pour le repos de l'âme de M. le chanoine Clément et que, bien que prévenus tardivement, nombreux étaient les membres de notre Compagnie qui s'y pressaient, pour rendre ce suprême hommage à leur regretté président.

— M. le Président donne connaissance :

1^o D'un appel de l' « Association des anciens élèves des écoles françaises en Bulgarie », en faveur des sinistrés du récent séisme qui a dévasté la vallée de la Maritza.

2^o D'une lettre de M. l'abbé A. Leclerc, aux Ruesses de Presly (Cher), accompagnant un article qu'il vient de faire paraître dans la *Vie Catholique* du 14 avril, sur la *Vierge Noire de Moulins*, et dans

lequel l'auteur se félicite de la décision heureuse du Chapitre, réalisant le vœu formulé par notre Compagnie, de débarrasser la Vierge Noire de sa lourde parure, et de l'exposer à l'admiration des fidèles « telle que l'a sculptée son auteur du ^{xii}^e siècle ».

— Le Président remet à la bibliothèque de la Société le numéro de janvier-février de la *Chronique des lettres françaises*, contenant une analyse intéressante d'Emond Rivet, sur *Jaune, Bleu, Blanc*, de notre confrère Valéry Larbaud.

— M. A. SARRAZIN attire l'attention de la Société sur Antoine Dauvergne, une de nos gloires locales les plus oubliées et les plus méconnues.

Antoine Dauvergne est né à Moulins, le 3 octobre 1713, du mariage de Jacques Dauvergne, joueur d'instrument, et de Louise Croizat. Son acte de baptême a été découvert et publié par Grassoreille dans la *Revue Bourbonnaise* de janvier 1886. C'est donc par erreur que la plupart des historiens l'ont fait naître à Clermont-Ferrand.

Violoniste comme son père, Dauvergne partit pour Paris vers l'âge de 25 ans. Il fut successivement violoniste à l'Opéra, chef d'orchestre de ce théâtre, directeur du Concert spirituel, directeur de l'Opéra, surintendant de la Musique du Roi. Il est mort retiré à Lyon, le 12 février 1797.

Ses compositions sont nombreuses: sonates, concerts, motets, opéras, ballets. C'est dans le genre de l'opéra-comique, dont il fut le créateur en France, que son génie s'est le mieux exprimé. *Les Troqueurs*, notamment, représentés pour la première fois le 30 juillet 1753 sur le théâtre de la Foire Saint-Laurent, eurent un immense succès et marquent une date dans l'histoire du théâtre lyrique.

En dehors de l'opéra et de ce qu'on appelait l'« opéra comique », simple parodie des opéras en vogue, on connaissait alors la *comédie à ariettes*, entrecoupée de couplets sur des airs anciens ou nouveaux, vieux genre français qui avait donné au Moyen-Age le Jeu de Robin et Marion, et l'*Intermède*, genre italien dans lequel le dialogue parlé alternait avec des récits, des airs et des ensembles chantés.

En composant *Les Troqueurs*, petite comédie musicale en un acte avec ouverture et, à la fin, un ballet, Dauvergne a ménagé quelques couplets à chanter sur des airs connus, couplets peu importants qui peuvent être supprimés sans inconvénient. Mais il a entendu écrire un Intermède, un *Opéra-Bouffon*. Son œuvre cependant est bien française et de forme nouvelle. Elle se distingue des compositions italiennes antérieures, non seulement par le style de la musique, mais en ce que le texte est entièrement chanté.

La comédie musicale ainsi créée aurait pu subsister sous cette forme jusqu'à nos jours si, ému du succès des *Troqueurs*, l'Opéra n'avait, en 1766, fait interdire au théâtre de la Foire de représenter des pièces entièrement chantées.

Les Troqueurs ont été remis à la scène à Paris ces années dernières au Trianon Lyrique et à la Petite Scène. Une audition intégrale de la parition, y compris le ballet, sera donnée à Moulins, salle Saint-Gilles, par la Société des Amis de la Musique, le 15 mai 1928, en vue de faire apprécier l'esprit et le charme de cette œuvre.

Notons qu'il existe à Clermont-Ferrand une rue Antoine d'Auvergne. Bien que l'orthographe ne soit pas exacte, il est vraisemblable qu'il s'agit bien d'un hommage rendu à notre compatriote.

— M. Fr. MITTOV rectifie une erreur relative à l'origine, tant discutée, de Guillaume de Marcillat, qui ne serait pas né à Montluçon comme il le disait dans sa précédente communication, mais à la Châtre, en 1467. Puis il termine son intéressante étude sur le peintre verrier et sur son collègue, Jacques de Parroys, que le Bulletin publiera dans un de ses prochains numéros.

— M^{me} H. MONCEAU signale que notre confrère, M. Blondeau, vient d'offrir à la Société d'Emulation la maquette de la statue de saint Gilles, qui se trouve au pensionnat Saint-Gilles, à Moulins. Cette maquette est l'œuvre du sculpteur Mouly.

Mouly, né à Clermont, habita Moulins de 1860 à 1870, où il exerça d'abord la profession de sculpteur sur bois pour le compte de M. Mantin.

Etant professeur de dessin au pensionnat Saint-Gilles, il eut l'occasion de connaître d'habiles sculpteurs occupés à la décoration de la Cathédrale, entre autres Delagoule, lui-même élève de Rude, qui devint son ami et eut sur lui une grande influence. Notons parmi les œuvres que Mouly a laissées à Moulins, les portes du Bon-Pasteur; la statue de Saint-Gilles, qui est la traduction d'un vitrail du xiv^e siècle. La colossale statue de Vercingétorix de 3^m,60 de hauteur, mentionnée au Salon de 1886, ruina le sculpteur et porta un dernier, mais terrible coup, à son cerveau déjà éprouvé, car Mouly mourut à Bordeaux d'une mort terrifiante, laissant une femme et cinq enfants dans la misère. Ces renseignements sont empruntés à un article sur Mouly, de M. Fournier des Corats, paru dans un curieux album « Moulins-Souvenir » 1886-1887, édité pour commé-

morer les « Fêtes de Bienfaisance pour les inondés du midi, la Famille Mouly, les Pauvres de la Ville ». Ces fêtes rapportèrent plus de 23.000 francs, dont le dixième fut attribué à la famille du malheureux sculpteur.

M^{me} Monceau demande de bien vouloir adresser nos remerciements à M. Blondeau, qui donna encore à nos collections un dessin à la plume de Mouly représentant la cour de la vieille maison Blondeau, qu'il habitait, et intitulé : « Mon Taudis ». Ainsi, notre Musée s'enrichit chaque jour.

— M^{me} Monceau donne ensuite les renseignements suivants au sujet du domaine des Givrillots, appartenant à MM. Pierre et Francis Dodat, et situé à Laferté-Hauterive.

Ce domaine présente un champ très curieux, appelé Champ du Cimetière ou Champ de la Croix, n° du plan 33, section H, 83P, 84P, 87P, 86P, 88P du plan cadastral. Ce domaine faisait partie de l'ancienne propriété Boudemange et appartenait auparavant à Madame de Saint-Léger. Ce champ du cimetière est situé autour d'une croix, sur laquelle on lit, fouillée dans le bois, une date en partie effacée que les gens du pays prétendent être 1040. Cette croix, en cœur de chêne, a 2 m. 20 de haut ; la partie transversale de la croix mesure 1 m. 22. Elle est fichée dans un cube de pierre et de maçonnerie de 0 m. 80 de haut et de 1 m. de large. A quelque cinquante mètres environ de la croix se trouvent les restes d'une vieille chapelle, actuellement recouverts de luzerne. Après la récolte de la luzerne, MM. Dodat nous permettront de faire des fouilles à cet endroit. Mais le plus curieux, c'est le champ dont je vous parlais tout à l'heure. On marche littéralement sur des ossements : crânes, mâchoires, etc... J'en ai ramassé quelques-uns, que nous avons transportés au Musée de la Société d'Emulation. Il y a là des rangées de squelettes plus ou moins découpés par la charrue, ce qui est assez attristant.

Arbert de la Faige, dans ses *Faits du Bourbonnais*, p. 267, dit que cette chapelle était l'église Saint-Pierre d'Hauterive, qui disparut au XVIII^e siècle, et qui n'était séparée que par un chemin creux du domaine des Givrillots.

— Au nom du Frère Gustave-Marie, M. TIERSONXIER donne lecture d'un *Episode de la Révolution en Bourbonnais, le 12 mai 1792, à Cressanges*. Nos confrères le trouveront prochainement dans le Bulletin.

— M. GÉNERMONT donne lecture de la lettre suivante, que vient de lui adresser notre confrère M. René Dussaud :

« La Société d'Emulation du Bourbonnais a pris une telle part dans l'affaire de Glozel que tout ce qui y touche l'intéresse. Si vous estimez que nos confrères de Moulins apprécieront quelques mots d'explication sur le dernier incident, vous pouvez leur communiquer ces lignes.

« M. Joseph Loth avait, au cours de deux séances, exposé ses conceptions sur l'écriture néolithique et l'origine de l'alphabet. D'après ce savant, le Bourbonnais aurait donné naissance à l'écriture alphabétique qui, de là, se serait répandue dans le monde entier.

« J'ignorais que le bureau de l'Académie eût demandé à M. Loth de ne pas parler de Glozel. J'aurais alors remarqué que M. Loth se contentait de remplacer « Glozel » par « Bourbonnais ». Il n'avait d'ailleurs pas besoin d'invoquer souvent Glozel, car l'authenticité de l'écriture glozélienne devait implicitement résulter de l'authenticité des documents trouvés ces derniers mois au voisinage de ce lieu.

« M. Loth a pu, sans éveiller les scrupules du président, décrire la fouille des collaborateurs du *Matin* dans le champ des Fradin. Le galet gravé découvert à cette occasion était compté par lui dans l'écriture du Bourbonnais en dehors de Glozel.

« Je laisse à mes confrères de Moulins, qui sont informés de la question, le soin d'apprécier ces procédés de discussion et de démonstration.

« Le bureau de l'Académie savait mon intention de répondre, et même longuement, à M. Joseph Loth. Depuis ma communication du 16 septembre 1927, les Glozéliens s'étaient tenus cois à l'Académie. Il est vrai que l'hiver leur avait apporté maint déboire: rapport de la Commission internationale, rapport Champion, déclassement du site « sans intérêt pour la préhistoire ». La nouvelle offensive sur le terrain de Glozel (commission n° 2) demandait à être appuyée, non seulement par une campagne de presse bien réglée, mais encore par une démonstration à l'Académie des Inscriptions. J'estimais que celle-ci ne devait pas se développer sans une réplique.

« Toutefois, si le bureau m'avait demandé de garder le silence, ou même fait comprendre qu'il valait mieux, dans l'intérêt de la bonne tenue de nos séances, ne pas répondre, je me serais incliné de bonne grâce.

« Mais, puisque la parole m'était donnée, je devais pouvoir conduire ma réponse, sur le terrain scientifique, comme je l'entendais.

« Je voulais montrer, uniquement par l'épigraphie, que le galet gravé de Puyravel constituait un faux. Il me fallait pour cela partir de l'écriture de Glozel. Dans sa lettre au *Matin* (22 avril 1928), M. Loth montre que le fameux galet découvert par M. Depéret lui-même à Puyravel (et qu'il possède à Lyon, l'ayant acquis pour 200 francs) est devenu la clé de voûte de l'édifice glozélien. Cette découverte « est-elle authentique? » écrit M. Loth, en mettant le mot en capitales. « Si elle l'est, —

ce que personne n'a osé contester, — ma thèse de l'existence dans le Bourbonnais, à l'époque néolithique, d'une écriture linéaire est démontrée. »

« Ma démonstration épigraphique avait pour objet d'affirmer l'inauthenticité du galet gravé de Puyravel.

« Je ne suis d'ailleurs pas seul à contester l'authenticité de la gravure de ce galet. Un disciple et ami de M. Depéret, passant récemment par Lyon, a vu ce galet et m'a donné son opinion de préhistorien compétent : c'est un faux.

« Voilà la pièce, sur laquelle roule toute la discussion aujourd'hui, que nos *comptes rendus* vont authentifier. Il en sera de même pour le nouveau tesson d'Alvão, que je tiens également pour faux, et qui, d'ailleurs, faisait partie d'un lot de deux pièces dont l'une a été écartée par M. Mendes Corrêa lui-même, parce qu'il a reconnu — c'est un galet, — qu'elle avait été *retouchée*. Le mot *fabriquée* serait ici plus juste.

« Ce serait une erreur de croire à une manœuvre glozélienne du bureau de l'Académie. La politique que celui-ci a adoptée, politique d'atermoiement, l'a seule conduit à cette impasse. Son *reto* a fléchi devant l'insistance de M. Loth et, quand il a vu le développement que menaçait de prendre la question, qu'il s'était flatté de délimiter, il a bloqué les freins et renversé la vapeur.

« Je crois que, de quelque temps, on ne reparlera plus de Glozel à l'Académie. Mais la polémique, écartée du temple, va rebondir sur la place publique et M. Salomon Reinach a annoncé à l'un de mes confrères qu'un second volume de ses *Ephémérides de Glozel* paraîtrait bientôt, où il serait, selon son expression, « beaucoup plus sévère pour les Antiglozéliens ».

— M. GÉNERMONT fait circuler des affiches de sociétés de transport automobile clermontoises et vichyssoises, organisant des visites à Glozel.

— M. H. BURIOT-DARSILES remet pour notre dossier Glozel, deux articles de Gérard de Lacaze-Duthiers, parus dans l'*En-dehors* (n° 127 et 130, Orléans 1928). Le second présente comme principal attrait, outre quelques coquilles amusantes comme la « thèse vénétienne » de M. de Saint-Hillier, une liste des plus marquants glozéliens et anti-glozéliens, avec indication sommaire des thèses soutenues, et cette affirmation que les glozéliens sont beaucoup plus nombreux que les anti-glozéliens. M. Buriot-Darsiles fait aussi circuler le tout récent ouvrage de Salomon Reinach, *Ephémérides de Glozel* (Paris, Kra, 1928), dont il lit quelques notes.

Au nom de M. Valery Larbaud, M. Buriot-Darsiles remet ensuite un exemplaire, imprimé spécialement pour notre bibliothèque, de *Microcosme*, par Maurice Scève, publié par Valery Larbaud et A.-A.-M. Stols, avec une introduction de Valery Larbaud. Gravures sur bois de J. Franken Pzn. — Collection des Poètes lyonnais. A.-A.-M. Stols, éditeur, Mæstricht, M.CM.XXVIII.

« Outre l'intérêt propre que présente, dit M. Buriot-Darsiles, cette réédition d'une des œuvres les plus curieuses (elle fait parfois songer à Dante) et les moins connues de l'auteur de *Délie*, ce livre qui, au point de vue typographique aussi, est un beau livre, appelé à devenir rare, doit retenir notre attention du fait que notre province y est mentionnée aux pages XXV-XXVI des « Notes » introductives, dans une citation extraite d'une lettre de Jean Le Maire de Belges, lequel déclare que c'est « aux marches circonvoisines de Bourgogne, c'est à savoir Lyonnais et Bourbonnais », que sa « petitesse s'est premièrement élevée » et qu'il a « toujours trouvé amitié, crédit, faveur, accueil, humanité, autant et plus que nul autre jeune étranger ». On sait en effet que le célèbre poète belge Jean Le Maire a été au service du duc Pierre II, qu'il a célébré dans son *Temple d'honneur et de vertu*. »

Enfin, M. Buriot-Darsiles signale, dans les termes suivants, la publication récente d'un autre volume de notre confrère Valery Larbaud, volume qu'il fait circuler :

De ce second ouvrage, intitulé *Notes sur Antoine Heroët et Jean de Lingendes* (Editions Lapina, Paris, achevé d'imprimer le 31 décembre 1927), il faut tout d'abord louer la présentation. On y trouvera un portrait de l'auteur par L. Madrassi, de charmantes illustrations en couleurs par J. Hémard, et une préface, reproduite en fac-similé, où l'auteur explique en quel sens tout particulier il est « décidément voltairien ».

Quant aux « Notes », celles sur Lingendes nous sont connues. M. Valery Larbaud nous en ayant lu les passages essentiels à notre séance publique de juillet dernier. La première partie du livre est consacrée à un autre poète aristocrate, cet Antoine Héroët de la Maison-Neuve qui, avant de devenir, en 1552, ainsi que notre confrère voudrait qu'on l'appelât, « le digne évêque de Digne », « avait... enrichi la poésie française de quatre petits monuments très précieux : *La Parfaite Amie*, *L'Androgyne*, *L'autre Invention extraite de Platon*, et *La Complainte d'une Dame*... tous ouvrages écrits pour les doctes et les discrets, auxquels ils ne pouvaient nuire, et inaccessibles au vulgaire ». Dans ces notes sur Héroët, comme dans celles sur Lingendes, Valery Larbaud montre une fois de plus comment, chez quelques rares esprits, peut

s'allier à l'érudition le sentiment le plus délicat de la beauté littéraire et poétique. Je n'en veux pour preuve que ces deux courts extraits :

« Au premier abord, la poésie d'Héroët semble un peu terne, ou plate, ou, si on veut, nue. Ou encore : sans envolées. Surtout au sortir d'une lecture de Maurice Scève. Même Le Maire de Belges a des moments, des instants de lyrisme que nous cherchons vainement dans Héroët. Héroët n'a pas un groupe de deux vers comparables à ceux-ci de Le Maire de Belges... :

« Et tout ainsi qu'aux douces colombelles,
« Plaindre et gémir est leur naturel chant... »

« Et en effet, il ne faut pas lui demander une grande richesse de sons, des effets lyriques obtenus à force de mots et d'alliances de syllabes chantantes, des harmonies imitatives : la beauté de sa poésie est ailleurs. Lyriquement, il chante bas, module à peine, se contente de rimes plates. Pour saisir sa musique, il faut prêter l'oreille. »

Et à la page suivante : « A plusieurs reprises, j'ai eu cette idée que les poètes français originaires de Paris et de l'Ile-de-France avaient des couleurs moins vives, un chant moins sonore que ceux des provinces où le français a été importé ou s'est infiltré ; les Lyonnais, les Gascons : quels plumages et quels ramages : Marot, Scève, du Bartas, d'Aubigné... Ceux de l'Ile-de-France feraient songer à des oiseaux gris et bruns : Héroët, Desportes... Mais vouloir tirer de ces quelques exemples une règle générale... »

Sans doute, cette réserve finale est sage, mais l'observation n'en a pas moins son prix, et de ces observations-là, on en trouve beaucoup chez Valéry Larbaud.

— M. DÉXIER signale, dans le *Soleil du Centre*, divers articles sur le galet de Puyravel et sur les fouilles d'un four de verrier, faites par M^{me} Monceau et M. A. Bardet au *Plan du Jat*, et relatées au procès-verbal de la séance du 13 juin 1927.

— M. G. BRUEL signale, dans le numéro de la *Revue de Paris* du 1^{er} mai, un article très documenté de Jean Priveteau, dans lequel sont exposées d'une façon tout à fait impartiale, à la fois les thèses glozélienne et anti-glozélienne et celle de Camille Jullian.

Il signale également un article du *Monde Colonial illustré* du Dr Russo, sur les « Inscriptions Rupesques » du nord Saharien et leur analogie avec celles de Glozel.

— M. BARDET donne lecture de la communication suivante :

Le 10 avril 1928, M. Verneige Henri, cultivateur à la Chapelle, com-

mune de Saint-Martinien, près Huriel, m'informait qu'en labourant son champ des Peux, le 27 mars 1928, il a mis au jour certains débris qui ont attiré son attention. S'étant mis à creuser la terre, il a découvert une sorte de galerie, taillée en plein roc, carrelée au fond, et munie sur les côtés d'un revêtement de carreaux en terre cuite, ornés de vermiculures. A la terre qui remplissait cette galerie étaient mélangés de nombreux fragments de vases, quelques ossements très friables, une lance de coutelas en fer, très oxydée; une broche en bronze, etc...

Sur ma demande, M. Verneige m'a envoyé les objets suivants, que je sou mets à votre examen :

- 1° Un col d'amphore en terre cuite;
- 2° Un fragment de brique ou carreau orné de vermiculures;
- 3° Une lame de coutelas;
- 4° Une broche.

Ces objets, qui semblent dater de l'époque gallo-romaine, étaient à 1 m. de profondeur.

— M. CAPELIN signale dans l'*Illustration* du 28 avril, un article accompagnant plusieurs caricatures de Cham, parues dans le *Charivari* de 1851 au sujet de l'adoption à Paris de l'invention de M. Mac-Adam. Dans cet article on rappelle qu'un pavage analogue au macadam avait été créé sous Louis XVI par un ingénieur des ponts et chaussées du nom de Crésageur.

Il s'agit en réalité de notre compatriote Trésaguet de l'Isle, grand-père maternel de Banville.

Dans le numéro du 5 mai de l'*Illustration*, on relève dans les pages consacrées au centenaire de Goya, un fragment du portrait, actuellement au Louvre, de Guillemardet, qui fut exécuté par Goya en 1798, alors que Guillemardet était ambassadeur de France en Espagne. C'est à la fin de cette ambassade qu'il fut nommé préfet de l'Allier, le 12 juillet 1806, succédant à Delacoste Messelière. Il fut lui-même remplacé par Pougeard du Limbert, le 7 octobre 1807. Il était né à Couches en 1765, et mourut à Moulins en 1809.

— Sont présentés à l'admission :

MM. Emile-Alexis CARTEREAU, ingénieur du service vicinal, en retraite, membre de la Société préhistorique française, à Château-du-Loir (Sarthe), présenté par MM. Viple, Capelin et Générmont.

Le Dr Louis DESMAROUX, 7, place Source-de-l'Hôpital à Vichy, présenté par MM. Générmont, Capelin et Place.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

MM. le docteur CHABROL et SOULIER.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 heures.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGNON.

SÉANCE DU 4 JUIN 1928

PRÉSIDENCE DE M. E. CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mes} DE BAUBERT, MOITRIER, PRIEUR, M^{lle} TANTOT ; MM. BOURGOUGNON, BOUSSAC, G. BRUEL, BURIOT-DARSILES, BURDIN, CAPELIN, CHEVALIER, DOBINET, DURANTIN, GÉDEL, GÉNERMONT, GOLLIARD, LANSARD, LARZAT, LASSET, R. LOUGNON, V. LOUGNON, MILCENT, FR. MITTON, RÉGNIER, RIGODON, SARAZIN, DE VERRIÈRES, VIPLE.

— *Excusés* : MM. P. CHAMBRON, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, THONIER DE LA BUSSERIE.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à M^{lle} Tantôt et à MM. Dobinet et Rigodon, qui assistent pour la première fois à nos séances.

Il signale la perte douloureuse que vient de faire notre Compagnie en la personne de M. Roger de Quirielle. Admis à la Société d'Emulation en 1876, président en 1898 et 1899, il en était le membre le plus ancien et l'un des plus vénérés. Ses obsèques eurent lieu le samedi 2 juin, à Montaiguët, où il s'était depuis longtemps retiré au milieu de ses livres et de ses collections. Notre Compagnie était représentée par son président, M. Capelin, auquel s'étaient joints un grand nombre de nos confrères.

M. le Président adresse un souvenir ému à la mémoire de M. de Quirielle et, à la famille de notre regretté président, l'expression de notre douloureuse sympathie.

— M. le Président signale également le décès de M. Pierre Mo-

reau, fils de notre regretté confrère René Moreau, architecte des Monuments historiques, et de M^{me} Moreau, à laquelle il adresse les condoléances émues de notre Compagnie.

— M. le Président donne connaissance d'une lettre de M. l'inspecteur d'Académie de l'Allier, relatant la cérémonie d'inauguration de la plaque commémorative de Gilbert Touret, à Lalizolle.

A ce propos, M. Joseph VILE rend compte qu'il a représenté la Société d'Emulation, le dimanche 3 juin, à cette cérémonie, à laquelle assistaient également plusieurs membres de notre Compagnie. Il signale que M. Lassimonne, président de la Société Scientifique du Bourbonnais, a pris la parole au nom des sociétés savantes du département.

— M. le Président signale que, dans deux ans, doit avoir lieu à Clermont-Ferrand un congrès des Sociétés savantes, auquel il souhaiterait que notre Compagnie participât. Il en est ainsi décidé.

— M. GÉNERMONT donne quelques détails sur le voyage que vient d'effectuer en Espagne et en Portugal notre collègue, M. Jacques Chevalier, délégué de l'Université de France, dont la tournée vraiment triomphale par delà les Pyrénées fait le plus grand honneur à la philosophie française et au distingué professeur bourbonnais. Le *Courrier de l'Allier* a publié, dans ses numéros des 16 et 30 mai, quelques précisions sur ce voyage.

Puis, il signale quelques classements récents d'objets mobiliers parmi les Monuments historiques, ainsi que celui de la Lanterne des Morts d'Estivareilles.

Il rappelle que l'*Illustration* de mai 1928 a reproduit, avec une mention très élogieuse, les essais de deux de nos compatriotes au Salon des Artistes français de 1928 : *Arthémis*, de R. Rivoire, et le *Printemps*, de P. Fournier des Corats, auteur également de l'*Automne*.

Après avoir déposé, pour notre bibliothèque, le volume édité par la Société française d'Archéologie et publiant le compte rendu du congrès archéologique de 1926 à Rouen, il donne lecture de quelques extraits d'articles parus sous la signature de René Benjamin, dans de récents numéros de la *Liberté*, sur « Glozel, vallon des morts et des savants », et distribue aux assistants des prospectus d'une maison de Vichy, qui organise des services d'autocars pour la visite du vallon fameux.

M. Générmont rappelle enfin que 1929 va ramener le cinquième centenaire du passage de Jeanne d'Arc à Moulins, et émet le vœu que notre Compagnie s'associe éventuellement à la commémoration de cet événement historique.

— M. DE VERRIÈRES donne lecture des intéressantes prophéties pour l'année 1928, ayant pour auteur Thomas-Joseph Moullet et vérifiées par Nostradamus.

« L'année 1928 commence le Samedi-Saint, soit le 7 avril, pour se terminer le Vendredi-Saint de l'année suivante.

— Voici le texte de ces prophéties :

Prédictions générales

« Le Printemps sera pluvieux et venteux. Je ne parlerai point de l'Été... L'Automne sera sèche et belle jusqu'à la fin. L'Hiver sera doux et humide. Il y aura beaucoup de froment, peu de seigle ; les blés seront fort chers jusqu'à la récolte et sera grande pitié.

Les vins délicats seront chers et bien requis, mais ils diminueront de prix en vendange, de même que toutes les autres denrées, ce qui signifiera un bon temps ; il sera mauvais acheter du vin pour le garder, car on ne le vendra pas, à cause que les gens de métier seront pauvres et l'argent rare.

Prédictions particulières

La paix entre les princes chrétiens. Grande guerre entre deux potentats. Célèbre confirmation d'un traité d'alliance. »

Fait très étrange, toutes les prédictions générales ayant trait à l'année 1927, se sont réalisées à la lettre et dans leurs moindres détails. Verrons-nous 1928 affirmer la perspicacité du « grand prophète astrologue et philosophe » ?

Il donne ensuite lecture de la communication suivante :

« Messieurs, les curieuses recettes, glanées dans un ouvrage du XVII^e siècle, que je vous ai naguère exposées, m'ont fait accuser d'hérésie par un membre de notre compagnie. Permettez à l'hérétique de venir se disculper, en vous narrant un conte vrai :

Un de nos très aimables confrères possédait un jardin à quelque distance de ses pénates, ce lieu solitaire était malheureusement trop accessible. Grand amateur de melons, il avait préparé à cet endroit des couches qui réussirent à merveille, et il obtint en bonne saison des fruits de belle venue. Hélas ! l'adage « *sic vos non vobis* », cher à Virgile, sera éternellement vrai ; notre collègue devait en faire la triste expérience. — Gonflés de sucres parfumés, prometteurs de jouissan-

ces ineffables, les fruits disparaissaient au moment où notre gourmet pensait les emporter sur sa table. Désappointé, il fit part de ses déboires à un médecin de ses amis. Ce dernier lui conseilla de faire à un de ses élèves... une injection hypodermique... Tout extraordinaire que cela paraisse, notre collègue partit pour son jardin, muni d'une seringue de Pravaz et, choisissant parmi ses sujets un magnifique patient, il lui administra une injection copieuse et profonde d'ipécacuana...!! Le melon ne s'en soucia point, il ne parut nullement souffrir de cette atteinte à sa dignité... Mûr à point, il répandit autour de lui ses pénétrants parfums... Hélas! ses suaves senteurs ne purent déterminer le larron à le choisir comme victime...

Les jours passèrent, le fruit commença à se désagréger et notre gourmet, toujours plus désolé, le supprima...

Le pied qui avait donné naissance à la branche charpentière, sur laquelle se trouvait ce melon, avait donné également naissance à une autre branche divergente. Cette dernière était chargée également d'un fruit, mais beaucoup plus tardif que celui qui vient de nous occuper, et fort éloigné de lui. Une quinzaine de jours pouvaient séparer les deux maturités.

Désespéré, notre confrère, qui ne pouvait ni déguster un melon, ni saisir jusqu'à ce jour le voleur, se mit un beau dimanche d'août aux aguets. — Tapi dès l'aube derrière des buissons, il voulut faire une dernière tentative pour surprendre son larron. Vain espoir!!!... A sept heures du soir, il quittait son verdoyant abri et s'acheminait vers sa demeure, l'œil morne, la tête baissée, la désespérance dans l'âme!...

Le lundi matin, nouvelle visite aux couches à melons... O rage, ô désespoir, « le délice de la table » dont je vous ai signalé tout à l'heure la présence avait disparu...

— Dans la nuit du lundi au mardi, vers 1 heure du matin, des voix suppliantes se faisaient entendre à la porte d'un médecin de la localité... Pris subitement d'un malaise indéfinissable, un pauvre hère était tout près de rendre l'âme... Ces accents émurent le praticien qui, en toute hâte, se rendit auprès du moribond. Les symptômes étaient effrayants!!! Livide, le malheureux était secoué par des spasmes affreux! Ses yeux exorbités exprimaient la terreur... l'angoisse folle... Déjà, il semblait appartenir à l'autre monde... Devant cette malemort, le médecin, avant de se retirer, conclut à « un empoisonnement causé par l'ingestion de légumes arrosés avec des vidanges ». — « Déposez une plainte, dit-il, je l'appuierai. »

Le mardi, dans la matinée, notre confrère apprit la terrible nouvelle qui épouvantait tout le quartier: sa première pensée fut pour remercier Dieu de n'avoir pas apporté sur la table familiale le melon intact dont je vous ai parlé tout à l'heure. Par charité, il fit savoir au malade qu'il ne quitterait pas encore ce monde, mais que, loin

d'être terminés, ses tourments pourraient bien encore se prolonger... Il l'engageait à prendre patience... Je ne sais si quelque ironie n'accompagnait pas ces charitables conseils... Le pronostic se réalisa à la lettre, mais à partir de ce jour aucun des « délices de la table » ne manqua plus à l'appel.

Ne nous est-il pas permis de penser, Messieurs, que ce toxique distillé par les tissus de la plante était devenu plus actif dans ses effets ? Les sorciers du Moyen-Age, les magiciens de l'Antiquité, connaissaient bien cette propriété. Les sorciers élaboraient des philtres très compliqués en faisant passer des poisons par le corps d'animaux, par les tissus des plantes. Toutes ces pratiques faisaient partie des sciences occultes, des préparations secrètes dont il ne nous est parvenu, en réalité, que très peu de chose. Ces philtres, préparés comme je vous le dis plus haut, étaient-ils bien éloignés de nos sérums modernes ?

Les philtres étaient de deux sortes : les uns étaient destinés à rendre la santé, d'autres devaient inspirer l'amour comme aussi toutes les passions ; certains provoquaient les maladies du corps et la mort sans laisser de traces...

Mais je reviens à mon conte, qui n'a de mérite que parce qu'il est *vrai* ; c'est aussi un *vieux* conte, parce que le vice est châtié, ce qui est un *hommage* à la vertu. Il est *suranné*, car de nos jours il est de *bon ton* de n'honorer que ce qui n'est *pas* la vertu, nous trouvons « l'éloge de la paresse », « l'éloge de l'intempérance » ; les romans ne sont lus, les pièces ne tiennent longuement l'affiche que si la vertu ne s'y trouve pas « récompensée », comme on disait jadis...

Messieurs, ce récit, ce petit événement, réhabilite-t-il un peu dans votre esprit Charles Estienne et Jean Liébaud, qui, selon l'expression dédaigneuse et méprisante de notre époque, *ne sont pas à la page* ?

En toute sincérité, Messieurs, pensez-vous que, dans le livre des siècles, *tant de pages* nous séparent ?

— Au nom de l'auteur et de l'éditeur, M. H. BURIOT-DARSILES remet pour notre bibliothèque un exemplaire de MARIE DE CHAMP-MILAN : *Vers la Lumière ; Poèmes*, Moulins. Crépin-Leblond, 1928, 124 p.

Ce sont des vers de forme classique, d'inspiration profondément religieuse (le volume est d'ailleurs précédé d'une lettre de Monseigneur Gonon, évêque de Moulins, qui souligne bien ce caractère), et où sont particulièrement à signaler des vers sur la demeure familiale de l'auteur, et des strophes à Théodore de Banville, poète lyrique.

Notre confrère signale ensuite un article de M. Jacques Patin, paru dans le supplément littéraire du *Figaro*, en date du 19 mai 1928, et

intitulé « Visites et promenades. A propos des Odes funambulesques. Lettres de Banville à Poulet-Malassis. » Il donne de cet article le résumé suivant :

M. Jacques Patin a vu, dans la bibliothèque d'un ami qu'il ne nomme pas, trois joyaux : un jeu d'épreuves des *Odes funambulesques*, minutieusement corrigées par Banville; un exemplaire de la première édition de cette œuvre, exemplaire qui fut celui de son éditeur même, ce célèbre Poulet-Malassis, qui publia tant de poètes, entre autres Banville et Baudelaire (on sait que ce dernier l'appelait irrévérencieusement *Coco Malperché*); enfin un recueil de 39 lettres autographes adressées par Banville à ce même Poulet-Malassis à propos de son livre.

De l'exemplaire des *Odes* ayant appartenu à Poulet-Malassis, nous n'apporterons seulement qu'une note qui y est jointe et témoigne du prix que son possesseur y attachait. Cette note dit : « J'ai payé 80 francs à Lortia, en 1859, l'habillement de ce volume. » Et il faut avouer, écrit avec raison M. Jacques Patin, que, pour l'époque, c'était une jolie somme. Il est vrai que la reliure aussi, telle qu'il nous la décrit, en maroquin plein, noir et rouge, avec double filet or et fers spéciaux, est magnifique.

Les épreuves, dit M. Jacques Patin (et de ceci nous nous doutions bien), portent d'innombrables corrections de la main du poète : variantes, transpositions, suppressions et additions, qui doivent être, ajouterons-nous, fort intéressantes à étudier.

Très intéressantes aussi sont les lettres, que Poulet-Malassis a fait également relier, mais en simple toile verte, en y joignant toutefois son ex-libris (1). Il y est question du texte du livre, du frontispice, qui devait être d'abord demandé à Daumier, du projet de Banville de signer tout le volume du pseudonyme de Jean Villon, sous lequel il avait déjà publié les six satires, de la correction des épreuves, du choix de la couverture, etc., bref, de toute la « cuisine » d'un livre. Mais on y trouve maints détails, soit amusants ou pittoresques, soit émouvants parce qu'ils nous montrent, les uns, quelle importance Banville attachait au côté « métier », les autres, dans quelle situation parfois difficile il se trouvait alors.

Après avoir lu quelques extraits de ces lettres, M. Burriot-Darsiles termine sa communication en appelant l'attention sur un ouvrage qui, dit-il, ne touche à notre province que de très loin, en ce sens que c'est un des nôtres qui l'a pris sous son patronage, qui l'a pré-

(1) « Ex-libris » dont notre confrère fait circuler un exemplaire.

facé ; ce préfacer n'étant rien moins que M. Emile Mâle. Mais c'est un ouvrage qui, déclare M. Burriot-Darsiles, mérite d'être proposé comme modèle à toutes les provinces qui possèdent quelque grande merveille artistique, et « aucune entreprise, écrit fort justement M. Mâle, n'est plus digne d'être encouragée » que celle qui, avec un admirable courage, une inlassable persévérance, a été tentée et réalisée là par un très modeste fils du peuple. Il s'agit d'un ouvrage en sept volumes, consacré à cette cathédrale de Chartres que Charles Péguy, poète du Centre, a chantée. L'auteur, M. Etienne Houvet, est gardien de la Cathédrale, et les sept volumes ne renferment que des photographies (une centaine de planches par volume), prises par ce même gardien, avec une patience et une intelligence que l'on ne saurait trop louer. Notre confrère fait circuler deux de ces volumes et donne lecture de la courte préface de M. Emile Mâle, préface dont nous reproduisons ici les principaux passages :

M. Houvet n'est pas un archéologue, il n'est membre d'aucune société savante, il ne fut l'élève d'aucune Université, il est tout simplement, comme il nous l'apprend à la première page de son album, le gardien de la Cathédrale de Chartres. Mais c'est un gardien qui sait la valeur du trésor qui lui est confié. Il a lu tout ce qui s'est écrit sur sa Cathédrale et il la connaît aussi bien que ses maîtres.

S'il n'avait que la science, il n'eût peut-être pas entrepris son œuvre, mais il a la passion... C'est pourquoi il résolut de faire connaître à tous les merveilles qu'il ne faisait admirer qu'à quelques-uns. Projet vraiment héroïque. Jadis, le Ministère de l'Instruction publique commença, avec le concours de Lassus, de Didron, d'Amaury Duval, de Gaucherel et de beaucoup d'autres, un livre immense sur la Cathédrale de Chartres. Mais la tâche était si écrasante, il y avait tant de statues, tant de bas-reliefs, tant de vitraux à dessiner et à décrire, que les collaborateurs sentirent leur courage défaillir. Le livre resta inachevé.

Ce que des ministres, ce que des artistes et des savants célèbres n'avaient pu faire, M. Houvet l'a tenté à lui tout seul. Il acheta un excellent appareil, et, pendant des années, avec une patience inlassable, il photographia... Telle est, en France, la magnifique énergie des individus. Un particulier réussit là où l'Etat échoue...

M. Houvet nous donne aujourd'hui le premier volume (1) de l'al-

(1) Ceci était écrit il y a quelques années. Depuis, les sept volumes sont parus, et l'ouvrage a été, ce qui n'était que justice, couronné par l'Académie des Beaux-Arts.

bum qu'il se propose de consacrer à la gloire de la Cathédrale de Chartres. On y trouvera le Portail vieux ou Portail royal reproduit en quatre-vingt-quatorze planches. Il y en a quatre seulement dans la grande monographie publiée par l'Etat. On voit tout ce que l'Album nous apporte de nouveau.

C'est une joie pour l'historien de l'art de feuilleter ces pages... Rien de plus éloquent que ces belles photographies. Elles nous font des confidences sur les artistes, elles nous révèlent des mains différentes, des génies différents. Nous distinguons les maîtres des élèves; les groupes semblent se former d'eux-mêmes.

On peut donc prédire dès maintenant que M. Houvet rendra autant de services à l'histoire de l'art avec ses photographies que les érudits avec leurs livres.

— M. G. BRUEL annonce qu'il vient de commencer un historique, présentant à son sens un intérêt capital, du morceau de fer trouvé à Glozel et qui a donné lieu déjà à tant de controverses. Mais, n'ayant pu encore avoir connaissance de certaines pièces du dossier de Glozel de la Société d'Emulation, il ne pourra publier intégralement ce travail que dans quelque temps. Nos confrères le trouveront dans un prochain Bulletin.

— M. Georges Bruel signale que la Société scientifique du Bourbonnais, dont l'excursion devait avoir lieu le jeudi 14 juin, tombant ainsi le même jour que celle de la Société d'Emulation, par déférence pour son aînée, a modifié cette date et l'a reportée au jeudi 21 juin.

Puis, M. Bruel donne lecture de l'article suivant, paru dans la *Dépêche Coloniale* du 15 mai 1928, qui nous intéresse particulièrement par « le rôle » qu'y joue le connétable de Montmorency.

Que la gloire est peu de chose! Stéphane Mallarmé s'écriait autrefois dans un de ses plus beaux poèmes en prose: « La gloire, je ne la sus qu'hier irréfragable. »

Je ne sais pas si elle est irréfragable, elle est en tout cas bien vaine. Voici que le plus beau titre de gloire du fameux docteur Guillo-tin vient de lui être contesté.

Le grand « philanthrope » révolutionnaire n'a pas de chance. Son invention, si elle lui a assuré la célébrité, lui a valu une certaine réprobation de la part des honnêtes gens, de sorte que M. Bourru, doyen de la Faculté de Médecine, prononça sur sa tombe ces paroles dignes d'un humoriste:

« Malheureusement pour notre confrère, sa motion philanthropique lui a attiré beaucoup d'ennemis, tant il est vrai qu'il est difficile de

faire du bien aux hommes sans qu'il en résulte pour soi quelque désagrément. »

Le mot est charmant, constate un article du *Matin* qui le rapporte. Sans doute; mais voici maintenant que l'on nous prouve que Guillotin, ce philanthrope méconnu, n'a rien inventé. La guillotine était connue bien avant que le docteur eût construit l'appareil qui popularisa son nom.

Ne croyons pas certains archéologues, suivant lesquels nos préhistoriques ancêtres se servaient d'un volumineux couperet de silex, manié au bout d'une corde à la façon d'un pendule, pour décapiter leurs ennemis. Depuis Glozel, nous savons ce que vaut la préhistoire.

Examinons plutôt certaines vieilles gravures figurant au cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale. Il y existe en effet deux gravures au burin sur cuivre qui ne laissent aucun doute sur l'existence d'un appareil à « décerveler », — comme disait le père Ubu, — vers 1550.

Ces deux gravures, œuvres des maîtres allemands Henri Aldegrever et George Penez, traitent en effet ce dramatique sujet: le sénateur romain Titus Manlius faisant lui-même couper la tête à son propre fils. Or, dans ces deux gravures, on voit, fort distinctement représenté, un appareil qui est une guillotine primitive.

L'appareil se perpétua, si l'on ose ainsi dire, puisque dans ses mémoires publiés en 1730, le Père Labat, parlant du supplice d'un criminel à Civita-Vecchia, décrit exactement la sinistre machine.

La France n'avait d'ailleurs rien à envier à l'Italie: le comte de Montmorency, en 1632, à Toulouse, devait fâcheusement faire l'expérience de cette « doloire qui est entre deux morceaux de bois, et quand on a la tête posée sur le bloc, on lâche la corde et cela descend et sépare la tête du corps » ainsi que le dit Puysegur dans ses *Mémoires*.

Mais ces appareils étaient coûteux et il n'y avait guère que les nobles qui en fissent usage! La Révolution française, toujours généreuse, démocratisa cette machine et la mit, — dirons-nous, — à la portée de tous.

Le docteur Guillotin n'est plus un inventeur, mais un vulgarisateur.

J. D.

Pour confirmer cette thèse, il cite cet extrait du dictionnaire Larousse à l'article « guillotine », p. 1830, col. 4 :

« Enfin, un appareil analogue était en usage dans quelques-unes de nos provinces, notamment en Languedoc, où il fut employé en 1632 pour le supplice du duc Henri de Montmorency (voir les « mémoires de Puysegur). »

M. G. Bruel signale ensuite un article de André Corbier : « La photographie aérienne, la vue panoramique, la topographie, la cartographie aérienne », (*La Nature*, 15 mai 1928, p. 452-458, 7 photos et un plan), dans lequel on relève, au début, cette phrase relative à notre distingué compatriote, le colonel Laussedat : « Voici « une science nouvelle, qui a pour père un grand Français, le colonel Laussedat, lequel, malheureusement, ne fut pas prophète « en son pays. »

— Le Secrétaire général donne connaissance de l'avant-projet de séance publique annuelle que M. le professeur Gley, du Collège de France, membre de l'Académie de Médecine, a bien voulu accepter de présider, et à laquelle prendraient la parole MM. Jean Giraudoux, le romancier bien connu, Marcel Ray, rédacteur en chef de la politique étrangère au *Petit Journal*, Joseph Place, dont le sujet choisi : « le Folklore Bourbonnais », permettrait l'interprétation musicale de vieux airs et de vieilles chansons bourbonnaises. Pour beaucoup, la date de la séance de l'an dernier ayant paru peu propice, il semble que le début de novembre, après la rentrée générale, conviendrait mieux. Après quelques échanges de vues, on adopte, en principe, la date du jeudi 8 novembre.

— Sont présentés à l'admission :

M. le lieutenant-colonel FLEURY, parc de Nades, par Lalizolle (Allier), présenté par M^{lle} Renon, MM. Montilliet et Lévêque.

M. le comte Gérard DE BARTILLAT, château de Saligny, à Saligny-sur-Roudon, présenté par MM. le lieutenant-colonel de Saint Hillier, Tiersonnier et le vicomte Guy de Montlivault.

M. le Dr Henri MEIGE, professeur d'Anatomie à l'école des Beaux-Arts, château de Champignolles, par La Varenne Saint-Hilaire (Seine), présenté par MM. Générmont, Boussac et G. Bruel.

— Sont admis en qualité de membres titulaires : MM. CARTEREAU et DESMAROUX.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 21 h. 50.

Le Secrétaire général : R. LOUGNON.



Un entretien avec M. Mendes Corrêa au sujet d'Alvão et de Glozel

Le mercredi 16 mai, au cours de ma mission aux Universités d'Espagne et de Portugal, j'ai eu le privilège de passer quelques heures avec le professeur Mendes Corrêa, directeur de l'Institut d'Anthropologie de la Faculté des Sciences de Porto. C'est un savant éminent, et c'est aussi un homme extrêmement sympathique, tout plein de simplicité et de bonne grâce, auquel ses collaborateurs et ses élèves sont attachés par les liens d'une admiration et d'une affection qu'on sent très profondes. Il a en outre, qualité bien rare de nos jours, ce scepticisme prudent de l'homme qui cherche la vérité, sans préjugés d'aucune sorte. « Je n'affirme une chose, me dit-il, que lorsque j'en suis parfaitement sûr. Dans tous les autres cas, je dis *peut-être*, ce qui me permettra de me déjuger sans fausse honte si les faits me donnent tort, au lieu de me lier à une hypothèse énoncée dogmatiquement comme mienne. » Je lui citai à ce propos, et il approuva fort, le mot d'un illustre philosophe, d'un maître particulièrement cher, dont je devais entretenir l'Université de Porto le soir même, et qui, en novembre dernier, me disait, en substance, à propos de Glozel : « Cette affaire m'intéresse beaucoup. Si l'on démontrait que les signes glozéliens sont authentiques, et qu'ils ne sont pas idéographiques, cela pourrait établir, contre la thèse couramment reçue et que j'ai professée longtemps, que l'écriture est partie de l'abstrait, au lieu d'être allée du concret à l'abstrait, de l'idéographique à l'alphabétique. Cela paraît bien invraisemblable ; mais il se pourrait néanmoins que ce fût vrai. Il faut suivre les faits. »

Suivre les faits, telle est la seule volonté de ce savant authentique. Et c'est pourquoi j'ai pensé qu'une brève relation de mon

entretien avec lui, en présence de ses collections précieuses, serait de nature à intéresser nos confrères de la Société d'Emulation du Bourbonnais. Qu'il soit bien entendu, d'ailleurs, que, pour ma part, je n'ai pas d'opinion, que je ne suis ni glozélien, ni anti-glozélien : le seul fait qui soit net en mon esprit est précisément celui que m'a montré M. Mendes Corrêa, et que je vais tâcher de retracer en fidèle témoin.

Dès 1893, le P. José Brenha et le P. Rafael Rodrigues avaient exploré les importants groupements dolméniques de la chaîne d'Alvão, dans le Traz-os-Montes, région dans laquelle, on le sait, l'âge de la pierre s'est conservé fort longtemps, alors que les métaux étaient déjà bien connus ailleurs. Ils avaient retiré du plancher d'une chambre dolménique de Carrazedo, et des alentours d'un dolmen de Capeludos, quelques pièces lithiques présentant des gravures et des inscriptions alphabétiformes, qui semblaient confirmer les vues exposées en 1891 par Estacio da Veiga en faveur de l'origine occidentale de l'alphabet et de son antiquité néolithique. Ces découvertes passèrent à peu près inaperçues, bien qu'elles eussent été publiées en 1903 dans la revue *Portugalia*, jusqu'au jour où les trouvailles de Glozel les tirèrent de l'oubli, en raison des analogies pour le moins troublantes que présente l'alphabet d'Alvão avec celui de Glozel. Sur ce point, on consultera avec fruit les récents travaux de M. Mendes Corrêa : « Sur une inscription proto-ibérique d'Alvão » (*Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia*, vol. III, fasc. IV, Porto, 1928) ; « La question de Glozel et l'origine de l'alphabet » (*Archivio di Storia della Scienza*, vol. IX, n. 1, Roma, 1928) ; « Os Portugueses e a questão de Glozel » (*Lusitania*, vol. IV, fasc. X).

J'ai vu et examiné quelques-unes de ces pièces, comme les avait examinées peu avant moi un Jésuite belge bien connu, très anti-glozélien, déjà ébranlé pourtant par la visite de la collection de Pontevadra, en Galice espagnole, et qui confessa, en sortant du laboratoire de M. Mendes Corrêa : « Cela semble bien authentique. — Dites que cela est bien authentique, répliqua le savant portugais. L'authenticité n'est pas en question, mais seulement la date. »

M. Mendes Corrêa, après m'avoir montré des idoles féminines,

des symboles solaires, etc., attira spécialement mon attention sur une amulette de Carrazedo d'Alvão, en forme de porc-épic, portant des signes alphabétiques, et, au revers, une scène de chasse d'un cervidé, et il me remit deux moulages de deux des meilleures inscriptions d'Alvão (l'une sur pierre, l'autre, découverte tout récemment à Carrazedo, sur un tesson de poterie), où il me signale quelques signes, parallèles, échelle, etc., indubitablement apparentés, me dit-il, aux signes glozéliens, bien que ceux-ci soient plus variés. La plupart des savants qui ont étudié Alvão datent ces pièces de l'époque où furent édifiés les monuments mégalithiques de la contrée, dans lesquels ou auprès desquels elles furent trouvées ; ils les tiennent pour néolithiques. D'après M. Mendes Corrêa, elles se situeraient entre la fin de l'époque mégalithique et le début de l'âge du fer péninsulaire, contemporain lui-même de la Tène, c'est-à-dire aux environs de 500 avant Jésus-Christ. Elles seraient les témoins d'une civilisation *proto-ibérique*, évolution sur place du mégalithique. Mais ceci n'est qu'une hypothèse, qui demande confirmation. Plus hypothétique encore, en l'état actuel de nos connaissances, est l'origine de cet alphabet. M. Mendes Corrêa me montre bien des poinçons magdaléniens gravés : « Faut-il chercher là, me dit-il, le prototype de l'alphabet d'Alvão ? Il est difficile de répondre. Mais, si l'on établissait le caractère néolithique de l'alphabet de Glozel, — en ramenant le début du néolithique, comme l'avait suggéré Elliot Smith, et en le reportant vers le commencement du troisième millénaire, — alors on en trouverait sans doute les origines à l'époque magdalénienne. Quoi qu'il en soit, l'alphabet ibérique d'Alvão, comme éventuellement celui de Glozel, d'où il dériverait, est très différent de l'alphabet phénicien. Lui est-il antérieur ou postérieur ? On ne peut le dire pour le moment avec certitude ; mais je le croirais antérieur, parce que les signes d'Alvão sont sensiblement plus nombreux que les signes de l'alphabet phénicien, plus synthétique, et je tendrais à croire que les Phéniciens ont puisé leur écriture dans l'alphabet occidental primitif, et n'ont eu que le mérite de le perfectionner et peut-être de le diffuser. Dans ces conditions, on comprend l'importance transcendante de Glozel pour la question des origines de la civilisation et de l'alpha-

bet. Je considère votre gisement bourbonnais comme une véritable révélation archéologique. »

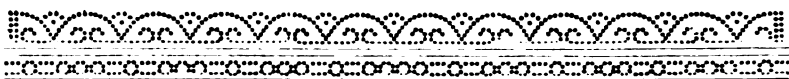
Quoique bourbonnais, je ne connais rien de Glozel. Mais j'ai vu les inscriptions d'Alvão, je les ai tenues dans mes mains ; il faut bien reconnaître qu'elles présentent toute la patine et tous les caractères des objets les plus rigoureusement authentiques : je n'en saurais, pour ma part, davantage douter que de ce que j'ai vu aux Eyzies, à Font-de-Gaume ou aux Combarelles. Si l'hypothèse chronologique de M. Mendes Corrêa se précise et se confirme, elle prouverait, — ce que l'étude des antiquités celtiques de Grande-Bretagne m'avait déjà amené à formuler (*Essai sur la formation de la nationalité au pays de Galles*, Lyon Rey et Paris Alcan, 1923, p. 58 et suiv.), — que, pendant que l'Orient assistait à l'épanouissement de la civilisation des métaux, l'Occident mûrissait et portait à son plus haut développement l'ancienne civilisation de la pierre et du cuivre ; dès lors, l'apparition d'un alphabet en Occident à l'époque néolithique pourrait fort bien être une réalité.

JACQUES CHEVALIER,

Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble.

5 juin 1928.





LA RUE DIDEROT A MOULINS
ET
LE PETIT-FILS DE L'ENCYCLOPÉDISTE
DENIS-SIMON CAROILLON DE VANDEUL
SECRÉTAIRE DE LÉGATION A BERLIN
DU 20 NIVOSE AN VIII AU 5 BRUMAIRE AN X
-- D'APRÈS SES LETTRES A SA FAMILLE --

(Suite) (1)

« Lorsque je pourrai examiner à loisir le petit nombre de
« monuments et tableaux de Berlin, je crois que j'y trouverai
« le tableau original d'Hippolyte Clairon dans la tragédie de
« Médée. On m'a assuré qu'il y avait été apporté, lors de la
« vente par le margrave d'Anspach de ses biens en Allemagne.

« Je suis allé hier chez le fameux sucrier Achard, où j'ac-
« compagnais l'ambassadeur d'Espagne personnellement inté-
« ressé à ce que nous autres, Européens, nous n'allions pas nous
« aviser de rivaliser des cannes avec des betteraves. Nous
« avons assisté au 6^e essai qui se fait pour le compte du gouver-
« nement sur une quantité de 50 quintaux de betteraves et
« nous suivrons l'expérience dans ses progrès. »

22 pluviôse an VIII

« Je ne sache ici qu'une chose redoutable, c'est l'effroyable
« quantité d'épices dont on enrichit les aliments, à commencer
« par le potage et à finir par les glaces et desserts. Nous résis-
« tons autant que possible à leurs efforts, mais le premier bien-
« fait de notre entrée en ménage sera de nous remettre au ré-
« gime français, dont l'usage nous est interdit dans notre hôtel
« et à plus forte raison chez tous les ministres où nous avons
« diné et dinons encore consécutivement.

(1) Voir *Bulletin* 1928, p. 30.

« Depuis deux jours, nous avons commencé à nous servir de nos jambes; auparavant, les profits du costume militaire furent de nous consigner au logis et de nous faire porter à nos destinations.

« Je suis allé hier et avant-hier me promener à pied dans un parc contigu aux murs mêmes de Berlin et déjà fréquenté, les beaux jours, par la partie de la Société qui, à Paris, irait au bois de Boulogne. On s'y rend à pied, à cheval ou en voiture, mais tout le monde y met pied à terre et s'y promène pêle-mêle, à commencer par leurs Majestés, qui en sont quittes alors pour l'ennuyeux salut que tout le monde leur adresse et qu'elles rendent à tout le monde.

« Il fait maintenant un froid assez rigoureux... et la terre est couverte de neige. On en profite ici pour l'exercice du traîneau. C'est une voiture d'utilité pour les transports particuliers; c'en est une d'agrément et de luxe pour les oisifs. Les heures de cette promenade sont de jour et de nuit; les premières avant le dîner, c'est-à-dire jusqu'à une et deux heures au plus tard; les secondes après souper, depuis dix heures jusqu'à minuit. Bien entendu que dans cette dernière circonstance les courses se font aux flambeaux; du reste, pour un seul traîneau grand attirail de sonnettes, de jockeys en avant, force cris, force coups de fouet et tous les autres accessoires de cette partie que, sans être difficile, je ne trouve pas merveilleuse. En effet, la dame du traîneau n'est pas souvent jolie, le traîneau lui-même n'est pas riche; les jockeys sont nombreux, mais leurs habits galonnés de faux sur toutes les coutures, leurs chevaux de l'espèce des rosses de notre pays et je ne sache que leurs fouets pour faire le bruit convenable, — si j'en excepte leurs gueules pour hurler au milieu des rues qui sont désertes, — à peu près comme cela arrive dans les chasses au loup des grands louvetiers de France.

« Dans cette bonne ville de Berlin et dans beaucoup d'autres genres, je vous assure qu'il y a beaucoup d'autres choses analogues à ce tableau que j'ai fait avec impartialité.

« Pour le moment, nous n'allons presque qu'aux représentations de cour. La vieille reine douairière m'a encore parlé

22 pluviôse
an VIII

« de Diderot, de sa fille unique, et ses réponses aux miennes
 « sont toujours que je suis poli... très poli... on ne peut pas
 « plus poli. Je crois avoir été redevable de son dernier petit
 « entretien à un chevalier de Verdy, ancien officier aux gardes
 « d'Artois et chambellan actuel de la reine-mère; il m'a assuré
 « avoir connu mon grand-père et vous avoir vue demoiselle; il
 « vous aurait aussi entendu jouer du clavecin dans la société
 « de la sœur ou de la fille du chimiste Sage.

« Je suis allé entendre hier au soir le grand opéra de la
 « Médée de Cherubini. On fait ici grande estime de cet ouvrage
 « qui le mérite et qui fait plus d'honneur à l'harmoniste qu'au
 « poète.

« C'est bien pour la musique ou le poème que chacun fré-
 « quente ici le spectacle. Car la représentation de toilette n'y
 « entre nullement et les femmes y vont dans le négligé le plus
 « complet. Mais on aime effectivement la musique et l'on ne
 « se doute pas qu'il y ait quelque plaisir à s'arrêter un moment
 « sur le spectacle de ses voisins ou de ce que nous appelons
 « en France la chambrée.

2 pluviôse an VIII

« Je n'ai point d'annonce officielle de mon inscription sur
 « le tableau des aspirants dans la carrière; mais cette nouvelle
 « ne m'est point indifférente et comme je pense qu'elle vous
 « aura été agréable, elle me fait aussi grand plaisir. Je serais
 « bien aise de scavoir le nom de mes collègues en surnuméra-
 « riat.

3 ventôse an VIII.

« Relativement aux inconvénients du jeu, j'espère y échap-
 « per... Le général en sait plus que moi, d'ailleurs, à cet égard.
 « Il a été quelquefois destiné à la partie de la reine et celle-
 « ci fait d'ordinaire un piquet qui n'est point intéressé, point
 « du tout; mais vous imaginez bien que sa partie, malgré
 « cela, l'est toujours, intéressée plus qu'aucune autre, à d'au-
 « tres égards, à la Vérité.

« Nous sommes allés passer la soirée d'avant-hier chez la
 « princesse Ferdinand. Toute la famille est de ce que l'on
 « appelle la vieille Cour et ne participé pas jusqu'à un certain
 « point, à tout ce qui est de la Cour actuelle. Il y avait là beau-
 « coup moins de cérémonial, peut-être aussi plus d'économie
 « domestique qu'ailleurs, mais au total, c'est une des maisons

« royales où je me suis trouvé avec le plus d'intérêt et je crois
 « la légation française destinée à y être fréquemment admise.
 « Comme je ne faisais point de partie, leurs Altesses m'ont fait
 « venir et asseoir près d'elles. La conversation avec la femme
 « ne roule presque jamais que sur Paris, les fêtes, les tour-
 « nures, les vêtements, les mœurs actuels; celle du Prince a
 « été courte, mais plus intéressante. — Êtes-vous propre petit-
 « fils de Diderot? — L'avez-vous connu? — Avez-vous encore
 « votre mère? — Êtes-vous fils unique? — Est-il une édition
 « complète de ses œuvres? — Le czar actuel ne lit guère sans
 « doute? — La Russie n'est plus comme du temps de l'impé-
 « ratrice, elle rétrograde; elle se trouve comme sous Pierre I^{er}.
 « Mes lectures actuelles, — car enfin il faut que je connaisse
 « mieux ma famille, — sont de préférence les œuvres immor-
 « telles du grand-papa dont j'ai l'honneur d'être le très petit-
 « fils. »

Ce très petit-fils de Diderot, d'après les extraits que je viens de citer de sa correspondance, nous apparaît déjà comme un observateur sérieux et avisé, amateur éclairé des choses de l'art, sachant critiquer une statue, apprécier un tableau, musicien passionné, homme du monde accompli et... qui l'aurait cru?... danseur émérite.

Il n'était pas seulement danseur, croyez-le bien; il était avant tout chercheur actif et pratique de tout ce qui, dans le commerce ou dans l'industrie, pouvait intéresser les affaires de son père. C'était un Caroillon et les Caroillon, de père en fils, étaient dans l'âme des gens d'affaires. Nous l'avons vu s'occuper de la question des sucres. En l'an VIII, la betterave était à l'ordre du jour et, dans une lettre à sa mère, datée du 14 ventôse, il écrit plaisamment: « Fasse le ciel, ma chère maman, que nous puissions récolter du sucre dans les bruyères de Crilley! » Crilley est une ferme de l'ancienne abbaye d'Auberive, plus fertile en friches qu'en terres à betteraves.

Son père s'était rendu adjudicataire d'Auberive à la vente des biens nationaux et il y avait installé une fabrique de cotonnades en même temps qu'il relevait, à Rouelles, la verrerie que Marivetz y exploitait avant la Révolution. Dans cet ordre d'idées, la lettre qu'il écrit à son père, le 26 pluviôse An VIII,

n'oublie rien : porcelaines royales, soieries, cotonnages, indiennes, velours de coton ; elle serait à lire tout entière, mais ce serait peut-être un peu long ! Comme aussi celle du 14 ventôse, où il met sa mère au courant des questions de ménage dans les intérieurs de Berlin.

Il serait temps en effet de le voir un peu diplomate.

C'est le 13 brumaire An IX qu'il annonce à son père une nouvelle importante pour la légation et pour lui-même : l'arrivée attendue depuis quelque temps et enfin réalisée du colonel Louis Bonaparte. Le frère du Premier Consul, accompagné de deux officiers d'ordonnance, Gillon et Flahaut, et d'un secrétaire, Boichot, faisait ce qu'on disait être un voyage d'instruction purement militaire. Après avoir examiné nos places frontières, il s'était arrêté en Hanovre et en Westphalie, avait visité les champs de bataille de la Guerre de Sept Ans et c'est une étude de même nature qui doit le retenir deux mois environ dans le nord de l'Allemagne. Son intention paraît être de voir la Silésie et la Saxe, peut-être la Pologne prussienne, de faire un tour aussi vers les côtes de la Baltique, enfin de se préparer ou de se perfectionner pour la guerre... à cette époque où l'on compte cependant sur la paix.

A n'en pas douter, c'était compter... sans son hôte.

Et tout de suite le portrait du nouvel arrivé.

« Louis Bonaparte ressemble au Premier Consul ou plutôt
« il paraît avoir avec lui un grand air de famille, mais il a
« quelques lignes de plus et beaucoup plus d'embonpoint ; il
« est fort brun, fort velu, et comme il a fait toutes les campagnes d'Italie, précédemment et postérieurement à celle qu'il
« a aussi faite en Afrique, il a plutôt l'apparence de 26 ou
« 27 ans que celle de son âge véritable ; il en a 22. Son ton de
« société est assez froid, cependant modeste et sans hauteur ;
« je l'ai vu dans l'intimité se livrer avec beaucoup de naturel,
« de douceur et assez de gaieté et je l'en ai apprécié davantage.
« En société, il a son nom et son grade à soutenir, tout cela
« en dépit de son âge, de sorte qu'il est sérieux et discret. Il a
« l'esprit plus orné que la plus grande partie des officiers, qui
« ne prétendent pas aux grades supérieurs. Il a de plus une
« figure expressive, à laquelle ne messied point une blessure au

« dessous de l'œil et, à ce que je crois, une au commencement
« du nez, près du front ; tout cela est fort bien soutenu par son
« uniforme de dragon, qu'on examine ici avec curiosité, ainsi
« que ses armes qui sont toutes fort belles, et de la manufac-
« ture de Versailles. Il est sûr d'obtenir à Berlin un accueil
« distingué.

« Et maintenant, nous travaillons pour nos voyageurs à leur
« ménager cet accueil.

« J'y vois pour moi l'occasion d'y faire une connaissance
« utile et je tâcherai de me rendre agréable au jeune colonel en
« même temps que je fais les honneurs avec décence et mc-
« destie chez le bon général. Vous scaurez qu'à Berlin, comme
« ailleurs du reste, mon métier d'aide de camp est de servir
« le plus possible... à table. Mais je m'efforcerai de faire figure
« aussi autrement.

« Il est possible que je sois du voyage de Postdam et de
« Rheinsberg, pour indiquer un peu les êtres à nos nouveaux
« venus.

« Le colonel se propose d'aller jusqu'à Dantzic et Konisberg,
« en revenant par Varsovie, Breslau et Dresde... et il faut
« espérer que les circonstances se prêteront à ce projet de lon-
« gue haleine.

« En attendant, c'est chez le général qu'on dine et c'est
« avec moi qu'on expédie une partie du reste.

« Notre journée d'hier a été la plus intéressante.

« Le Colonel a été présenté au Roi et je l'ai, à cet effet,
« accompagné à Postdam. Nous nous sommes rendus du châ-
« teau à la parade, où Sa Majesté a reçu également les deux
« officiers de dragons que Bonaparte a amenés. Elle nous a à
« tous adressé la parole et à moi un peu plus longuement que
« de coutume... sur le général Beurnonville, sur le Premier
« Consul, sur sa ressemblance avec Louis, sur la dernière cons-
« piration dont Sa Majesté a été indignée, sur l'arrivée de
« M. de Cobentzel à Paris, sur les Russes, etc... Nous nous
« sommes tirés de là de notre mieux et, après la parade, on a
« invité le Colonel à dîner chez le roi, — ce qui lui est arrivé
« avec toute la famille. Les jeunes gens et moi, nous avons
« diné à part, suivant l'usage, mais par invitation...

« Ce matin, je retourne chez le Colonel pour lui servir de
 « cicerone partout où il lui conviendra d'aller; je crois qu'il se
 « propose de voir le château et les autres curiosités de Berlin;
 « j'en suis heureusement au courant et en même temps que je
 « les reverrai moi-même, je pourrai aussi lui en faire un peu
 « les honneurs.

« Sous quelques jours, nous irons à Rheinsberg revoir le
 « prince Henry. C'est moi encore qui serai du voyage et je ne
 « néglige point cette occasion de me rendre le moins indiffé-
 « rent possible au frère de notre Consul. Dans l'occasion, je
 « retrouverai cela et, dès à présent, j'en profite pour avoir fait
 « son entière connaissance.

« La course de Rheinsberg n'est point une corvée comme
 « plusieurs de nos autres démarches; c'est une visite rapide à
 « un prince intéressant, qui nous accueillera le mieux possible
 « et je suis très flatté dans cette circonstance d'être affecté
 « spécialement à l'escorte du voyageur.

« Il a, d'ailleurs, pleinement réussi à Berlin, mais je ne
 « crois pas que Berlin ait également réussi dans son idée, quel-
 « que grâce qu'on ait mis à le recevoir. Nous avons été à la
 « Cour, au spectacle et dans les sociétés particulières; le matin,
 « nous avons expédié les musées, les appartements, la biblio-
 « thèque et quelques autres choses à voir: tout cela n'a pas
 « surpris le jeune militaire arrivant de Paris. Mais il n'en a
 « pas été de même de lui à l'égard des autres; c'est à qui pas-
 « serait la soirée dans les maisons où on l'a engagé, et le pu-
 « blic lui-même a mis beaucoup d'empressement à le voir.

« Ayant été, le matin et à pied, pour faire quelques emplet-
 « tes, il a été bientôt trahi et nous nous en sommes revenus
 « jusque dans son logis sous l'escorte d'un millier de badauds
 « dont ce pays est encore plus fécond que le nôtre. Cette petite
 « gêne-là devait au fond flatter son amour-propre, mais sous
 « une forme un peu embarrassante et peut-être ennuyeuse tout
 « à fait pour moi.

21 brumaire an IX

« Cette fois-ci, ma chère maman, nous ne l'avons échappé-
 « et, le premier jour de notre arrivée à Rheinsberg, on a donné
 « « Le Père de Famille » (drame de Diderot). Cet ouvrage,
 « comme vous pouvez le croire, n'a été que médiocrement bien

« exécuté, mais, dans cette conjoncture, c'est beaucoup moins
« le fait que l'intention et l'attention desquelles nous avons
« dû, en particulier moi, être flattés et reconnaissants.

« Le second voyage chez le prince n'a servi qu'à nous con-
« vaincre encore plus de son extrême bonté, de sa vie philo-
« sophique et de son bon goût dans toutes les choses qu'il
« traite. Nous l'avons vu communément trois fois le jour, aux
« heures régulières de son dîner, de sa conversation et du spec-
« tacle. Pendant notre séjour, il n'est personne de nous qui
« n'ait eu à en reconnaître des mots obligeants et de bons
« procédés.

« Le champ était fécond pour le frère du Premier Consui,
« qui a fort bien fait sa partie sous les rapports militaires, de
« gouvernements et de voyages.

« La mienne a plus communément roulé sur les théâtres et
« sur papa Diderot. Le prince s'est particulièrement attaché
« à le louer comme homme de bien, honnête et de rare fran-
« chise. A ce sujet, il a donné quelques petites anecdotes sur
« ses conversations en Russie, sur M. Grimm, et il m'a quel-
« quefois appelé à son secours pour retrouver les noms; j'ai
« eu quelquefois aussi la fortune de rencontrer juste.

« Voilà la portion la plus estimable de mes passe-temps à
« Rheinsberg, où nous avons passé trois jours.

« La chasse y a pris une matinée et, par parenthèse, je me
« suis fait une jolie illusion d'Auberive à cette occasion...
« sauf le retour à la maison paternelle, qui est encore le meil-
« leur de l'affaire. La chasse à Rheinsberg est entièrement la
« chasse d'Auberive; nous avons traqué une demi-journée;
« nous avons été placés absolument de même, nous avons
« attendu sans les voir beaucoup de sangliers et nous avons en-
« fin ramené un chevreuil auquel on dit que j'ai cassé l'épaule.

« Ce matin, je conduis le Colonel aux porcelaines, à la fila-
« ture, etc... C'est un petit examen qu'il fait semblant de
« suivre après son cours complet d'altesses, de majestés, d'ex-
« cellences, etc...

« Il est question que je sois du voyage que Louis Bonaparte
« se propose de faire et comme il a eu lui-même la bonté d'al-

« ler au devant de mes désirs à cet égard, le général y con-
« sentira pleinement.

« Son départ aurait lieu dans les cinq premiers jours de
« Frimaire. »

1^{er} frimaire an IX

« Le sort en est jeté, j'accompagne dans son voyage le frère
« du Premier Consul... Je suis sous l'étoile d'une famille heu-
« reuse et je suis persuadé qu'il n'y a qu'agrément, qu'utilité
« et profit à faire pour moi d'une semblable expédition.

« C'est aujourd'hui samedi et nous devons partir lundi 3 cou-
« rant.

« Je suis vraiment esclave du nouveau venu; je ne l'ai pas
« quitté depuis son arrivée et si, pour habitude, il n'était en
« retard que de quelques heures par jour à tous nos rendez-
« vous, je n'aurais pas perdu un temps aussi considérable...
« Je compte peu... le spectacle de ses éternelles toilettes à
« l'heure de nos rendez-vous, mais l'habitude est bien enraci-
« née et ce qu'il a fait en miniature avec moi s'est répété d'une
« façon remarquable avec les premiers personnages d'ici...
« Quoi qu'il en soit, la douceur de son caractère et son obli-
« geance effective pallient aisément tout cela et il ne me con-
« vient pas d'y rester plus sensible, puisqu'il a la bonté de se
« charger de moi pour une course intéressante et de belle
« haleine.

10 frimaire.

« Voici déjà 24 heures que nous sommes à Dantzig, c'est-à-
« dire à cinquante-cinq milles de Berlin; nous avons mis six
« jours et une nuit à les parcourir... Dès quelques milles avant
« Dantzig, nous avons aperçu sa rade et reconnu quelques
« vaisseaux, mais aujourd'hui, nous n'avons rien pu visiter de
« nouveau, l'arrivée de Bonaparte ayant excité la curiosité
« générale et nous faisant perdre en partie le temps; c'est
« ainsi que j'appelle l'emploi de celui consacré aux visites, aux
« cérémonies nécessaires et à l'éternité des festins allemands.

(A suivre.)

H. GAUTIER.



Notes sur Jean-Pierre Jamin

Prêtre de Moulins deux fois déporté

Les trois plus jeunes ecclésiastiques de l'Allier déportés aux îles de la Charente-Inférieure, aux mois de novembre 1793 et avril 1794, étaient Noël-Hilaire Lecomte, Charles Bonnet et Jean-Pierre Jamin. C'étaient trois intrépides. Le premier, né à Chartres, le 3 octobre 1765, était musicien-clerc et bénéficiaire de la cathédrale de Bourges. Au mois de novembre 1793, il pétitionne auprès du directoire de l'Allier pour lui remonter qu'en sa qualité de clerc tonsuré, « il se croit sujet à la déportation », et qu'en conséquence « il attend la décision du département ». Charles Bonnet, natif de Cussy, près Nevers, et résidant à Chemilly, près Moulins, se présente lui-même au département le jour où y est examinée la pétition de Lecomte ; il déclare être prêtre et n'avoir prêté aucun serment. Le jour même, le département les fait conduire l'un et l'autre à Sainte-Claire, puis, trois jours après, il ordonne leur déportation (1). Le premier y mourut, le 14 août 1794 ; mais Bonnet en revint.

En revint aussi Jean-Pierre Jamin. Celui-ci était né à Moulins, le 10 avril 1767, de Jean-François, marchand-épiciier, et de Catherine Laurent. Il avait deux frères plus âgés que lui, dont l'aîné, Jean-François, était vicaire de Saint-Pierre-des-Ménestreaux en 1791, et refusa le serment avec les deux autres vicaires, MM. Cantat et Boussac, malgré l'exemple contraire du curé Butaud-Dupoux. Jean-François Jamin fut obligé de cesser ses fonctions le 23 février 1791, mais il resta à Moulins. Le 26 avril 1792, il faillit être victime d'une

(1) *Arch. dép. Allier* : L. 80, 1 frim. an 2. Bonnet avait un frère, Louis Bonnet, prêtre, qui fut condamné à mort par le tribunal de Poitiers, le 28 ventôse an 2. (*Id.*, L. 780 provis", 19 frim. an 3 ; et GUILLON : *Les Martyrs de la foi*, II, 253.)

petite émeute, parce qu'il voulait pénétrer dans la chapelle de l'hôpital Saint-Joseph pour y célébrer la messe. Après la loi du 26 août 1792, il quitta la France ; nous ne savons à quelle date il y rentra ; il dut mourir le 26 vendémiaire an 9 (18 octobre 1800).

Quant à Jean-Pierre Jamin, il n'était pas encore prêtre en 1791. Il devait, selon toute vraisemblance, se trouver au grand séminaire d'Autun au moment où l'évêque constitutionnel Gouttes vint y faire sa première visite : c'était au mois d'avril 1791. L'accueil que le successeur de Talleyrand reçut ne fut pas encourageant. « Monsieur le supérieur, dit-il à M. Saulnier, je sais que l'usage est de commencer la visite du séminaire par celle du Très Saint Sacrement... — Vous ne le trouverez plus, Monsieur, interrompit M. Saulnier. — Vous me traitez donc en ennemi ? riposta l'évêque en colère. Monsieur Saulnier ne répondit rien, mais il congédia sur-le-champ les élèves et, ne voulant rien avoir de commun avec l'évêque intrus, il sortit lui-même du séminaire (1). » Il se retira à Limoise et Jamin revint à Moulins ; celui-ci ne fut ordonné prêtre qu'en juillet 1792, et il nous apprend lui-même que ce fut par un évêque catholique non sermenté ; aussi dans plusieurs pièces des Archives de l'Allier les autorités constituées qui ignoraient son ordination, l'appellent « diacre ou prêtre », ou encore « apprentif-prêtre ».

D'après la liste des détenus aux Carmélites, donnée par M. Pérot, dans son ouvrage sur ce couvent, Jamin serait entré dans cette maison de détention le 19 juin 1793 ; d'après une autre liste conservée dans la famille Imbert de Ballore, il fut transféré à Sainte-Claire le 8 novembre suivant, ce qui est d'accord avec ce qu'on lit au registre du Comité de surveillance, à la date du 16 brumaire an 2 — 6 novembre 1793 : « On s'occupe ensuite des détenus et considérant que les prêtres Talbaut (2) et Jamin sont dans le cas de la déportation, le Comité arrête qu'ils seront mis provisoirement dans la maison de réclusion (3). »

On ignore pourquoi il ne fut point déporté en novembre 1793.

(1) Jacques-Claude Saulnier, né au Réray d'Aubigny, le 22 octobre 1744, supérieur du grand-séminaire d'Autun avant et après la Révolution, y mourut le 15 oct. 1824 (*Mémoires de la Société Eduenne*, xxiii, 463).

L'abbé Martin, supérieur du P. Séminaire d'Izeure, était son neveu.

(2) Laurent Talbot, curé d'Avermes.

(3) *Arch. dép. Allier* : L. 779 provis°.

Mais il fit partie du troisième convoi, qui ne quitta Moulins que le 3 avril 1794. Sa jeunesse et sa santé; bonne alors, lui permirent de résister aux supplices des pontons, et, au mois de nivôse (décembre 1794-janvier 1795), se trouvant en réclusion à Saintes, après la sortie des vaisseaux, il pétitionna auprès du département de l'Allier pour faire rapporter l'arrêt de sa déportation et obtenir sa mise en liberté. Sa pétition fut renvoyée au district de Moulins pour avis : le directoire du district répondit, ce qui était vrai, attendu que ce n'était pas lui qui avait fait déporter Jamin, qu'il n'avait « aucune connaissance des motifs qui ont donné lieu à la déportation de l'exposant », qu'en conséquence, il ne pouvait donner d'avis (1).

Cependant Jamin fut mis en liberté au mois de germinal suivant, par un arrêté, daté du 8. du Comité de sûreté générale de la Convention, grâce à l'intervention du représentant Deléage, député de l'Allier à la Convention, et d'après le vu des pièces qui constataient « son amour pour les lois, la tranquillité publique et ses infirmités » (2).

Jamin ne rentra pas de suite à Moulins, malgré le désir qu'il avait sans doute de revoir sa mère qui l'attendait ; car il était estropié du pied gauche et avait encore « un peu de vice scorbutique, suite inévitable du séjour qu'il avait fait dans les vaisseaux de la République... des mauvais aliments qu'il (*sic*) avait fait usage et qui n'avaient pas peu contribuer à vicier ses liqueurs ». C'est vraisemblablement ce qui l'obligea de rester à Cognac. Il y exerça le culte catholique dans une chapelle où « il venait beaucoup de monde ».

Mais pour jouir de cette faveur, il avait dû faire, conformément aux exigences du moment, une promesse de soumission aux lois de la République. Il la fit dans les termes suivants, le 10 thermidor an 3 : 28 juillet 1795.

« Je, soussigné, prêtre insermenté, considérant que la loi du 11 prairial n'interdit point les restrictions relatives à mon opinion religieuse, qu'elle les autorise au contraire par l'extensité qu'elle donne à l'exercice du culte ;

« Considérant que l'acte de soumission ne concerne que les objets civils, que dans la commune où je réside on ne pourra me

(1) *Arch. dép. Allier* : L. 553 provis", 28 plu. an 3.

(2) Pour cette citation et les suivantes, voir : *Arch. dép. Allier* : L. 171.

forcer à avoir un temple commun avec des prêtres qui ont adopté la ci-devant constitution du clergé ni avec les ministres d'aucun autre culte, qu'enfin ma conscience est respectée par le décret même de la Convention, je déclare que sous la réserve expresse de tout ce qui a rapport au spirituel et aux principes orthodoxes que je professe, je vis soumis aux lois purement civiles de la République et je requiers acte de la présente déclaration. »

Jamin resta à Cognac jusque vers la fin de l'an 5. Le 5 fructidor de cette année, à Saintes, il était accordé un laisser-passer à « Jean-Pierre Jamin, propriétaire domicilié à Moulins... âgé de trente ans, de la taille de cinq pieds environ... visage rond, cheveux blonds, sourcils châains, yeux bleus, front ordinaire, nez bien fait, barbe chatayne, bouche moyenne, menton rond », qui déclarait se rendre à Moulins.

Jamin avait mal choisi son moment pour revenir dans son pays, car on était juste à l'époque du 18 fructidor quand il y arriva. Il se cacha pendant environ deux mois et demi chez sa mère puis chez une personne du nom de Logier ; ne se croyant pas obligé, dira-t-il plus tard, de se montrer jusqu'à ce qu'il eût été découvert.

Mais il ne put échapper à la vigilance du sinistre Perrotin, qui, malgré, ou plutôt à cause du sang dont ses mains étaient encore couvertes, était revenu en faveur et était alors commissaire du Directoire près l'administration du canton de Moulins. Le 17 frimaire an 6 (6 déc. 1797), Perrotin le fit arrêter et mettre à la prison de Moulins, et en avertit de suite son digne collègue Sébastien Delaire, commissaire du Directoire près l'administration centrale du département.

Le 18, l'administration du département, composée des citoyens Bohat, président, Huet, Mandon (ancien curé constitutionnel de Saint-Gérard-de-Vaux), Verd, Sayet, S. Delaire et F. Givois, secrétaire, le fit mander pour comparaître devant elle le lendemain.

Le 19 donc, à six heures du soir, Jamin fut interrogé et répondit fermement à toutes les questions qui lui furent faites ; ses réponses nous ont fourni la plupart des détails qui précèdent ; inutile d'y revenir.

Il fut admis à produire les pièces qu'il jugerait utiles à sa défense ;

mais malgré cela, le 25 frimaire, un nouvel arrêté de déportation fut pris contre lui, dont voici quelques considérants (1) :

« Considérant, disait l'administration départementale, que Pierre Jamin a déclaré dans son interrogatoire qu'il a été fait prêtre au mois de juillet 1792, et qu'il n'a prêté aucun des serments prescrits pour les ecclésiastiques ;

« Considérant qu'il est frappé par les lois des 21 et 23 avril 1793, 20 et 30 du premier mois...

« Considérant que l'arrêté du Comité de sûreté générale (qui l'a mis en liberté) ne peut dispenser Jamin de l'application des peines portées par les lois de 1792 et 1793, 1^o parce que ces lois qui étaient en quelque sorte tombées en désuétude à l'époque dudit arrêté (et abrogées par la loi du 7 fructidor an 5) ont été remises en vigueur (par la loi du 19 fructidor)... 2^o parce que cet arrêté n'a ordonné qu'une mise en liberté provisoire puisqu'il contient la clause *toutes choses demeurant en état* ; 3^o parce que le même arrêté n'a pas été pris ni n'a pu être pris sur la preuve que Jamin n'était dans aucun des cas prévus par les lois de 1792 et 1793, condition qui, suivant la décision du ministre de la police générale contenue dans sa circulaire, pourrait seule faire valider aujourd'hui l'arrêté du Comité de sûreté générale.

« Considérant que Jean-Pierre Jamin a été arrêté sur le territoire de la République près de trois mois après la publication de la loi du 19 fructidor et qu'il n'ignorait pas que les dispositions lui en étaient applicables, car il a avoué dans son interrogatoire qu'il se tenait caché. »

Le 28 frimaire, cet arrêté, qui condamnait Jamin à être conduit à Rochefort, était adressé au ministre de la police générale, quoiqu'il parût, aux yeux des administrateurs de l'Allier, « conforme aux dispositions des lois », mais parce que, « prononçant sur l'existence politique d'un individu », il leur paraissait qu'ils devaient le lui soumettre afin qu'il pût être réformé s'ils s'étaient « écartés des vrais principes ».

Ils espéraient bien, au contraire, en recevoir une approbation : elle fut donnée le 22 nivôse, en ces termes : « Je ne puis qu'ap-

(1) Cet arrêté se trouve aux Archives nationales F⁷.

prouver votre conduite et vous invite à poursuivre sans relâche et à livrer à la vengeance des lois tous ces ennemis du gouvernement et de la tranquillité publique. »

Dès qu'il sut la mesure prise contre lui, Jamin, qui redoutait la déportation pour en avoir fait l'expérience, écrivit aux administrateurs de l'Allier la lettre suivante :

« Citoyens administrateurs,

« D'après l'interrogatoire subi le 19 ; d'après les pièces produites le 25 : 1° l'arrêté de ma mise en liberté du Comité de la sûreté générale du 8 germinal an 3 qui constate mon amour pour les lois, la tranquillité publique et mes infirmités ; d'après un certificat d'officier de santé qui atteste ces mêmes infirmités (1) ; qui sont encore plus grandes par les maux que j'ai endurés sur les vaisseaux ; d'après qu'aucune loi de déportation ne pouvait me frapper eu égard à ce que je n'étais ni fonctionnaire public, ni pensionné, par conséquent sujet à aucun serment : J'expose à votre justice qu'elle ait à considérer que je ne dois pas encourir la peine de la déportation en considérant que la clause *toutes choses demeurant en état* insérée dans l'arrêté de ma mise en liberté est applicable aux biens non aux personnes.

« J'expose à votre humanité qu'étant excessivement infirme du pied gauche, ayant le sang vicié par les mauvais alimens pris sur les vaisseaux ; étant attaqué d'une fièvre continuelle, il me serait impossible de souffrir les maux d'une déportation.

« Je requiers des officiers de santé qui certifieront mon état et d'après leur visite, j'adresserai une représentation à l'administration municipale.

« J'attends un accueil favorable à la présente et je l'espère de votre justice.

« JAMIN,

« à Moulins, maison d'arrêt 29 frimaire an 6 de la Rép. franç. »

Le 7 nivôse suivant, Jean-Baptiste-Antoine Michel et Jean-Baptiste Prieur furent nommés pour visiter Jamin et constater son « état physique et morale (2) ». Le même jour, ils le trouvent « dans une

(1) C'est celui qui lui fut délivré à Saintes.

(2) Nous respectons l'orthographe de ce document qui paraît être de la main de Prieur.

chambre haute donnant sur le jardin bas ». Ils reconnurent « qu'il avait la cuisse, la jambes et le pied du côté gauche atrophier depuis son plus bas âge, se qui constitue chez se sujet une infirmité incurable ; son poux était fréquent, sa langue en bonne état cest yeux un peu agard » ; ce qui leur fit reconnaître « que son morale est vis-sier » ; cependant, disent-ils, « il nous a répondu avec présisions aux différente question que nous lui avons faitte, n'ayant reconnu d'autre affection que celle désigné s'y dessus nous estimons que se citoyen est dans le cas de pouvoir voyager ».

En conséquence de ce verdict, assez étrange après ce que les officiers de santé ont constaté, l'administration de l'Allier prit un nouvel arrêté de déportation contre Jamin (8 nivôse), et, le même jour, elle prévenait l'administration municipale de Rochefort de son prochain départ pour cette ville. Néanmoins Jamin ne partit que le 17 ventôse suivant (7 mars 1798), comme nous l'apprenons de la lettre d'envoi de son second arrêté de déportation au ministre de la police générale : « Nous avons profité du passage à Moulins d'une bande de déportés, et en y joignant le nommé Jamin nous évitons la multiplicité des escortes comme vous nous le recommandez par votre lettre du 26 vendémiaire. »

Cette « bande de déportés » est celle qui arriva à Moulins le 16 ventôse et en repartit le lendemain ; elle venait de la Loire et était accompagnée de la lettre suivante :

« Monthbrison le 6 ventôse l'an 6 de la République Française

« L'Ad^{on} centrale du Dép^t de la Loire

« Aux C^{ns} Ad^{rs} du dép^t de l'Allier

« Citoiens Collegues

« Nous vous prévenons que les nommés Charle Bettan dit Robert, Antoine Vérillot (1), Jean-Baptiste Banneuri sont déclarés soumis aux loix des 26 août 1792, 21 et 23 avril 1793, en conséquence ils seront sans le moindre délai et sous bonne et sure escorte conduits au port de Rochefort, pour être déportés dans le lieu qui sera indiqué par le Directoiré Exécutif.

« Pierre Perrier curé d'Apinac soumis aux mêmes loix est éga-

(1) Le capucin Vérillot, embarqué le 1^{er} août 1798, sur la *Bayonnoise*, mourut dans le désert de Synnamari, le 1^{er} avril 1799.

lement condamné à la déportation. Nous avons mis beaucoup de célérité dans son affaire. Nous ne l'avons pas voulu garder plus de vingt-quatre heures dans les prisons vu le grand nombre de ses partisans qui auroient pu causer une émeute, il a des correspondances dans plusieurs lieux ; c'est un fanatique outré qui a prêché hautement la guerre civile, il s'est trouvé à la tête de plusieurs rassemblements et notamment dans le combat de Chandieux qui se livra le 8 floréal an 4 contre les troupes de la République. Les ordres étaient donnés ce jour-là pour susciter une insurrection générale, et Pierre Perrier dont il s'agit ici est désigné depuis longtemps pour être le principal moteur.

« D'après ce, nous vous prions, citoyens collègues, de prendre les plus grandes précautions pour que ces quatre criminels ne puissent échapper à la force armée mais surtout Pierre Perrier pour lequel vous exigerez de sa part une surveillance plus active encore.

« Vous voudrez bien, citoyens collègues faire la même recommandation que nous vous faisons dans tous les lieux où ils doivent passer jusqu'à ce qu'ils soient rendus à Rochefort lieu de leur destination. L'on ne saurait nous vous le répétons prendre trop de mesures pour être délivrés de semblables ennemis.

« Salut et fraternité.

« Signé : MYSON, RAMEL, GUYOT » et deux illisibles (1).

C'est dans la compagnie de ces quatre dangereux « criminels » que Jamin fit route vers Rochefort. Il y arriva le 20 ventôse an 6, 10 mars 1798, et de suite on le fit conduire « à la maison de détention en attendant la déportation qui ne tardera pas », ainsi que Briclot, de Rochefort, en donnait l'assurance aux administrateurs de l'Allier.

Malgré cette assurance, le départ pour Cayenne où devait se faire la déportation, fut retardé pour diverses causes, dont la peur des Anglais. *La Charente*, qui avait quitté Rochefort le 20 mars 1798, s'était échouée devant Royan à cause d'eux. Les déportés qu'elle contenait ne partirent que le 24 avril, sur *La Décade*, qui arriva le 10 juin suivant en vue de Cayenne. Le 1^{er} août, partait *La Bayon-*

(1) Arch. dép. Allier. L. 172.

naise, et quelques jours plus tard *La Vaillante* ; celle-ci fut prise par les Anglais devant Cayenne, avec les cinq cents prêtres et les forçats qu'elle contenait. *La Décade* ayant été également capturée à son retour, le Directoire décida que dorénavant les condamnés non encore partis seraient conduits à l'île de Ré.

C'est là que Jamin aborda avec Pierre Cuissot, chapelain de l'hôpital général de Moulins (1). Leurs souffrances n'y furent guère moindres que dans la rade de l'île d'Aix. Ils en revinrent pourtant tous les deux en 1800, mais pour trainer encore quelques jours d'une vie languissante. Les tables décennales de décès nous apprennent que Jamin Pierre-Jean est mort le 20 octobre 1803.

FRÈRE GUSTAVE-MARIE,
des Ecoles chrétiennes.

(1) Nous espérons lui consacrer une notice semblable à celle-ci. Comme Jamin, il fut deux fois déporté.

Encore un Champfeu aimant les belles-lettres

Dans le dernier catalogue de la librairie André Berthet, 10, rue Git-le-Cœur, Paris-VI^e, numéro de mai-juin 1928, on trouve la rubrique suivante :

« 377. *Catalans* (Expédition des) et des Arragonais contre les Turcs et les Grecs, par MONCADA, traduit de l'espagnol par le comte DE CHAMPFEU. Paris, Trouvé, 1928. in-8° relié demi-chagr. vert (42), 25 francs. »

L'auteur de la traduction est Pierre-Jacques C^{te} de Champfeu, ancien officier à l'armée de Condé, inspecteur général des services de la maison du roi, né à Moulins, le 12 décembre 1764, mort à Paris en 1828, époux de Constance-Julienne Rodier.

Cet amateur des belles-lettres, qui tient sa place dans la phalange littéraire des Champfeu, fut le grand-père de notre confrère, Léon C^{te} de Champfeu, mort dernier mâle de son nom, après avoir vu ses deux fils tomber au champ d'honneur.



L'inauguration de la salle des “ Amis de Montluçon ”

Le 13 novembre, les Amis de Montluçon se sont réunis dans une salle de la rue des Serruriers, vieille artère où palpitait la vie montluçonnaise, avant que le trafic ferroviaire et la grande industrie n'eussent étendu dans d'autres directions le périmètre de la ville. Ce local est destiné à des conférences et aussi à loger des collections. Plusieurs vitrines sont alignées le long du mur. Elles renferment des silex trouvés par M. Montagne, notre regretté confrère, servent de nos excursions et auteur de nombreuses communications intéressantes.

Les vieux logis abondent dans tout ce quartier blotti près du Château et non loin de Notre-Dame. C'est une joie pour l'œil, un attrait pour l'imagination, de parcourir lentement ces rues afin d'y revivre quelques instants la vie des siècles antérieurs.

Le nouveau foyer des Amis de Montluçon est dû à la munificence de M^{lle} Duchet, que la Société d'Emulation est heureuse de compter au nombre de ses adhérents.

Cette salle oblongue, régulière d'ailleurs, est ornée de deux énormes cheminées du xv^e siècle, dont les dimensions se prêtent fort bien à l'installation beaucoup plus moderne des poêles.

Les robustes solives du plafond reposent sur des liernes, supportées elles-mêmes par des corbeaux. A l'une des extrémités, une porte basse donne accès à un réduit qui n'est pas le morceau le moins intéressant. C'est une chambrette voûtée à ogives surélevées, dont les nervures partent de quatre culs-de-lampe curieusement sculptés, pour se réunir à une clef de voûte posée en stalactite.

Ai-je dit que tout cela occupe le premier étage, où l'on accède par un escalier hélicoïdal ?

Il semblait à certains Montluçonnais que cette salle dût être trop grande ; après la séance du 13 novembre, ils sont convaincus qu'elle sera plutôt trop petite. Telle était l'affluence que nombre de gens durent s'entasser à la porte et dans le couloir. Encore, M. Zèle, à qui incombait la mission délicate de placer un chacun, était-il allé jusqu'à la limite du possible.

M. Leprat ouvrit la séance en exprimant de chaleureux remerciements, très mérités, à M^{lle} Duchet. Puis il céda la présidence à M. Chevalier, professeur de philosophie à la Faculté de Grenoble, qui, à son tour, donna la parole à M. Pradel.

Démontrer combien certaines villes anciennes perdent de leur intérêt, lorsqu'elles s'obstinent à ouvrir de nouvelles percées au sein de leurs vieux quartiers, à démolir leurs vieilles maisons, au mépris de l'esthétique et du passé, telle fut la thèse soutenue par M. Pradel en un langage aussi élégant que remarquable par la finesse des aperçus et l'élévation de la pensée. Chemin faisant, il fit justice de certaines légendes, par trop niaises, celle des bouchers repoussant l'armée anglaise... ils étaient quatre. Il ne manqua pas de signaler un trait inconnu de longanimité de Louis XI, qui n'avait jamais passé pour être tendre. Ce monarque s'abstint, deux jours durant, de toute hostilité contre la ville révoltée, sûr qu'il n'en obtiendrait pas moins la reddition. Elle eut lieu sans plus tarder et nul ne fut lésé dans ses biens.

Courtoisement, M. Chevalier convia le représentant de la Société d'Emulation à prononcer quelques paroles, et M. Capelin s'exprima en ces termes :

« MESSIEURS,

« Si, chargé par la Société d'Emulation d'exprimer aux Amis de Montluçon ses sentiments de cordiale sympathie, je suis doublement flatté de l'honneur qui m'est fait, d'autre part, j'éprouve un sentiment de tristesse. Ce n'est pas moi, aujourd'hui, qui devrais être à cette place, mais bien mon regretté prédécesseur : le chanoine Clément. A vous tous ce nom est cher. Il évoque le travailleur, archéologue et artiste, dont les milieux les plus qualifiés se disputaient la collaboration, et dont les nombreux travaux tiendront une place énorme dans la série des études bourbonnaises. Il rappelle l'homme aimable, sympathique à tous, inlassablement serviable. Ici, plus

spécialement, il rappelle le compatriote dont la ville était fière, et pour qui tout ce que Montluçon compte de lettrés, professait autant d'affection que d'estime.

« De cette ville dont il s'était fait l'historien, le chanoine Clément vous aurait dit les origines, les vicissitudes, les corporations, la filiation des anciennes familles. Les dossiers soigneusement recueillis par des Gozis ont été, par lui, annotés et, par endroits, continués. Ce que l'historien ne peut qu'indiquer sommairement, désireux de ménager ce que l'on appelle la dignité de l'histoire, un enfant du pays l'aurait dit dans une réunion de ce genre. Je veux parler non seulement de ces fêtes curieuses, celle du Cheveau-Fug, par exemple, mais aussi de ces manifestations d'allégresse qui se produisaient, sans préméditation, à l'occasion d'un événement strictement local. Ces kermesses improvisées, qui reproduisaient au naturel une page de Rabelais, attestaient la bonhomie de la population et sa parfaite entente. A notre époque où la raideur de certains peuples étrangers passe pour de l'élégance, qu'il soit permis ici de jeter un regard admiratif vers un passé débordant d'insouciance et de gaieté.

« Naître dans une ville, c'est contracter avec elle un lien indissoluble. Si peu harmonieux que soient les mille bruits de la rue, ils resteront dans l'oreille et dans la mémoire comme une musique évocatrice des années de jeunesse, de santé, d'espérance. Quelle que soit la banalité de certains quartiers, leur laideur même, ceux qui auront passé là leurs premières années, qui les auront parcourus, matin et soir, entre l'école et la maison familiale, se les représenteront, plus tard, sous des couleurs plus attrayantes que les chefs-d'œuvre de la peinture.

« Le fait de se créer ailleurs une situation enviable, d'être entouré de l'estime de ses nouveaux concitoyens, ne suffit jamais à effacer l'impression première. Est-ce à dire que ce soit une faiblesse de l'esprit humain ? Tout au contraire. Ce sentiment se développe en corrélation étroite avec la puissance de l'intelligence, la délicatesse des sentiments, l'étendue de la bonté. Pour un peu, on dirait que l'amour du pays natal est la pierre de touche de la valeur intellectuelle et morale d'un homme.

« C'était le cas du cher disparu. Il s'était attaché à Moulins, tout en conservant une affection profonde, indéracinable, pour Montluçon.

« Aussi bien avait-il retrouvé, là comme ici, un vieux château, résidence des anciens ducs, souverains de notre province, du fastueux Louis II, grand bâtisseur, pour le plus grand bien du pays ; de Pierre II, puissant seigneur, mais dont la personnalité nous paraît bien effacée, entre son terrible beau-père et Anne, sa femme, la moins folle, selon l'expression peu galante de Louis XI. Autour de ces palais déchus, transformés l'un en caserne, délogée heureusement, l'autre en prison, et pour combien de temps encore, se groupent, sur la rive de l'Allier comme sur la rive du Cher, de vieux quartiers aux ruelles étroites, assombris par des étages surplombants.

« Dans ces maisons dont le bois des forêts voisines a fourni le principal élément, de nombreuses générations ont vécu, et l'usure qu'a produite leur passage les a marquées non moins que la patine des siècles.

« A Moulins comme à Montluçon, c'est une joie indicible pour l'artiste, de se plonger dans ce milieu rétrospectif. Les peintres, graveurs, dessinateurs de l'une et l'autre ville s'efforcent à l'envi de nous en fixer les aspects originaux. C'est le souci des archéologues, c'est la raison d'être de nos deux groupements, de nous conserver, tels quels, ces vénérables édifices, de les préserver de la destruction et, non moins, des restaurations maladroites.

« Si l'hygiéniste, à la vue de ces escaliers aux marches usées, devenues glissantes, de ces cours sombres où s'abattent les eaux, de ces corridors humides et trop souvent malodorants, de ces aplombs déviés qui paraissent mettre le bâtiment à la veille de sa ruine, émet de nombreuses critiques, qu'il se trouve, alors et toujours, quelque Ami de Montluçon, quelque membre de la Société d'Emulation, pour lui montrer que sous une caducité apparente, la vieille maison, dédaigneuse de tant de siècles passés, est encore bien capable de résister à de nouvelles atteintes et que le temps est moins redoutable pour elle que la main de l'homme.

« Les quelque soixante-douze kilomètres qui séparent nos deux villes, constituent-ils une barrière, si minime soit-elle ?

« Assurément non. Le plateau bourbonnais n'a aucune solution de continuité sur laquelle on pourrait se baser pour créer une limite.

« Aux époques protohistoriques, voire à l'origine des délimitations

territoriales, il y avait bien un lieu : Ygrande, dont le nom d'après les étymologistes signifie frontière ; ou encore Fins, du latin : *finis*. Mais cette limite entre Arvernes et Bituriges, si tant est qu'elle ait existé, est effacée depuis longtemps et il faut chercher dans l'obscurité de la toponymie pour en retrouver un souvenir.

« En réalité, nos deux villes ont un développement parallèle quoique très différent.

« A Montluçon, les hautes cheminées fument, le canal est chargé de bateaux, l'industrie, très diverse dans ses manifestations, rassemble des milliers d'hommes dans ses usines. La proximité des charbonnages a favorisé cet essor, mais, non moins, il y avait ici une aptitude aux labeurs industriels.

« En un temps où l'absence de communications forçait chaque pays à fournir les objets nécessaires à sa vie, il y avait, dans chaque ville, une quantité de petits ateliers. De laborieux artisans y travaillaient lentement, satisfaits d'un mince salaire. Ils produisaient un par un des articles tous différents les uns des autres, et qui parfois confinaient à l'art par leur recherche et leur originalité.

« Ailleurs, ces ateliers se sont fermés ; ici, ils se sont transformés et devenus des usines énormes.

« A Moulins, l'agriculture longtemps languissante s'est, elle aussi, développée rapidement. Ce qu'on appelait dédaigneusement : la Sologne Bourbonnaise, s'est révélé comme une plaine capable de récompenser les efforts et les avances du laboureur. Une répartition judicieuse des champs a permis de demander à chacun ce qu'il pouvait produire.

« Ainsi, d'un côté, notre métropole industrielle, de l'autre, notre centre agricole.

« Aujourd'hui que les Amis de Montluçon réalisent une partie de leur programme en installant une salle de conférences et un Musée, grâce aux soins et aux dons de M^{lle} Duchet, la Société d'Emulation leur exprime ses félicitations ; elle se réjouit sincèrement avec eux de ce pas dans la voie du progrès.

« La ville de Moulins peut inscrire en lettres d'or le nom de Louis Mantin, bienfaiteur de son Musée. Les Amis de Montluçon peuvent inscrire, avec le même honneur, le nom de M^{lle} Duchet.

« Puisse l'exemple de l'un et de l'autre inspirer une noble émula-

lation, celle des libéralités intelligentes qui acheminent vers les buts élevés où l'humanité doit tendre : l'Art et la Science. »

Impatiemment attendu, M. Chevalier se leva et aborda l'étude de Tronçais. A Montluçon comme à Moulins, l'attention des auditeurs est toujours surexcitée par un pareil sujet ; au surplus, M. Chevalier, maître en l'art de bien dire, le possède si bien et l'exprime d'une façon si charmante !

Tronçais, ce reste qui nous paraît si grand d'une silve s'étendant jadis de la rive d'Allier à celle du Cher, sera longtemps encore l'objet d'observations curieuses. La présentation des outils primitifs des fendeurs, l'explication de leurs procédés sont suivies avec une attention soutenue. Avec ces engins surannés, d'aspect bizarre, les modestes travailleurs de la forêt ont suffi aux besoins du commerce et leur disparition laisse un vide.

Le vœu exprimé le 1^{er} juillet, lors de notre séance publique, a obtenu satisfaction. Le quartier de Morat sera désormais respecté. Nous n'avons pas travaillé en vain.

La séance prit fin après l'allocution de M. Chevalier.

E. CAPELIN.

BIBLIOGRAPHIE

Un maître du roman : Sylvain Bonmariage

M. Valentin Bresle, directeur du « Mercure de Flandre » (204, rue Solférino, à Lille), vient de faire paraître un important volume de 250 pages sur l'œuvre poétique, théâtrale, les essais et les romans de notre confrère Sylvain Bonmariage.

La principale partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse de l'œuvre romancée de notre confrère et donne son titre au volume : **Un Maître du Roman : Sylvain Bonmariage.**

M. Valentin Bresle cherche à dégager l'esthétique nouvelle créée, croit-il, par M. Sylvain Bonmariage, dans l'art du roman, et à cet égard, son étude très objective, est d'un puissant intérêt.

D'autre part, M. Valentin Bresle nous révèle mille détails biographiques jusqu'à présent inconnus, sur le romancier d'**Hamlet aux deux Ophélie**.

Préfacé par J.-H. Rosny aîné, enrichi d'une forte documentation d'extraits de lettres de Pierre Louys, Marcel Proust, Paul Margueritte, Henri Bataille, etc..., comportant en outre des dessins et des caricatures inédits, et de nombreuses attestations des écrivains les plus en vue de notre époque, cet ouvrage important est un document tout à fait caractéristique pour l'histoire littéraire contemporaine et nous l'analyserons plus complètement dans une prochaine présentation.



NOS CONFRÈRES M. Emile MALK a été reçu le 28 juin, à l'Académie française, par M. Estaunié. Le récipiendaire a prononcé l'éloge de Jean Richepin auquel il succédait. M. Malk a été élu chancelier de l'Académie.

✦ M. Jacques CHEVALIER vient d'effectuer une tournée officielle de conférences auprès des Universités d'Espagne et de Portugal.

✦ MM. Emile MALK et MEILLET ont participé au congrès étrusque de Florence.

✦ M. Roger DE QUIRIELLY, ancien président de la Société est décédé le 31 mai 1928 à Montaiguët ; M. MALLAT, membre correspondant de l'Académie de Médecine, le 10 juillet à Vichy.

NOS COMPATRIOTES Le docteur Antoine GIROUD a été nommé professeur à la Faculté de Médecine de Paris

✦ M. Léon LERAY a obtenu au Salon des artistes français une médaille de bronze (peinture), ainsi que M. FOURNIER DES CORATS (sculpture).

MONUMENTS HISTORIQUES Ont été classés comme M. H. les objets mobiliers suivants, par arrêté du 30 mai 1928 :

A *Saint-Pourçain-sur-Sioule* : *La Vierge et l'Enfant*, statue d'albâtre (commencement du XVI^e).

A *Souvigny* : l'épithaphe de Jean Sirot, conseiller et trésorier général du duc de Bourbonnais, + 1458, pierre (XV^e).

A *Vieure* : *La légende de saint François d'Assise* (toile, XVI^e) ; *le Christ portant sa croix* et *la Sainte Famille* (peintures sur cuivre, XVI^e).

A *Besson* : l'ancien château de Fourchaud.

A *Chantelle* : le vieux pont, dit « Pont Romain ».

La *lanterne des morts* D'ESTIVAREILLES a été classée parmi les Monuments Historiques (30 mai).

La chapelle de *la Visitation* (lycée de Moulins), qui abrite le tombeau du duc de Montmorency, a été classée le 30 juin, ainsi que l'église de *Colombier* dont le classement avait été sollicité dès 1873, lors des relevés de M. Darcy, architecte en chef des M. H.

RÉGEMORTES.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU BOURBONNAIS

(LETTRES, SCIENCES ET ARTS)

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PAR DÉCRET DU 20 AOUT 1925



MOULINS

LES IMPRIMERIES RÉUNIES

15 RUE D'ENGHIEN, 15

1928

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Guillaume de Marcillat et Jacques de Parroys, peintres verriers bour-</i> <i>bonnais</i> , par M. F. MITTON	193
<i>Le morceau de fer de Glozel. Son histoire</i> , par M. G. BRUEL	217
<i>Glozel. L'évolution, en France, de son magisme</i> , par M. Emile CARTE- REAU	224
<i>A propos des « Ephémérides.. »</i> , par M ^{me} Yvonne HENRI-MONCEAU . .	232
NÉCROLOGIE : <i>Roger de Quirielle</i>	235
BIBLIOGRAPHIE : <i>Un moulin à pris-muier des Russes en 1855</i>	240

ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE

<i>Le tube de fer de Glozel.</i>	217
<i>Les ex-voto de Condeau</i>	225

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables des articles insérés dans le Bulletin.

Toutes communications doivent être adressées au Directeur du Bulletin :

M. GÉNERMONT, Architecte des Monuments Historiques
11, place de la République, MOULINS.

RÉUNIONS DE LA SOCIÉTÉ

Le lundi 1^{er} Octobre.	}	à 20 heures,
— 5 Novembre.		<i>Salle de la Bibliothèque</i>
— 3 Décembre.		<i>Hôtel de Ville de Moulins.</i>

Séances du Conseil d'Administration Le lundi précédant la séance mensuelle,
à la Bibliothèque de la Société, à 14 heures.

Publications de la Société

<i>Bulletin</i> , abonnement un an : France.....	30 »
— : Etranger.....	36 »
— un numéro.....	6 »
1 ^{re} Série { Chaque volume (sauf III, IV, V et VI épuisés).....	25 »
(1846-1892) { Les 14 volumes non épuisés (ensemble).....	300 »
2 ^e Série { Chaque volume (sauf I, II et III épuisés).....	30 »
(1893-1924) { Les 24 volumes encore en vente (ensemble).....	700 »

(1923-26 et 27 épuisés).

Port en plus.

Tout membre de la Société a droit de compléter ses collections du *Bulletin* en bénéficiant d'une remise de 20 % sur les prix ci-dessus.

S'adresser au Bibliothécaire de la Société.

<i>Catalogue illustré de l'Exposition artistique bourbonnaise de 1925</i>	5 »
Table des 36 premiers volumes du <i>Bulletin</i> (de la fondation à 1910).....	3 »
Insigne officiel de la Société.....	5 »

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est ouverte pour les Membres de la Société, tous les jeudis
de 14 à 15 heures (Hôtel de Ville : Immeuble Rocquigny, 2^e étage).



Guillaume de Marcillat et Jacques de Parroys

PEINTRES VERRIERS BOURBONNAIS

GUILLAUME DE MARCILLAT

Les Vitraux de la Cathédrale de Moulins

Il est un artiste français, qui compte parmi les plus grands et qui est cependant à peu près inconnu en France, à peu près inconnu même dans sa petite patrie bourbonnaise : le peintre verrier Guillaume de Marcillat (1).

Guillaume de Marcillat vivait à la fin du ^{xv}^e siècle et au début du ^{xvi}^e. Toutes ses œuvres connues sont en Italie ; ainsi s'explique l'oubli dans lequel il est demeuré en France pendant près de quatre siècles.

Dès le ^{xvi}^e siècle, l'italien Vasari, lui-même peintre et sculpteur, auteur des « Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes », parlait avec enthousiasme de notre compatriote, qu'il appelait Guillaume de Marseille, et l'Italie le considérait comme l'un de ses plus grands peintres verriers. « Ce ne sont pas des vitraux, mais des merveilles tombées du ciel pour la consolation des hommes », écrivait Vasari à propos des vitraux exécutés par Marcillat à la cathédrale d'Arezzo.

En France, par contre, les spécialistes n'ont commencé à s'intéresser au peintre verrier qu'après les articles parus sur lui

(1) Cet article était déjà écrit lorsque des renseignements nouveaux me sont parvenus, d'où il résulte notamment que Guillaume de Marcillat n'est pas Bourbonnais, mais Berrichon. Des rectifications et un complément d'étude sur Marcillat seront donc publiés dans le prochain numéro.

en avril 1883, sous la signature de Müntz, dans le « Tour du Monde » et dans la « Revue des Arts décoratifs ». En 1892 et en 1895., trois ouvrages de vulgarisation de la Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts : « L'Architecture de la Renaissance » (1), « Les Styles français » (2) et « Les Vitraux » (3), révélaient à un public un peu plus étendu la place éminente que tient Marcillat parmi les maîtres de la peinture sur verre. Enfin, ce n'est qu'en 1895 et tout récemment, en 1923, que, par une brève allusion, à propos des vitraux de la cathédrale de Moulins, le nom de notre illustre compatriote faisait une timide apparition dans deux ouvrages bourbonnais : le « Guide archéologique dans Moulins », de notre confrère M. de Quirielle (4) et « La Cathédrale de Moulins », de notre regretté président, M. le chanoine Clément (5).

Il n'est guère de séance de notre Société où le nom ne soit prononcé de l'un ou l'autre de nos grands écrivains locaux, de nos graveurs, de nos sculpteurs, de nos hommes de guerre, de nos naturalistes, de nos savants. Des articles de revues, des conférences leur sont consacrés. De Guillaume de Marcillat, il n'a jamais été question. Notre Société a plusieurs fois dressé des listes des Bourbonnais illustres, dont elle proposait de donner le nom à quelques-unes de nos rues, sa proposition a été d'ailleurs entendue. Guillaume de Marcillat n'a jamais figuré sur aucune liste. Il était donc utile de réparer un oubli immérité.

Sa vie. — Guillaume de Marcillat est né à Montluçon, en 1467 d'après Palustre, en 1475 d'après Olivier Merson. Entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, il s'adonna à la fresque et à la peinture sur verre, comme beaucoup de religieux de son Ordre.

Après un séjour à Saint-Mihiel, il accompagna en Italie, vers

(1) Léon Palustre, *L'Architecture de la Renaissance*, 1892, p. 110 et note.

(2) Lechevalier-Chevignard, *Les Styles français*, 1892, p. 238.

(3) Olivier Merson, *Les Vitraux*, 1895, p. 190, 191, 192.

(4) De Quirielle, *Guide archéologique dans Moulins*, 1895, p. 27 et 28.

(5) Chanoine Clément, *La Cathédrale de Moulins*, 1923, p. 64, note 1.

1506 (1), un autre verrier renommé, Maître Claude, appelé comme lui par Bramante et par le pape Jules II, pour décorer de vitraux le palais du Vatican. Quelles œuvres Marcillat avait-il exécutées jusqu'à cette date en France? On l'ignore. Les vitraux de la chapelle du Vatican furent peints d'après les cartons de Raphaël, dit-on (2).

Pendant plusieurs années, il travailla en collaboration avec maître Claude, notamment au chœur de Santa-Maria-del-Popolo, à Rome, vers 1509. Il y peignit l'Histoire de la Vierge, en deux fenêtres et douze compartiments (3). Maître Claude mourut peu de temps après.

Marcillat, sans collaborateur désormais, peignit divers vitraux à Cortone (4) de 1515 à 1517, à Rome (5) en 1518 et 1519, à Arezzo (6) de 1519 à 1524, à Monte-San-Savino, à Castiglion del Lago, à San-Lorenzo de Pérouze, à Florence (7) et en beau-

(1) Jules II fut élu en 1503 et mourut en 1513. Bramante fut chargé de la construction de la basilique Saint-Pierre et de la transformation du palais du Vatican, en 1506. La première pierre de la basilique fut posée le 18 avril 1506. Bramante mourut en 1514. La date de 1506 est donc probable.

(2) Selon Müntz, Raphaël n'aurait composé aucun carton de vitrail. Les vitraux du Vatican furent détruits, pendant le sac de Rome, par les soldats du Connétable de Bourbon, en 1527, et leurs plombs servirent à fondre des balles.

(3) Ces deux verrières existent toujours.

(4) Au palais Passerini, où il peignit en outre, à la fresque, sur la façade, les armes pontificales; à la cathédrale, dont le musée de Kensington, à Londres, a conservé une portion de verrière: l'Adoration des Mages; à l'église du Calcinaio, enfin, où le grand œil-de-bœuf de la façade représente le pape Léon X, l'empereur Maximilien I^{er}, le cardinal Soderini, etc...

(5) A Santa-Maria de Anima (église des Allemands de Rome) notamment (œil-de-bœuf disparu au XVII^e siècle).

(6) A la cathédrale et dans les églises de San-Francesco, della Madonna delli Lagrime (ou église de l'Annonciation), de San-Girolamo et de San-Rocco et au couvent de San-Domenico. La plupart des verrières d'Arezzo ont été conservées.

(7) A l'église Santa-Felicità (actuellement au Musée National de Florence).

coup d'autres lieux où ils ont malheureusement disparu (1).

Le Priorino (ou Petit Prieur) — ainsi l'appelait-on en Italie par allusion au prieuré de Saint-Thiébaud en Lorraine, dont le pape Jules II lui accorda le bénéfice en 1510, — eut pour disciples Pastorino de Sienne, Maso Porro de Cortona, Battista Borro d'Arezzo, et Vasari lui-même.

Marcillat mourut à l'âge de 62 ans, d'une hydrocèle contractée en peignant à la fresque, en 1537 suivant Vasari, en 1529 suivant d'autres auteurs.

Ses Œuvres. — Le chef-d'œuvre de Marcillat, c'est les verrières d'Arezzo : le Baptême du Christ, la Résurrection de Lazare, la Vocation de saint Mathieu, saint Nicolas, les Vendeurs chassés du Temple et la Femme adultère.

Olivier Merson en vante « l'ordonnance, le style, le dessin, la facture, les colorations éclatantes et profondes ». Aux « magots » des XII^e et XIII^e siècles qui, aux yeux de certains, sont seuls à exprimer la ferveur et la foi, aux mauvais vitraux du XVI^e siècle, qui étalent, au lieu des scènes des deux Testaments et des pieuses légendes, les blasons et les titres des donateurs, à l'opinion de Didron (2), qui écrit : « Nous sommes de ceux qui pensent qu'on n'a jamais fait de plus belles figures ni de plus belles draperies que celles qui se voient aux vitraux de Saint-Denis, de Sens et de Chartres, lesquelles sont du XII^e et du XIII^e siècles », il oppose celles des verrières du XVI^e siècle, qui ont conservé les bonnes traditions, et au premier rang, avec les œuvres des Jean Cousin, des Jean Lécuyé et des Robert Pinaigrier, les œuvres de Marcillat.

« Comme verrières dont on nierait malaisément le caractère chrétien, dit-il, celles de Guillaume de Marcillat, *originaire du Berry*, à peine connu en France, — il fait pourtant grand hon-

(1) Il orna aussi de fresques les voûtes de la nef principale et d'un des bas-côtés de la cathédrale d'Arezzo. Il fut même, à l'occasion, architecte, et c'est à ce titre qu'il édifia les deux portes en pierre de San-Rocco et qu'il dessina des ornements architecturaux pour plusieurs églises.

(2) Didron, *Annales archéologiques*, t. I, p. 151.

neur à son pays — doivent être mises au premier rang. Pour les convenances décoratives, pour les différentes parties de la technique de l'art, peu réclament autant l'éloge, peu imposent autant l'estime » et plus loin il appelle Marcillat « le plus excellent verrier, sans contredit, dont l'Italie possède des ouvrages ».

L'éloge n'est pas mince, car, si l'Italie n'a produit qu'un petit nombre d'artistes en vitrail, les maîtres les plus réputés de France et d'Allemagne, le fameux Jacob d'Ulm (1) notamment, composèrent les vitraux que l'on admire encore aux dômes de Florence et de Milan, à la basilique d'Assise, à la cathédrale d'Orviété, à San-Pétronio de Bologne et dans de nombreuses églises de Florence, de Pérouse, de Venise, de Lucques, etc. Félicitons-nous donc du rang éminent accordé à notre compatriote.

Les verrières de Santa-Maria-del-Popolo sont moins riches de coloris que celles que Marcillat exécuta par la suite, après la mort de son collaborateur. Le dessin de ses premières œuvres, à Rome et à Cortone, est aussi moins habile. Ses fresques, à la cathédrale d'Arezzo, pèchent par la composition et le coloris, et c'est ainsi qu'en jugea Ridolfo Ghirlandajo, choisi comme arbitre par l'artiste et par les fabriciens d'Arezzo, et qui les estima 400 ducats. Mais le contact quotidien des artistes les plus réputés de l'Italie et la vue de leurs chefs-d'œuvre firent que Marcillat acquit très rapidement la seule qualité qui lui fit encore défaut : l'élégance du dessin. Quant à la technique de son art, il la posséda à un point que, très probablement, nul peintre verrier ne dépassa jamais. Sur la technique de Marcillat, Vasari donne d'intéressantes précisions :

(1) Appelé aussi Jacques l'Allemand, né à Ulm en 1407 ou 1411, mort en 1491, béatifié quelques années après sa mort. Jacob d'Ulm, dominicain comme Marcillat et comme lui fixé en Italie, travailla aux vitraux de San-Pétronio de Bologne. La découverte du jaune d'argent lui fut longtemps et faussement attribuée. Selon l'abbé Texier (*Histoire de la peinture sur verre en Limousin*), c'est à des verriers limousins du ^{xiv}^e siècle, et non à Jacob d'Ulm, que cette découverte serait due. Les peintres verriers français firent du bienheureux leur patron et jusqu'au ^{xviii}^e siècle, ils fêtèrent sa mémoire le deuxième dimanche d'octobre.

« Guillaume avait bon esprit, du génie, une très grande pratique de la peinture sur verre, particulièrement dans la manière de ménager les blancs dans les premières figures et les teintes obscures dans celles qui s'enfoncent de plus en plus dans le lointain. Ses figures se détachaient du paysage et des édifices aussi bien que si elles étaient peintes sur un tableau, ou plutôt si elles étaient en relief. Il eut de l'invention et de la variété dans ses compositions, qui sont riches et bien ordonnées, évitant adroitement les difficultés qui proviennent de la fragmentation du verre, ce qui paraissait extrêmement difficile à ceux qui n'avaient pas sa grande pratique, ni son habileté. Il dessinait ses peintures avec tant de soin que les enclâssures de plomb ou de fer venaient toujours se dissimuler dans les ombres ou les plis de ses draperies, de façon qu'on ne les remarquait pas, et qu'au contraire elles donnaient plus de précision aux contours et plus de vigueur aux ombres; ainsi il savait faire de nécessité vertu. Il ne se servait que de deux couleurs pour ombrer les verres qu'il soumettait à l'action du feu, l'une tirée des battitures de fer et l'autre de celles de cuivre. La première, étant noire, lui servait à ombrer les draperies, les cheveux et les édifices; la seconde lui donnait une teinte tannée propre aux chairs. Il tirait aussi un grand parti d'une pierre dure qu'il faisait venir de France et de Flandre, connue aujourd'hui sous le nom d'améthyste, qui est rouge et sert à brunir l'or; lorsqu'elle est mélangée avec de la gomme, après avoir été broyée d'abord dans un mortier de bronze et ensuite sur une plaque de cuivre ou de laiton, avec une molette de fer, elle fait divinement bien sur le verre...

« Outre la représentation remarquable des chairs, les verres sont attaqués, c'est-à-dire dépouillés de leur épiderme et recouverts ensuite d'une autre couleur, jaune sur verre rouge, blanc et vert sur azur, chose extraordinaire et difficile. En réalité, la première couleur reste intacte d'un côté, soit rouge, azur ou vert, et l'autre côté, si on enlève l'épaisseur d'un couteau ou un peu plus, est blanc. Plusieurs, de peur de faire éclater les verres, par manque de pratique, ne se servent pas d'une pointe en fer pour les écailler et, pour plus de sécurité, creusent les verres avec une roue de cuivre portant une dent de fer; ils usent aussi les verres avec de l'émeri, de manière à les laisser blancs d'une parfaite netteté. Sur le verre devenu blanc de cette manière, si l'on veut peindre du jaune, il faut promener avec un pinceau de l'argent calciné, juste au moment où la vitre va être mise au feu; ces parcelles d'argent entrent en fusion, pénètrent le verre et donnent un jaune superbe.

« C'est dans ces réelles difficultés que brillaient l'intelligence et l'art de Guillaume; c'est là surtout qu'il était sans égal. Car peindre à l'huile ou autrement sur le verre, c'est peu de chose ou rien; lui conserver la transparence est peu difficile; mais fondre toutes les couleurs au feu, et faire qu'elles résistent à l'action de l'air et de l'eau et qu'elles durent indéfini-

ment, voilà un travail considérable et digne d'éloges. C'est ainsi que ce maître excellent fut digne d'une renommée infinie, personne dans son art ne l'ayant surpassé en dessin, en couleur et en composition. » (1)

A ces particularités de la technique de Marcillat, il faudrait ajouter celle-ci : habituellement, les arrière-plans de ses verrières sont constitués par des édifices ou des motifs architecturaux, rarement par des paysages. C'est ainsi qu'à la cathédrale d'Arezzo, le Baptême du Christ dans le Jourdain est le seul des sujets qui ait pour fond un paysage.

Bourbonnais ou Berrichon? — Vous avez certainement noté l'étonnante expression d'Olivier Merson : « Guillaume de Marcillat, *originaire du Berry* ». Nous devons protester contre cette nouvelle usurpation de l'un de nos grands hommes. Ne la prenons pas cependant au tragique. Les Allemands, avant la guerre, raillaient les Français ignorants de leur géographie. Nous la connaissons un peu mieux aujourd'hui ; les romans de notre confrère Valéry-Larbaud et ceux de Giraudoux et de Morand ont mis tout le globe terrestre à la mode. Il est à présumer qu'Olivier Merson n'a pas eu l'intention de nous ravir l'un des nôtres ; il s'est trompé de quelques lieues simplement ; Olivier Merson connaissait mal sans doute ses sous-préfectures. Il était bon cependant de relever une erreur que la Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts a malheureusement répandue dans un trop large public.

Olivier Merson est muet d'ailleurs sur le lieu précis de la naissance de Marcillat. Palustre dit que, suivant des travaux récents, ce lieu est Montluçon, mais il ne cite aucune référence. Les archives de Montluçon et de Marcillat nous révéleraient peut-être des détails intéressants, et la date exacte d'abord. M. de Quirielle, qui paraît avoir puisé ses renseignements dans l'ouvrage de Palustre, n'adopte pas les mêmes dates que lui ; il a peut-être ses raisons que j'ignore. M. l'abbé Peynot, d'autre part, ne dit mot du peintre verrier, dans son ouvrage sur Marcillat. Si Guillaume de Marcillat, né à Montluçon, n'était pas

(1) VASARI, traduction WEISS, pp. 597 et suiv.

gentilhomme, si son nom n'est pas celui d'un fief de sa famille, quelle en est donc l'origine? M. Tiersonnier, consulté, m'a répondu qu'il avait bien existé une famille noble de ce nom et ayant possédé la seigneurie de Marcillat, mais qu'elle avait disparu à la fin du ^{xii}^e siècle, la dernière héritière ayant porté la seigneurie, par mariage, à un Rochedragon.

Il est permis de penser que, si Montluçon est le lieu de naissance du peintre verrier, Marcillat est peut-être le pays d'origine de sa famille ou qu'il y a résidé. Au Moyen-Age et à l'époque de la Renaissance, nombre d'artistes tirèrent leur appellation non seulement de leur ville natale, usage si courant qu'il est inutile d'en citer des exemples — tous les maîtres d'œuvre de nos cathédrales pourraient être cités, — mais aussi du lieu où ils s'étaient fixés, tel Pietro Vanucci, connu sous le nom de Pérugin, parce qu'il s'était établi à Pérouse, tel Jean Perréal, originaire de Lyon, qui, dans sa correspondance avec Marguerite d'Autriche, à propos des travaux de l'église de Brou, signe Jehan de Paris, peintre du roi (c'est de la même façon que Michel Colombe le désigne dans une lettre à la même Marguerite d'Autriche).

Bourbonnais ou Provençal ? — Sans doute ne suffisait-il pas que Marcillat fût catalogué artiste italien et artiste berrichon. Auguste Racinet (1), en 1888, en a fait un Provençal. Voici en effet ce qu'il en dit :

« Les peintres-verriers du ^{xvi}^e siècle se trouvèrent formés au goût de la Renaissance italienne avec d'autant plus de sûreté que la vieille réputation des verriers français les avait fait appeler en Italie au temps du pontificat de Jules II; les verrières de la chapelle du Vatican, d'après les cartons de Raphaël, y furent exécutées par maître Claude et frère Guillaume, tous deux de Marseille. »

Protestons, protestons encore. L'explication de cette erreur est bien simple. Racinet s'en est rapporté à Vasari, qui a trans-

(1) Auguste Racinet, *L'Ornement polychrome*, 1888, texte de la planche 142.

formé à l'italienne, Marcillat en Marseille (1). Il n'est que les grands hommes que l'on se dispute. Si nous en pouvions douter jusqu'ici, cette dispute consacre « Frère Guillaume » grand artiste.

Marcillat et les vitraux de la Cathédrale. — Il est une question, qui touche à Marcillat, et qui intéresse au plus haut point le Bourbonnais. Les vitraux les plus anciens de notre Cathédrale, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ne sont-ils pas son œuvre ?

M. de Quirielle, le premier, lui a attribué cette paternité, mais prudemment il ajoute : « Cela, nous le répétons, n'est qu'une hypothèse, fragile comme les œuvres charmantes qui l'ont inspirée » et, sans s'y arrêter, sans fournir d'autre argument que celui qui est implicitement contenu dans les dates, il passe à la description des vitraux.

M. le chanoine Clément dit un mot à son tour de cette attribution des vitraux à Marcillat, mais pour l'écarter aussitôt comme « téméraire » en même temps que l'attribution à Albert Dürer, « car ce Bourbonnais, dit-il, entré fort jeune chez les Dominicains, a presque exclusivement travaillé en Italie. (Cf. L. Palustre... etc.) » Et c'est tout. En deux ou trois lignes, Marcillat est exécuté.

L'hypothèse mériterait un peu plus d'attention. La référence à Palustre ne prouve rien. Si Palustre cite, en effet, trois villes d'Italie qui possèdent des ouvrages de Marcillat, s'il ajoute que cet artiste entra de bonne heure chez les Dominicains et résida « quelque temps » à Saint-Mihiel, il n'en tire aucunement la conclusion que Marcillat ne put, entre temps, résider en quelque autre lieu de France et y exécuter des travaux demeurés inconnus.

La démonstration de M. le chanoine Clément ne me paraît donc pas bien convaincante. Ne s'en était-il pas aperçu lui-même ? En la tempérant habilement du correctif « presque »,

(1) Marseille s'écrit en italien Marsiglia et se prononce exactement à l'accent près, comme Marcillat.

(« Ce Bourbonnais a presque exclusivement travaillé en Italie. »), n'est-ce pas une porte de sortie qu'il s'était prudemment ménagée ? En bon français, et à une nuance près, « presque exclusivement » signifie non exclusivement.

Nous pouvons d'ailleurs faire mieux que d'ergoter sur des mots et de discuter l'autorité de M. le chanoine Clément ou de Palustre. Voici des faits et des dates. La première pierre de la Collégiale fut posée en 1468 (1), les travaux commencés en 1474, interrompus en 1508, repris sous François I^{er} et terminés entre 1533 et 1540. Quand il se rendit en Italie, Marcellat avait ou 31 ans ou 39 ans et son départ eut lieu vers 1506, donc à la fin de la première campagne des travaux. A cet âge, combien d'artistes ont accompli leurs chefs-d'œuvre ? Jacques de Parroys, autre verrier bourbonnais illustre, avait 36 ans quand il termina les vitraux de Saint-Merry et il en avait exécuté d'autres, auparavant, à Venise.

Au surplus, plusieurs vitraux de la Cathédrale représentent des personnages de la famille ducale et des notables bourbonnais bien connus (les Petitdél, les Aubery, les Popillon, les Le Tailleur, les Chanteau, peut-être aussi Florimond de Dornes et sa famille), le costume et l'âge de ces personnages assignent aux vitraux une date très précise, que confirment les architectures peintes, servant de cadre aux personnages ; c'est ainsi que, dans nos verrières de la fin du xv^e et du début du xvi^e siècles, sont représentés des dais richement sculptés, des voûtes à clef pendante sur croisée d'ogives, des arcs en accolade, des tours crénelées de châteaux-forts, des colonnettes aux socles étagés, caractéristiques de cette époque de transition entre le gothique flamboyant qui se meurt et le style de la Renaissance. Par contre, dans nos vitraux du premier tiers et du milieu du xvi^e siècle, apparaissent, mêlés parfois à des arcatures gothiques, des portiques en plein-cintre, des pilastres et des colonnes cannelés, des frontons, des coquilles, des cornes d'abondance d'un style nettement classique.

Six vitraux de la Cathédrale datent de 1498 environ (trois

(1) Cf. chanoine Clément, *La Cathédrale de Moulins*, p. 6.

au chevet, un dans le bas-côté sud, deux dans le bas-côté nord); un autre date des premières années du xvi^e (Arbre de Jessé); un autre des environs de 1510 (Eglise souffrante et triomphante); trois autres (dans les bas-côtés) et les vestiges des trois verrières hautes du chœur, du premier tiers du xvi^e siècle; enfin, le vitrail de l'Eglise militante (ou des Croisades), du milieu du xvi^e siècle.

Rien ne permet de croire que Marcillat ait fait des séjours en France après 1506. Il serait donc déraisonnable de regarder comme son œuvre tous les vitraux postérieurs à cette date. Lui attribuer les vitraux antérieurs est, au contraire, hypothèse plausible et séduisante. Comment croire en effet que, n'ayant encore donné nulle part la mesure de son talent, Guillaume de Marcillat ait pu obtenir la faveur de collaborer avec un maître déjà célèbre et d'être agréé par un architecte tel que Bramante, pour la décoration d'un édifice tel que le Vatican ? N'est-il pas vraisemblable que Guillaume de Marcillat avait, au préalable, fait ses preuves ? Et n'est-il pas naturel que, ces preuves, il les ait faites, lui, Bourbonnais, à Moulins, à la chapelle collégiale des ducs de Bourbon ?

Il y a un « mais » qui est grave : des indices assez troublants d'une origine étrangère de plusieurs vitraux.

Lucas Zerner. — Pour M. le chanoine Clément (1), le vitrail de l'Arbre de Jessé, qui paraît être des premières années du xvi^e siècle, serait l'œuvre de Lucas Zerner (1488-1511), de Zurich, dont l'initiale « Z » figure dans un écoinçon supérieur du vitrail. Abandonnons donc à Zerner son Arbre de Jessé.

Le peintre de nos vitraux serait-il flamand ? — Abandonnons encore à Werner ou plutôt à un maître flamand, le vitrail de l'Eglise souffrante et de l'Eglise triomphante. M. le chanoine Clément voit en effet dans ce vitrail, qui date probablement de l'extrême fin du xv^e siècle, des analogies avec le vitrail de l'Arbre de Jessé, tandis que M. Tournel — l'artiste parisien qui restaura nos verrières endommagées par l'explosion de

(1) Cf. *Bulletin de la Société d'Emulation*, 1913, p. 435, note 3.

l'atelier de chargement — lui trouve plutôt une parenté avec les primitifs flamands (1).

Le peintre de nos vitraux serait-il italien ? — D'autres auteurs ont étiqueté, en bloc, tous nos vitraux, ouvrage de la Renaissance Italienne, et prononcé le nom de Ghirlandajo. Olivier Merson s'en est fait l'écho sans prendre nettement parti (2).

C'est généraliser un peu vite. M. le chanoine Clément ne note une influence italienne manifeste que dans le vitrail de Sainte-Catherine ou vitrail des Ducs et M. de Quirielle, qui l'a, lui aussi, signalée, la signale également dans les remplages des deux baies, décorées de vitraux modernes, qui encadrent le vitrail de la mort de la Vierge (3).

En effet, les fonds de tapisserie de douze de nos vitraux sont ornés de fleurettes inscrites dans des cercles lobés de style franchement gothique, parfois même d'un simple semis de croix. Le dessin de plusieurs de ces fleurettes a été reproduit très soigneusement par M. le chanoine Clément, dans un « Bulletin de la Société d'Emulation » et dans son ouvrage sur la Cathédrale de Moulins : deux autres fleurettes sont représentées par A. Racinet, dans la planche 105 de l'« Ornement polychrome » : on voit, d'autre part, un exemple de semis dans la tapisserie tendue derrière saint Gilles et sa biche, dans le vitrail du Jugement dernier. Par contre, M. le chanoine Clément a vivement insisté sur le motif bien particulier de l'ornementation de la jupe de sainte Catherine, dans le vitrail des Ducs. Ce motif se compose d'un aigle, appuyé de la serre gauche sur un arbre à la tige fleurie, et de la droite sur un chien dressé au-dessus d'un

(1) Cf. Chanoine Clément, *Bull. de la Soc. d'Emul.*, septembre 1919, p. 341.

(2) Pour lui, nos verrières du xv^e siècle sont « d'un vif intérêt », — c'est bien sec comme éloge, — et celles du xvi^e siècle sont « importantes, fort curieuses, dans le style de la Renaissance italienne, attribuées à tort ou à raison à Ghirlandajo ». (*Les Vitraux*, p. 149 et 226.)

(3) Ces remplages sont, avec le vitrail de la Mort de la Vierge, si dévasté par les siècles et défiguré par les restaurations, les derniers vestiges des onze verrières hautes, qui décoraient le chœur, avant la Révolution.

phylactère. Quant à la tapisserie tendue derrière la sainte, elle est ornée de branches terminées par des grenades. « Ces motifs, dit M. le chanoine Clément, nous semblent d'origine italienne. Ce sont là, en effet, les sujets spécialement employés dans les tissus de satin broché présentant parfois l'aspect de véritable velours, au dessin d'inspiration sassanide, passés au XIII^e siècle de la Sicile aux fabriques de Lucques en Italie et de là, à celles de Lyon. » Et il cite diverses étoffes italiennes du musée de Kensington à Londres et du musée de Berlin, qui présentent une remarquable ressemblance avec ces motifs (1).

Quant aux remplacements signalés par M. de Quirielle, ils sont ornés des armes et des initiales du Duc Pierre II et de la Duchesse Anne, de la ceinture Espérance, du chardon et d'angelots montés sur des dauphins, sur des guirlandes et sur des bâtons à tête de bouc, ou s'échappant de cornes d'abondance. Postérieurs probablement à la mort, survenue en 1503, de Pierre II, ils datent d'avant 1522, année de la mort de la duchesse Anne, qui en fut la donatrice. Pour M. de Quirielle (2), ces dauphins et ces grotesques sont d'inspiration italienne.

Les grotesques et la Renaissance italienne. — Inspiration italienne, peut-être. Génies, amours, dauphins, guirlandes, cornes d'abondance, grotesques sont en effet motifs fréquents en Italie depuis la fin du XV^e siècle. On en rencontre à cette date dans les livres de chœur décorés par divers miniaturistes, notamment Giacomo da Verona, Girolamo da Cremona et Attavante, et même avant. Enfin, vers 1513, Raphaël, s'inspirant des délicieuses compositions découvertes dans les Thermes de Titus, décore à leur imitation les loges du Vatican. Le nouveau style décoratif est alors lancé. On l'appelle « grotesque », parce que le modèle en a été trouvé dans des édifices antiques exhumés, dans des grottes. Le Primatice, arrivé en France en 1541, l'introduit dans notre pays. Les décorateurs français qui travaillent sous ses ordres, à Fontainebleau, s'en emparent et, après eux ou en

(1) *Bulletin de la Société d'Emulation*, 1913, pp. 436 et 437, et *La Cathédrale de Moulins*, pp. 71 et 72.

(2) *Guide archéologique dans Moulins*, p. 38 et 39.

même temps, c'est-à-dire à partir de 1540 environ, Jean Cousin, Androuet du Cerceau et les émailleurs limousins. Ceci était du moins la thèse en honneur jusqu'à ces temps derniers (1).

Présentée ainsi, la filiation du style grotesque est incomplète. Il procède en effet d'une seconde tradition, romane et gothique, qui n'a rien de commun avec la tradition gréco-romaine et italienne. Cette tradition médiévale, M. Mâle et M. Bréhier ont pu en suivre la filiation jusque dans les miniatures, les ivoires et les tissus byzantins, coptes, syriens et sassanides. C'est elle qui suscita les personnages grimaçants, les griffons, les licornes et autres bêtes fantastiques des chapiteaux romans, et qui se continua sans interruption jusqu'à la Renaissance, par les gargouilles et les chimères des cathédrales gothiques et les monstres stylisés de l'art héraldique et de la miniature. A l'époque de la Renaissance, les deux traditions fusionnèrent en un faisceau unique, dont les qualités d'harmonie et d'élégance atteignirent à leur apogée avec Raphaël et ses élèves.

Les fameuses Heures à l'usage de Rouen de Symon Vostre, imprimées en 1508, sont le témoignage tout à fait probant de ce point de soudure entre les deux traditions. Le dessin en possède quelque chose de la naïveté du Moyen-Age; les feuillages, les chardons en sont encore gothiques; mais par l'ordonnance et le choix des motifs, cette ornementation s'apparente de façon frappante aux grotesques italiens. Voici, à côté de quadrupèdes à deux têtes, — une tête humaine et une tête d'éléphant, — des bêtes apocalyptiques, sœurs de celles qui provoquèrent la colère de saint Bernard et des monstres ailés à tête humaine et dont la queue se termine en feuillage. Mais voici mieux: des mascarons, des vases, des torches et des cornes d'abondance de style Renaissance; voici des dauphins, voici même des enfants nus, à califourchon sur un bâton se terminant par une tête de bouc, au milieu de branchages. Ce dernier motif est tout à fait caractéristique. En 1508, un artiste français dessinait une com-

(1) Cf. de Caumont, *Abécédaire d'Archéologie*, p. 747; — Henry Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la Décoration*, tome II, p. 1210 et 1211; — Auguste Racinet, *L'Ornement polychrome*, 1898 (textes des planches relatives à la Renaissance).

position semblable à celle des remplages de deux de nos vitraux (1).

Dès 1487 même, l'artiste qui dessina les armoiries du cardinal Charles de Bourbon dans l'exemplaire de son Missel conservé à la bibliothèque de Montbrison, représenta, dans une composition qui n'est pas sans quelque analogie avec les décorations pompéiennes, des colonnes romaines à cannelures, d'où s'échappent des enroulements à fleurs de lis, sur lesquels sont juchés deux angelots nus.

Ces exemples en France ne sont d'ailleurs pas uniques. On trouve la fusion des deux tendances accomplie, quelques années plus tard, dans les Heures imprimées par Geoffroy Tory pour Simon des Colines. On la trouve, encore un peu maladroite, dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, dont les enluminures ont été peintes au début du xvi^e siècle, par François Colombe, neveu et collaborateur du grand sculpteur tourangeau Michel Colombe. On trouve des angelots, des dauphins, des chimères, des cornes d'abondance, des enroulements et des chevauchements de grotesques du type de la Renaissance, non seulement dans les dessus de porte, les linteaux de cheminée, les plafonds à caissons, les culs-de-lampe, les portes en bois, etc., d'un grand nombre d'édifices construits dans les premières années du règne de François I^{er} et sous Louis XII, dans l'Ile-de-France, en Normandie, dans la région de la Loire, dans le Midi, etc., mais aussi, et cela est particulièrement intéressant dans le débat actuel, dans des vitraux datant de 1520, 1521, 1525, 1526, 1530 et 1535, de la cathédrale de Rouen et des églises du Grand-Andely, de Saint-Vincent à Rouen, de Gisors, de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Gervais, à Paris, de Montmorency, etc., qui sont considérées comme des œuvres bien françaises (2).

(1) Selon Firmin Didot, Mercure Jollat serait le graveur des compositions et encadrements de la plupart des livres d'Heures de Vêrard, Pigouchet et Symon Vostre.

(2) Les vitraux de Saint-Gervais sont de Jean Pinaigrier. Engrand le Prince est probablement l'auteur des vitraux de Montmorency. Ceux de Saint-Vincent à Rouen sont signés de lui et de son fils Jean. Ceux de la cathédrale de Rouen sont de Mahiet Evrard. (Cf. *L'Or-*

Ainsi, le style nouveau et tous ses motifs caractéristiques existaient chez nous bien avant l'arrivée du Primatice, de Serlio, de Benvenuto Cellini, etc. Il semble que le phénomène de la Renaissance en France n'a pas été un phénomène purement italien. Il a été, moins le fait de quelques rares hommes de génie, qui passèrent les Alpes dans un sens ou dans l'autre, que le fait d'une longue et imperceptible pénétration du goût et des thèmes antiques, retrouvés et parfois seulement devinés, dans un Moyen-Age qui n'avait cessé d'être hanté par le souvenir nostalgique de l'inégalable grandeur romaine. Il semble que la Renaissance a été le fait d'une diffusion immense et anonyme, une espèce d'osmose, dans un milieu tout préparé pour la subir et s'en assimiler les effets.

Pourquoi dès lors, chercher en Italie la source, lointaine et indirecte, de nos vitraux, alors qu'on peut la trouver, toute proche, en France, dans l'évolution naturelle du goût et la tradition renouée de l'idéal antique ?

La jupe de sainte Catherine et les satins brochés. — Revenons maintenant à sainte Catherine et au tissu damassé de sa jupe. M. le chanoine Clément dit que l'ornementation en est celle qui était propre aux satins brochés fabriqués à Lucques, depuis le XIII^e siècle, et que Lyon en fabriquait, plus tard, de semblables. Mais à quelle époque ? Avant ou après la composition des vitraux de la cathédrale ? Il eût été utile de le préciser.

Au surplus, est-ce uniquement avec les modèles italiens que l'aigle, le chien et la branche fleurie présentent quelques analogies ? Dans les « Matériaux et Documents d'Architecture et de Sculpture », publiés par Ragnenet (1), on trouve des modèles de broderies espagnoles du XVI^e siècle, conservées aussi au musée de Kensington, et représentant des aigles, des chiens ou des lions qui s'affrontent, qui ont, avec les motifs de la jupe de

nement polychrome, planches et textes 142 et 143, et *Les Vitraux*, pp. 182 et 221.)

(1) A. Ragnenet, *Matériaux et Documents d'Architecture et de Sculpture*, n° 285, février 1896.

sainte Catherine, une non moins grande ressemblance. Et, dans les uns et les autres, la source persane ou syrienne est indéniable; elle se reconnaît en particulier dans les végétaux fantaisistes qui séparent les bêtes affrontées, suivant la tradition du Hom sacré des Persans. Verrons-nous donc, dans le vitrail de Ducs, une œuvre espagnole ?

Non, car les tissus de satin broché que Lucques, Milan, Naples, Gênes et Florence fabriquaient depuis le XIII^e siècle, et Alméria en Espagne depuis bien avant, Lyon et Tours, depuis le règne de Louis XI, les fabriquaient également.

On a cru longtemps, en effet, que les deux Gênois Etienne Turqueti et Barthélemy Nariz avaient été les introducteurs de l'industrie de la soie en France. Or, ils vinrent à l'appel de François I^{er} qui, par Lettres patentes datées de 1537, avait donné des facilités aux étrangers qui viendraient s'installer en France.

Il est maintenant établi que cette industrie était déjà très prospère sous François I^{er} et que, dès le XIII^e siècle, il se fabriquait en France, sinon le satin et le damas, du moins des étoffes de soie plus ou moins analogues : baudequins, veluxaux ou velours, tafetas, etc. Le « Livre des Mestiers » d'Etienne Boileau, prévôt des marchands de 1258 à 1268, parle des « batteurs d'or et d'argent à filer » et, sous la rubrique « Ordonnance des Ouvriers des draps de soye de Paris et de veluxaus et de bourseries en lice », rapporte les règlements de plusieurs professions qui s'y rattachent, celles des Laceurs de fil et de soye, des Fillaresses de soye à grans et petiz fuiseaus, des Crespinières de fil et de soye, des Brouderesses, des Ouvriers des tissuz de soye et des Tapissiers de tapiz sarrasinois, « qui disent que leur mestier n'appartient qu'au yglises, au houz homes, come a roy et a contes ». Un article des Comptes de Geoffroy de Fleury, argentier de Philippe le Long, mentionne aussi des draps d'or ouvrés à Paris en 1316.

S'il est permis de douter de la nature des tissus de soie fabriqués en France à cette époque, le doute cesse sous Louis XI. Par lettres patentes lancées d'Orléans, le 23 novembre 1466, il installe une manufacture de tissus d'or, d'argent et de soie, dans

la ville de Lyon, « en laquelle, comme l'on dit, en y a jà un commentement ». Ayant vu, peu de temps après, d'habiles brodeurs qui travaillaient à Tours, et dont le plus connu était Jehan de Moucy, il attire, en 1740, d'Italie et de Grèce, par de riches promesses, « un appareilleur de soye, un teinturier, un filateur, un tireur d'or ». Une femme est dans la bande des artisans italiens; leur chef est François le Calabrais. Louis XI les place à Tours, sous la direction de Guillaume Briçonnet, secrétaire de ses finances. Un acte institue une taille de 2.000 livres, sur les habitants de Lyon, pour la création de la fabrique. Une ordonnance, datée de 1480, exempte complètement de taille et d'impôts tous les ouvriers travaillant la soie. Charles VIII, en 1497, renouvelle ce privilège et fixe à cinq ans la durée de l'apprentissage, « affin, dit l'Ordonnance, que ceux qui seront reçus maistres sachent besongner de l'un des quatre bons draps: c'est assavoir satin, damas, veloux ou drap d'or ». Trois ans auparavant, revenant d'une expédition dans le royaume de Naples, Charles VIII en avait ramené plusieurs ouvriers en broderie, entre autres Pantaléon Conie et sa femme. Enfin, en 1518, un marchand de Lyon, François Carta, ayant demandé l'autorisation de marquer les pièces qu'il fabriquait, aux armes de la Commune, « affin que l'on cognoisse que, en ceste ville, l'on fait draptz d'argent », Jacques Limousin, conseiller échevin, fait graver un coin pour la marque des draps d'or, d'argent et de soie fabriqués à Lyon.

Enfin, bien avant Lyon et Tours, trois autres villes françaises avaient possédé des ateliers de chasubliers-brodeurs. Au *xiv^e* siècle, les papes appelèrent à Avignon des ouvriers en Sicile, de Naples et de Lacques. Le plus célèbre des chasubliers avignonnais fut Pierre du Vaillant, dont la fameuse « grande broderie », commandée par René d'Anjou pour la cathédrale d'Angers, date de 1462. Nîmes et Montpellier empruntèrent plus tard à Avignon ses procédés de travail de la soie.

Un fait intéressant est encore à signaler. On connaît plusieurs ouvrages de patrons qui furent imprimés au *xvi^e* siècle et qui eurent pour effet certain de répandre dans toute l'Europe occidentale les modèles provenant d'Italie et de France.

Le plus ancien connu, — mais il y en eut peut-être d'autres auparavant, — fut publié à Cologne en 1527, par Pierre Quinty ; c'est le « Livre nouveau et subtil touchant l'art et science tant de brouderie, fronssures, tapisserie, côme autre mestiers quô fait à l'esguille ». Francis Pelegrin en publia un à Paris et Claude Nourry, dit Leprince, un à Lyon. D'autres furent imprimés en Italie, en Flandre, en Angleterre, en Allemagne. Ils s'intitulent : « Livre de moresques » ; la « Fleur des patrons en lingerie, comprenant l'art de broderie et tissuterie » ; « Le Triomphe des ouvrages » ; « La Gloire et l'Honneur des points en relief et à jour » ; « Les Pompes » ; « La Splendeur des vertueuses demoiselles » ; « Le Flambeau des broderies », etc... (1).

Concluons : Sans tenir compte des ateliers antérieurs à Louis XI, sans tenir compte des livres de patrons, qui contribuèrent efficacement à la diffusion des modèles d'au-delà des Alpes, mais dont on ignore s'il en exista avant 1527, on peut affirmer que les satins brochés venus d'Italie et d'Orient furent connus en France dès le xiv^e siècle et que Lyon et Tours en fabriquèrent trente ans au moins avant l'exécution des vitraux de la cathédrale de Moulins. Qu'ils fussent de goût italien (ou plus exactement de goût oriental), cela est bien naturel, puisque leurs premiers artisans en France furent des Italiens. Qu'il fût possible à nos peintres verriers de s'en inspirer et d'ac-

(1) Cf. *L'Ornement polychrome*, texte 171 ; — Ernest Lefébure, *Broderies et Dentelles*, Bibl. de l'Ens. des Beaux-Arts, 1887, p. 107 et suivantes ; — Henry Havard, *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, t. II, p. 22 et suivantes (à l'article Damas), et p. 198 et suivantes (à l'article Drap) ; t. IV, p. 939 et suivantes (à l'article Satin) et p. 1087 et suivantes (à l'article Soie). Henry Havard dit expressément : « Lorsque nous rencontrons des meubles couverts ou drapés de satin dans l'Inventaire de Charlotte de Savoie (1483), dans les Comptes du château de Gaillon (1497-1509), dans l'Inventaire de Charlotte d'Albret, duchesse de Valentinois (1514), etc., nous savons qu'il ne s'agit plus de tissus importés d'Orient ou d'Italie, mais d'étoffes fabriquées à Tours ou à Lyon, dans cette grande ville qui méritait déjà d'être comparée à ce « pays de satin » dont parle Rabelais. » D'autre part, les « Comptes des Bastimens de François I^{er} nous apprennent que les fournisseurs de François I^{er} étaient Guillaume Barillier de Tours, Claude Yon, Christophe Héroult et le Milanais Jean-Ambroise de Cassale.

climater ce goût chez nous, sans courir plus loin que Lyon ou Tours, ou même en en faisant simplement l'acquisition d'un échantillon, cela est très admissible (1). Donc, dans le vitrail de sainte Catherine, influence italienne, voire espagnole, proche ou lointaine, oui, peut-être. Ouvrage fait de mains italiennes, non. Pourquoi la France, qui possédait des peintres verriers à en revendre — en revendre en Italie, — pourquoi les aurait-elle fait venir de cette Italie qui en était si notoirement pauvre ?

L'influence italienne. — D'ailleurs, il a été de mode, pendant quatre siècles, sur la foi des légendes ou de prétendus italianismes (2) dans les détails, d'attribuer à des artistes italiens des chefs-d'œuvre purement français. Or, voici que depuis trente ans, nous découvrons à notre stupéfaction que les châteaux de Gaillon, de Madrid, de Blois, de Fontainebleau, de Chambord, que le tombeau des enfants de Charles VIII, que l'Hôtel de Ville de Paris même, présumés jusqu'ici œuvres d'architectes et de sculpteurs italiens, ont été édifiés par des Français. Voici que nous ne sommes plus loin d'admettre que le mystérieux « maître de Moullins », le peintre de notre fameux triptyque, est Jean Perréal et non plus Ghirlandajo. Devant une liste aussi accablante — il s'agit des monuments les plus célèbres de notre Renaissance, — on ne peut se défendre d'un certain scepticisme à l'égard d'une influence si peu établie par les faits (3).

(1) Cf. Olivier Merson, *Les Vitraux*, fig. 67 et 68, qui représentent des fonds damassés de vitraux de Quimper et de Bourges, du x^e siècle, avec type du lion et aigles combattant; — de Caumont, *Abécédaire d'Archéologie*, p. 579, exemples de tissus armoriés tissés peut-être en France à partir du xiii^e siècle.

(2) Citons comme exemples de ces faux italianismes : à Fontainebleau, les bossages de la grotte des Pins; au château de Blois, les dauphins et les vases à trois griffes, sculptés sur les piles rectangulaires du portique Louis XII, les baies en forme de loggias, les pilastres géminés de la galerie supérieure, dans l'aile François I^{er}, etc. (Cf. : Palustre, *Architecture de la Renaissance*, p. 161 et 204; — Fernand Bournon, *Blois et Chambord*, collection des Villes d'Art célèbres, p. 42; — Lechevalier-Chevignard, *Les Styles français*, p. 193 et 194.)

(3) C'est d'après les comptes, récemment publiés, de la plupart de ces édifices, que les véritables auteurs ont pu en être identifiés. Le châ-

Giuliano da San Gallo, Vignole, Palladio, San-Micheli, promoteurs de l'architecture classique, ne vinrent-ils pas, au contraire, en France, à la fin du xv^e et en plein xvi^e siècles, s'inspirer de nos monuments (1) ? Mais ne tombons pas dans le paradoxe. La vérité est que les deux arts français et italien du Moyen Âge ont évolué suivant leur génie propre, qu'ils se sont le plus souvent ignorés l'un l'autre, qu'ils échangèrent entre eux quelques-uns de leurs maîtres, qu'à la fin du xv^e siècle, ils suivirent, pour aboutir à la Renaissance, des voies parallèles, qu'ils s'ins-

teau de Gaillon, aujourd'hui disparu, avait été attribué à Fra Giocondo ; il est l'œuvre de Pierre Fain, Guillaume Senault, Pierre Delorme, Roul-land-Leroux, tous Rouennais, et de Pierre Valence, artiste tourangeau. Le château de Madrid, détruit sous la Révolution, avait été attribué à Jérôme della Robbia ; il est l'œuvre des Tourangeaux Pierre Gadyer, Gastien et Jean François. Le château de Blois avait été attribué à Dominique de Cortone, dit le Boccador ; il est l'œuvre d'artistes locaux : Simonnet Guischart, Jacques Sourdeau et Charles Viart. Le château de Fontainebleau avait été attribué à Serlio et au Primatice ; il est l'œuvre de Gilles Le Breton, Pierre Chambiges et Pierre Girard, dit Castoret, le projet de Serlio, daté de 1528, n'ayant jamais été exécuté et la décoration intérieure, seule, restant à l'honneur des Italiens. Le château de Chambord avait été attribué, par les uns au Boccador, par d'autres à Vignole et au Primatice ; il est l'œuvre de Denis Sourdeau, Pierre Nepveu dit Trinqueau, et Jacques Coqueau. Le tombeau des enfants de Charles VIII, à la cathédrale de Tours, avait été attribué au Florentin Jean Juste ; il est l'œuvre de Michel Colombe, aidé pour l'ornementation par Guillaume Regnault et par l'Italien Jérôme de Fiesole. L'ancien Hôtel de Ville de Paris avait été attribué au Boccador, trois fois nommé, palmarès à rebours ; il est l'œuvre de Pierre Chambiges. (Cf. : Bayet, *Précis d'Histoire de l'Art*, Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, livre III, ch. 4 ; — Lechevalier-Chevignard, *Les Styles français*, chapitres sur la Renaissance ; — Palustre, *L'Architecture de la Renaissance*, livre II, où Palustre dit notamment : « La place que Fra Giocondo, le Primatice et tant d'autres occupaient indûment dans l'histoire, a été victorieusement rendue à des maîtres français. Sur ce point, il n'y a plus et il ne saurait plus y avoir de dissentiments aujourd'hui. »)

(1) En retour, lorsque Jean Fouquet se rendit en Italie, entre 1443 et 1447, et y peignit le portrait du pape Eugène IV, ses concurrents italiens le considérèrent comme un maître. Un siècle plus tard, Vasari parlait encore avec éloge du peintre « Giovanni Fochet ».

pirèrent parfois l'un de l'autre, mais que ce fut toujours sans servilité. S'il est indéniable qu'en peinture et en décoration, surtout, la France doit beaucoup aux modèles italiens, comment distinguer l'œuvre authentiquement italienne de son harmonieuse et libre interprétation ? Et comment distinguer inspiration italienne et inspiration française, lorsque ces deux courants autonomes vinrent converger dans le même grand courant de la Renaissance ?

Conclusion. — Soyons donc généreux. Dans le doute, faisons des verrières hautes du chœur et de la sainte Catherine du vitrail des Ducs des œuvres d'inspiration, mais non pas d'exécution italienne. L'abandon de sainte Catherine ne va même pas d'ailleurs à l'encontre de notre hypothèse pour le reste du vitrail (Jean II, Catherine d'Armagnac, Cardinal de Bourbon, etc.). M. le chanoine Clément explique en effet (p. 68, 69, 70, comment le vitrail dit « des Ducs » ne représente plus la famille ducale (Pierre II, Anne de France, Suzanne et Charles), mais probablement, par suite d'un remaniement postérieur à 1522, la famille de Florimond de Dornes, et comment le panneau de sainte Catherine, patronne de Catherine des Moulins, femme de Florimond de Dornes, aurait été substitué à la même époque à un sujet plus ancien, qui était peut-être une Madone.

Au surplus, l'architecture du panneau de sainte Catherine atteste, elle aussi, le remaniement subi par le vitrail au cours du xvi^e siècle. Tandis que les autres panneaux ont conservé leurs ornements gothiques, arcatures en accolade et statues de saints dans des niches, l'architecture en plein-cintre de celui-ci a été raccordée tant bien que mal avec celle des panneaux voisins et porte des rinceaux, des consoles en volute, des torches, une tête de chérubin et deux petits personnages nus qui sont nettement de goût Renaissance.

Le nom de Ghirlandajo a été prononcé dans le débat (1). S'il

(1) Le triptyque lui a été aussi attribué. Or, le triptyque date de 1498 ou 1499. Paul Mantz (*Peinture française du ix^e siècle à la fin du xiv^e siècle*, Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, 1897, pp. 227 et 228) trouve au triptyque des analogies, non pas avec les peintures de

s'agit de **Domenico**, le plus connu, il est mort en 1494, de la peste, donc quelques années avant la date présumée de nos vitraux. S'il s'agit de son frère **Benedetto**, le premier argument en faveur de cette thèse, c'est qu'il est Italien et qu'il fallait bien trouver un Italien pour expliquer les choses; le second, c'est que, appelé en Auvergne par Gilbert de Montpensier, — Vasari fait erreur en prétendant qu'il y fut appelé par le roi, — il y était encore en 1490, et qu'il reste un tableau de lui dans l'église d'Aigueperse. De là à imaginer que **Benedetto Ghirlandajo** a pu se trouver à Moulins entre 1498 et 1510, il n'y avait qu'un pas. Franchissons un pas sensiblement égal, de Montluçon à Moulins, et nous imaginerons avec une égale vraisemblance que **Guillaume de Marcillat** a pu résider à Moulins de 1498 à 1506. Dans l'incertitude équivalente des deux hypothèses, celle de **M. de Quirielle** est la plus séduisante et la plus flatteuse pour notre patriotisme bourbonnais.

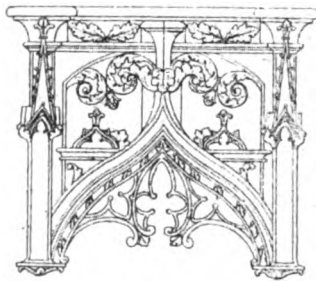
Le panneau de sainte Catherine écarté, le vitrail de l'Arbre de Jessé écarté, nous écarterons encore le vitrail de l'Eglise souffrante et triomphante, contemporain à peu près du départ de **Marcillat** pour l'Italie (1), ainsi que le vitrail de la Mort de la Vierge, qui lui est probablement postérieur de quelques années, et qui a été en outre si mutilé, si restauré, si transformé, qu'il est vain d'en chercher aujourd'hui l'auteur. Quant aux deux verrières qui l'encadrent, bien que l'inspiration italienne n'en soit nullement plus riche d'explication que l'inspiration française, admettons encore qu'elles soient l'œuvre d'un artiste français italianisant. Écartons encore tous les vitraux postérieurs à 1506. Il reste, comme pouvant être attribués à **Guillaume de Marcillat**, les cinq vitraux du chevet et du bas-côté nord, datant de façon certaine de la fin du xv^e siècle, et qui

Ghirlandajo, mais avec celles de **Lorenzo di Credi** (1459-1537), de **Bernardino Zenale** (1436-1526) et de **Borgognone** (1440-1530).

(1) **Dufour** a relevé, sous l'Empire, les dessins des verrières, aujourd'hui remplacées par des grisailles, qui décoraient jadis les grandes fenêtres de la Collégiale. Il semble, d'après ces relevés, que deux au moins de ces verrières présentaient les mêmes caractéristiques et étaient du même auteur que celle de l'Eglise souffrante et triomphante.

se trouvent précisément posséder, plus que tous les autres vitraux de la cathédrale, une sobre grandeur, un respect de la vieille tradition qui veut que le vitrail ne soit pas un tout, indépendant de l'architecture, mais au contraire qu'il se façonne et se subordonne à elle, un dessin qui manque peut-être parfois d'élégance et de souplesse, enfin ce caractère émouvant et vraiment chrétien qui est l'une des qualités reconnues de « frère Guillaume », dominicain. Ces vitraux sont ceux de sainte Catherine ou des Ducs, du Crucifiement, de la Vierge au trône, du Jugement dernier et de saint Jean-Baptiste. Jusqu'à preuve du contraire, réclavons-les à la gloire du peintre-verrier bourbonnais Guillaume de Marcillat.

F. MITTON.



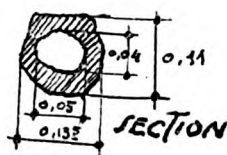
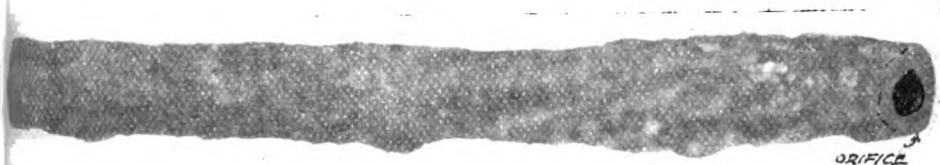


Le morceau de fer de Glozel

SON HISTOIRE

Le Président de la Société d'Emulation, M. le docteur de Brinon, ayant quitté Moulins, je fus chargé pendant quelques mois de le remplacer, ce qui me mit en possession du dossier manuscrit de Glozel, qui se trouvait dans nos archives. Je le lus, je le classai et j'en numérotai les diverses pièces.

Frappé de trouver dans la pièce n° 14 (1) le passage suivant :



LE TUBE DE FER DE GLOZEL

« La terre végétale enlevée laissa apparaître 16 tuiles blanches plates et une dix-septième, celle qui avait l'empreinte de la main. Immédiatement sous ces tuiles on trouva du charbon de bois, quelques fragments qui semblent des os calcinés (je vous en ai envoyés), ainsi qu'un morceau de fer cylindrique d'environ 20 centimètres de long et de 1 cent. 1/2 de diamètre (il a été envoyé au Dr Capitan). » En marge il y a : « Je possède cette empreinte

(1) Lettre de M. Clément à M. de Brinon du 7 octobre 1924.

que je tiens à votre disposition, mais elle est bien abîmée et j'ai peur qu'un voyage ne la casse complètement. »

Étonné de voir que personne ne paraissait avoir attaché d'importance à ce morceau de fer, j'écrivis de suite, 14 octobre, au docteur Capitan, à M. Clément, pour leur demander des éclaircissements à ce sujet.

Le docteur Capitan ne me répondit rien. Dans sa lettre (pièce n° 87, avec coquille d'imprimerie 26 au lieu de 16 octobre), M. Clément disait : « Je réponds à votre lettre du 14 courant me demandant des précisions au sujet d'un passage d'une de mes lettres au docteur de Brinon, passage relatif au morceau de fer de Glozel, au début des fouilles.

« Je me souviens fort bien de ce morceau de fer. Je l'ai vu la première fois que je suis allé à Glozel, en juillet 24. Emile Fradin disait l'avoir trouvé au cours des fouilles qu'il a effectuées tout seul, au milieu des débris de poteries, de charbon de bois et de débris ressemblant à des os calcinés. Quand M. Viple est venu à son tour, il a vu ce morceau de fer et l'a joint aux échantillons qu'il a adressés au docteur Capitan.

« Depuis, personne n'a plus parlé de cet objet : il doit toujours être en la possession du docteur Capitan qui n'y a jamais fait allusion. J'ignore s'il y attache de l'importance.

« Personnellement, si je n'en ai pas parlé dans mon rapport, c'est que je n'ai voulu y consigner que des choses exactes que j'ai pu contrôler. Or je n'étais pas présent au moment de la découverte. De plus, le fils Fradin n'affirmait plus avec autant de certitude l'avoir trouvé parmi les débris de la tombe, mais disait que peut-être il avait pu se trouver dans la couche de terre végétale. Ce qui est fort possible, car l'objet, autant qu'il m'en souvienne, me paraissait avoir séjourné très longtemps dans la terre et semblait à première vue, plutôt un fragment d'outil agricole qu'un débris ancien. La couche de rouille qui le recouvrait ne paraissait pas très épaisse... »

Entre temps, ayant appris à l'Inspection d'Académie de Moulins que la lettre de M^{lle} Picandet, -- qui fut communiquée à l'époque à nos confrères MM. de Brinon et J. Viple, l'un comme président de notre Société, l'autre comme président de la Société

des Etudes locales et retenue par eux deux (sans qu'ils se fussent concertés) au milieu d'un volumineux dossier, — avait été envoyée au Ministère de l'Instruction publique, avec ce dossier, j'écrivis au ministre pour avoir, pour notre Société, copie certifiée conforme de cette pièce capitale pour quiconque veut faire l'histoire complète et exacte des découvertes de Glazel.

Le 7 novembre 1926, je reçus du ministre de l'Instruction publique copie de la lettre du 20 mars 1924 (pièce n° 2), qui a été publiée *in-extenso* dans notre *Bulletin* de 1927 (pages 91-93). M^{me} Picandet y disait : « Je proposai au jeune homme de chercher un peu dans le sol, à l'endroit où le soc de la charrue avait arraché cette dalle.

« Ma suggestion devait être fructueuse : à 1 mètre environ du sol, nous découvrîmes un dallage en briques semblables, posées deux à deux, à plat sur le sol, sur une longueur d'environ 2^m,50 ; sous les dalles, une couche de pierres, puis du ciment, puis une terre rouge. Plus profond, des débris d'ossements, un morceau de fer qui semble avoir été façonné ; de nombreux morceaux de poterie qui semblent avoir été des urnes funéraires... »

Les lettres du 20 mars et du 16 octobre 1924, l'une de M^{me} Picandet, l'autre de M. Clément, donnent bien une même version, celle de 1924, et se confirment mutuellement.

Aussitôt j'écrivis (pièce 87) à M^{me} Picandet :

« *Les Vayots, le 8 Novembre 1928,*

« ...Veuillez rappeler vos souvenirs et me dire :

« 1° Si vous avez assisté à sa découverte (morceau de fer) ;

« 2° S'il a été trouvé sous le dallage de briques ;

« 3° Si c'est à côté de la fosse, s'il se trouvait à un niveau inférieur au dallage ;

« 4° Lors de votre première visite, MM. Fradin avaient-ils déblayé la fosse et découvert le dallage, ou bien est-ce en votre présence ou après cette première visite qu'ils ont fait ce déblaiement et trouvé les 16 dalles ou briques qui ont été signalées ?

« Toutes ces précisions sont de première importance et j'espère que votre mémoire sera fidèle. Auriez-vous des notes, des brouil-

lous de l'époque ? Ce serait du plus haut intérêt, même si ce sont des chiffons de papier...

« Signé : GEORGES BRUEL. »

M^{lle} Picandet ne me répondit pas, mais le 4 janvier 1927, elle adressa au docteur Morlet une lettre reproduite dans le *Mercur de France* du 1^{er} avril 1927, ainsi que dans notre *Bulletin* (pages 93-94). On y trouve le passage suivant : « Je me souviens fort bien que M. Fradin m'indiqua qu'il l'avait recueilli beaucoup plus superficiellement que le reste, et que pour lui et son grand-père il s'agissait d'un bras de force de charrue cassé et perdu là. »

« Je n'ai signalé le morceau de fer que parce que M. Fradin l'avait mis à côté des premiers objets trouvés et que, dans mon désir de faire un rapport scrupuleusement exact, je tenais à n'omettre aucun fait susceptible d'éclairer les archéologues. »

Dans une lettre du 8 avril 1927 (adressée au *Mercur de France*, qui l'a publiée ; notre *Bulletin*, de son côté, l'a reproduite pages 94-96 de cette même année), notre regretté président le chanoine Clément disait notamment à ce sujet : « Cette lettre (*celle du 20 mars 1924*) établit de façon irréfutable les variations de souvenir de M^{lle} Picandet et de E. Fradin (voir sa lettre du 11 mars 1926). Ni l'un ni l'autre n'ont noté au fur et à mesure leurs découvertes et leur mémoire est infidèle. »

« Le 4 janvier 1927, M^{lle} Picandet écrit que M. Fradin a trouvé seul le morceau de fer, et de sa lettre du 20 mars 1924, il résulte que ce morceau de fer a été trouvé lorsqu'ils fouillaient ensemble. »

En décembre 1926, j'écrivis au ministre de l'Instruction publique (pièce n° 90) :

« Les Vayots, 16 Décembre 1926,

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« ...Comme il y aurait un intérêt peut-être capital à fixer exactement l'histoire des premières découvertes de Glozel, je me demande s'il n'y aurait pas intérêt à ce que l'un de vos inspecteurs ou un fonctionnaire qualifié vienne à Ferrières faire une enquête sérieuse (après avoir pris connaissance des archives de notre Société), auprès de M^{lle} Picandet, de MM. Fradin père et fils, des enfants qui ont accompagné M^{lle} Picandet lors de sa ou de ses

visites à Glozel en mars 1924, des voisins des Fradin, etc., pour essayer de dégager la vérité sur tout ce qui s'est passé avant l'intervention de MM. Benoît Clément et Joseph Viple...

« Signé : GEORGES BRUEL. »

Aucune suite ne fut donnée à ma demande.

Plus tard, le 8 septembre 1927, M. Jean Labadié, dans l'*Illustration* du 3 septembre 1927 (n° 4.409, page 216, col. 1, alinéa 3) a écrit : « Un argument très fort de la thèse préhistorique est encore celui-ci : comment se fait-il qu'on ne trouve à Glozel aucun, absolument aucun objet ou fragment d'objet indiscutablement gallo-romain, aucune trace de fer ? (Un instant on avait cru à la présence de fer : on était en présence d'un carrelet de charrue moderne). »

Done, d'après les Fradin ou d'après ceux qui ont écrit sous leur inspiration, le morceau de fer serait soit un bras de force de charrue cassé, soit un carrelet de charrue moderne. Or la dernière hypothèse est fausse, puisque le morceau de fer est rond !

Le docteur Capitan ayant gardé le morceau de fer chez lui depuis l'été 1924, je fus chargé par notre président, le chanoine Clément, de me le faire remettre et de demander à M. Georges Charpy, membre de l'Académie des Sciences et grand métallurgiste, de bien vouloir l'examiner.

Le 21 mai 1927, en me le remettant, le docteur Capitan me dit : « Je n'ai pas attaché d'importance à la composition de cet objet de fer, ni à son usage possible, car sa présence suffisait pour confirmer ma thèse sur l'origine relativement récente du gisement de Glozel. »

Avant de remettre le morceau de fer à M. Charpy, le 13 mai, voici ce que j'ai écrit en tête de sa lettre du 15 mai 1927 (pièce n° 102) : « Morceau de fer de 175 millimètres de long, 13 à 16 millimètres de diamètre, suivant l'importance des boursoufflures de la gangue d'oxydation, qui offre des excroissances. C'est un morceau de fer ayant l'apparence d'avoir été un cylindre droit. 23 mai 1927. G. B. »

Pour diverses raisons, ce fut seulement en octobre 1927 que M. Charpy le fit sectionner à 45 millimètres de l'une de ses extrémités.

Lorsque la partie principale du morceau de fer fut retournée à notre Société, nous constatâmes, avec stupéfaction, que ce n'était pas une barre de fer pleine, mais bien un tube à paroi très épaisse.

Actuellement le morceau de fer a 130 millimètres de longueur maxima et a l'extrémité terminée en sifflet (ce qu'on ne voyait pas lorsque la gangue la recouvrait) : le bord supérieur est à 120 millimètres de la section droite, faite par M. Charpy, et le bord supérieur du canal en est à 125 millimètres.

La section droite irrégulière, comme le canal, a de 11 à 13,5 millimètres de diamètre, le canal de 4 à 5 millimètres de diamètre et les parois, d'épaisseur irrégulière, elles aussi, de 2,5 à 4 millimètres.

L'un des membres de notre bureau, se souvenant de l'hypothèse émise en 1825 par M. Benoit Clément (procès-verbal de la séance du 6 juillet 1925, page 287 de notre *Bulletin*) et adoptée par M. de Brinon à la séance du 7 décembre 1925 (page 335), que la fosse découverte à Glozel pouvait être un four de potier (ou de verrier), dit aussitôt, en voyant le morceau de fer : « Ne serait-ce pas un morceau de canne de verrier ? »

A la séance du 2 janvier 1928 (voir page 5 du *Bulletin*), notre confrère M. Rouillon, maître verrier à Souvigny, a vu le morceau de fer et a déclaré aussitôt que c'était un tronçon de canne de verrier. Dans sa lettre du 18 janvier 1928 (pièce n° 110), il a répondu ainsi à une question de la conservatrice de nos collections : « En ce qui concerne le morceau de fer que vous m'avez montré à la séance de la Société d'Emulation du 2 janvier, et provenant des fouilles de Glozel, je vous renouvelle la déclaration que je vous ai faite : A mon avis, ce tube de fer est une canne de verrier, et voici pourquoi : les cannes de verriers sont très épaisses avec un étroit canal central suffisant pour le soufflage. »

« Ce tube, qui a de 12 à 15 centimètres de long, avait été scié récemment, sur vos indications, et la section en est très brillante au milieu, avec une enveloppe oxydée se soulevant par plaques. Je dois ajouter que cette partie brillante et non oxydée me fait supposer que la canne en question n'avait pas dû séjourner longtemps dans un sol humide, sans cela l'oxydation aurait été complète.

« Je suis allé voir le terrain des fouilles en novembre dernier, mais dans l'état où sont les fosses, il n'est plus possible de formuler un avis sérieux au sujet du prétendu four de verrier. »

M. Rouillon a offert à la Société, à titre de comparaison, une canne de verrier datant d'une soixantaine d'années (voir page 22 du *Bulletin*).

Il semble bien que le métal de l'objet trouvé à Glozel est du fer au bois et que la gangue qui l'entourait est de l'oxyde associé à de l'argile, et non à de la terre végétale, ce qui paraît bien confirmer la version primitive de M^{lle} Picandet et celle relatée par M. Clément dans sa lettre du 7 octobre 1924, d'après laquelle le morceau de fer a été trouvé dans la couche archéologique et non beaucoup plus superficiellement que le reste, comme le déclare M^{lle} Picandet dans sa lettre du 4 janvier 1928.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que M. Emile Fradin, qui n'a pas revu l'objet depuis juillet 1924, croie encore que c'est un morceau de fer plein, car avant son sectionnement et le débouchage de l'autre extrémité, tout le monde croyait que c'était une barre de fer.

Telle est l'histoire de ce morceau de fer, qui n'a pu être un bras de force de charrue, ni un carrelet de charrue, puisque c'est un tube.

Les Glozéliens le négligent systématiquement, sans doute parce qu'il les gêne dans leur thèse faisant remonter le gisement de Glozel à une haute antiquité, y compris la première fosse (bien authentique, de l'avis unanime), et faisant de cette fosse une sépulture et non un four de verrier, remontant à une époque inconnue.

Nous laissons aux savants le soin d'étudier sous toutes ses faces le problème de cette fosse et du morceau de fer, et de se prononcer ensuite.

Notre rôle a simplement consisté à essayer de faire (avec preuves à l'appui) un historique exact et aussi complet que possible d'un objet qui n'a été que trop négligé jusqu'ici, pour des causes très diverses.

GEORGES BRUEL.



GLOZET

L'évolution, en France, de son magisme

1^o Les ex-voto de Condeau (Orne)

Le lundi de Pâques, en passant à Chartres, j'ai eu l'agréable surprise de découvrir, dans le petit musée de la rue Saint-Pierre, au milieu de poteries mérovingiennes portant le masque caractéristique, des tablettes et des arcs, en plâtre, présentant des signes cabalistiques, des inscriptions, des gravures.

Ce sont des ex-voto, comme l'attestent les anneaux de métal qui servirent à suspendre ces objets aux murailles de l'antique sanctuaire du lieu.

Sur l'un d'eux est inscrit : *Condeau*. C'est vraisemblablement à cette localité qu'ils appartiennent tous.

Condeau est tout proche de *Condé-sur-Huisne*, un ancien *Condale* gaulois ; sans nul doute, nous sommes sur le territoire de cette ancienne agglomération qui, sur la voie d'expansion des *Aulerci* (*Cénomans*), vers Evreux, dut appartenir à ce peuple.

Ces ex-voto présentent, entre eux, des aspects très tranchés quant à la forme, la grandeur, l'épaisseur, la teinte, l'état de conservation des surfaces, la technique, le graphisme, l'ornementation, etc. ; de leur examen, il appert que nous sommes en présence d'une série en évolution locale, nettement accusée, s'étendant sur plusieurs siècles. En fait, deux dates inscrites sur plaques semblent limiter, dans le temps, cette évolution : 907, 1775.

Voici, d'ailleurs, la description sommaire, caractéristique, de ces très intéressants objets :

1^o *Tablette*. Symbolisme : oiseaux. Signature : A. S. T. CIR. Date : 1775. Le fabricant est *Cirou* (voir 2^o).

2° *Tablette*. Symbolisme : tête de sanglier dans un cartouche. C'est l'évocation talismanique de l'emblème ou totem, des *Auler-cii-Eburoriques* (Adrien BLANCHET, *Monnaies gauloises*, p. 324 ;

Les Ex voto de Condeau

:ARQHÆ

Fig. 1

:CEDERIS

Fig. 2

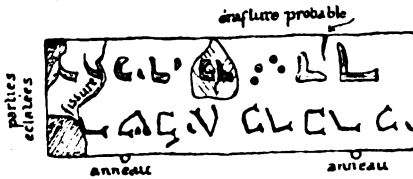


Fig. 3

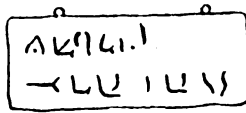


Fig. 4

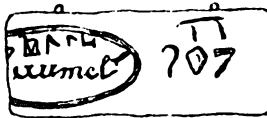


Fig. 5

Les signes du moyen âge et rhodaniens

MA	=	7	7	*	†	
G	=	7	7	*	†	
M	=	7	7	*	†	
LM	=	7	7	*	†	
Fig.	6	7	8	9	10	11

M.A.=moyen âge. G. Glozel. M=Montcombroux. LM=Le Mans.

HUCHER, *L'Art gaulois*, p. 74). Intermédiaire invoqué : MAITRE CH BAZIN CURE DE CONDVA Archaïsmes graphiques relevés : T est celui archaïque de Glozel (voir mes études : *Glozel et sa signification*. — *La mise au point de Glozel*, chez J. Gamber, 7, rue Danton, Paris. — *Glozel. Ses fours antiques. Sa première brique présentant 20 caractéristiques d'authenticité*. Brochures illustrées). Pour le dernier mot, A s'ouvre de bas en haut, tel celui de Glozel ;

V s'ouvre de haut en bas, ce qui rappelle la disposition, recherchée dans certains cas, de lettres figurées sur les inscriptions de ce gisement. Signature : *Cirou*. Datation : milieu du ^{xviii} siècle.

3° Arc de 22 cm. Deux cupules. ARCHA, en caractères majuscules gothiques. A et H sont de forme antique qu'on relève au ^{xiv} siècle, même avant ; il peut y avoir, ici, emploi d'archaïsmes. Datation probable : ^{xv} siècle (Fig. 1).

J'estime que cet objet, nommé arc, est le symbolisme de l'alliance, de l'union dans le mariage ; de caractère talismanique, il dérive des briques et galets inscrits invoquant : prolifération, prospérité, longue vie, tels celui, fameux, de Montcombroux et les briques et galets de *Glozet*.

4° Arc de 28 cm. Deux cupules. CEDERIS (*tu auras réussi*). Il faut sous-entendre, sans doute : *dépose en ce lieu consacré ton ex-voto et... dans tes désirs, les entreprises*. (Fig. 2.)

La formule cabalistique est réduite, ici, à son verbe fondamental, les 2 cupules, comme celles ci-dessus, représentent le point de *Glozet* (l'équivalent de nos *deux points*), annonçant la formule. Les lettres sont des majuscules gothiques ; le D est celui du ^{xiv} siècle. Même observation qu'au 3°, quant à la datation.

5° Tablette de 48,5/23,5/2,5. Dans un cartouche : EL. C'est ainsi, en effet, que j'interprète la première lettre, sans trait central, rappelant E araméen, dont E rhodanien, connu à *Glozet* et à *Alvão*, n'est qu'une simplification.

Il semble bien que, par exemple, les tailleurs de pierres de la cathédrale du Mans, au ^{xiii} siècle, aient remémoré ce signe araméen avec tant d'autres connus à *Glozet*. (Voir mes études citées : Fig. 6 de la présente : *Revue historique et archéologique du Maine*, 1897, 2^e sem., p. 95 ; Mendes Corrêa, *Sur une inscription proto-ibérique d'Alvão*, 1928.)

Il s'agit de l'invocation de la puissance, ainsi dénommée, susceptible d'exaucer le vœu. Le mot est répété 5 fois, chiffre cabalistique, ce qui renforce l'invocation. Je crois pouvoir lire d'ailleurs : VAEV (*vœu*) ; premier V couché, A avec point, comme à *Glozet*. Le vœu, enfin, est indiqué sous la forme idéographique, et ce fait prouve la persistance extraordinaire, en magisme, des

méthodes graphiques, même les plus anciennes : 4 cupules (1), bas de jambe, puis un grand L ; j'interprète ainsi : *pour l'éternité, prends pied, ou règne en ce lieu, reste longtemps attaché à ce sol, EL.*

La tablette se suspendait de manière que l'inscription était tournée vers la terre ; ce qui explique l'interprétation ci-dessus. Mais qu'est-ce que EL, invoqué ? Ne recherchons pas le nom d'un saint, encore moins celui de Dieu, banni généralement des sanctuaires chrétiens.

Une fois de plus, je suis obligé de remonter au magisme chaldéen pour expliquer le nôtre.

EL, ILU (Dieu) est la grande divinité babylonienne, identique à *Belu, Bel, Ba'al* (Le Seigneur), l'une et l'autre graphies connues chez les Hébreux. Or, précisément, nous sommes dans la région, celle de *Bellême*, où se révèle l'antique sanctuaire dudit dieu chaldéen, connu ici, mythologiquement, sous le nom de *Belesama*. (Voir mes études citées. — LAURENT : *La Magie et la Divination chez les Chaldeo-Assyriens*.)

6^e Tablette de 35,5/23,2,2. AVL, puis vestiges probables des lettres latines : IRCI ; A est toujours avec le point ; VL sont liés. C'est bien là la réminiscence graphique, devenue talismanique, de l'ethnique des *Aulerci* ou *Aulircii*.

Au-dessous : dégénérescence de signes cabalistiques, certains tendant vers la forme des lettres latines, dont le fameux *gh*. (Voir mes études citées.) (Fig. 4.)

7^e Tablette de 29/21,5/2,4. Dans une oxe inachevée, en cursive : *aumel*. A est ouvert, particularité caractérisant cette lettre au x^e siècle. Il s'agit d'un nom propre d'individu ; dans le pays, il est devenu, par agglutination de l'article : *Lhommeau*. Ce nom est suivi du schéma d'un poisson.

Au-dessus : des signes archaïques, dégénérescence de signes cabalistiques ou de lettres latines simples et en ligature, figurant dans les formules magiques, telles celles de *Glozet*. Peut-être avons-nous le P et le D rhodaniens (2 derniers signes).

(1) J'expliquerai et justifierai dans une autre étude le sens, que je donne ici, de ces cupules.

Dans tous les cas, il s'agit d'archaïsmes qu'expliquent suffisamment les graphismes de ce gisement et dont le sens s'était, sans doute, fort estompé, même pour le façonneur plus ou moins naïgicien du moyen âge.

Enfin, à droite, je vois la stylisation du signe zodiacal des deux poissons. (Voir Camille FLAMMARION, *Astronomie populaire*, p. 694, Zodiaque hindou) et, au-dessous, la date, en chiffres arabes : 907 (Fig. 5).

L'interprétation générale est facile : nous sommes en présence d'un ex-voto à la mémoire d'*Aumel*, dont l'orbe de vie, ayant de se refermer normalement, s'est brisée au mois des poissons, en 907. D'analogues indications temporelles et mortuaires se retrouvent en Nubie. (Voir mes études citées.)

En dehors de ces sept tablettes ou ares, existent, dans la collection, deux autres tablettes d'âge intermédiaire :

La première présente deux animaux symboliques adossés : quadrupèdes ailés à tête de coq. C'est la réminiscence de l'animal amphibie symbolique, totem des *Aulerci*, figurant sur les monnaies régionales (statère d'or provenant de La Ferté-Bernard, sur l'Huisne. HUGUEN : *L'Art gaulois*, I, pl. I), dont la curieuse légende s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Rappelons-nous, en effet, qu'on exhiba, vers 1890, lors d'une fête dans le parc de la Préfecture, au Mans, cet amphibie, qualifié : *La Velue sortant des eaux de l'Huisne*.

La deuxième, en forme de trapèze, présente un écusson orné de silhouettes d'animaux peu accusés.

A *Condeau*, *Esus* ne paraît pas ; en retour, nous y voyons *EL*. Il s'agit, là, d'influences régionales, car le souvenir d'*Esus*, ou mieux, d'après les textes : HAESVS, AESVS, ESVM, AESVM, AEZA, qu'on doit identifier à MISCS, grec, aussi à HASIS-ADRA, le héros indien de la légende diluvienne chaldéo-araméenne, s'est conservé même dans le Maine jusqu'au moyen âge. D'ailleurs, son signe : *croix*, figure parmi les graphies de cette époque, ainsi que je vais le faire ressortir. (Voir mes études citées.)

2° Les signes abrégatifs de l'écriture au moyen âge

Au moyen âge, concurremment avec l'alphabet latin, on employa dans les textes, divers signes, pour représenter les sept mots suivants : *esse*, être ; *est*, il est ; *et*, et ; *enim*, c'est cela que ; *etiam*, encore ; *existimat*, il estime, il juge, il dit ; *id est*, c'est.

Parmi les plus antiques, je relève ceux que j'ai dessinés, respectivement, fig. 6 à 12.

Sans nul doute, il s'agit, ici, d'expressions qui se rapportent aux caractéristiques des divinités, à des mots se rattachant à leur invocation, à ces divinités elles-mêmes ; soit, plus précisément, au magisme et à des signes que l'on retrouve plus particulièrement dans les graphismes magiques, talismaniques ou techniques, depuis Montcombroux jusqu'à Glozet, puis le moyen âge, et, ce souvent avec le sens primitif qui s'attache encore aux signes d'écriture de cette dernière époque. Qu'on en juge :

Se référer au petit tableau ci-dessous ; la première ligne donne les signes d'écriture du moyen âge ; la deuxième, ceux magiques de Glozet ; la troisième, ceux techniques de la cathédrale du Mans.

Fig. 6 ; deux traits reliés ou non. Fig. 7 ; svastika indien entier ou partiel (1). Fig. 11 ; point solaire rayonnant (2) ; sens déjà vus : être, il est, il juge. Ces signes peuvent dériver des idéogrammes primitifs, représentant les caractéristiques de la divinité qu'expriment ces mots ; idéogrammes dont le premier, à Glozet, sinon à Alvão, était devenu la voyelle alphabétique de valeur locale : E.

Le signe de la fig. 8 : ET paraît dériver de celui ET, en ligature, figurant à Glozet (*brique Tuchon*) ; à rapprocher : la ligature IT de la première brique.

Celui de la figure 9 : *c'est cela que*, s'identifie avec le signe de sens analogue : SIC, en ligature, de Glozet, qui, comme l'on sait, précède le nom de la divinité invoquée.

Celui de la fig. 10 paraît bien être la ligature EL désignant la

(1) A Glozet (comme au moyen âge), ce signe s'identifie quelquefois, avec la lettre latine : S ; exemple premier signe de l'inscription sur galet soi-disant au renne marchant.

(2) Il est assez curieux de constater que ce signe, ou le mot correspondant, manque à Glozet, où il est sous-entendu dans les formules.

divinité de ce nom, qu'on retrouve à *Condeau*. Il a pris le sens de *encore*, mot qui peut répondre à un mysticisme magique, où il serait question de *Esus*, « encore » : *EL*.

Il pourrait donc se faire que le deuxième signe cabalistique invoquant, sans nul doute, une divinité, que j'ai pris pour un crochet et attribué à *Atousalès*, sur la brique de Tuchon, soit tout simplement la ligature *EL*, analogue à celle que je cite, désignant notre deuxième divinité magique : *EL* (j'ai reproduit ce signe expurgé d'un petit trait parasite).

Enfin le signe de la fig. 12 est la croix, symbolisme que j'ai attribué à *Esus*, ici accostée de 4 points rappelant les quatre cupules de l'ex-voto de *Condeau* et ayant, sans doute, le même sens d'éternité. Ce signe est mis pour *c'est* ; soit : *c'est celui qui est*, autrement dit : *Dieu*.

Une expression équivalente : *ESTI, celui qui est*, ou encore : *Je suis celui qui suis*, désignait la divinité des Hébreux, dont il convenait de taire le nom : *Jeovah*, le *Dyaus pitar* indien, dont l'équivalent gaulois est *Dis pater*, cité par César comme étant la divinité princeps des Gaulois, que j'identifie avec *Esus*, la grande divinité bienfaisante de la *Terre*, procurant la richesse, puisque symbolisme de l'agriculture.

César doit utiliser ici l'expression mythologique latine : *Dis*, peut-être usitée aussi chez les Gaulois, à laquelle s'attachent l'idée de richesse et, à Rome, le caractère terrestre, également, mais plus accentué, puisqu'infernal.

Pour désigner notre même divinité, César emploiera, dans un autre §, la graphie latine : *Jovis* (*Dioris*).

Ainsi se dégagent les caractéristiques fondamentales de notre primordiale divinité, qui resta celle de beaucoup d'Indo-européens : le dolménique agriculteur, grand migrateur, grand défricheur de forêts, pourchasseur de bêtes sauvages, dont il finit par en domestiquer quelques-unes, conséquemment pourvoyeur de richesses. (Voir mes études citées.)

Ce qu'expliquent les diverses représentations d'*Esus*, se complétant l'une l'autre, que nous connaissons : celle de l'autel de Paris, compris le taureau domestiqué ; celle, analogue, de *Trèves* ; celle de *Troo*, avec l'animal dompté et la hache, *lubrys* ;

enfin celle de *Roullée* ; cette dernière avec les deux attributs suivants que le dieu, coiffé de la tête d'un animal cornu (dépouille de la bête vaincue), semblable, ainsi, aux dieux chaldéens, présente à la manière des *Ouschabtiou* agriculteurs d'Égypte : serpe et arc, évocation de ses fonctions primordiales. (Voir mes études citées. — DESJARDINS, *Géographie de la Gaule romaine*, 3. — Camille JULIAN, *Histoire de la Gaule*, II.)

Ainsi se comprend, sur l'autel de Paris, la figuration des doublets latins d'*Esus* : *Vulcain*, l'*Esus* tellurien primordial¹; *Jovis*, l'*Esus* victorieux, que symbolise le sujet appelé : *Taurus*, *Trigaranus*, taureau domestiqué, et pélican (puisque pourvu d'un bec ample) trois fois répété, l'oiseau migrateur cabalistique (1), connu à *Glozet* et ailleurs, qui a conquis les espaces éthérés, constituant le nouveau royaume d'*Esus*.

L'importance des ex-voto de *Condeau* n'échappera donc à personne, car la mentalité gallo-romaine, celle chrétienne y sont absentes, aussi l'apport du magisme proche-oriental, introduit en France à la suite des Croisades, dont les graphies relèvent directement des signes chaldéens et se rapportent, surtout, à l'astrologie et à la thérapeutique.

Les Gaulois, particulièrement les fiers Cénomans, ne s'inclinèrent jamais devant les dieux et les fétiches propres des vainqueurs.

N'oublions pas encore que le moyen âge a beaucoup plus d'affinités avec les temps gaulois qu'on se plaît généralement à se le représenter.

Personne, jusqu'à ce jour, n'a pu donner un sens précis aux inscriptions cabalistiques du moyen âge, particulières à notre pays, dont il reste tant de traces sur les pierres de nos monuments religieux, conservées d'ailleurs, en partie, par la corporation actuelle des tailleurs de pierres et aussi, comme on le voit, sur les ex-voto de *Condeau*.

On ne peut douter : c'est dans le monde gaulois qu'il faut re-

(1) De curieuses légendes, que mon étude fait comprendre, s'attachent, même au temps de Pline, à cet oiseau. (Voir *Les secrets admirables du Grand Albert*.)

chercher l'explication de ces signes ; les tablettes et les galets inscrits de *Glozel* ouvrent des aperçus tout nouveaux sur ce sujet.

L'authenticité de *Glozel* (expurgé, bien entendu, de ses nombreux faux), se trouve ainsi confirmée une fois de plus. Les ex-voto de *Condeau*, en retour, permettent d'affirmer que le magisme gaulois ne s'exerça pas qu'à *Glozel*. Nous nous en doutions bien. (Voir mes études citées.)

Donc, nier intégralement *Glozel*, ou nier le sens de ses inscriptions authentiques, c'est nier *Condeau* et les plus antiques manifestations magiques que remémore le moyen âge : nouvelles lumières qui brillent au-dessus du champ de bataille, que se livrent dans la nuit glozélienne, bien stérilement, les glozéliens et les anti-glozéliens intégraux.

ÉMILE CARTEREAU,

Ingénieur en retraite,

Membre de la Société Préhistorique Française.

Angers, 15 juin 1928.



A propos des " Ephémérides... "

Certains passages du début des *Ephémérides de Glozel*, œuvre de M. Salomon Reinach, nous ont semblé nécessiter quelques précisions que nous nous excusons de donner :

Nous lisons dans les *Ephémérides*, p. 17 :

« 1917, DÉCEMBRE. — Dans le « *Bulletin de la Société Préhistorique Française* » (p. 597), Fr. Pérol, qui l'a reçu de l'instituteur Clément, publie un morceau de schiste noir de l'atelier de bracelets de Malbruno, à Montcombroux, près de la gare de Peulblanc, sur lequel se voient des signes glozéliens. (Cf. « *Merc.* », 1^{er} janv. 1927, p. 198, voir pl. 12-7.)

L'atelier de bracelets de Malbruno a été découvert par M. A. de Bure, dans sa propriété des Berthelots, à Montcombroux (M-

lier), en 1892. Il contenait des milliers de noyaux de schiste, dont aucun n'était gravé.

Le nodule de schiste gravé « S T X » appartenant à M. Clément a été trouvé en avril 1917 par un de ses élèves nommé Bujon, fils du chef de gare de Peublanc, et à 50 mètres environ de la gare de Peublanc-Sorbier, dans un champ, à droite de la petite ligne de Peublanc aux Mines.

Il était nécessaire de préciser que ce noyau de bracelet en schiste gravé appartenant à M. Clément n'a pas été trouvé dans l'atelier même de Malbruno, mais à huit kilomètres de cet atelier, et vingt-cinq ans après la découverte de ce même atelier dans la propriété de M. de Bure.

Dans le chapitre intitulé « *Les Fouilles de Glozel, 1924* » (page 19), nous lisons :

« MARS 2. - Emile découvre, à 0^m,50 de la fosse, une brique avec signes et la met à sécher dans le jardin de la ferme. (Cette découverte qui gêne la thèse de M. Dussaud a été, sans l'ombre de raison, contestée par lui.) »

A cette affirmation de M. Reinach, nous opposerons ce qui suit : « Dans la lettre adressée par M^{lle} Picandet à l'Inspecteur d'Académie et datée « Ferrières-sur-Sichon, ce 20 mars 1924 », on peut lire ceci :

« ...Le fils de M. Fradin me montra alors une sorte de dalle rectangulaire longue de 30 centimètres et large de 15 centimètres, grossièrement façonnée, portant l'empreinte profonde d'une main excessivement large ». Et un peu plus loin : « Ma suggestion devait être fructueuse : à un mètre environ du sol, nous découvrîmes un dallage de briques semblables, posées deux à deux à plat sur le sol, sur une longueur d'environ deux mètres cinquante ; sous les dalles une couche de pierres, puis du ciment, puis une terre rouge ; plus profond, des débris d'ossements, un morceau de fer qui semble avoir été façonné, de nombreux morceaux de poterie qui semblent avoir été des urnes funéraires. A l'extrémité du dallage se trouvait une énorme dalle placée verticalement et qui devait émerger du sol de l'époque ; simple repère probable d'une sépulture. Nous trouvâmes également de petites briques

percées de trous en nombre variable et d'autres portant à leur surface des aspérités demi-sphériques semblant devoir s'emboîter dans les premières. »

Nous voyons que ce document (*pièce n° 2 du dossier de la S. E. certifiée conforme, provenant du Bureau des Monuments Historiques*), ne fait aucunement mention de la brique avec signes dont M. S. Reinach situe la découverte le 2 mars. Nous sommes au 20 mars et M^{lle} Picandet, qui devait s'efforcer de donner à son Inspecteur d'Académie toutes les précisions possibles, n'en parle point. Même silence au sujet de cette brique dans une lettre datée « Ferrières-sur-Sichon, ce 30 juin 1924 » (*pièce n° 3 du dossier de la S. E.*).

Dans une lettre de six pages de M. Clément à M. de Brinon, datée « La Guillery, 10 juillet 1924 » (*pièce n° 4 de la S. E.*), lettre très détaillée sur les fouilles, il n'est fait aucune mention de cette brique soi-disant découverte le 2 mars.

Dans une lettre de M^{lle} Picandet datée de « Ferrières, 21 juillet 1924 » (*pièce n° 7 du dossier de la S. E.*), aucune mention encore de la première brique à signes. De même dans une lettre de M. Clément à M. de Brinon datée « La Guillery, ce 7 octobre 1924 » (*pièce n° 14 du dossier de la S. E.*). Mais dans une lettre datée « La Guillery, ce 13 octobre 1924 » (*pièce n° 15 du dossier de la S. E.*), pièce importante, nous lisons ceci : « ...Nous avons trouvé dans les déblais une pierre qui m'intrigue ; c'est un fragment de caillou de rivière, caillou roulé par les eaux et présentant trois signes, comme l'indique la figure ci-dessous. Ces signes sont nettement gravés, et ils m'intriguent d'autant plus, qu'ils sont les mêmes que ceux gravés sur un nodule de bracelet de schiste que j'ai trouvé à Sorbier, près Montcombroux... »

C'est dans cette lettre que, pour la première fois, il est fait mention de signes gravés, mais la première brique n'est pas encore née : ce n'est que dans une lettre datée « La Guillery, ce 30 janvier 1925 » (*pièce n° 19 du dossier de la S. E.*), lettre de plus de trois pages, que M. Clément signale au président de la S. E. la découverte de la première brique à signes.

Et pour terminer, reprenons les *Ephémérides*, page 20 :

« JANVIER 1927. 4. — M^{lle} Picandet, apprenant que la Société

d'Emulation mène grand bruit à propos d'un morceau de fer trouvé au début des fouilles et signalé dans son rapport à l'Inspecteur d'Académie... »

Ce morceau de fer est un fragment de canne de verrier. Mais ceci est une autre histoire, que M. Georges Bruel est en train d'écrire, avec toute la précision qui le caractérise.

YVONNE HENRI-MONCEAU,
Conservatrice des Collections de la S. E.

NÉCROLOGIE

ROGER DE QUIRIELLE

Dès que parvint à la *Société d'Emulation* l'annonce de la mort d'un de ses plus anciens membres, s'ancra l'idée que Roger de Quirielle aurait droit au souvenir, à l'hommage de ceux qui lui survivent et se souviennent, n'oublie pas le temps où, habitant Moulins, il fut l'un des animateurs des séances. On pouvait dire qu'en ce temps-là, grâce à lui, la salle des réunions était un de ces rares salons où l'on cause.

Pour remplir ce vœu unanime de la Société, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire le discours prononcé par notre Président, M. Edgar Capelin, aux obsèques de M. de Quirielle, et dans lequel il s'est efforcé de faire revivre la silhouette, l'œuvre considérable d'un des plus spirituels et des plus aimables membres de notre Compagnie :

« MESDAMES, MESSIEURS,

« Au cours de l'année 1927, la mort avait ouvert, dans les rangs de la Société d'Emulation du Bourbonnais des brèches irréparables. Nous pouvions, semble-t-il, les survivants, espérer que la série douloureuse était, pour un temps, interrompue. La triste

cérémonie qui assemble aujourd'hui, autour du cercueil de notre ancien président, tout ce que la région compte de notable, nous prouve que le sort n'avait pas épuisé ses rigueurs.

« Issu de familles où les belles-lettres et l'archéologie étaient hautement et justement honorées, Roger de Quirielle vit sa vocation se tracer nettement. Son oncle, le comte Georges de Soultrait, auteur des Armoriaux du Nivernais et du Bourbonnais, numismate non moins qu'héraldiste, fut un précieux initiateur et un guide impeccable. Mais cette semence tomba dans une terre merveilleusement préparée. Le goût instinctif de ce neveu et disciple allait tout naturellement aux choses anciennes. Non point seulement parce que les siècles donnent un attrait indéfinissable aux objets sur lesquels ils sont passés, mais parce que les œuvres qui survivent à leur action destructive sont souvent belles et toujours originales, marquées de plus à l'empreinte de la province créatrice.

« Les exemples qu'il avait sous les yeux conduisaient Roger de Quirielle à considérer les recherches historiques non point comme un passe-temps dénué d'importance, mais comme la plus sérieuse des études, celle qui unirait, sans heurts, les institutions du passé, inspirées d'expériences séculaires, à celles de l'avenir, qui resteront, privées de cette base solide, de dangereuses innovations, fruits d'élucubrations utopiques.

« Dans cette maison de Montaiguët, où Roger de Quirielle pouvait, par les yeux de l'imagination, se représenter son ancêtre Bardet de Saint-Julien, avocat au Parlement de Paris, jurisconsulte très écouté, passant « tout de noir vêtu, le chef couvert d'un large feutre, grave, recueilli et méthodique », promenant quotidiennement ses méditations juridiques le long des charmes cérémonieux et corrects, géométriquement plantés au versant de cette colline du Prince d'Orange, nom singulier dont on ignore la raison, les œuvres d'art vinrent affluer. Se doute-t-on combien est difficile le métier de collectionneur et combien il est utile d'arracher tantôt à l'incurie de propriétaires ignorants, tantôt à la rapacité des brocanteurs, les productions caractéristiques des époques antérieures ? Tapisseries d'Aubusson, contre-cœurs armoriés, crédences, vinrent se ranger auprès des biscuits de Sèvres et des

faïences. De toutes les connaissances si variées et si étendues de Roger de Quirielle, la céramique était sa partie préférée. C'est à ce goût prononcé qu'on doit le remarquable ouvrage, paru il y a peu d'années, très recherché des amateurs et consacré aux faïences de Moulins, dont on avait sinon méconnu l'existence, du moins ignoré les beautés.

« Mais, ce goût de son intérieur, si artistique et si attrayant qu'il fût, n'absorbait pas uniquement l'activité de Roger de Quirielle. Sa petite ville de Montaignet, bourg mixte, placé à l'extrémité du Bourbonnais et du Forez, ces provinces toujours unies, jamais rivales, longtemps unies sous la même direction, ne pouvait manquer de surexciter sa curiosité. De ce pays pittoresque, rempli de vestiges anciens, il se fit l'historien. Sous sa plume, nous voyons revivre Pierre de la Fin, fondateur de la collégiale, en même temps qu'il était abbé de la Bénissons-Dieu. Les recherches entreprises en différents points de notre province, pour compléter cette curieuse figure de Pierre de la Fin, précisèrent plusieurs points d'histoire locale et fournirent la matière de nombreux articles parus dans la *Revue Bourbonnaise* et le *Bulletin de la Société d'Emulation*.

« A rencontrer dans son « temple aux livres », ainsi qu'il appelait sa bibliothèque, les noms de Blaise de Vigenère, de Billard de Corgenay, de Gaulmyn, des Duret, des Lingendes, des Aubery, Roger de Quirielle fut amené à vouloir compléter cette liste, et la réalisation de ce projet fut une bio-bibliographie des écrivains bourbonnais continuée jusqu'à l'époque actuelle.

« *Le Livre de Raison* des Goyard, bourgeois-agriculteurs de Bert, est une intéressante contribution à l'étude des conditions matérielles de la vie et des mœurs en notre région.

« Pendant les nombreux séjours qu'il fit à Moulins, qui était un peu son pays natal, puisqu'il avait vu le jour au château de la Ronde, à quelques kilomètres de ce vieil établissement d'Iseure, qui vit défiler dans ses murs jaunâtres et sous ses toitures brunes tant de générations d'étudiants bourbonnais, Roger de Quirielle était un assidu des Archives. Le résultat de ses travaux fut la continuation de l'œuvre entreprise par Vayssière : le dépouillement de nos chartes provinciales.

« L'archéologie monumentale ne le tentait pas moins, ainsi que le prouve la publication du *Guide Archéologique de Moulins*.

« Mais il serait déplacé de s'étendre davantage sur les œuvres du défunt. C'est un travail minutieux qui viendra en son lieu et place. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter que le charme du style s'est toujours uni à la rigueur documentaire. Certains hommes s'imaginent-ils que le laisser-aller des phrases et le vague des expressions seront compensés par la force des idées ? Peut-être ! A condition toutefois que les idées soient puissantes et les aperçus profonds. Mais cela, nous ne le voyons pas tous les jours. Roger de Quirielle soignait son style, maniait habilement une fine ironie et ses lecteurs s'en réjouissaient. Ceux aussi qui l'entendaient, car il ne refusa jamais son concours à la Société des conférences.

« Si, jusqu'alors, l'historien-archéologue seul a été considéré, il serait de la plus révoltante injustice de ne pas signaler quel homme aimable fut le défunt. Membre de la Société d'Emulation depuis 1876, il fut aussitôt apprécié, non seulement par sa collaboration, mais aussi par l'aménité de son caractère. Il apportait dans ses rapports avec ses confrères une grâce souriante et donnait l'impression d'un de ces hommes instruits et courtois tels que le XVIII^e siècle en a vu beaucoup et tels que nous en verrons de moins en moins si la grossièreté de certains jeunes arrive à prévaloir.

« En 1899, la Société d'Emulation inaugura une excursion annuelle qui révéla le département de l'Allier et parfois sa région limitrophe à nombre d'entre nous. Avant le règne de l'automobile, parcourir son pays, au-delà d'un certain rayon, n'était pas chose facile. Nos excursions furent de véritables explorations, moins les dangers, encore qu'un certain feu de Bengale allumé prématurément dans une grotte de Ferrières vint un jour jeter quelque émoi.

« Roger de Quirielle, devenu président, s'employa à rehausser l'intérêt de ces promenades par une préparation très étudiée d'abord, par un compte rendu spirituellement anecdotique ensuite.

« Au nom de mes confrères que leurs occupations ou leur santé a privés d'assister à ces obsèques, j'apporte aujourd'hui, à vous,

Monsieur, à vous, Madame, à votre famille douloureusement éprouvée, l'expression de nos sympathies attristées. Saluant pour la dernière fois le président disparu, j'apporte à sa mémoire les regrets unanimes de la Société d'Emulation. »

Aux paroles de notre président, nous ajouterons cette remarque : Roger de Quirielle, par ses ascendances, était tout porté à s'intéresser à l'histoire du Bourbonnais et du Forez. Comme ce curieux bourg de Montaiguët qu'il a tant aimé, qu'il a illustré et dont il écrivit l'histoire, Roger de Quirielle était mi-forezien, mi-bourbonnais. Au premier volume de leurs *Fiefs*, Aubert de la Faïge et Roger de la Boutresse ont cité maintes fois la famille Simon en ses branches diverses des Martels, des Morizes, de la Fenillouse, de Quirielle, etc..., les suivant à grands traits jusqu'au jour où les Simon de Quirielle viennent prendre place parmi les Trésoriers de France à Moulins, dont le bureau fut honoré par la présence de tant de vieilles familles bourbonnaises.

Les alliances des Quirielle témoignent aussi de ses profondes attaches avec notre province. N'y trouve-t-on pas, d'après celui qui fut le « régisseur » de la seconde édition de l'*Armorial du Bourbonnais*, des : des Gallois de la Tour, Cimetière de la Bazolle, Jolly du Bouchaud, du Saray des Besches, de Conny, de Vichy, Richard de Soultrait, etc...

Il faudrait pouvoir proclamer ici la copieuse bibliographie des travaux de Roger de Quirielle, mais, comme disaient de leurs adversaires les grenadiers de la garde à Waterloo, « ils sont trop ».

La table dressée par notre ancien président le comte Henri de Brinon et publiée en 1910, en donnera le résumé pour ce qui est du *Bulletin*. Il faudra aller chercher le reste et dans nos derniers volumes et à la *Diana*, aussi bien que dans les *Annales Bourbonnaises*, les *Archives historiques du Bourbonnais*, etc., voire dans les *Annuaire de l'Allier* où, avec le charme qui lui était propre, Roger de Quirielle a donné : *Vieilles Vues de Moulins* et *Notice sur La Palice*.

Lorsque le recul du temps aura classé définitivement les « valeurs » de notre compagnie, point n'est douteux que Roger de Quirielle n'y occupe définitivement une place de premier plan.

Bien qu'il sorte, officiellement, du cadre des préoccupations de la Société d'Émulation, il est tout un côté de la silhouette de Roger de Quirielle que l'on ne saurait taire, sous peine d'en faire un croquis incomplet. C'est son caractère de chrétien sincère et convaincu, le concours dévoué qu'il apporta à toutes les œuvres paroissiales. Dans son numéro du 16 juin 1928, la *Semaine Religieuse* du diocèse a, du reste, rendu à notre regretté confrère l'hommage terrestre qui convenait. Nous avons confiance qu'ès saintes fleurs du Paradis, Dieu accordera à Roger de Quirielle une récompense meilleure que nos lignes périssables.

BIBLIOGRAPHIE

Un moulinois prisonnier des Russes en 1855 :

Dans son numéro d'avril 1928, le *Carnet de la Sabretache*, imprimé comme l'on sait à Moulins, chez notre confrère Crépin-Leblond, a publié cet article : « Six semaines de captivité en Russie, par l'enseigne de vaisseau Jean-Henri Lavigne-Delville. » Cet officier fut fait prisonnier après la prise de Sébastopol, près du village de Kusburn, le 3 novembre 1855, par des cosaques.

Parmi ses compagnons de captivité, se trouva le capitaine Lemoine, natif de Moulins.

Une note placée au bas de la page 198, nous fournit les renseignements suivants sur le capitaine Lemoine :

« LEMOINE (Louis-Pierre), né à Moulins, le 18 septembre 1815. Soldat au 5^e de ligne en 1833. Passé en 1839 comme sergent-fourrier au 20^e léger devenu 95^e de ligne. Sergent-major en 1840. Sous-lieutenant le 9 février 1841. Lieutenant le 10 juillet 1847. Capitaine le 10 mai 1852. Blessé d'une balle à la jambe droite devant Sébastopol, le 16 août 1855. Chevalier de la Légion d'honneur le 22 suivant. Prisonnier de guerre le 3 novembre 1855 en Crimée. Rentré par cartel d'échange, le 26 décembre 1855. Fait campagne au Mexique en 1862 et 1863. Retraité en 1865. Rappelé à l'activité comme capitaine au 21^e de ligne, le 13 septembre 1870, il reste au dépôt et est renvoyé dans ses foyers le 21 mars 1871. »

Dans ses souvenirs de captivité, l'enseigne de vaisseau cite plusieurs fois le capitaine Lemoine. Il rend témoignage de la courtoisie chevaleresque avec laquelle ses compagnons et lui furent traités par les Russes.

Nos camarades qui, pendant la grande guerre, eurent le malheur de tomber aux mains des Allemands, ne pourraient, sauf peut-être de rares exceptions, en dire autant.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU BOURBONNAIS
(LETTRES, SCIENCES ET ARTS)

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PAR DÉCRET DU 20 AOUT 1925



MOULINS

:- LES IMPRIMERIES RÉUNIES -:

15 RUE D'ENGHIEN, 15

1928

SOMMAIRE

	Pages.
<i>Procès-verbal : 2 juillet 1928</i>	241
<i>La rue Diderot à Moulins et le petit-fils de l'encyclopédiste Denis-Simon Caroillon de Vandeuil (suite et fin), par M. Hubert GAUTIER</i>	248
<i>Moulins et Vichy vus au début du XIX^e s. par un illustre voyageur</i>	256
<i>Montluçon et ses richesses d'art (suite), d'après les notes du C^{te} CLÉMENT, par M. Pierre PRADEL</i>	258
<i>Ex-libris intéressant le Bourbonnais : ex-libris de Jacques de La Fin, par M. Philippe TIERSONNIER</i>	275
<i>NÉCROLOGIE : Antonin Mallat, par M. Joseph VIPLE</i>	279
<i>BIBLIOGRAPHIE : A propos des origines de Vichy, par M. A. MALLAT</i>	282
— <i>Variations de la population dans le département de l'Allier de 1836 à 1926, par M. E. MAUVE (Joseph VIPLE)</i>	292
— <i>Nouveau plan et Guide de Vichy, par M. Max MABYRE</i>	294
<i>Chronique, par RÉGEMORTES</i>	295
ILLUSTRATION DANS LE TEXTE	
<i>Ex-libris de Jacques de La Fin</i>	276

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables des articles insérés dans le Bulletin.

Toutes communications doivent être adressées au Directeur du Bulletin :

M. GÉNERMONT, Architecte des Monuments Historiques
11, place de la République, MOULINS.

RÉUNIONS DE LA SOCIÉTÉ

Le lundi 5 Novembre.

— **3 Décembre.**

à 20 heures,

Salle de la Bibliothèque
Hôtel de Ville de Moulins.

Séances du Conseil d'Administration Le lundi précédant la séance mensuelle, à la Bibliothèque de la Société, à 14 heures.

Publications de la Société

<i>Bulletin, abonnement un an : France</i>	30 »
— <i>— : Etranger</i>	36 »
— <i>un numéro</i>	6 »
<i>1^{re} Série</i> } <i>Chaque volume (sauf III, IV, V et VI épuisés)</i>	25 »
<i>(1846-1892)</i> } <i>Les 14 volumes non épuisés (ensemble)</i>	300 »
<i>2^e Série</i> } <i>Chaque volume (sauf I, II et III épuisés)</i>	30 »
<i>(1893-1924)</i> } <i>Les 24 volumes encore en vente (ensemble)</i>	700 »
	(1925-26 et 27 épuisés).

Port en plus.

Tout membre de la Société a droit de compléter ses collections du *Bulletin* en bénéficiant d'une remise de 20 % sur les prix ci-dessus.

S'adresser au Bibliothécaire de la Société.

<i>Catalogue illustré de l'Exposition artistique bourbonnaise de 1925</i>	5 »
<i>Table des 35 premiers volumes du Bulletin (de la fondation à 1910)</i>	3 »
<i>Insigne officiel de la Société</i>	5 »

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est ouverte pour les Membres de la Société, tous les jeudis de 14 à 15 heures (Hôtel-de-Ville : Immeuble Rocquigny, 2^e étage).



PROCÈS-VERBAL

SÉANCE DU 2 JUILLET 1928

PRÉSIDENCE DE M. ED. CAPELIN

— *Sont présents* : M^{mes} DE BAUBERT, MOITRIER, H. MONCEAU ; MM. BOUSSAC, BROSSARD, BURDIN, BURIOT-DARSILES, CAPELIN, L. CHAMBRON, DELAUME, DÉNIER, DURANTIN, GÉNERMONT, GERVY, LASSET, l'abbé LECLERC, R. LOUGNON, V. LOUGNON, FR. MITTON, D^r MONCEAU, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, F. REVÉRET, SARRAZIN, TIERSONNIER, VIPLE, VIROTTE-DUCHARME.

— *Excusés* : MM. G. BRUEL, MONTILLIET.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à nos confrères MM. GERVY et l'abbé LECLERC, qui assistent pour la première fois à nos séances.

Il signale qu'au cours de la séance d'ouverture du congrès de Dijon, le lundi 18 juin, le président de la Société française d'Archéologie, M. Marcel Aubert, a salué la mémoire de trois membres de cette Société, et qui faisaient partie de la nôtre : M^{me} Fr. de Charette, M. R. de Quirielle et M. le chanoine Clément, dont il a vivement déploré la perte si regrettable pour l'archéologie.

— M. le Président donne lecture de la correspondance suivante :

Une lettre de M. Emile Mâle, remerciant notre Compagnie du télégramme de félicitations qu'elle lui a adressé à l'occasion de sa réception à l'Académie Française ;

Une lettre de M. Paul Burguburu, vérificateur des poids et mesures à Dax, demandant communication des articles de M. Walther, notre confrère d'Hérisson.

Une lettre de la Chambre de commerce de Moulins-Lapalisse, se refusant, pour raison d'ordre statutaire, de souscrire à nos cotisations.

Une lettre de M. l'abbé Sautereau, curé de Tintury, s'étonnant de n'avoir pas reçu de réponse à son envoi. Fait regrettable dû à une négligence postale.

Il signale l'envoi d'une photographie de M. G. Montilliet, représentant un pilier de l'abbaye de Saint-Gilbert ;

L'envoi de M. Cartereau, 5, rue Bertin, Angers, contenant une étude sur Glozel, qui sera publiée dans le *Bulletin* ;

Dans l'*Argus de la presse*, la mention des articles de M. Buriot-Darsiles et de M. Viple.

M. le Président donne ensuite lecture du discours prononcé par M. Lassimonne, au nom des sociétés savantes du Bourbonnais, à la cérémonie d'inauguration du buste de Gilbert Tourret, à Lalizolle. (Voir *Revue scientifique du Bourbonnais*.)

— M. L. CHAMBRON donne lecture de quelques passages d'un article de Gabriel Hanoteau : « Regardssur l'Egypte et la Palestine, mars-avril 1928 » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juin-1^{er} juillet 1928) qui font grand honneur à l'œuvre qu'accomplissent là-bas deux de nos érudits confrères : M. Pierre Lacau, directeur du Service des Antiquités égyptiennes au Caire, et M. Henri Chevrier, chargé des fouilles de Louqsor.

— De la part de M. G. BRUEL, M. GÉNERMONT donne lecture de l'article suivant, publié dans le numéro du 7 juin 1928 de la revue *D'Arlagnan*, sur l'exécution du duc de Montmorency à Toulouse.

LE YATAGAN DE TOULOUSE

Le Capitole de Toulouse est un des plus jolis monuments du Sud-Ouest. Le concierge le fait visiter aux touristes de passage. Bien que la capitale du Languedoc soit une ville universitaire réputée, pour y obtenir une conciergerie on n'exige pas nombreux diplômes. Le concierge du Capitole est, comme tous ses collègues, un excellent homme qui confond Simon de Montfort et ses guerriers germaines avec Abd-el-Raman et ses Arabes.

Or, au temps du bon roi Louis XIII, le duc de Montmorency fut

exécuté à Toulouse dans la cour intérieure du Capitole. Les historiens de l'époque prétendent même que Richelieu vint de Paris pour assister à l'exécution.

Il y a quelques années, le concierge montrait aux visiteurs la hache historique qui avait servi au bourreau pour décapiter sa noble victime. Il la faisait soupeser, examiner, et donnait ensuite des renseignements inédits qui forçaient le pourboire.

Or, un jour, un riche Anglais acheta la hache. Il la paya cher, mais l'emporta. Notre concierge s'aperçut bien vite qu'il avait tué la poule aux œufs d'or. Il s'en fut, dare dare, à la foire à la ferraille et y fit l'emplette d'un yatagan rouillé et usé.

— Le duc de Montmorency, dit aujourd'hui le pipelet du Capitole, fut exécuté avec cette arme terrible et dangereuse. Voyez encore les taches du noble sang !... Et d'un doigt impérieux et sûr, il indique sur la lame des taches de rouille plus rousses que leurs voisines. Le règne des bons pourboires est revenu. Il est encore de beaux jours pour la loge !

Il semble bien qu'à Toulouse, on ignore le Larousse et Puysegur.

— M. G. BRUEL signale quelques compléments qu'il se propose d'envoyer à la librairie Larousse pour son nouveau dictionnaire, à l'article « Moulins ». Il prieux de nos confrères qui auraient quelques adjonctions à faire, de vouloir bien les lui signaler.

— M. G. BRUEL signale l'étude de M. Ch. Arbos, « *Clermont-Ferrand ! Les fonctions urbaines* », parue dans la *Région du Centre*, numéros de mai et juin 1928. Un de nos confrères pourrait faire quelque chose d'analogue sur Moulins.

— Pour notre Bibliographie de Glozel :

VERGNETTE. — *C. R. Ac. des Sciences*, 13 janvier 1928 : Une communication sur Glozel.

CH. DEPÉRET. — « Le gisement néolithique de Glozel (Allier) » *C. R. Ac. des Sciences*, 18 oct. 1926, p. 630-634.

— M. l'abbé LECLERC donne lecture de la communication suivante, au sujet de la « conduite d'eau des Estivaux » :

SITUATION. — Je voudrais simplement signaler une conduite d'eau qui, malheureusement, n'est pas dans l'Allier, mais s'en trouve si près (à quelques centaines de mètres de la limite du département), qu'elle pourrait cependant y avoir quelque rapport. D'abord, elle est dans les « Bois Noirs », et lorsqu'on va au Montoncel, il est facile d'aller la voir en faisant un détour ; et plus exactement encore, sur la commune de Palladuc (P.-de-D.), sur le chemin de Lavoine, au hameau de la Muratte, à environ 1.050 mètres d'altitude.

On la rencontre, traversant le chemin en biais, 200 mètres après la source de la Credogne.

Après avoir longé le chemin, sur quelques mètres, cette conduite s'enfonce en terre sur la droite, pour réapparaître 10 mètres plus loin, au fond d'une petite excavation.

Au dire local, elle réapparaîtrait aux « *Estivaux* » (autre hameau de Palladuc), 1 kilomètre et demi plus loin, et à une altitude de 900 mètres environ. On ne la connaît nulle part ailleurs actuellement.

CONSTITUTION. — D'abord, cette conduite n'est apparue sans doute que grâce au chemin qui, se creusant de plus en plus, a fini par l'atteindre, à environ 1 mètre au-dessus du niveau du terrain. Et le passage des voitures l'effrite petit à petit.

Sur ce chemin, elle est construite en maçonnerie, formée de mortier et de petits éclats de pierre, et comprimée vraisemblablement dans des coffrages de bois.

Dans l'excavation, les pierres sont plus grosses, mais très irrégulières. Le dessus subsistant encore à cet endroit a la forme d'une voûte très surbaissée, et les pierres, tout aussi irrégulières, y sont assemblées comme des claveaux. Sur la paroi intérieure de cette voûte, on remarque très bien la trace des planches qui ont servi pour le coffrage.

Sur le chemin, la largeur intérieure de cette conduite est de 40 cm., et les parois ont 25 cm. d'épaisseur.

Dans l'excavation, la largeur est de 75 cm., et les parois ont 30 cm.

EPOQUE. — La tradition locale la nomme *conduite romaine*, destinée à amener l'eau de la Credogne dans un camp situé plus bas. Rien ne semble s'opposer à cette hypothèse. D'autre part, à la source de la Credogne, il semblerait que le ruisseau ne sorte pas de la terre même, mais d'un assemblage de pierres.

Si cette conduite n'a pas grand intérêt pour l'instant, peut-être mettrait-elle sur la piste quelques chercheurs et les amènerait à trouver d'autres choses intéressantes, ayant des rapports avec elle, aussi bien dans l'Allier que dans le Puy-de-Dôme.

Sur la carte des voies gallo-romaines par Tudot (S. Emul., 1924, nos 5 et 6), une voie restituée par Danville semble aboutir non loin de cette conduite.

— M. VIPLE fait remarquer qu'il existe un aqueduc gallo-romain situé aux sources mêmes de la Crédogne.

— M. FR. MITTON dit que l'écrivain Puysegur, cité par M. Bruel, selon qui le duc de Montmorency aurait été décapité au moyen d'un instrument analogue à la guillotine, est probablement Jacques de Chastenot, vicomte de Puysegur, né en 1600 ou 1602, au château de Bensouville, près de Guise, lieutenant-général et auteur de mémoires qui s'étendent de 1617 à 1658, mort en 1682.

L'Encyclopédie du XX^e siècle, à l'article « guillotine », affirme aussi qu'une machine du type de la « monnaja » génoise et de la « maiden » écossaise « servit à Toulouse pour l'exécution du duc de Montmorency ».

Par contre, selon M. F. Pérot (*Notice sur le tombeau du duc de Montmorency*, impr. Desrosiers, 1882, p. 9 et 10), ce serait à l'aide d'une hache que Montmorency aurait été décapité, et cette hache était alors encore exposée au musée de Toulouse.

Henri Martin (*Hist. de France*, t. II, p. 391) parle, lui aussi, d'une hache comme instrument d'exécution du duc.

Alfred de Vigny, dans son roman de *Cinq Mars*, décrit la mort de Cinq-Mars et de Thou, qui furent abattus, eux aussi, à coups de hache, en 1642. Si l'on peut douter de la valeur historique de l'ouvrage de Vigny, par contre, on ne peut douter du rapport écrit par un greffier de Lyon et dont Vigny dit avoir fait usage.

Il semble donc que la hache fût l'instrument le plus usité à l'époque de Richelieu, pour l'exécution des personnages de la noblesse.

— M. TIERSONNIER signale que, dans son numéro de juin-juillet 1928, les *Archives de la Société des collectionneurs d'ex-libris et de reliures artistiques* donnent, parmi divers ex-libris relatifs à la famille de Mesgrigny, les renseignements suivants intéressants pour le Bourbonnais :

Jean VIII de Mesgrigny (fils de Jean VII et de Marie Bouquier) fut Marquis de Mesgrigny, seigneur de Vandœuvre, vicomte de Troyes, baron de Colombey. D'abord Conseiller au Grand Conseil le 17 juin 1624, il devint successivement Maître des Requêtes, Intendant des généralités d'Auvergne et de *Bourbonnais*, premier président au Parlement de Provence et Conseiller d'Etat. Mort à Paris, le 26 avril 1678, il fut inhumé en la paroisse Saint-André-des-Arcs. Il avait épousé, le 26 novembre 1634, Haberte-Renée de Bussy. Il avait constitué une opulente bibliothèque qui fut dispersée après sa mort.

Je préciserai qu'il fut Intendant de la Généralité de Moulins, de 1636 à 1639, et eut pour successeur Humbert de Chaponay.

Au nombre de ses enfants figure Renée de Mesgrigny, restauratrice de la règle à l'abbaye de Charenton en Bourbonnais. Elle fonda dans ce couvent une bibliothèque dont le premier fonds fut constitué à l'aide de livres faisant partie de la bibliothèque que son père avait à Paris. Elle fit vendre ceux qui lui parurent peu propres à entrer dans une bibliothèque conventuelle et l'argent qu'elle en tira servit à augmenter la bibliothèque de son couvent.

Un autre fils de Jean VII de Mesgrigny et de Marie Bouguier, le 5^e, Nicolas, fut chanoine comte de Brioude, conseiller du Roi en ses conseils, avocat général en la Cour des Aides, prieur commendataire de Souvigny et de Sainte-Foi, chanoine de Paris.

On lui attribue un ex-libris aux armes. Derrière l'écu est passé un bâton prioral sommé d'un chapeau ecclésiastique avec six houppes au bout des cordons.

Armes: *d'argent, au lion de sable.*

On lui attribue aussi un fer de reliure analogue avec, en plus, sous l'écusson, deux palmes passées en sautoir et liées d'un ruban.

Et encore un petit fer constitué par un D et un M entrelacés.

L'attribution est des plus exactes et je me rappelle qu'il existe à la bibliothèque municipale de Moulins, au moins un livre ainsi armorié, provenant du prieuré de Souvigny.

— M. TIERSONNIER rend compte qu'ayant reçu de son cousin Henri Aladane de Paraize, de vieilles liasses provenant du château de Paraize, commune de Livry (Nièvre), jadis du Bourbonnais, il les a versées aux Archives de l'Allier.

On y remarque des procédures, des baux divers, des pièces concernant les familles Aladane, Beraud, Bezas, Vigier, etc. ; un sommier des fiefs de la Généralité de Moulins, à la veille de la Révolution : 1^o fiefs de la Marche, 2^o fiefs relevant de la grosse tour carrée de Saint-Pierre-le-Moûtier, 3^o fiefs du duché de Bourbonnais, primitivement en deux volumes ; le premier est perdu, et l'on n'a plus que le second, qui comprend les paroisses depuis Louroux-Hodement jusqu'à la fin de l'alphabet.

M. TIERSONNIER fait remarquer que, dans le procès-verbal de notre séance du 7 novembre 1927, il a déjà été parlé du travail de notre confrère le Comte de Châteaubodeau sur la maison de Jonat.

Après avoir remanié et quelque peu complété son manuscrit, notre collègue vient de le faire imprimer, chez Crépin-Leblond, sous ce titre : *Notes généalogiques sur la maison de Jonat, Auvergne, Combraille, Bourbonnais.*

En faisant les frais de cette publication, dont un exemplaire est gracieusement offert à notre bibliothèque, le Comte de Châteaubodeau a poursuivi un double but : 1^o être utile aux chercheurs qui pourraient avoir à travailler sur la famille de Jonat, ou à s'occuper des fiefs qu'elle a possédés ;

2^o Provoquer de la part des érudits la production de renseigne-

ments ou documents permettant de compléter, voire de rectifier les données déjà acquises sur les diverses branches de cette maison.

— A propos de l'excursion dans la région d'Ambierle, M. Tiersonnier signale une série de trois prieurs d'Ambierle : Antoine de Balzac, Antoine de Chabannes et Charles de Boucé, qui intéressent plus particulièrement notre histoire provinciale.

On trouvera cette étude les concernant annexée au compte rendu de la XXVI^e excursion, ainsi que quelques notes dans lesquelles M. Tiersonnier signale tout ce que nous aurions pu encore visiter aux environs d'Ambierle, si le temps nous avait permis de voir plus à fond cette intéressante région, dont l'histoire est si intimement liée à celle de notre Bourbonnais.

— Au nom de Frère GUSTAVE-MARIE, M. Tiersonnier donne lecture d'une communication sur « Un soi-disant vicaire général de Monseigneur des Gallois de la Tour, évêque de Moulins », que l'on trouvera dans un prochain *Bulletin*.

— M^{me} H. MONCEAU rappelle qu'au cours des fouilles exécutées dernièrement à Chapeau par la Commission des fouilles de la Société, on mit à jour une poche contenant des cendres en assez grande quantité. L'analyse de ces cendres vient d'être faite au laboratoire de l'Ecole des Mines, grâce à la générosité de M. Vayson de Pradenne, et a montré qu'il s'agissait de cendres d'os.

— M. VIPLE rend compte qu'au cours d'une saison à Vichy, M. le D^r Capitan a fait l'honneur d'une visite à la Société d'Emulation. En l'absence de notre président, il fut reçu à la bibliothèque de notre Société par M. Viple et les membres du Bureau. M. le D^r Capitan, qui venait de visiter les souterrains-refuges de la région de Ferrières, estime qu'ils pourraient remonter à l'époque gallo-romaine.

— Sont présentés à l'admission :

M. MAX MABTRE, cartographe-géographe, 22, boulevard Gambetta, à Vichy, présenté par MM. Viple, Capelin et Générmont.

M. le lieutenant-colonel ELIE, 25, avenue Meunier, à Moulins, présenté par MM. Gervy, Golliard et R. Loughon.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

MM. G. DE BARTILLAT, lieutenant-colonel FLEURY, et Henri MEIGE.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 15.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGHON.



LA RUE DIDEROT A MOULINS
ET
LE PETIT-FILS DE L'ENCYCLOPÉDISTE
DENIS-SIMON CAROILLON DE VANDEUL
SECRÉTAIRE DE LÉGATION A BERLIN
DU 20 NIVOSE AN VIII AU 5 BRUMAIRE AN X
-- D'APRÈS SES LETTRES A SA FAMILLE --

(Suite et fin) ⁽¹⁾

« Au premier moment que nous aurons de liberté, j'espère
« bien que nous verrons la ville... On y fabrique quantité de
« potasse... Nous ne devons passer que trois jours ici... mais
« le Colonel se trouve un peu fatigué et, selon toutes les appa-
« rences, nous ne resterons pas moins de huitaine. Maudite
« soit la santé de Bonaparte, une petite indisposition a amené
« la fièvre et la fièvre, le besoin de se soigner tout à fait. On
« n'est pas malade plus mal à propos. Ce qui m'aura été le plus
« profitable à Dantzig, c'est la conversation des négociants...
« et ce dont j'aurai eu l'occasion de m'occuper de préférence,
« c'est de la fabrication des diverses espèces et des prix de la
« potasse.

« Que ce mot-là ne vous fasse pas peur et ne fasse pas rire
« mon oncle La Charmotte. La potasse est un ingrédient pré-
« cieux dans la fabrication du verre, et mon père voudrait bien
« à Rouelles en être aussi abondamment fourni que je le serais
« ici à bon compte.

« ... Sous des noms qui ne nous sont pas familiers, cette po-
« tasse est classée par espèces ainsi que par degrés de pureté;
« j'ai, pour vous l'adresser, à l'occasion la plus favorable, une

(1) Voir *Bulletin* 1928, p. 168.

« petite boîte de tous les échantillons. Un Allemand y a joint
 « des noms baroques et son style assez inintelligible; mais je
 « suis à même de causer avec lui et de vous rendre tout cela
 « un peu moins obscur. »

an IX.

« Le colonel est rétabli; 3 jours pour voir rapidement ce que
 « nous avons vu trop à notre aise en 15 jours; un jour pour les
 « visites et je croyais que nous prendrions la route de Königs-
 « berg; l'intention du colonel en quittant les rives de la Vis-
 « tula étant de voir celles de l'Oder, en les prenant même à
 « leur embouchure. Mais le mauvais temps qu'il faisait, l'im-
 « patience de pouvoir se reposer dans de meilleurs gîtes ont
 « modifié tous ces projets et nous ont fait gagner de vitesse et
 « rentrer en toute diligence à Berlin, où nous sommes arrivés
 « le 9 au soir, après avoir vu Francfort-sur-l'Oder et le champ
 « de bataille de Kunendorf. Rien de plus simple que ce retour
 « ayant un convalescent à garder. On a beaucoup conjecturé
 « sur l'objet prétendu de notre voyage; personne ne l'a scieu...
 « Le voyageur nous restera, mais je soupçonne qu'il est ici
 « pour quelques semaines seulement, au bout desquelles il se
 « remettra de nouveau en route, soit pour Paris, soit pour ail-
 « leurs. »

se au IX.

« C'est beaucoup qu'un long voyage et que l'habitude d'un
 « homme dans le commerce privé n'ayant rien ôté à mon pre-
 « mier jugement sur L. B. Au contraire, je me suis aperçu
 « qu'il gagne à être bien étudié; son esprit, qui est plus ou
 « moins orné en tout, l'est beaucoup dans quelques parties,
 « mais son désir de savoir est encore plus grand que sa science
 « et il ne manque pas de modestie. Je ne crois pas cependant
 « qu'il ait été commencé assez jeune pour devenir jamais un
 « homme transcendant sous le rapport des lettres ou de la sim-
 « ple érudition, mais il rachète cela par une expérience très
 « grande si l'on considère son âge, et par un caractère aussi
 « précoce que sa personne... Ce que je lui crois excellent c'est le
 « cœur... Je l'ai trouvé proprement doux, mais aussi très mo-
 « ral et presque romanesque. Ainsi ne fut-ce qu'un homme sans
 « distinction dans le gouvernement actuel, je le choisirais vo-
 « lontiers pour mon commerce avec les jeunes gens de mon

« âge, mais par le rang que lui donnent les circonstances, c'est
 « un homme plus serviable ou plus « capable » de l'être qu'un
 « autre. »

20 nivôse an IX.
 10 janvier 1801.

« Louis, le Colonel, est toujours à Berlin, toujours convales-
 cent et toujours dans l'attente de sa direction ultérieure... »

27 nivôse an IX.

« Follin, « l'un de ses officiers d'ordonnance en congé », doit
 « être depuis quelques jours arrivé à Paris; il a éprouvé tant
 « de malheur à son passage du Rhin que la moitié de ma cais-
 « sette de potasse aura été fondue. N'en parlons plus; surtout
 « si le cher dragon a voulu tatillonner la boîte et confondu
 « tous les échantillons. Je n'ai là-dessus que des soupçons, le
 « colonel s'étant borné à me dire que, d'après ce qui lui était
 « écrit, mes potasses avaient beaucoup souffert. »

4 pluviôse.

« Berlin est une infirmerie momentanée... Bonaparte est au
 « lit où il fait une fièvre catharrale. Flahaut, « son autre of-
 « ficier d'ordonnance », en fait à peu près autant dans le sien;
 « ce qui ne raccommode ni l'un ni l'autre avec cette ville.

« Le premier notamment n'aura pas fait un heureux voyage,
 « et s'il fait époque dans sa vie, ce ne sera que par les contra-
 « riétés. Moins curieux sous certains rapports que je ne l'au-
 « rais été, le voyage en Allemagne a commencé par lui dé-
 « plaire; celui de Dantzig lui a mal réussi et, de retour, il a
 « trouvé des ordres de poursuivre. Mais sa bourse étant plus
 « épuisée encore que sa santé, il s'est décidé à rétablir l'une
 « et à demander qu'on rétablisse l'autre. Dans l'intervalle, il
 « est au lit; il est mauvais malade et se croit le plus malheu-
 « reux des hommes... »

11 pluviôse.

« ... Je crois avoir laissé chez lui une petite impression qui ne
 « m'est pas défavorable, si j'en dois croire du moins les choses
 « obligeantes et même les offres légères qu'il me fait dans l'oc-
 « casion... Et si la chose était possible, il préférerait s'ache-
 « miner à Paris avec moi qu'avec son étourneau de camarade
 « Flahaut (le petit Flahaut, que je crois tenir d'assez près,
 « sauf le nom, à M. de Talleyrand).

« Pour gouverner, je vous préviens, ma chère maman, que
 « Louis Bonaparte, quoique assez froid, n'est pourtant pas in-
 « différent; il a de petites habitudes de grandeur, mais il n'est
 « point cérémonieux et aime qu'on soit tout de suite à la hau-

« teur : un mot de compliment sur son frère, et puis c'est tout.
 « Le meilleur accueil à lui faire sera de causer, de bonne ami-
 « tié, du siècle et de nos mœurs, et, cela, à votre manière, avec
 « cette effusion et cette éloquence naturelle que vous avez en
 « tisonnant avec le feu... »

Ces directions données à sa mère sur la manière dont elle devra recevoir Bonaparte et conduire la conversation sont vraiment curieuses et, d'ailleurs, écrites de main de maître.

1 pluviôse
an IX. « Nous sommes accoutumés à dire si bien ce que nous pen-
 « sons de vous. L'opinion est tellement unanime entre nous à
 « cet égard, et le colonel m'a vu un zèle si naturel à causer,
 « chaque courrier, à quelqu'un de la famille, mais particuliè-
 « rement avec vous et papa, qu'il veut absolument faire votre
 « connaissance. Je lui ai dit qu'il serait le bien traité et ses
 « bontés bien reconnues toutes les fois qu'il descendrait de son
 « grand monde dans notre petite chaumière et vous vous aper-
 « cevez qu'il n'est pas trop l'ami de ce grand monde. Je ne
 « pouvais lui refuser cette marque de déférence à ses désirs et
 « à celui qu'il m'a témoigné de me retrouver un jour. Nous
 « nous sommes séparés avec des démonstrations dont je dois
 « être d'autant plus satisfait qu'il n'y a point d'excès accoutumé
 « dans les preuves qu'il en donne, et qu'il préfère le silence qui
 « ne blesse point aux assurances qui ne sont point pensées. »

1 pluviôse. « Il nous quitte décidément dans la semaine et il a pris congé
 « des grandeurs. Je ne sais pas quelle sera la durée de son sé-
 « jour à Paris, ni la destination de son régiment dont la moitié
 « seulement se rend vers la Gironde.

« Attendez-vous pourtant à avoir la visite du jeune homme;
 « il portera la petite lettre et reviendra à récidence; mais après
 « l'éloge du nom et les remerciements de notre petite expédi-
 « tion, vous verrez qu'il n'est point complimenteur et que c'est
 « un convive ni plus ni moins gênant qu'un autre.

« Louis avait pour moi tant soit peu d'amitié; il voulait me
 « mettre dans son régiment, me faire faire avec lui la préten-
 « due campagne de Portugal, etc. Je crois qu'il était bien de
 « bonne foi et sa bienveillance ne m'était pas suspecte, mais,
 « sous certains rapports, l'amitié du général ne nous laisse rien
 « du tout à désirer et, sous les autres, l'amitié de Louis me

« sera chère, mais partout ailleurs que dans son propre régime. »

27 ventôse an IX.

« On a reçu hier une lettre de Louis Bonaparte; il déclare
« vous avoir remis mon billet et dit des choses obligeantes sur
« la connaissance qu'il a faite de la famille. Le premier pas de
« ces sortes de liaisons est souvent celui qui coûte le plus; mais
« je ne crois pas qu'il faille s'en tenir au premier avec ce jeune
« homme. Il est un peu gâté dans les acceptions de fortune,
« mais avec de la raison et de la sagesse, on s'accommode de
« tous les états où l'on trouve des gens honnêtes. A ce titre,
« maman, notre maison pourra lui être quelquefois agréable.
« Je vous prie de témoigner, comme vous savez très bien le
« faire, l'intérêt que vous avez mis à notre petit voyage et à
« l'intimité momentanée dans laquelle j'ai vécu avec notre jeune
« homme.

« J'attends avec assez d'impatience la lettre où vous me parlerez de lui, aussi l'opinion de papa et celle de mon oncle La Charmotte, après la première entrevue.

« Je ne sais pas s'il vous aura conduit Flahaut; celui-ci est un
« assez bon étourdi, bien gâté, mais vif et assez naturel. Je lui
« avais promis pour vous des lettres que j'ai négligé de lui
« remettre; il m'a écrit pour les réclamer de nouveau; je lui ai
« répondu que vous diniez tous les jeudis chez vous, tantôt bien,
« tantôt mal, — ce qui ne devait lui rien faire — et qu'en allant
« vous dire que nous avions fait les polissons ensemble, vous
« seriez assez bonne pour le voir avec grand plaisir, et sur ce,
« maman, comptez sur l'impromptu, si déjà vous ne l'avez eu.

« On dit toujours qu'il n'y a plus de carnaval ici et cependant... j'ai dansé jeudi, j'ai dansé hier lundi, je danse mercredi chez le prince Ferdinand et ma fameuse française avec
« la fameuse polonaise que vous avez eue pour voisine. Il me
« tarde que cela finisse. »

1^{er} germinal
an IX.

« Je suis bien aise, mon cher papa, de l'intérêt que vous avez
« eu la bonté de mettre à recevoir le colonel. De part et d'autre,
« on s'est vu avec plaisir, ce me semble, et lorsque la chose
« cessera d'avoir pour attrait la première curiosité, je crois
« qu'il y aura avantage mutuel à pouvoir quelquefois se rencontrer.

« Le teint du colonel porte en effet l’empreinte d’un tempérament bilieux et il l’est à la vérité. Mais je ne me suis pas aperçu que cela eût beaucoup d’influence sur son caractère qui est d’être foncièrement doux, sauf les petites lubies dont nous avons tous notre petite part, faibles mortels que nous sommes ! »

Nous en resterons sur cet aveu de l’humaine fragilité. Nous ne savons plus rien, en effet, de ce qu’il est advenu de ces relations ébauchées avec Louis Bonaparte. Les choses allaient vite dans ces années de fièvre.

Au moment où les premières visites s’échangent, nous sommes en 1801. L’année suivante, Louis Bonaparte, d’ordre de son maître, seigneur et frère, devient l’époux d’Hortense de Beauharnais, — un peu, dit-on, contre le gré réciproque de l’un et de l’autre ; — à la création de l’empire, il est grand connétable ; en 1805, à la tête de l’armée du Nord, il occupe le territoire de la république batave ; et, en 1806, il est roi de Hollande ; 1808 lui vaut la naissance d’un fils qui devait être l’empereur Napoléon III, et, en 1810, il abdique.

Denis-Simon — lui — ne met fin à sa carrière diplomatique qu’un peu plus tard. Voici ce qu’a été cette carrière d’après le service des archives, au Ministère des Affaires étrangères :

ser-
mal

« Denis-Simon Caroillon de Vandeul adressa, le 17 prairial An VI, à Talleyrand ; ministre des relations extérieures, une demande en vue d’obtenir son admission dans la carrière diplomatique. On ignore quel fut le résultat immédiat de cette démarche ; on ne le trouve en tout cas investi d’aucune fonction avant frimaire An VIII. Il fut alors désigné pour accompagner à Berlin le nouvel ambassadeur, le général Beurnonville.

« Après avoir été secrétaire de légation à Berlin, il fut nommé le 8 pluviôse An XI, second secrétaire d’ambassade à Madrid. Il y remplit à deux reprises les fonctions de chargé d’affaires ; la première fois, du 29 messidor An XII au 28 brumaire An XIII, pendant un congé accordé au général Beurnonville ; la seconde fois, du 29 mai au 23 décembre 1806, c’est-à-dire depuis le départ du général Beurnonville jusqu’à l’arrivée de son successeur Beauharnais.

« Les fonctions que remplissait Vandeuil lui donnaient tous
« les titres à un avancement rapide. Talleyrand se montrait,
« d'ailleurs, bien disposé à son égard; il songea à le nommer
« premier secrétaire à Madrid; bien mieux, pour être agréable
« à Vandeuil qui désirait un poste sédentaire en France, il pro-
« posa à l'Empereur, en avril 1806, sa nomination en qualité
« d'auditeur au Conseil d'Etat, en service ordinaire.

« Napoléon ne jugea pas à propos de ratifier cette proposition
« et Vandeuil resta en Espagne sans être l'objet d'aucune pro-
« motion. En 1807, il demanda un congé et revint en France.

« Voyant que sa situation ne se modifiait pas, il tenta, en
« 1809, une nouvelle démarche auprès du ministre auquel il
« rappela les promesses qu'il avait reçues autrefois. Au cas où
« l'on voudrait enfin reconnaître ses services, il tenait à mar-
« quer encore sa préférence pour un poste au Conseil d'Etat
« comme maître des requêtes. Cette demande n'eut pas un meil-
« leur sort que les précédentes.

« Vandeuil n'ayant plus aucun espoir finit par donner sa dé-
« mission qui fut acceptée le 9 mars 1810. On peut se deman-
« der quelles influences avaient agi contre lui, car ses chefs
« s'accordaient pour rendre hommage à sa valeur.

« Vandeuil ne tarda pas à regretter son geste de dépit. Après
« avoir sollicité à plusieurs reprises sa réintégration dans les
« cadres de la diplomatie, il obtint enfin l'avancement si long-
« temps attendu. On le trouve en effet, en 1811, accrédité en
« qualité de ministre plénipotentiaire près la Cour de Hesse-
« Darmstadt. Il avait alors 39 ans.

« Après la chute de l'Empire, il fut remplacé par Salignac
« Fénélon et paraît avoir quitté définitivement la carrière. »

Dans son discours de réception à l'Académie Française, M. Georges Le Comte, élu à la place vacante par la mort de M. Frédéric Masson, analyse l'ouvrage de celui-ci sur Napoléon et sa famille. Il fait des frères de l'Empereur des portraits peu flatteurs et spécialement celui-ci de Louis :

« Louis, si longtemps le préféré de Napoléon, et qu'il aima
« comme un fils, rêveur, taciturne, atrabilaire, inquiet et soup-
« çonneux, égoïstement et douloureusement replié sur lui-
« même, changeant sans cesse d'idée fixe; un malade au moral

« comme au physique, à la fois grotesque et touchant, proie
« anxieuse et crédule de tous les inventeurs de remèdes; mais
« à travers toutes ses fugues et fantaisies thérapeutiques, in-
« variablement et sournoisement rétif à la politique de l'Em-
« pereur. »

Ces derniers mots nous donnent peut-être une explication.

Napoléon n'était pas sans avoir connu les relations de commune sympathie qui s'étaient nouées, à Berlin, entre son frère et le jeune secrétaire de la légation. N'est-il pas dès lors permis de présumer que si ce dernier s'est vu itérativement refuser son entrée au Conseil d'Etat où siégeait Louis, c'est que l'Empereur n'a pas voulu y introduire celui qu'il considérait comme l'homme-lige de son frère peu aimé.

L'amitié d'un grand homme n'est pas toujours un bienfait des dieux !

Mais Vandeul était persévérant et tenace. Le désir qu'il n'avait pu satisfaire pour lui-même, il le réalisa pour son fils Eugène. En novembre 1836, celui-ci était en effet auditeur au Conseil d'Etat, lors de son mariage avec M^{lle} Charlotte Holterman, ainsi qu'en fait foi un faire-part que j'ai là sous les yeux.

Rentré dans la vie privée, Denis-Simon partagea son temps entre Paris, ses forges d'Orquevaux et la propriété qu'il avait achetée à Soissy-sous-Etioles, après avoir vendu celles qu'il possédait à Auberive et à Beaulieu. En 1827, les électeurs de la Haute-Marne le choisirent comme représentant. Il y avait 13 ans qu'il siégeait à la Chambre des Députés lorsqu'en 1839, le roi Louis-Philippe l'éleva à la pairie. Il mourut en avril 1850, son fils Eugène était alors député de la Haute-Marne à l'Assemblée législative.

Les 126 lettres à l'aide de quelques-unes desquelles a été préparée cette note avaient été confiées, en originaux, par le représentant de la famille de Vandeul à Pierre Gautier, Archiviste de la Haute-Marne, et que la guerre fit capitaine au 216^e régiment d'infanterie. Il avait l'autorisation de les publier, ce qu'il se proposait de faire sous ce titre : « Un voyage en Prusse en 1800. Lettres familières de Denis-Simon Caroillon de Vandeul, secrétaire d'ambassade. » Elles ont été intégralement co-

piées par lui au cours de la longue inaction de ses jours et de ses nuits dans la tranchée. Il en avait commencé l'annotation quand une grenade allemande l'a couché, sur la ligne de feu, au ban de Sapt, le 12 juin 1917. Ses annotations sont arrêtées à la page 12 des 222 de son manuscrit.

Je devais ce souvenir à la mémoire de mon fils aîné tombé pour la France.

HUBERT GAUTIER.



MOULINS & VICHY

Vus au début du XVIII^e siècle, par un illustre voyageur (1)

Page 142. — Je ne saurais vous parler de notre étape, j'ai hâte de vous faire arriver à Moulins (2). Une belle allée de peupliers bordait la route ; à gauche, et tout auprès, se trouve la demeure de la baronne de B..., qui avait quitté son manoir pour nous montrer son charmant visage de plus près, et que nous devons retrouver le soir, avec un nouveau plaisir, au bal que le colonel C... donnait en notre honneur, et dont elle devait en être la reine.

Moulins, où l'on arrive en traversant l'Allier sur un beau pont, après avoir laissé sur l'autre rive le quartier de cavalerie, est une fort jolie ville et une très agréable garnison. Sa société y est vantée à juste titre ; ses habitants sont riches et ont pour la plupart le bon goût d'y dépenser leur fortune en s'en faisant honneur, au lieu de venir se confondre dans le tourbillon de Paris.

Nous ne reprendrons quelque influence en France qu'en imitant ce bon exemple.

(1) Extrait de *Souvenirs de voyages, Cévennes et Auvergne*, 1848. Par l'auteur de l'*Ancienne Provence*. Paris, 1849. Résumé de lettres que le marquis A. de Galliffet écrivait à sa fille Marguerite-Marie-Louise, qui épousa le 28 juin 1847, Charles-Louis Xavier, comte de Vassinhac-Imécourt. Alexandre-Justin-Marie, marquis de Galliffet, prince de Martigues, marquis de Buoux et de Salernes, etc..., naquit le 25 mars 1790 à Aix-en-Provence, et mourut le 16 avril 1854 : il fut colonel au 4^e dragons et père du général de Galliffet (1830 ÷ 1909). Il ne semble pas que le futur général de Galliffet accompagnait son père dans ce voyage en Auvergne, car il s'était engagé le 27 avril 1848 au 1^{er} régiment de hussards.

(2) Il arrivait de Saint-Pourçain-sur-Sioule.

Page 147. — Vichy est au centre d'une vallée. La vieille ville conserve quelques restes de monuments romains, une porte et quelques murs sont les plus considérables.

Une belle promenade précède un vaste établissement récemment embelli ; c'est là que se trouvent les principaux bains et la source de la Grande Grille, dont les eaux seules peuvent supporter le transport. Autour sont réunis les principaux hôtels dont les propriétaires rivalisent pour s'enrichir aux dépens de leurs pratiques.

A l'autre extrémité, se trouve placée la source de l'Hôpital, qui surgit au centre d'un vaste bassin rempli de mousse, et qui paraît beaucoup plus agréable à boire qu'à regarder. Là, se trouvent aussi quelques baignoires. Ces deux sources sont à peu près chaudes.

Celle des Célestins, située au bord de l'Allier, est en revanche complètement froide. Elle est dévolue aux gouteux, qui doivent y guérir ou en mourir, suivant qu'ils ont foi à l'un ou à l'autre des docteurs qui dirigent cet établissement. — Si vous buvez de cette eau, proclame avec esprit le docteur P., vous ne sauriez manquer de succomber avant la fin de l'an. — N'en buvez pas, affirme le docteur P. avec une robuste conviction, et vous succomberez bientôt à vos accès de goutte. Pour ce genre de souffrance, point de salut sans la source des Célestins.

Lequel écouter, et quel parti prendre ?

Le meilleur, selon moi, est de ne pas avoir la goutte.

Les bords du ruisseau qui mène à Cusset, et plus loin à l'Ardoisière, sont la seule ressource des promeneurs à pied.

Le soir, on se retrouve dans les salons de l'Etablissement, dont Strauss a récemment obtenu la concession, et où l'on danse, si l'on veut, les jeudis et les dimanches. C'est un perfectionnement ! Jusqu'alors il était d'usage de rester ensemble dans l'hôtel où on se trouvait logé, ce qui pouvait paraître un supplément à l'ennui que l'on subit généralement à Vichy.

Ces hôtels sont encombrés, mal tenus, et pour son argent on ne saurait s'y procurer le moindre confortable : ajoutez-y une extrême chaleur et vous rendrez justice au mérite des eaux qui y attirent, chaque année, tant de monde quand même.

(Recueilli par M. EUGÈNE LE BRUN.)



MONTLUÇON

ET SES RICHESSES D'ART ⁽¹⁾

B. — HISTOIRE

LA VILLE MODERNE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE XIX^e-XX^e SIÈCLES

§ II. — AU POINT DE VUE RELIGIEUX

A. — Nouvelle église et paroisse de Saint-Paul.

Sur la rive droite du Cher, la paroisse de Blanzat, desservie par le clergé de Saint-Pierre, ayant été supprimée à la Révolution (2), on dut, au moment de l'accroissement prodigieux de la Ville-Gozet, se préoccuper des besoins spirituels de la population et envisager la construction d'une église.

Dans cette intention, la municipalité fit, en 1854, l'achat de terrains dans le quartier de Brevelle, sur lesquels, grâce à une souscription fructueuse, on bâtit, en hâte, une chapelle provisoire qui devait servir pendant près de vingt ans.

En mai 1863, le projet d'un édifice à piliers et arcatures métalliques, présenté par M. Boileau, fut adopté par le conseil municipal (3), et, le 10 avril de l'année suivante, en présence de M. Duchet, maire de Montluçon, Monseigneur de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, posa la première pierre de l'église actuelle, placée sous le

(1) Cf. *Bulletin de la Société d'Emulation* 1928, p. 38.

(2) Voir plus haut : La ville féodale ; Montluçon religieux.

(3) Cf. 194, 319, 320.

vocable de Saint-Paul (*fig. 49, n° 3*) (1). Tout le territoire que la paroisse Saint-Pierre possédait Outre-Cher constitua la nouvelle paroisse.

B. — Chapelle du Culte réformé (2)

En 1869, le Consistoire de Bourges demanda vainement à la municipalité que le culte protestant puisse être exercé librement à Montluçon ; il fut plus heureux lors d'une seconde démarche en 1874, et obtint même le vote d'une subvention annuelle. Une chapelle fut alors aménagée, rue Barathon, dans un local de fortune, en attendant la construction du temple actuel, rue Achille-Allier (*fig. 49, n° 3 bis*).

C. — Institutions religieuses et charitables

1. — Œuvres de piété

Filles des anciennes confréries, si florissantes à Montluçon jusqu'en 1789 (3), ces œuvres se sont multipliées surtout depuis le milieu du siècle dernier.

Nous citerons la confrérie du Rosaire perpétuel — fondée en 1870, et sur laquelle la présidente, M^{lle} Joséphine Foulhouze, sut attirer l'attention du pape Léon XIII — et celle des Mères chrétiennes, qui ont toutes les deux leur siège à l'église Notre-Dame ; ensuite, les confréries de la paroisse Saint-Pierre : celle de la Bonne-Mort, établie par bref de Grégoire XVI, en 1831 ; celle de Saint-Fiacre, groupant les jardiniers qui, le jour de la fête de leur patron, garnissent sa statue de rubans et de raisins ; puis, l'association des Enfants de Marie ; et enfin, les patronages et les œuvres ouvrières institués, en 1896, par M. l'abbé Guéret : Jeunesse catholique, Association du travail, Dames patronesses.

2. — Œuvres de bienfaisance et de secours mutuel

La plus importante est celle de l'Orphelinat, créée pour les jeunes filles pauvres par la bienheureuse Louise de Montaignac et M^{lle} de La Bruyère (1852), et placée sous une direction séculière. Transféré

(1) Nous donnerons plus loin, dans la partie consacrée à la description de Montluçon, une notice sur l'église Saint-Paul, accompagnée d'un plan et de vues extérieure et intérieure.

(2) Cf. 194, 337.

(3) Voir précédemment : La ville féodale ; Montluçon religieux.

en 1880 dans l'ancien collège de la rue Montpeyroux et ouvert également aux jeunes garçons, cet établissement n'a pas cessé de prospérer et de s'agrandir.

En 1849, s'organisa d'autre part la société de Saint-François-Xavier (1), pour améliorer la situation des ouvriers et leur venir en aide, et, en 1859, les Dames du Bon-Secours s'installèrent à Montluçon, avec l'assentiment de la municipalité.

Enfin, des œuvres telles que la société de Saint-Vincent-de-Paul, celle des Dames de la Miséricorde — dont nous avons déjà, en parlant des œuvres charitables au point de vue civil, noté les bienfaits (2), — contribuent au soulagement et au réconfort des indigents, dont on s'est vivement préoccupé à Montluçon, dans le domaine religieux comme dans le domaine civil, depuis cinquante ans (3).

CHAPITRE IV

NOTABILITÉS MONTLUÇONNAISES (4)

Les Montluçonnais n'ont pas élevé, sur les places de leur ville, des statues de compatriotes célèbres ; la raison en est, sans doute, que les noms gravés sur les socles auraient pu être traités d'inconnus (5). A défaut de grands hommes, nous parlerons donc de braves gens, savants, artistes, poètes ou soldats, dignes certes d'être parrains de quelques rues de Montluçon, — ce qui n'est pas le cas pour tous — mais dignes aussi d'être étudiés plus soigneusement qu'on ne l'a fait

(1) Que présida presque au début et avec un grand dévouement M. Clément aîné, céramiste, père du chanoine Joseph Clément.

(2) Voir précédemment : La ville moderne ; au point de vue civil.

(3) Notons aussi qu'à l'hôpital civil et militaire, ainsi que dans les établissements de bienfaisance des Compagnies de Châtillon-Commentry et de Saint-Gobain, les soins sont donnés par des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul.

(4) Sur tout ce paragraphe. Cf. 194, 471 à 489, 167 et 168.

(5) Et cependant, la mémoire d'un artiste et d'un écrivain tel qu'Achille-Allier, mérite un tel honneur, et l'on se demande comment la ville natale de l'auteur de l'*Ancien Bourbonnais* a pu, dans cette voie, se laisser devancer par Bourbon-l'Archambault.

jusqu'ici ; et peut-être les estimerions-nous davantage si nous étions mieux renseignés sur eux ou sur leurs œuvres (1).

Dans cette suite de biographies, nous ne visons nullement à être complet ; nous voulons seulement résumer ce que des gens avertis ont écrit sur certains montluçonnais notables, et dire ce que nous pensons de quelques autres, en nous basant non pas sur les « belles légendes », mais bien sur les œuvres qu'ils nous ont laissées.

Jehan et Jacquelin de Montluçon (2). — On ne sait pas quel degré de parenté a pu exister entre ces deux peintres de la fin du ^{xv}^e siècle. Le premier, le plus connu, résida à Bourges, entre 1477 et 1492, et travailla pour la ville à peindre des effigies, des blasons, ou des bannières pour les processions. Il employa heureusement son talent à d'autres œuvres plus durables, et la bibliothèque Sainte-Geneviève conserve un merveilleux livre d'heures signé de lui (3), et orné de 96 miniatures, sans compter les lettres ornées. Exécuté pour un membre d'une famille bourbonnaise de Chappes, il constitue un monument remarquable de l'art français, et dans les figures du calendrier, notamment, se révèle une fantaisie dans la composition et le coloris, qui rachète les quelques gaucheries du dessin.

Nous sommes tentés d'attribuer à Jehan de Montluçon les illustrations du livre d'heures de la famille Comeau, travail français de 1500, qui pour la plupart — ainsi que l'a remarqué M. le comte Paul Durrieu, possesseur de ce précieux document — présentent des analogies intéressantes avec les miniatures du manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Enfin, les mêmes traits communs de facture, l'élégance et la naïveté des paysages, en particulier, se retrouvent dans une autre œuvre d'une importance première : le tableau à compartiments de la vie de la Très Sainte Vierge, dans

(1) Ainsi que le cas s'est produit pour Pierre Petit, à la suite de la publication de la solide et prenante étude du professeur Jacques Chevalier, dans le dernier *Bulletin des Amis de Montluçon*.

(2) Cf. 182 ; Henry Martin, *les Miniaturistes français*, p. 17 ; *Gazette des Beaux-Arts*, 1887, t. 35, p. 329 ; *Archives de l'Art français*, 2^e série, t. II (1861) pp. 238, et suiv. ; *Nouv. archives de l'Art français*, 2^e série, t. II (1880-1881), pp. 304-306.

(3) Au folio 74, dans la miniature figurant le mariage de la Vierge, on lit sur la tunique du grand Prêtre : *Johannes de Montelucio me pinxit*

l'église Notre-Dame de Montluçon (1). Dans le panneau central, sur la bordure du manteau de la Sibylle libyque, on voit, en trois endroits, un monogramme que l'on a maintes fois décomposé en J et M — initiales présumées de Jehan de Montluçon, — mais dans lequel nous voyons plutôt deux J et un M entrelacés, ce qui pourrait bien être la signature, non seulement de Jean, mais aussi de Jacques de Montluçon, qui, de 1489 à 1505, était employé à Bourges aux mêmes travaux que son compatriote, en qualité de peintre et verrier.

La série de tableaux qui fait la parure de l'église Notre-Dame serait donc due à la collaboration des deux plus grands artistes — proches parents dans ce cas — qui soient nés, jusqu'à ce jour, sous le ciel montluçonnais : et l'on pourrait dire les « Maîtres de Montluçon », tout comme on dit le Maître de Moulins (2).

Antoine Mizauld (1520-1578) (3). — Antoine Mizauld naquit à Montluçon vers 1520. Il appartenait à une bonne famille de la haute bourgeoisie de cette ville, et fit de sérieuses études, d'abord à Montluçon même, puis à Bourges, et enfin à Montpellier, où il obtint le grade de docteur en médecine. Après avoir exercé pendant quelque temps sa profession de médecin dans sa ville natale, il alla s'établir à Paris, où il mourut en 1578.

Disciple du fameux astrologue italien Oronce Finé ou Fini, qu'il avait beaucoup connu à Montpellier, il prétendait que les malades sont soumis, beaucoup plus qu'on ne le croit, à l'influence des planètes, et que, par conséquent, on peut les guérir en faisant appel à l'astrologie. Au reste, il prouva, paraît-il, son dire par maintes cures heureuses qui lui valurent une réelle popularité, si bien qu'on l'appelait parfois l'Esculape de la France ou encore le Divin.

Mais c'est surtout comme savant que Mizauld se fit connaître. « Ses brochures », dit de Thou, « seront toujours estimées des gens com-

(1) Cf. 163 et 178.

(2) Telle était l'hypothèse émise par M. le chanoine Clément à la fin de sa vie ; nous avons eu la chance d'avoir, sur ce point, une conversation avec lui. Il avait, par une étude minutieuse du sujet, crû devoir modifier ses conclusions de 1896 qui attribuaient le tableau à compartiments à un maître flamand.

(3) Cf. Robert Dexant, *Antoine Mizauld*, dans 92, 1928 p. 18.

pétents » ; et ces brochures, au nombre de plus de quarante, se rapportent à des sujets bien divers. Citons entre autres :

1° *Nouvelle invention pour incontinent juger du naturel d'un chacun par la seule inspection du front et de ses linéaments*, où il semble avoir entrevu la phrénologie ;

2° *Des secrets de la nature* ;

3° Un opusculé en latin sur la *greffe des arbres*, où nous trouvons des réussites vraiment prodigieuses, telles que celle-ci, par exemple : un arbre portant toutes sortes de fruits : des noix sur une branche, des figues sur une autre, des poires sur une troisième, etc. Il est vrai que l'arbre ne vécut pas longtemps ;

4° *Le Mirouer de l'air*, où il est question de « pluies, gresle, tonnoires, fouldres, éclairs, neiges, orages, ventz et autres, le tout veu par l'auteur. »

Bien que Mizauld prétende avoir vu et observé tout ce dont il parle, il est évident qu'il donne parfois un peu trop libre carrière à son imagination. Mais, en cela, il était de son siècle, et c'est ce qui explique, en partie, la vogue dont jouirent ses petits ouvrages pendant quelque temps.

Pierre Petit (1598-1677) (1). — Pierre Petit est né à Montluçon, le 31 décembre 1598. Lors du partage des biens de ses parents, le 8 mai 1629, il accepta la charge de contrôleur en l'élection de Montluçon, que son père résigna en sa faveur ; mais il y renonça dès 1633, afin de se consacrer aux mathématiques et à la physique, sciences pour lesquelles il avait un goût très vif et de remarquables dispositions. Il vint se fixer à Paris, en avril de cette même année, fut recommandé à Richelieu, qui le chargea de diverses missions, notamment en Italie, devint commissaire provincial d'artillerie, puis conseiller, ingénieur et géographe du roi, et enfin, intendant général de tous les ports et fortifications de France. Il mourut à Lagny-sur-Marne, le 20 août 1677, près du couvent où vivait sa fille Bernardine.

Pierre Petit a connu et fréquenté les plus grands savants de son

(1) Cf. Jacques Chevalier, *Notes sur Pierre Petit, montluçonnais*, dans 92, 1925, p. 31, et 1926, p. 61. Les prochains numéros contiendront de nouvelles *Notes* du même auteur et une bibliographie complète des ouvrages de Petit.

temps, s'est trouvé mêlé à quelques-unes de leurs plus fameuses découvertes, et a laissé une œuvre riche et variée « où il a abondamment fait preuve de son génie et de son expérience en toutes matières » (1).

Il était lié d'amitié avec le P. Mersenne et Gassendi ; il correspondait avec Pierre de Fermat, le grand mathématicien de Toulouse ; il eut avec Descartes des démêlés célèbres, et écrivit des *Objections contre le discours de la Méthode et la Dioptrique* (2) du grand philosophe, mais finit par se réconcilier avec lui et devenir son défenseur ; enfin, et surtout, il fut le premier qui réussit à refaire, en France, l'expérience de Toricelli sur le vide (3), préludant ainsi à la « grande expérience » de Pascal, qui fournit à la physique moderne sa première expérimentation précise et complète (4).

Pierre Petit était, non pas un homme de génie, mais un esprit ingénieux (5), original (6), passionné pour les expériences (7), toujours à l'affût d'observations nouvelles (8), et très versé dans l'astronomie aussi bien que dans les sciences mathématiques. Il ne lui a manqué pour être un très grand savant qu'un peu plus de méthode et d'esprit de discernement.

Chabot de l'Allier (1758-1819) (9). — Georges-Antoine Chabot est né le 13 avril 1758 à Montluçon, où son père était commis au grenier à sel. A sa sortie du collège (10) de cette ville, il alla faire des études juridiques à Paris.

(1) Lettre de Gassendi à Louis de Valois, 31 mars 1645 (Gassendi, *Opera*, t. VI, p. 223).

(2) Ces *Objections*, qu'on croyait perdues, ont été trouvées récemment, par le professeur hollandais de Waard. Le texte en a été publié par la *Revue de Métaphysique et de Morale* (1925, p. 53-89).

(3) Adam-Tannery, *Œuvres de Descartes*, t. XII, p. 452, p. 519.

(4) Jacques Chevalier, *Pascal*, Plon, 9^e éd., p. 60 et suiv.

(5) Il inventa une machine à mesurer le diamètre des astres, un instrument pour mesurer les réfractions, etc.

(6) Voir son *Avis et sentiment sur la jonction de l'Océan et de la Méditerranée*.

(7) Expériences sur le vide, sur le mouvement des pendules, sur la chute des corps dans le vide, etc.

(8) Voir ses travaux sur les éclipses de lune et de soleil.

(9) Cf. 208 ; voir aussi : *quelques lettres de Chabot de l'Allier* (mars-avril 1800) dans 92, 1912, p. 33.

(10) Cf. L'intéressant article de M. Hachette, sur le collège de Montluçon à cette époque même (192 bis).



Phototypie Sadag, Genève.

Cliché de M. Scharlowsky.

HURIEL. — Intérieur de l'église Notre-Dame, 1914.



Phototypie Sadag, Genève.

Cliché de M. Scharlowsky.

HURIEL. — Le donjon en 1914.

Nous le trouvons, à 25 ans, avocat au Parlement de Paris, mais les événements de 1789 le ramènent à Montluçon.

En janvier 1790, il est délégué avec Perethon de la Mallerée, auprès de l'Assemblée nationale, pour postuler la création d'un département du Haut-Cher avec Montluçon comme chef-lieu (1). A son retour, il est élu Procureur-syndic de Montluçon, et garde cette fonction jusqu'au 18 novembre 1792 ; le lendemain 19, il est choisi comme premier juge du tribunal. Il était déjà député suppléant à la Convention depuis le 2 septembre précédent.

Son tour de siéger à la Convention nationale arriva en 1794, le 3 brumaire, an III (26 octobre). Malgré qu'on fût encore en pleine réaction thermidorienne, il ne fut pas admis à siéger, pour cause de modérantisme.

On lui reprochait d'avoir accepté de ses électeurs le mandat de maintenir la royauté. Il parvint à se faire admettre cinq mois plus tard, mais n'eut pas le temps de marquer sa place et de jouer un rôle dans une assemblée expirante.

Nous le retrouvons en 1795, commissaire du Directoire exécutif près le tribunal correctionnel de Montluçon. Il occupe ces fonctions judiciaires jusqu'en 1799, date à laquelle il se fait élire député de l'Allier au conseil des Cinq-Cents.

Le 2 brumaire, an VIII, il devient secrétaire du Consul des Anciens, et après le 18 brumaire, membre du Tribunat.

Chabot fut un bon serviteur du Consul Bonaparte, puis de l'Empereur Napoléon. Il eut l'occasion de prendre des initiatives agréables au souverain, et sut plusieurs fois devancer ses désirs, argumenter en faveur d'un accroissement constitutionnel de ses pouvoirs. Son rôle, assez considérable dans la codification des lois françaises, mériterait une étude ; il s'y fit connaître comme un juriste éminent, et se vit confier, en 1806, l'inspection des écoles de Droit. En 1807, il devint membre du Corps législatif et quitta, en 1809, la carrière politique pour un siège de conseiller à la Cour de Cassation.

Il laissa se produire les événements de 1814-1815, sans jamais tenter de s'y opposer : il adhéra à Louis XVIII, revint à Napoléon aux Cent-Jours, et retourna au roi après Waterloo.

(1) Cf. 187, 49.

Au cours de ses fonctions législatives, Chabot se tint constamment en rapport avec la municipalité montluçonnaise et la seconda de son mieux, ainsi qu'en témoignent les quelques lettres de lui que nous possédons.

Il mourut le 18 avril 1819, en présidant un concours pour une chaire de Droit romain.

Parmi ses ouvrages les plus estimés, nous citerons : 1° *Tableaux de la législation ancienne sur les successions, et de la législation nouvelle établie par le Code civil* ; 2° *Commentaire sur la loi des successions* ; 3° *Questions transitoires sur le code Napoléon*.

Le Capitaine Segond (1769-1813) (1). — Adrien-Joseph Segond naquit à Montluçon le 12 mars 1769. Après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, qui était receveur du Grenier à sel, il s'embarqua, à l'âge de quatorze ans, en qualité de mousse, sur le navire de commerce « le Henri IV » et fit, dans l'Inde, un voyage de dix-neuf mois ; puis, il revint à Montluçon, y termina ses études au collège et, poussé de nouveau par son goût des voyages, du risque et des aventures, repartit pour l'Inde, cette fois comme enseigne, sur la « Madame ». A son retour, deux ans après, il fut nommé lieutenant de vaisseau à bord de « l'Emilie » et partit deux fois de Bordeaux à destination des Antilles.

En 1793, il se fit corsaire pour défendre la patrie menacée. Ayant obtenu le commandement d'un cutter de quatorze canons, « l'Eclair », armé en course par les habitants de Quimper, et acheté par la République, il combattit pendant six mois les insurgés bretons, à l'embouchure de la Vilaine.

Il fut moins heureux, quelque temps après, contre les Anglais, qui le firent prisonnier à bord de son nouveau corsaire l'« Active », et l'emmenèrent en Angleterre. Etant parvenu à s'évader, il conçut le plan hardi d'enlever le roi Georges III, alors à Weymouth, et de l'amener prisonnier en France ; le Directoire mit pour cela à sa disposition, deux frégates, qui partirent de Brest, mais qu'une violente tempête fit rentrer peu après au port.

En 1798, Segond fit partie de l'expédition d'Irlande, en qualité de commandant de la « Loire », et fit preuve d'un héroïsme admirable

(1) Cf. L'article de M. Jacques Bourdier dans 92, 1926, p. 57.

et admiré sans réserves par les Anglais eux-mêmes, dans un combat naval où nous fûmes vaincus par John Warren. Emmené une seconde fois en captivité en Angleterre, Segond y resta jusqu'en 1800. Quelques années plus tard, se voyant en butte à des calomnies odieuses, il donna sa démission, le cœur plein d'amertume, et rentra dans la vie privée.

Napoléon faisait grand cas du capitaine Segond. Un jour qu'on lui disait que ses ennemis s'efforçaient de le faire passer pour fou, il répondit : « Plût à Dieu que j'eusse, dans ma marine, beaucoup de fous comme celui-là ! »

Il mourut à Quimper, le 15 juin 1813.

Jean-Baptiste Barjaud (1785-1813) (1). — Né à Montluçon, le 28 novembre 1785, J.-B. Barjaud fit ses premières études au collège de cette ville, puis, à partir de l'âge de quinze ans, à l'Institution Sainte-Barbe, à Paris, où il se fit remarquer par son application au travail, son intelligence et son goût déjà très prononcé pour les belles lettres. De cette époque date son poème de *Melpomène*.

Ayant échoué, en 1805, au concours de l'école Polytechnique, il quitta Sainte-Barbe et se fit clerc d'avoué. Pendant ses loisirs, il écrivit un volume en vers, intitulé : *Poésies nouvelles*, et une comédie en un acte et en vers, *le Bavard et l'Entêté*, qui fut jouée à l'Odéon en 1809, avec assez de succès. En 1810, il quitta la procédure pour le journalisme, mais sans dire adieu à la poésie, car, cette même année, il fit paraître : *Une description de la ville de Londres et de ses édifices avec plans et planches*, et une *Histoire de la ville de Rome*. L'année suivante, un concours international de poésie ayant été institué à l'occasion de la naissance du Roi de Rome, il écrivit deux odes qui obtinrent le premier prix. Encouragé par ce succès qui lui faisait espérer un brillant avenir, il publia coup, sur coup, deux recueils d'*Odes nationales*, un poème épique intitulé : *Homère ou l'origine de l'Illiade et de l'Odyssée*, et *Seize chants de Charlemagne*. En 1812, il abandonna le journalisme, et, à défaut d'un poste de professeur dans un lycée de Paris, qu'il avait demandé et qu'on tardait trop à lui donner, il accepta un emploi dans l'administration des Droits-Réunis. Ses occupations étant peu absorbantes, il trouva

(1) Cf. J. Cornillon, *Jean-Baptiste Barjaud*, Moulins, 1925.

le temps d'écrire quelques odes guerrières, telles que la *Conquête de Moscou* et l'*Incendie de Moscou*, et un petit poème satirique où il se montre d'une sévérité excessive à l'égard de la plupart des écrivains de son époque, et qui fut assez mal accueilli du public. Il faisait évidemment fausse route, mais, dès qu'il s'en aperçut, il prit avec lui-même l'engagement d'éviter désormais la satire envenimée, et de consacrer sa plume uniquement à la vérité, aux bonnes mœurs, à la gloire de son pays, comme à la sienne propre. Puis, il se traça un vaste programme que malheureusement les événements de l'époque ne lui permirent même pas d'ébaucher. On était au lendemain de la retraite de Russie, la France était à son tour menacée d'une invasion, et Jean-Baptiste Barjaud, qui aimait sa patrie de toute son âme, déposa sa lyre et prit résolument l'épée.

Nommé sous-lieutenant au 37^e régiment d'infanterie, il reçut le baptême du feu à Lutzen (2 mai 1813), combattit à Bautzen, fut décoré de la main de l'empereur, profita d'un armistice pour composer plusieurs odes, travailla à son poème inachevé de *Charlemagne*, et, à la reprise des hostilités, trouva une mort glorieuse à Leipsick, 18 octobre 1813. Il n'avait que 27 ans.

Son œuvre est loin d'être parfaite ; mais, quels que soient les défauts qui la déparent (longueurs, diction un peu négligée, abus des hyperboles...), on ne peut disconvenir qu'elle annonçait un talent très marqué pour la poésie, car on y trouve une imagination vigoureuse, de la verve, des vers bien frappés et un réel sentiment poétique. En somme, Barjaud avait l'étoffe d'un poète, et nous devons regretter qu'une mort prématurée ne lui ait pas permis de donner toute sa mesure.

Le général de Courtais (1790-1877) (1). — Appartenant à une ancienne famille bourbonnaise, le vicomte Henri de Courtais, né à Montluçon en 1790, après avoir pris part aux campagnes de l'Empire, revint dans son pays d'origine, et s'installa aux environs de Montluçon, à Doyet, où reposaient ses ancêtres (2). Il devint maire de cette commune ; puis il se mêla à la politique active, affichant des opinions avancées pour son époque ; il devint député de l'arrondis-

(1) Cf. 194, 504.

(2) Cf. A. Lourtoux, *le Général du Peuple*, et 212, 203.

sement de Montluçon en 1842, et fut réélu en 1846. Deux ans plus tard, lors de la Révolution, il se déclara pour le mouvement républicain, et, le 25 février 1848, fut nommé, par le Gouvernement provisoire, général de la Garde Nationale. Il fit preuve, à ce poste, pendant deux mois, d'un solide bon sens, et joua un rôle de pacificateur.

Il se retira ensuite à Doyet, où il mourut le 11 juin 1877.

Sa mémoire a été gardée chèrement par ses compatriotes, avivée encore par les dons charitables de sa veuve et de son neveu, le vicomte Paillhou, aux communes de Montluçon et de Lavault-Sainte-Anne.

La principale artère de Montluçon porte son nom.

Achille Allier (1807-1836) (1). — Achille Allier avait six ans à la mort de Barjaud, et devait, lui aussi, disparaître à un âge où la plupart des écrivains de génie n'ont pas encore donné leurs chefs-d'œuvre.

Il naquit le 2 juillet 1807, à Montluçon, rue Notre-Dame, où son père exerçait la profession de « marchand-épicier ».

Après avoir fait, à Paris, ses études de droit, jusqu'à la licence (27 août, 1829), il s'empessa de fuir la vie enfiévrée de la capitale avec sa « stérile agitation, ses passions dégradantes et ses besoins factices (2), pour retourner dans sa chère et paisible province dont il étudiait déjà l'histoire avec une ardeur passionnée.

A Montluçon, où il passa les deux années suivantes, il fit de copieuses lectures et recueillit une foule de documents (légendes, traditions populaires, dessins de vieilles maisons et de monuments anciens), se rapportant à la région, et s'imprégna encore plus profondément de l'esprit du passé, ainsi qu'en témoignent les articles qu'il fit paraître dans l'*Album de l'Allier* dont il fut le rédacteur en chef pendant quatre mois (12 avril-12 août 1831).

Le 5 septembre 1831, il épousa Jeanne-Marie-Evelina Deshays, et alla s'installer dans le pays de sa femme, à Bourbon-l'Archambault.

(1) Cf.: la conférence de M. Emile Grenier (189) ; du même : *Achille Allier, montluçonnais* dans 92, 1913, pp. 32 et 72 ; Emile Faguet, *Achille Allier, extrait du Temps* (*Idem*, 1913, p. 65) ; Max Fazy, *le Manuscrit de l'Introduction à l'Ancien Bourbonnais d'Achille Allier* (*Idem*, 1926, p. 9).

(2) 11, Introduction, p. xvi.

bault. C'est là où devaient s'écouler les cinq années qui lui restaient encore à vivre, et qu'il consacra entièrement, avec une activité dévorante, à atteindre le but qu'il s'était fixé : devenir l'historien de sa province.

Il fit paraître, presque aussitôt, les *Esquisses Bourbonnaises*, illustrées par lui-même, car il était un très bon dessinateur. Au Salon de 1835, il exposa *La Jolie Fille de la Garde*, qu'acheta la reine Marie-Amélie, et dont Nanteuil fit une gravure fort réussie ; et au Salon de 1836, *la Vie et les Miracles* de saint Pourçain, dessin à la plume de grande dimension, rehaussé d'or et de couleurs, et dont la composition est infiniment variée. Desrosiers la reproduisit en une chromolithographie très artistique, qui obtint une récompense à l'exposition universelle de 1855, et qu'on peut admirer au Musée des Amis de Montluçon.

Enfin, il prit la direction de *l'Art en Province*, et commença la publication de son œuvre capitale : *l'Ancien Bourbonnais*, dont la magistrale introduction constitue, à elle seule, un véritable monument littéraire. Cette œuvre comprend deux énormes in-folio contenant le texte, et un troisième, constitué par des planches et des dessins, dont la plupart sont de l'auteur lui-même.

La mort vint surprendre Achille Allier en plein travail, le 3 avril 1836, au moment où paraissait la 18^e livraison de son ouvrage ; mais il laissait des notes abondantes et classées avec ordre, qui permirent à Adolphe Michel de le terminer, quoique dans un esprit un peu différent.

Sa disparition, à l'âge de 28 ans, fut une « très grande perte pour la science en général, et même pour les lettres », a écrit E. Fauguet, car, à ses dons remarquables d'historien, il ajoutait celui d'exprimer ses idées dans un style clair, coloré et concis.

Stéphane Servant (1869-1916) (1). — Stéphane Servant est né le 2 février 1869, à Montluçon, rue Bretonnie, où son père exerçait le métier d'ébéniste.

Il fit ses études au collège de la ville, en qualité de boursier,

(1) Cf. : les articles de M. Jacques Bourdier dans 92, 1912, p. 61, et 1925, p. 24 ; la conférence de M. Buriot-Darsiles sur les *Ecrivains Bourbonnais de jadis et de naguère* (*Idem*, 1927, p. 41) ; enfin le numéro d'octobre 1911 des *Cahiers du Centre*, entièrement consacré à Stéphane Servant.

jusqu'à l'âge de 14 ans, puis travailla successivement chez un ébéniste, un notaire et un forgeron. Cependant Paris l'attirait, et, comme il était sans ressource aucune, il s'y rendit à pied, gagnant sa vie en cours de route, tantôt comme acteur ambulancier tantôt comme conférencier, ou simplement comme ouvrier agricole. A Paris, il devint le secrétaire du romancier Marc Mario, suivit les cours de la Sorbonne, fréquenta les bibliothèques et parvint, grâce à un labeur acharné et à une très grande puissance d'assimilation, à acquérir des connaissances vraiment encyclopédiques, qu'il dispensa généreusement, pendant deux ans (1906-1908), dans cette étonnante *Revue intellectuelle* qu'il avait fondée et qu'il rédigea lui-même, et en entier, sous des pseudonymes divers.

Avant et après la publication de la *Revue intellectuelle*, où il tient ses lecteurs au courant du mouvement philosophique, sociologique, historique, littéraire et scientifique, on peut dire que Stéphane Servant a abordé tous les genres ; malheureusement, étant obligé de produire beaucoup pour vivre, il n'a pas pu polir et repolir ses ouvrages, ce qui est le secret des grands maîtres.

Il a écrit des romans pour la jeunesse : *Bergerette*, *l'Etoile des Rêves*, *l'Amour limide* ; des pièces de théâtre : *l'Amour, c'est la douleur* (théâtre d'Oran), *Idylle à l'étoile* (Grand Théâtre de Marseille), *Sa Majesté* (Théâtre des Lettres de Paris), et *Klérogan* ; un poème : *l'Ecclésiaste du Poète*, et un *Traité de la Réformation de la poésie française*, œuvre fortement originale, en cours actuel de souscription ; une *Préhistoire de France*, qu'il illustra de ses propres mains, car il était, par surcroît, peintre et graveur ; et enfin les *Joyeuses et émerveillantes aventures des six frères du Petit Poucet*, chef-d'œuvre de récréation instructive, qui fait penser tour à tour à Rabelais, Charles Perrault et Jules Verne.

Stéphane Servant mourut à Paris, en février 1916, à l'âge de 47 ans. Une rue de Montluçon porte déjà son nom.

Tels sont les montluçonnais notables que nous connaissons avec quelque précision. Il est fâcheux que le manque de documents nous oblige à mentionner simplement Jean de Montluçon, maître de la cour du roi, dans la première moitié du XIII^e siècle, et auteur du premier registre du Parlement (1), et les Bridier (Claude, Jean, Pierre),

(1) Cf. *Beuchot, les Olims*, p. LXXXVI.

peintres montluçonnais de la fin du xvi^e siècle et du début du xvii^e, qui ornèrent de toiles de talent les églises de Montluçon et de Lavault-Sainte-Anne (1).

Nous devons, d'autre part, rappeler la mémoire de Louis **Pinelle** (1440-1516), issu d'une vieille famille montluçonnaise, grand maître du collège de Navarre, ami et collaborateur du cardinal d'Amboise, puis évêque de Meaux, en 1510, et qui mériterait d'être l'objet d'une étude approfondie ; du pieux et charitable abbé **Preschonnet**, vicaire à Saint-Pierre, au début du xvii^e siècle, qui soulagea discrètement tant de misères ; du collectionneur averti Léonard **Garreau de Chézelles** (1660 environ 1730), lieutenant général de police à Montluçon ; de l'avocat Gilbert **Chevillat**, né en 1675, auteur, sous le nom de **Bla**, de spirituels noëls en patois bourbonnais (2) ; de Nicolas **Johannot**, marquis de **Bartillat**, baron d'Huriel, capitaine châtelain de Montluçon, qui sut se battre dans la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1686-1697) ; du conventionnel Gilbert **Chevalier de la Preugne**, maire de Montluçon pendant la Révolution ; de François **Maugenest**, procureur syndic du district de Montluçon à la même époque, puis député de l'Allier au Corps Législatif ; pour ne citer que ceux là, dont Montluçon fut la petite patrie (3).

(1) Dans la troisième partie de cette étude, en décrivant les églises de Montluçon, nous nous intéresserons aux tableaux qu'elles contiennent. Quant aux œuvres de Bridier ornant l'église de Lavault-Sainte-Anne, nous n'en dirons presque rien, puisqu'elles ont disparu depuis 1846, date à laquelle Aimé Yves les a admirées (Cf. 294) ; d'après lui, l'une, signée de Claude, et datée de 1626, représentait un ange distribuant des chapelets à des vierges, sur l'autre, exécutée par Pierre en 1628, on voyait au premier plan, un prêtre en prières, et au fond, un saint Jean aux pieds du Christ en croix. M. l'abbé Braullot, auteur d'un *Essai historique sur Lavault-Sainte-Anne, d'après les registres paroissiaux de 1600 à 1803*, travail demeuré manuscrit, se perd en conjectures sur la perte regrettable de ces deux tableaux. — Notons, d'autre part, que, vers 1620, Claude Bridier fut chargé par les consuls de Montluçon, de peindre pour les portes du château et des Cordeliers, des écussons aux armes du roi, du prince de Condé et de la ville (217, p. 199).

(2) Voir dans 194, à la page 481, son cantique sur la naissance de Jésus-Christ et la pénitence de la Madeleine ; à la page 182, son curieux *Noël montluçonnais*, composé avec la collaboration d'un de ses confrères, l'avocat André, et de Chareton de Beaulieu, doyen de Saint-Nicolas, de 1716 à 1737, ce qui nous renseigne approximativement sur la date à laquelle cette prière fut composée.

(3) Le poète *Boursault*, célèbre par ses querelles avec Molière et Boileau, n'ayant été que montluçonnais d'adoption, en raison de sa charge de rece-

Enfin, parmi les montluçonnais encore vivants qui se sont acquis une célébrité, nous citerons tout particulièrement le compositeur **André Messager**. Né à Montluçon, le 30 décembre 1853, il fit ses études à l'Institution Saint-Joseph de cette ville, puis devint un brillant élève de l'Ecole Niedermeyer. Doué d'un talent où la grâce et la délicatesse s'allient à une science musicale parfaite, il a composé, depuis 1883, plus de vingt-cinq partitions — ballets, opéras-comiques et opérettes, — sur des livrets d'auteurs dramatiques et de poètes renommés, et dont les plus aimés du public ont pour titres : *François les Bas-Bleus* ; *la Fauvette du Temple* ; *la Béarnaise* ; *les deux Pigeons* ; *Isoline* ; *la Basoche* ; *Madame Chrysanthème* ; *les p'tites Michus* ; *Véronique* ; *Fortunio* ; *Monsieur Beaucaire* ; *l'Amour masqué* ; *Passionnément* (1). Ancien directeur de la musique à l'Opéra-Comique, à l'Opéra du Covent-Garden de Londres, puis directeur de l'Opéra de Paris, ayant à son actif, outre sa brillante carrière de compositeur, un beau passé de chef d'orchestre, il était naturellement désigné pour occuper un fauteuil à l'Institut : il fut élu en 1926, membre titulaire de la section de musique à l'Académie des Beaux-Arts, devenant ainsi le premier montluçonnais « immortel ».



CONCLUSION

Vers l'avenir

Qui pourrait prédire l'avenir de Montluçon, alors que, depuis un demi-siècle, presque chaque année a doté la ville d'une rue neuve,

leur des tailles à Montluçon, qu'il occupa vers 1665, il n'y a pas lieu de faire sa biographie ici ; non plus que celle de Jean de *La Chapelle*, auteur dramatique et diplomate de la fin du règne de Louis XIV, membre de l'Académie française, dont les ancêtres étaient de purs montluçonnais, mais qui naquit à Bourges, en 1655. Enfin, pour les mêmes raisons, nous passons sous silence le romancier contemporain, *Charles-Louis Philippe*, né à Cérilly et élève du Lycée de Montluçon.

(1) ... Et aussi *Coups de roulis*, œuvre bien française, d'une rare distinction dans sa saine gaité, dont la première représentation, donnée la veille du jour où nous écrivons ces lignes (29 septembre 1928), a été un nouveau triomphe pour le Maître, qui avait daigné, ce jour-là, conduire lui-même l'orchestre.

d'une nouvelle usine, d'une ligne de chemin de fer nouvelle ? De plus, la guerre, en la transformant un moment en cité cosmopolite, par suite du séjour de réfugiés et d'ouvriers étrangers, y a laissé des traces profondes : la vie y est devenue de plus en plus intense, et, aux heures de fièvre, des milliers de travailleurs, que les sirènes des usines libèrent ou appellent, se pressent, s'agitent sous un ciel noirci par les fumées. Le commerce a suivi de près l'industrie ; les beaux arbres des jardins du boulevard ont été abattus pour que l'on puisse bâtir en hâte des magasins. L'agglomération a fait tache d'huile, et les constructions s'alignent le long des routes, montent jusqu'aux nouvelles casernes de la route de Limoges, franchissent la barrière de la route de Tours, rejoignent Désertines et les Iles, et envahissent de jolis coins de campagne qu'aimaient à fréquenter les montluçonnais. C'est ainsi que les prairies de Saint-Jean sont devenues le champ de course ; la vallée du Diénat, un « parc de Sports », et que la calme plaine de La Loue, après avoir fait place, en 1915, à la plus grouillante fabrique d'obus de France, est actuellement occupée par les usines et la « cité Dunlop ».

Il est permis de regretter la disparition de tels paysages, mais comme cette disparition est une des conséquences de la prospérité de la ville, ces regrets ne sauraient devenir des plaintes. D'ailleurs, à tout prendre, nous devons nous féliciter de voir cet assaut du ciment armé et de la tuile rouge, se diriger contre la périphérie et non — ainsi que l'on pouvait le craindre — contre le Montluçon du passé, dont l'avenir nous inquiète. L'ensemble constitué par le château, les églises et les vieilles rues, a été menacé maintes fois, sous des prétextes d'hygiène ou... d'esthétique ! Mais, à vrai dire, il a été peu déformé jusqu'à ce jour, en dépit de quelques erreurs navrantes, parce qu'irréparables ; et il se présente encore bien distinct de la ville neuve, à l'intérieur de la ligne des anciens remparts, avec tout son pittoresque et toute sa poésie, retenant et surprenant le voyageur, qui croit ne trouver à Montluçon qu'un canal et des usines. Il faut que le vieux Montluçon soit protégé désormais contre les plans d'embellissement, d'agrandissement ou d'assainissement qui pourraient l'atteindre. Il faut qu'on le laisse tel qu'il est ; d'abord, parce que c'est un devoir ; ensuite, parce que Montluçon peut, grâce à lui, devenir, si l'on sait s'y prendre, un centre important de tourisme ; enfin, parce que dans un avenir que nous croyons proche,

lorsque les engouements de l'époque actuelle auront fait place à un goût plus prononcé pour les choses de l'esprit, les montluçonnais eux-mêmes aimeront à évoquer le passé de leur ville, et à retrouver un peu de rêve et d'émotion au pied de leur château restauré.

D'après les notes de M. le chanoine JOSEPH CLÉMENT,

(A suivre.)

PIERRE PRADEL.

EX-LIBRIS INTÉRESSANT LE BOURBONNAIS

UN EX-LIBRIS DE JACQUES DE LA FIN

Seigneur de Beauvoir et autres lieux

Depuis un certain temps, sous le souffle magique de l'Esprit glozélien, voire pré-glozélien, la rubrique « Ex-libris intéressant le Bourbonnais » a disparu du *Bulletin*. Au lendemain d'une exposition d'ex-libris à Moulins, sous la haute direction de notre infatigable confrère, M. Buriot-Darsiles, il convient de ressusciter cette rubrique pour signaler l'ex-libris d'un gentilhomme bourbonnais, Jacques de la Fin, seigneur de Beauvoir.

Cet ex-libris a été reproduit par les *Archives de la Société d'Ex libris et de Reliures artistiques* (1). Dans les numéros de janvier-février 1928, p. 3 et 4, puis dans celui d'avril-mai 1928, p. 53 et 54, M. A. de Remacle l'a présenté aux lecteurs. C'est à cet érudit collectionneur que je vais emprunter une grande partie des renseignements qui suivent.

L'ex-libris La Fin a cette originalité, d'avoir servi de pièce de dédicace. En effet, M. Tricou a trouvé jadis au château de Terrebasse, une vignette absolument semblable, portant la mention suivante : « A messire Jacques de La Fin, chevalier de l'ordre du Roy, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté et de Monseigneur, és pays de Touraine etc... » D'autre part, il est incontestable que cette

(1) Nous tenons à remercier notre aimable confrère de son obligeance à nous en communiquer le cliché.

vignette fut, par la suite, utilisée comme ex-libris, car, il y a une quinzaine d'années, un ami de M. de Remacle la trouvait chez un antiquaire de Thiers, collée sur le premier feuillet de garde d'un in-folio. Devenu acquéreur du feuillet et de l'ex-libris en question pour la modique somme de 0 fr. 50, il en faisait don à ce dernier.



M. de Remacle décrit fort bien cette vignette de la façon suivante :
 « Un écu français, écartelé : aux 1 et 4, de à trois fasces de ;
 à la bordure denchée de ; et aux 2 et 3, de à la bande
 de accompagnée en chef d'une tête de cerf, et en pointe d'un cor
 de chasse de , entouré du collier de Saint-Michel, soutenu à dex-

tre par un lion, et à senestre par une licorne, sommé d'un casque taré de face, aux riches lambrequins relevés et portant en cimier à senestre et à dextre une banderole aux armes des La Fin, surmontée d'une aigle éployée au-dessus de laquelle une femme vue de face et le buste nu, tient de chaque main un gonfalon aux armes des La Fin.

« Cette pièce est découpée au ras du dessin et mesure : 12,50 × 8,50 (1). . . »

Si à la description ci-dessus on ajoute émaux et métaux, on a : *écartelé : aux 1 et 4, d'argent, à trois fasces de sable ; à la bordure denticulée de gueules ; qui est de La Fin ; aux 2 et 3, de gueules, à la bande, accompagnée en chef d'une tête de cerf de profil et en pointe d'un huchet, le tout d'or ; qui est de Salin-la-Nocle, en Bourgogne.*

Trouvée à Thiers, non loin du château de Montboissier, on peut supposer que cette vignette-ex-libris servit à marquer les bouquins de la librairie de ce château dont Jacques de La Fin était devenu possesseur par sa femme, lors de son mariage, la plus riche héritière d'Auvergne.

Si l'ex-libris semble avoir été auvergnat par destination, son possesseur n'en était pas moins essentiellement bourbonnais par ses origines les plus lointaines, par certaines de ses possessions aussi. Les La Fin tirent leur nom en effet de la terre de La Fin, commune de Thiel, et tous nos érudits provinciaux ont noté les La Fin, par ex. Aubert de la Faige et Roger de La Boutresse dans leurs *Fiefs du Bourbonnais*, et des Gozis dans sa *Collection* de dossiers conservée aux Archives de l'Allier, ou le Comte de Soultrait, dans son *Armorial du Bourbonnais*.

M. de Remacle résume ainsi le *cursus honorum* et la vie du personnage :

« Jacques de La Fin, chevalier de l'Ordre du Roy, seigneur de La Fin, Roche, Beauvais (2), Mons, Pluviers et autres places, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy et de celle du duc d'Anjou, son frère, fils de haut et puissant seigneur Messire Jehan de La Fin.

(1) En centimètres et millimètres, bien entendu.

(2) Lire : Beauvoir, paroisse de Saint-Pourçain-sur-Besbre. Il se qualifiait aussi Baron de La Fin (Thiel) et était souvent appelé La Fin-La Nocle à cause de la terre de La Nocle, près de Saint-Seine en Bourgogne, qui lui venait de sa mère.

chevalier de l'Ordre du Roy, son conseiller et chambellan ordinaire, et de haute et puissante dame Marguerite de Salins, dame de la Nocle.

« Le 29 août 1572, par contrat reçu, Alexandre Garrot, notaire, passé au château de Montpérourx, il avait épousé. . . . Gilberte de Montboissier, dame de Montboissier, Boissonnelle, Auteribe (1), Aubusson, Veaux-Meaudet et Le Monteil, fille unique de François, chevalier, baron de Montboissier et autres lieux, chevalier de l'Ordre du Roy, gentilhomme de sa chambre, et de Florie d'Apchier, dame de Pierre-Besse. »

J'ajouterai que Jacques de La Fin servit dans les compagnies de gendarmes des Ordonnances du Roi. Il fut enseigne à la C^{ie} Montaré, au moins d'octobre 1568 au 27 août 1569. Son chef était un Bourbonnais, car ce Montaré n'est autre que Jean de Marconnay, seigneur de Montaret, qui fut gouverneur du Bourbonnais et sur lequel j'ai disserté jadis (voir *Compte rendu de la XI^e excursion*, 1919).

Il y retrouva aussi un autre gentilhomme de sa province, Joachim Jehan de Bellenave, sieur de Bellebrune, guidon de la Compagnie Montaré en 1569 et 1571, fils aîné de Louis Jehan de Bellenave et de Madeleine de Brouillard-Montjay (2).

Je ne retracerai pas ici la carrière agitée de Jacques de La Fin-La Nocle, ni sa mort tragique, à Paris le 20 avril 1606 (3). Des Gozis, les *Fiefs du Bourbonnais*, les ont contées, et, de sa plume élégante et alerte, notre regretté confrère M. Roger de Quirielle a résumé le *curriculum vitæ*, la mort par le fer et la poudre du gentilhomme bourbonnais, qu'il n'hésite pas à qualifier d'aventurier (4). Je renvoie donc à ces sources d'information le lecteur désireux de faire plus ample connaissance avec une des plus curieuses figures de politiciens intriguants à la fin du xvi^e siècle.

PHILIPPE TIERSONNIER.

(1) Ou mieux Auterive ou Hauterive.

(2) Une monstre de cette Compagnie Montaré existe à la Bibliothèque Nationale, Fonds Fr. Vol. 21.530, pièce 1977.

(3) Sa femme, Gilberte de Montboissier, lui survécut. Née en 1562, elle trépassa en 1616.

(4) Voir le compte-rendu de la XI^e excursion de notre Société et aussi : *Un confident de la reine Margot. Le Bourbonnais Jacques de La Fin*. Conférence faite au profit des œuvres ménagères, Moulins, imprimerie Régionale, 1914. (Extrait de la *Revue du Centre*.)

NÉCROLOGIE

ANTONIN MALLAT

Le jeudi 12 juillet dernier, une foule recueillie de parents et d'amis accompagnait au cimetière de Bellerive-sur-Allier notre confrère Antonin Mallat, décédé à l'âge de 71 ans, des suites d'une longue maladie.

Sur sa tombe, M. Léger, adjoint au maire de Vichy, a retracé l'œuvre du savant. Nous reproduisons certains passages de son discours.

« L'histoire de certaines existences peut souvent se résumer en quelques mots, d'autres au contraire demandent, pour être complètes, plusieurs volumes. Or, si dans quelques années un observateur curieux et impartial voulait écrire la vie et l'œuvre d'Antonin Mallat, il aurait une lourde mais belle tâche à accomplir, et devrait lui consacrer des heures fort nombreuses.

« C'est pourquoi, devant cette tombe ouverte, tout ce qui pourra être dit sera insuffisant pour rappeler le caractère et l'activité de celui que nous pleurons.

« Pour qui a connu intimement Antonin Mallat, le souvenir de sa personnalité et de son originalité restera parmi les plus puissants, car cet homme pouvait à quelques instants d'intervalle apparaître comme le pharmacien érudit, auquel rien de ce qui fait scientifiquement la beauté de la profession n'était inconnu ; il pouvait se montrer comme l'historien incomparable du Bourbonnais, et tout particulièrement de Vichy et de ses eaux thermales ; puis, comme homme public dont de longues années furent consacrées à l'administration de la commune de Vesse ; et enfin comme un psychologue pénétrant, auquel rien des qualités ou des défauts de ses semblables n'échappait, et dont avec une clairvoyance admirable il tirait les enseignements utiles qui le mettaient en garde contre certains, ou le faisaient, au contraire, se lier d'amitié solide avec d'autres.

« Mon devoir est de rappeler ici qu'ayant choisi l'art de Gallien comme profession, il s'y distingua dès ses premières années d'études.

Je ne dirai rien de son instruction secondaire, qui fut cependant brillante, et qui l'avait préparé merveilleusement aux études supérieures qu'il devait faire à Paris.

« C'est dans cette ville, dans la vieille école de pharmacie de la rue de l'Arbalète, que notre jeune étudiant se révéla. Dans tous ses actes, mêlant la ténacité de l'auvergnat à la finesse du bourbonnais, il fit naître parmi ses camarades une influence qui semblait naturelle et qui était due surtout aux connaissances rapidement acquises qui lui ouvraient, après un concours difficile, la porte des hôpitaux de Paris.

« Après plusieurs années d'internat, il se décida à venir exercer sa profession à Vichy, qu'il aimait et qu'il avait parcouru en tout sens pendant son enfance.

« En collaboration avec son ami, le docteur Cornillon, il entreprit différents travaux, et entre autres il émit une hypothèse basée sur des observations sérieuses, cherchant à expliquer les phénomènes de l'actinonurie ; plus tard son activité s'exerça sur la composition chimique des eaux minérales.

« Il prit, par ses travaux scientifiques, la première place à côté de Bretet, parmi les pharmaciens du département, et c'est pourquoi les pouvoirs publics lui demandèrent d'utiliser sa compétence au Conseil départemental d'hygiène, puis sa valeur professionnelle comme pharmacien-inspecteur.

« La ville lui confia plus tard la pharmacie et le laboratoire des hôpitaux de Vichy.

« Les années passèrent ainsi rapidement. Mallat, sans négliger les missions qui lui étaient confiées, prit part à la vie politique de sa région et à son développement.

« D'autres orateurs ou historiens diront mieux que moi le rôle qu'il a joué dans cette phase de sa vie.

« Mais, sans diminuer l'intérêt qu'il portait à ses diverses fonctions, il continuait à travailler à son laboratoire secrètement et résumant ses travaux il y a dix années à peine, à la surprise de tous, il se présentait avec une thèse originale devant l'aréopage de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris, et se voyait décerner le diplôme de docteur en pharmacie de l'Université.

« Cette thèse, jointe à ses écrits antérieurs, n'avait point échappé aux savants français ; aussi, lorsque dans la section de pharmacie, il

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU BOURBONNAIS



Phototypie Sadag, Combray.

Cliché de M. Scherlonsky.

Groupe d'excursionnistes devant le porche de l'église d'Huriel, 1914.



Phototypie Sadag, Genève.

Cliché de M. Scharlowsky.

MONTLUÇON. — Eglise Notre-Dame, porte de la façade.

y eut à élire à l'Académie de Médecine un membre correspondant, Antonin Mallat fut-il choisi à une imposante majorité.

« Ce fut le digne couronnement de sa carrière scientifique, et avec juste raison, était-il fier de cette sanction.

« Malheureusement, sa vie s'achevait peu à peu ; la mort rapide de sa compagne le frappa cruellement. Tout le passé, avec la collaboration de M^{me} Mallat qui avait été pour lui un si précieux encouragement, ne pouvait quitter sa mémoire, et loin de ses enfants qu'il aimait de toute son âme, il se plaisait à répéter qu'il ne serait heureux que lorsqu'il la rejoindrait dans le tombeau. »

M. Antonin Mallat ne fut donc pas seulement un savant distingué. Maire de Vesse, il se révéla, dans ces fonctions, un administrateur éclairé. Il essaya du journalisme, et se montra polémiste redoutable.

Mais, pour nous, il a été surtout l'historien de Vichy. Dans ce domaine, son œuvre est considérable :

Vichy à travers les siècles : tome I, de l'époque celtique au XVIII^e siècle, 1890 ; tome II, le XVIII^e siècle, 1894.

Histoire des eaux minérales de Vichy. En collaboration avec M. le docteur Cornillon. Trois gros volumes, 1909, 1915, 1925.

Histoire contemporaine de Vichy, de 1789 à 1889, 1921.

Ce deuxième travail est inachevé.

Nul mieux que lui ne connaissait Vichy ; il en avait fouillé les archives, il avait suivi avec attention le développement de cette station ; pas une maison, pas une famille n'avait échappé à ses investigations. Avec obligeance, il mettait sa science à la disposition des chercheurs. Personne ne faisait appel en vain à son concours. Et notre Société n'a pas oublié quel guide précieux il fut pour nous à l'excursion de 1921.

Quelques semaines avant de mourir, M. Antonin Mallat avait manifesté le désir de voir son fils, M^e Maurice Mallat, entrer dans notre Compagnie, et il m'avait demandé de lui servir de parrain à cette occasion. J'avais été heureux de lui donner ce témoignage de sympathie. Que celui-ci me permette de lui exprimer, au nom de tous nos confrères, toute la part que nous prenons à sa douleur, et de l'assurer que le souvenir de son père sera pieusement conservé par tous ceux qui ont le culte du passé de la petite patrie.

JOSEPH VIPLE.



BIBLIOGRAPHIE

A propos des origines de Vichy

A la suite de la publication dans le Bulletin (1927, p. 293) de la notice bibliographique consacrée au travail de M. Marcel Baudouin, L'Origine de Vichy. Les Sources sacrées fécondantes à l'époque gauloise, notre érudit collègue, M. Antonin Mallat, nous avait demandé d'insérer les deux notes rectificatives suivantes. L'une concerne la thèse émise par M. le Dr Baudouin de l'existence à Vichy, dès l'époque gauloise, de thermes réputés ; l'autre est relative à la cure faite dans notre station en 1814 par la duchesse d'Angoulême. Ces deux notes sont extraites de l'Histoire contemporaine de Vichy de 1789 à 1889 (Vichy, Wallon, 1921), page 5, note 1.

Cette opinion que j'émetts, de nouveau, aujourd'hui, dans le même esprit, sinon dans les mêmes termes que je l'ai fait en 1890 (*Vichy à travers les siècles*, tome I, page 6), prouvera certainement à M. Marcel Baudouin, l'éminent préhistorien de la *Société préhistorique française*, qu'il s'est complètement et absolument mépris quand il a cru que le docteur J. Cornillon et moi, nous avions « un peu changé d'avis » lorsque nous avons écrit, en 1906 : « Pendant les temps préhistoriques, Vichy a toujours été le passage, sur l'Allier, des populations errantes venant du Nord et de l'Est. Des Celtes y ont construit leurs huttes et s'y sont acclimatés. Des Gaulois s'y établissent aussi, non loin de ces sources chaudes dans lesquelles ils devaient se plonger pour se reposer après le travail, la chasse ou la guerre. Ils ne sont pas, du reste, uniquement chasseurs, pêcheurs ou guerriers ; ils sont aussi commerçants et industriels. » (*Histoire des Eaux minérales de Vichy*, tome I, page 13.)

Ce que j'ai toujours pensé, ce que j'ai toujours dit et professé,

ce que je dis et professe plus encore que jamais, depuis, surtout, que j'ai lu l'étude, toute déductive et si troublante par ses affirmations hasardeuses, que M. Marcel Baudouin a publiée, en 1917, sur l'*Origine de Vichy*, c'est qu'à l'endroit du Vichy actuel il n'y a jamais eu, avant les *Aquis calidis*, de *Thermes gaulois*, de *Ville thermale gauloise*, ni même seulement de *Vichy-Gaulois*.

Le texte ci-dessus, de 1906, ne contredit pas, en effet, cette opinion ; il l'affirme, au contraire, davantage, il me semble, que je ne l'avais fait, seul, en 1890.

Aujourd'hui, comme en 1890, comme en 1906, sans aller aussi loin que M. Salomon Reinach qui a écrit, certain jour, que « *la céramique de l'Allier n'est pas gauloise, mais gallo-romaine* », (*Revue archéologique*, année 1910, page 195), je crois qu'à l'époque celtique, d'abord, qu'à l'époque gauloise, ensuite, il y a eu, sur les deux rives de l'Allier, dans tout le « pays » des environs des sources chaudes qui jaillissaient en ce lieu, depuis la fin des temps tertiaires, des Celtes et des Gaulois, dont les huttes éparpillées, çà et là, sur cet assez vaste territoire, formaient un certain nombre de ces *vici* innommés dont parle César (CAMILLE JULIAN, *Histoire de la Gaule*, tome II, page 242), mais non pas une agglomération à laquelle on pouvait donner le nom de *urbs*, mais non pas une ville quelconque, industrielle, commerciale ou thermale.

Aujourd'hui, comme en 1890, je crois qu'aux alentours de ces mêmes sources chaudes, vivaient, avant la conquête romaine, les adorant comme ils adoraient les forces de la nature (G. BLOCH, *Histoire de France*, de Lavisser, t. I, 2^e partie, page 47) ; mais sans prendre autrement garde à elles ; sans leur demander d'être le merveilleux remède qui doit guérir tous les maux ; sans appeler, auprès d'elles, par la renommée, cette foule de malades étrangers qui, alors comme de nos jours, était nécessaire pour constituer une station thermale, des hommes, — Celtes et Gaulois, — cultivant la terre, fabriquant des poteries, fondant et coulant des métaux, et commerçant, avec les marchands qui parcouraient alors les routes de la Gaule, les produits de leurs industries (CAMILLE JULIAN, *Histoire de la Gaule*, tome II, page 237) ; les échangeant contre d'autres marchandises, ou bien contre des pièces de monnaies de provenances diverses.

Donc, je ne crois pas, malgré les affirmations faciles de M. Marcel Baudouin, malgré ses efforts d'imagination en faveur de sa thèse *protohistorique* que Vichy « a été un centre cultuel gaulois, consacré aux divinités de l'époque, en rapport avec l'idée de Fécondation » (page 7).

Je sais bien que je ne suis pas grand clerc en astrologie, que je n'ai jamais rien compris aux *Centuries* de Nostradamus et que les « ex-voto en pattes de colommes des environs de Vichy et de l'Allier, *symboles des Equinoxes* » (page 38) ne me disent rien qui vaille pour prouver l'existence d'un *Vichy-Gaulois* quelconque.

Nos préhistoriens du *xx^e* siècle, d'imaginations en imaginations et de surenchères en surenchères, exagèrent vraiment par trop, vont en arriver bientôt à nous décrire une Gaule d'avant Jésus-Christ plus civilisée que notre France actuelle. Ils découvrent, en effet, chaque jour, des *preuves certaines* que là où nous autres, pauvres aveugles, ne voyons rien, eux, les heureux voyants de notre époque, voient un passé brillant, trop brillant même pour avoir été ; que là où nous disons, nous autres, qu'il ne reste aucun vestige de *thermes gaulois*, ils découvrent, eux, « la ville de la femme », « la station la plus fréquentée par les belles dames de l'époque » (page 24) !

Et que l'on ne croie pas que j'exagère quand je laisse sous-entendre que certains de ces néo-préhistoriens ont la foi aussi exagérée que la déduction facile ; je trouve la preuve de mon affirmation dans les lignes suivantes que je copie à la page 21 du nouveau livre de M. Marcel Baudouin, lignes qui se passent, je crois, de tous commentaires, tellement elles surprennent et déconcertent tout esprit quelque peu positif :

« La légende de Vichy, qui a été racontée, dans les termes suivants, par L. Bonnard (p. 142), est d'ailleurs *formelle* et *proute* pour tous les Folkloristes, que les eaux de Vichy ont été reconnues, dès l'époque gauloise, comme des *eaux fécondantes* :

« Une tradition, constante dans le pays, plaçait jadis les eaux
« et les bains, aux temps anciens, non loin de Rongères, près de
« Varennes-sur-Allier, où l'on a découvert, près d'une *source*, de
« vastes piscines cimentées, des tuyaux et de nombreuses antiqui-
« tés.

« D'après la légende, il y eut là, autrefois, des sources chaudes, « sous la protection d'une *fée blanche* (la *Dame blanche* de jadis) « qui avait défendu formellement qu'aucune femme y lavât son « linge particulier ! Un jour, au temps des gaulois, la *Fée plau-* « *nant* au-dessus des sources, aperçut une femme qui lavait du « linge *maculé* dans la grande piscine. Irritée, la Fée enleva aus- « sitôt les sources chaudes et les transporta à Vichy, où elles n'ont « cessé de couler depuis lors. »

« C'est là une *preuve, absolument scientifique*, que les Eaux « ont été *découvertes*, comme *fécondantes* (Fée) d'ailleurs, dès « l'époque gauloise et à l'époque gauloise seulement. »

« Cela tout à coup, probablement peu de temps après la dis- « parition de celles de Rongères ! »

Je reconnais, très humblement, que mon éducation positiviste ne me permet pas de voir dans cette légende, due, non pas, comme l'écrit M. Marcel Baudouin, à une tradition constante, mais tout simplement à l'esprit spéculatif, trop souvent en mal d'imaginations fort dangereuses pour la vérité historique, de M. Francis Pérot, de Moulins, — légende que je n'ai lue nulle part ailleurs que dans la *Gaule Thermale* de M. L. Bonnard, qui la tenait, vraisemblablement de son inventeur responsable ; légende que tous les vieux Vichyssois que j'ai interrogés à ce sujet ne connaissent pas plus que moi-même, — une *preuve quel-* « *conque* et à plus forte raison une *preuve scientifique* que les Eaux de Vichy ont été reconnues, à l'époque gauloise, comme les Eaux fécondantes. Il me faut, en effet, beaucoup plus que cela pour me convaincre et j'avoue que je ne crois ni à l'*Ogre* des temps anciens, ni à ses bottes de sept lieues, malgré la légende du *Petit-Poucet*, que nous a si bien conservée Charles Perrault, soit là, dans le système de M. Marcel Baudouin, pour faire la preuve, et même la preuve absolument scientifique, de l'existence certaine de ce terrible mangeur d'enfants. Il est vrai que je ne suis pas folkloriste pour un sou et que, par conséquent, je n'ai peut-être point ce qu'il faut pour comprendre et juger de telles chimères, de telles visions.

Au reste, M. Marcel Baudouin est-il, lui-même, bien fixé, malgré ses affirmations successives, sur ce qu'était réellement son

Vichy-Gaulois ? Je ne le pense pas, si j'en juge par son travail que j'ai sous les yeux. En effet, ce *Vichy-Gaulois* est, pour lui, tout à la fois « une petite bourgade » (page 14) ; « un centre ouvrier » (page 14) ; « une agglomération urbaine » (page 14) ; « une ville » (page 16) ; « une petite ville gauloise » (page 20) ; « une cité commerciale » (page 16) ; « la ville de la femme » (page 24) ; « une station féminine » (page 24) ; « une ville où séjournait à demeure la beauté » (page 24) ; « le rendez-vous de la beauté gauloise, où venait tout le Midi, d'Occident et d'Orient » (page 24) et où les « lupanars de la station balnéaire » étaient « d'une lubricité indescriptible » (page 46).

Et cette grande cité thermale qui étant, avant Jules César, selon l'évangile de M. Marcel Baudouin, « le rendez-vous de la beauté gauloise, où venait tout le midi, d'occident et d'orient », n'a laissé aucune trace de son existence, aucun vestige de son nom plus ou moins complet, plus ou moins déformé. Car, quoi qu'en dise M. Marcel Baudouin (page 11), on connaît généralement ceux de toutes les villes gauloises un peu importantes. Camille Jullian en cite un assez grand nombre parmi lesquels je relève *Borro* ou *Bormo*, *Ilro*, *Iraus*, *Griselice*, *Luxorio Bormano*, etc., etc. (*Histoire de la Gaule*, tome II, pages 130 et 131) qui sont tous des vestiges gaulois de villes où, certes, tout le midi, d'occident et d'orient, ne venait pas, mais où cependant jaillissaient des Eaux minérales, celles des deux Bourbons, de Bourbonne, de Luchon, d'Évaux, de Gréoulx, de Luxeuil, d'Aix-les-Bains, etc., etc.

Et pour Vichy, rien, rien, absolument rien ! Et pour cette grande station balnéaire où « les lupanars étaient d'une lubricité indescriptible », pas le moindre vestige d'un nom quelconque ! Il faudra que ces eaux thermales attendent la venue des Romains pour qu'on trouve dans l'histoire les *Aquis Calidis*, nom que M. Marcel Baudouin n'ose pas encore revendiquer pour sa *proto-histoire*, comme il le fait cependant, déjà, à l'appui de son système, pour presque toutes les découvertes gallo-romaines faites, à Vichy, depuis 1837, et qui deviennent chez lui, contrairement à l'opinion de M. Salomon Reinach, des preuves gauloises de l'existence d'un Vichy-Thermal avant l'arrivée de Jules César devant Gergovie.

Quant à moi, je le répète, je vois dans cette absence complète d'un nom ou seulement d'un vestige de nom qu'on puisse, sans discussion possible, attribuer avant l'ère chrétienne aux sources chaudes de Vichy, la preuve absolue que ces eaux n'avaient alors aucune renommée médicale, aucune notoriété thérapeutique ; qu'elles n'étaient connues, par conséquent, que des seuls habitants des *ici* qui les avoisinaient et que jamais il n'y eut, sur l'emplacement du Vichy actuel, ni *thermes gaulois*, ni *ville gauloise* quelconque. Et je prétends, toujours, que le silence des *Commentaires* à l'endroit d'une telle ville, si elle eût existé, silence qui, pour M. Marcel Baudouin, « n'est que trop explicable » (page 20), prouve indiscutablement qu'il importe de se résoudre à voir dans les *Aquis Calidis* la *première* appropriation des thermes de Vichy à la guérison des maladies que les *Romains* avaient depuis longtemps coutume de traiter et de soigner par les eaux *minérales*.

Page 154, note 1 :

M. Gilbert Decoret, dans son livre sur les *Hospices de Vichy et leurs fondateurs*, a écrit les lignes suivantes : « Madame la « duchesse d'Angoulême rentra en France à la suite des armées « des alliés, en mars 1814. Vichy, qui devait tant au premier em- « pire déchu, ne voulut pas rester en retard auprès du nouveau « régime ; il s'agissait d'ailleurs de renouer le fil interrompu des « embellissements projetés. On se retourna donc du côté du soleil « levant, et ce avec d'autant plus d'à-propos que Madame avait « hâte de faire usage de nos eaux dans le secret espoir de raviver « dans sa personne le sang de la branche aînée des Bourbons de « France. Vain espoir ; malgré une persévérance de dix-sept an- « nées, coupée par intervalles, elle n'obtint qu'une désillusion « complète ; mais la station thermale y gagna ce bel établissement « de bains qui a fait si longtemps l'admiration du monde entier. »

Je sais, d'une façon certaine, quel médecin — qui connaissait comme moi, par ses souvenirs de famille, ce qu'on avait chuchoté, à Vichy, après 1833, sur le compte de Madame la Dauphine, quel médecin, dis-je, questionné, certain jour, par M. Decoret, au temps où celui-ci faisait de l'histoire *par souscription*,

lui dit, sous forme de boutade, et sans y attacher d'autre importance si ce n'est que celle de faire un mot, qu'en 1814 la duchesse d'Angoulême était venue à Vichy, à la recherche d'une « grossesse thermale ». Je sais, aussi, quelle fut la stupeur de l'auteur de ce mot, quand il lut, dans le tome second d'*Une page sur Vichy et ses environs*, ce qu'en avait tiré M. Decoret.

Il est certain qu'après la mort du baron Lucas, qu'après, donc, le 10 mai 1833, c'est-à-dire après l'accouchement public de la duchesse de Berry, les partisans de la monarchie de juillet, non contents de triompher, grâce à M. Thiers, du scandale (?) de la forteresse de Blaye, scandale dûment authentiqué par l'officier Bugaud et le médecin Ménière, s'en prirent également à la moralité des autres membres de la famille de Charles X. Je soupçonne fort certain médecin de Vichy qui, depuis peu de temps, commençait à faire sa cour à l'inspecteur Prunelle, que tout le monde savait être un adversaire acharné des Bourbons et de leur gouvernement, d'avoir inventé de toute pièce, pour plaire au maître du jour, la légende qu'il savait fausse — il avait été bien placé pour cela, — de la duchesse d'Angoulême venue à Vichy pour y trouver un remède contre la stérilité. Je ne suis même pas bien sûr, que Prunelle n'ait pas quelque peu aidé, lui-même, à répandre ce bruit, très discrètement, dans sa clientèle, comme le tenant de quelqu'un qui avait très connu son illustre prédécesseur et qui avait vu, à Vichy, pendant les six saisons qu'elle y vint faire, la fille de Louis XVI.

Ce que je puis affirmer, par les traditions des Gravier (du Monceau), ce qui est indiscutablement sûr, c'est que ce qu'on a appelé, à Vichy, « la légende de la duchesse d'Angoulême » est postérieur à 1833 et à la mort de M. Lucas. M. Charles-Claude-Alexandre Gravier (du Monceau), né à Vichy, le 1^{er} janvier 1827, fils de l'adjoint de Antoine-Gabriel Fouët, en 1815 et 1816, qui très souvent avait entendu parler de cette « histoire » par son père, ne l'a jamais considérée que comme un raconter sans aucun fondement. Il me l'a écrit, encore, le 27 mai 1918, et je tiens cette opinion comme bonne et comme absolument irréfutable.

Mon excellent ami, le docteur Therre, sans prendre garde à la manière quelque peu fantaisiste dont M. Decoret faisait de l'his-

toire et de la prose, a écrit, en 1908, à la page 114 de son beau livre sur les *Applications des Eaux de Vichy dans les maladies utérines et dans la grossesse pathologique*, les lignes suivantes : « Encore que l'exemple soit défavorable à notre sujet, ce n'en est pas moins un fait historique à citer que S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême fut envoyée plusieurs années à Vichy, pour faire usage des eaux » dans le secret espoir de raviver dans sa personne le sang de la branche aînée des Bourbons de France. »

Un fait historique ! parce que M. Decoret l'a publié !! Oh ! Therre, quelle imprudence qu'une pareille affirmation de votre part, alors que vous pouviez si facilement vous renseigner et que vous connaissiez mieux que personne la culture un peu primitive de votre initiateur. Comme je vous préfère dans votre *Vichy-Médical* de 1919, lorsque, plus scientifiquement, vous y écrivez seulement, à la page 83 : « Plusieurs causes de stérilité peuvent être influencées favorablement par la cure de Vichy, et spécialement le catarrhe utéro-vaginal, qui s'accompagne d'une hyperacidité de sécrétion. » Il ne s'agit plus là, n'est-ce pas, d'une action fécondante des eaux de Vichy, à laquelle vous ne croyez certainement pas, mais simplement d'un remède alcalin qui, dans certains cas, comme le mercure par exemple dans d'autres cas, peut permettre à des femmes stériles de devenir enceintes.

Combien notre vieil ami commun Jean Cornillon a mieux prévu que vous, sans aucun doute, a été plus prudent, dans ses *Mélanges d'Histoire du Bourbonnais* ! Il y déclare seulement, en effet, à la page 319, que les insinuations de 1814 sur l'espoir qu'avait la duchesse d'Angoulême de pouvoir donner un rejeton à la dynastie des Bourbons grâce aux eaux minérales de Vichy n'étaient, pour ainsi dire, que des « ragots » d'antichambre. Ces « ragots » ont-ils même existé ? Cornillon ne donne, sur eux, aucune référence et j'avoue que moi-même je n'ai pu rien apprendre à leur sujet.

M. Marcel Baudouin qui, dans son livre sur l'*Origine de Vichy*, veut, beaucoup plus encore que son confrère le docteur Therre, établir que les eaux minérales de cette ville ont souvent permis à des femmes stériles d'avoir des enfants, et qui tire la principale

preuve de cette *nouvelle indication thérapeutique* d'un document *précis et indiscutable* : une observation clinique de sa... *maîtresse d'hôtel (sic)* qui, « dans au moins *trois cas*, a pu constater le fait « chez de ses clientes de la bourgeoisie, dont la moralité était au-dessus de tout soupçon » (page 51), ne manque naturellement pas, à son tour, de documenter sa thèse du fait *historique* ! que la duchesse d'Angoulême avait été envoyée à Vichy, en 1814, pour qu'elle puisse devenir enceinte. Puis, il ajoute, dogmatiquement : « Donc, à son époque, encore, les eaux médicinales, par « *tradition folklorique*, étaient considérées comme favorables pour « la cure de la stérilité. » (Note 1, page 51.)

Pourquoi, au lieu d'accepter, comme argent comptant, l'affirmation qu'on ne trouve nulle part ailleurs que dans son livre, affirmation en tous cas, qu'aucune référence ne justifie, M. le docteur Therre, d'abord, M. le docteur Marcel Baudouin ensuite, n'ont-ils pas cherché, ce qui leur était facile, je le répète, à se mieux documenter ? Ils auraient pu lire, en effet, dans un opuscule officiel de quatre pages publié en 1814, et intitulé « *Réception de Son Altesse Royale, Madame la duchesse d'Angoulême, à Moulins* » (Archives Départementales de l'Allier, série M), que « *Madame* allait chercher à Vichy, dans la salubrité de ses eaux, « *le retour de sa santé* ».

Et pourquoi donc n'ont-ils pas aussi interrogé le médecin même de *Madame*, celui qui la soignait, à Vichy, en 1814 ; celui qui, depuis, l'a toujours soignée jusqu'à son départ de France, pour l'exil ? Il me semble que cela eût beaucoup mieux valu que d'en appeler seulement au témoignage si précaire et si fragile d'un historien de hasard, dont l'œuvre, par cela même, échappe à toute discussion, à toute critique.

Or, dans sa *Notice médicale sur les Eaux de Vichy*, publiée en 1825, à la suite des *Analyses des Eaux minérales et thermales de Vichy par Longchamps*, le baron Auguste Lucas, médecin-inspecteur de ces eaux et président de l'Académie de Médecine, disait : « En 1814, la petite-nièce de Mesdames Adélaïde et Victoire de France, Madame, duchesse d'Angoulême, est venue à Vichy « *pour y rétablir sa santé* » (page 125). Et, plus loin, il ajoutait : « J'ai cherché le seul moyen de me rendre digne de l'insigne fa-

« veur que je recevais de cette illustre *malade*, qui, depuis, daigne « me confier le soin de sa santé » (page 127).

Tel est le peu que la littérature scientifique a conservé sur la cause qui amena la duchesse d'Angoulême, à Vichy, dès le lendemain de son premier retour en France ; mais ce peu suffit, étant donné sa provenance, pour qu'on puisse affirmer, sans crainte de commettre une erreur, que cette descendante des rois de France était une *malade*, ayant besoin des eaux de Vichy pour rétablir sa santé, et non pas une femme *stérile* en quête seulement d'une grossesse politique que quinze années d'un mariage, le plus uni qu'il soit, ne lui avaient pas encore donnée.

Mais il y a plus encore : tout ce que l'on sait du caractère, de la science et de l'honneur médical de M. Lucas ne permet pas d'envisager la possibilité qu'il ait entretenu, pendant dix-sept ans de suite, dans l'esprit de sa royale cliente, l'espoir qu'elle pourrait devenir mère grâce à l'usage des eaux minérales. Car *Madame* ne vint pas seulement à Vichy en 1814, à 36 ans, par conséquent — elle était née à Versailles le 19 décembre 1778, — c'est-à-dire à un âge où, déjà, après 15 ans de mariage, on a généralement perdu tout espoir d'avoir un enfant. Elle y revint en 1816, en 1818, en 1821, — alors qu'il y avait, enfin, « l'enfant du miracle » pour continuer la lignée de la branche aînée des Bourbons, — en 1826 et en 1830. Or était-ce toujours pour devenir mère qu'à 52 ans Marie-Thérèse-Charlotte de France venait à Vichy ? Je ne le crois pas, quoi qu'en puissent penser tous les *folkloristes* du monde. Et j'ajoute, au risque de déplaire à ceux qui veulent indéfiniment étendre les indications des eaux minérales de Vichy pour en faire la fameuse panacée universelle, que malgré l'autorité médicale incontestable (!) de la *maîtresse d'hôtel* de M. Marcel Baudouin, j'estime, aujourd'hui plus que jamais, et malgré aussi les noms sympathiques dont il émaille le texte ou les notes de cette partie de son travail (page 51) que, comme le disait Cousinet, en 1779, il n'est pas rare que la stérilité du mariage dépende du mari seulement, car combien de femmes n'ont eu besoin que d'en changer, *aux eaux ou ailleurs*, pour devenir fécondes ? Et qui sait, du reste, si, en effet, ce n'était pas le Dauphin, Louis-Antoine de Bourbon, qui ne pouvait pas se reproduire ?

A. MALLAT.

E. MAUVE : « Variations de la population dans le département de l'Allier de 1836 à 1926. » « Notre Bourbonnais », *Bulletin de la Société Bourbonnaise des Etudes locales*, numéro janvier-février-mars 1928.

A la suite du recensement de 1911, je procédais à une enquête sur le mouvement de la population dans l'arrondissement de Gannat, et j'établissais par des chiffres précis que cette région, la plus fertile et la plus riche du département, subissait déjà les effets de la dépopulation, que dans toutes les communes le nombre des habitants diminuait et cela pour deux causes agissant à la fois, l'exode vers les villes et la dénatalité. Depuis, quinze années ont passé; le mouvement commencé a accéléré sa marche; la guerre, non seulement a creusé des vides nombreux, mais encore a agi sur les deux causes qui opéraient précédemment; les villes ont fait un appel plus pressant, et les ménages détruits ou meurtris ont eu moins d'enfants.

A son tour, notre confrère M. Edouard Mauve, professeur à l'Ecole Normale d'instituteurs, a procédé à une enquête pour l'ensemble du département, à l'aide du recensement de 1926.

Il a essayé de déterminer les variations de la population entre 1836 et 1926. Au cours de ce siècle, des transformations profondes se sont produites. L'agriculture s'est largement perfectionnée, la grande industrie s'est installée dans la région montluçonnaise et s'y est développée considérablement. Vichy est devenue une des premières stations thermales du monde. Avec la prospérité et la richesse, la population aurait dû croître rapidement. Et en effet, pendant la période qui va de 1836 jusqu'en 1891, on relève une augmentation constante. Le nombre des habitants est passé de 309.520 à 416.795. Mais, à partir de 1891, un mouvement de régression s'est produit, lent d'abord, le nombre des habitants en 1911 n'est plus que de 400.134, soit en vingt ans un déficit de 4 %; puis accentué, en 1926 il est tombé à 357.693, soit en quinze années un déficit de 10,66 %. Que sera-t-il demain ?

Canton par canton, M. Mauve étudie attentivement le phénomène. Il constate le développement continu des centres urbains. Moulins, Montluçon, Vichy, et de leurs périphéries; la concentration est de plus en plus marquée. Ces trois groupes représentent à eux seuls 107 683 habitants, soit le tiers de la population du département, alors qu'en 1836, il n'existait qu'une seule ville, Moulins, avec 15.231 habitants. Par contre, la population rurale a diminué considérablement. Le vide se fait grand dans nos campagnes. Il suffit de jeter un coup d'œil autour de nous. Nos fermes sont désertes, nos villages, nos petits bourgs, agonisent. Parcourez les coquets et riant villages de notre Bourbonnais, soit perchés sur la crête d'un coteau, soit accrochés au versant d'une montagne, soit assis au fond d'un vallon, que ce soit dans notre fertile Limagne, ou dans notre pittoresque Montagne, tous sans exception vous donnent l'impression très nette d'un lamentable abandon. Les clochers sont branlants, les maisons vétustes, beaucoup fermées et inhabitées, et dans les quelques-unes encore ouvertes, si un peu de fumée s'élève, elles n'abritent plus que des vieillards !

Les facteurs de ce mouvement sont ceux que j'avais déjà signalés en 1911 : exode vers les villes et dénatalité.

L'exode vers les villes présente un réel danger économique et social pour le pays. Et je ne sais si l'on en mesure bien toute la gravité. Le mal est grand, il n'est pas sans remède, et on pourrait l'enrayer si, au lieu de discourir, on agissait. Il serait trop long d'exposer ici les remèdes qui seraient capables d'arrêter le mouvement de désertion des campagnes et de retenir (je ne dis pas ramener) à la terre des bras, des intelligences et des cœurs.

Plus grave encore est le péril de la dénatalité. Un pays où il y a chaque année plus de cercueils que de berceaux est condamné à une irrémédiable déchéance, et un peuple où le célibat et la stérilité se généralisent doit fatalement disparaître.

M. Mauve n'a pas poussé son enquête plus loin à ce sujet. Il eût été intéressant de rechercher le taux de la natalité. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il variait dans notre province entre 26 et 41 naissances par 1.000 habitants ; au XIX^e siècle, il est tombé de 31 (période de 1806 à 1810), à 26 (période de 1850 à 1854), et à 15 (période de 1910 à 1914). Notre département se classait alors le 77^e. Dans nos riches communes de la Limagne, le nombre des naissances est tombé au-dessous de 10 pour 1.000 habitants.

Quelles sont les causes de cette dénatalité ? Elles sont diverses, d'ordre économique, social, moral, et peut-être même physiologique. Existe-il des remèdes ? On en préconise beaucoup : encouragement et assistance aux familles nombreuses, impôts sur les célibataires et les familles sans enfants, modification du code civil, etc. Que valent-ils ?

A l'apogée de sa grandeur, sous Auguste, l'Empire romain subit, lui aussi, une crise semblable. Alors le monde entier est soumis à sa domination ; pour la première fois, depuis des siècles, les portes du temple de Janus sont fermées ; les sept collines de Rome se couvrent de superbes palais ; les richesses affluent, le luxe se développe ; aux mœurs rudes et simples en honneur sous la République, succède une civilisation fastueuse et raffinée. Virgile peut annoncer l'âge d'or dans ces vers célèbres :

« *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :*

« *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* »

Mais cette civilisation, ce luxe, entraînent avec eux la corruption des mœurs. Les familles jusqu'ici fortement organisées par les lois et les traditions, fières de leur fécondité, se désagrègent et deviennent stériles.

Le mal est si grand que l'empereur Auguste fait voter par le Sénat une loi restée célèbre dans l'histoire et dans la législation, sous le nom de *Pappia Poppæa*. Cette loi considère le mariage comme un impôt dû à l'Etat. Elle divise les citoyens en deux classes : ceux qui ont des enfants (*patres*), et ceux qui n'en ont pas, les célibataires (*cælibes*), et les chefs de famille sans enfants (*orbi*). Étaient réputés célibataires l'homme non marié à 25 ans, la femme à 20 ans, ainsi que l'homme qui se mariait après 60 ans et la femme après

Février. — « La sagesse bourbonnaise, d'après les écrivains bourbonnais », par M^{lle} Nelly MELIN, femme de lettres.

Mars. — « Les écrivains bourbonnais du xiv^e au xvii^e siècle », par M. BURIOT-DARSILES, professeur au lycée Banville.

MIETTES & Le Syndicat d'initiative bourbonnais a organisé dans les **DHISTOIRE** salons de la Caisse d'Epargne de Moulins, un Salon des **LOCALE** & Beaux-Arts, qui a ouvert ses portes du 8 au 22 juillet. Une exposition d'ex-libris français et étrangers due en grande partie à M. Buriot-Darsiles — qui fit une conférence sur le sujet — était adjointe à celle des artistes peintres, graveurs et dessinateurs bourbonnais.

RÉGEMORTES.

ILLUSTRATIONS

Il est joint au présent numéro une série de phototypies relatives à l'excursion de la Société en 1914 dans la région de Montluçon-Huriel :

Montluçon : Eglise Notre-Dame.

Huriel : Le Donjon.

— Intérieur de l'église.

— Groupe des excursionnistes.

Nos confrères pourront intercaler ces documents dans les années parues du *Bulletin*, la première page 141 du Tome 28 (1925), et les trois autres pages 304 à 307 du Tome 22 (1914-1919).

ERRATUM

Page 96. 4^e ligne : Lire Jamin et non Jannin.



5
2
922
N° 11-12

Novembre-Décembre 1928

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU BOURBONNAIS

(LETTRES, SCIENCES ET ARTS)

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

PAR DÉCRET DU 20 AOÛT 1925



MOULINS

LES IMPRIMERIES RÉUNIES

15, RUE D'ENGHIEN, 15

1928

SOMMAIRE

<i>Procès-verbal : 1^{er} octobre 1928, 300 ; 5 novembre, 309 ; 3 décembre .</i>	Pages.
XXVI^e Excursion de la Société d'Emulation dans la Montagne bour-	317
bonnaise et en Forez (Jeudi 14 juin 1928) :	
<i>Compte rendu général, par M. E. CAPELIN .</i>	325
<i>Quelques notes historiques, archéologiques et bibliographiques en</i>	
<i>marge de l'Excursion de 1928, par Ph. TIERSONNIER .</i>	331
<i>Glozel : La question du Morceau de fer .</i>	337
<i>Guillaume de Marcellat et Jacques de Parroys, peintres verriers bourbon-</i>	
<i>nais (Suite et Fin), par F. MITTON .</i>	340
<i>Chronique, par RÉGEMORTES .</i>	361
<i>Liste des Membres de la Société d'Emulation (Annuaire 1928) .</i>	363
<i>Table des matières .</i>	

ILLUSTRATIONS

<i>Les excursionnistes à la Bénisson-Dieu (hors-texte).</i>	324-325
<i>Contre-cœur trouvé dans la démolition d'une maison, rue de Bourgogne .</i>	322
<i>L'église de Châtelmontagne .</i>	327
<i>Le retable d'Ambierle .</i>	328
<i>Le chevet de l'église d'Ambierle .</i>	332
<i>La nef de l'église d'Ambierle .</i>	333

N. B. — Les auteurs sont seuls responsables des articles insérés dans le Bulletin.

Toutes communications doivent être adressées au Directeur du Bulletin :

M. GÉNERMONT, Architecte des Monuments Historiques
11, place de la République, MOULINS.

RÉUNIONS DE LA SOCIÉTÉ

Le lundi 4 Février.

à 20 heures,

4 Mars.

*Salle de la Bibliothèque
Hôtel de Ville de Moulins.*

Séances du Conseil d'Administration Le lundi précédant la séance mensuelle,
à la Bibliothèque de la Société, à 14 heures.

Publications de la Société

<i>Bulletin, abonnement un an :</i>	<i>France .</i>	30
	<i>Etranger .</i>	36
<i>— un numéro .</i>		6
<i>1^{re} Série</i>	<i>Chaque volume (sauf III, IV, V et VI épuisés) .</i>	25
<i>(1846-1892)</i>	<i>Les 14 volumes non épuisés (ensemble) .</i>	300
<i>2^e Série</i>	<i>Chaque volume (sauf I, II et III épuisés) .</i>	30
<i>(1893-1924)</i>	<i>Les 24 volumes encore en vente (ensemble) .</i>	700
	<i>(1925-26 et 27 épuisés) .</i>	

Port en plus.

Tout membre de la Société a droit de compléter ses collections du Bulletin en
bénéficiant d'une remise de 20 %, sur les prix ci-dessus.

S'adresser au Bibliothécaire de la Société.

<i>Catalogue illustré de l'Exposition artistique bourbonnaise de 1925 .</i>	5
<i>Table des 36 premiers volumes du Bulletin (de la fondation à 1910) .</i>	3
<i>Insigne officiel de la Société .</i>	5

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque est ouverte pour les Membres de la Société, tous les jeudis
de 14 à 15 heures (Hôtel de Ville : Immeuble Rocquigny, 2^e étage).



PROCÈS-VERBAUX

Une erreur de mise en pages a fait omettre les deux communications suivantes devant prendre place dans le procès-verbal de la séance du 2 juillet, p. 247, ligne 17, après la communication du Frère Gustave-Marie.

— M. GÉNERMONT remet pour les archives de la Société (dossier de Glozel) et de la part des auteurs :

De M. Dussaud, notre éminent collègue, sa toute récente brochure : *Glozel à l'Institut*, numéro 2, des cahiers édités par Paul Catin (3, rue du Sabot, Paris, 5 francs), dans la collection « La controverse de Glozel », qui est la contre-partie de l'autre collection du même éditeur « Les cahiers de Glozel », auxquels collaborent MM. Reinach, Loth, Morlet, etc...

Le travail de M. Dussaud comprend l'historique des incidents glozéliens, tour à tour tragiques et comiques, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et dont nos membres ont été tenus au courant par les grands quotidiens. C'est le sujet de la première partie intitulée : « L'assaut des glozéliens à l'Académie des Inscriptions ». Ce chapitre anecdotique contient d'ailleurs de précieuses indications sur certains points restés obscurs ou plus ou moins volontairement déformés ; il est complété par une seconde partie : « L'inauthenticité de l'écriture de Glozel. » Ce sont les pages techniques de l'ouvrage dont nous avons eu un premier écho, de la bouche même de l'auteur, lors de notre séance de janvier, et que M. Dussaud devait développer à la séance du 20 avril à l'Académie, quand il fut empêché par le Président.

De M. Max Mabyre, cartographe à Vichy, un guide : *Tout Glozel en poche*, édité par le *Progrès de l'Allier* (4 francs), préfacé par M. Lasteyras, et comprenant plusieurs cartes touristiques, le résumé des fouilles, la description des itinéraires, le tout illustré de nombreuses photographies du musée. Somme toute, une œuvre conçue dans un esprit très neutre, et qui n'est pas, de ce fait, sans avoir déjà causé quelques avatars à son auteur impartial.

Puis il donne lecture d'une communication de M. Jacques Chevalier sur son entrevue avec M. Mendès Correa au sujet d'Alvao et Glozel : le *Bulletin* la publiera.

Il signale enfin que le ministère vient de classer parmi les Monuments Historiques, la chapelle du Lycée de Moulins, qui abrite le mausolée du duc de Montmorency.

— M. BURIOT-DARSILES, constatant avec plaisir que, comme il le disait l'an dernier, à notre séance publique, la grande figure de Banville ne disparaît pas de l'horizon littéraire, signale deux nouveaux articles consacrés au poète des *Odes funambulesques* dans les suppléments du *Figaro* en date des 16 et 30 juin derniers, par M. Jacques Patin. Le premier est intitulé : *Visites et Promenades. Une Muse de Baudelaire et de Banville : Marie Danbrun*. Cette Marie Danbrun, dont la vie est retracée par M. Jacques Patin à l'aide de renseignements communiqués par MM. Armand Lods et Henri Lionnet, était une jolie actrice, au talent de qui George Sand, dans la préface de son *Théâtre complet*, a rendu hommage, mais dont le principal rôle, écrit peut-être avec raison M. Jacques Patin, fut celui qu'elle joua auprès de Banville et de Baudelaire. C'est elle, en effet, qui est la « Marie » des *Améthystes*, cette « Marie » à qui, en 1861, Banville dédia : *La mer de Nice*, mais dont, dans ses *Souvenirs*, il n'a pas soufflé mot, craignant sans doute que sa femme ne fût rétrospectivement jalouse. L'article n'apporte d'ailleurs rien de bien nouveau, car on savait déjà par des études antérieures, que M. Burriot-Darsiles a signalées en juillet 1927, que Marie Danbrun a inspiré à Baudelaire cinq de ses plus belles pièces (*L'Irréparable, Causerie, Chant d'automne, A une Madone, Sonnet d'automne*) et qu'elle amena une brouille passagère entre les deux poètes. Mais il n'en est pas moins intéressant, ne serait-ce que par le désir qu'il donne de relire les beaux vers des *Améthystes* dont M. Jacques Patin cite deux ou trois strophes.

Le second article a pour titre : *Visites et Promenades ; Variantes de Banville*, et se rattache à l'article paru dans le *Figaro* du 16 mai et déjà signalé par notre confrère. M. Jacques Patin, ayant étudié les épreuves d'imprimerie des *Odes funambulesques* corrigées par Banville, donne des détails sur ces corrections qui témoignent, dit-il, « du travail minutieux et patient du poète », et où l'on peut « glaner de nombreux vers et parfois des passages entiers demeurés inédits ». Notre confrère lit quelques-uns de ces passages, dont certains présentent un grand intérêt.

M. Buriot-Darsiles appelle ensuite l'attention sur le bel hommage que vient de rendre à Charles-Louis Philippe la *Chronique des Lettres françaises* de notre confrère Joseph Place, en publiant dans son numéro de mai-juin : 1° un article d'André Monglond : *Sur la tombe de Charles-Louis Philippe* ; 2° le discours prononcé le 25 septembre 1911, au cimetière de Cérilly, pour l'inauguration du buste de l'écrivain, par notre confrère Jacques Chevalier, belles pages qui, jusqu'ici, étaient restées inédites et que, dit avec raison une note de la rédaction, Jacques Chevalier « était l'un des seuls à pouvoir écrire comme résidant plusieurs semaines chaque année sur la lisière de cette admirable forêt de Tronçais, splendeur inconnue de notre France, où l'auteur de *Charles Blanchard* a puisé la part la plus robuste et la plus saine de son talent » ; 3° des *Témoignages de Charles-Louis Philippe*, analyse de ce qu'on dit de lui, lors de sa mort, dans *la Phalange*, *la Nouvelle Revue Française*, *les Cahiers du Centre*, et ailleurs, Valéry Larbaud, André Gide, la comtesse de Noailles, et d'autres.

Après avoir lu la fin du discours de M. Jacques Chevalier, M. Buriot-Darsiles signale, dans la *Revue du Centre*, de mars-avril, un article un peu sommaire, mais intéressant, sur un sujet que, dit-il, il se propose de traiter plus longuement quelque jour : *Valéry Larbaud et le Bourbonnais*, par Claude Dravaine.

Notre confrère termine sa communication en lisant un curieux chapitre du livre que M. F. Funck-Brentano vient de consacrer à l'homme et à l'écrivain peu ordinaires à qui Goethe reconnaissait du génie, tandis que Brunetière qui, évidemment, n'en avait guère, de génie, ne voit en lui qu'un « pourceau » : Rétif de la Bretonne (1). Ce

(1) A. Michel, Paris, 1928.

chapitre étudie Rétif historien, et prend pour point de départ la nomination, au concours, de Rétif comme professeur d'histoire à l'école centrale du département de l'Allier, le 3 mai 1798. M. Funck-Brentano y signale certaines des vues historiques de Rétif qui, pour son temps, sont des plus surprenantes, par exemple sa doctrine sur les origines du pouvoir royal, et son jugement sur Jeanne d'Arc, qui est parmi les pages non seulement « les plus émues et les plus belles, mais les plus vraies, les plus exactes que la sublime enfant, et jusqu'à nos jours, ait inspirées ». Le tout prouve que l'auteur de *Monsieur Nicolas*, tout au moins sous le rapport des qualités intellectuelles requises, eut fort bien pu remplir, à cette école centrale qui devait, par après, devenir notre Lycée, les fonctions auxquelles l'avait appelé l'administration de l'Allier. Mais on sait que Rétif ne vint jamais occuper son poste (1).

SÉANCE DU 1^{ER} OCTOBRE 1928

Assemblée générale extraordinaire.

PRÉSIDENTE DE M. J. VIPLE,
VICE-PRÉSIDENT, EN L'ABSENCE DE M. CAPELIN, PRÉSIDENT

— *Sont présents* : M^{mes} DE BAUBERT, BUCHERON, MOITRIER et MONCEAU ; MM. BAGNOLET, AUGUSTIN BERNARD, BOUSSAC, BROSSARD, G. BRUEL, BURIOT-DARSILES, CHABOT, L. CHAMBRON, P. CHAMBRON, CHEVALIER, B. CLÉMENT, DROULEZ, DURANTIN, DELAUME, lieutenant-colonel FLEURY, GRILLOT, LAURENT, abbé LARROQUE, L. LASSET, abbé LECLERC, L. LOIZEL, R. LOUGNON, V. LOUGNON, D^r MONCEAU, OSTER, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, F. REVÉRET, RIGODON, abbé ROYER, SARRAZIN, TIERSONNIER, VIPLE, VIROTTE-DUCHARME.

(1) Une note rappelle que les documents relatifs à la nomination de Rétif de la Bretonne à l'école centrale de l'Allier ont été, pour la première fois, signalés par le banvilliste M. Fuchs, professeur au Lycée de Charleville, et transcrits par les soins de notre regretté ancien président, M. Flament, archiviste du département.

— *Excusés* : MM. CAPELIN, BARDET, GÉNERMONT, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, SABATIER.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— M. G. BRUEL demande l'adjonction suivante au procès-verbal du 7 mai, à la page 153 :

« M. Rouillon signale qu'ayant été à Glozel et ayant dit à M. Emile Fradin que le morceau de fer prélevé à Glozel par M. Viple en 1924 était un morceau de tube de verrier, M. Fradin a déclaré que ce n'était pas possible et qu'il possédait d'ailleurs un autre morceau de fer venant des fouilles.

« M. G. Bruel annonça alors qu'à la prochaine séance, il ferait un historique de ce premier morceau de fer. »

M. G. Bruel signale en outre que le procès-verbal du 2 juin, page 161, dit qu'il vient de commencer un historique du morceau de fer trouvé à Glozel, alors qu'en réalité il a lu en séance la note qu'il avait rédigée. Mais certaines pièces n'étaient que résumées, car il n'avait pu copier ces pièces dans le dossier de Glozel, ce qu'il ne tarderait pas à faire.

— M. LE PRÉSIDENT signale le décès de notre confrère M. Antonin Mallat, membre correspondant de l'Académie de Médecine, correspondant national de la Société des Antiquaires de France, auteur de nombreux ouvrages historiques sur Vichy et sa région.

Il adresse à son fils, M. Maurice Mallat, l'expression des condoléances émues de notre Compagnie.

— M. le Président est heureux d'annoncer que notre distingué Vice-Président, M. AUGUSTIN BERNARD, professeur à la Sorbonne, secrétaire général de la Commission interministérielle des affaires musulmanes, est nommé membre de la Commission interministérielle chargée de l'étude de la question de représentation des indigènes d'Algérie et des colonies au Parlement, commission que préside M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur.

— Il signale les nominations, dans l'ordre du Mérite agricole, de deux de nos confrères, celle de M. Moulin, secrétaire de la Société agricole de Vichy, au titre d'officier, et celle de M. Fernand Méténier, au titre de chevalier.

— M. le Président donne lecture de la correspondance suivante :

Des lettres de MM. le lieutenant-colonel Fleury et le Dr Henri Meige, remerciant de leur admission.

Une lettre de notre confrère, M. E. Cartereau, offrant à notre Compagnie une somme de 500 francs pour explorer, sous certaines conditions, quelques-uns des souterrains-refuges de Ferrières-sur-Sichon.

Une lettre de la maison Lefranc, demandant pour son agenda, de remplir un questionnaire relatif aux travaux de notre Société et à la composition de son Bureau.

Une circulaire de la Fédération nationale des Mutilés des yeux, tendant à la révision du barème.

Une notice de la librairie Larousse, concernant l'*Annuaire général* 1928, qui vient de paraître.

Une notice du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, contenant le programme détaillé du soixante-deuxième congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements, qui se tiendra à la Sorbonne, en avril 1929.

Une lettre de M. Fromentin, proposant à notre Compagnie, de faire, sous ses auspices, une conférence sur la Chanson française.

— Le Président procède au dépouillement des nombreux périodiques et revues reçus pendant ces vacances : les bulletins des sociétés d'Amiens, Angoulême, Béziers, Bourg, le bulletin diocésain de Lyon, le Bulletin de l'Ouest (Poitiers), celui des académies de Nevers et Orléans, le Bulletin de la Société des Antiquaires de France, la Revue d'Auvergne, le Bulletin de la Société d'Anthropologie et des Amis de Montluçon.

Il signale, dans le compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un article de M. Joseph Loth sur l'étymologie du mot « Glozel ».

Dans le Bulletin Archéologique, une analyse, par le Dr Capitan, de la brochure du Dr Morlet et E. Fradin : *Sur une nouvelle station néolithique*, et une communication de M. Camille Jullian qui estime que, toutes réserves faites sur ces fouilles et sur bien des détails, il pourrait s'agir d'une fosse ayant servi de réserve à un sanctuaire voisin. Il en rapproche les objets trouvés de ceux provenant du musée de Syracuse et du musée d'Aix.

Dans le *Compte-Rendu de l'Académie des Sciences et Arts de Savoie*, un article sur le connétable de Bourbon, qui jette un jour nouveau au sujet de son désaccord avec la reine mère.

Dans la *Revue du Berry et du Centre*, un article sur les mardelles.

— M. J. Viple fait remarquer à ce propos, que des mardelles ont été signalées dans le département, à *Chemilly* (forêt de Moladier) (*Annales du Bourbonnais*, 1891, p. 235, *Revue scientifique*, n° 3, p. 47), à *Coulandon* (*Bulletin archéologique*, 1895, p. Lxi, *Bul. Soc. Emul.* XVIII, p. 343), à *Marigny* (*Bul. Soc. Emul.*, 1894, p. 14), et dans la forêt de Grosbois.

Dans la revue *Voyages*, un article de notre confrère M. Générmont, intitulé « Au pays d'Allen, le Bourbonnais pittoresque ».

Il signale également que nous devons au zèle averti de notre distingué directeur du *Bulletin*, M. Marcel Générmont, architecte des Monuments historiques, une intéressante notice, d'une présentation très soignée, du château de Fourchaud, commune de Besson. Un plan, une carte des voies d'accès, plusieurs photographies et dessins accompagnent le texte, qui, sous une forme très condensée, donne l'histoire de cette forteresse féodale, une des mieux conservées du Bourbonnais.

— M. le Président signale divers articles parus dans le *Courrier de l'Allier* :

Dans le numéro du 15 août, un article de M. Fuchs, « Le théâtre à Moulins au XVIII^e siècle » ;

Dans les numéros des 14 et 15 septembre, sous la signature anonyme d'« Amicus », un historique et une description sommaire de l'église de Souvigny.

Dans les numéros des 20, 21 septembre, un article extrait des *Débats* de M. Hubert Morand, sur Napoléon III à Vichy.

Il signale que les *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, dans leur numéro du 14 juillet, donnent une intéressante biographie de notre distingué compatriote Valéry-Larbaud.

— Le Président remet, pour nos archives, une plaquette de la *Sauvegarde de l'Art Français*, avec illustrations d'Abel Faivre, et le texte d'une conférence faite le 19 juin 1928 à l'Union Interalliée, par M. le duc de Trévise.

— Avant de passer aux communications portées à l'ordre du jour,

M. le Président prie M. Albert Sarrazin d'exposer les motifs pour lesquels notre compagnie est réunie ce soir en assemblée générale extraordinaire. Après rapport sur le projet d'acquisition de la nue-propiété d'une maison sise à Moulins, place de l'Ancien-Palais, n° 4, et rue des Orfèvres, n° 5, il est donné lecture du procès-verbal de la délibération du Conseil d'administration en date de ce jour, aux termes de laquelle le Conseil a donné tous pouvoirs à M. Joseph-Augustin Bernard, professeur à la Sorbonne, vice-président de la Société d'Emulation, à l'effet d'acquérir, au nom de la société, moyennant le prix ferme de 22.500 fr., la nue-propiété de la dite maison, sise à Moulins, place de l'Ancien-Palais, n° 4, et rue des Orfèvres, n° 5, à laquelle nue-propiété se réunira l'usufruit au décès de M^{me} veuve Couhard, née Thonier-La Rochelle, demeurant à Lavau, commune de Franchesse.

M. le Président met aux voix l'approbation de cette délibération.

Il est procédé au vote, et la délibération est approuvée à l'unanimité.

— M. G. BRUEL donne lecture d'une lettre, reçue par M. Génémont, qui la lui a communiquée à son retour de Vichy, le 16 septembre 1928, adressée par MM. Fradin, et de la réponse qu'il leur a envoyée sous pli recommandé.

Ces documents paraîtront dans un prochain Bulletin, à la rubrique : « Glozel ».

Enfin M. G. Bruel donne également lecture d'une lettre qu'il a reçue de M. Giron, photographe à Ebreuil.

— M. Augustin BERNARD donne quelques détails sur un voyage qu'il vient de faire dans la Montagne Bourbonnaise, en particulier au hameau dit « chez Pion » et sur une visite à Glozel.

— M. CLÉMENT donne les renseignements suivants sur de nouvelles trouvailles faites à Montcombroux, permettant de dater l'époque de la fabrication des bracelets de schiste :

Au début de l'année 1928, M. Bouillot, cultivateur à la Cure, en défonçant un champ, découvrit dans une terre non remaniée, à 40 cm. de profondeur et à 50 mètres de l'emplacement de l'atelier de bracelets des Berthelots, en un tas, huit nodules, 6 fragments de bracelets et un bracelet ébauché.

Nodules et fragments de bracelets sont identiques à ceux trouvés

antérieurement, ils ne présentent aucune particularité spéciale. Par contre, le bracelet ébauché mérite de retenir l'attention.

C'est une plaque de schiste circulaire de 10 cm. de diamètre, travaillée sur une seule face; une cassure en cours de fabrication dut vraisemblablement la faire rejeter par l'ouvrier.

L'outil qui a servi à travailler cette plaque a laissé des traces très nettes, parfaitement rectilignes et présentant des stries parallèles. (L'une de ces entailles mesure 34 ^{mm}.)

Il paraît impossible que ces entailles soient l'œuvre d'un burin de silex; aucun d'eux, à ma connaissance, ne présente un tranchant rectiligne aussi large. De plus, un burin de silex agit par raclage en enlevant de minces copeaux de schiste, tandis que, seul, un burin de métal peut laisser par frappe une taille aussi nette, aussi profonde et en décrochement avec la précédente.

Ces quelques considérations permettent d'attribuer les bracelets de l'atelier de Montcombroux, soit à l'âge du bronze, soit aux premiers âges du fer, et non à l'époque néolithique.

Puis M. Clément fait circuler quelques-uns de ces nodules et bracelets.

— M^{me} H. MONCEAU signale que nos collections se sont enrichies de quelques dons pendant les vacances :

M^{lre} RADUREAU a fait don d'une peinture de son frère, l'abbé RADUREAU, représentant les bords de l'Allier à Vichy.

M^{me} FRANCIS DODAT, de Bessay, qui a déjà donné à la Société des costumes bourbonnais et une vieille ancienne, vient encore de faire don d'une très jolie féchelle avec son chapeau en vieille terre noire de Coulandon.

M. DE BRION a remis la médaille d'argent représentant le colonel Laussedat, et la médaille de bronze représentant Déchelette, qui appartenaient déjà à la Société et qu'il avait gardées chez lui.

Notre compagnie est heureuse d'adresser à tous ces généreux donateurs, ainsi qu'à M. VAYSON DE PRADENNE, qui a fait analyser les cendres trouvées à Chapeau, l'expression de sa gratitude.

M^{me} H. Monceau, ayant fouillé autour de la carrière des Billons, commune de Bessay (Allier), (plan cadastral n° 302, section E) et appartenant à M. GILBERT JAMES, a trouvé à 1 m. 50 de profondeur, dans une couche de terre remuée, reposant sur du sable, un grand nombre de briques romaines à rebord et des débris de vases et de verre dont elle fait circuler quelques échantillons qu'elle offre au musée de la Société.

— Au nom de Frère GUSTAVE-MARIE, M. TIERSONNIER donne lecture d'une communication : « Le Chant du départ des prêtres déportés de l'Allier », « La légende et la vérité », que l'on trouvera dans un prochain bulletin.

— M. GÉNERMONT remet :

1° De la part de M. Tiersonnier : une photographie de Roger-Simon de Quirielle, ancien président de la Société d'Emulation du Bourbonnais, envoyé par son fils Jehan de Quirielle, pour les archives de la Société.

2° De la part de M. Jacques Chevalier, un tirage à part, exemplaire numéroté, du *Tombeau de Charles-Louis Philippe* (édition de la Chronique des lettres françaises) et un numéro (4 août) des *Nouvelles littéraires*, contenant un article de M. J. Chevalier sur *Bergson* et un de M. Eugenio d'Ors sur Jacques Chevalier.

3° De la part de M. Camille Gagnon, un exemplaire de son tirage à part : *Ygrande, énigme bouronnaise*.

4° De la part de M. Eugène Le Brun, deux cachets de cuivre portant, l'un la mention : *Comité des Francs-Tireurs Bourbonnais* ; l'autre : *Ministère de la guerre. Francs-Tireurs Bourbonnais. Administration*.

5° De la part de M. Mahyre : des exemplaires du *Guide Glozel* et du *Plan-Guide de Vichy* (en vente aux éditions Mabyre, 22, boulevard Gambetta, Vichy).

6° Un exemplaire du numéro du 8 juillet de *Voyages*, la revue P.-L.-M. contenant un article : « Au Pays d'Allen ; le Bourbonnais Pittoresque. »

— M. H. BURIOT-DARSILES remet, pour les archives de la bibliothèque de la Société :

1° Une photographie de son portrait au pastel, exécuté en 1922 par Lucien Pénat.

2° Le numéro du 15 juillet 1928 de la revue *La Vie*, contenant un article de lui sur *la Renaissance du Bourbonnais*. (Il signale en passant que ce titre n'est pas de lui. Il avait simplement intitulé cette page : *Lettre du Bourbonnais*. La direction de la revue a cru que les quelques indices d'activité nouvelle signalés dans cet article permettaient de lui donner ce beau titre. Notre confrère souhaite que celui-ci soit bientôt justifié par les faits.)

3° Un lot de 20 numéros de la revue *Les Archives de la Société des Collectionneurs d'ex-libris et de reliures artistiques*.

Notre confrère fait ensuite circuler un récent album de caricatures « glozéliennes » intitulé : *Rallie Glozel*, par P. Roque, sans nom d'éditeur et sans date, mais imprimé cet été à Paris. Il signale, pour notre bibliographie glozélienne, l'article de M. Faÿ, de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand : *Les scandales de Glozel et le métier de la science*, dans la *Revue européenne*, numéro de septembre 1928. Il signale en outre qu'un auteur dont il a déjà mentionné ici un ou deux articles glozéliens, Gérard Lacaze-Duthiers, n'annonce pas moins de quatre ouvrages sur la question :

α) *Glozel, histoire d'un crime, document pour servir à l'histoire des mœurs*.

β) *Essai de bibliographie glozélienne*, comprenant tous les articles parus sur Glozel dans les journaux et périodiques du monde entier, de mars 1924 au 31 décembre 1928, suivie d'une iconographie et complétée chaque année par un supplément.

γ) *Glozel, sa place dans l'histoire de la civilisation*, thèse pour le doctorat ès lettres.

δ) *L'idole phallique, roman des temps glozéliens*.

Passant à un autre ordre d'idées, M. Buriot-Darsiles relève, dans le *Figaro* du 18 août 1928, un article de M. Pierre Fernand intitulé : *La Vie intellectuelle en province : Quelques baigneurs de Bourbon-l'Archambault*, qui est un compte rendu de la conférence donnée à la Société des Amis de Montluçon par notre vice-président, M. Joseph Viple, et du livre de M. Genès Pradel sur *Madame de Sévigné en Bourbonnais* (M. Pierre Fernand semble d'ailleurs ignorer un livre que les *Cahiers du Centre* ont publié en 1914 et qui lui aurait permis de faire un article plus complet : *Une Maîtresse du Roi Soleil en Bourbonnais, Madame de Montespan à Bourbon-l'Archambault*, par Henry Baguet).

Dans les *Nouvelles Littéraires* : numéro du 28 juillet 1928, *Jean Giraudoux au lycée de Châteauroux ou l'art de présider les distributions de prix*, par Albert Pous, donnant des extraits du discours prononcé par notre célèbre confrère dans cette cérémonie ; numéro du 4 août 1928 : de longs extraits (toute une page) du volume que M. Jacques Chevalier consacre à Bergson dans la collection les

Quarante dirigée par M. Jacques des Gachons (collection où Valéry Larbaud donnera un livre sur Paul Valéry), et, dans ce même numéro, en première page, le texte de l'allocution par laquelle M. Eugenio d'Ors, de l'Académie royale d'Espagne, a présenté à Valladolid notre éminent compatriote, allocution qui se termine ainsi :

« Son amour et sa pratique de la philosophie comme manière de vivre, comme vie, comme viatique, est, sans doute, une des raisons qui ont rapproché toujours notre hôte de l'esprit de l'Espagne. Il nous l'a bien dit. Son maître, M. Bergson, est arrivé au grand âge. Il a parcouru le cycle du savoir. Il s'est élevé, avec ses réflexions, jusqu'à un point où presque personne n'atteint. Mais le cœur inquiet n'est pas satisfait à ce point. La senectude de M. Bergson voulait quelque chose de plus. Alors, M. Chevalier, en bon disciple de Bergson, en bon disciple de l'Espagne, a mis entre les mains du grand philosophe les écrits de sainte Thérèse... »

Toujours dans les *Nouvelles littéraires*, M. Buriot-Darsiles mentionne : numéro du 8 septembre 1928, un article de Valéry Larbaud sur Maurice Constantin-Weyer, un romancier qui est notre compatriote par alliance, ayant épousé une Vichyssoise.

— M. REVÉRET fait circuler un exemplaire du bulletin des maîtres-imprimeurs.

— Sont présentés à l'admission :

S. A. le Prince XAVIER DE BOURBON-PARME, château de Bost, par Besson (Allier), présenté par MM. le comte de Bourbon-Busset, le comte de Lacarelle et Xavier de Mareschal.

M. Georges BARILLET, industriel, député de la Seine, 45, rue Bourgelat, à Alfort (Seine), présenté par MM. Chambron, Paul Buvat et M. Génernont.

M. DECOUR, professeur à l'école secondaire d'Assouan (Egypte), présenté par MM. A. Bernard, J. Viple et R. Loughnon.

M. Gustave PINGUSSON, maire de Châtelmontagne (Allier), présenté par MM. A. Chevalier, Philippe Tiersonnier et Fr. Mitton.

M. SIMONIN, directeur honoraire des enfants assistés de la Seine, au Prieuré, Bourbon-l'Archambault (Allier), présenté par MM. A. Bernard, J. Viple et R. Loughnon.

M. A. VAYSON DE PRADENNE, ingénieur civil des mines, membre de la Société préhistorique française, 8, rue Alfred de Vigny (Paris).

présenté par M^{me} H. Monceau, MM. les docteurs Monceau et R. Lougnon.

— Sont admis en qualité de membres titulaires :

MM. le lieutenant-colonel ELIE et MABYRE.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 10.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGNON.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE

PRÉSIDENCE DE M. E. CAPELIN

Sont présents : M^{mes} DE BAUBERT, MOITRIER, H. MONCEAU ; MM. A. BARDET, BOUSSAC, BROSSARD, G. BRUEL, BURDIN, CAPELIN, CHAMBALOUS, L. CHAMBRON, CHEVALIER, DELAUME, DÉLINIÈRE, DÉNIER, DÉSORTIAUX, DROULEZ, DURANTIN, lieutenant-colonel ELIE, GÉNERNONT, GOLLIARD, P. GOLLIAUD, GRILLOT, LOIZEL, R. LOUGNON, V. LOUGNON, MILCENT, F. MITTON, MONCEAU, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, RIGODON, ROY, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, SÈQUE, TIERSONNIER, VIPLE.

Excusés : M^{me} BUCHERON ; MM. l'abbé LARROQUE, F. REVÉRET, SARRAZIN, VIROTTE-DUCHARME.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente, lequel est adopté.

— M. LE PRÉSIDENT rend compte de l'étude et des propositions que le Conseil d'administration a faites au sujet du relèvement des cotisations. M. VIPLE indique qu'en dépouillant les réponses reçues à ce sujet quelques suggestions intéressantes ont été formulées. Il s'ensuit une discussion à laquelle prennent part MM. Dénier, G. Bruel, Roy et Bardet à la suite de laquelle, la question ne semblant pas encore au point, on décide d'en renvoyer l'étude au conseil d'administration, et de maintenir le statu quo pour le prix des cotisations en 1929.

— M. LE PRÉSIDENT signale que M. Gondoin, préfet de l'Allier, président d'honneur de notre Compagnie, vient d'être mis à la retraite

sur sa demande et d'être promu officier de la Légion d'honneur. Il exprime les regrets que nous cause ce départ et propose d'adresser à M. Gondoin les félicitations de notre Compagnie pour la distinction dont il vient d'être l'objet. L'assemblée se rallie à l'unanimité à cette proposition.

— M. le Président souhaite la bienvenue à M. Désortiaux, qui assiste pour la première fois à nos séances.

— M. GÉNERMONT donne lecture de la communication suivante sur « *les petits amours* » de la duchesse de Montmorency.

« Je ne voudrais pas, Mesdames et Messieurs, que cette courte communication sur les « petits amours » de la duchesse de Montmorency, éveillât en votre esprit la curiosité de quelque révélation sur les mœurs galantes au début du XVII^e siècle ; au reste, les grandes amours de notre illustre concitoyenne d'adoption furent-elles d'ordre exclusivement surnaturel et de nature à faire plutôt l'édification de ses contemporains, émerveillés par sa grande piété et par son parfait renoncement aux choses d'ici-bas.

D'ailleurs, le masculin de ce pluriel doit-il bien vous révéler le caractère exact de cette note rapide qui ne vise qu'à mettre au point un détail, un tout petit détail relatif à l'histoire du monument dont s'enorgueillissent tout à la fois notre ville et l'art sculptural du grand siècle : je veux parler de cette partie centrale du Mausolée du Duc de Montmorency que constituent les deux charmants amours dont les bras potelés soutiennent la guirlande qui orne si harmonieusement l'urne funéraire.

Sans doute avez-vous pu être frappés, après tant d'autres, des deux versions dessinées qui existent de ce motif. Si vous prenez, par exemple, l'album de l'*Ancien Bourbonnais*, vous trouverez dans la perspective gravée par Courtin, la vue de ces deux génies dont une banderole ceint pudiquement l'anatomie enfantine, tandis que le dessin au trait, qui donne le géométral du tombeau vous les présente dans la plus simple des nudités. Il est certain que ce géométral, comme d'autres relevés que j'ai retrouvés dans les archives de notre regretté chanoine, reproduit l'œuvre originale telle qu'elle fut conçue par François Anguier, chargé par la Duchesse de la réalisation sculpturale de la majeure partie du mausolée. De l'exécution à la pose, un fait nouveau intervint auquel nous devons cette deuxième version, atténuée, des petits génies porteurs de guirlandes.

Dans le volumineux travail que notre regretté confrère René Moreau avait consacré à la chapelle de la Visitation et qu'une mort prématurée devait laisser à l'état de manuscrit, — manuscrit que nous devons à l'obligeance de M^{me} Moreau d'avoir pu parcourir, — dans ce travail

d'érudit et d'artiste, dont nous aimerions, — et gagnerions tous, — à voir paraître une édition imprimée, René Moreau avait reproduit une correspondance du P. Canaye, relative au mausolée. Rappelons en passant que ce Père Jésuite (1504-1670), qui fut recteur du Collège de Moulins de 1633 à 1635, — alors donc que la duchesse arrivait en notre ville, — professa les humanités au Collège de Clermont, — actuellement Lycée Louis-le-Grand, — où il eut comme élève Saint-Evremond. et s'offrit plus tard aux flèches de ce dernier, dont une satire fameuse couvre quelque peu de ridicule notre bon recteur dans ses rapports présumés avec le maréchal d'Hocquincourt; après son départ de Moulins, le P. Canaye reçut l'office guerrier d'aumônier général des armées du Roi et il est à supposer que, de la capitale où il devait avoir son quartier général, il put suivre les travaux du sculpteur et connaître ensuite les incidents qui marquèrent l'arrivée des marbres à Moulins en 1654, leur reconnaissance par la Duchesse et son triple mécontentement.

Écoutons plutôt le Père Canaye :

... « La Duchesse trouva néanmoins trois défauts à ce bel ouvrage; le premier, qu'elle-même y était représentée sous le nom de la douleur, contre sa défense expresse qu'elle avait faite d'y être mise en aucune façon.

« La hardiesse du sculpteur en ce point la fâcha si fort qu'elle menaça de faire arracher la statue, si il était possible sans gâter le reste; Mais M^{me} la Duchesse de Longueville, qui ne pouvait ignorer le vertueux motif du courroux de la duchesse, lui en remontra l'excès; elle lui représenta qu'il fallait pardonner ce manquement d'obéissance à ses volontés qu'un maître aussi habile qu'était le sieur Anguier n'avait pu pécher contre les règles de l'art, pour suivre les lois que sa modestie lui voulait imposer et qu'au reste elle pourrait ne se considérer pas dans la figure de la douleur, puisqu'elle convenait parfaitement à l'endroit où on l'avait placée... Ces raisons méritaient du crédit dans l'esprit de M^{me} de Montmorency. C'est pourtant qu'elle n'y céda que par l'impuissance où elle se vit de ne pouvoir se satisfaire.

« La seconde faute lui fut d'autant plus sensible qu'elle n'avait rien épargné pour l'éviter. Son architecte était allé exprès à Paris, avant que de commencer l'église, afin de prendre exactement les mesures de toutes choses avec les sculpteurs.

« Madame prétendait que le mausolée fut situé de telle manière que la principale figure, qui est celle de M. de Montmorency, eût le regard entièrement sur le maître-autel au lieu qu'elle se tourne vers le bas de l'église. Cela est arrivé par le changement de la place où l'on décida d'abord de le mettre, croyant que le chœur des religieuses serait du côté de l'Evangile, auquel cas le mausolée aurait occupé l'endroit où est à présent la grille et la figure de Monsieur regarderait l'autel. Cette méséance choqua l'œil de Madame avant que personne l'eût re-

marqué et lui causa un chagrin d'autant plus grand que la faute était irréparable.

« Il n'en fut pas de même du troisième, qu'elle trouva dans ce bel ouvrage, comme ce n'était que la perfection de l'art qui avait trop bien imité la nature dans deux génies qui soutenaient le cordon de l'urne qu'elle formait sa plainte. Elle obligea l'excellent sculpteur à couvrir ce qui ne devait pas paraître dans le lieu saint, quelque répugnance qu'il montrât à toucher à ces figures. Madame le contraignit à mettre deux fois la main à cette réparation, parce que, la première, il ne l'avait fait que trop légèrement. »

Et si, nous reportant à l'ouvrage qu'un autre jésuite, le P. Gareau, consacra à la *Vie de M^{me} de Montmorency, supérieure de la Visitation* (1), nous recherchons trace de cet incident, nous y trouvons en effet confirmation des dires du P. Canaye :

« Un autre défaut que la duchesse trouva étoit que les deux génies qui tenoient le cordon de l'urne, n'étoient pas assez, selon les règles, d'une exacte modestie. C'est une licence scandaleuse trop familière aux peintres et aux sculpteurs et qu'ils s'efforcent inutilement d'excuser. Le sieur Anguier voulut faire valoir l'usage en sa faveur et les mauvaises raisons par lesquelles on prétend l'autoriser. L'usage fut traité avec raison d'abus pernicieux ; les raisons qu'il en rapporta furent méprisées comme frivoles et parce qu'on pouvait remédier au mal que la Duchesse reprochoit, on le fit disparaître. »

Sur le manuscrit de René Moreau, une note marginale au crayon « A voir », semble indiquer que l'auteur, dont chacun sait le souci d'exactitude, n'avait pas eu le temps de vérifier le procédé employé par l'artiste pour habiller la nature.

Une occasion m'ayant été récemment offerte de vérifier ce menu détail, je puis vous assurer aujourd'hui que la délicate draperie qui semble faire corps avec l'ensemble du motif et dont la patine s'est merveilleusement adaptée aux tonalités écu du marbre de Carrare, est tout simplement un placage de plâtre et de filasse, vulgairement du staff. Il nous reste à supposer que les mains mêmes de François Anguier modelèrent ces plis harmonieux qui réunissent si heureusement les pudiques vêtements de nos angelots aux rubans dont est tissée la guirlande ; en sorte que, pour l'œil non averti, le motif paraît conçu et réalisé d'un seul jet, tandis que, à en croire le P. Canaye, l'artiste dut pourtant, au désir de son auguste cliente, s'y reprendre à deux fois pour émasculer son œuvre charmante. »

— M. G. BRUEL remet pour notre Bibliothèque :

- a) Un tirage à part de son *Historique du morceau de fer de Glozel*.
- b) Un tirage à part d'une étude sur la Métrophotographie.

(1) Clermont, imp. Viallanes, 1769.

c) Un tirage à part d'une biographie du colonel Laussedat (La jeunesse, etc.).

Il signale que des recherches faites récemment aux mines de Charrier, commune de Laprugne (H^{te}-Besbre), ont permis de recouper deux couches de schiste ferrugineux, l'une à 18 mètres de profondeur, d'une puissance de 6 mètres, la seconde à 33 mètres de profondeur. La première couche contiendrait 53 kilos d'étain à la tonne, la seconde 35 kilos à la tonne, et la teneur en cuivre serait respectivement de 5 % et de 7,9 %.

De nouveaux procédés de traitement par gravité, flottation et séparation magnétique combinés ont raison de difficultés d'exploitation tenant à la complexité du minerai.

Les deux métaux sont exploitables commercialement, et le cuivre ne sera plus considéré seulement comme un sous-produit.

Enfin M. G. Bruel, au nom de M. le Dr H. Meige, donne lecture d'une communication sur *Les Putréfiés*, qui paraîtra dans un prochain Bulletin.

— M. M. DÉNIER donne lecture d'une communication de M. Jouveau-Dubreuil, professeur au collège de Pondichéry, sur certaines antiquités préhistoriques de Mahé du Malabar.

M. Jouveau-Dubreuil est un nom bien connu des savants contemporains. Ses intéressantes découvertes, ses nombreux envois au musée Guimet, ses remarquables travaux sur les antiquités et les monuments Dranidiens le mettent au premier rang des archéologues orientalistes.

Aussi artiste qu'érudit, Jouveau-Dubreuil a su grouper dans ses appartements de Pondichéry, une suite de meubles de la Compagnie des Indes qui constitue une collection unique tant par la beauté des pièces qui la composent que par le bon goût avec lequel elle est disposée.

Voici cette communication :

Dans les environs de Mahé du Malabar, on trouve des antiquités hindoues, musulmanes ou chrétiennes, mais on trouve aussi des antiquités très différentes, qui sont beaucoup plus anciennes :

1° Des antiquités préhistoriques: dolmens, menhirs et aussi des pierres en parapluie (topi kallou) ou pierres en chapeau, car, dans le Malabar, les chapeaux sont très larges et servent en même temps de parapluie.

Il est à remarquer que ces monuments sont tout à fait analogues aux monuments mégalithiques de France, et que, en France, aussi, on

trouve de ces curieux topi kallou, c'est-à-dire quelques pierres dressées qui supportent une énorme pierre plate et circulaire; l'aspect est celui d'un gros champignon ou d'une ombrelle.

2° On trouve aussi des antiquités qui semblent beaucoup moins anciennes, car ce sont des tombes où l'on ne trouve jamais d'ossements. Les corps étaient donc brûlés, selon des rites qui, dans l'Inde, sont considérés comme appartenant à la civilisation aryenne.

Mais ce qui est très curieux, c'est que ces monuments qui sont creusés dans la pierre (la latérite) ont une forme absolument HÉMISPHERIQUE.

Il y a deux espèces de tombes : celles qui ont un trou à la partie supérieure, et celles qui ont un pilier central.

On a découvert en France des tombes avec pilier central circulaires, et creusées dans le roc.

Il est très curieux de remarquer que, dans l'Inde et en France, nous trouvons les mêmes monuments :

1° Monuments mégalithiques (menhirs, dolmens, topi-kallou);

2° Tombes circulaires, avec pilier central et creusées dans le roc.

Je suis persuadé que des civilisations analogues se sont développées à la fois en France et dans l'Inde. Les monuments de l'Inde doivent donc intéresser les archéologues français et en particulier la Société d'Emulation du Bourbonnais.

Mais un point est très remarquable; les tombes à pilier central dans l'Inde ont des portes de style phénicien et sont très analogues par leur forme circulaire aux tholoï phéniciennes du bassin méditerranéen.

J'ai cru comprendre que les grottes circulaires du Bourbonnais contenaient des pierres ou des briques avec des caractères qui ressemblent aux caractères phéniciens. Si le fait était exact, il existerait dans le Bourbonnais de véritables tholoï qui appartiendraient à une catégorie d'antiquités dans laquelle se placeraient aussi les tholoï phéniciennes et les tholoï du Malabar.

M. Longhurst a recueilli des poteries provenant d'une tholos située près de Calicut. Elles ont été déposées au Musée de Madras. Or, M. G. Yazdani, en les examinant, a découvert que ces poteries portaient des caractères alphabétiques linéaires. Il a donné le compte rendu de sa découverte à la page 56 du « Journal of the Hyderabad Archaeological Society » for 1917 (Published by the Society). (Voir aussi pages 67 (n° 16, x); p. 74 (n° 70); p. 78 (n° 125.)

Il est à remarquer aussi que l'écriture de l'Inde, qui est la plus ancienne, est l'écriture des hiéroglyphes de Harappa qui ressemblent aux caractères babyloniens.

Mais ensuite est venue l'écriture brahmi, qui est d'origine phénicienne.

Il est probable que c'est entre le XV^e et le X^e siècle avant Jésus-Christ que les Indiens ont abandonné l'écriture hiéroglyphique pour

adopter l'écriture phénicienne. C'est à la même époque (entre le ^{le} XV^e et le X^e siècle, que les tholoï du Malabar ont sans doute été creusées avec leurs façades phéniciennes et leur forme circulaire à pilier central.

J'annexe à ma lettre quelques photographies des tombes à pilier central du Malabar, ainsi qu'un extrait du *Journal de la Royal Asiatic Society*, où il est question de ces tholoï. »

L'étude complète de M. Jouveau-Dubreuil, avec ses photographies, est versée au dossier de Glozel, où l'on pourra la consulter.

— M. le lieutenant-colonel de SAINT HILLIER donne lecture d'une notice intitulée « la Glozélite » servant à présenter sous une forme humoristique la « *Petite histoire Glozélienne* » qui vient de sortir des presses de Crépin-Leblond. (1 vol. in-octavo raisin avec 15 planches hors-texte.) Ces documents sont versés au dossier Glozel.

— M. TIERSONNIER appelle l'attention de la Société sur les peintures murales de l'oratoire du château de Langlard (xv^e siècle) dont il a été question dans les comptes rendus de nos excursions de 1900 et de 1908, car il craint pour leur conservation.

Il lit la description qu'en donnait, en 1900, notre confrère Roger de Quirielle. Il se demande si M. Déchelette a pu en faire le relevé photographique qu'il méditait en 1900, et si M. le chanoine Clément n'a pas laissé dans ses papiers, des croquis et dessins autres que le modeste spécimen donné dans le *Bulletin* en 1900.

Si un de nos confrères pouvait obtenir l'autorisation de faire des relevés ou des photographies, ce serait une bonne œuvre.

Il appelle de tous ses vœux le classement de ces peintures.

Il est probable, suivant l'avis de M. Tiersonnier, que les donateurs sont des membres de la famille Bayard ou Bayart qui font hommage de Langlard dès 1489, ou bien peut-être encore aux d'Ussel, ou aux Montmorin. C'est une question qui n'est pas encore élucidée.

— M^{me} MOXCEAU, de la part de M. Vayson de Pradenne, remet pour notre bibliothèque un tirage à part de l'*Affaire de Glozel* (historique).

Puis elle lit le passage suivant d'une lettre adressée de Paris, le 10 avril 1883, par le graveur Bourbonnais Belin-Dolet, à son ami Francis Pérot :

« Je t'enverrai la liste des exposants de l'Allier, et elle sera bientôt faite, cette année-ci, car le Jury s'est montré très dur. Charvot est refusé, Leprat aussi, Milanolo a un portrait refusé, son grand tableau de la chasse à Moladier est admis sans classement, c'est-à-dire qu'il sera placé au dernier rang, *en lisière*, comme on dit, à 10 ou 12 mètres du sol, par conséquent on ne le verra pas. Perret ne sait pas encore s'il est reçu, mais je crois que non.

« Le jury de gravure n'a pas encore commencé ses opérations. »

— Enfin M^{me} Monceau donne lecture d'un extrait de l'article de Jacques Estavielle, intitulé « le cas du marquis de Montespan », paru dans la *Revue de France* (15 sept. et 12 oct. 1928).

... Un fait montre d'ailleurs l'indépendance réelle de son cœur au regard de ses enfants légitimes. Deux ans après (1676), M. de Montespan ayant sollicité la permission de mettre son fils dans un collège de Paris, elle la lui fit refuser. Il dut placer l'enfant chez les Jésuites de Moulins. D'Antin y resta un an, logé au château de Pomay, à quelques kilomètres de la ville, auprès de la mère du surintendant Fouquet, enfermé à vie à Pignerol. Le frère du condamné habitait Moulins, et M^{me} de Sévigné, vieille amie de la famille, ne manquait pas de descendre chez eux, en allant à Vichy. C'est là qu'elle fit la connaissance du garçonnet. Il lui plut. « Il a 10 ans, il est beau et spirituel; son père l'a laissé chez ces dames en venant à Paris », écrivait-elle à sa fille (1).

M^{me} de Montespan passa aussi à Moulins, mais n'éprouva aucun besoin de voir son fils, encore que les dames Fouquet fussent allées la solliciter humblement en faveur du surintendant (2). C'était l'époque où elle commençait à fréquenter régulièrement les eaux de Bourbon-l'Archambault, très à la mode dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Elle s'y reposait des fatigues écrasantes de la Cour, aggravées pour elle par de nombreuses maternités (3). Mais, en dédommagement de ses peines, quel train accompagnait la favorite! M^{me} de Sévigné s'en émerveille. Elle montre à sa fille la vraie Reine de France, partant de Moulins « dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avait fait préparer M. l'Intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre. Jamais il n'y eut rien de plus galant (4). L'intendant n'était pas seul aux pieds de la Marquise. Il y avait aussi un falot personnage, le marquis de La Vallière, gouver-

(1) Lettre du 17 mai 1676.

(2) « M^{me} de Montespan sait bien que son fils est chez les pauvres femmes. » (Lettre du 28 mai 1676, de la même.)

(3) M^{me} de Montespan eut sept enfants du roi, de 1669 à 1678.

(4) Lettre du 8 juin 1676.

neur de Moulins et du Bourbonnais (père de la marquise de La Val-
lière). Infatigable et complaisant quémandeur, il recevait la rempla-
çante de Louise avec un zèle débordant. Il prétendait même la faire
haranguer dans chaque endroit où elle passait (1).

— Sont admis en qualité de membres titulaires : MM. le Prince
XAVIER DE BOURBON-PARME, GEORGES BARILLET, DUCOUT, GUSTAVE
PINGUSSON, SIMONIN et A. VAYSON DE PRADENNE.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 21 h. 20.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGNON.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE

PRÉSIDENCE DE M. ED. CAPELIN

Sont présents : M^{mes} MOITRIER, MONCEAU ; MM. BAGNOLET, BROS-
SARD, BRUEL, BURDIN, BURIOT-DARSILES, CAPELIN, L. CHAMBRON,
P. CHAMBRON, CRÉPIN-LEBLOND, DELAUME, DÉNIER, DÉSORTIAUX,
DROULEZ, H. GAUTIER, GÉNERMONT, LOIZEL, R. LOUGNON, V. LOUGNON,
MILCENT, F. MITTON, D^r MONCEAU, D'ORJO DE MARCHOVELETTE, lieut-
nant-colonel DE SAINT HILLIER, J.-B. RÉGNIER, RIGODON, ROY, SAR-
RAZIN, THONIER DE LA BUSSERIE, J. VIPLE.

Excusés : MM. H. DURANTIN, F. REVÉRET, TIERSONNIER.

— Lecture est donnée du procès-verbal de la séance précédente,
lequel est adopté.

— M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue à M. Simonin, qui
assiste pour la première fois à nos séances.

— Il annonce le décès de deux de nos membres ; notre doyen
d'âge, M. Gravier du Monceau, décédé à Vichy, à l'âge de 102 ans.
Il rappelle que M. Gravier du Monceau fut le premier chef de gare
de Vichy, et adresse à sa fille les condoléances émues de notre
Compagnie. Celui du docteur Ruelle, de Lurcy-Lévy, mais qui fut
longtemps médecin des mines de Commentry, où il avait laissé le
souvenir d'un homme de bien et de devoir, un lettré et un scienti-

(1) M^{me} de Sévigné. Lettre du 17 mai 1676, à la même.

lique, comme le rappelait le docteur Fabre dans le discours qu'il prononça à ses obsèques et dont notre président lit quelques passages.

— M. le Président est heureux de constater le succès remporté par notre séance publique annuelle, qui a eu lieu le 15 novembre, au milieu d'une très nombreuse affluence. Il propose d'adresser tout d'abord les remerciements de notre Compagnie à M. le Professeur Gley, qui a bien voulu venir présider cette séance, et à notre confrère M. J. Place, qui y a pris la parole. Ces remerciements sont votés par acclamation, et les membres présents y associent ceux de nos confrères qui, en y prenant la parole, ou en collaborant à son organisation, ont contribué à son succès.

— M. le Président propose d'adresser les félicitations de notre Compagnie à notre confrère M. Pierre Roux, directeur de la *Tribune Bourbonnaise*, à l'occasion du mariage de sa fille. Il en est ainsi décidé.

— M. le Président signale qu'il a reçu des lettres de M. Barillet, et du prince Xavier de Bourbon-Parme, remerciant de leur admission.

— M. GÉNERMONT porte à la connaissance des membres présents quelques menues nouvelles : il signale le classement récent, comme M. H. de la maison dite de Louis XI, à Cusset, avec ses façades sur le boulevard de l'Hôtel-de-Ville, sur la cour avec la belle tourelle d'escalier, malheureusement mutilée par un incendie, ainsi que celui de la maison qui lui fait vis-à-vis, sur la même place Victor-Hugo. Ces deux maisons ont été reproduites dans l'*Album de l'Ancien Bourbonnais* et ont conservé leurs jolis pignons avec charpentes en saillie.

Il rappelle que, par décret du 25 novembre, paru au *Journal Officiel*, notre confrère M. R. Dussaud, membre de l'Institut, a été nommé conservateur du département des Antiquités orientales au musée du Louvre, en remplacement de M. Thureau-Dangin, démissionnaire.

Il signale la constitution, par les soins de M^{gr} l'Evêque, notre président d'honneur, d'une Commission des monuments sacrés chargée d'assurer la surveillance et le contrôle des églises et des objets d'art qu'elles renferment. Son but est d'établir un inventaire de tous les objets d'art sacrés, de veiller à leur conservation, de surveiller

les achats de statues et de vitraux modernes, etc... Elle comprend M^{gr} Deschamps, MM. les abbés Chenillat, Denjean, Pinceton, Dérat ; MM. Viple, Générmont, Zèle, Paul Morand, F. Revéret, presque tous membres de notre Compagnie.

Il remet, pour nos collections :

1^o De la part de M. Cartereau, une plaquette hors commerce, des Imprimeries Réunies : *Glozel, vallon des Vivants et des Ignorants*, comédie en 1 acte et 5 tableaux, amusante satire des événements récents ;

2^o De la part de M. Montilliet, l'habile photographe amateur de Billy, une série de vues présentant la crypte de l'église de Billy qui vient d'être rendue au culte. Une licence ancienne, déjà signalée par M. le chanoine Clément, dans son étude sur les cryptes de l'Allier parue dans notre *Bulletin* en 1896, autorisant tacitement les habitants à entreposer leurs futailles et leur vin dans cette crypte désaffectée, irrévérencieusement appelée « Cave Saint-Georges ». M^{me} veuve Pégat, membre de notre Compagnie, propriétaire à la Croix de l'Orme, ayant décidé de la faire restaurer en souvenir de son mari, notre regretté confrère M. Georges Pégat, ancien magistrat, la municipalité de Billy autorisa les travaux qui furent exécutés cet été sous la surveillance de M. Générmont, architecte des M. H. — De la sorte voici, après celles de Domérat, de Saint-Désiré, de Vicq et d'Yzeure, une nouvelle crypte bourbonnaise rendue à sa pieuse destination.

Puis il fait circuler quelques photographies de M. Déchelette, retrouvées dans les cartons de M. le chanoine Clément ; des peintures, signalées récemment par M. Tiersonnier, et représentant, sur les murs du château de Langlard, des scènes du Jugement dernier : d'un côté l'entrée des élus au Paradis, de l'autre les tourments de l'affamé, peintures dont il compte demander prochainement le classement.

— Enfin, en réponse aux observations soulevées à la dernière séance par certains de nos confrères, il présente, au nom du Bureau, un rapport sur la situation exacte du *Bulletin*, le nombre des services assurés par rapport aux membres cotisants, les frais d'impression comparés à ceux de publications analogues, etc...

M. G. BRUEL insiste sur la nécessité de prévoir un budget plus large, afin d'avoir des fonds pour illustrer le *Bulletin* ou les mé-

moires présentés par nos confrères. Il rappelle qu'en réalité, depuis la guerre, notre budget a toujours été en déficit.

— M. L. CHAMBROX, au nom de la Société d'Agriculture de l'Allier, demande à ce que la Société paye son abonnement au *Bulletin*, qui jusque-là lui était servi à titre d'échange. M. le Président remercie la Société d'Agriculture de ce geste généreux en faveur de sa sœur moins fortunée.

— M. G. BRUEL remet pour notre bibliothèque un tirage à part de son étude « Un été pluvieux à Neuilly-le-Réal », (Extrait de la *Revue scientifique du Bourbonnais*).

Il signale dans la *Nature*, du 15 septembre, un article de M. Albert Dauzat « Un projet d'enquête sur les langues du monde », dans lequel il est longuement question du rôle de notre confrère M. Meillet.

Enfin, M. G. BRUEL termine la lecture de la communication du Dr Meige sur les « Putréfiés », et propose d'adresser à notre confrère des remerciements pour l'intéressante étude qu'il nous a envoyée. Il en est ainsi décidé.

— M. J. VIPLE, au nom de notre confrère, M. Jean DURIN, donne lecture du passage suivant, du compte rendu du VI^e Congrès international des *Sciences historiques*.

Ce Congrès s'est tenu à l'Université Norvégienne d'Oslo, du 14 au 18 août 1924, sous la présidence du professeur Halidan Koht, président de la Société Historique de Norvège.

Dans la Section de Préhistoire et d'Archéologie (section II), le Dr Tricot-Royer (d'Anvers) a émis quelques considérations d'ordre médical en faveur de Glozel.

Il signale, en faveur du gisement de Glozel, quelques indices de sincérité d'ordre anatomo-physiologique. Il décrit d'abord les briques à empreintes de mains, dont la première, découverte en mars 1914, est considérée comme authentique par les plus farouches adversaires de Glozel. Ces mains, longues comme les plus longues mains contemporaines, mesurent en largeur le double des nôtres. Ce sont ces puissants battoirs, qui expliquent les fines gravures sur basalte, dont le trait, si élégant et si sûr, provoque l'admiration. Contrairement à ce qui se passe pour les reproductions de mains à Gargas, à Altamira, à Castillles, où c'est toujours la gauche qui est représentée, à Glozel, c'est toujours la main droite; l'auteur en conclut que, si les premières sont l'œuvre de droitiers, celles de Glozel sont l'œuvre de gauchers. Cette remarque paraît confirmée par le fait que, dans les idoles bisexuées, toujours, sauf une fois, le testicule droit tombe plus bas que le gauche; or, au contraire des droitiers, chez les gauchers, toute la

partie gauche du corps bénéficiant d'une tonicité plus robuste, le phénomène en question proviendrait d'un plus grand relâchement des tissus à droite (ceci sous toutes réserves).

L'auteur cite encore quelques observations anatomo-physiologistes faites sur le même sujet par le Dr Geffler (de Lausanne), qui, rapprochant des Boschimans les caractères relevés sur les symboles sexuels, rappelle la ressemblance de cette race avec des squelettes de Grimaldi, les bas-reliefs et statuettes de Haussel.

M. Tricot-Royer termine son exposé par l'histoire d'une petite fourche en os fossilisé, trouvée aux champs des Duranthon, qui fit l'étonnement de tous les préhistoriens. Or, deux collections particulières à Anvers en possèdent plusieurs types provenus du lit de l'Escaut lors de la rectification des quais du port, et l'auteur en conclut que *l'érudition du faussaire éventuel doit être incontestablement plus universelle que ne le pensent les plus grands partisans de la fraude.*

Toujours au nom de M. Jean Durin, M. J. Viple donne lecture d'un article relatif à Glozel, du *Figaro* du 20 octobre 1928, intitulé « Contre-offensive d'Amérique », par Marcel Boulanger.

— M. J. Viple, reprenant la question du Musée, donne lecture d'une lettre de M. Flament, archiviste départemental, qui sera publiée dans un prochain *Bulletin* et expose comment fut constituée la commission du Musée.

M. Dénier signale qu'un catalogue fut commencé avant la guerre, mais que les personnes qui avaient été chargées des différentes parties de ce travail sont décédées, et qu'aucune liste n'a jamais été publiée. Mais des doubles de ce catalogue doivent exister.

M. Chambron fait remarquer qu'il serait préférable à divers égards que ce travail fût refait complètement.

— M. CAPELIN fait circuler un dessin reproduisant un contre-cœur trouvé dans la démolition d'une maison, rue de Bourgogne.

« De cette plaque de fonte, haute de 0^m42, large de 0^m49, se détache un sujet mythologique. A gauche, Mercure, coiffé du pétase et portant un caducée, la main droite paraît tenir un arc asiatique. Le torse est finement modelé. A droite, Cérès soutenant une figure difficile à identifier et à comprendre (un enfant ?), derrière elle une gerbe de blé. En bas, entre les deux personnages, un oiseau vu de profil et stylisé. Les pieds des personnages reposent sur des volutes de nuages.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que deux côtés des canons verticaux encadrent Mercure et Cérès. En haut, sur la gueule des canons, reposent deux boulets. Le tout forme un assemblage hétéroclite.

Le quadrilatère de la plaque est agrémenté d'un chapelet de perlettes et d'une gorge à la façon d'un encadrement de peinture.

Quel âge assigner à cet objet? Il semble qu'on puisse indiquer le commencement du XVIII^e siècle. »



(Dessin et cliché E. Capelin.)

— M. le Président dépose pour notre bibliothèque, de la part de leurs auteurs, nos confrères : M. Hubert GAUTHIER, deux tirages à part de :

1^o *Un échantillon de la coutellerie d'art à la fin du XVI^e siècle.*

2^o *La rue Diderot à Moulins et le petit-fils de l'encyclopédiste : Denis-Simon Caroillon de Vandeul, secrétaire de légation, à Berlin.*

M. le lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, un exemplaire de la *Petite histoire Glozélienne*.

Il signale, dans la rubrique « Lettres et Arts » du *Courrier de l'Allier* du 29 novembre, un article sur notre compatriote par alliance, Herbert Wild.

— M. le Président signale deux projets d'excursion présentés par notre confrère M. TIERSONNIER :

1° Sur Bressolles, en prenant pour base la promenade exécutée et relatée par le commandant du Broc, dans sa baronnie de Bressolles. On pourrait au besoin corser le programme de la façon suivante : le matin : Bressolles, Lys, etc., sur les bords de l'Allier, Chemilly (église), et au besoin château de M. Colas ; Châtel-de-Neuvre (église), tour du Moulin-Neuf, vue sur la vallée de l'Allier. Déjeuner. Retour sur Bressolles et tous les coins, tels Aigrepont et autres, signalés par du Broc.

2° Projet de Moulins à La Ferté par exemple, et même Saint-Gérand-de-Vaux, en piochant en bordure de la route le deuxième volume des *Fiefs du Bourbonnais*.

Le secrétaire général fait remarquer que la région de Saint-Menoux pourrait être le centre d'une excursion intéressante. Par exemple le matin : Neuvy (église), châteaux d'Origny, les Melays, Marigny (église), Saint-Menoux. Le soir, Agonges, château du Monceau, Franchesse au besoin, Montilly, châteaux de Confaix et de Toury.

L'assemblée se ralliant à ce projet, il demande à ceux de nos confrères connaissant la région et que la question intéresse, de vouloir bien lui fournir des suggestions.

— M. G. BUEL signale un volume du Dr Montaudon, (*L'Ologénèse humaine*, Alcan édit.), de Genève, dans lequel l'auteur, reprenant les deux théories de la monogénèse et de la polygénèse, crée une nouvelle théorie qu'il baptise du nom d'*ologénèse*. Notre confrère donne un aperçu sommaire de cette théorie, en lisant quelques passages de cet intéressant volume.

— M. H. BURIOT-DARSILES remet pour notre bibliothèque :

1° Un exemplaire du numéro spécial (5^e année, n° 57), que *Septimanie* a consacré à la littérature et à l'art de l'Italie actuelle. La rédaction littéraire et artistique de ce fascicule a été assumée par notre confrère, avec la collaboration de l'écrivain italien Lionello Fiumi.

2° Un numéro du journal milanais *L'Ambrosiano* (5 novembre 1928), renfermant un article de Lionello Fiumi sur notre confrère, qu'il appelle le « troglodyte Henri Buriot-Darsiles », germaniste et italianisant.

Comme contribution à la bibliographie bourbonnaise, M. Buriot-Darsiles mentionne :

1° Deux romans récents d'auteurs ayant des attaches avec notre province : *Les Corsaires*, d'Herbert Wild (Albin Michel, Paris, 1928),

et *La tentation bourgeoise*, de Joël Dumas (Edgar Malfère, Amiens, 1928), dont il a rendu compte dans le *Courrier de l'Allier* (n° du 29 novembre 1928).

2° D'une bourbonnaise, membre de notre Société, M^{me} Marcelle Auclair, une traduction (également recensée dans l'article du *Courrier*), d'une œuvre nouvelle de l'écrivain espagnol Ramon Gomez de la Serna, *Ciné-Ville*.

3° Une brochure qui lui semble avoir échappé à l'attention des membres de notre Compagnie qui s'intéressent à Banville. C'est une réédition, parue en 1926, des pages sur *Le quartier latin et la bibliothèque Sainte-Genève*, que le poète donna en 1867 à *Paris-Guide*. Ces pages ont été réimprimées avec une introduction et des notes par M. Amédée Boinet, administrateur de la bibliothèque Sainte-Genève, et Frantz Calot, bibliothécaire (G. Vanoest, Paris).

Puisqu'il en est à Banville, notre confrère fait circuler le dossier qu'il a constitué avec des articles relatifs au centenaire du poète. dossier intéressant encore qu'il soit loin d'être complet.

Comme curiosité, M. Buriot-Darsiles note l'existence à Paris, d'une librairie portant comme enseigne : *Au Vice impuni* ; il fait circuler une enveloppe portant cette en-tête, et, au dos :

Ce Vice impuni, la lecture...

Valéry Larbaud.

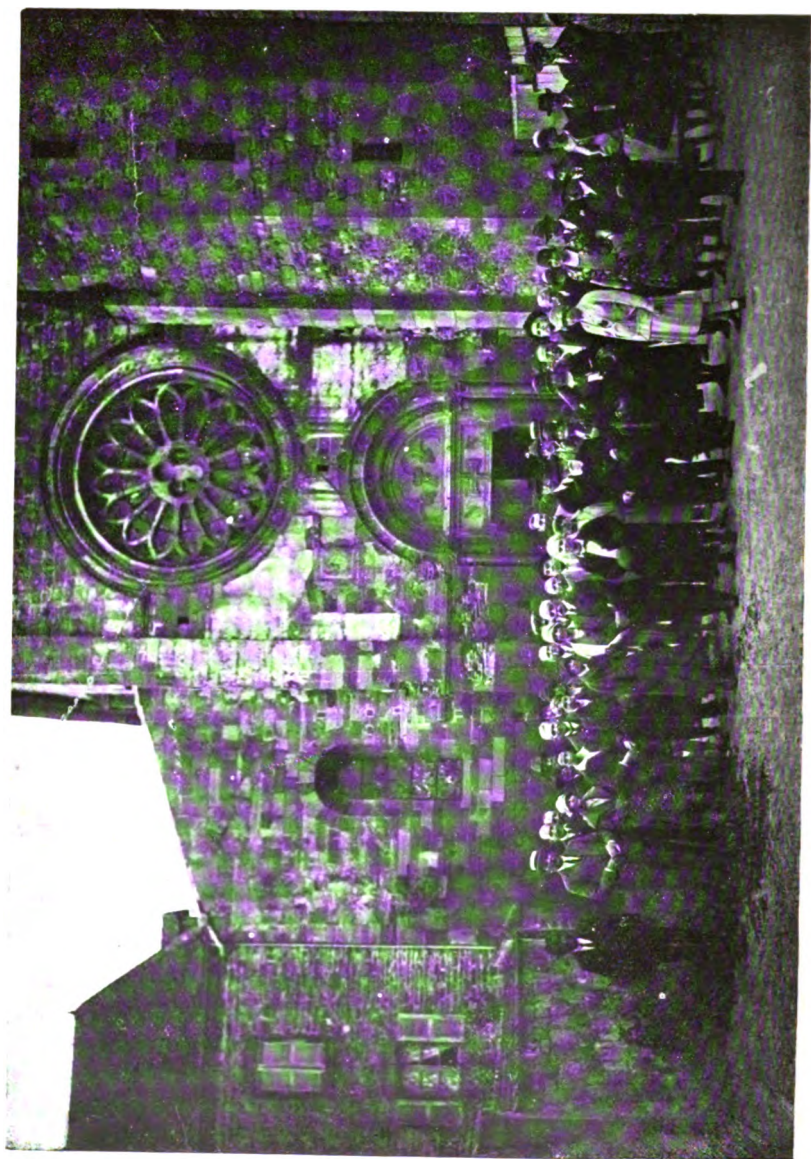
On sait que tel est le titre d'un volume de critique, publié il y a trois ans par le célèbre romancier, notre confrère.

Pour la bibliothèque glozélienne, M. Buriot-Darsiles mentionne, dans les *Nouvelles littéraires* (13 octobre 1928), un article de Jacques-Emile Blanche, intitulé *Vichy-les-Glozel*.

Il termine en signalant dans ce même journal (n° du 1^{er} décembre 1928), une très belle page de notre confrère Jacques Chevalier, sur la forêt de Tronçais, page intitulée *Une nuit à la loge du charbonnier*, et, à ce propos, il attire l'attention sur la prochaine édition, par la *Chronique des Lettres françaises*, que dirige notre confrère Joseph Place, de tout un livre de Jacques Chevalier sur Tronçais, livre que Paul Devaux illustrera de bois gravés, dont M. Buriot-Darsiles fait circuler quelques spécimens.

— L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 22 h. 15.

Le Secrétaire général : ROBERT LOUGNON.



Les Excursionnistes à la Bénisson-Dieu

(Cl. Montillet)



XXVI^e EXCURSION

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DANS

La Montagne Bourbonnaise et en Forez ⁽¹⁾

(JEUDI 14 JUIN 1928)



COMPTE RENDU GÉNÉRAL

A peine descendons-nous du train que nos amis de Vichy et de toute la région voisine nous entourent. Mais si nos saluts sont cordiaux, ils sont courts, et cela se comprend. Les autocars spacieux et confortables nous attendent devant la gare et nous partons (2).

A cette heure matinale, moins mais non peu de véhicules sillonnent le chemin de Cusset. Le Sichon roule en torrent, les au-

(1) Le cadre de cette Excursion dépassant quelque peu les limites de la province, son compte rendu n'est appuyé que de notes assez brèves. On lira, par contre, avec fruit, dans les *Congrès archéologiques* de 1913 (Société Française d'Archéologie : Session Nevers-Moulins), les articles de MM. Lucien Bégule et André Rhein, sur *Ambierle* et *Charlieu*, accompagnés de nombreux plans, dessins et photographies.

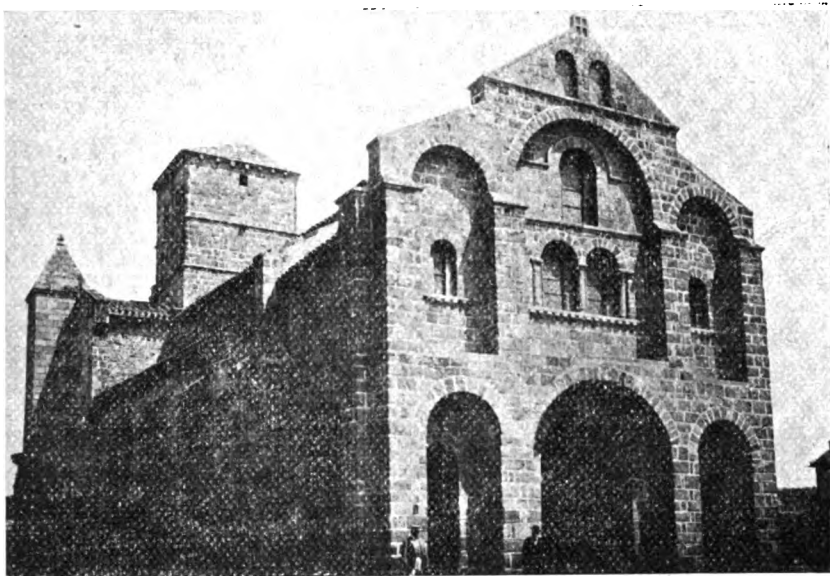
(2) Ont pris part à cette excursion : M^{me} DE BAUBERT, BOURGOUGNON, CHEVALIER, GERVY, LANSARD, F. MITTON, MOITRIER, MONTILLIET, REGNIER, M. SEUILLET ; — M^{lles} BURDIN, COURROUX, MONTILLIET, ROLLAND, M. SEUILLET, TANTOT, C. TIERSONNIER ; — MM. BOURGOUGNON, BURDIN, CAPELIN, CAPITAN, CHEVALIER, lieutenant-colonel ELIE, lieutenant-colonel FLEURY, GEISSWILLER, GERVY, GIBOIN, Ch. JOSEPH, LANSARD, CASSET, LÉVÊQUE, LOISEL, R. LOUGNON, F. MÉTÉNIER, F. MITTON, MONNERY, MONTILLIET, J. PLACE, RÉGNIER, ROUILLON, ROY, M. SEUILLET, lieutenant-colonel DE SAINT HILLIER, THONIER DE LA BUSSERIE, TIERSONNIER.

tomobiles en bolides, tandis que les piétons effarés, encore qu'habituez, se font tout petits sur les accotements. Le temps d'entrevoir les cours ombragés de Cusset, la ville souvent découronnée, toujours vivace, un regard sur les sombres pîneraies du Sichon dont la vallée sinieuse remonte par Arronnes et Ferrières vers les sites pittoresques du Rocher Saint-Vincent et du Montoncel, puis nous suivons une route en corniche qui de loin et de haut domine le Jolan. Les rochers chaotiques des Malavaux sont dépassés. Désormais la limite de ce qui constituait les excursions classiques de Vichy est franchie. Naguère un infortuné quadrupède, suant et soufflant, amenait péniblement les touristes à quelques kilomètres. L'automobile a changé tout cela. On ne voyage plus, on arrive, quelquefois même, disent les esprits chagrins, où l'on ne voudrait pas aller. Mais enfin c'est le progrès, et cela sans abuser du mot.

L'atmosphère est d'une limpidité parfaite, aucune fâcheuse brume ne vient arrêter la vue, et les regards vont des Monts d'Auvergne aux Bois Noirs, de ceux-ci aux Monts de la Madeleine, les premiers arrondis, terminés par une plateforme qui fut un cratère, les autres tourmentés, hérissés de forêts où se mêlent les hêtres et les conifères.

Dans un rayon moins lointain, la vue rencontre d'antiques demeures, berceaux de familles bourbonnaises, la maison de campagne des abbesses de Cusset et d'intéressants manoirs. M. Monnery, dont la courtoisie n'a d'égale que l'érudition, n'ignore aucun de ces souvenirs dont la région est peuplée. Au charme de sa parole, les légendes revivent, la contrée se repeuple de figures qu'on eût pu croire à jamais disparues. Et le temps de s'enfuir, avec la rapidité des jours heureux.

Peu à peu le paysage change, la rude montagne bourbonnaise prolonge ici ses contreforts, encaissant dans des berges abruptes le lit de la Beshre, que surmonte l'église de Châtelmontagne. Loin d'être une masse stupide de matériaux, ce bloc de pierres est, pour celui qui le pénètre, l'objet d'un émerveillement continu. Il n'abrite pas d'une façon quelconque un peuple de fidèles, mais il fut raisonné dans les moindres détails. La solidité n'a pas abandonné ses droits à une esthétique mal comprise ; si elle s'est taillé la part du lion, nulle part, elle n'a exclu la beauté. Nombreux

**L'Eglise de Châtelmontagne***(Cl. Montilliet)*

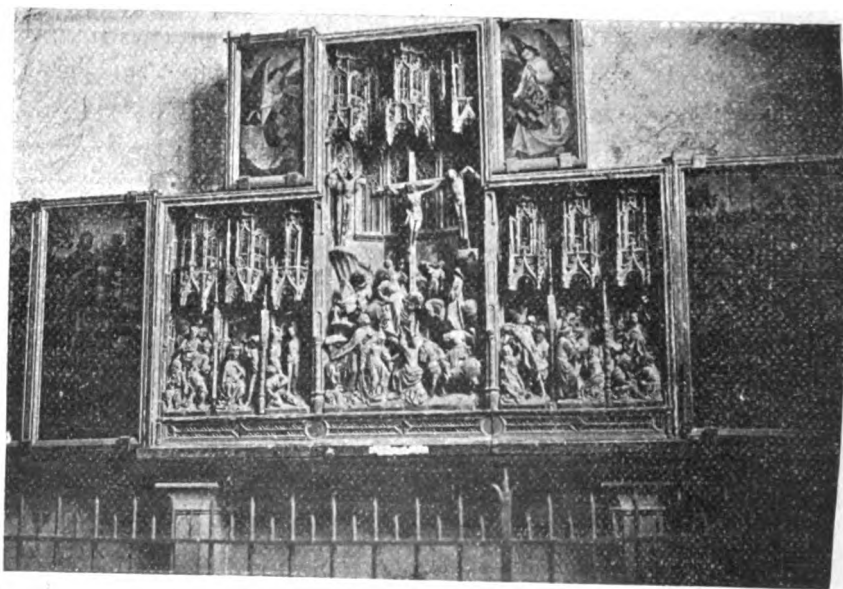
ceux d'entre nous qui n'avaient jamais vu cet admirable édifice : est-ce trop s'avancer que de dire qu'ils en restent confondus ? Ceux qui le connaissent de longue date ne le sont pas moins.

Nous ne saurions nous attarder plus longtemps et suivons, de nouveau, un chemin sinueux encombré trop souvent de chars dételés ou de sapins mal rangés le long des fossés. Le hameau de Chargueraud, jadis objet d'une halte, évoque une fois de plus l'idée des Phéniciens. Le voilà encore revenu le mirage oriental, mais il ne nous séduit pas. A l'instar de Dante, nous regardons et passons sans voir autre chose que de vulgaires bâtisses et des campagnards semblables à leurs voisins.

La Croix du Sud, quel beau nom ! Cela ne fait-il pas rêver à quelque brillante constellation combattant victorieusement les ombres de la nuit sur un océan sans limites ? Ce carrefour si pompeusement dénommé n'est cependant qu'un croisement de chemins au milieu de maigres taillis, et les 857 mètres d'altitude ne nous valent aucune aperçue. Il semble bien que ce soit plutôt le coin de la déception.

Quelques tours de roue et nous sommes à Ambierle. Désormais, l'enchantement égaré depuis Châtelmontagne va renaître et se continuer. M. Monnery, qui a voué à Ambierle une de ces affections que les souvenirs d'enfance avivent sans cesse, nous décrit le monument avec une chaleureuse émotion que nous ne tardons pas à partager. Le triptyque aux couleurs éclatantes malgré les siècles nous retiendrait plus longuement encore s'il ne fallait accorder l'horaire avec tout ce que nous avons à voir. Tout en descendant la côte abrupte qui conduit à la plaine forézienne, notre conversation aiguillée dans ce sens par quelque château passe en revue les célébrités de la région ; de l'amiral Bonnivet au duc de Persigny, en passant par le maréchal de Saint-André, le père La Chaise et le duc de Cadore, il y a place pour pas mal de réflexions et d'anecdotes. Bientôt, il nous faut franchir la Loire avec prudence sur un pont en cours de réparation et, par une campagne où les fermes voisinent avec les grandes usines, nous arrivons à Charlieu.

Sous un dôme de verdure, notre couvert se trouva mis. Charmante idée qui alliait la beauté de la nature à la bonté de la cui-



Le retable d'Ambierle

(Cl. Montillier)

sine, mais à chaque médaille son revers : à peine installés, un vent de terreur souffla sur nous amené par une averse. La journée si bien commencée allait-elle s'achever sous l'ennui de la pluie, dans l'horreur de la boue ? Non.

Par bonheur, ce ne fut qu'une giboulée qui n'avait d'autre objectif que d'éprouver notre bon caractère. Le menu vent aider au redressement et à la consolidation de notre moral.

Ambierle eut dû épuiser notre admiration ; ce que nous réservait Charlieu devait entretenir et aviver cette flamme.

L'église paroissiale Saint-Philibert renferme des stalles dont les dossiers encadrent des panneaux peints. Après cette visite commence une promenade précipitée à la recherche des vieilles maisons. Elles abondent ici ; les ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles sont représentés. Cela n'empêche nullement que dans chaque intérieur retentisse le claquement sec des métiers.

Lors de son excursion dans la région de Montbrison, la Société d'Emulation avait reçu, de la Diana, le plus sympathique accueil. Admis en confrères, les excursionnistes avaient pris part à une séance dans la belle salle médiévale qui fait un cadre parfaitement approprié aux communications historiques et archéologiques. Aujourd'hui, ce sont les Amis de Charlieu qui, avec une parfaite courtoisie, ouvrent toutes grandes leurs portes. Celle même de la tour de Philippe-Auguste, réservée par prudence, roule sur ses gonds pour nous laisser passer et l'ascension n'effraie personne. Dames et demoiselles sont les premières à en graver d'abrupts degrés.

Sur le livre d'or du prieuré, plusieurs noms élavérins figurent avant ceux d'aujourd'hui, et pendant que les uns signent, les autres se répandent sous les arceaux du cloître ou stationnent devant les sculptures qu'il abrite.

A côté de la chapelle conventuelle, dont les ruines récemment déblayées dessinent les linéaments aussi nettement qu'un plan par terre, subsiste le logis prioral. Sa destination semble être restée la même puisque la vénérable maison s'est muée en presbytère.

Un puits aux curieuses ferronneries, placé au milieu de la cour, une tourelle d'entrée où serpente un escalier, font songer à l'hôtel Jacques-Cœur à Bourges. Il n'y a là qu'une simple coïncidence due au goût de l'époque.

Avec la plus parfaite affabilité, M. le Curé de Charlieu nous fait les honneurs de cette intéressante demeure, que chaque siècle s'est plu à parer d'un ornement approprié, toujours sévère et toujours esthétique.

Le cloître des Cordeliers excite d'autant plus l'attention que sa présence ici n'a tenu qu'à un fil. Vendu en 1910, il allait disparaître on ne sait où, quand de puissantes réclamations arrêtaient l'exode. L'heure nous arrache aux curiosités de Charlieu.

Ne disait-on pas que saint Bernard aimait les vallées ? Cisterciens ou non, les fondateurs de la Bénisson-Dieu partageaient la même prédilection. Quel site pouvait-on trouver plus agreste, plus propice au recueillement ? Le murmure d'un faible ruisseau ou le cri d'un oiseau sauvage viennent seuls rompre le silence de cette gorge étroite. Et cependant, si l'agitation ne pouvait venir du dehors, elle vint un jour du dedans. La communauté s'insurgea, dit la chronique, et pour en avoir raison, on ne trouva rien de mieux que de la déménager. Où il y avait des religieux, on mit des religieuses et vice-versa. Le moyen ne manquait pas de bizarrerie, il ne manqua pas d'efficacité. Le monastère a disparu, mais la belle église reste, précédée de son clocher percé de meurtrières. La somptueuse chapelle des Néréstang et les sculptures de toutes les époques, rassemblées en un coin, sans parler de la structure du monument, justifient largement un déplacement.

M. G. Montilliet essaie de nous grouper sur le parvis, mais déjà la perspective du retour diffuse l'indiscipline. Puisse son objectif tirer parti de notre désordre !

Nous reprenons alors la route de la montagne bourbonnaise, adressant au passage un lointain salut à Saint-Haon-le-Châtel dont la romantique silhouette décore si admirablement les premières pentes. Comme contraste, nous apercevons peu après une œuvre bien moderne : le barrage du Renaison. De nouveau, la Croix du Sud, puis Saint-Nicolas-des-Biefs, Le Mayet, puis la route s'aplanit. Encore quelques tours de roue, et sur les trottoirs de Vichy nous reprenons contact avec l'agitation moderne. Pendant un instant, les vitraux multicolores d'Ambierle et les arceaux ogivaux et romans de Charlieu avaient pu nous faire oublier les réalités : ici, à la lueur des lampadaires électriques, les yeux se dessillent et la vulgarité de la vie quotidienne recommence à s'imposer.

Au souffle de Vichy, les excursionnistes ont vite fait de se disperser chacun de leur côté, non sans répéter la maxime de Publius Syrus :

« Bonu est, bonos quæ jungit, navigatio. »

Heureux voyage celui qui s'accomplit avec les gens de bien.

E. CAPELIN.

Quelques Notes historiques, archéologiques et bibliographiques en marge de l'excursion de 1928

Ambierle.

Parmi la série des prieurs d'Ambierle, il en est trois, et qui se suivent, intéressant notre histoire provinciale.

1^o De 1485 à 1491, Antoine de Balzac d'Entragues, le somptueux reconstruteur du prieuré et de l'église priorale elle-même, que nous avons pu admirer — trop rapidement.

Il était le fils cadet de Jean de Balzac, seigneur d'Entragues et autres lieux, et d'Agnès de Chabannes, et celle-ci était elle-même fille de Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, grand maître de France, le valeureux compagnon d'armes de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.

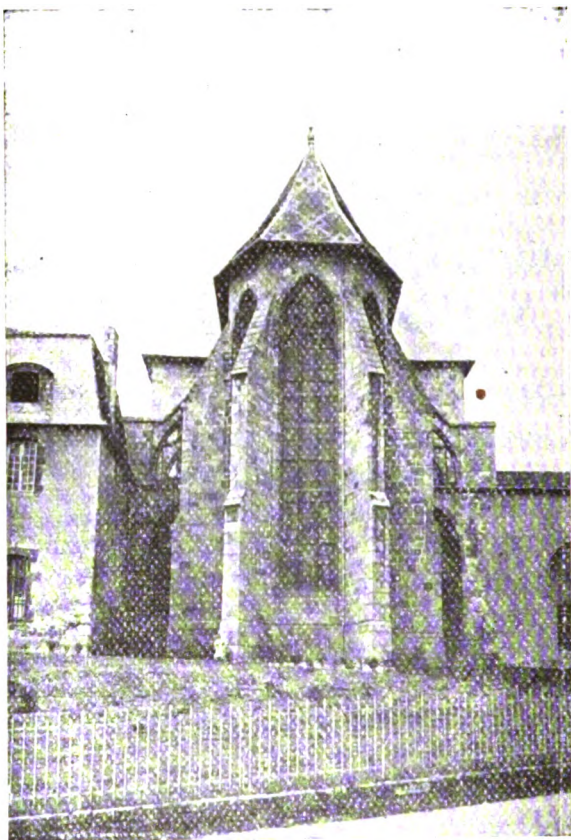
Je noterai qu'outre les armoiries de ce prieur, on trouve en l'église d'Ambierle son portrait. Il est représenté en saint Antoine, dans le vitrail qui occupe la baie centrale au fond de l'abside.

Le successeur d'Antoine de Balzac fut un de ses parents, Antoine de Chabannes, prieur d'Ambierle de 1494 à 1535, et aussi évêque du Puy ; c'était un cadet du maréchal de La Palice qui finit à Pavie, au lit d'honneur, une glorieuse carrière militaire.

Il fut grandement mêlé à notre histoire bourbonnaise lors de la tragique affaire du connétable. A noter aussi qu'il fut prieur du Moûtier-les-Jaligny, en Bourbonnais.

Il eut pour successeur Charles de Boucé (1538-1568). C'était le frère du trop célèbre capitaine Pontcenat.

C'est une vilaine figure de prieur que ce Boucé, car il passa au protestantisme, ruina les autels de son église d'Ambierle, chassa les



(Cl. Montillie)

Le chevet de l'église d'Ambierle

moines, profana le Saint Sacrement, fit cesser la célébration des offices divins, détruisit les reliquaires et les vases sacrés, fit prêcher le protestantisme, baptiser les enfants et enterrer les morts à la mode de Genève.

Dès 1560, le prieur d'Ambierle servit dans les rangs protestants à côté de son frère Pontcenat. On l'appelait alors le seigneur d'Am-

bierle, dit Rolliers, du nom du château de Rollière, près Ambierle possession des prieurs dudit lieu d'Ambierle.

Il convient de noter que nous trouvons tant en l'église d'Ambierle qu'à Rollière, les armoiries de Boucé : *de....., à la fasce de ... chargée*



(Cl. Montilliet)

La nef de l'église d'Ambierle

de 3 étoiles de..... accompagnée de trois fleurs de lys de..... deux en chef et une en pointe. C'est une famille bien bourbonnaise que celle des Boucé, de la plus ancienne et haute noblesse de notre province. L'Armorial de Soultrait en déclare les armoiries inconnues.

Notre confrère, Paul Duchon, les a trouvées dans l'inventaire de la collection Clairambault à la Bibliothèque Nationale. Elles sont

sur le sceau de Guillaume, seigneur de Boussé, chevalier, apposé à une quittance de ses gages, pour services de guerre sous M^{re} de Bourbon, contre les Bourguignons, en date du 31 mars 1414 (n. st.).

Sur le sceau en question nous avons les armes pleines de la maison, sans adjonction de fasce et étoiles en brisure. Elles sont : *de.... à 3 fleurs de lys de....*

Les armoiries Boucé, d'Ambierle, sont celles du trop fameux prieur dont je viens de parler, dont M. de Quirielle a rappelé la singulière et peu édifiante conduite dans le *Bulletin*, d'après un travail du comte Bouquet, d'Espagny, sur Ambierle.

Je ne veux pas faire ici, après l'abbé Bouillet, curé d'Ambierle, le relevé de toutes les armoiries qu'on trouve en ce lieu. Je me bornerai à signaler un écusson assez compliqué, qui a piqué la curiosité de plus d'un de mes compagnons d'excursion.

Il se trouve au centre de la façade du nouveau couvent, reconstruit par le dernier prieur d'Ambierle, Jean-Baptiste-François de La Rochefoucauld de Magnac (1753-1789).

Vers la fin de 1757, il fit placer cet écusson qui est à ses armes ;

Savoir : *écartelé, aux 1 et 4, contre-écartelé de gueules, à la bande d'or, qui est de Roye ; aux 2 et 3, burelé d'argent et d'azur, à trois chevrons de gueules brochant, le premier écimé, qui est de La Rochefoucauld ; sur le tout : d'or, au lion de gueules, qui est de Roucy ; aux 2 et 3, de l'Ordre de Cluny, qui est : de gueules, à deux clefs d'argent passées en sautoir, à l'épée haute en pal, d'argent, garnie d'or, brochant.*

*
* *

Pendant que nous étions à Ambierle, j'aurais aimé que nous grimptions jusqu'au *Calvaire*, d'où l'on a une fort belle vue, ce qui est déjà quelque chose, et puis on dit qu'il y eut là un camp romain. Cela valait la peine d'aller voir si réellement ça sent le Romain.

Aux environs, j'aurais voulu que nous allions voir Pierrefitte pour faire un peu d'histoire bourbonnaise, car ce fief eut pour seigneurs des Montcorbier par qui il passa, au moins en partie, aux Fradel d'Isserpent, bien qu'Aubert de La Faige prétende que Pierrefitte n'appartint jamais aux Fradel. (Voir la note plus bas.)

Il eût fallu aller saluer Montcorbier ne fut-ce qu'en souvenir de Villon, car Champion nous affirme que ce grand mauvais sujet et grand poète de François Villon était bien un Montcorbier.

Puis il eût fallu aller voir ce qui reste, peu il est vrai, de Chantemilan, et évoquer après notre confrère le chanoine Reure, la douce figure de la bienheureuse Jeanne de Chantemilan, que notre confrère, Aubert de La Faige, croyait devoir faire naître en plein Bourbonnais.

Près d'Ambierle, nous aurions dû voir le château de Roullière, qui appartenait autrefois aux prieurs.

*
**

Il est à noter :

1° qu'en 1505 le prieuré de Châtel-Montagne, alors fort appauvri, fut réuni au prieuré d'Ambierle.

2° qu'au musée de Roanne se trouve un vantail de porte en bois sculpté et peint, de la première moitié du xvi^e siècle, provenant de l'église de Châtel-Montagne et sur lequel sont représentés : en bas la Nativité, et au-dessus l'Arbre de Jessé.

Saint-Haon-le-Châtel et Saint-Haon-le-Vieux :

Nous aurions pu voir : enceinte de remparts bien conservés, ancien château du xv^e siècle (aujourd'hui mairie et école) ; église romane (xiii^e siècle) remaniée.

A Saint-Haon-le-Vieux : le petit château de La Chambre, de la fin du xvi^e siècle.

*
**

La seigneurie de Pierrefitte, sur Saint-Haon-le-Vieux, rappelle des souvenirs bourbonnais.

Possédée par les Montcorbier, famille à laquelle appartenait bien le poète Villon (Champion : *Vie de Villon ; Histoire de la poésie française au XV^e siècle*), et qui était mi-forézienne, mi-bourbonnaise, Pierrefitte fut apportée, en partie, à une branche des Fradel par damoiselle Philippe de Montcorbier, laquelle épousa par contrat du 23 février 1584 Jean de Fradel, écuyer, fils de Pierre, sgr de La Jarry et de Marguerite Treille.

Pendant trois générations les Fradel sont qualifiés seigneurs de Pierrefitte. Claude de Fradel, seigneur d'Isserpent, Pierrefitte, etc., étant mort le 14 mars 1692, à 72 ans, sans laisser d'enfants de son union avec Michelle de Charlottier, ses biens passèrent à ses neveux

de Mars, nés du mariage de Louise de Fradel avec Christophe de Mars, écuyer, sgr de Beaumont et de Pouzillière.

Cette branche des Fradel, dite de Pierrefitte et d'Isserpent, s'est alliée : les mâles, aux familles de Montcorbier, de Chabannes, de Charlottier. Les filles, aux familles Le Blyer, seigneurs de La Grange-Chastenoy (deux alliances), de Mars, de Barthelat.

A signaler encore à la Grye, près Ambierle, comme familles intéressantes le Bourbonnais : Bouquet de La Grye et d'Espagny, de Laire d'Espagny, Le Maire de Marne et Paul Duchon.

* *

La *Diana* a parlé plus d'une fois du prieuré d'Ambierle.

A noter :

Histoire du Prieuré de Saint-Martin d'Ambierle, par l'abbé C. Bouillet, curé d'Ambierle, Roanne, Souchier, 1910.

Voir ce qu'il dit de la bienheureuse Philippe de Chantemilan.

Voir aussi ce qu'il dit, chapitre XI, du bourbonnais Charles de Boucé, prieur d'Ambierle (1538 à 1568).

En 1897 a paru, chez Brassart, à Montbrison : *Pierre l'Ermite, moine ermite au monastère forézien de Saint-Rigaud*. L'auteur, M. Edouard Jeannez, déclare que : « Pierre était en même temps moine et ermite et il habitait avant la première croisade le monastère forézien de Saint-Rigaud d'Avaize, près Charlieu. » Je ne connais la brochure de M. Jeannez que par un compte rendu bibliographique et ne puis, par suite, apprécier la valeur de la thèse historique de M. Jeannez, ni indiquer les arguments à l'aide desquels l'auteur affirme la présence de Pierre l'Ermite au monastère de Saint-Rigaud.

PH. TIERSONNIER.





GLOZEL

La question du morceau de fer ⁽¹⁾

Nous publions ci-dessous, d'après les originaux déposés au dossier de la Société, une lettre de MM. Fradin relative à l'article publié ici-même en juillet-août et la réponse de M. Bruel, auteur de cet article. Depuis, aucune précision n'a été fournie par MM. Fradin.

MUSÉE

Glozel, ce 11 Août 1928.

DE

GLOZEL

Monsieur le Directeur de la Société d'Emulation,
Place de la République, Moulins.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les dirigeants de la Société d'Emulation ne savent plus qu'inventer contre Glozel.

Dans le *Bulletin* de Juillet-Août 1928, on nous montre un tube de fer creux comme étant celui que nous aurions trouvé dans le champ de fouilles. Evidemment, pour prouver que la Société d'Emulation avait eu raison de dire que la fosse ovale était un four de verrier, il était bon de montrer aux badauds une canne de verrier. Il est même étonnant que la Société de Moulins ait attendu 1928 pour cette trouvaille. Car, dès 1924, plusieurs de ses membres, venant à Glozel, s'asseyaient sur le tertre de la fosse et tenaient de savants propos : « C'est un four de verrier, mon cou-

(1) Voir *Bulletin* juillet-août 1928, p. 217. La lettre de MM. Fradin a été reproduite, avec commentaires, dans le *Journal de Vichy*, du 21 août (article de M. Albert Carte), et dans le *Journal des Débats*, du 25 août (article de M. Hubert Morand).

sin. — Vous pensez, mon cousin ? — Oui, mon cousin. — Alors, mon cousin, c'est un four de verrier.

Croyez bien, Monsieur le Directeur, que nous ne verrions aucun inconvénient à ce qu'on eût trouvé une canne de verrier dans notre champ Duranthon, le D^r Morlet et M. Mosnier y ont bien trouvé au-dessus de la fosse ovale des débris qu'ils ont attribué (sic) à un four de verrier. (Voir le premier fascicule de *La Nouvelle Station néolithique*.)

Mais le morceau de fer que vous représentez dans votre *Bulletin* n'est pas celui de Glozel.

A quel moment et par qui a eu lieu la substitution, ce n'est pas nous qui pouvons le savoir. Mais la substitution est grossière. Le morceau de fer trouvé à Glozel avait une partie courbe ; il s'agissait d'un bras de force de charrue, cassé et perdu là.

M. Clément lui-même, qui n'est pourtant pas glozélien, écrit dans la lettre que vous citez que l'objet « semblait à première vue plutôt un fragment d'outil agricole qu'un débris ancien. La couche de rouille qui le recouvrait ne paraissait pas très épaisse ».

Et sur celui que la Société d'Emulation présente, on voit « des boursoufflures de la gangue d'oxydation qui offre des excroissances ».

La supercherie saute aux yeux.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes sincères salutations.

EMILE FRADIN.

C. FRADIN.



Les Vayots (Neuilly-le Réal, Allier), 17 septembre 1928.

A Messieurs Emile et C. Fradin.

MESSIEURS,

En rentrant de voyage, le 16 septembre 1928, j'ai trouvé copie de votre lettre du 14 août 1928 adressée au Directeur de la Société d'Emulation, que M. Générment a bien voulu me communiquer.

Permettez-moi, tout d'abord, de vous demander pourquoi cette lettre ne m'a pas été adressée. J'ai signé l'article paru pages 216 à 223 du *Bulletin de la Société d'Emulation* de 1928, j'en suis donc seul responsable.

- Je m'étonne, par ailleurs, qu'après avoir reçu le tirage à part, que je vous ai envoyé de Vichy le 4 septembre dernier, vous ne m'en ayez pas accusé réception, ou que tout au moins vous ne m'ayez pas envoyé copie de votre lettre du 14 août.

Je constate d'ailleurs que le Dr Morlet et M^{lle} Picandet, auxquels j'ai remis ou envoyé mon tirage à part, ne m'ont encore envoyé aucune rectification.

Je ne puis comprendre qu'après avoir lu mon article, vous n'ayez pas demandé à voir le morceau de fer, que nous possédons, pour le reconnaître, car une gravure ne peut permettre d'identifier ou non un objet, qui, pour cela, doit être examiné sous toutes ses faces.

C'est seulement après avoir examiné le morceau de fer, en présence de MM. Giron, Viple, B. Clément et de M^{lle} Picandet et des autres témoins (s'il en avait) du prélèvement fait en juillet 1924, *d'accord avec vous*, que vous aurez le droit d'écrire que ce n'est pas le morceau de fer révélé par la lettre de M^{lle} Picandet du 20 mars 1924.

Qui accusez-vous de la prétendue substitution ? Ce morceau de fer est passé seulement par les mains de MM. Viple, Capitan, G. Bruel et Charpy, et sans doute par le service des colis postaux (je cite par ordre chronologique), avant de faire retour à nos collections. Je vous serais infiniment reconnaissant de préciser votre accusation (si vous la maintenez), et de dire si vous m'en croyez l'auteur.

Je me demande comment MM. le Dr Morlet et Mosnier ont bien pu « trouver *au-dessus de la fosse ovale* des débris qu'ils ont attribué (*sic*) à un four de verrier », puisque le Dr Morlet n'est venu à Glozel (si je suis bien renseigné) seulement en avril 1925, alors que les photographies publiées ou que nous possédons dans les Archives de la Société d'Emulation du Bourbonnais, montrent que le dessus de la fosse ovale avait été déblayé dès 1924.

Veuillez agréer, Messieurs, mes salutations.

GEORGES BRUEL,

Administrateur en chef honoraire des Colonies.



Guillaume de Marcillat et Jacques de Parroys

PEINTRES VERRIERS BOURBONNAIS

GUILLAUME DE MARCILLAT

Les Vitraux de la Cathédrale de Moulins

(Suite) (1)

L'origine de Marcillat

J'ai parlé, à la dernière séance, de Guillaume de Marcillat, peintre verrier, né à Montluçon, que revendiquent aussi l'Italie, Marseille et le Berry, et à qui sont dus peut-être les vitraux de notre cathédrale. Ma documentation était, à cette date, incomplète et, je dois le dire, inexacte. Je me suis rendu compte, depuis, que la compétition dont Marcillat avait été l'objet, était beaucoup plus étendue que je n'avais cru tout d'abord et que cette rivalité n'avait plus lieu d'exister, puisque le lieu de naissance de Marcillat est, depuis 19 ans, définitivement connu. Ce lieu de naissance, je le regrette pour le Bourbonnais, n'est pas Montluçon.

Notre ex-compatriote, le colonel Weiss, est l'auteur d'une élégante traduction de Vasari, imprimée à la maison Crépin-Leblond en 1903, dont notre bibliothèque possède un exemplaire. Elle est enrichie de brèves annotations tirées des éditions antérieures et des travaux de Gaye, Marchesi, Milanesi, Müntz, etc., du bref du pape Jules II, autorisant Marcillat, à la date du 19 octobre 1509, à sortir du couvent des Domini-

(1) Voir Bulletin Juillet-Août, p. 193.

cains de Nevers, et du testament de l'artiste, en date du jour même de sa mort, le 30 juillet 1529. M. Weiss, à l'aimable érudition de qui je fis appel, eut l'obligeance de me fournir, en outre, divers détails biographiques, bibliographiques ou autres, empruntés aux ouvrages cités plus haut, et que je n'avais pu trouver à Moulins.

D'autre part, quelques lignes du compte rendu des publications reçues par notre Société, en juin 1908, me guidèrent vers une autre voie, celle de la *Revue du Berry*, et de M. Pierre, son directeur. M. Pierre eut l'amabilité de me remettre le numéro de sa Revue, qui relatait l'histoire de la découverte du journal autographe de Marcillat et faisait connaître enfin la vérité tant cherchée sur son origine.

Il m'est agréable de remercier ici le colonel Weiss et M. Pierre de l'aide précieuse et bienveillante qu'ils m'ont apportée.

Sept villes de la Grèce (1) se disputèrent jadis la gloire d'avoir donné le jour à l'auteur de l'Iliade. Guillaume de Marcillat n'appartient pas comme Homère à la légende. Sept villes cependant, tout compte fait, l'ont revendiqué comme leur concitoyen : Arezzo en Italie, Marseille, Saint-Mihiel et Verdun en Lorraine, Montluçon et Marcillat en Bourbonnais, La Châtre enfin dans le Berry. C'est pour Guillaume de Marcillat beaucoup d'honneur ; ce fut pour moi grande perplexité.

Le problème de l'origine de Marcillat, longtemps inextricable, a été définitivement résolu, quelques années avant la guerre. Guillaume de Marcillat, que je vous ai dit Bourbonnais, est en réalité Berrichon. Je dois donc confesser aujourd'hui mon erreur et faire à Olivier Merson, que j'ai injustement accusé, amende honorable. Guillaume de Marcillat est né à La Châtre, en 1467 probablement.

Je m'empresse d'ajouter qu'on sait très peu de choses de sa vie, avant son départ pour l'Italie, mais que les quelques faits qui en sont connus, n'interdisent nullement de croire qu'il soit quand même de souche bourbonnaise, et qu'il ait pu séjour-

(1) Smyrne, Chios, Colophon, Salamine, Rhode, Argos, Athènes.

ner dans notre pays et y exécuter des travaux. Je m'en expliquerai tout à l'heure.

Les nombreux ouvrages, que j'ai compulsés ces temps-ci, m'ont fait constater que les auteurs de manuels et de guides archéologiques, se lisent bien peu les uns les autres, car ils continuent à répéter les mêmes erreurs, sans tenir compte des faits nouveaux définitivement acquis. Leurs divergences, quant au lieu de naissance de Marcillat, en sont un exemple éloquent. L'histoire de leurs variations méritait d'être écrite. Si elle n'est pas un travail original, elle sera du moins un travail de déblaiement et de classement.

D'après Georges Vasari (*Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, 1551), Guglielmo da Marcilla ou Marzilla (1575-1537) est né en France, mais est devenu citoyen d'Arezzo et Italien d'adoption (1).

A la suite de Vasari, unique source de renseignements sur le peintre verrier pendant plus de deux siècles, tous les auteurs qui mentionnent Marcillat, prenant son nom de famille pour celui de sa ville natale, traduisent Marcilla en Marseille et en font un Provençal, jusqu'au jour où le docteur Gaye découvre divers documents dans les archives de la cathédrale d'Arezzo, d'où il apparaît que l'artiste est le fils de Pierre de Marcillac et qu'il est né dans le château de Saint-Mihiel, dans le diocèse de Verdun. Ce château, d'après les Annales Bénédictines de Saint-Mihiel, était un monastère de Bénédictins. (GAYE, *Carteggio inedito d'artisti italiani dei secoli XIV, XV, XVI*, vol. II, p. 449.)

Le père Marchese, qui est l'auteur d'une édition de Vasari

(1) « Dans le temps où le ciel nous favorisait de la plus grande félicité que pût avoir notre art, florissait Guillaume de Marcillat, Français, qui, par son séjour constant à Arezzo et l'affection qu'il porta à cette ville, nous permet de dire qu'il la choisit pour patrie et qu'il fut considéré par tous comme Arétin. » (Vasari, trad. Weiss, p. 595.)

« Si grands furent les éloges, les caresses et les récompenses que les Arétins décernèrent aux travaux du Prieur, que celui-ci, satisfait, se résolut à élire cette cité pour patrie et de Français à devenir Arétin. » (Vasari, trad. Weiss, p. 599.)

(édition Lamonnier, en 13 volumes, 1846-1857, en collaboration avec Pini, Carlo et Gaetano Milanesi et Selvatico) transcrit une pièce portant la signature de Marcillat dans ses *Mémoires sur les artistes dominicains*, rétablit l'orthographe exacte de son nom et fait connaître à nouveau qu'il est né, non pas à Marseille, mais dans le diocèse de Verdun.

Henri Delaborde (dans un article paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 septembre 1854, p. 1124), se fait l'écho du Père Marchese, et Gaetano Milanesi, dans l'édition Sausini de Vasari, en 9 vol. parue de 1878 à 1885, relate une quatrième fois la découverte du docteur Gaye (t. IV, p. 418).

Entre temps, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), ignorant et Gaye, et le Père Marchese, et Henri Delaborde, écrit (p. 269 et suivantes de son ouvrage sur *Les Arts au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance*, 1869) que notre artiste, qu'il appelle Guillaume de Marcillat, est né à Marseille, qu'il fut avec maître Claude, le chef de l'école provençale, et que sa renommée ayant atteint le cardinal légat della Rovere, qui siégeait alors à Carpentras et à Avignon, le cardinal, devenu pape sous le nom de Jules II, l'attira à Rome (1). Enfin, Paul Lacroix lui fait suivre les traces artistiques de Robert Pinaigrier, Jean Cousin et Bernard Palissy, tous trois postérieurs à lui d'une

(1) Paul Lacroix fait erreur ; il suffit de lire Vasari pour être édifié sur la valeur de cette assertion.

« Le pape Jules II donna commission à Bramante d'Urbain de faire placer bon nombre de vitraux peints aux fenêtres de son palais du Vatican. En recherchant les plus habiles ouvriers dans ce genre, Bramante apprit qu'il y en avait en France plusieurs qui faisaient des choses vraiment merveilleuses, et il en vit la preuve chez l'ambassadeur français qui négociait alors auprès de Sa Sainteté, et qui avait dans son cabinet un vitrail monté dans un châssis et représentant sur un verre blanc une figure peinte avec une infinité de couleurs, toutes fondues au feu sur la vitre même. Aussi Bramante fit-il écrire en France pour les faire venir à Rome, en leur offrant de grosses provisions. Là-dessus, maître Claude, Français, le plus grand dans cet art, qui connaissait l'habileté de Guillaume, fit en sorte, à force de promesses et d'argent, qu'il ne lui fut pas difficile de le faire sortir de son couvent. » (Vasari, trad. Weiss, p. 596.)

génération. Ce n'est qu'un tissu d'erreurs et d'imaginations, en contradiction formelle avec Vasari lui-même (1).

Auguste Racinet (*L'Ornement Polychrome*, 1888, p. 142) n'est pas mieux renseigné que Paul Lacroix. Pour lui, maître Claude et Guillaume (de Marseille) sont tous deux des Marseillais.

Enfin, nous arrivons à Müntz, qui étudie successivement le peintre verrier dans le *Tour du Monde*, avril 1883, la *Revue des Arts Décoratifs* (2^e année) et l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance* (1889-1891), où il déclare sans autre explication, que Marcillat est « originaire du Berry et non de la Lorraine, comme on l'a longtemps cru » et où il rectifie les dates de naissance et de mort, en 1467 et 1529.

L'année suivante, Lechevalier-Chevignard, dans les *Styles français* (Bibl. de l'Ens. des B.-A., 1892), ne tient pas compte des dates exactes. Il en reste à la date de Vasari, 1537.

Léon Palustre, dans l'*Architecture de la Renaissance* (Bibl. de l'Ens. des B.-A., 1892, p. 116), prétend que « suivant les travaux les plus récents », Marcillat (1467-1529) est né à Montluçon et que « son nom lui vient du village de Marcillat qui se trouve non loin de là ». De qui ces travaux ? Sur quels documents nouveaux reposent-ils ? Je l'ignore.

En 1895, notre confrère M. de Quirielle (*Guide archéologique dans Moulins*) adopte l'origine Montluçonnaise, sur la foi de Palustre, mais conserve les dates erronées de Vasari et il suggère l'attribution des vitraux de notre cathédrale à notre prétendu compatriote.

En 1923, dans la *Cathédrale de Moulins*, M. le chanoine Clément combat cette attribution, en se fondant sur les affirma-

(1) Les artistes provençaux, dit Paul Lacroix, « copistes de la manière italienne, entrèrent dans la voie où marchaient avec éclat Jean Cousin, Piniaigrier, Jalissy ». Or, Marcillat avait 34 ans à la naissance de Jean Cousin (1501-1589), 23 ans au moins à la naissance de Piniaigrier (1490 ou 1500-1550 environ), 43 ans à la naissance de Palissy (1510-1590). Quant à la « manière italienne », l'histoire de Bramante et de l'ambassadeur français montre, qu'en fait de vitrail, elle n'existait guère.

tions inexactes ou incomplètes de Palustre; mais il ne cite ni lieu ni date.

J'ai été trompé à mon tour par le ton affirmatif de Palustre.

Cependant, la vérité commençait à apparaître dans les travaux accomplis sans bruit par nos voisins du Berry, travaux de M. Duguet, signalant l'existence à la Châtre « depuis des siècles et des siècles » d'une famille de Marcillat (*La Châtre avant la Révolution*, p. 150); travaux de M. Henry Jouin, identifiant le Pierre de Marcillac du testament de l'artiste avec un Pierre de Marcillac, mentionné dans les archives de la Châtre, en 1462 (*Les Maîtres peints par eux-mêmes*, p. 38 et suiv.); travaux de MM. de Champeau et Gauchery (*Les Travaux d'art exécutés pour le duc Jean de Berry*, 1894, p. 91), présumant à propos d'un certain Guillaume de Marcilly, maître des œuvres de charpenterie du duc Jean de Berry, dont on trouve le nom dans les comptes de l'installation de l'horloge de la cathédrale de Bourges, en 1423, que le peintre verrier Guillaume de Marcillat fut l'un de ses descendants.

En dehors du Berry, un ouvrage d'Olivier Merson, *Les Vitraux* (Bibl. de l'Ens. des B.-A., 1895, p. 190 et suiv.) qualifie aussi Marcillat d'« originaire du Berry » sans plus de précision. Il semble avoir emprunté à Müntz ce renseignement.

Mais la preuve définitive n'était pas encore faite. S'en rapportant à Milanese, le colonel Weiss (traduction de Vasari, librairie Foulard) écrivait encore, en 1903, que Marcillat était né à Saint-Mihiel.

Enfin, en juin 1909, M. Ange Moretti, professeur à l'école technique de Cortone, ayant reçu communication de l'ouvrage manuscrit, sur Guillaume de Marcillat, de M. Jérôme Mancini, directeur du Musée et de la Bibliothèque de Cortone, en donne un excellent résumé dans la Revue du Berry et du Centre et M. Pierre, directeur de la Revue, y ajoute de très intéressantes notes personnelles. L'auteur de l'article annonce que M. Mancini a découvert, « il n'y a pas longtemps », parmi les actes de l'abbaye de Camaldoli, conservés aux Archives nationales de Florence, le journal autographe de Marcillat, qui em-

brasse une période de 14 ans, de 1515 à 1529, et que l'artiste y déclare lui-même être né à La Châtre, diocèse de Bourges. Malheureusement cette découverte ne nous apprend rien d'autre de nouveau sur la vie de Marcillat en France.

Mais la vérité est longue à se répandre. M. Boucheny de Grandval, auteur de l'article sur Marcillat, dans le *Dictionnaire des Peintres, Sculpteurs, Graveurs, Dessinateurs*, de E. Bénézit, publié en 1911 (t. II, p. 197 et suiv.) en reste encore aux dates fausses de Vasari et il prétend que Guillaume-Pierre de Marcillat est né à Verdun, alors qu'il n'y mit très probablement jamais les pieds, non plus qu'à Saint-Mihiel (1).

(1) Cette erreur, de même que celle de tous les auteurs qui l'ont cru natif de Saint-Mihiel, résulte d'une mauvaise interprétation d'un fait exact : en février 1510, Jules II pourvut son protégé du bénéfice du prieuré de Saint-Thiébaud, dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Mihiel, diocèse de Verdun. M. Boucheny de Grandval ajoute que Marcillat fut élève de maître Claude à Nevers. Je crains que ce soit encore une affirmation tirée à la légère du fait exact que Marcillat, mêlé à une rixe qui dégénéra en meurtre, se réfugia chez les Frères prêcheurs de Nevers, puis se fit Dominicain, pour échapper à la justice, et qu'il en fut tiré à la demande de maître Claude. S'ensuit-il que maître Claude fut, à Nevers, le maître de son futur collaborateur ?

Et puisque j'en suis aux rectifications d'erreurs, en voici une autre concernant encore maître Claude, et dont le Dictionnaire de Bénézit est coupable. D'après Bénézit (t. I, p. 962), Claude de Marseille; peintre-verrier, serait né à Marseille, en 1470, et serait peut-être le même, selon le docteur Moreux, qu'un certain Claude, peintre à Paris vers 1530, qui aurait travaillé sous la direction de Primatice. Enfin, un troisième artiste du même nom, Claude de la Fontaine, aurait été peintre verrier à Pont-Audemer, vers 1511.

Il est impossible que maître Claude, collaborateur de Marcillat, ait travaillé vers 1530 à Paris. Selon Vasari, il mourut en effet peu de temps après son arrivée à Rome. « Buvant et mangeant avec excès, ce qui est le défaut de sa nation et qui est une chose pernicieuse à cause de l'air de Rome, il devint malade d'une fièvre si violente qu'en six jours, il passa à une autre vie. » (Ed. Weiss, p. 597.) Il semble, par l'énumération et la date connue des œuvres exécutées par Marcillat, après la mort de son collaborateur, que celle-ci dut avoir lieu entre 1509 et 1515. S'il faut absolument identifier maître Claude avec l'un des deux autres, je croirais plutôt que c'est le peintre verrier de Pont-Audemer, qui aurait été appelé en Italie, mais il faudrait alors avancer de

On voit donc que, malgré des découvertes définitives, la vérité demeure, aujourd'hui encore, ignorée même de spécialistes de l'archéologie et de l'histoire.

Marcillat et le Bourbonnais

Faut-il renoncer à tout espoir de faire de Marcillat un des nôtres ? Je ne crois pas, car il a existé en Bourbonnais une famille de Marcillat, qui a possédé la seigneurie de ce nom jusqu'à la fin du xii^e siècle. Les rapports entre le Bourbonnais et le Berry ont été assez fréquents pour expliquer une souche bourbonnaise commune aux Marcillat du Bourbonnais et du Berry. Mais je laisse à mes confrères plus compétents que moi en généalogies le soin d'étudier les origines et les descendes de cette famille.

Il existe d'ailleurs d'autres communes du même nom :

Marcillat dans le Puy-de-Dôme,
 Marcillac-Louville dans la Charente,
 Marcillac-la-Croze et Marcillac-la-Croizille dans la Corrèze,
 Marcillac dans la Dordogne,
 Marcillac dans l'Aveyron,
 Marcillac dans la Gironde,
 Marcillac dans le Lot,

et sans doute beaucoup de lieux-dits. En existe-t-il dans l'Indre ?

Quoi qu'il en soit, M. Pierre, à qui j'ai emprunté tous les renseignements tirés des ouvrages d'auteurs berrichons, après avoir noté que le père de Guillaume habitait La Châtre et que son aïeul (?) était maître d'œuvre à Bourges, conclut :

« Enfin attiré par la résidence d'une partie de sa famille à Bourges, foyer brillant de tous les arts, c'est là qu'il dut venir étudier celui de « verrinier » qu'il poussa si haut, sous la direction de maîtres habiles, tels Pierre Guillon, Pierre le Verrier, Guillaume Labbe, Petit-Jehan, Lambert-Anthoine, tous

5 ou 6 ans la date de sa présence à Pont-Audemer. Quant à sa naissance à Marseille, en 1470, elle a tout l'air d'être une fantaisie : le maître aurait été de 3 ans plus jeune que l'élève.

verriers à Bourges vers la fin du xv^e siècle et Jacquelyn de Molusson, « peintre de patrons ou pourtraicts de voyrières » à la même époque (1). »

Ce n'est là qu'une présomption, mais fort vraisemblable, car Vasari nous parle ainsi des débuts de Marcillat :

« Dans sa jeunesse, il avait cultivé le dessin en France et s'était occupé également de peinture sur verre, dans laquelle il représentait des figures en couleur aussi harmonieuses que si elles étaient peintes à l'huile... Bien qu'il restât en religion, il n'abandonna pas les études de son art : au contraire, il s'y appliqua davantage et atteignit une grande perfection. » (Vasari, trad. Weiss, p. 595.) Il ne paraît donc pas trop téméraire de rechercher si, dans les verrières de Bourges, de Montluçon, de Nevers et de Moulins, il ne reste pas des œuvres de sa jeunesse et de son âge mûr.

Ce Jacquelyn de Molusson dont M. Pierre fait mention ne

(1) M. Pierre nous fait connaître un aspect nouveau du talent de Jacquelyn de Molusson, qui, je crois, n'avait pas encore été signalé en Bourbonnais.

Nous savions seulement que M. le chanoine Clément avait étudié un manuscrit enluminé de la Bibliothèque de l'Arsenal, portant la signature Jean de Montluçon, et qu'il avait remarqué à l'occasion de l'exposition des primitifs, en 1904. Dans le bulletin de notre Société de mai 1907, il terminait ainsi une communication à son sujet :

« Elle [la signature] nous révèle l'existence d'un miniaturiste bourbonnais et nous permet peut-être de lui attribuer avec quelques certitudes d'autres livres d'heures et peut-être aussi de nombreux tableautins de cette époque, répandus dans les environs de Montluçon et jusqu'à Bourges, où d'ailleurs le fonds français de la Bibliothèque nationale nous montre notre miniaturiste travaillant en compagnie d'un Jacquelyn de Montluçon. »

Deux ans plus tard, le comte Durrieu avait communiqué à l'Académie des Inscriptions un mémoire de M. Fournier Sarlovèze au sujet de quelques primitifs du Centre, du temps de Charles VIII et de Louis XII. L'auteur, groupant dans son étude le manuscrit de l'Arsenal, le polyptique de Notre-Dame de Montluçon et le triptyque de l'Annonciation, fait pour Jean de la Tour d'Auvergne et sa femme, Jeanne de Bourbon-Vendôme, y avait entrevu des œuvres de Jean et Jacquelyn de Montluçon ou de leur école. (*Courrier de l'Allier* du 6-12-1909 et *Bulletin de la Société d'Emulation* de décembre 1909, p. 572.)

serait-il pas l'intermédiaire entre l'artiste berrichon et la famille de nos ducs, grands bâtisseurs et grands amateurs d'art ? Nous savons d'ailleurs avec quelle facilité les princes, à cette époque, se prêtaient mutuellement leurs artistes attitrés : Perréal, Michel Colombe, Jean de Chartres, l'orfèvre Arnould du Vivier, l'écrivain Jean Lemaire des Belges, passaient ainsi du service du roi à celui d'Anne de Bretagne, d'Anne de France ou de Marguerite d'Autriche. Par son aïeul, maître d'œuvres du duc Jean de Berry, Guillaume de Marcillat a pu être introduit auprès des ducs de Berry, puis des ducs de Bourbon.

Enfin le bref de Jules II, établissant la présence de Marcillat à Nevers, à la fin de 1509, au moment de son départ pour l'Italie, il est bon de remarquer que les plus anciens vitraux de notre cathédrale datent précisément de 1498 à 1510 environ et qu'il n'y a pas loin de Moulins à Nevers. Marcillat entraît alors dans la quarantaine. Nous savons par Vasari que son entrée chez les Dominicains ne lui avait pas fait abandonner son art. L'objection de M. le chanoine Clément, qu'entré fort jeune dans leur ordre, il travailla presque exclusivement en Italie, est donc sans valeur.

Je souhaite que ce qui n'est actuellement que supposition devienne bientôt certitude. Les archives de Nevers ne contiendraient-elles aucune trace du passage de l'illustre Dominicain dans ses murs ?

JACQUES DE PARROYS

M. Buriot-Darsiles, dans l'une de nos dernières séances, nous a conté comment M. Aristide Marie prétendait retirer à Achille Allier la paternité de la « Jolie Fille de la Garde » pour la donner à Nanteuil, comment le Berry nous revendiquait Charles-Louis Philippe et la Normandie, Villon et Banville.

Je ne dirai pas que l'Italie, la Lorraine et le Berry nous disputent Marcillat, par la plume d'une légion d'auteurs, puisque les droits du Berry sont indiscutables, et ceux du Bourbonnais problématiques. Voici cependant un nom qui allongera no-

tre galerie de gloires bourbonnaises disputées : il s'agit du peintre verrier Jacques de Parroys, objet d'un conflit entre l'Auvergne et le Bourbonnais.

Jacques de Parroys, plus heureux que son aîné Marcillat, jouit parmi les lettrés de notre province d'une demi-renommée, depuis qu'il leur fut révélé, au début du dernier siècle, par l'*Ancien Bourbonnais* (1), par la *Chronique Bourbonnaise* (2) ensuite, puis par une notice de notre ancien président, M. Bouchard, publiée dans la *Revue Bourbonnaise* (3) en 1885, enfin par une brève mention, dans l'*Histoire de Moulins*, par Henry Faure, publiée en 1900, et dans une étude sur *Les Anciens Habitants de Moulins*, de M. le chanoine Berthoumieu, parue dans notre *Bulletin* en juin 1910. Jacques de Parroys est l'un des meilleurs peintres sur verre du XVII^e siècle. Les Moulinois, qui ont baptisé plusieurs de leurs rues des noms du géographe Pierre Petit, du naturaliste François Péron, du médecin Charles Delorme et même de deux écrivassiers comme Claude Duret et Blaise de Vigenère, s'honoreraient à choisir, comme parrain d'une autre rue, leur compatriote Jacques de Parroys (4).

Sans m'attarder à ce qui est déjà connu de cet artiste, l'étude en a été faite de façon excellente par M. Bouchard, je ne signalerai que les erreurs commises sur Parroys par ses biographes, et j'en viens d'abord au débat Auvergne-Bourbonnais.

Mallay, qui fut architecte à Clermont, écrivit en 1843 un *Cours d'Archéologie* (5) dont le chapitre consacré à l'art du vi-

(1) *L'Ancien Bourbonnais* (1833-1838), t. II, Biographie, p. 278.

(2) *Chronique bouronnaise*, 1868, p. 96 et 109 à 111.

(3) Ernest BOUCHARD: *Jacques de Parroys, peintre-verrier*, notice lue au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, et publiée dans le « Bulletin de la Réunion des Sociétés des Beaux-Arts », puis dans la « Revue Bourbonnaise » (1885).

(4) En 1881, une commission nommée par le conseil municipal proposa de changer en rue « Jacques-Paroy » la dénomination de l'ancienne rue Saint-Martin (rue Challier sous la Révolution, commencement de la rue de Lyon aujourd'hui). Cette proposition n'eut pas de suite.

(5) *Cours élémentaire d'Archéologie sacrée, à l'usage des élèves du Grand-Séminaire de Clermont-Ferrand*, par A. MALLAY, architecte, membre de l'Académie de Clermont, etc., 1843.

trail est une longue citation d'un autre Clermontois, Emile Thibaut, auteur de « Considérations sur les vitraux anciens et modernes ». A la page 243 du « Cours d'Archéologie », on peut lire ceci :

« Néanmoins, il se fit encore au commencement du xvii^e siècle, de fort beaux ouvrages, et on comptait quelques artistes distingués, parmi lesquels je suis heureux de pouvoir citer un *Auvergnat*, Jacques de Parroys ».

Et quelques lignes plus loin, parlant de ses ouvrages :

« De retour en France et *en Auvergne, son pays natal*, il en fit encore de fort beaux. »

Quels motifs Thibaut a-t-il donc pour qualifier d'Auvergnat celui que nos érudits compatriotes qualifient de Bourbonnais ? La vie et l'œuvre de Jacques de Parroys, rappelées seulement à grands traits, vont y répondre.

Sa vie

Jacques de Parroys est né à Saint-Pourçain, le 8 septembre 1576, de parents connus comme habitant le pays depuis un certain temps, Jehan de Parroys et « honnête femme » Phelippe Gaultyer. Son père, peintre et « honorable homme », dut l'initier de bonne heure à son art. Après avoir suivi les leçons du maître d'école de Saint-Pourçain, Jacques de Parroys alla à Rome pour se perfectionner, sous la direction de Domenico Zampieri, dit le Dominiquin, plus jeune que lui de cinq ans, mais qui devait devenir, lui-aussi, un artiste célèbre. Ce séjour à Rome eut lieu probablement de 1605 à 1610 (1). A une date inconnue, que ses biographes laissent dans le vague, ils nous apprennent que Parroys est à Venise pour y parfaire ses études et qu'il y exécute « quantité de beaux ouvrages qui lui méritèrent l'approbation des plus habiles artistes ».

Il rentre en France. En 1612, étaient terminés les vitraux de l'église Saint-Merry de Paris. Quatre artistes y avaient col-

(1) Le Dominiquin ne résida lui-même à Rome que de 1604 à 1610 et de 1621 à 1629. Or, un document des Archives de Saint-Pourçain atteste que Parroys était encore à Saint-Pourçain en 1605.

laboré : Jacques de Parroys, Jean Nogare, Chamu et Héron. Les peintures sur verre de Saint-Merry furent-elles le premier ouvrage entrepris par notre compatriote à son retour d'Italie ? Mystère. Nous savons seulement qu'il décora de verrières l'église Sainte-Croix de Gannat, le château des comtes de Catignac en Auvergne, l'église Sainte-Eustache de Paris, où, dit-on, il fut mal inspiré, et beaucoup d'autres édifices, probablement, dont la liste ne nous est pas parvenue. M. Bouchard pense que Parroys travailla à Paris d'abord, en Bourbonnais et en Auvergne ensuite. L'inconnu, qui a signé X les articles de la *Chronique Bourbonnaise*, prétend que c'est Gannat qui eut la primeur et Emile Thibaut prétend que c'est l'Auvergne.

Quoi qu'il en soit, et cela n'a aucune importance dans la présente controverse, Parroys était revenu à Saint-Pourçain en 1612, les Archives du lieu en font foi. Les registres de Saint-Pierre des Menestreaux établissent ensuite que, marié avec Marie Jobert et fixé à Moulins depuis un temps inconnu, il y eut quatre enfants, en 1618, en 1623 et en 1624. Un acte de baptême dans lequel il figure comme parrain, le montre demeurant encore à Moulins, en 1627.

Désormais, nous ne savons plus rien du peintre verrier, si ce n'est, d'après des on-dit, qu'il écrivit un ouvrage traitant de la peinture sur verre, ouvrage aujourd'hui disparu, que pillèrent, pendant un siècle, tous les auteurs d'études sur le vitrail : Félibien, dans ses *Principes d'Architecture*, Florent le Comte, dans son *Cabinet d'Architecture*, Haudicquer de Blaucourt, dans son *Art de la Verrerie*.

Jacques de Parroys mourut à Moulins à l'âge de 102 ans, en 1678, par conséquent, et fut inhumé, croit-on, dans la chapelle des Jacobins.

Auvergne ou Bourbonnais

En résumé, l'Auvergne peut faire valoir, comme titres sur Parroys, qu'il est né à Saint-Pourçain, en Auvergne, et qu'il a travaillé à des vitraux inconnus au château des comtes de Catignac.

A ceci, le Bourbonnais peut répondre que Parroys est né à

Saint-Pourçain (Allier), qu'il a paisiblement écoulé la majeure partie de sa longue vie à Moulins, en Bourbonnais, où il a fait souche et où il est mort, et que, au nombre des plus belles verrières du XVII^e siècle figurent celles de l'église Sainte-Croix de Gannat, en Bourbonnais.

C'est à dessein que j'ai dit : *Saint-Pourçain (Allier)*, et non en *Bourbonnais*, car, en 1576, année de la naissance de l'artiste, Saint-Pourçain était l'une des 13 villes closes ou « 13 bonnes villes » du duché de Basse-Auvergne. Ancienne possession ecclésiastique, elle avait échappé aux conquêtes des ducs de Bourbon et était resté rattachée à l'Auvergne, après la confiscation des biens du connétable. Ainsi, pendant plusieurs siècles, se perpétua cette anomalie d'une enclave auvergnate au cœur du Bourbonnais. Ce n'était pas d'ailleurs la seule. Enclaves auvergnates aussi étaient Cusset, Palluet, Neuilly-le-Réal, Escurolles, Le Mayet, tandis que Charnat et Châteldon constituaient de petits îlots bourbonnais en terre auvergnate. Mais c'était simple survivance administrative d'une sorte d'accident dans la formation de notre province. Du temps de nos ducs, le Bourbonnais fut fait de pièces et de morceaux, au hasard des guerres, des mariages et des échanges, le pouvoir ducal constituait son unité artificielle. Le régime royal fixa cette création artificielle, mais laissa ou fit s'enchevêtrer les diverses circonscriptions administratives, la généralité administrée par un intendant, le gouvernement militaire, le diocèse, le présidial, etc. La province n'était donc pas un territoire nettement délimité. En outre, en septembre 1587, 11 ans après la naissance de Parroys, un édit d'Henri III instituait la généralité de Moulins, dont le ressort s'étendait sur le Bourbonnais presque en entier, sur le Nivernais et sur la Combrailles; des arrêts en date du 30 septembre 1599 et du 17 octobre 1605 venaient modifier l'étendue de la généralité et, en 1630, 80 villes ou paroisses de la Basse-Auvergne, et notamment Aigueperse, étaient incorporées à l'élection de Gannat, venant ainsi agrandir la généralité de Moulins. Des découpages de provinces aussi arbitraires ne prouvent donc rien. Population et division administrative font deux. Mieux que des édits et des arrêts, ce qui fait

une province, c'est un ensemble de caractères communs : homogénéité de la population et de son sol, souvenirs historiques, traditions, coutumes, langage, écoles d'art autonomes, intérêts économiques semblables, etc.

Si l'ancienne géographie de notre province semble légitimer l'appellation d'Auvergnat donnée à Parroys, il y a dans cette revendication, deux fois formulée à quelques lignes d'intervalle, quelque chose d'abusif. Ce scrupule à l'égard d'un mot, cette docilité aux caprices de l'accident ne sont pas très défendables. Feroons-nous de Michel de l'Hospital et de l'abbé Delille des Bourbonnais sous prétexte qu'ils sont nés à Aigueperse et qu'Aigueperse fut incorporé, en 1630, à la généralité de Moulins ? Feroons-nous pour la même raison un Bourbonnais de l'auteur dramatique Jules Sandeau, né à Aubusson ? Ne protestoos-nous pas si l'Italie nous revendiquait le peintre Joseph Vernet, parce qu'il est né à Avignon, du temps où cette ville appartenait aux papes ? Et pourquoi l'Auvergne qui, je crois, n'a jamais fait valoir ses droits sur Durand de Saint-Pourçain ni sur Blaise de Vigenère, serait-elle plus intransigente à l'égard de Parroys ?

Dans son étude sur la XVIII^e Région économique, M. Bruel a fort bien montré, naguère, comment le Bourbonnais d'aujourd'hui était une réalité vivante, qui avait fait un tout à peu près homogène des nombreux éléments hétéroclites, par elle digérés au long des siècles. « On cite souvent, dit-il, cette phrase de Guy-Coquille : « Bourbonnais est province et pays nouvellement composé, comme marqueterie ou mosaïque, de plusieurs pièces rapportées, acquises de seigneurs voisins » et l'on conclut que le Bourbonnais est toujours un pays manquant d'unité et de cohésion. N'est-ce pas oublier que plus de quatre siècles se sont écoulés depuis que cette phrase a été écrite (Guy-Coquille, né en 1523, est mort en 1603), pendant lesquels le travail d'agrégation commencé depuis six siècles, s'est poursuivi et intensifié ? »

Il n'était pas inutile d'insister sur la légitimité de nos droits. Professeur du cours d'Archéologie au Grand-Séminaire de Clermont, Mallay a enseigné, je ne sais pendant combien d'an-

nées, à plusieurs générations de prêtres, que l'Auvergne était le pays natal de l'Auvergnat Jacques de Parroys. S'il n'est pas avantageusement connu, en Bourbonnais et en Auvergne, pour ses restaurations souvent maladroites, — M. du Ranquet critiqua dans notre *Bulletin*, il y a quelque 30 ans, sa restauration du prieuré de Chantelle. — Mallay eut cependant quelque réputation comme auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un essai que cite de Caumont, à propos de la châsse de saint Calmin à Mozat (*Essai sur les églises romanes et romano-byzantines du département du Puy-de-Dôme*, orné de gravures de Sagot et de Schaal, que Desrosiers publia en 1838). Quant à Emile Thibaut, son ouvrage fit autorité pendant un demi-siècle, et de Caumont lui fit l'honneur de lui emprunter sa théorie sur l'origine des vitraux (1). Les Parisiens placent volontiers Vichy et Glozel en Auvergne. Lorsqu'un Thibaut, peintre verrier connu, associé d'un grand archéologue comme Didron, et l'un des bons artisans de la renaissance du vitrail au début du XIX^e siècle, leur dit que Parroys est Auvergnat; lorsqu'un Mallay, « architecte, professeur d'archéologie au Grand-Séminaire de Clermont, membre de l'Académie de Clermont, de la Société libre des Beaux-Arts de Paris, correspondant des Comités de l'Intérieur et de l'Instruction publique, etc., etc. » fait chorus, ils s'inclinent sans méfiance.

Que l'Auvergne rende donc à César ce qui est à César et Jacques de Parroys au Bourbonnais!

Les vitraux des Carmes

Le vitrail de la Mort de la Vierge

Dans sa notice sur Parroys, M. Bouchard énumère complaisamment les sujets des anciens vitraux et fragments de vitraux du couvent des Carmes de Moulins. On devine qu'il tiendrait à établir que Parroys en fut le peintre. Devant le silence des textes, il abandonne à contre-cœur une idée qui lui est chère.

Il ne dit mot, par contre, d'une hypothèse intéressante, touchant l'un des vitraux de la Cathédrale, et que l'on doit aux

(1) *Abécédaire d'Archéologie*, p. 515.

auteurs de l'*Ancien Bourbonnais* (1). « On remarque, disent-ils, dans la cathédrale de cette ville, les débris d'un admirable vitrail dont le sujet est la mort de la Sainte Vierge, et qui rappelle les beaux cartons de Léonard de Vinci et les belles peintures sur verre de Jean Cousin. Nous ne serions point étonnés que ce vitrail fût l'œuvre de Parroy. Il porte tous les caractères d'une peinture de la fin du xvi^e siècle. »

Henry Faure dit aussi, dans son *Histoire de Moulins* (t. II, p. 440), que Parroys a travaillé vraisemblablement « aux verrières de Moulins ».

Cette hypothèse est malheureusement indéfendable. Le vitrail de la Mort de la Vierge date du commencement du xvi^e siècle, car il fut donné en même temps que plusieurs autres, par Pierre de Bourbon et Anne de France. Or, Parroys, que l'*Ancien Bourbonnais* fait naître à tort vers 1540, est né en 1576 seulement, c'est-à-dire que ses premières œuvres sont postérieures d'environ un siècle au vitrail qui lui est attribué (2).

Ses œuvres

Avant de quitter Jacques de Parroys, quelques mots sur ses œuvres sont nécessaires pour édifier les Bourbonnais sur leur ingratitude envers un de leurs plus grands artistes.

Malheureusement, nous ne pouvons plus aujourd'hui juger, en toute connaissance de cause, d'œuvres qui ont presque totalement disparu. Au xviii^e siècle, les verrières de Saint-Merry furent en effet remplacées en grande partie par des vitres blanches, pour satisfaire au déplorable goût du temps. Il y a quelque cent trente ans, Alexandre Lenoir (3), grand collectionneur

(1) Tome II, p. 278.

(2) Le vitrail de la Vierge porte, depuis 1842, l'inscription suivante: « Cette verrière, dont il ne restait que des fragments, fut une de celles données par Pierre de Bourbon et Anne de France, bienfaiteurs de cette église. Elle a été établie et restaurée par les soins de Monseigneur de Pons, évêque de Moulins, et de M. Mechin, préfet, l'an 1842. Emile Thibaut, peintre-verrier à Clermont-Ferrand. »

(3) Alexandre Lenoir sauva un grand nombre de vitraux dans son Musée des Petits-Augustins. Mais le musée fut dispersé en 1817 et la plupart des pièces en furent brisées ou disparurent.

de vitraux, compléta la dévastation en se faisant céder par le « respectable curé » de la paroisse, le vitrail du jugement de Suzanne, la plus belle pièce d'après lui de Saint-Merry. Jean Nogarre l'avait exécuté d'après les cartons de Parroys. Nul ne sait ce que ce vitrail est devenu.

En 1793, dans la vieille église de Gannat, transformée par la Révolution en théâtre, on joua des tragédies classiques et des comédies, on renversa les statues, on décrocha les tableaux, on brisa les verrières de Parroys. En 1842, des vitraux modernes remplacèrent les anciens, dont il n'exista plus que quelques traces dans les trèfles des ogives.

Il nous reste heureusement le témoignage des commentateurs du XVIII^e siècle et des commentateurs de commentateurs. Voici donc ce que Pierre le Vieil, dernier en date de nos grands peintres verriers, écrivait au sujet des verrières de Saint-Merry, dans son *Traité de la Peinture sur l'erre*, dédié à l'Académie des Sciences, en 1722 :

« J'y retrouve tout ce qui concourt à la perfection de la peinture sur verre; belles ordonnances dans les suejts, belles draperies bien jetées, expression noble et savamment sentie, dessin correct, coloris agréable et vigoureux. »

Ajoutons à ce témoignage ancien une critique moderne. Olivier Merson cite, sans commentaires, parmi les bonnes verrières du XVI^e siècle, celle de Gannat, et il écrit (1) :

« Les verrières de Saint-Merry, de Paris, ne sont pas d'une haute qualité. Au XVIII^e siècle, d'ailleurs, le conseil de fabriquer les a méthodiquement et largement dévastées en faisant remplacer dans chaque fenêtre, par de la vitrerie blanche, une bonne partie des panneaux peints. Les vitraux du chœur ont été pourtant épargnés. Ceux des fenêtres, à gauche, — l'*Histoire de Joseph*, — sont les meilleurs et paraissent provenir du même artiste, qui n'était pas sans recourir aux sources italiennes. On retrouve le même goût, avec un sentiment plus fin, dans un compartiment de l'une des fenêtres de la nef

(1) *Les Vitraux*, p. 201 et 202.

centrale, la première à gauche, où sainte Madeleine en chaire prêche la foule. De qui est ce fragment ? De qui l'histoire de Joseph ? »

Les « sources italiennes », dans les meilleurs morceaux de Saint-Merry, ne sont-elles pas le cachet caractéristique d'élégance que Parroys, à peine de retour de Rome et de Venise, dut imprimer à celles de ces verrières qui lui appartiennent en propre, dans l'œuvre collective ?

Les biographes de Parroys

J'ai cité plus haut des commentaires de Le Vieil et d'Olivier Merson. Le Vieil, qui écrivait moins d'un siècle après la mort de Parroys, avait eu un devancier, Haudicquer de Blancourt qui, en 1667, du vivant même de Parroys, rare honneur, fit de lui un vif éloge.

Les auteurs qui suivirent, — et ils sont nombreux, — se contentèrent généralement de plagier sans vergogne les deux premiers ; on retrouve dans leurs ouvrages non seulement les mêmes faits, mais aussi les mêmes mots et les mêmes phrases et la même doléance, qui revient comme une rengaine, sur l'oubli dans lequel est tombée la mémoire du grand peintre.

« Artiste d'un grand mérite, dont le nom a cependant été oublié jusqu'à présent dans toutes les biographies », disent les auteurs de l'*Ancien Bourbonnais*.

« Ce nom se rencontre rarement dans les annales du pays, et je serais tenté de croire qu'il va être exhumé de l'oubli pour la première fois », écrit 30 ans plus tard l'auteur des articles de la *Chronique Bourbonnaise*.

« Tous les biographes l'ont laissé dans le plus profond oubli. Nous sommes heureux de pouvoir combler, en partie, une lacune aussi regrettable de l'art français », répète trente autres années plus tard M. Bouchard.

Or je n'ai pas compté moins de quatorze ouvrages ou notices qui, des environs de 1667 à 1911, ont été consacrés à Parroys ou le citent parmi les grands peintres verriers du XVII^e siècle.

cle (1). La morale amère ou amusante de ceci, c'est que, peut-être, ce genre d'étude ne se lit pas : on l'ignore ou on la pille.

D'ailleurs, je ne voudrais pas être injuste envers M. Bou-

(1) **Essai de Bibliographie.** — Au XVII^e siècle : HAUDICQUER DE BLANCOURT : *Art de la Verrerie*, 1667.

Au XVIII^e siècle : Pierre LE VIEIL : *Traité historique de la Peinture sur verre*, dédié à l'Académie des Sciences en 1772, publié en 1774.

Au XIX^e siècle :

Alexandre LENOIR : *Musée des Monuments français*, Paris, 1803.

A. ALLIER, A. MICHEL et L. BATISSIER : *L'Ancien Bourbonnais*, 1833-1838.

Emile THIBAUT : *Considération sur les vitraux anciens et modernes*.

A. MALLAY : *Cours élémentaire d'Archéologie sacrée*, à l'usage des élèves du Grand-Séminaire de Clermont-Ferrand. Clermont-Ferrand, 1844. (Cet ouvrage reproduit intégralement dans son chapitre sur l'art du vitrail, l'étude de Thibaut.)

Edmond LENOIR : *Histoire de la Peinture sur verre en Europe et particulièrement en Belgique*, Tircher, 1860.

Chronique Bourbonnaise : De la peinture sur verre en Bourbonnais, par X., tome I, 1868. L'étude publiée dans la « Chronique Bourbonnaise » fait mention, sans date ni titre, d'un « livre analogue » au traité d'Haudicquer de Blancourt, et dont l'auteur est J.-E. Bertrand, « professeur de belles-lettres à Neuchâtel, membre de l'Académie des Sciences de Munich, et de la Société des Curieux de la Nature, siégeant à Berlin ».

Ernest BOUCHARD : *Jacques de Parroys, peintre verrier*, notice lue au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, et publiée dans le « Bulletin de la Réunion des Sociétés des Beaux-Arts », puis dans la « Revue Bourbonnaise » (1885) et imprimée en opuscule chez Crépin-Leblond en 1896. (La notice de M. Bouchard est particulièrement intéressante, car elle contient des documents nouveaux puisés dans les Archives de Moulins et de Saint-Pourçain.) L'auteur y fait mention, sans date, d'un autre ouvrage :

Félix BOURQUELOT : *Histoire de la Peinture et des Arts du dessin en France*.

Olivier MERSON : *Les Vitraux* (Bibl. de l'Ens. des B.-A.), 1895.

Chanoine BERTHOUMIEU : *Anciens Habitants de Moulins* (Bulletin de la Société d'Emulation, juin 1910, p. 185).

E. BENEZIT : *Dictionnaire des Peintres, Sculpteurs, Graveurs, Dessinateurs* (t. II, p. 428), 1911.

Henry FAURE : *Histoire de Moulins* (t. II, p. 398, 440 et 693), 1900.

chard, qui, lui, n'a pas fait de travail de copiste, et dont la notice est riche de nombreux documents nouveaux, découverts par lui dans les Archives de Moulins et de Saint-Pourçain.

Je m'excuse de ne vous avoir pas apporté, dans cette étude, en marge de deux illustres peintres verriers, des trouvailles personnelles, ni tous les éclaircissements que réclame, pour Marcillat, une partie de son existence encore bien obscure. Mes efforts seront récompensés au-delà de leur mérite s'ils ont donné, à des confrères plus compétents, le désir de poursuivre et de mener à bien de nouvelles recherches, et s'ils ont attiré sur deux grands artistes l'attention de notre Société.

F. MITTON.





NOS CONFRÈRES Par décret du 25 novembre, M. René DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur-adjoint du département des Antiquités orientales au musée du Louvre, est nommé conservateur de ce département, en remplacement de M. Thureau-Dangin, démissionnaire.

De plus notre distingué confrère vient d'être nommé vice-président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

✚ Réunis le 8 janvier, les membres du Barreau de Moulins ont appris avec regret la décision prise par M^e TISSIER d'abandonner sa charge de bâtonnier. M^e Rousselon, de Cusset, a été élu à sa place.

M^e Tissier a décidé de cesser ses fonctions d'avocat, après avoir été mêlé pendant plus d'un demi-siècle aux affaires du Palais, où il devait à une belle carrière de travail et de probité de jouir de la considération et de l'estime de tous.

NOS COMPATRIOTES M. Louis LAMARÉ a obtenu, de la *Société des Gens de Lettres*, un prix Honoré de Balzac de 500 fr.

✚ Pierre TRIMOUILLAT, le spirituel chansonnier qui faisait partie, depuis 1904, du *Caveau* dont il avait été élu vice-président en 1926, est mort à l'hôpital Lariboisière le 5 janvier ; l'inhumation a eu lieu le 9 au cimetière de Pantin. P. Trimouillat était né à Moulins en 1858.

BEAUX ARTS Du 5 au 15 décembre, le « groupement d'artistes français » a, pour la quatrième fois, organisé une exposition à Moulins, chez M. Buvat, des principales œuvres de ses neuf meilleurs membres : Montézin, Bergès, Humbert-Vignot, Jean-Julien, Madeleine Carpentier, Stella-Samson, Alkan-Lévy, Henri Fontaine et Lasnier.

✚ L'aquarelliste Jean NOÏROT, membre de la Société des Artistes Français et de l'Union fraternelle des Artistes blessés et mutilés de guerre dont on se rappelle la brillante participation aux expositions des Beaux-Arts de Moulins, notamment à la *Quinzaine Bourbonnaise* de 1925, a exposé, du 22 au 31 décembre, dans les galeries de la Chambre de Commerce de Roanne, une sélection de ses paysages de la région et impressions du front.

MIETTES ■ ■ A la suite des élections d'octobre, au conseil général, **D'HISTOIRE** ■ ■ qui ont déplacé la majorité, M. CONSTANS, socialiste, a **BOURBONNAISE** été élu président du conseil général en remplacement de M. RÉGNIER, radical-socialiste.

MONUMENTS ½ Ont été classées à *Cusset*, les trois façades sur la place
HISTORIQUES ½ Victor-Hugo, le boulevard de l'Hôtel-de-Ville et la rue
 du Nord, y compris la tourelle de la rue du Nord et les
 toitures de la maison du *xv^e* siècle (propriété de M. Epinat et de M^{me} La-
 farge); les façades sur la place Victor-Hugo, le boulevard de l'Hôtel-de-
 Ville, les façades sur cour correspondantes, y compris la tourelle d'escalier et
 les toitures de la maison dite de Louis XI, le tout précédemment inscrit (en
 janvier) sur l'Inventaire supplémentaire.

✦ A *Montluçon*, les façades sur rue et toitures de la maison n° 1, rue
 Porte-Bretonnie (classement de décembre; inscription sur l'Inventaire,
 mai 1926).

✦ Par ordonnance donnée à Moulins, le 28 octobre, Mst GONON a ins-
 titué une *Commission des monuments sacrés* pour assurer la surveillance et le
 contrôle des églises et des objets d'art qu'elles renferment. Son but est d'éta-
 blir un inventaire de tous les objets d'art sacrés, de veiller à leur conserva-
 tion, de surveiller les achats des statues modernes, etc...

Elle comprend, sous la présidence de Mst l'Evêque : Mst Deschamps,
 M. le chanoine Chenillat, MM. les abbés Denjean, Dérat et Pinceton;
 MM. Génarmont, architecte des M. H., Viple, vice-président, Morand,
 F. Révéret, membres de la Société d'Emulation, M. Zèle, des « Amis de
 Montluçon ».

BIBLIOGRAPHIE La maison Crépin-Leblond vient de sortir une plaquette
 de vers, *Babiola*, tirée à 800 exemplaires, dont 25 sur
 alfa, signée André LÉVILLÉ, pseudonyme d'un de nos distingués compa-
 triotes, avocat à la Cour de Paris, ainsi qu'une plaquette du même auteur :
Le Noël des Chantres, conte de Noël (Paris, J. Peyronnet, éditeur, 1928).

✦ La thèse d'archiviste paléographe de notre confrère Jacques MONICAT
 vient de paraître sur ce sujet : *Histoire de la guerre de Cent Ans en Velay ;
 Les Grandes compagnies en Velay, 1358-1392*.

Ce travail remarquable, diffusé par les soins de la Société des Etudes
 locales du Puy, a rencontré un énorme succès : les deux premières éditions
 (1.150 exemplaires, et 3 sur Hollande), sont totalement épuisées (Librairie
 Honoré Champion).

✦ On annonce la parution prochaine, à Moulins (62, avenue d'Orvilliers),
 d'une nouvelle revue *L'Allier littéraire*, organe de décentralisation dont notre
 compatriote, l'écrivain-paysan Joseph Voisin assumera la direction littéraire.

✦ M. le lieutenant colonel DE SAINT HILLIER, auteur de la *Petite gram-
 maire glozélienne* (Moulins, Crépin-Leblond, 1927, 10 francs), vient de faire
 paraître la *Petite Histoire glozélienne* (Moulins, Crépin-Leblond, 1928,
 15 francs), tirée à 500 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier de luxe,
 avec 16 planches hors texte.

RÉGEMORTES.



ANNUAIRE 1928-29

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M^{gr} l'EVÊQUE du diocèse de Moulins.
M. le PRÉFET du département de l'Allier.
M. le MAIRE de la ville de Moulins.
M. le COMMANDANT D'ARMES de la Place de Moulins.

BUREAU (1927-1931)

Président : M. Edgar CAPELIN.
Vice-Présidents : MM. Joseph VIPLE;
Augustin BERNARD.
Secrétaire général : M. Robert LOUGNON.
Secrétaire adjoint : M. André THONIER DE LA BUSSERIE
Secrétaire suppléant : M. François REVÉRET.
Trésorier : M. Albert SARRAZIN.
Directeur du « Bulletin » : M. Marcel GÉNERMONT.
Conservatrice des Collections : M^{me} H. MONCEAU.
Bibliothécaire-Archiviste : M. DÉLINIÈRE.

ADMINISTRATEURS

MM. le D^r DE BRINON, Ph. TIERSONNIER, anciens Présidents;
Amédée BARDET. GÉDEL.
Georges BRUËL. Georges MILCENT.
Lucien CHAMBRON. André ROY.
Victor LOUGNON. Auguste SABATIER.
Hubert GAUTIER. Lieut.-Colonel DE SAINT HILLIER.

COMMISSION DU " BULLETIN "

MM. l'abbé CÔTE, Marc DÉNIER, Philippe TIERSONNIER.



Liste des Membres

de la Société d'Emulation du Bourbonnais ⁽¹⁾

* Chevalier de la Légion d'Honneur (O. Officier, C. Commandeur.)	✠ Mérite Agricole.
🏅 Médaille Militaire.	🎓 Officier d'Académie.
☛ Croix de Guerre.	🎓 I. — de l'Instruction Publique.
	✠ Décorations diverses et étrangères.

I. — MEMBRES D'HONNEUR

- MM. le comte DE CHABANNE ✠ (Saint-Grégoire), ancien officier d'artillerie, place Bellecour, 30 bis, Lyon. 1893.
 CLAUDON (Ferdinand), ✠, 🎓 I., archiviste de la Côte-d'Or. Dijon. 1895.
 LA DIANA, Société historique et archéologique du Forez, Montbrison. 1910.
 MALE (Emile), directeur de l'Ecole Française, membre de l'Académie Française, et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Palais Farnèse, à Rome. 1925.
 MEILLER (Antoine), membre de l'Institut, rue de Verneuil, 24. Paris-VII^e. 1925.

II. — MEMBRES TITULAIRES

- M^{me} ABENOT (Marie-Joséphine), cours Anatole-France. 1924.
 MM. AIGNE (François), directeur du Pensionnat Saint-Gilles, rue Achille-Roche. 1928.
 AUCLAIR (G.), docteur en médecine, boulevard Raspail, 120. Paris-VI^e. 1927.
 M^{me} AUCLAIRE-PRÉVOST (Marcelle), écrivain, av. de Versailles, 9. Paris. 1927.
 M. AUDIN (l'abbé Gustave), ancien curé-doyen de Montaiguët, précepteur, Le Barret-Vieux, par Arles (B.-du-R.). 1907.

(1) Toutes les adresses non suivies d'indication de ville sont de Moulins ; toutes celles non suivies d'indication de département, de l'Allier.
 Les millésimes indiquent l'année d'admission à la Société.

- M^{lle} AURRAIE (Marie), institutrice à Echassières. 1923.
- MM. AUTRAND (André), docteur en médecine, Le Vilhain. 1923.
- BAER (Gustave), *, ☞, architecte, bd de Courtais, 9. 1900.
- BAER (Paul), docteur en droit, chef de division à la Préfecture, boulevard de Courtais, 59. 1923.
- BAGNOLET (Paul), rue Mathieu-de-Dombasle. 1924.
- BALMONT (Gaston), propriétaire, château de Coulombière, Saint-Aubin-le-Monial. (Membre à vie.) 1922.
- BARDET (Amédée), § I., ☞, directeur d'école en retraite, rue Adjudant-Reau, les Bataillots, Yzeure. *Administrat^r*. 1921.
- BARDET (Augustin), avoué honoraire, c. J.-Jaurès, 50. 1906.
- BARGNOUX, industriel à Cusset. 1911.
- BARGUES (Charles DE CHAZETTES DE), ☞, château de Ruzières, Bourbon-l'Archambault. (Membre à vie.) 1921.
- BARILLET (Georges), industriel, § I., député de la Seine, rue Bourgelat, 45, à Alfort (Seine). 1928.
- BARRAUD, instituteur, Saint-Pierre-Laval. 1927.
- BARTILLAT (Comte Gérard DE), château de Saligny, à Saligny-sur-Roudon. (Membre à vie.) 1928.
- M^{me} BAUBERT (Vve DE), rue de Bourgogne, 10. 1925.
- M. BAURY (Joseph), architecte, rue Gaston, 18. 1910.
- M^{lle} BAURY (Jeanne), institutrice, Le Montet. 1922.
- M^{me} BEAUCHAMP (Michel), château de Vaumas. 1910.
- MM. BEAUMONT (l'abbé Etienne), ☞, licencié ès-lettres, professeur à l'Institution du Sacré-Cœur, r. de Paris, 51. 1908.
- BÉHIER (Albert), trésorier-payeur général de la Haute-Garonne, à Toulouse. 1921.
- BÉLOT, *, docteur en médecine, rue de Bellechasse, 3, Paris-7^e. 1922.
- BÉLOT (Georges), avenue Meunier, 28. 1919.
- M^{me} BÉRAUD (Julie), 1, avenue Lamarck, Paris-18^e. 1921.
- MM. BERLAND (Émile), ancien notaire, av. Victor-Hugo, 12. 1921.
- BERNARD (Léopold), *, ☞, avocat à la Cour d'appel de Paris, Saint-Menoux. 1906.
- BERNARD (Augustin), *, professeur à la Sorbonne, rue Decamps, 10, Paris-XVI^e. *Vice-Président*. 1920.
- BERTAUX (Louis), agent général de l'Abbeille, place de la République, 3. 1923.
- M^{me} BERTRAND, La Pacaudière (Loire). 1910.
- M. BESSEX (Gabriel), capitaine, fbg Bourgogne, 19, Orléans. 1906.

- MM. BESSON (Louis), *, Chef du Service météorologique de la Ville de Paris, avenue de Châtillon, 38, Paris-XIV^e. 1923.
 BIDET (Charles), docteur en médecine, Ebreuil. 1927.
 BLONDEAU (Pierre), maître-menuisier, rue de l'Ancien-Palais, 11. 1921.
 BODARD (Georges), §, libraire à Cérilly. 1908.
 BOILARD, route de Lyon, 1. 1921.
 BOIROT (Max), avocat, ass. corresp. national de la Société des Antiquaires de France, rue Lamartine, 26, Paris-IX^e. 1910.
 BOISSONNET (J.-B.), contrôleur-rédacteur des Contributions directes, quai de Loire, 21, Nevers. 1921.
 M^{me} BONAND (Odile DE), château de Montaret, Souvigny. 1921.
 M^{me} BONAND (Françoise DE), cours Anatole-France, 28. 1907.
 MM. BONNET (Adolphe), notaire, place de la République, 22. 1903.
 BONNET (Elié), économe du Lycée Banville, rue de Paris, 39. 1927.
 BONNY (Charles DE), propriétaire à Aurouër, et r. des Tanneries, 35. (Membre à vie.) 1922.
 BOXY (Antoine), monastère de la Pierre-qui-Vire, par Saint-Léger-Vauban (Yonne). 1919.
 BOUCAUMONT (Antoine), *, §, docteur en droit, avocat-avoué, rue de Cours 18, Cosne (Nièvre). 1905.
 BOUDEVILLE (Jean-Baptiste), * (Toukin), entrepreneur à Diou. 1909.
 BOUET (Victor), § L., vice-président honoraire de l'Union Bourbonnaise de Paris, directeur du Bourbonnais de Paris, avenue Pasteur, 29, Courbevoie (Seine). 1921.
 BOUGEROLLE (Pierre), architecte E. D. B. A., avenue Président-Wilson, 27, Montluçon. 1927.
 BOULLON (l'abbé Benoît), curé de Nocq-Chambérat, par Huriel. 1901.
 BOURBON-BUSSET (Comte François DE), *, §, ancien officier, château de Busset, à Busset. 1920.
 BOURBON-PARME (S. A. R. le Prince Xavier DE), château de Bostz, par Besson. 1928.
 BOURDELIER (Monseigneur), Prélat de la Maison de S. S. chanoine titulaire, rue de Villars. 1921.
 BOURDERIOLX (Gustave), pharmacien de 1^{re} classe, ex-interne des hôpitaux de Paris, à Bourbon-l'Arch. (M. à V.). 1920.
 BOURGOGNON, pharmacien, rue Diderot, 6. 1926.

- MM. BOUSSAC (Georges), bijoutier, rue de l'Horloge. 1924.
 BRIDOT, chargé d'école, à Fleuriel. 1923.
 BRIÈRE (Marcellin), av. de la Gare, 19, Vichy. 1928.
 BRINON (Comte Henri DE), docteur en médecine de la Faculté de Paris, avenue du Midi, 14, Limoges (Haute-Vienne). *Ancien Président. 1884.*
 BROSSARD (Aristide), quincaillier, r. de Bourgogne, 27. 1922.
 BRUEL (Georges), *, I. ✱, ✱ (colon.), ✱✱, administrateur en chef honoraire des Colonies, membre correspondant de l'Académie des Sciences Coloniales, r. de Villars, 7. 1914. *Administrateur. (Membre à vie.)*
 BRUEL (Hubert), ingénieur E. C. P., place d'Allier, 64. 1920.
 BRUEL (Maurice), ingén. E. C. P., r. du Cerf-Volant, 37. 1920.
 BRUNET (Gaspard), 180, Grande-Rue, Nogent-s.-Marne (Seine). 1923.
 BRUNAT (Louis), propriétaire, r. de Bourgogne, 118. 1922.
 M^{me} BUCHERON, boulevard de Courtais, 45. 1925.
 MM. BUISSON (Félix), avenue de la Gare, Vichy. 1922.
 BURDIN (Georges), professeur au Lycée Banville, rue Jeanne-Marie-Bourau, 11. 1927.
 BURE (Georges DE), château de la Bèche, par Bert. 1905.
 BUREAU (Léon), ingénieur aux Forges de Châtillon-Commen-try, rue de la Rochefoucault, 19, Paris-IX^e. 1926.
 BURIAS (l'abbé Emile), curé-doyen de Busset. 1921.
 BURIOT-DARSILES (Henri), agrégé de l'Université, professeur au Lycée, directeur des *Cahiers du Centre*, boulevard Charles-Louis-Philippe, 16. 1925.
 BUSSIÈRE (Jules), *, négociant, place Cortet. 1921.
 BUSSONNET (L.), *, ✱, notaire, à St-Germain-des-Fossés. 1912.
 BUVAT (Henri), négociant, rue Gambetta, 10. 1921.
 BUVAT (Paul), négociant et antiquaire, rue de Paris, 32. 1905.
 CAGNAT (Maurice), directeur de l'Hôtel de Paris. 1923.
 CANTE (l'abbé), curé d'Ygrande. 1927.
 CAPELIN (Edgar), rue de Bourgogne, 81. (Membre à vie.) *Président. 1893.*
 CARTEREAU (Emile), ingénieur des Mines en retraite, rue Bertin, 5, Angers (M.-et-L.). 1928.
 CATHÉLINEAU (Emmanuel DE), rue de Jany, 57, Vincennes (Seine). 1925.
 CELLE (l'abbé Jules DE LA), *, ✱, chanoine honoraire, rue de Bourgogne, 28. 1923.

- MM. CHABANES LA PALICE (Jean, Comte DE), *, ☞, officier de marine de réserve, château d'Avrilly, à Trevol.
(Membre à vie.) 1906.
- CHABOT, notaire, cours Jean-Jaurès. 1928.
- CHABOT (R.), La Roche, par Saint-Germain-des-Fossés.
(Membre à vie.) 1906.
- CHACATON (Louis), Premier Prix du Conservatoire de Paris, avenue Beaumont, 11 bis, Paris-8^e. 1927.
- CHAMBALOT (Marcel), libraire, r. François-Péron, 2, 1921.
- CHABROL (Docteur Léon), médecin de l'Hôpital civil, rue Jean-Jaurès, 54, Vichy. 1928.
- CHAMBRON (Lucien), ☞, ☞, industriel, ingénieur-agronome, rue de Bourgogne, 30. *Administrateur* (M. à V.). 1909.
- CHAMBRON (Pierre), ingénieur technique d'agriculture, rue de Bourgogne, 30. 1927.
- M^{mes} CHAMPEAUX (Marquise DE), rue de Denain, 7. 1910.
- CHAMPIGNY (DE), château de Champigny, par Hérisson. 1911.
- MM. CHAMPS DE VERNEIX (Comte Victor DES), *, à Cusset. 1906.
- CHANIER, greffier du tribunal de commerce, boulevard Ledru-Rollin, 52. 1897.
- CHANTEMESSE (Robert), rue Boissy-d'Anglas, 9, Paris-8^e. 1922.
- CHARDONNET (Gaston), avocat, av. de la Gare, Vichy. 1927.
- M^{me} CHARLES (Emmanuel), rue de la Monnaie, 3. 1926.
- M^{lle} CHARLES, institutrice, Ecole Sévigné, Vichy. 1922.
- M. CHARON (Olivier DE), licencié en droit, boulevard de Courtais, 24, Montluçon. 1926.
- M^{lle} CHARPY (Jeanne), artiste-peintre, route de Limoges, 32 bis, La Madeleine. 1924.
- MM. CHARPY (J.-B.), ☞, entrepreneur de serrurerie, rue du Vert-Galant, 17. 1922.
- CHASSAIGNE (Marc), château de Beauverger, à Saulzet, et rue Copernic, 52, Paris-XVI^e. 1923.
- CHASSERIAU (Guy), ingénieur-agronome, sous-directeur de la Verrière, Souvigny. 1928.
- CHATEAU (Gilles), *, ☞, ancien avocat, Cusset. 1921.
- CHATEAUBODEAU (Comte DE), *, ☞, château de Bouex, par Chazelles (Charente). 1925.
- CHAUCHARD (André), *, capitaine de cavalerie honoraire, château de Mésangy, à Pouzy. 1909.
- CHAUVINIÈRE (Marquis Léon DE LA), *, rue de l'Alboni, 5, Paris-XVI^e. (Membre à vie.) 1901.

- MM. CHAVAGNAC (C^{te} François DE), château de Chazeuil, par Varennes-sur-Allier. 1927.
- CHEVALIER (Albert), directeur de la *Mutuelle de l'Allier*, avenue Théodore-de-Banville. 1926.
- CHEVALIER (Jacques), I. 33, ✱ (M. M. angl.), docteur ès-lettres, professeur de philosophie à la Faculté des lettres, Université de Grenoble, Villa Primerose, La Tronche (Isère). 1908.
- CHEVRIER (Henri), 3, architecte S. A. D. G. chargé des fouilles de Louqsor (Égypte), boulevard Victor-Hugo, 58, Saint-Ouen, (Seine). 1925.
- CHOPARD (docteur Emmanuel), médecin honoraire de l'Hôpital thermal de Vichy, licencié en droit, château d'Authezat, par Authezat (Puy-de-Dôme). 1908.
- CIMETIÈRE (Joseph), général, château de Magny, par la Chapelle-aux-Chasses. 1927.
- CLAYEUX (Edmond), 3, chât. des Gouttes, par Jaligny. 1906.
- CLÉMENT (Benoît), directeur d'école, Chantelle. 1924.
- COL (Léon), négociant, rue de l'Horloge, 8. 1914.
- COLLAS (Louis), ing.-agronome, propriétaire à Besson. 1920.
- COLLAS DE CHATELPERRON (Max), propriétaire, rue de Bourgogne, 35. 1924.
- CORDEZ (André), ch. des Chaulets, Souvigny. (M. à V.). 1910.
- CORNIL (Claude), agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Poitiers (Vienne). 1927.
- CÔTE (l'abbé Léon), licencié ès-lettres, professeur de première à l'Institution du Sacré-Cœur. 1922.
- COUGNET, ancien directeur d'usine à gaz en retraite, avenue des Célestins, 96, Vichy. 1923.
- M^{lle} COURROUX, barrière du Jeu-de-Paume, Yzeure. 1920.
- MM. COUTIN (Pierre), Saulzet, par Gannat.
- CRÉPIN-LEBLOND (Jean), imprimeur, directeur du *Courrier de l'Allier*, avenue Théodore-de-Banville, 14. 1927.
- CROCHET (l'abbé J.-B.), curé de Thionne, par Jaligny. 1911.
- CUEILLAT (l'abbé Auguste), curé-doyen de Saint-Germain-des-Fossés. 1908.
- DEFAYE (Maurice), ch. de la Motte, Dompierre-s.-Besbre. 1910.
- M^{lle} DEJOUX (Camille), institutrice à Châtillon. 1922.
- MM. DELAGENESTE (Louis), ingénieur, avenue Edouard-Vaillant, 161 bis, Billancourt (Seine). 1927.
- DELAUME (Paul), négociant, rue d'Allier. 1928.

- MM. DELINIÈRE (Léonce), entrepreneur de déménagements, rue du Vert-Galant, 15. *Bibliothécaire*. 1909.
- DÉNIER (Marc), ✚, propriétaire, rue du Lycée, 6. 1906.
- DEPIGNY (Pierre), industriel, rue des Tanneries. 1923.
- DÉRET (Auguste), dir. d'école, rue Achille-Roche. 1923.
- DESCHAMPS (Monseigneur Raphaël), protonotaire apostolique, vicaire général honoraire, rue de Decize, 23. 1899.
- DESCOMBES (P.), direct. de la *Semaine de Cusset*, Vichy. 1922.
- DESMAROUX (Louis), docteur en médecine, place Source-de-l'Hôpital, 7, Vichy. 1928.
- M^{me} DESMAROUX DE GAULMIN (Baronne), château de Saint-Myre, par Saint-Gérand-le-Puy. 1921.
- MM. DESNOIX (le chanoine Pierre), rue Diderot, 19. 1891.
- DÉSORTIAUX (Frank), chef de bureau à la préfecture, boulevard Jean-Jaurès, 10, Yzeure. 1928.
- DESROSIERS (l'abbé Athanase), à Cully (Cher). 1909.
- DEVAUX (Paul), tailleur d'images, Bellerive. 1926.
- DEXANT (Robert), chirurgien-dentiste, rue Achille-Allier, à Montluçon. 1921.
- DOBINET (Joseph), chef de bureau à la préfecture, rue Baudin, 13. 1928.
- DREUILLE (Comte Henri de), agriculteur, chât. de Dreuille, Cressanges. 1905.
- DREUILLE (Comte Jean de), ✚, ✚, ancien officier, rue du Vert-Galant, 19. (Membre à vie). 1916.
- DROULERS (Arthur), receveur principal des Postes, Moulins. 1927.
- DUBOST (Pierre), docteur en droit, propriétaire, à Treteau. 1921.
- M^{me} DUCHET (Léonie), Bellevue, par Meaulne (Allier). M. à V. 1892.
- MM. DUCHON (Paul), chât. de la Grye, par Ambierle (Loire). 1901.
- DUCOUR, professeur à l'école secondaire d'Assouan (Egypte). 1928.
- DUMONT (l'abbé Philippe), docteur ès-lettres, professeur à la Faculté catholique, rue de la Fonderie, 31, Toulouse (Haute-Garonne). 1910.
- DUXAND (l'abbé Louis), curé-doyen de Saint-Menoux. 1927.
- DURIUS (le chanoine Charles), docteur en théologie, archiprêtre de Notre-Dame, rue de la Croix-Verte, Montluçon. 1909.
- M^{me} DUPUY (Marcel), rue Voltaire, 18. (Membre à vie). 1921.

- M^{me} DUPUY, à Deux-Chaises. 1925.
- MM. DUPUY (Marcel), rue Voltaire, 18. (M. à V.). 1921.
- DURANTIN (Henri), ébéniste-tapissier, rue Bréchimbault, 7. 1927.
- DURAT (Vicomte de), *, capitaine honoraire d'artillerie, château du Ludeix, par Marcillat. 1906.
- DURIAT (l'abbé Abel), curé de Louroux-Bourbonnais. 1905.
- DURIN (Jean), externe des Hôpitaux, rue de Dunkerque, 34 bis, Paris-10^e. 1926.
- M^{me} DURYE (Baronne Henri), château du Riau, Villeneuve. 1922.
- MM. DUSSAU (René), *, ☞, Conservateur des Musées nationaux ; Professeur à l'Ecole du Louvre ; Membre de l'Institut, rue du Boccador, 3, Paris-VIII^e. 1927.
- DUZAN (Georges), rue de la République, 13, les Bataillots, Yzeure. 1925.
- ELIE lieutenant-colonel, avenue Meunier, 25. 1928.
- ESTOILLE (Comte de L'), ☞, agriculteur, château de L'Ecluse, Neuilly-le-Réal. 1921.
- FAULQUIER (Jacques), château de Pontot, par Cervon (Nièvre). 1922.
- FAURE (Gabriel), *, maître de conférences à l'Ecole Centrale, rue des Dames, 58, Paris-XVII^e. (Membre à vie.) 1923.
- FAVARDIN (Dr), maire de Sauvagny, par Cosne-d'Allier. 1906.
- FLEURY, lieutenant-colonel, O. *, ☞, parc de Nades, par Lallizolle. 1928.
- FORESTIER (l'abbé Louis), curé de Billy. 1911.
- FORICHON (l'abbé Jean-Baptiste), curé de Chavenon. 1913.
- FOURNIER (Pierre), propriétaire, cours Jean-Jaurès, 19. 1921.
- FOURNY (Maurice), O. *, ☞, chef de bataillon d'infant. de réserve, docteur en médecine, boul. Ledru-Rollin, 29. 1909.
- GABY (Félix), conservateur honoraire des hypothèques, rue de Longchamp, Vichy. 1922.
- M^{me} GAGET (J.), professeur au lycée de jeunes filles, rue Denis-Papin, Yzeure. 1921.
- MM. GAGNIÈRE (l'abbé Gilbert), curé-doyen de Cérilly. 1909.
- GAGNON (Camille), docteur en droit, Cabinet du procureur de la République, Melun (Seine-et-Marne). 1921.
- GALFIONE (Louis), ☞, peintre-décorateur, place de la République, 16. 1921.
- M^{me} GALLAND (P.), La Baigneuse, Yzeure. 1928.
- M. GALLAND (Pierre), négociant, La Baigneuse, Yzeure. 1928.

- M^{me} GANNAT (Edith), rue de Villars. 1911.
- MM. GAULMYN (Comte de), chât. de Rimazoir, par Souvigny. 1891.
- GAUTIER (Hubert), *, direct. honoraire de l'Enregistrement, rue de Decize, 27. *Administrateur.* 1891.
- GAVELLE (Chanoine Paul), curé-doyen d'Ebreuil. 1908.
- GEDEL, O. *, sous-intendant militaire de réserve, av. Meunier, 45. *Administrateur.* 1909.
- GÉNERMONT (Marcel), ⚔, ⚔, ⚔, architecte des Monuments historiques, inspecteur de la Société Française d'Archéologie, diplômé par le Gouvernement, pl. de la République, 11. *Directeur du Bulletin* (Membre à vie.) 1919.
- GERBAUD (Paul), *, chef d'escadrons de cavalerie en retraite, Ussel. 1921.
- GERVY (Claude), instituteur honoraire, villa Cécile, rue Labrosse. 1928.
- GIACOBBI (Antoine-Félix), secrétaire général de la Préfecture, à Metz. 1924.
- GIRARD (Georges), à Saulcet. 1925.
- GIRAUDET (Gabriel), agriculteur à Franchesse. (M. à V.). 1922.
- GIRAUDET DE BOUDEMANGE (Pierre), rue de Vaugirard, 56, Paris-VI^e. 1923.
- GIRON (Pierre), photographe, Ebreuil. 1921.
- GOLLIARD (François), architecte, pl. de la Bibliothèque, 7. 1927.
- GOLLIAUD (André), ⚔, boulevard Ledru-Rollin, 20. 1909.
- GOLLIAUD (Pierre), ⚔, licencié en droit, c. Jean-Jaurès. 1924.
- GOMOT (Maurice), docteur en médecine, rue Michel-de-l'Hôpital 18. 1910.
- GOTTELAND (Jean), *, ⚔, I. ⚔, agrégé, chef des Services d'Enseignement du Maroc, Rabat. 1921.
- GOLFERT (le chanoine), rue de Decize, 24. 1922.
- GOUTODIER (Ernest), instituteur à Vicq. 1923.
- GRANDMOUGIN (Jules), directeur de la *Banque Régionale du Centre*, avenue Théodore-de-Banville, 1. 1922.
- GRÉGOIRE (Louis), ancien libraire, à Jeu, près Hérisson. 1906.
- GRELLET-DUMAZEAU (Albert), *, docteur en droit, conseiller à la Cour d'Appel de Lyon, r. du Plat, 10, Lyon. 1911.
- GRILLOT (Joseph), prof. à St-Gilles, r. Achille-Roche, 2. 1921.
- GUÉRET (l'abbé B.-François), curé-doyen de Souvigny. 1923.
- M^{me} GUET-BERNARD, Pavillon Talleyrand, à Bourbon-l'Arch. 1925.
- M. GUMOURET (Henri), peintre-verrier, rue Rosa-Bonheur, Les Bataillots, Yzeure. 1920.

- M^{lle} GUILLEMET (Berthe), rue de Limoges, 59, Montluçon. 1928.
- MM. GUILLOT (Maurice), comptable, route de Limoges, 14. 1927.
- GUSTAVE-MARIE (Frère), prof. de sciences, r. de Paris, 87. 1920.
- GUY-COQUILLE (Joseph), avocat, rue du Cerf-Volant, 31. 1921.
- HANOTEAU (Jean), chef de bataillon en retraite, cité Vaneau, 14, Paris. 1928.
- HENRI (abbé Louis), curé de Villefranche. 1922.
- HENRY (Jean), élève à l'École d'Agriculture de Fribourg, au Bost de St-Menoux, par Bourbon-l'Archambault. 1927.
- HERNANDEZ (Jacques), *, ancien avocat, rue de la Réunion, 26, Montluçon. 1926.
- JALADON DE LA BARRE (Raymond), château de la Préc, par Chantenay-Saint-Imbert (Nièvre). 1901.
- JAVOGUES (Pierre), *, ̂, commandant, rue Centrale Saint-Jean, 5, Roanne (Loire). 1922.
- M^{lle} LA BOULAYE (DU BUISSON DE), rue Grenier, 5. 1921.
- MM. LA BOUTRESSE (Roger DE), chât. des Quillets, Trezelles. 1891.
- LACARELLE (Comte Etienne DURIET DE), château de la Grillère, Monétay, par Châtel-de-Neuvre. (Membre à vie). 1911.
- LACAU (Pierre), directeur du Service des Antiquités Egyptiennes, Le Caire (Egypte). 1926.
- LA COUTURE (André), docteur en médecine, Bourbon-l'Archambault. 1921.
- LA DURE (Edouard ALJAY DE), château de Saint-Août, Saint-Août (Indre). (Membre à vie.) 1912.
- LAFAYE (l'abbé Roger), rue de Bourgogne, 26. 1921.
- LAMAGARNY (Arthur DE), chât. de Magnette, par Audes. 1907.
- LAMAGARNY (Camille DE), château d'Audes, à Audes. 1906.
- LAMOUREUX (Lucien), avocat, député de l'Allier, ancien Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, rue de l'École-de-Mars, 1, Neuilly-sur-Seine. 1921.
- LANSARD, professeur au Lycée Banville, villa Beau-Rivage, rue du Port. 1927.
- LAPLANCHE (Louis DE), château du Beyrat, par Bellenaves. 1910.
- LARBAUD (Valéry), *, rue Cardinal-Lemoine, 71, Paris-V^e. 1926.
- LARROQUE (l'abbé François), vicaire à Gannat. 1924.
- LARZAT (Victor), avenue Victor-Hugo. 1924.
- LASSET (Louis), agriculteur, à Chalmoux (S.-et-L.). 1927.

- MM. LASSIMONNE (S.-E.), O. , géomètre-expert, président de la *Société Scientifique du Bourbonnais*, avenue Meunier, 22.
(Membre à vie). 1920.
- LAURENT, représentant de commerce, rue Berlin, 15. 1923.
- LAVAILLÉ, proviseur du Lycée, Versailles. 1921.
- M^{lle} LAVERDURE (Blanche), directrice de l'Externat Notre-Dame, rue Racine, 20, Montluçon. 1927.
- MM. LEBIENHEUREUX (Antoine), libraire-éditeur, bd de Courtais, 26 *ter*, Montluçon. 1926.
- LE BRUN (Eugène), associé correspondant national de la *Société des Antiquaires de France*, licencié en droit, place Saint-Georges, 32, Paris-IX^e. 1902.
- LECLERC (Augustin), étudiant ecclésiastique, rue des Grèves, 38. 1927.
- LEFRANC (Gabriel), pharmacien, Ebreuil. 1928.
- LEGRAND, négociant, juge au Tribunal de Commerce, place d'Allier. 1923.
- LÉRAT (l'abbé F.-Xavier), curé-doyen du Sacré-Cœur, rue du Pont-Ginguet. 1922.
- LEUTRAT (Henri), rue du Jeu-de-Paume, 35. 1910.
- LÉVÊQUE (Louis), château de Beauvoir, par Echassières. 1923.
- LIOTE (l'abbé Albert), vicaire à Néris-les-Bains. 1925.
- LIGIER (l'abbé Edouard-Frédéric), hôpital de Chantelle. 1908.
- M^{lle} LITAUDON (Marie), professeur au Pensionnat Jeanne-d'Arc, rue des Prunvauz, 4, Nevers. 1927.
- MM. LOISEL, , , L. , directeur de l'École Normale d'instituteurs. 1923.
- LOIZEL (Léon), industriel à la Madeleine, rte de Limoges, 18. 1921.
- LOUGNON (Robert), , docteur en médecine, rue de la Banque, 2. *Secrétaire général*. 1927.
- LOUGNON (Victor), ingénieur E. C. P., juge honoraire, rue de la Banque, 1. *Administrateur*. 1926.
- MABYRE (Max), cartographe-géographe, boulevard Gambetta, 22, Vichy. 1928.
- MAIGRET (Frédéric), bd Militaire, 93, Ixelles (Belgique). 1906.
- MALLAT (Maurice), avocat, avenue des Cygnes, Vichy. 1928.
- MALLET (Aristide), directeur d'école, Gannat. 1928.
- MANDET (l'abbé J.-Philippe), curé-doyen de Charroux. 1913.
- MARESCAU (Johanny), r. de Miromesnil, 64, Paris-VIII^e. 1908.

- MM. MARESCAL (Xavier DE), docteur en droit, château des Magnoux, Voussac, et château des Bravards, par Puy-Guil-laume (P.-de-D.). 1893.
- MARTIN (Léon), docteur en médecine, Souvigny. 1927.
- MYRIE (Charles), agriculteur, Bellevue-Yzeure. 1921.
- MAUVE, § L., prof. à l'Ecole Normale d'instituteurs, route de Lyon, 27. 1923.
- MAUZAR (Gilbert-François), ingénieur agricole, propriétaire à Commentry. 1921.
- MÉCHUX (Emile), ancien médecin général des armées, rue St-Dominique, 9, Vichy. 1927.
- MEIGE (Dr Henri), professeur d'Anatomie à l'Ecole des Beaux-Arts, château de Champignolles, par La Varenne-Saint-Hilaire (Seine). 1928.
- M^{lle} MELIN (Nelly), Hospice de Gayette, Montoldre, par Varennes. 1927.
- MM. MÉPLAIN (Henri), château du Coude, par Montaiguët. 1906.
- MÉTÉNIER (F.). §. §. propriétaire à Cronat (S.-et-L.). 1912.
- MICHEL DES MOHÈRES (Edouard), cours Lafayette, 14, à Cusset. 1909.
- MICHEL DE TRÉTAIGNE (Baron), *, §, Villa Li-Tsin, Arcachon (Gironde). 1923.
- MILCENT (Georges), *, §, ancien officier de cavalerie, rue de Villars, 25. *Administrateur.* 1900.
- MISSEREY (Léon), château des Laurents, Lusigny. 1927.
- MITTON (Adrien), Elève de l'Ecole des Beaux-Arts, architecte, rue Urbain-II, Clermont-Ferrand. 1922.
- MITTON (François), ingénieur E. C. P., architecte, r. des Cou-teliers, 46. 1922.
- M^{me} MOITRIER (G.), rue Gare-de-Débord, 8. 1928.
- M. MOÛLER (Louis), §, § L., architecte D. P. L. G., conserva-teur des Musées de Nevers, professeur à l'Institution Saint-Cyr, rue Lafayette, Nevers. 1927.
- M^{me} MONCEAU (Henri), boulevard de Courtais, 35. (Membre à vie.) *Conservatrice des Collections.* 1920.
- MM. MONCEAU (Henri), §, chirurgien-adjoint de l'hôpital de Mou-lins, boulevard de Courtais, 35. (Membre à vie.) 1920.
- MONICAT (Jacques), archiviste aux Archives nationales, 86, rue de Picpus, Paris-12^e. 1921.
- MONNAC (Louis), notaire, rue de Paris, 17. 1920.
- MONNERY (Louis), r. de la Sous-Préfecture, 9, Roanne (Loire).
- M^{me} MONNIER (Louis), chât. de la Presle, Pouzy-Mésangy. 1914.

- MM. MONTILLIET (Gabriel), château de Poënat, par Billy. (Membre à vie). 1912.
- MONTLAUR (Georges DE VILLARDI, comte DE), *, ancien officier de cavalerie, cours Jean-Jaurès, 25. (M. à V.) 1909.
- MONTLIVAUT (Vicomte Guy DE), *, ✚, chef de bataillon de territoriale, boulevard de Courcelles, 12. Paris-17^e. (Membre à vie.) 1921.
- MONTMAIN (l'abbé), curé de Broût-Vernet. 1927.
- MORAND (Paul), notaire, av. Théodore-de-Banville, 20. 1926.
- M^{me} MOREAU (Vve René), avenue Théodore-de-Banville, 9. 1925.
- MM. MOREL (Jules), Montaigu-le-Blin. 1922.
- MOSNIER (Claude), Arfeuilles. 1922.
- MOSNIER (Jean), Maison des Frères, Saint-Maurice-l'Exil (Isère). 1911.
- MOSNIER (Lucien), rue Mombrun, Vichy. 1923.
- MOUCHET, docteur en médecine, Le Veudre. 1913.
- MOULIN (Maurice), chât. de la Pommeraye, par St-Menoux. 1908.
- MOULIN (Simon), ✚ L., ✚, institut^r honoraire, Bellenaves. 1927.
- MOURAUD (Antoine), La Boulaise, Montaigu-le-Blin. 1927.
- MOURET (Pierre), architecte D. P. L. G., boul. Henri-IV, 44. Paris-IV^e. 1925.
- MULLER (l'abbé Franc.-Edmond), curé-doyen de Gannat. 1927.
- MULLER (l'abbé Marcel), curé de Jenzat. 1923.
- MUNET (Elisée), *, château de Plaisance, Yzeure. 1924.
- MIRAT, instituteur, Ebreuil. 1922.
- NAGELEISEN (Paul), négociant, rue Louis-Laussedat. 1924.
- NICOLAY (Comte Roger DE), château du Creux, Vallon-en-Sully. 1927.
- NOVILLY (Paul), maire de Sanssat, ch. de Teillat, Sanssat. (Membre à vie.) 1913.
- NOBLET (Comte J. DE), *, Hôtel d'Yversen, Gaillac-sur-Tarn (Tarn). 1909.
- OLLAGNIER (Pierre), ingénieur civil des Mines, rue Hoche, 5 bis, Le Creusot (S.-et-L.). 1922.
- OLIVIER (Jean), co-directeur de la *Revue Scientifique du Bourbonnais*, aux Ramillons, par Chemilly. 1914.
- M^{me} ORCET (Vicomtesse D'), rue Denain, 7. 1910.
- M. ORJO DE MARCHOVELETTE (Joseph D'), rue Michel-de-l'Hospital, 22. 1924.

- MM. ORSEL (Maurice), notaire à Billy. 1911.
 OSTER (André), entrepreneur, rue de Villars, 23. 1927.
 PAJOT (Hubert), homme de lettres, rue des Potiers. 1926.
 PAJOT (Joseph), notaire, Souvigny. 1927.
 PANNETIER (Amédée), industriel, place du 14-Juillet, Com-
 mentry. 1927.
 PARDIEU (Marquis Henri DE), chalet de La Pierre, par Thiel. 1921.
 PATURET (Armand), pharmacien de 1^{re} classe, ancien interne
 des Hôpitaux, Ebreuil. 1908.
 PAVAILLON (Alfred), fourreur, rue Bourau-Frères, 5. 1924.
 PAVAILLON (Paul), rue Régemortes, 13. 1922.
 PÉNARD (Joseph), chirurgien en chef des Hôpitaux de Mou-
 lins, ex-interne des hôpitaux de Paris, r. des Tanneries, 37. 1921.
 PÉPIN (l'abbé Gilbert), curé de Montbeugny. 1928.
 PÉROT (l'abbé Jean), rue du Jeu-de-Paume, 44. 1927.
 PERROT (Emile), agriculteur, à Trevèze, par Lusigny. 1926.
 PEYNOT (l'abbé Michel), curé de La Petite-Marche. 1902.
 M^{lle} PHILIPPE-THOMAS (Marie-Louise), rue de Decize, 13. 1928.
 M^{me} PHILIPPE-THOMAS (Berthe), rue de Decize, 13. 1928.
 MM. PHILIPON (Dr Emmanuel), procureur de la République à Moû-
 tiers (Savoie). 1925.
 PICARD DE GRANDCHAMP (Louis-Charles), Pierrefitte-sur-Loire. 1911.
 PICQ (l'abbé Edouard), curé de Bourbon-l'Archambault. 1912.
 PINCETON (l'abbé), curé de Teillet-Argenty. 1927.
 PINGUSSON (Gustave), maire de Châtelmontagne. 1928.
 PINSTON, propriétaire, rue des Fausses-Braies, 2. 1920.
 M^{lle} PLACE (Esther), rue des Jardins-Bas. 1921.
 MM. PLACE (Joseph), avocat, rue Bintot, 21, Vichy. 1920.
 PLANCHARD (Léon), ingénieur, rue de Refembre, 47. 1901.
 PLANCHE (l'abbé), curé-doyen d'Hérisson. 1923.
 POINTET (Antonin), propriétaire, avenue d'Orvilliers, 32. 1921.
 PONS (Comte Henri DE), chef de bataillon en retraite, rue
 Bourau-Frères. 1926.
 POUZADOUX (Pierre), §, instituteur, école Carnot, rue de
 Strasbourg, 20, Vichy. 1922.
 PRADEL (Pierre), archiviste-paléographe, boulevard de Cour-
 tais, 29, Montluçon. 1926.
 M^{me} PRIEUR (Léon), rue de Decize, 9. 1908.

- MM. PROVENCHÈRES (Henri DE), agriculteur, la Fin, Thiel. 1908.
 QUEYROI (Gustave), ancien officier d'infanterie, rue de Bourgogne, 34. 1902.
 RANGLARET (André), docteur en médecine, ancien interne des Hôpitaux, rue Michel-de-l'Hospital, 9. 1906.
 RAY (Marcel), rédacteur en chef de la politique étrangère au *Petit Journal*, rue du Vieux-Colombier, 17, Paris-VI^e. 1927.
 RAYMOND (A.), imprimeur, 4, passage de Nîmes, Vichy. 1907.
 RAYNAUD (J.-J.), I. $\frac{1}{2}$, directeur d'école en retraite, avenue Meunier, 9 bis. 1921.
 RAYNAL (Camille-Auguste-Joseph), général de brigade du cadre de réserve, boulevard Victor-Hugo, 57, Paris. 1927.
 RAYNAUD Joseph, $\frac{1}{2}$, propriétaire, au Bouis, Theneuille. 1928.
 REIGNIER (Jean), rue de Lyon, 87. 1927.
 M^{lle} RENON (Marguerite), avenue de la Gare, Saint-Eloy-les-Mines (P.-de-D.). 1927.
 MM. REVÉRET (Eugène), imprimeur, La Terrasse, Avermes. 1921.
 REVÉRET (François), imprimeur, La Terrasse, Avermes. *Secrétaire suppléant.* 1927.
 RICHEMONT (Octave CAMUS DE), rue Pierre-Brunier, 101, Cuire (Rhône). 1927.
 RIGODON (René), professeur au Lycée, boulevard Gergovia, 11. Clermont-Ferrand (P.-de-D.). 1928.
 ROCARD (Louis-Ch.), photographe, pl. de la République. 1924.
 ROCHETTE (Constant DE RIMOZ DE LA), *, professeur d'histoire à l'Ecole de Saint-Cyr, av. de la Maye, 2, Versailles (Seine-et-Oise). 1926.
 M^{lle} ROGIER (Marguerite), château de Beaulon, à Beaulon. 1906.
 M^{mes} ROMAGÈRE (Comtesse Charles DE LA), place Sainte-Marie, Montluçon. 1912.
 ROQUEFEUIL (Comtesse Ed. DE, née DU CORAIL), château de Jenzat. 1923.
 MM. ROUGÉ (Comte Urbain DE), $\frac{1}{2}$, rue de Paris, 38. 1921.
 ROUILLOX, directeur de la Verrerie de Souvigny. 1922.
 ROULEAU (Claude), I. $\frac{1}{2}$, ancien instituteur, rue des Tanne-ries, 62. 1927.
 ROUSSAT (l'Abbé), directeur de la Maîtrise, rue de Bourgo-gne, 69. 1925.

- MM. ROUX-BERGER (D^r Jean), chirurgien des Hôpitaux de Paris, rue des Saints-Pères, 8, Paris-VI^e. 1927.
- ROUX-BERGER (Pierre), ingénieur E. C. L., agriculteur, conseiller d'arrondissement, Le Pavillon, Lusigny. 1928.
- ROY (André), propriétaire, ancien inspecteur-adjoint des eaux et forêts, rue de Decize, 4. *Administrateur* (M. à V.) 1920.
- ROY (Paul), docteur en médecine, rue d'Hautefeuille, 19, Paris-VI^e. 1911.
- ROYER (l'abbé Louis), curé de Saint-Etienne-de-Vicq. 1924.
- SABATIER (Auguste), ✱, ✱, ancien notaire, château de la Motte-Ponay, Aurouër. *Administrateur*. (M. à vie.) 1901.
- SAINT HILLIER (Henri DE). O. ✱, lieutenant-colonel, château de Lys, Bressolles, par Moulins. *Administrateur*. (Membre à vie.) 1921.
- M^{me} SAINT-LÉGER (DE), cours Jean-Jaurès, 46. 1925.
- MM. SALIN (Pierre), ingénieur, directeur des Mines de La Machine (Nièvre). 1921.
- SARASSAT (l'abbé Louis), curé de Beaune, par Montmarault. 1921.
- SARRASSAT, instituteur, rue Liandon, 12, à Cusset. 1920.
- SARRAZIN (Albert), docteur en droit, notaire, rue de la Flèche, 17. *Trésorier*. (Membre à vie.) 1914.
- SARROT REYNAULD DE CRESSENEUIL (Philippe), inspecteur d'assurances, à Saint-Pourçain-sur-Sioule. 1910.
- SARROT (Pierre), docteur en médecine, boulevard du Nord, 31, Nanterre (Seine). 1896.
- SAULNIER (Félix), avocat, Lapalisse. 1906.
- SAUROY (Auguste). I. ✱, artiste-peintre, passage Saint-Julien, 22, Tours. 1895.
- SAYET (Hippolyte), ✱, rue du Rocher, 65, Paris-VIII^e. 1904.
- M^{me} SCEY DE BRUN (la Marquise DE), château de Berthier, par Vorey-sur-l'Oignon (Haute-Saône). 1924.
- M. SEQUE, industriel, rue de Lyon, 80. 1900.
- M^{me} SERVIER (Marie-Louise), institutrice, Ebreuil. 1927.
- MM. SEUILLET (Marc), agriculteur, à la Vernière, Diou. 1905.
- SIMONIN, directeur honoraire des enfants assistés de la Seine, au Prieuré, Bourbon-l'Archambault. 1928.
- SORIN DE BONNE (Louis), ancien sous-préfet, château d'Estrées, Molinet. 1902.
- SOUCACHET (Pierre), avenue Victor-Hugo, 11. 1923.
- SOULIER, direct. de l'Ecole Annexe à l'Ecole Normale. 1928.

- MM. TAMINEAU (l'abbé), directeur de l'Institution Saint-Joseph.
Montluçon. 1924.
- M^{lle} TANTOT (Alice), agrégée des sciences physiques et naturelles,
professeur au Lycée, place Victor-Hugo, 4. 1928.
- M. TARDY (Henri), ingénieur T. P. E., Varennes. 1921.
- M^{me} TEISSEIRE, boulevard Carnot, 58, Vichy. 1925.
- MM. TEISSEIRE (André), , ingénieur E. C. P., entrepreneur, boul.
Carnot, 58, Vichy. 1925.
- THÉNOT (Eugène), professeur d'histoire au Lycée, rue Mont-
pensier, 49, Paul. 1920.
- THIGER, , , directeur d'école à Saint-Yorre. 1921.
- THONIER DE LA BUSSERIE (André), docteur en droit, avocat,
av. d'Orvilliers, 14 ter. Secrétaire-adjoint. (M. à V.) 1908.
- M^{me} THONIER-LA-ROCHELLE, rue de la Croix-Verte, 5, Montluçon.
(Membre à vie.) 1911.
- MM. THURET (Robert), chât. de Béguin, par Lurcy-Lévy. 1924.
- TIERSONNIER (Philippe), , ,  (Malte), donat de 1^{re} classe
de l'ordre de Malte, capitaine honoraire d'infanterie, ins-
pecteur de la *Mutuelle de l'Allier*, r. Pape-Carpantier, 36.
Ancien Président. 1896.
- TISSIER (Julien), propriétaire, aux Bataillots, Yzeure. 1920.
- TISSIER (Léon), avocat, rue du Lycée, 8. 1902.
- M^{me} TORTEL (Vve), rue Regnaudin, 10. 1927.
- MM. TOURNAUD (Robert), agrégé de l'Université, professeur au
Lycée, rampe Saint-Marcel, 46, Laon (Aisne). 1928.
- TREYVE (Henri), , , docteur en médecine, avenue Théo-
dore-de-Banville. 1922.
- TREYVE (François), , , O. , , ingénieur-agronome,
horticulteur, architecte-paysagiste, à Foulet, Yzeure. 1906.
- M^{me} TULLE (DE), rue de Bourgogne, 22. 1922.
- M. VALOIS (Georges), D^r en médecine, médecin-oculiste des Hô-
pitaux de Moulins, pl. Bréchinbault, 21. 1921.
- M^{lle} VALOIS (Jeanne), Langeron, par St-Pierre-le-Moutier (Nièvre).
1927.
- MM. VAYSON DE PRADENNE (A.), ingénieur civil des mines, membre
de la Société préhistorique française, rue Alfred-de-Vi-
gny, 8, Paris. 1928.
- VERDEAR (Henri), photographe, avenue Théodore de Ban-
ville, 6 bis. 1905.
- VERNOIS (Jacques), G. O. , général, chez M. Grenier, à
Montoire-sur-le-Loir (Loir-et-Cher). (Membre à vie.) 1921.

- MM. VERRIÈRES (Raoul DE), propriétaire, château des Guillaumats, Montmarault. (Membre à vie.) 1920.
- VILLATTE DES PRUGNES (Robert), O. *, ☼, ingénieur-agronome, château des Prûgnes, par Vallon-en-Sully. 1909.
- M^{lle} VILLENEUVE-ESCLAPON (Marie-Joséphine-Germaine DE), rue de Paris, 3. 1927.
- MM. VILLETTE (Guy DE), château de Sommery, par Gilly-sur-Loire (Saône-et-Loire). 1897.
- VINCENT (Elienne), *, président du Tribunal de Commerce, boul. de Courtais, 57, Montluçon. 1925.
- VIPLE (Joseph) *, ☼, ☼, docteur en droit, procureur de la République, rue de Serbie, 8. Vice-Président. 1907.
- VIRLOGEUX (René), ☼, docteur en droit, agriculteur, Neuvy. 1922.
- VIRMAUX (Jean), 2, rue Mignet, Paris-XVI^e. 1920.
- VIROTTE-DUCHARME, ancien percepteur de Moulins, rue des Potiers, 35. 1921.
- VIVIER, avoué, rue de Paris, 14. 1921.
- WALDNER DE FREUNDSTEIN (Comte DE), château de Lévy, par Lury-Lévy. 1911.
- WALTHER (Victor), instituteur en retraite, rue de Favrotière, Hérisson. 1922.

Messieurs les Membres de la Société et Abonnés sont priés de signaler au Directeur du *Bulletin*, 11, place de la République, à Moulins, les erreurs et les omissions commises dans l'inscription de leurs noms, titres ou adresses.

ABONNÉS AU « BULLETIN »

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'ALLIER.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE de Montluçon.

CERCLE BOURBONNAIS, cours de Russie, 21.

ETABLISSEMENT THERMAL, à Vichy (deux abonnements).

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, 1 bis, rue des Tanneries.

MM. BERNASCONI-SCETI, place d'Allier.

CHAMPION (Edouard), éditeur (British Muséum), quai Malaquais, 5, Paris-6^e.

CROIZIER, propriétaire, à Liernolles.

FÉJARD (Marc), au Prieuré, Souvigny.

GIBAUT, docteur en médecine, 13, place de la Poterie, Montluçon.

M^{me} B. LUYLIER DU PLAIN, château du Plaix, par Meaulne.

M. KLINCKSIECK, libraire, 11, rue de Lille, Paris-7^e.

- MM. LAVIGNON (le chanoine), curé d'Aubigny, par Villeneuve-sur-Allier.
 NIJHOFFS, (Martinus) Boekhandelaar Uitgever, 9, Lange Voorhaut,,
 La Haye (Hollande).
 PARKER et SON, 27, Broad-Street, Oxford (Angleterre).
 TRACY (DE), à Paray-le-Frésil.



SERVICE GRATUIT DU « BULLETIN »

Membres d'honneur et titulaires. — Bibliothèque municipale de Moulins. — Dépôt légal. — Musée d'Art et d'Histoire de la ville de Genève. — *Le Journal des Débats*, 17, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris. — Bibliothèque des Sociétés Savantes (Bib. Nationale), 53, rue de Richelieu, Paris. — M. P. LE CHEVALIER, publicité, 48, rue de Londres, Paris-8^e.



PUBLICATIONS ÉCHANGÉES

Chronique des Lettres Françaises, chez M. Place, rue Bintôt, Vichy.
Nova Francia (M. L. Leymarie, direct.) 52, rue de Richelieu, Paris-1^{er}.
Revue du Berry. Directeur: M. PIERRE, château de Charon, par Cluis (Indre).
Revue Mabillon, Abbaye Saint-Martin, Ligugé (Vienne).
Revue de la Nièvre et du Centre, boulevard Malesherbes, 175, Paris.
Revue des Etudes historiques, rue Bonaparte, 82, Paris.
Smithsonian Institution, Washington (U. S. A.).
Revue des Provinces de France, 161, rue Saint-Jacques, Paris.
Archives de la Province de Québec, M. Cl. DE BONNAULT, Les Murs, par Bourgneuf (Cher).
 Bibliothèque de la Ville de Genève (Bibliographie de M. R. Montaudon).



Sociétés Correspondantes

Abbeville. — Société d'Emulation.
Agen. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts.
Alençon. — Société historique et archéologique de l'Orne.
Amiens. — Société des Antiquaires de Picardie.
Angoulême. — Société archéologique et historique de la Charente.
Aurillac. — Société de la Haute-Auvergne.

- Autun.** — Société Eduenne. — Société d'Histoire naturelle.
Auxerre. — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
Beaune. — Société d'Archéologie, d'Histoire et de Littérature de Beaune.
Beauvais. — Société Académique de l'Oise.
Besançon. — Académie des Sciences, Lettres et Arts. — Société d'Emulation du Doubs.
Béziers. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
Bourg. — Société d'Emulation de l'Ain.
Bourges. — Société historique du Cher. — Antiquaires du Centre.
Brest. — Société académique.
Brive. — Société d'archéologie.
Cambrai. — Société d'Emulation.
Canada. — Société d'Histoire du Canada, 52, rue de Richelieu, Paris.
Chalon-sur-Saône. — Société d'Histoire et d'Archéologie.
Chambéry. — Société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie. — Académie des Sciences, Lettres et Arts.
Chartres. — Société archéologique d'Eure-et-Loir.
Cherbourg. — Société académique.
Clermont-Ferrand. — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres. — Société des Amis de l'Université (*Revue d'Auvergne*).
Constantine. — Société Archéologique, Historique et Géographique.
Dijon. — Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.
Draguignan. — Société d'Agriculture, scientifique et littéraire du Var.
Dunkerque. — Société dunkerquoise des Lettres, Sciences et Arts.
Gannat. — Société des Sciences médicales.
Guéret. — Société des Sciences naturelles de la Creuse.
Langres. — Société d'Histoire et d'Archéologie de la Haute-Marne.
Laon. — Société académique.
Laval. — Commission historique et archéologique de la Mayenne.
Lille. — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts.
Limoges. — Société archéologique, historique et des Arts.
Lyon. — Académie des Sciences et Belles-Lettres. — Bulletin historique du diocèse de Lyon.
Mâcon. — Académie de Mâcon.
Metz. — Académie Nationale.
Montauban. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
Montbéliard. — Société d'Emulation.
Montrbrison. — La Diana, Société historique et archéologique du Forez.
Montluçon. — Les Amis de Montluçon.
Moulins. — Société scientifique.
Nancy. — Académie Stanislas.
Nantes. — Société archéologique. — Société académique.
Nevers. — Société nivernaise des Sciences, Lettres et Arts.
Nîmes. — Académie du Gard.
Niort. — Société scientifique et littéraire des Deux-Sèvres.
Orléans. — Société archéologique et historique de l'Orléanais.
Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; — Comité des

- Travaux historiques et scientifiques. — Sociétés: des Antiquaires de France; — de l'Histoire de France; — d'Anthropologie de France; — de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, chez M. E. CHAMPION, 5, quai Malaquais, Paris-6°; — Française d'Archéologie, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli; — Musée Guimet; — Union Bourbonnaise, 29, avenue Pasteur, à Courbevoie.
- Périgueux.* — Société historique et archéologique du Périgord
- Poitiers.* — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- Reims.* — Académie de Reims.
- Rennes.* — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- Rouen.* — Académie des Sciences, Lettres et Arts.
- Saintes.* — Société des Archives historiques de Saintonge et Aunis.
- Saint-Dic.* — Société philomatique vosgienne.
- Saint-Lô.* — Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire naturelle du département de la Manche.
- Saint-Malo.* — Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo.
- Saint-Omer.* — Société des Antiquaires de la Morinie.
- Sens.* — Société archéologique.
- Soissons.* — Société archéologique, historique et scientifique.
- Strasbourg.* — Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin.
— Gymnase, 8, place des Etudiants.
- Toulouse.* — Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres. — Société archéologique du Midi de la France.
- Tours.* — Société archéologique de Touraine.
- Vendôme.* — Société archéologique du Vendômois.
- Vesoul.* — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône.
- Vitry-le-François.* — Société archéologique.





TABLE DES MATIÈRES

— 1928 —

Admission de nouveaux Membres

MM.	Pages.	MM.	Pages.
ARÈNES (François) ..	17-29	GUILLEMET (M ^{lle} Berthe)	17
BARILLET (Georges) .	308-317	HANOTEAU (Jean)	85-100
BARTILLAT (C ^{te} Gérard DE)	163-247	LEFRANC (Gabriel) ..	17
BOURBON-PARME (Prince DE)	308-317	LEGRAND (Paul)	17
BRIÈRE (Marcellin) ..	17	MABYRE (Max)	247-309
CARTEREAU (Émile) ..	153-163	MALLAT (Maurice) ...	17-29
CHABOT	28-85	MALLET (Aristide) ...	17-29
CHABROL (D ^r Léon) ..	100-154	MEIGE (D ^r Henri) ...	163-247
CHASSERIAU (Guy) ...	28-85	MOTRIER (M ^{me} G.) ..	28-85
DELAUME (Paul)	17-29	PÉPIN (Abbé Gilbert). .	85-100
DESMAROUX (D ^r Louis)	153-163	PIL-THOMAS (M ^{me}) ...	28-85
DÉSORTIAUX (Franck). .	85-100	PIL-THOMAS (M ^{lle}) ...	28-85
DOBINET (Joseph)	85-100	PINGUSSON (Gustave) .	308-317
DUCOUT	308-317	RAYNAUD (Joseph) ...	17
ELIE (D ^r -colonel)	247-309	ROUX-BERGER (Pierre). .	29-85
FLEURY (D ^r -colonel) ..	163-247	SIMONIN	308-317
GALLAND (M ^{me} P.) ...	28-85	SOULIER	100-154
GALLAND (P.)	28-85	TANTOT (M ^{lle} Alice) ..	29-85
GERVY (Claude)	28-85	TOURNAUD (Robert) ..	17
		VAYSON DE PRADENNE (A.)	308-317

Procès-Verbaux des Séances

2 janvier : 1. — 6 février : 17. — 5 mars : 65. — 2 avril : 85. — 7 mai : 145. — 4 juin : 154. — 2 juillet : 241 et 297. — 1^{er} octobre : 300. — 5 novembre : 309. — 3 décembre : 317.

Articles publiés par nos Membres

	Pages.
BRUEL (G.). Le morceau de fer de Glozel, son histoire ..	217
BURIOT-DARSHLES (H.). Pour une firme d'Éditions bourbonnaises	103
CAPELIN (E.). L'inauguration de la salle des Amis de Montluçon	186
— Compte rendu général de la XXVI ^e Excursion	325
CARTEREAU (Émile). Glozel. L'évolution, en France, de son magisme	224

	Pages.
CHEVALIER (Jacques). Un entretien avec M. Mendès-Cor- réa au sujet d'Alvaô et de Glozel	164
DÉLINIÈRE (L.). Notes sur les premières éditions des « Coutumes du Bourbonnais »	58
DÉNIER (M.). A propos des grottes de la région de Glozel.	55
GAGNON (Camille). Ygrande, énigme bourbonnaise	46
GAUTHIER (H.). La rue Diderot à Moulins et le petit-fils de l'encyclopédiste, Denis-Simon Ca- roillon de Vandeuil	30-168-248
GUSTAVE-MARIE (Frère). Notes sur Jean-Pierre Jamin, prêtre de Moulins, deux fois déporté	177
LE BRUN (Eugène). Moulins et Vichy vus, au début du XIX ^e siècle, par un illustre voya- geur	256
MITTON (F.). Guillaume de Marcillat et Jacques de Par- roys, peintres verriers bourbonnais	193-340
MONCEAU (M ^{me} Yvonne). A propos des « Ephémérides ».	232
PRADEL (Pierre). Montluçon et ses richesses d'art (conti- nuation de l'étude de M. le chanoine Clément)	38-109-258
TIERSONNIER (Ph). Miettes d'histoire bourbonnaise : Saint- Just et le Bourbonnais	61
— Ex-libris intéressant le Bourbonnais : Ex-libris de Jacques de la Fin ...	275
— Quelques notes historiques, archéolo- giques et bibliographiques en marge de l'excursion de 1928	331

Communications faites en Séances

BARDET (A.). L'origine du nom de Glozel	78
— Découverte de débris gallo-romains à Saint-Mar- tinien	152
BRUEL (G.). Le musée départemental	84
— Lettre de M. Audollent au sujet de Glozel	89
— Le commandant de génie Hanoteau et le Transsa- harien	89
— Article de la <i>Dépêche Coloniale</i> sur le Connéta- ble de Montmorency	161
— Le Yatagan de Toulouse	242
— Recherches faites aux mines de Charrier, à La- prugne	313
BURIOT-DARSILES (H.). A propos d'un discours de M. Claude Cornil, où il est question de Ch.-L.-Philippe et de V. Larbaud.	10
— Compte rendu de <i>Toya</i> , de Marcelle Auclair, et de <i>Jaune, bleu, blanc</i> , de V. Larbaud	11

	Pages.
— Réponse à une enquête organisée par <i>La Vie</i> , sur les beaux livres régionaux	25
— Notes prises en parcourant des catalogues récents	25
— Deux articles intéressant le Bourbonnais	79
— Création d'une firme d'édicions bourbonnaises	81
— Un article de M. Jacques Patin, à propos des <i>Odes funambulesques</i> , Lettres de Banville à Poulet-Malassis ..	150
— Un ouvrage en sept volumes de M. Etienne Houvet, sur la Cathédrale de Chartres	160
— Deux nouveaux articles sur Banville.	298
— Hommage rendu à Ch.-L.-Philippe par la <i>Chronique des Lettres Françaises</i> .	299
— Dossier sur Banville	324
CAPÉLIX (E.). Eloge funèbre de M. Gravier du Monceau.	317
— Un contre-cœur trouvé dans la démolition d'une maison, rue de Bourgogne	321
CHATEAUBODEAU (C ^{te} DE). Identification de certains Bourbonnais cités dans les <i>Annales Bourbonnaises</i> ..	12
CLÉMENT (M.). Renseignements sur de nouvelles trouvailles faites à Montcombroux	304
DÉNIER (M.). Au sujet de Glozel	5
— A propos du retable de Souvigny	72
— Deux erreurs relatives à l'Ode sur la naissance du Roi de Rome	73
— Communication de M. Jouveau-Dubreuil sur certaines antiquités préhistoriques du Mahé du Malabar	313
DUSSAUD (R.). La question de Glozel	6-149
DURAT (Vicomte J. DE). Découverte d'une plaque de cheminée armoriée à Marcellat	13
DURIX (Jean). Compte rendu du 6 ^e Congrès International des Sciences Historiques	320
GÉNÈRMONT (M.). Le retable de l'église de Souvigny ...	70
— Une conférence de M. J. Chevalier à Grenoble et mission en Espagne-Portugal	94-155
— Les « petits amours » de la Duchesse de Montmorency	310
— Quelques nouvelles	318
GUÉRÉT (Abbé). A propos de l'église de Souvigny et de son retable	69
GUSTAVE-MARIE (Frère). Une erreur dans le compte rendu	

	Pages.
de la X ^e Excursion de la Société d'Emulation	74
LECLERC (Abbé). La conduite d'eau des Estivaux	243
MITTON (Fr.). Quelques anecdotes au sujet de Théodore-de-Banville	88
A propos de l'exécution du duc de Montmorency	244
MONCEAU (M ^{me} H.). Au sujet du chapiteau de Jenzat	22
Après une visite au château de Beauplan	23
La piscine de marbre blanc retrouvée à l'Hôtel Montespau	23
Quelques renseignements sur les mottes visitées le 19 février	67
Fouilles du domaine des Mauvais et de la Butte du Domaine de la Vallée	96
Le sculpteur Mouly	147
Le domaine des Givrillots	148
Les fouilles de la carrière des Billons, à Bessay	305
Fragments de lettre adressée par Belin-Dolet à Francis Pérot	315
Le cas du marquis de Montespau	316
ROUILLON (M.). Le morceau de fer de Glozel	5
SABATIER (M.). Constitution dans l'Allier d'une Association des familles nombreuses	83
SAINT HILLIER (DE). Observations au sujet du procès-verbal de la Commission Internationale ..	3
Remarques au sujet des critiques que sa traduction a suggérées à M. Dussaud ..	22-93
Tout Glozel aux enfers	78
La <i>Glozélite</i> : présentation humoristique de la <i>Petite Histoire Glozélienne</i>	315
SARRAZIN (A.). Une gloire locale oubliée : Antoine Dauvergne	146
TIERSONNIER (Ph.). A propos d'un article de la <i>Croix</i> sur une découverte archéologique à Jenzat ..	14
La notice sur la famille de Guillebon	14
Généalogie de la famille de Mitry	15
Quelques fers de reliure intéressant le Bourbonnais	15
Un jeton en bronze trouvé dans le jardin du Dr Valois	16
Notes sur le connétable de Bourbon	16
A propos d'une communication de Fr. Gustave-Marie	76
Indications bibliographiques sur divers ouvrages	77
Divers ex-libris relatifs à la famille de Mesgrigny	245

Pages.

— Les peintures murales de l'oratoire du châteaudeau de Langlard	315
VERRIÈRES (M. DE). Prophéties pour 1928	156
— Un conte vrai du xvii ^e siècle	156
VIPLE (J.). Article de M. Louis Bréhier, dans la <i>Gazette des Beaux-Arts</i> , sur les peintures de la tribune de l'église d'Ebreuil	19
— Deux fables du Moyen-Âge	79
— Les <i>mardelles</i> du département	303
— La question du Musée	321

Communications et Articles divers

Acquisition de la nue-propriété d'une maison sise place de l'Ancien-Palais	304
A propos de la firme d'éditions bourbonnaises	82-86
Comptes de gestion pour l'exercice 1927	65
Démission de M. Leutrat, bibliothécaire, et élection de M. Délinière	28
Eloge funèbre de M. Roger de Quirielle	154
Encore un Champfeu aimant les belles-lettres	185
Inauguration du monument Gilbert Tourret	155
L'Excursion annuelle	28-79-87-101-325
La question de Glozel, 3-5-19-22-55-68-78-89-123-148-155-164-217-224-232-297-307-315-320-337	337
La question du morceau de fer de Glozel	309
La question du relèvement des cotisations	122
Nécrologie : J.-H. Mage	67
Projet de budget pour 1928	163
Projet de séance publique annuelle	322
Projets d'excursion pour 1929	29
Souscription à la caisse des fouilles	247
Visite du D ^r Capitan à la Société d'Emulation	
Bibliographie. — BURIOT-DARSILES (H.). <i>Chansons populaires du Bourbonnais</i> , recueillies par Paul Duchon	61
— <i>Les Chartreux maîtres de forge</i> , préface de M. Jacques Chevalier ...	26
— <i>Notes sur Antoine Heroët et Jean de Lingendes</i> , par Valéry Larbaud ..	151
— M. D. <i>Le roman inconnu de la Duchesse d'Anbrantès</i> , par Robert Chantemesse.	139
— M. GÉNERMONT. <i>Art et Artistes du Moyen-Âge</i> , par M. Emile Mâle	137
— <i>Mon vieux Bourbon</i> , par H.-A. Dourliac	
-- MABYRE (MAX). <i>Nouveau plan et guide de Vichy</i>	294
— MALLAT (A.). A propos des <i>Origines de Vichy</i> , de M. Marcel Baudoin	282

	Pages
— Abbé ROGER. <i>Vichy féodal et Maison noble de Vichy</i> , par M. l'abbé Michel Peynot	63
— VIPLE (Joseph). <i>Variation de la population dans le département de l'Allier de 1836 à 1926</i> , par E. Mauve	292
— <i>Un Moulinois prisonnier des Russes en 1855</i> .	240
— Essai de bibliographie des fouilles de Glozel.	123

Chronique, par RÉGEMORTES

- Nos Contrères.** — MM. Générmont, Rouleau, 64. — M^{me} Monceau, Thonier, P. Morand, J. Viple, de Saint Hillier, Buriot-Darsiles, 64. — J. Monicat, Boudet, Lamoureux, Générmont, G. Montilliet, de Verrières, J. Crépin-Leblond, abbé Larroque, abbé Leclerc, 142. — J. Chevalier, 142. — E. Mâle, J. Chevalier, A. Meillet, R. de Quirielle, Mallat, 192. — E. Mâle, E. Gondoin, Regnaut, R. Descant, F. Méténier, 295. — R. Dussaud, Tissier, 361.
- Nos Compatriotes.** — Bourbonnais de Paris, 64. — Enfants du Bourbonnais, 64. — G. Barillet, Marcel Héraud, vice-amiral Chocheprat, D^r A. Giroud, abbé Radureau, 142. — D^r A. Giroud, L. Leray, Fournier des Corats, 192. — A. Messenger, R. Chantemesse, H. Lapaire, J. Voisin, 295. — L. Lama-pet, P. Trimouillat, 361.
- Monuments Historiques.** — Classements et inscriptions, 64-144-192-362. Commission des Monuments sacrés, 362.
- Beaux-Arts.** — Relevé aux Catalogues des Salons, 142. — Exposition régionale à Montluçon, 143. — Exposition du S. I. B., 144-296. — Exposition des Artistes Français à Moulins, 361. — Exposition Noirot, 361.
- Niottes d'Histoire Bourbonnaise.** — Elections législatives, 144. — Conseil Général, 361.
- Conférences Bourbonnaises.** — Programme des conférences d'octobre 1928 à novembre 1929, 295.
- Notes Bibliographiques.** — *Portraits berrichons et Merveilleuse légende de sainte Solange*, par Hugues Lapaire 64
- *Fabliaux bourbonnais (Revue de la Nièvre et du Centre)*, par C. Gagnon 64
- *La vraie figure du Connétable de Bourbon* (revue hebdomadaire), par Albert Déchelette 64
- *Histoire de la Guerre de Cent ans en Velay : Les grandes Compagnies en Velay*, par J. Monicat .. 362
- *Babiola*, par André Léoville 362

—	<i>Le Noël des Chantres</i> , par André Léoville	362
—	<i>L'Allier Littéraire</i>	362
—	<i>Petite histoire Glozélienne</i> , par le lieutenant-colonel de Saint-Hil- lier	362

Dons à la Bibliothèque et aux Collections à la Société

AUDOLLENT (Aug.) : <i>L'Enigme de Glozel</i>	18
BLONDEAU (M.) : Maquette de la statue de Saint-Gilles ..	146
BRINON (M. DE) : Médailles représentant le colonel Laus- sedat et M. Déchelette	305
BRUEL (G.) : Articles publiés dans le <i>Bulletin de l'Afrique française</i>	20
— Tirage à part de <i>l'Histoire du Morceau de fer de Glozel</i>	312
— Tirage à part d'une <i>Etude sur la Métrophotogra- phie</i>	312
— Tirage à part d'une étude sur <i>Un été pluvieux à Neuilly-le-Réal</i>	320
LE BRUN (Eug.) : Deux cachets de cuivre	306
BURIOT-DARSHLES (H.) : Photographie de son portrait au pastel par L. Pénat	306
— N° du 15 juillet 1928 de <i>La Vie</i> conte- nant son article sur la <i>Renaissance du Bourbonnais</i>	306
— Vingt numéros des <i>Archives de la So- ciété des collectionneurs d'ex-libris et de reliures artistiques</i>	307
— N° 57, 5 ^e année, de <i>Septimanie</i> , consa- cré à la littérature et à l'art de l'Ita- lie actuelle	323
— N° de <i>l'Ambrosiano</i> du 5 novembre 1928	323
CAPELIN (E.). Plaquette de la <i>Sauvegarde de l'Art Fran- çais</i> , conférence faite à l'Union interalliée par le duc de Trévise	303
CARTEREAU (E.) : <i>Glozel, vallon des Vivants et des Igno- rants</i>	319
CHAMPMILAN (Marie DE) : <i>Vers la Lumière</i>	158
CHATEAUDEAU (C ^{te} DE) : <i>Notes généalogiques sur la Mai- son de Jonat</i>	246
CHEVALIER (Jacques) : Un tirage à part du <i>Tombeau de Ch.-L.-Philippe</i>	306
COUTIL (Léon) : <i>Les Vases à figure humaine et les Bobi- nes de Glozel</i>	69
DUSSAUD (R.) : <i>Glozel à l'Institut</i>	297

	Pages.
DODAT (M ^{me} Francis) : Une fêchelle avec son chapeau ..	305
FORESTIER (Abbé) : <i>Le vieur Billy</i>	18
GAGNON (Camille) : Tirage à part d' <i>Ygrande, énigme bour-</i> <i>bonnaise</i>	306
GAUTHIER (H.) : <i>Un échantillon de la coutellerie d'art à</i> <i>la fin du XVI^e siècle</i>	322
<i>La rue Diderot à Moulins et le petit-fils de</i> <i>l'encyclopédiste, Denis-Simon Caroilon de</i> <i>Vendeul</i>	322
GÉNÈRMONT (Marcel) : Compte rendu du Congrès de la Société Française d'Archéologie à Rouen en 1926	155
— Au pays d'Allen, le Bourbonnais pittoresque (<i>Voyages</i>)	306
LARBAUD (V.) : <i>Microcosme</i>	151
MAGE (J.) : <i>Généalogie de la famille Mage (1611-1927)</i> ...	79
MABYRE (Max) : <i>Guide de Glozel et Plan-Guide de Vichy.</i>	298-306
MALLAT (A.) : <i>Histoire contemporaine de Vichy</i>	19
MEIGE (D ^r) : Diverses brochures	21
MONTILLIET (Gabriel) : Série de vues de la crypte de Billy.	319
PANNETIER (A.-G.) : <i>Heureux ceux qui sont morts</i>	10
— <i>L'Esprit combattant</i>	10
RADUREAU (M ^{lle}) : Peinture de M. l'abbé Radureau : <i>Les</i> <i>Bords de l'Allier à Vichy</i>	305
SAUTEREAU (Abbé) : <i>Tintury, Saucy-Ferrière</i>	18
TIERSONNIER (Ph.) : Un numéro de <i>Lemouzi</i> , revue régio- naliste et félibréenne	14
— Photographie de M. Roger de Quirielle ..	306
VAYSON DE PRADENNES : <i>La Chronologie de Glozel</i>	69
— <i>L'affaire de Glozel (historique)</i> ..	315

Illustrations

Les Excursionnistes à la Bénisson-Dieu (hors-texte)	324-325
Montluçon : Le quartier Saint-Pierre et ses usines vues de l'Esplanade du Château	110
Le canal du Berry et les Fours à chaux, à Montluçon ..	111
Le tube de fer de Glozel	217
Les ex-voto de Condeau	225
Ex-libris de Jacques de La Fin	276
Contre-cœur trouvé dans la démolition d'une maison, rue de Bourgogne, à Moulins	322
L'église de Châtelmontagne	327
Le retable d'Ambierle	328
Le chevet de l'église d'Ambierle	332
La nef de l'église d'Ambierle	333

Consultations de 9 à 12 heures
de 2 à 5 heures
et par rendez-vous

M^r & M^{me} SATGÉ-JOUANIQUE

CHIRURGIENS-DENTISTES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Moulins-sur-Allier
Téléph. 2.88

1 bis, avenue Nationale
(A six mètres de la Grande Poste)

Pianos - Lutherie - Phonos

Accords et Réparations

C. DÉMONET

18, Place de l'Hôtel-de-Ville, MOULINS

ARTICLES DE MÉNAGE

E. GALLICE 14, Rue d'Allier, 14
MOULINS

Spécialités : Fourneaux de cuisine
Batteries de cuisine complètes.
Éclairage. — Chauffage.
Appareils sanitaires

La Maison se recommande par son Assortiment, la qualité de ses Articles et la modicité de ses Prix
R. C. Moulins, 367.

Ancienne Maison BRUEL Frères

H. BRUEL et ses FILS, Succ^{rs}

CONSTRUCTEURS MOULINS

CHAUFFAGE CENTRAL

MACHINES AGRICOLES

— Téléphone 39 —

R. C. Moulins, 907.

BERGER-BARILLOT
Lucien CHAMBRON

INGENIEUR-AGRONOME

10, place de la République — MOULINS

Installations d'Eau et d'Electricité
Moteurs, Chauffage Central, etc.

INSTRUMENTS D'AGRICULTURE

R. C. Moulins, 2342.

LE GRAND GARAGE

REIGNERON, BOUGAIN & DUBOIS
MOULINS

Agence CITROEN-PANHARD — Véhicules Industriels et
Agricoles LATIL — Fournitures de Voitures de toutes
marques.

Téléphone 1-45

RUBANS VELOURS SOTERTES DENTELLES FLEURS CHAPEAUX PLUMES	MODES - MERCERIE JULES BUSSIÈRE Place Cortet et Rue Gambetta MOULINS Timbres Moulinois - R. C. 656	RUBANS VELOURS SOTERTES DENTELLES FLEURS CHAPEAUX PLUMES
---	---	---

Typographie, Lithographie
NOIR ET COULEUR

LES IMPRIMERIES RÉUNIES

REVÈRET Frères & ARDILLON Frères

15, Rue d'Enghien, MOULINS

THÈSES — LABEURS — REVUES — JOURNAUX

Imprimés pour le Commerce, l'Industrie et les Administrations

Chèques postaux, Clermont 83-59.

R. C. Moulins, 333

LES IMPRIMERIES RÉUNIES, MOULINS

Le Gérant : E. REVÈRET.

Galeries Bourbonnaises

8, Avenue Théodore-de-Banville

R. C. 3784

MOULINS

Téléph. 3-59

Ne rien acheter avant d'avoir visité nos Rayons de
Ménage. Faïence. Parfumerie. Toilette. Mercerie

GRAND ASSORTIMENT EN ARTICLES SOUVENIR

Maison vendant le meilleur marché

Timbre escompte 5%.

BANQUE RÉGIONALE DU CENTRE

Société anonyme. Capital : 16.000.000 de francs

Siège social : ROANNE

Succursale de Moulins, 1, avenue Nationale

Toutes Opérations de
BANQUE
BOURSE
TITRES
COUPONS

Location de compartiments de Coffres-forts

R. C. Moulins, 3458.

Maison VÉRILLAUD

8-10, Rue François-Péron — MOULINS

OBJETS D'ART (Copies d'ancien et de moderne)

Marbres — Terres cuites — Vieilles faïences — Cristallerie

Cadres de style : or fin et 1/2 fin, bronze, marquetterie

ATELIER DE SCULPTURE & DE DORURE

Réparations de Cadres, Statuettes, Meubles, etc.

LIBRAIRIE ET OBJETS RELIGIEUX en tous Genres

R. C. Moulins, 1376.

ECOLE DE CULTURE PHYSIQUE DE PARIS

METHODE DESBONNET

SUCCURSALE DE MOULINS : 4, RUE CANDIE

Leçons et Cours spéciaux pour Dames et Enfants

SPÉCIALITÉS : Traitement des déviations vertébrales,
de l'Obésité, des Troubles de la Circulation et de la Nutrition.

Développement général des muscles du corps.

HYDROTHERAPIE — BAINS D'AIR CHAUD — MASSAGE

Sur demande envoi de la Brochure spéciale

Louis GOLFIONE et GRÉMILLON

DÉCORATEURS

16, place de la République, MOULINS-sur-Allier — Téléph. 2-44

Médaille d'or à l'Exposition internationale des arts décoratifs 1925

Sculpture & Peinture décoratives

Leurs spécialités en papiers peints, étoffes pareilles

COPIES D'ANCIEN ET COMPOSITIONS MODERNES

REGOMMAGE - RÉPARATIONS

Pneus Michelin — Bandage et Presse Bergougnan

A. PLANAT MOULINS

Place Garibaldi

Téléph. 5.32

Nouveau procédé de **RESSEMELAGE** des chaussures
« Le Resco »

d'une durée et d'une solidité inconnues jusqu'à ce jour.

CONFISERIE

TH. BUCK

FABRÈGUE, Gendre et Succ^r

MOULINS

Spécialités :

LA BONNE ÉTOILE

FEUILLES D'AUTOMNE

Palets d'or - Pralines Bourbonnaises

BONBONS & CHOCOLATS TRÈS VARIÉS

Jolis Bibelots pour Cadeaux

Pâtisserie soignée ☞ Cave recommandée

Madère, Porto, Malaga, Turin, Muscat, Quinquina, Vermouth

Fabrique de LIQUEURS SUPÉRIEURES ET SIROPS

Liqueurs de Marques : Champagnes, Mousseux, Bordeaux Bourgogne

LOUIS BELLOR

PELTON, RAY & C^{ie} Successeurs

2 Place d'Allier & 3, Place aux Foires, MOULINS — TÉLÉPHONE 130

Produits Supérieurs — Prix Modérés — Livraisons rapides

LA LIBRAIRIE DE " LA CONSTRUCTION MODERNE "

est spécialisée

pour tout ce qui concerne **L'ARCHITECTURE
et les ARTS**

Ses services de documentation et de
recherches en font la Maison de
l'Architecte et de l'Ingénieur.

La Papeterie de " La Construction Moderne "

est spécialisée

pour tout ce qui concerne **L'ARCHITECTURE
et les ARTS**

Tout bureau de dessin y trouve
la meilleure qualité au meilleur
prix.

La Revue " La Construction Moderne "

est le seul Périodique

hebdomadaire, illustré du **BATIMENT**

43 ans d'existence, une indépendance
absolue, une information sans égale,
en font un outil de travail incompa-
rable.

DEMANDER : Catalogue de Librairie,
Catalogue de Papeterie,
Numéro spécimen *envoyés franco.*

" La Construction Moderne "

13, Rue de l'Odéon, PARIS (VI°)

LA
REMINGTON
PORTATIVE

est une Machine à Ecrire
munie des mêmes perfectionnements
que les Machines de Bureau



ROBUSTE ET PRATIQUE

elle peut être utilement employée

CHEZ VOUS

AU BUREAU

EN VOYAGE



Le fini de sa construction, sa résistance à toute épreuve
en font UNE MACHINE INCOMPARABLE.

La Machine dans son coffret a 10 cm. de hauteur.
Elle se range dans un tiroir de bureau, une bibliothèque.

Facilités de Paiement

REMINGTON TYPEWRITER C^o (S. A.)

20, Rue Caumartin, PARIS (9^e)

Téléphone : GUTENBERG 19-11 — CENTRAL 27-30

Succursales dans les principales villes de France et des Colonies

BOUND

OCT 15 1961

UNIV
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07369 6364

